


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIX
B
27
NAPOLI



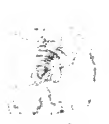
DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE.



S—TLE



DICTIONNAIRE
RAISONNÉ UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE,

CONTENANT

L'HISTOIRE

DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,
Celle des Corps céleftes, des Météores & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES,
Le détail de leurs ufages dans la Médecine, dans l'Économie domeftique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

Avec une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonftrateur d'Hiftoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenfeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiftoire Naturelle, de Phyfique, &c. de S. A. S. M. le Prince de Condé; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies, Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Affocié regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

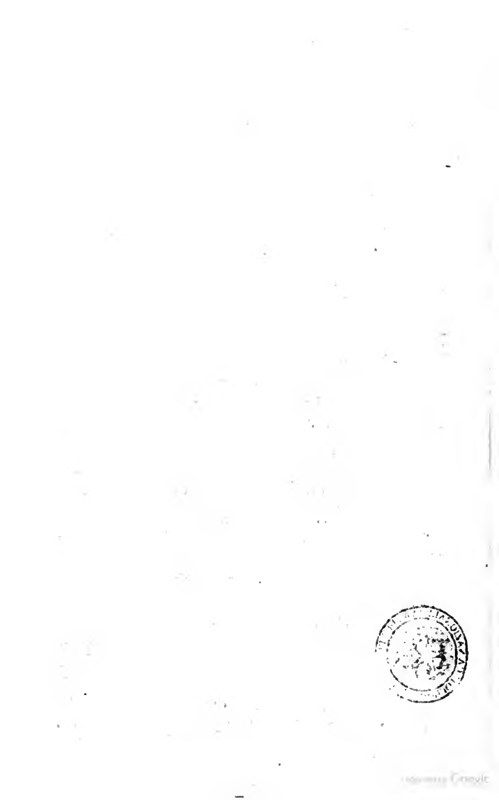
TROISIEME ÉDITION, revue & confidérablement augmentée par l'Auteur.



TOME HUITIEME.

A LYON,
Chez JEAN-MARIE BRUYSET Pere & Fils.

M. DCC. LXXVI.





DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
D'HISTOIRE NATURELLE.

S.

SAAMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SABDARIFFA. C'eſt une eſpece de ketmie de l'Amérique, qui pouſſe une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, cannelée, purpurine, rameuſe, garnie de feuilles larges, amples comme celles de la vigne, partagées en pluſieurs parties dentelées : ſes fleurs ſont grandes & tout-à-fait ſemblables à celles de la mauve, de couleur blanche, pâle & purpurine-noirâtre. A ces fleurs ſuccedent des fruits oblongs, pointus, remplis de ſemences rondes : ſa racine eſt fibreuſe. On cultive cette plante aux Indes dans les jardins : elle eſt pleine, dit *Lémery*, d'un ſuc viſqueux, ſemblable à celui de la mauve ; on mange ſa ſemence comme une graine légumineuſe. Toute la plante eſt eſtimée émolliente, réſolutive, pectorale, apéritive & propre pour la gravelle, étant priſe en décoction.

SABINE ou SAVINIER, *ſabina*. La ſabine eſt un petit arbuſte toujours vert, qui porte des fleurs mâles

& des fleurs femelles sur différens pieds. Les fleurs mâles qui sont toutes composées d'étamines, sont grouppées trois à trois sur un filet commun, & forment par leur assemblage un chaton conique & écailleux. Les fleurs femelles sont composées d'un pistil & d'un embryon, qui devient une baie charnue, arrondie, relevée de petites éminences, qui paroissent par leur extrémité être des écailles immédiatement collées sur le fruit. On trouve dans la baie trois semences ou noyaux, convexes d'un côté & aplatis sur les faces qui se touchent. La sabine vient naturellement dans tous les climats.

Cette description convient également au genévrier, au cedre, à la sabine; ce qui a sans doute engagé M. *Linnæus* à n'en faire qu'un seul genre.

On distingue plusieurs especes de sabines, l'une *à feuilles de tamaris*, l'autre *à feuilles de cyprès*, & une autre *à feuilles panachées*. Ces arbrisseaux ne quittent point leurs feuilles pendant l'hiver; c'est pourquoi ils sont très-propres à mettre dans les bosquets d'hiver; mais ils exhalent une odeur vive, désagréable.

La sabine est très-pénétrante & très-apéritive, d'un goût amer, aromatique & résineux: elle excite puissamment les mois aux femmes; il suffit quelquefois d'en mettre simplement dans la chaussure pour cet effet; on prétend qu'elle provoque la sortie du fœtus & de l'arriere-faix. On doit être fort circonspect dans l'usage intérieur de cette plante, qui peut être regardée comme un des plus puissans & des plus dangereux emménagogues: elle attaque sur-tout la poitrine. M. *Haller* dit que des malheureuses qui en ont pris pour perdre leur fruit, n'en ont pas ressenti d'autres effets. Suivant M. *Duhamel*, les Maréchaux en font usage pour donner de l'appétit aux animaux. Quant à l'usage extérieur de la sabine, on la regarde comme déterfive & résolutive: on l'applique avec succès sur les loupes, après l'avoir fait bouillir dans le vinaigre. On emploie les feuilles de cette plante, réduites en poudre, pour déterger & même détruire les chairs fongueuses des plaies & des ulceres, pour guérir la gale & la teigne: cette poudre mêlée avec du sel & de l'huile d'olive, forme

un cataplaſme propre à réſoudre auſſi les tumeurs des chevaux & des brebis.

SABLE, *arena.* On donne en général ce nom à des corps ſecs, durs au toucher, graveleux, impénétrables à l'eau, & dont les parties ou maſſes ont peu d'adhérence entr'elles. Les Naturaliſtes ſont fort embarraſſés d'aſſigner un rang qui convienne à la nature & à la propriété des ſables, attendu que l'on ne peut les regarder que comme des débris de plus grandes pierres, ou comme de premiers matériaux de la formation des pierres. En effet du grais briſé devient du ſable; & celui-ci ſert, pour ainſi dire, de baſe à la plupart des pierres, & ſur-tout au grais; au moins il y en a toujours de mêlé. Tant de conſidérations nous ont fait placer le ſable, dans la diſpoſition ſynoptique de notre *Minéralogie*, entre les terres & les pierres.

Au reſte l'on donne aujourd'hui le nom de *ſable* à des ſubſtances pierreuſes, grenelées, & qui varient beaucoup dans leurs propriétés: l'on en trouve de quartzeux, de calcaire, d'argileux, &c.

Sous le nom de *ſable de pierres* on comprend le gravier ou gros ſable, dont on ſe ſert pour affermir les grands chemins, les chauſſées: il eſt compoſé de différentes pierres ou fragmens pierreux, ſilex, ſpath, quartz, &c. *Voyez* Gravier.

Sous le nom de *ſables vitreux* on renferme celui qui eſt compoſé de fragmens de ſilex & de quartz. On ſe ſert de ce dernier dans la compoſition de la terre à faïence, de certaines porcelaines ou de leurs couvertes, des glaces, même pour nettoyer le verre, pour dégroſſir les métaux, les pierres communes, &c. pour tenir le vin au frais: c'eſt ce même ſable dont la Nature ſe ſert ſouvent pour filtrer les eaux ſouterraines, ou qui ſe trouvant dans certaines terres, les rend meubles & fertiles: les inégalités ou les vides qui ſe trouvent entre ces grains pierreux, entaſſés ſans ordre, facilitent l'infiltration des liqueurs: il a encore la propriété de donner de la dureté aux cimens, à la brique, &c.

Sous le nom de *ſablon* on comprend le ſable en pouſſiere dont on ſe ſert pour nettoyer les chauderons, la

vaisselle & toute la batterie de cuisine ; celui d'un grain égal s'emploie pour donner le premier fini au marbre & à l'albâtre. Des Potiers se servent d'une espece de sablon blanc qu'ils réduisent en poudre impalpable pour donner un fond blanc à leur terraille blanche, à dessein d'imiter la faïence. Le *sable stérile* ou *mobile* qu'on emploie lorsque le grain en est égal, peu farineux & dur, pour faire des horloges horaires, (clepsydres) si utiles dans les voyages de mer pour mesurer le temps & marquer le sillage. Le *sable volant* qui est d'une ténuité si extrême que le vent l'emporte : on en trouve en Scanie, dans les abymes où des Voyageurs sont ensevelis pour toujours. Dans les Provinces méridionales, telles que la Provence & le Languedoc, on fait chauffer des tas d'un sable de mer assez fin, à l'ardeur du soleil: on en fait des bains dans lesquels on met les personnes attaquées de rhumatismes ; il semble alors qu'on voit le soir sur le bord de la mer des gens qui ressuscitent & sortent du tombeau. L'efficacité de ces bains est dûe à la chaleur, à la salure & à la volatilité des principes que l'eau de la mer a communiqué au sable.

Sous le nom impropre de *sables calcaires* ou *coquilliers*, on comprend la terre appelée dans la Touraine *falun*; & dans le Vexin Normand &c. *cran*, laquelle n'est qu'un tritus de coquilles marines ou de madrépores dont on se sert pour fertiliser les terres. *Voyez* FALUN. On trouve sur les parages de l'île de l'Ascension ; & en d'autres endroits maritimes de l'Inde, &c. un sable calcaire qui ressemble à de petites perles, lequel n'est composé que de débris de coquillages arrondis par le balotement des eaux. Le spath calcaire réduit en poussiere grenelée donne aussi un sable calcaire.

Sous le nom de *sable argileux* on renferme le sable des Fondeurs ; tel est celui de Fontenai-aux-Roses, près de Paris, lequel est très-propre pour faire des moules qui n'occasionnent sur les pieces fondues ni des inégalités, ni des gerçures. On regarde encore les paillettes de mica & de talc, & autres parties pierreuses grenelées ou en petites lames, mais grasses ou savonneuses, comme du genre des sables argileux ;

il y en a de différentes couleurs. On s'en sert pour mettre sur l'écriture ; on en sépare auparavant les parties terreuses par le lavage.

A l'égard du sable de Pouzzol dont on se sert pour cimenter les matériaux pierreux des édifices qu'on construit dans l'eau, nous en avons parlé à l'article POZZOLANE.

Sous le nom de *sables métalliferes* on comprend ces amas de parties métalliques de différentes natures & formes, qui sont plus ou moins riches, & qu'on trouve répandues sur les havres ou greves de la mer. Ces sables contiennent d'autant plus de métal, que les endroits d'où ils ont été détachés & chariés par les eaux, sont plus éloignés du lieu où on les trouve ; quelquefois on rencontre ces sables métalliques par couches dans les cavités de la terre ; ils donnent naissance aux mines de transport. Si ces sables ne sont pas réellement métalliques, mais simplement colorés, alors, quand on les exposera au feu, leur couleur disparoîtra pour la plus grande partie. On trouve du sable portant étain sur la greve du port de l'Orient ; du sable de fer sur celle de Saint-Quay, près de Pontrieux & Portrieux, à trois lieues de Saint-Brieux en basse Bretagne, il est très-attirable à l'aimant : celui qui est au pied de la montagne de l'île d'Elbe, est presque aussi magnétique ; enfin on trouve du sable portant cuivre sur les greves de Saint-Domingue ; du sable portant or dans plusieurs rivieres. *Voyez au mot* OR.

L'on sent bien que les sables étant comme les débris de pierres & de substances solides de différente nature, ils doivent varier à l'infini. C'est ainsi qu'un granite donne, en se détruisant, un sable composé de *quartz*, de *mica* & de *feld-spath*, quelquefois de *spath fusible* : voyez GRANITE. Il est donc trop difficile d'assigner des limites précises à la nature des sables.

* Lorsque le sable est de la grosseur d'une feve ou d'un pois, on l'appelle GRAVIER, *saburra* ; d'un grain de millet, c'est le SABLE PERLÉ, *sabulum* ; d'un grain de pavot, c'est le SABLON SEC ou le SABLE HORAIRE, *arena* ; à peine palpable, c'est le SABLE VOLANT, *arena volatilis*.

On peut encore distinguer le sable par le lieu où on le trouve, en sable de terre ou de montagne, qui est ordinairement coloré en jaune; en sable de riviere, qui est de la nature des pierres qu'elle charie; & en sable de mer, qui est aussi de la nature des rochers qui bordent ses parages, & où l'on trouve assez souvent des fragmens de coquilles qui lui font faire en partie effervescence avec les acides: voyez notre *Minéralogie*, *Tom. I.*

Les *bancs de sable* de mer qui sont à l'embouchure ou au confluent des rivieres, y sont apportés par le courant des fleuves, & arrêtés par les eaux de la mer. Ce sont des plages dangereuses pour le sillage des vaisseaux, & où les ancres labourent très-facilement. Le *sable des Dunes* est accumulé par les vagues de la mer, & par la violence des vents. Il paroît que les sables mouvans de l'Afrique septentrionale & des bords de la Syrie voisine de l'Egypte, ne sont autre chose que les sables de la mer & des fleuves, qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu-à-peu retirée. On a trouvé des caravannes entieres ensévelies sous ces sables mouvans & brûlans. On peut en dire autant des contrées toutes sablonneuses qui sont vers la mer Baltique: ces sablieres sont quelquefois très-profondes. Quant aux sables mouvans que l'on trouve sur les greves de quelques mers, ce sont des passages souvent dangereux pour les gens à cheval ou à pied. Il n'est pas rare qu'un coup de vent enleve par tourbillons ce sable qui retombant enveloppe le Voyageur, en lui ôtant la vue des terres: d'autres fois ce sable mouvant, après que la mer s'est retirée, se desseche, perd sa consistance, sur-tout après les petites marées, & le Voyageur qui l'ébranle s'y trouve enfoncé & est précipité avec ce terrain mobile, dans un courant souterrain. Quelques-uns regardent ces sables mouvans comme des especes de puits que le flux de la mer remplit de sable, & que le reflux laisse à découvert. Un courant souterrain en emporte l'assise, & le seul poids le fait affaisser & engloutit le Voyageur.

Le sable de terre, qui forme une bande composée de couches plus ou moins horizontales, annonce un

dépôt qui s'est fait lors du séjour de la mer ou d'un grand fleuve en cet endroit. A l'égard des sables colorés, beaucoup ne réfléchissent pas les nuances qu'on croit y voir, c'est ce qu'on observe notamment lorsqu'on se promene sur le sable de la colline de Bolbec dans le pays de Caux. Tout ce qui approche de ce sable, qui est vert-gris, paroît rouge. Les hommes, leurs habits, leurs chevaux semblent y prendre une teinte claire de lacque, ou paroissent comme si on les voyoit à travers un verre de couleur rouge ou pourpre.

SABLE, est un poisson que les habitans de Congo appellent *ivoire*. Les Negres en font tant de cas, qu'il est défendu de faire usage de sa peau, sans la permission du Roi. Chaque sable vaut un Esclave. *Hist. génér. des Voy. Liv. XIII. pag.* 245.

SABLE ou ZABELLE : *voyez à l'article* ZIBELINE.

SABLIER : *voyez* HURA.

SABLIERE : *voyez* SABLE.

SABLON : *voyez* PIERRE A SABLON & SABLE.

SABLON. A la Rochelle, on donne ce nom à une espece de limaçon operculé, à bouche demi-ronde : c'est une espece de natice, qui ressemble un peu au vignot du Poitou : *voyez* NATICE.

SABLONEUX DE SURINAM : *voyez* AMMODITE.

SABOT ou SOULIER DE NOTRE DAME, *calceolus marianus*, est une plante de la classe des orchidées, dit M. *Deleuze*, qui croît sur les montagnes, dans les forêts & dans les bois. Sa racine est grosse & fibreuse : elle pousse une tige haute d'environ un pied, portant quelques feuilles larges, alternes, & ressemblantes à celles du plantain. Son sommet est garni d'une fleur ou deux, composée de six feuilles inégales ; cinq occupent le haut, & la sixieme, plus ample, représente en quelque maniere un sabot : elle est jaune ou purpurine. A cette fleur succede un fruit qui a la figure d'une lanterne à trois côtés, & qui contient des semences semblables à de la sciure de bois. Cette plante est déterfive & vulnéraire, employée extérieurement ; mais on s'en sert rarement en médecine.

SABOT, *turbo aut trochus*, eſt un limaçon de mer, operculé, à bouche aplatie : il a la figure d'un cône renverſé. Cette configuration & la proportion du poids fait que cette coquille ne peut gueres ſe renverſer quand l'animal rampe. M. *d'Argenville* déſigne différens ſabots ſous les noms de *toît Chinois* ou *pagode* ou *cul-de-lampe*, le *bouton de la Chine*, la *lampe antique*, la *pie*, l'*éperon* & la *ſorciere*. En examinant ce qui caractériſe ces différentes coquilles, nous trouvons quelque difficulté à les ranger dans le genre que cet Auteur leur aſſigne. Les *trompes* & les *toupies* ſont auſſi des ſabots : *voyez ces mots*. Mais M. *Adanſon* diſtingue les ſabots d'avec les toupies : *voyez l'Hiſtoire des Coquilles du Sénégal*.

SACA, eſt un chat ſauvage de l'ile de Madagaſcar, qui a communément la queue toute recroquevillée : il s'en trouve de très-beaux, qu'on prend facilement lorſqu'ils cherchent à s'accoupler avec les chats domeſtiques.

SACRE. Je crois, dit M. *de Buffon*, devoir ſéparer cet oiſeau de la liſte des *faucons*, & le mettre à la ſuite du *lanier*; en effet le ſacre a comme le lanier le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes : ce caractere qui paroît ſpécifique, pourroit même faire croire que le ſacre ne ſeroit réellement qu'une variété du lanier, mais il en differe beaucoup par les couleurs, & conſtamment par la grandeur ; il paroît que ce ſont deux eſpeces diſtinctes & voiſines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons. *Voyez l'article* FAUCON. On donne le nom de *ſacret-tiercelet* à la femelle du ſacre, contre l'uſage obſervé pour les autres oiſeaux de proie.

SAFRAN, *crocus ſativus*. Le grand uſage que l'on fait du ſafran pour la Médecine, l'emploi que pluſieurs Nations en font dans l'aſſaiſonnement de leurs mets les plus ordinaires, & la conſommation qui s'en fait dans la teinture, rendent cette plante aſſez intéreſſante pour que nous en parlions avec quelque détail, d'après M. *Duhamel*.

La racine du ſafran eſt tubéreuſe, charnue, de la groſſeur d'une aveline, & quelquefois d'une noix, revêtue de quelques tiges arides, rouſsâtres. De cette racine s'é-

levent cinq ou huit feuilles, longues de six ou huit pouces, très-étroites, d'un vert foncé. Parmi ces feuilles s'éleve une tige courte, qui soutient une seule fleur en lis, d'une seule piece, évasée à sa partie supérieure, & divisée en six segmens arrondis, de couleur de gris de lin fort tendre ; les champs qui en sont remplis sont très-agréables à la vue. Il sort du fond de la fleur trois étamines, dont les sommets sont jaunâtres ; & un pistil blanchâtre, qui se partage comme en trois branches, larges à leur extrémité supérieure, & découpées en forme de crête, charnues, d'un rouge foncé, & comme de couleur vive d'orange; lesquelles sont appelées, par excellence, du nom de *safran :* c'est pour la récolte de cette seule partie, que l'on cultive cette plante. L'embryon qui soutient la fleur, se change en un fruit oblong, à trois angles, partagé en trois loges, qui contiennent des semences arrondies.

Il y a aussi plusieurs especes de safrans qui fleurissent au printems, & qu'on ne cultive dans les parterres que pour en avoir les fleurs qui sont fort agréables. L'espece dont nous traitons ici, & qui a les usages particuliers dont nous avons parlé, fleurit en automne. (Cette espece de safran, dit M. *Haller*, est sans odeur.)

Le safran se multiplie très-aisément, par le moyen de ses bulbes, qui croissent tous les ans en grande quantité. On plante ces bulbes au printems dans une terre bien ameublie, dans des sillons paralleles, espacés de six ou sept pouces ; on met ces bulbes en terre, à un pouce de distance les unes des autres, & on les recouvre de six pouces de terre. Les terres dans lesquelles le safran se plaît le plus, sont les terres noires, légeres, un peu sablonneuses, & les terres rousâtres.

Ces oignons, ainsi que ceux de toutes les fleurs, se fortifient dans les terres fortes qui ont de la substance ; mais les fleurs deviennent plus belles dans les terres légeres & maigres. On trouve dans la même terre deux sortes d'oignons ; les uns larges & aplatis, fournissent plus de caïeux ; les autres arrondis, donnent plus de fleurs. Les bulbes ne produisent que des feuilles dans l'année où elles ont été plantées, & des fleurs l'année suivante au mois d'Octobre : ces fleurs ne durent qu'un

ou deux jours après qu'elles ſont épanouies : quand les fleurs ſont tombées, il naît des feuilles qui ſont vertes pendant tout l'hiver ; elles ſechent & ſe perdent au printems, & ne paroiſſent jamais pendant l'été ; en ſorte qu'un champ de ſafran, dans ces ſaiſons, paroît comme une jachere.

Le ſafran naît dans la plûpart des pays, ſoit chauds, ſoit froids ; en Sicile, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, dans pluſieurs provinces de la France, dans la Guienne, dans le Languedoc, dans le Gâtinois & dans la Normandie. Le *ſafran du Gâtinois* paſſe ici pour le meilleur, & on le ſubſtitue avec raiſon à celui d'Orient, que l'on a coutume de demander dans les Pharmacopées.

Récolte du Safran.

Les fleurs du ſafran ſe montrent plus tôt ou plus tard, ſuivant que les automnes ſont ſeches ou humides, chaudes ou froides. Quand, vers la fin de Septembre, il ſurvient des pluies douces, & qu'il s'y joint un air chaud, les fleurs paroiſſent avec une abondance extraordinaire ; tous les matins les champs ſemblent être recouverts d'un tapis gris de lin: c'eſt alors que les Payſans n'ont de repos ni jour ni nuit ; mais cependant lorſqu'il ſurvient des pluies & du vent, on en perd beaucoup. Je me ſouviens qu'une année, dit M. *Duhamel*, il ſurvint de fortes gelées après que les premieres fleurs avoient été épluchées, & que l'on fut près de quinze jours ſans en voir paroître de nouvelles. On croyoit que la récolte étoit finie : mais le temps s'étant adouci, les fleurs reparurent les unes après les autres. Ordinairement la récolte du ſafran dure trois ſemaines ou un mois. Dans le fort de la récolte, on recueille les fleurs ſoir & matin, avant qu'elles ſoient épanouies : celles du matin ſont toujours plus fermes ; car il paroît que le ſafran, qui eſt une plante automnale, croît plus pendant la nuit que pendant le jour. Lorſque les fleurs ſont tranſportées à la maiſon, les femmes ſéparent adroitement le piſtil de la fleur, évitant de le couper ni trop haut ni trop bas, afin de ne point laiſſer le blanc, & de

ne point couper non plus au dessus de la division des stigmates. On distingue à ce petit bout blanc, lorsqu'il en reste, le vrai safran, d'avec le *safranum*, que les paysans y mêlent quelquefois. Les acheteurs redoutent sur-tout de trouver dans le safran des fragmens de pétales, parce que ces parties qui se moisissent, lui communiquent une mauvaise odeur.

Dans le temps de la récolte, on voit transporter dans les villes & villages voisins, où on ne recueille point de safran, des charretées de safran à éplucher. A mesure qu'on épluche le safran, il faut le faire sécher au feu. Pour cet effet, dans le Gâtinois on le met sur des tamis de crin suspendus, au dessous desquels on met de la braise : la beauté du safran dépend de la maniere dont il est desséché. Quand le safran est bien sec, on le serre dans du papier & dans des boîtes : il faut cinq livres de safran vert, pour en faire une livre de sec. Quand les paysans sont près de le vendre, ils mettent leurs boîtes à la cave pour en augmenter le poids. Le prix du safran est fort diminué depuis quelque temps, car on le vendoit autrefois jusqu'à quarante écus la livre ; & maintenant, il ne vaut communément que vingt ou trente livres. La premiere année un arpent produit au plus quatre livres de safran sec, mais la seconde & la troisieme, il en donne jusqu'à vingt.

Maladies des oignons de Safran.

On en distingue trois principales; 1°. celle qu'on nomme le *fausset*, 2°. le *tacon*, 3°. la *mort*.

Le *fausset* est une production monstrueuse en forme de navet, qui arrête la végétation du jeune oignon dont elle s'approprie la substance : cette maladie fait par conséquent un obstacle à la multiplication des oignons ; mais on peut enlever ce mal par l'amputation lorsqu'on leve les oignons au bout de trois ans pour séparer les bulbes.

Le *tacon* est une carie qui attaque le corps même de l'oignon, & qui ne se manifeste pas sur les enveloppes. Les oignons sont plus sujets à être attaqués de cette maladie dans les terres roussâtres ; on enleve la

partie ulcérée, lorsque l'ulcere n'a pas pénétré trop avant.

La *mort* ou *mors* s'annonce par des symptomes bien singuliers: elle est à l'égard de plusieurs plantes ce que la peste est aux hommes & aux autres animaux. Elle attaque d'abord les enveloppes, qu'elle rend violettes & hérissées de petits filamens: elle attaque ensuite l'oignon même qu'elle fait périr. On s'apperçoit aisément du désordre qu'elle y cause, car on voit les feuilles qui jaunissent & se dessechent.

Dès qu'un oignon est attaqué de cette maladie, il devient contagieux pour les oignons voisins: cette maladie se communiquant de proche en proche, fait périr tous les oignons dans un espace circulaire, dont le premier oignon attaqué est le centre & en même temps le foyer. Si l'on plante par mégarde un oignon malade dans un champ sain, la maladie s'y établit en peu de temps, & elle y fait les mêmes ravages que nous venons de dire. Une seule pellée de terre prise dans un endroit infecté & jetée sur un champ dont les plantes sont saines, y porte la contagion.

On ne connoît point de remede pour les oignons attaqués de cette maladie; on sait seulement les en préserver par la même précaution qu'on emploie pour arrêter les progrès de la peste. Pour cet effet on fait autour des endroits infectés des tranchées profondes d'un pied, & l'on jette la terre que l'on en tire sur celle où les oignons sont morts. Une circonstance bien singuliere, c'est que l'impression de cette contagion reste tellement adhérente au terrain de la safraniere, que les oignons sains qu'on voudroit y planter au bout de douze, quinze & vingt ans, se trouveroient en peu de temps attaqués de cette maladie.

M. *Duhamel*, si connu par la sagacité de ses observations, a découvert quelle étoit la vraie cause de cette maladie contagieuse: il a observé des corps glanduleux, ressemblans assez à de petites truffes, mais dont la superficie est velue; leur grosseur n'excede pas celle d'une noisette, ils ont l'odeur du champignon; les uns sont adhérens aux oignons de safran, & les autres en sont éloignés de deux ou trois pouces. De

ces glandes partent des filets ordinairement de la grosseur d'un fil fin, & de couleur violette, velus comme les corps glanduleux; quelques-uns s'étendent d'une glande à l'autre; d'autres vont s'insérer entre les tégumens des oignons, se partagent en plusieurs ramifications, & pénetrent jusqu'au corps de la bulbe, sans paroître sensiblement y entrer. Ces observations prouvent que ces tubercules sont des *plantes parasites*, qui, comme les truffes, se multiplient dans l'intérieur de la terre, sans se montrer à sa superficie. Cette plante parasite se nourrit aux dépens de l'oignon de safran, puisque ses racines pénetrent les enveloppes & s'attachent à sa propre substance.

M. *Duhamel* s'est assuré de la vérité de ce fait, en plantant quelques tubercules de *mort de safran* dans des pots, où il avoit planté dans de la terre saine des oignons de différentes fleurs; en un an ces tubercules se sont multipliés dans le pot, & ont attaqué les oignons. Depuis ce temps il a observé cette même plante parasite, qui faisoit le même dommage à des *hiebles*, à de l'*arrête-bœuf*, à des plants d'*asperges*. Cette petite truffe parasite n'attaque point les plantes annuelles, ni celles qui n'ont leurs racines qu'à la superficie de la terre.

Ces observations expliquent pourquoi la maladie s'étend circulairement, puisque les oignons ne sont attaqués que par les racines de la plante parasite, qui étend comme toutes les plantes ses racines circulairement; on voit bien encore qu'il n'y a pas de meilleur remede pour arrêter les progrès, que les tranchées faites aussi circulairement.

Des usages du Safran.

Les stigmates du safran desséchés sont très-odorans, ils servent aux habitans du Nord & de tous les Pays-Bas, même de l'Allemagne, qui en font une grande consommation, à assaisonner leurs alimens & leur thé. On fait aussi usage du safran en France dans les offices; on le fait entrer dans les crêmes, les pastilles, &c. ainsi que dans cette fameuse liqueur qu'on nomme

escubac. On en fait un fréquent usage en Médecine, & quelques Médecins l'ont appelé *le Roi des végétaux* & *la panacée végétale*, à cause de ses excellentes vertus. Il est estimé comme carminatif, céphalique, alexitere, emménagogue, cordial, stomacal, vermifuge, hystérique : on l'emploie dans les cataplasmes résolutifs, & on le fair entrer dans les collyres, sur-tout pour préserver les yeux des suites de la petite vérole. Il leve les obstructions du foie, & on l'emploie heureusement dans l'asthme & la phthisie.

On ne doit faire usage du safran que modérément & à propos ; car lorsqu'on en prend une trop grande dose intérieurement, il cause non-seulement la pesanteur de tête & le sommeil, mais encore quelquefois des ris immodérés & convulsifs, & enfin la mort même. Plusieurs Auteurs disent que trois gros de safran peuvent occasionner ces symptomes & la mort; cependant l'usage du safran est si familier aux Polonois, qu'ils le mêlent souvent jusqu'à la dose d'une once dans leurs alimens. Mais on voit assez la force de la coutume par l'usage continué de l'opium, dont quelques-uns prennent impunément jusqu'à une & deux dragmes tous les jours, après s'y être accoutumés peu-à-peu, quoique quatre ou cinq grains suffisent quelquefois pour faire mourir. On peut donc faire usage en sureté du safran depuis un scrupule jusqu'à un scrupule & demi, pourvu que cet usage ne soit point fréquent.

Le safran fournit aux Teinturiers une très-belle teinture, mais fort peu employée parce qu'elle est trop chere, & d'ailleurs de très-mauvais teint. Des Architectes en font aussi usage pour laver leurs plans. On pourroit faire de l'amidon avec l'oignon des safrans, mais le prix en seroit trop haut.

SAFRAN BATARD, ou SAFRANUM, ou SAFRAN D'ALLEMAGNE. *Voyez* CARTAME.

SAFRAN DES INDES ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

SAFRE. Nom donné à une chaux métallique du cobalt, auquel on a enlevé par la calcination les minéralisateurs, tels que le soufre & l'arsenic, & les autres matieres volatiles. Fondu avec des matieres vitrifiables,

le fafre donne un beau bleu: mêlé avec un flux réductif, on en tire un régule de cobalt. Le plus beau fafre, le moins altéré, donne dans la vitrification le bleu le plus beau & le plus folide pour être employé fur les émaux, les porcelaines, les criftaux: on l'emploie auffi pour imiter les pierres précieufes opaques & tranfparentes, telles que la turquoife, le lapis, le faphir, &c. *Voyez maintenant l'article* COBALT.

Dans l'art de la verrerie de *Neri*, *Merret* & *Kunkel*, Ouvrage traduit de l'Allemand par M. le Baron *de Holbach*, *Kunkel* remarque page 52 que « la premiere fois » qu'on met en fufion du verre mêlé avec du fafre, il » dépofe un régule. Ce régule colore auffi le verre en » bleu, mais ce verre eft taché de petits points. » On prétend que ce régule eft d'une grande utilité dans la Chimie.

Dans le premier volume de la Chimie métallurgique de *Gellert*, traduit de l'allemand par M. *de Holbach*, on trouve p. 44 des détails très-intéreffans fur la nature & les propriétés du régule de cobalt. M. *Cadet*, célebre Chimifte, a préfenté à l'Académie des Sciences un Mémoire dans lequel il prouve qu'il eft parvenu à retirer un régule du verre de cobalt appelé *émail* ou *azur* ou *fmalt vitrifié*. Il en a fait de l'encre de fympathie : il penfe que le cobalt eft un demi-métal. *Voyez* les Mémoires des Savans étrangers. Dans le Manuel de Chimie par M. *Baumé*, on trouvera un détail méthodique fur cette matiere, & de nouvelles expériences qui tendent à faire connoître de plus en plus les propriétés du régule de cobalt.

SAGAPENUM ou GOMME SAGAPIN ou GOMME SÉRAPHIQUE, eft une gomme-réfine, roufsâtre en dehors, & d'une couleur de corne en dedans, mollaffe, blanchiffant fous la dent, & même entre les doigts, d'un goût mordicant, âcre, d'une odeur pénétrante, défagréable, qui approche de celle du poireau & du pin, & qui tient comme le milieu entre l'*affa-fœtida* & le *galbanum*: elle s'enflamme à la lumiere d'une bougie & brûle en partie ; mais fi on la fait digérer fur le feu dans du vin ou dans du vinaigre, elle fe réfout entiérement.

Le *ſagapenum* devient tous les jours de plus en plus rare, ſur-tout celui qui eſt en gouttes ou en belles larmes blondes: il eſt communément chargé d'impuretés ou de parcelles de tiges & de graines, qui ſemblent être d'une eſpece de férule. On prétend que quand cette gomme-réſine eſt récente & pure, elle eſt blanche.

Dioſcoride dit que le ſagapenum eſt le ſuc qui découle par inciſion d'une plante férulacée, qui naît dans la Médie. On nous l'apporte encore aujourd'hui de Perſe & d'Orient: on aſſure que les Perſans mêlent ce ſuc réſino-gommeux avec l'aſſa-fœtida, pour en aſſaiſonner leurs mets dans les jours de gala.

Les Arabes mettent le ſagapenum parmi les remedes purgatifs: il lâche un peu le ventre; c'eſt un puiſſant apéritif: il réſout, atténue & déterge fortement; c'eſt pourquoi on le recommande dans les maladies de la poitrine, qui viennent d'une pituite épaiſſie, & dans les tumeurs dures & calleuſes, ſur-tout des parties nerveuſes; & dans les vieilles maladies de la tête. On en prend intérieurement depuis un ſcrupule juſqu'à un gros: il convient ſinguliérement pour le tremblement des nerfs & dans la paralyſie: il excite les regles; mais on dit qu'il fait mourir le fœtus, c'eſt pourquoi les femmes groſſes doivent s'en abſtenir. Enfin *Rolfincius* prétend que cette drogue leve les obſtructions comme par enchantement, même appliquée à l'extérieur.

SAGITTAIRE, *ſagittarius avis*. Oiſeau de proie, naturel aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance, peut-être inconnu aux Ornithologiſtes, & nouvellement décrit par M. *Voſmaër* Directeur des Cabinets de S. A. S. le Stadhouder. Cet oiſeau vivant actuellement dans la ménagerie de la Haye, a trente-ſix pouces de hauteur. Le plumage de la tête, du cou & du corps eſt de couleur plombée: celui de la poitrine juſqu'aux cuiſſes eſt d'un blanc ſale. Les plumes des cuiſſes ſont courtes, noires, & finiſſent au genou: celles du ventre ſont noires; telle eſt auſſi la couleur des groſſes plumes des ailes. La queue eſt compoſée de pluſieurs plumes longues, du milieu deſquelles il en

en ſort deux beaucoup plus longues encore, & qui vers leurs extrémités s'écartent en V : ces plumes ſont de couleur plombée, ornées à leur bout d'une large bande noire, & pointillées de blanc à leurs extrémités ; vers le croupion elles ſont blanches & pointillées de noir.

Les jambes ſont comme celles du héron, fort longues, nues, membraneuſes ; les pattes pourvues de trois doigts en devant & un derriere : ces doigts ſont furſemés de durillons en deſſous ; ceux du devant ſont unis par une demi-membrane juſqu'à la premiere articulation : les ongles ſont noirs. La tête eſt ornée d'une douzaine ou environ de plumes noires, pendantes, longues de quatre à cinq pouces, & entre-mêlées de petites plumes : le bec eſt de couleur d'ardoiſe, la mandibule ſupérieure eſt en bec de corbin ; les narines ſont tranſverſales, & fort ouvertes : ſes yeux ſont très-grands & ronds : la prunelle eſt noire avec un large cercle gris dans un autre plus étroit de couleur jaune ; ſur les yeux gliſſe une membrane bleuâtre, épaiſſe, qui paroît très-diſtinctement ſe mouvoir de l'arriere de l'œil en avant : les paupieres ſupérieures ſont garnies d'environ quatorze poils noirs, gros, aſſez longs, recourbés en arriere, & ayant une eſpece de rainure dans leur longueur : autour des yeux ſe trouve une peau calleuſe jaune, qui s'étend ſur le bec juſqu'aux narines.

On doit obſerver que ce bipede eſt auſſi étrange par ſa forme que par l'aſſemblage des parties dont il eſt compoſé. Il ſemble former la nuance entre les oiſeaux du genre corbin & ceux des imantopedes ; en effet ſon bec crochu le range parmi les oiſeaux de proie, & les longues jambes ſur leſquelles il eſt comme ſur des échaſſes, le placent entre les oiſeaux qui fréquentent les lieux aquatiques. Sans être ennemi du poiſſon, le ſagittaire ſe nourrit plus ordinairement de viande qu'il déchire & qu'il avale fort goulument : cet oiſeau n'eſt pas méchant de ſon naturel, il ne ſe défend pas même avec ſon formidable bec ; il tâche toujours d'éviter celui qui l'approche, c'eſt alors qu'en s'échapant il fait des ſauts de ſept à huit pieds de haut ;

veut-il repoſer, il plie ſes jambes & ſe couche le ventre & la poitrine à terre, il dort tenant le bec & une partie de la tête entre les plumes de l'aile : cet oiſeau marche continuellement à grands pas, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : ſon cri imite aſſez celui de l'aigle, mais il le fait rarement entendre : quand on l'approche lorſqu'il court çà & là, il prend un maintien fort grave & pouſſe un cri continuel, à-peu-près comme *crac, crac.* Au reſte le ſagittaire peut être regardé comme un oiſeau ſuſceptible de s'effaroucher aiſément, & d'ailleurs fort curieux de regarder tout ce que l'on fait auprès de lui. Vous voit-il tranquille, alors il s'approche en redreſſant les plumes de ſa tête & élevant ſes ailes, c'eſt en ces inſtans qu'il eſt vraiment ſuperbe; il témoigne de même ſa ſatisfaction lorſqu'on lui donne à manger quelque choſe qui lui eſt agréable : on lui voit prendre du bec, & même de la patte, un fétu de paille ou quelqu'autre choſe auprès de lui, & le jeter en l'air; ce qu'il répete, comme en jouant, pluſieurs fois de ſuite.

Les Payſans vont prendre ces oiſeaux encore jeunes, mais hors des nids, à quelques lieues du Cap, & les élevent tant pour leur plaiſir, que pour nettoyer leurs habitations de ſouris, de rats, de lézards, de crapauds, de ſerpens, &c. Les Payſans du Cap ont corrompu le nom de *ſagittaire* en l'appelant *ſecrétaire.*

SAGORIS, petit ſinge d'Angola, nommé auſſi *ſagouin.* Voyez ce mot.

SAGOU, *ſagu.* C'eſt une eſpece de pâte végétale, moelleuſe, alimentaire, faite en petits grains, qu'on nous apporte des îles Moluques, des îles Célebes & de Java : elle ſe tire d'une eſpece ſinguliere de palmier, appelée des Botaniſtes, *ſaguerus aut ſaguerifera ;* c'eſt le *todda-panna* de l'*Hort. Malabar.* & le *landan des Moluques.*

On diſtingue même pluſieurs ſortes de ſagoutiers, ou palmiers à ſagou, qui croiſſent dans les lieux marécageux : on en trouve le détail botanique dans une Diſſertation latine & inaugurale de Médecine, par M. *Steck*, imprimée à Strasbourg; ainſi que dans l'Herbier d'Amboine par *Rumph*, & dans *Valentin.*

Le ſagou ſe prépare avec la moelle du tronc du *todda-panna* (quelquefois avec celle du *palmar-occa-courii*, qui, étant cuite, donne le *pain ovacoury-rouan* de quelques Indiens). Cette moelle eſt plus ou moins tranſparente, blanche & fongueuſe, ſuivant l'âge du palmier : elle ſe conſerve très-long-temps. Les animaux vont ſouvent endommager l'écorce de ces palmiers épineux pour en manger la moelle, qui eſt fort de leur goût.

Lorſque les feuilles de ces palmiers ſagouferes ſe couvrent d'une poudre blanchâtre, & que pluſieurs épines, tant du ſommet que des feuilles, commencent à tomber, alors l'on peut retirer abondamment la moelle. Pour cette opération, on abat le palmier *landan*, on le coupe en pluſieurs tronçons ou morceaux de ſept pieds de longueur, & on le fend par quartiers, à l'aide d'un inſtrument rond, appelé *nany*, & qui eſt fait de roſeau de bambou. On arrache la moelle; on la dépouille de ſes enveloppes ; on l'écraſe, & on la met dans un trou ou moule fait d'écorce d'arbre, qu'on appelle *coercerong*, & dont l'orifice eſt plus large d'un bout que de l'autre. On l'aſſujettit ſur un tamis de crin : on agite fortement la pâte, qui eſt dans le moule avec de l'eau, juſqu'à ce que cette eau ſoit devenue laiteuſe ; enfin on la retire, & on fait paſſer cette bouillie ainſi préparée & délayée, au travers des trous du tamis. On jette aux pourceaux les filandres qui reſtent ſur la toile ; c'eſt ce qu'on appelle *ella*. On met la colature dans un pot appelé *praauw*, afin que la farine ſe dépoſe : on décante l'eau, ſoit en inclinant le vaſe, ſoit au moyen d'un trou qu'on a ménagé exprès ſur les côtés. On retire cette fécule très-blanche, très-fine, & on la fait deſſécher par portions dans de petites corbeilles couvertes de feuillages. Cette pâte ſe nomme alors *ſagumanta ;* mais afin qu'elle ſe conſerve dans les voyages de long cours, ſur mer & ſur terre, on eſt obligé de la paſſer & mouler avec des platines perforées, faites de terre cuite, & appelées dans le pays, *battu papoudi* : enſuite on les deſſeche dans le feu. La pâte eſt alors en petits grains ; par le moyen du feu elle s'eſt un peu gonflée, & a pris

extérieurement une petite couleur rousse ; telle est la maniere de préparer le sagou en grain.

Dans toutes les îles Moluques, aux Manilles, aux Philippines, &c. on en forme aussi avec la pâte molle, des pains mollets de demi-pied en carré, & d'un doigt d'épaisseur. On en attache en forme de chapelet, dix ou vingt ensemble, & on les vend ainsi par les rues des villes & fauxbourgs d'Amboine.

Les habitans de cette contrée font une espece de *poudingue*, assez agréable pour les convalescens, avec cette pâte encore molle, mélangée de jus de poisson & de suc de limon, & de quelques aromates : ils ont aussi l'art de la réduire en grains ; & c'est là la véritable préparation du sagou médicinal, qu'ils devroient vendre aux Européens ; mais les Hollandois qui trafiquent particuliérement dans cette contrée, ne nous apportent guere que celui qui n'est point aromatisé, parce qu'il leur coûte moins : ils l'achetent sous le nom de *pappeda* ou de *zuppia*. Ces grains prennent dans leurs mains le nom de *vrai sagou* : il y en a dont la grosseur est semblable à des grains de coriandre ; & d'autres à ceux de millet. Ils sont d'une couleur fauve à l'extérieur, blanchâtres en dedans, sans odeur, mais d'une saveur d'orge, fort durs, tenaces, se réduisant difficilement en poudre, se corrompant dans un lieu humide, mais se conservant plusieurs années dans un endroit sec.

Bien des personnes font usage du sagou dans la soupe, comme du riz, ou de l'orge, ou du vermicelle. Cette pâte de l'Inde a été connue en Angleterre, avant que de l'être en France ; car elle est nouvelle chez nous. Elle augmente considérablement de volume dans le bouillon : elle devient transparente ; cuite dans le lait & le sucre, elle forme un aliment assez agréable, mais bien peu nourrissant. *Séba* le recommande comme la premiere nourriture utile aux enfans. Le sagou convient dans la phthisie & dans la fievre hectique. C'est une nourriture saine pour les vieillards.

Les feuilles du palmier sagou sont chargées d'une espece de duvet dont les Insulaires font des étoffes ; les feuilles servent à couvrir les maisons ; leurs nervures

tiennent lieu de chanvre pour faire des cordes : on tire aussi de cet arbre une liqueur assez agréable ; ainsi tout est utile dans le *landan*.

SAGOUIN. Joli petit animal propre au nouveau Continent, & dont la figure approche de celle du singe cercopitheque : il y en a qui ne sont pas plus gros que le poing. Le sagouin differe des sapajous par leur queue plus longue, droite, velue, & qui ne fait point l'office de main. On en distingue plusieurs especes très-jolies. Le sagouin est long de sept pouces & demi ou environ, & sa queue de onze, ses oreilles sont longues & entourées de longs poils blancs ; tous ses ongles sont longs, crochus & aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere qui sont courts & arrondis. Tous ses poils sont très-fins & très-doux au toucher ; ceux du dessus du corps sont bruns à leur origine, ensuite roux, & enfin variés de brun & de gris blanc ; de sorte que le dos paroît rayé transversalement de ces deux dernieres couleurs : les poils du dessus du corps & des jambes sont de même variés de brun & de gris-blanc ; la tête & la gorge sont brunes : au-dessus du nez entre les deux yeux est une tache blanche ; la queue est annelée de brun-noirâtre & de gris-blanc : on le trouve au Brésil.

M. *de la Condamine*, dans sa *Relation de la riviere des Amazones*, dit que le Gouverneur de Para lui fit présent d'un sagouin d'une espece singuliere, & l'unique qu'on eût vu dans le pays. Son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds ; celle de sa queue étoit d'un marron lustré approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable ; ses oreilles, ses joues & son museau étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle. Il l'a gardé presque pendant un an après son retour : tout Paris a vu ce petit animal ; mais malgré les précautions continuelles du possesseur pour le préserver du froid, la rigueur de la saison vraisemblablement le fit mourir.

Clusius fait mention d'un petit sagouin nommé *calf*, de couleur noire & de la grandeur d'un écureuil. Il y a aussi une espece de sagouin qui est si peu endurant,

qu'il a de la peine à supporter le mouvement d'un vaisseau agité par la mer. Le *callitriches* des Anciens est encore une espece de sagouin blanc & très-beau, mais si délicat, qu'il faut pour le réchauffer le tenir dans une peau fourrée.

SAGRI. *Voyez* CHAGRIN *& la suite de l'histoire de l'*ANE.

SAGUEER DRINKER. Il y a de certains palmiers des Indes dans l'île d'Amboine, nommés *sangueerbomen*, du fruit desquels on fait du vin; ces arbres ont donné le nom de *sagueer drinker* à un poisson volant que Ruisch (*Collect. pisc. Amb. p. 13. n. 20. T. I.*) dit être du genre du *milan* poisson: *voyez ce mot.* Il dit même que si ce n'est pas celui dont parle *Salvien*, il en differe peu. Quand ce poisson quitte l'eau, il vole sur les palmiers & en mange les fruits; après qu'il est rassasié, il se laisse tomber à terre, soit parce que ses ailes desséchées ne le peuvent plus soutenir en l'air, soit parce qu'il est pris d'un vertige: quelque temps après il cherche l'eau. Son dos est armé de quelques aiguillons très-longs; il a aussi de ces aiguillons vers la queue & sous le ventre.

SAI. Espece de sapajou naturel au Nouveau Monde, qui se sert de sa queue comme d'une main. Il vit dans les forêts & se nourrit de fruits. Le petit, tout jeune, au moindre danger embrasse sa mere, la tient fortement; celle-ci saute de branches en branches avec son petit sur le dos. Les saïs sont difficiles à prendre, on ne peut guere attraper que ceux que l'on blesse à coups de fleches. Cependant ils s'apprivoisent assez facilement, sont doux, dociles, craintifs; dès qu'on les frappe, qu'on les contrarie, ils jettent des cris plaintifs, ce qui les a fait nommer *pleureurs*. Ils portent aussi le nom de *singe musqué*, parce qu'ils ont comme une petite odeur de musc. Comme ces animaux sont très-friands de hannetons, de limaçons, ils peuvent rendre les plus grands services dans un jardin, en mangeant ces animaux destructeurs. *Voy.* SAPAJOU.

SAIGA ou SEIGAK. C'est le *colus* de GESNER, espece d'animal qui se trouve en Pologne, en Hongrie, en Tartarie & dans la Sibérie méridionale, & qui paroît

tenir le milieu entre les *gazelles* & la *chevre domestique* ; ses cornes ont des stries longitudinales comme celles de la gazelle, elles en ont aussi la forme, mais au lieu que celles-ci sont noires, celles du saiga sont blanches, transparentes ; aussi les emploie-t-on au même usage que l'écaille. Le saiga aime à sauter & a la légéreté des gazelles ; comme elles il n'a point de barbe ; il habite comme elles les plaines & les collines, & sa chair est excellente ; les ressemblances du saiga avec la chevre domestique sont dans la figure du corps, & dans le poil. M. *Pallas* range le saiga parmi les *antilopes* : voyez à l'article GAZELLE.

SAIN-BOIS, *lignum sanum* : les habitans de l'Aunis nomment ainsi le vrai garou à feuilles de lin : ils sont depuis long-temps en possession du remede ou cautere végétal que fournit l'écorce de ce bois ; il a toutes les propriétés des vésicatoires sans en avoir l'inconvénient ; on l'appelle aussi *exutoire*, pour exprimer l'action de ce vésicatoire, qui consiste à dépouiller (*exuere*) le tissu muqueux des humeurs séreuses que l'on veut évacuer. *Consultez les affiches de Province, ann. 1768* : voyez maintenant l'article GAROU.

SAINFOIN ou GROS FOIN ou ESPARCETTE, en latin *onobrychis* : c'est une plante qui pousse plusieurs tiges, longues d'environ un pied, rougeâtres ; ses feuilles sont vertes en dessus, blanches & velues en dessous, assez semblables à celles de la vesce, ou du galega, attachées par paires sur une côte qui se termine par une seule feuille : ses fleurs sont légumineuses, rougeâtres, disposées en épis : il leur succede de petites gousses épineuses & découpées en forme de crête de coq, lesquelles renferment chacune une semence qui a la figure d'un petit rein. Il y a une autre espece de sainfoin qui ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle est plus petite ; il y a aussi le *sainfoin d'Espagne*, dont la fleur est couleur de feu ou blanche, & que les curieux cultivent dans leurs jardins. On ne doit pas confondre, comme font quelques-uns, notre sain-foin avec la luzerne, qui est aussi d'un très-grand rapport, & qu'on appelle quelquefois, mais mal-à-propos, *grand trefle*, ce sont des plantes bien différentes.

Le sainfoin est d'autant plus propre à faire des prairies artificielles, qu'il croît assez volontiers dans toutes sortes de terres, dans les rochers, les pierres & les prés humides, (pourvu que l'eau n'y croupisse pas; car il y périroit au bout de deux ou trois ans;) & quoiqu'il ne soit pas d'un aussi grand rapport que la luzerne & le trefle d'Espagne, bien des Economes le préferent pour cette raison. Si le sainfoin se trouve placé dans une terre légere, ni trop seche, ni trop humide, il est alors d'un très-grand rapport. Lorsque la terre a été bien préparée, il faut semer de la graine, ni trop, ni trop peu épais, dans un temps doux, & sur une terre qui ne soit point trop humide, entre la mi-Mars & la fin d'Avril. Il est avantageux de faucher le sainfoin, même dès la premiere année, moins pour le profit qu'on en tire, que parce qu'en coupant les tiges supérieures, les racines en prennent plus d'accroissement, ce que l'on appelle *taller*. A la seconde année, la plante poussera avec assez d'abondance, pour pouvoir être coupée deux ou trois fois dans l'année; il est essentiel de choisir pour la récolte de cette plante un beau temps, car elle seche plus difficilement que d'autres foins.

Le *sainfoin* est ainsi appelé parce que c'est le plus appétissant, le plus nourrissant & le plus engraissant qu'on puisse donner au chevaux & aux autres bestiaux. Il les ragoûte singuliérement, il donne aussi beaucoup de lait aux quadrupedes femelles qui en mangent, & sur-tout aux vaches. Il faut cependant observer de ne pas donner cette plante verte aux bestiaux: il faut même les habituer peu-à-peu à celle qui est seche, & ne leur en donner qu'en petite quantité à la fois; car ils la mangent avec trop d'avidité: de plus le sainfoin leur procure tant de sang, qu'on en a vu en danger d'être suffoqués. Sa graine est très-propre à nourrir les poules, à les échauffer, & à les faire pondre souvent. Les Anciens se servoient des feuilles de sainfoin sous le nom de *plante sacrée*, pour résoudre les tumeurs & les enflures, & contre la strangurie: on en exprimoit le suc pour provoquer la sueur. On a observé que le sainfoin étant recueilli avec soin, bien séché & conservé dans des boites, a l'odeur du thé: aussi le fait-on prendre à

quelques personnes pour du thé vert; ses feuilles se contournent de même, mais il faut avoir l'attention de les cueillir un peu avant la fleur. Revenons à la culture de l'esparcette.

Une prairie d'esparcette peut durer dix ou douze ans dans une terre médiocre, & quelquefois le double dans une bonne terre. Il y a, selon qu'on l'apprend par un Mémoire de la Société d'agriculture de Berne, des fonds sablonneux qui ont été tellement améliorés par les prairies artificielles de sainfoin, que leur rapport a augmenté à un point extraordinaire. Depuis que les habitans de Capelen en Suisse, ont été obligés par la disette de fourrage de convertir leurs communes en prairies d'esparcette, tout y a pris une nouvelle forme; hommes, bestiaux, maisons, champs, tout y prospere visiblement: tant il est vrai que rien n'est à négliger dans l'agriculture; la plus petite branche est propre à rétablir l'abondance dans un pays. Lorsqu'on veut resemer de nouveau une prairie d'esparcette, la difficulté est de la défricher: on donne comme un moyen simple & peu coûteux de couper avec une pelle sur la fin de l'automne, la couronne des racines; alors le cœur des racines se pourrit pendant l'hiver, forme un excellent engrais, qui ammeublit la terre, & elle se laboure facilement au printems.

Le sainfoin mérite à mon avis, dit M. *Bourgeois*, la préférence sur toutes les especes de plantes, que les Economes ont mis en usage jusqu'à présent pour établir des prairies artificielles; & pour s'en convaincre, on n'a qu'à, dit-il, faire attention aux considérations suivantes.

1°. Cette plante réussit sans engrais dans toutes les especes de terrains, & même dans les plus mauvais; dans les terres blanches & argileuses, dans les collines les plus escarpées, où il ne croît aucun foin, pourvu qu'elles ne soient pas humides.

2°. Non-seulement sa durée est de dix à douze ans dans un assez mauvais sol, & s'il est d'une médiocre bonté, il peut se conserver pendant trente & même quarante ans, en le laissant porter graine tous les trois ou quatre ans, lorsqu'on s'apperçoit qu'il décline.

3°. Ses tiges qui ont porté graine sont encore un bon fourrage pour les chevaux, au lieu que celles des autres plantes ne sont bonnes que pour la litiere : on ne perd même rien de la quantité du produit en le laissant porter graine, on a par ce moyen, en quelque façon, une double récolte ; (pour que la tige ne devienne pas trop grosse, par conséquent trop dure, il faut semer la graine un peu dru.)

4°. Le sainfoin ne craint point la sécheresse, & il réussit très-souvent dans les années de disette générale des autres especes de foin.

5°. Toutes les especes de bestiaux dévorent cette plante ; elle les nourrit, les engraisse, & leur donne beaucoup de vigueur.

6°. Les chevaux nourris de sainfoin, n'ont point besoin d'avoine pour supporter sans peine les plus rudes travaux.

7°. Enfin, les vaches qui mangent le sainfoin donnent abondamment du lait d'une excellente qualité, & beaucoup de beurre d'un très-bon goût & très-gras. *Voyez maintenant l'article* SULLA.

SAJOU, nom donné à un singe à queue prenante, dont on distingue deux especes ; l'un est le *sajou gris*, l'autre le *sajou brun* ou *singe capucin* : il est originaire du Brésil. Chez ces singes la queue se replie à son extrémité, & lui sert d'une cinquieme main. Les sajous sont vifs, agiles, légers, adroits, & font des tours & des gentillesses tout-à-fait agréables. Moins délicats que les autres singes, ils s'accommodent de notre climat, pourvu cependant qu'on les tiennent pendant l'hiver dans une chambre chaude. Ils y multiplient quelquefois, mais ils sont moins féconds : la femelle n'y met bas qu'un petit, au lieu de deux qu'elle a ordinairement dans son climat natal : le pere & la mere l'élevent avec un soin & une affection singuliere ; c'est un plaisir de les voir le bercer, le porter dans leurs bras, le caresser ; s'il n'est point docile, on le punit, le pere le tape à coups de poing ou le mord, la mere ne lui donne que des soufflets. Les sajous sont des especes de *sapajous* : voyez ce mot.

SAISONS. L'année est divisée en quatre parties ou saisons, chaque saison est de trois mois. Il y a le printems, l'été, l'automne & l'hiver.

SAKI ou SINGE A QUEUE DE RAT, nom donné à la plus grande espece de *sagouin* : voyez ce mot.

SALADE DE CHANOINE. *Voyez* MACHE.

SALAGRAMAN. *Voyez* CORNE D'AMMON.

SALAMANDRE, *salamandra* : presque tous les Naturalistes admettent différentes especes de salamandres qui varient entr'elles pour la forme, la couleur & la grandeur. On la nomme *mouron* en Normandie, *pluvine* en Dauphiné, *mirtil* dans le Limousin & le Poitou, *blande* en Languedoc & en Provence, *laverne* en Lyonnois, *sourd* dans le Maine, *suisse* en Bourgogne, & *salemander* en Flandre. On distingue les salamandres en terrestres & en aquatiques ; mais cette division n'est pas rigoureusement naturelle, puisque l'une & l'autre se trouvent dans les eaux. Il est vrai que la salamandre appelée *terrestre*, y repaire moins communément.

1°. La SALAMANDRE TERRESTRE OU COMMUNE, *salamandra terrestris*. C'est, selon M. *de Maupertuis*, une espece de lézard long de cinq à six pouces ; sa tête est large & plate comme celle des crapauds ; son museau est mousse, & ses yeux sont assez gros ; ses pattes aussi ressemblent plus à celles du crapaud qu'à celles du lézard dont elle a le corps : elle a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, munis de petits ongles ; sa queue ne se termine pas en pointe aiguë comme celle du lézard ; elle a une largeur perpendiculaire qui peut avoir une ligne de diametre à son extrémité. Le dessus de l'animal est d'un noir tiqueté de jaune : il a de plus deux bandes jaunes qui partent des deux côtés de la tête au dessus des yeux, & s'étendent parallélement jusqu'à l'origine de la queue. Ces bandes se terminent ordinairement vers le milieu du corps, puis reprennent ; rarement elles sont sans interruption : tout le reste de l'animal est bigarré de taches jaunes qui n'affectent ni figures, ni endroits particuliers. La peau est sans écailles, assez lisse, excepté aux côtés où elle paroît un peu chagrinée : on voit sur le long de l'épine du dos deux rangs paralleles de mamelons, & au dessous des

jambes postérieures une espece de petite bourse qui, selon M. *de Cayeu*, ne ressemble pas mal au scrotum des quadrupedes.

La salamandre a quelquefois la peau seche comme un lézard ; le plus souvent elle est enduite d'une espece de rosée qui rend sa peau comme vernie, sur-tout lorsqu'on la touche, & elle passe dans un moment de l'un à l'autre état. Une propriété encore plus singuliere, c'est de contenir sous la peau une espece de lait qui jaillit assez loin quand on presse l'animal. Ce lait s'échappe par une infinité de trous, dont plusieurs sont très-sensibles à la vue sans le secours de la loupe, surtout ceux qui répondent aux mamelons. Quoique la premiere liqueur qui sert à enduire la peau de l'animal, ne paroisse qu'un vernis transparent & sans couleur, elle pourroit bien n'être que le lait dont nous parlons, & qui est répandu en gouttes extrêmement déliées. Ce lait ressemble assez au lait que quelques plantes répandent quand on les coupe ; il est d'une âcreté & d'une stipticité insupportables, & quoiqu'étant mis sur la langue, il n'y cause aucun mal durable : on croiroit trouver à l'endroit qu'il a touché une cicatrice, ou du moins une plissure. M. *de Maupertuis* dit que certains poissons (especes de zoophytes) ont mérité le nom d'*orties* par la ressemblance qu'ils ont avec cette plante lorsqu'on les touche ; la salamandre pourroit être regardée comme le tithymale des animaux. Lorsqu'on écrase ou qu'on presse la salamandre, elle répand une singuliere & mauvaise odeur. Il s'en faut bien qu'elle ait l'agilité du lézard, elle est paresseuse & triste : elle vit sous terre dans les lieux frais & humides, sur-tout au pied des vieilles murailles, dans les décombres, sous les tas de pierres, dans les vallons, dans les creux d'arbres, dans les haies & assez souvent sous des souches de coudriers où l'on en trouve des nichées ; elle ne sort de son trou que dans les temps de pluie, soit pour recevoir l'air, soit dans la crainte d'être noyée dans son trou, ou peut-être pour chercher les insectes dont elle vit, qu'elle ne pourroit attraper qu'à demi-noyés. Elle paroît au printems & en automne, sur-tout dans les temps hu-

mides : en été son apparition présage la pluie ; & quand le ciel est serein, elle n'ose se montrer à cause de l'ardeur du soleil ; en hiver elle reste cachée & engourdie à cause de la rigueur du froid. Elle n'est pas rare en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Normandie, ni en Bretagne, mais elle ne se trouve point en Suede, selon M. *Linnæus*.

On a raconté de la salamandre bien des traits fabuleux. On a prétendu qu'elle étoit douée de la propriété merveilleuse de vivre dans les flammes. Cette erreur étoit tellement accréditée chez les Anciens, qu'elle a donné lieu à deux célebres devises ; celle d'une salamandre dans le feu, qu'avoit pris François I, avec ce prototype : *Nutrio & extinguo ;* j'y vis & je l'éteins. L'autre devise a été faite par une Dame Espagnole insensible à l'amour : *Mas yelo que fuego ;* froide même au milieu des flammes. Quelques Naturalistes ont regardé la salamandre comme l'animal le plus dangereux & le plus terrible. Les expériences des Physiciens ont démêlé le faux, & nous ont fait connoître les faits vrais & intéressans de l'histoire des salamandres. La premiere expérience que M. *de Maupertuis* n'a point eu honte de répéter, fut celle du prodige attribué à la salamandre : toute fabuleuse & ridicule que paroisse l'histoire de l'animal incombustible, il voulut s'assurer de l'opinion consacrée par le rapport des Anciens : il jeta donc plusieurs salamandres au feu, la plupart y expirerent & périrent sur le champ ; quelques-unes en sortirent à demi brûlées, & périrent à une seconde épreuve. Cependant il arrive quelque chose d'assez singulier lorsqu'on brûle la salamandre : à peine est-elle sur le feu, qu'elle paroît couverte de gouttes laiteuses qui sortent de leurs petits réservoirs : il y en a davantage sur la tête & aux mamelons qu'ailleurs. Cette liqueur qui durcit sur le champ, quelquefois en forme de perles, a la propriété de noircir quelques charbons médiocrement allumés : mais malgré cela on ne peut guere justifier l'antiquité sur l'incombustibilité de cet animal ; il faut plutôt convenir qu'elle a quelquefois cru légérement.

M. *de Maupertuis* fit aussi des expériences sur le venin

de la salamandre. Il se proposa deux épreuves qui avoient un genre de difficulté que ceux qui redoutent tant la salamandre ne soupçonneroient guere : la premiere étoit de faire manger la salamandre à quelque animal, & la deuxieme de faire mordre quelque animal par la salamandre. Il les irrita de mille manieres, jamais aucune n'ouvrit la gueule : il fallut donc la leur ouvrir ; mais ayant vu leurs dents, quelle apparence qu'elles pussent blesser l'animal ! petites, serrées & égales, elles couperoient plutôt que de percer, si la salamandre en avoit la force ; mais elle ne l'a pas. On chercha donc des animaux à peau assez fine pour se laisser entamer ; on ouvrit la gueule d'une salamandre, qu'on appliqua sur la cuisse écorchée d'un poulet ; on pressa les mâchoires pour les obliger à y mordre ; on fit faire aussi plusieurs morsures à la langue & aux levres d'un chien, même à la langue d'un coq d'Inde : quoique la salamandre fût irritée, aucun des animaux mordus n'eut le moindre accident. Pour savoir si la liqueur puante & détestable que la salamandre a sous la peau seroit nuisible prise comme aliment, on fit avaler de force à un chien, une salamandre coupée par morceaux, mais encore vivante ; on lui tint la gueule liée pendant une demi-heure ; on en fit aussi avaler une à un jeune coq d'Inde. Ces deux animaux parurent toujours aussi gais qu'à leur ordinaire : dès qu'on eut délié la gueule du chien, il en revomit la queue & les pattes, comme parties apparemment difficiles à digérer. On trempa du pain dans le suc laiteux de la salamandre, & on le fit manger à un poulet ; on trempa dans ce même suc laiteux de petits bâtons pointus qu'on enfonça dans les plaies qu'on avoit faites à l'estomac & à la cuisse d'un autre poulet : tout cela fut inutile ; & la salamandre a toujours paru, dit M. *de Maupertuis*, très-peu dangereuse. Peut-être l'est-elle dans certains temps, dans certains climats & dans certaines circonstances, ou pour certains animaux ; car pour l'homme elle ne paroît pas lui nuire : bien plus, il semble qu'on en peut manger impunément. On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie premiere*, *année seconde*, qu'une femme embarrassée de son mari, voulant l'empoisonner, lui

fit manger une salamandre qu'elle mêla dans un ragoût, mais qu'il n'en souffrit en aucune maniere : cependant le plus sûr est de n'en point manger.

Quoique la salamandre n'ait point, comme le lézard, de trou auditif extérieurement, l'expérience prouve, contre l'opinion commune, que cet animal n'est ni sourd, ni sans sexe. Le même Auteur ayant ouvert quelques salamandres, trouva, avec surprise, tout à la fois des œufs & des petits aussi parfaits que ceux des vivipares : les œufs formoient deux grappes semblables aux ovaires des oiseaux, & les petits étoient enfermés dans de longs tuyaux dont le tissu étoit si délié qu'on les voyoit à travers : il compta dans une seule salamandre quarante-deux petits, & dans une autre cinquante-quatre, presque tous vivans, aussi bien formés & plus agiles que les plus grandes salamandres : ces animaux paroissent bien propres à éclaircir le mystere de la génération.

Malgré des témoignages si authentiques, un certain public croira toujours que le venin de la salamandre est des plus redoutables, & que le crapaud livre bataille à la salamandre, parce qu'elle est ennemie de l'homme : il paroît très-prouvé que tout le suc laiteux que cet animal rend par tout son corps, de même que la sanie virulente qu'il vomit quand on le frappe ou qu'on le jette au feu, ne peut infecter toute une prairie ni un puits, ni empoisonner des familles entieres, comme on l'avance, ni éteindre un grand incendie, comme on le croit encore : une salamandre, par l'abondance de sa viscosité froide & glaireuse qu'elle déjecte de toutes parts, peut réprimer un petit feu pendant un certain temps, comme le peuvent faire les grenouilles, les limaçons, la chair crue, les blancs d'œufs & toutes les substances tenaces & glaireuses ; mais cette humidité une fois consumée, elles enflent, elles bâillent & expirent : plus la salamandre est grosse, & plus facilement un petit feu est éteint. C'est ce dernier phénomene qui a donné naissance à ces hiéroglyphes, ces devises & ces emblêmes qu'on trouve usités chez les Anciens & même chez les Modernes, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. C'est donc en vain que les Charlatans se

flattent de faire cesser le feu, en jetant des salamandres dans les maisons où il auroit pris; elles périssent aussitôt dans les flammes. Nous avons dit que la salamandre est peu hardie; si on la bat elle commence par redresser sa queue, comme pour se revancher ou pour témoigner sa douleur; si l'on redouble les coups, elle contrefait la morte, peut-être est-elle en paralysie. Elle est muette, du moins on n'a jamais entendu sa voix. Elle a la vie extrêmement dure; mais trempée dans le vinaigre ou dans le sel en poudre, elle y périt en convulsion, comme le lézard commun & les vers, dans l'espace de trois minutes: elle peut rester quelques jours saine & sauve dans l'eau, & elle s'y dépouille d'une pellicule très-mince, d'un cendré verdâtre: on en a conservé pendant plus de six mois dans de l'eau de puits, sans aucune autre nourriture, ayant seulement soin de changer l'eau; on observe que toutes les fois qu'on la plonge dans l'eau, elle s'efforce de faire sortir ses narines au-dehors; l'air lui est donc nécessaire: on croit qu'elle se nourrit de mouches, de limaçons, de scarabées & de vers de terre.

Selon le Docteur *Jean-Paul Wurffbainius*, à qui nous devons un Traité complet de la salamandre, intitulé *Salamandrologia*, le squelette de la salamandre ressemble plus en devant au squelette de la grenouille, qu'à celui du lézard. *Consultez ce Traité.*

2°. La SALAMANDRE AQUATIQUE, ou LÉZARD D'EAU, *salamandra aquatica.* Cette espece de salamandre, dont les Auteurs distinguent plusieurs variétés, a environ sept doigts de longueur, le dessus du corps brun ou noirâtre, & le dessous jaunâtre, semé de petits points bruns ou blanchâtres; une peau dure, qui étant blessée répand une humeur laiteuse; le museau mousse, la tête aplatie, la gueule exactement fermée & qui ne mord point, à moins qu'on ne la lui fasse ouvrir de force; la langue très-courte, un peu large, des dents presqu'imperceptibles, la queue grosse dans le milieu, aplatie dessus & dessous, tranchante des deux côtés, dont la pointe est perpendiculaire, (cette queue est favorable à l'animal pour nager): les parties génitales sont un peu saillantes dans les deux sexes. M *Linnæus* dit

dit que le mâle a la queue & le dos dentelés, la gorge plus noire & les pieds de derriere garnis latéralement d'un rebord membraneux.

Cette salamandre est, à proprement parler, une espece d'amphibie, ainsi que la précédente; mais celle-ci reste plus long-temps dans l'eau que sur terre, tandis que la salamandre terrestre vit plus long temps sur terre que dans l'eau: elle aime les eaux limoneuses & cherche à se cacher sous les pierres, s'il y en a; rarement monte-t-elle à la surface de l'eau: on la trouve ordinairement dans les fossés des villes, dans les viviers & dans les étangs; elle se tient cachée dans des souterrains pendant l'hiver, & reparoît au printems; elle marche lentement & à pas de tortue; elle a la vie très-dure: son cri approche de celui de la grenouille.

Derham dit que le lézard d'eau, tant qu'il est petit, a quatre nageoires très-bien faites, deux de chaque côté, sortant du corps un peu au-dessus des jambes de devant; elles servent à tenir le corps droit & en équilibre; & cette situation fait ressembler cette sorte de lézard à un petit poisson: quand ses jambes sont assez accrues, ses nageoires tombent.

M. *Dufay* ayant appris que M. *de Maupertuis* avoit fait des observations & des expériences sur la salamandre terrestre de Bretagne, trouva l'occasion de faire aussi des observations physiques & anatomiques sur plusieurs especes de salamandres aquatiques des environs de Paris: celles-ci passent pour moins venimeuses. Il est assez difficile, dit-il, de statuer combien d'especes on trouve de ces salamandres; car le sexe & l'âge sont de grandes variétés de couleur dans la même espece; & pendant presque toute l'année on en trouve dans tous les âges. Cependant en ayant examiné avec soin plus de deux cents, prises en divers endroits & en différens temps de l'année, cet Académicien a cru pouvoir les réduire à trois especes, dans chacune desquelles le mâle est différent de la femelle: il nomme la premiere *grosse salamandre noire;* elle a cinq pouces de longueur; le ventre est d'un jaune orangé & tiqueté de noir: la peau qui regne vers les côtés est grenée de blanc: les pattes sont, ainsi que le corps, brunes par-

dessus & jaunes par-dessous : les mâles de cette espece ont sur la longueur du dos une peau large de deux lignes, dentelée, excepté sur la queue. La seconde espece de salamandre aquatique ne differe de la précédente que par la grosseur. La troisieme espece est à-peu-près de la grosseur de la seconde.

Ces trois especes sont assez différentes entr'elles, pour qu'on ne puisse pas les confondre, ni même prendre le mâle pour la femelle ; mais il y a des variétés considérables, dont quelques-unes sont ordinaires à toutes les especes & dépendent de l'âge de l'animal ; & d'autres sont particulieres à quelques salamandres. Leur couleur est en général moins brune lorsqu'elles sont jeunes, & les taches sont mieux marquées ; & même celles de la troisieme espece sont d'un jaune fort clair lorsqu'elles viennent de naître, & insensiblement elles brunissent un peu : il leur arrive un changement si singulier, qu'il n'a encore été observé que dans un seul animal, qui est le têtard. M. *Dufay* trouva au printems de 1728, que les petites salamandres ont des ouies comme les poissons, & que par la suite deux panneaux les couvrent & enfin se ferment au point que les ouies se perdent insensiblement. Ce même Observateur a remarqué que les salamandres aquatiques changent de peau pendant le printems & l'été, tous les quatre ou cinq jours au moins ; elles s'aident des pattes & de la gueule pour s'en dépouiller ; l'on trouve quelquefois ces peaux entieres nageantes dans l'eau ; l'hiver elles n'en changent environ que tous les quinze jours : lorsque les pattes de devant ne peuvent se dépouiller entiérement, elles pourrissent & tombent. Elles font leurs œufs dans les mois d'Avril & de Mai : il y en a ordinairement une vingtaine qui forment deux colonnes jointes ensemble : elles se délivrent de leurs œufs par l'anus, en s'aidant des pattes & de la gueule ; mais à mesure qu'ils sortent ils demeurent collés au-dessous de la queue. M. *Dufay* soupçonne que ces salamandres aquatiques sont ovipares, ou que les salamandres en général sont vivipares sur terre & ovipares dans l'eau : cette conjecture mérite d'être confirmée par l'expérience. Les salamandres aquatiques sont quelquefois un

petit cri en respirant l'air au bord de l'eau : elles mangent des mouches, du frai de grenouilles, & de la lentille d'eau. Une autre singularité, c'est qu'autant il est faux que cet animal vive dans le feu, autant il est vrai qu'il vit dans la glace, & même assez long-temps. Il n'est pas rare d'en trouver en été, ainsi que des grenouilles, dans des morceaux de glace qui ont été conservés dans des glacieres.

M. *Dufay* s'est assuré par un examen anatomique, que la pellicule dont la salamandre se dépouille est un épiderme; que la peau de dessous est difficile à enlever, & que vue au microscope elle paroît n'être qu'un tissu de très-petites écailles, ou plutôt l'enveloppe des mamelons du cuir : au-dessous de cette peau on trouve le cuir qui est tout parsemé de petits grains comme du chagrin. Cet Académicien dit encore qu'il est vraisemblable que la salamandre s'accouple réellement, & qu'on trouve dans la femelle des différences très-sensibles, & les organes très-distincts.

Le curieux Observateur M. *Demours* s'est attaché à découvrir l'accouplement de la salamandre aquatique des environs de Paris jusqu'alors ignoré ; & il avoue avoir épié ces animaux pendant environ deux ans, sans avoir pu appercevoir tout ce qui se passoit entre eux. Je les ai vus, dit-il, très-souvent s'approcher, se poursuivre & badiner ensemble ; mais ce prélude de l'accouplement n'étoit jamais consommé par la jouissance usitée chez les animaux de différent sexe. On sait bien en général que la salamandre pond des œufs semblables au frai de la grenouille; mais comment ces œufs sont-ils fécondés? Voici ce que dit M. *Demours :* dans le printems le mâle cherche avec empressement sa femelle, & la caresse d'une maniere qu'il seroit difficile de bien décrire ; ensuite il lui barre son chemin, & sa crête relevée il se soutient sur deux pattes d'un même côté ; il courbe seulement son corps en relevant le dos, & forme ainsi une espece d'arcade, sous laquelle la femelle passe & continue son chemin. Le mâle se remet & court à sa femelle ; dès qu'elle s'arrête, il vient la regarder fixement de très-près & reprend la même posture qu'auparavant ; ils répetent ce prélude

plusieurs fois. Ce manege fini, la femelle agacée par ces galanteries, s'arrête sur la vase, le mâle se place à côté & au-dessus d'elle à un pouce environ de distance d'elle & de la vase : il commence par ouvrir l'anus, & comprime avec force la région des testicules. Sa crête flottant nonchalamment, il frappe de temps en temps sa femelle de la queue & se renverse même sur elle ; mais se remettant aussi-tôt à la même distance que ci-dessus, il fait une compression plus forte qu'à l'ordinaire : c'est dans ce moment que M. *Demours* a vu le mâle éjaculer sa liqueur séminale, laquelle poussée avec force & sortant d'un seul jet en assez grande quantité, se mêle avec l'eau, lui communique une petite couleur blanchâtre ou bleuâtre, & se répand sur les flancs de la femelle, qui alors en devient immobile : après cet effort le mâle tombe dans une sorte d'engourdissement ; mais bientôt après il se réveille, recommence ses caresses, qui sont suivies d'une seconde éjaculation, après quoi ils se séparent.

Cette observation faite avec toute l'attention possible, suffit pour faire voir que le frai de la salamandre n'est pas fécondé comme celui de la grenouille ; car le mâle de la grenouille qui est monté sur le dos de sa femelle, & qui l'embrasse étroitement pendant environ quarante jours, éjacule sa semence sur le frai même à mesure qu'il sort des réceptacles de la femelle ; au lieu que le frai de la salamandre se trouve fécondé dans la femelle même sans aucune approche ni contact immédiat : on peut répéter cette observation dans un bassin d'eau limpide dans la saison convenable, en le plaçant dans un endroit bien éclairé.

Les salamandres d'Europe sont tachetées ; celles d'Amboine portent sur la tête un bouclier qui est tantôt simple & tantôt double. La salamandre aquatique du Ceylan a le corps écrasé ; la salamandre terrestre du même pays & celle d'Arabie est un petit *cordyle* : on trouve aussi de très-jolies salamandres dans l'île de S. Eustache, elles sont parfaitement colorées ; celle du Mexique a un goître semblable au jabot des oiseaux. *Séba* fait mention de plusieurs sortes de salamandres d'Amérique, dont il y en a qui pourroient bien être

des lézards proprement dits, ainſi que les *gekkos*, d'autant plus qu'ils ont des écailles cutanées & hériſſées d'éminences, & la queue cerclée d'anneaux compriſſés, ou comme emboîtés les uns dans les autres. *Séba* en cite huit eſpeces, & dit que ce ſont les vraies *ſalamandres* : on les trouve auſſi dans pluſieurs autres endroits des Indes Orientales, principalement dans les pays incultes ou remplis de forêts, comme à Java, à Macaſſar, à Amboine, &c.

On ſe ſert extérieurement des ſalamandres; on répand leur cendre ſur des écrouelles ulcérées, pour les déterger & en faciliter la cicatrice. Quelques-uns les font auſſi entrer dans les dépilatoires.

SALBANDE. Les Mineurs donnent ce nom à la pierre qui ſe trouve entre le filon & la roche dure : c'eſt une pierre qui ſert d'écorce ou de liſiere aux deux côtés d'un filon de mine. La ſupérieure ſe nomme *ponte couvrante*, l'inférieure *ponte couchante* : elles ſont plus ou moins dures : *voyez à l'article* MINES.

SALEP ou SALOP, *ſalep Turcarum*, eſt une racine blanchâtre, un peu rouſsâtre & demi-tranſparente, qui eſt fort en uſage chez les Turcs pour réveiller les eſprits & pour rétablir les forces épuiſées. C'eſt la bulbe d'une eſpece d'*orchis* (ſatyrion), que les Orientaux ont l'art de préparer mieux que toute autre nation. (M. *Haller* dit cependant qu'on l'imite très-bien avec les bulbes de l'*orchis morio mas* de notre pays; on les nomme vulgairement *teſticules de chien*.) Pour cela ils choiſiſſent les plus belles bulbes d'*orchis* dans le temps que la plante commence à fleurir, leur ôtent la peau ou écorce & les jettent dans l'eau froide, où elles ſéjournent pendant quelques heures; enſuite on les fait cuire dans une ſuffiſante quantité d'eau, puis on les fait égoutter, après quoi on les enfile avec du fil de coton pour les faire ſécher à l'air : on choiſit pour cette préparation un temps ſec & chaud. Elles deviennent tranſparentes, très-dures, reſſemblant à des morceaux de gomme adragante. On les peut conſerver ſaines tant qu'on voudra, pourvu qu'on les tienne dans un lieu ſec; au lieu que les racines qu'on a fait ſécher ſans cette préparation, s'humectent & ſe moiſiſ-

ſent, pour peu que le temps ſoit pluvieux pendant plu-ſieurs jours.

Lorſque ces racines ſont ainſi préparées, on peut les réduire en poudre auſſi fine que l'on veut: on en prend le poids de vingt-quatre grains, qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante; la poudre s'y fond entiérement & forme un mucilage ou une eſpece de gelée, qu'on peut étendre par ébullition dans une chopine ou trois demi-ſetiers, c'eſt-à-dire, une livre & demie d'eau. On eſt le maître de rendre cette boiſſon plus agréable en y ajoutant du ſucre & quelques légers aromates. Cette poudre farino-gommeuſe, peut auſſi s'allier au lait qu'on conſeille ordinairement aux malades affectés de la poitrine: on en a éprouvé auſſi la vertu dans la dyſſenterie. M. *Geoffroy* a obſervé que l'*orchis* qu'il avoit préparé par cette méthode, étoit un remede très-adouciſſant, réprimant l'âcreté de la lymphe, & convenable dans la phthiſie & dans les dyſſenteries bilieuſes. Voyez la *Lettre de M. Andri*, (Journal de Méd. Sept. 1759.)

M. *Geoffroy* dit auſſi que ſi l'on évapore ſur des aſſiettes de faïence l'eau dans laquelle on a fait cuire ces racines, il y reſte un extrait viſqueux, dont l'odeur mélangée eſt la même que celle d'une prairie en fleurs, quand on paſſe au-deſſous du vent: on peut auſſi la comparer à celle du mélilot. La fleur de l'*orchis* qui commence à ſe faner, a auſſi cette odeur.

SALIAN. Oiſeau du Bréſil, de la grandeur du coq Turc. Il a le bec & les jambes d'une cigogne: il ne vole point, mais il eſt ſi léger, ſi vîte à la courſe, qu'un chien de chaſſe ne peut l'attraper.

SALICAIRE ou LYSIMACHIE ROUGE, *lyſimachia purpurea.* M. *de Tournefort* eſt le premier qui ait nommé cette plante *ſalicaire*, parce qu'elle naît communément dans les ſauſſaies ou parmi les ſaules, & parce que ſes feuilles reſſemblent à celles du ſaule: elle croît encore abondamment aux lieux humides & marécageux, aux bords des eaux: ſa racine eſt groſſe comme le doigt, ligneuſe, blanche & vivace; elle pouſſe des tiges qui croiſſent quelquefois en bonne terre juſqu'à la hauteur d'un homme; elles ſont roides,

anguleuſes, rameuſes & rougeâtres : ſes feuilles ſont entieres, oblongues, pointues, ſortant de chaque nœud des tiges deux à deux, quelquefois trois à trois, & même quatre à quatre : ſes fleurs qui paroiſſent en été, ſont verticillées, petites, ramaſſées en épis de couleur purpurine, au milieu des branches : (chaque fleur, dit M. *Deleuze*, eſt à ſix pétales oblongs, attachés au bord du calice qui eſt cylindrique & bordé de douze dents : elles renferment douze étamines, dont ſix ſeulement paroiſſent en dehors :) à ces fleurs ſuccedent des coques oblongues, pointues, partagées en deux loges remplies de ſemences menues.

La ſalicaire eſt eſtimée déterſive, vulnéraire & rafraîchiſſante. Réduite en poudre & priſe à la doſe d'un gros ou deux ſcrupules le matin & le ſoir pendant quelques jours, elle arrête les diarrhées & les dyſſenteries produites par le relâchement des fibres, plutôt que par une acrimonie irritante, pourvu que l'on ait fait précéder un purgatif.

La ſalicaire croît dans toute l'Europe & l'Aſie : elle tient le troiſieme rang dans la nourriture des Kamtschadales ; ils l'appellent *kipri*. Ces peuples la font cuire avec leur poiſſon, & uſent de ſes feuilles en guiſe de thé ; ils font ſur-tout un grand uſage de ſa moelle, dont ils font des paquets qu'ils mettent ſécher au ſoleil ; elle eſt alors fort agréable, & on lui trouve le même goût qu'au concombre de la Perſe. Les Kamtſchadales en mettent dans leurs mets, & la mangent verte en guiſe de deſſert. Le kipri cuit eſt fort ſavoureux, & entre dans la compoſition d'une boiſſon qu'ils nomment *caſſe* ; par la fermentation ils en font auſſi du vinaigre. Quand les enfans ont mal au nombril, leurs meres mâchent cette plante & l'appliquent ſur la partie.

SALICOQUE ou SALICOT. Eſpece d'écreviſſe de mer, qui a les pattes droites, pointues & non fourchues : il y en a beaucoup d'eſpeces, qui different en grandeur & en couleur. On mange beaucoup de ce cruſtacée dans quelques villes maritimes : ſa chair eſt d'un bon goût, pectorale, fortifiante, & ſelon *Lémery*, plus aiſée à digérer que celle des autres écreviſſes de mer.

A Paris le salicot est nommé *chevrette*, & en Normandie *crevette*.

SALICORNIN, *salicornia*. On donne ce nom à un petit arbrisseau qui a toujours été du nombre des soudes ; mais dont M. *de Tournefort* a fait un genre séparé sous le nom de *kali geniculatum majus, fruticans, lignosum & grandius, perpetuum* : ses rameaux sont toujours verts, articulés par un grand nombre de nœuds qui deviennent rougeâtres & sans feuilles. Il y en a une seconde espece appelée *salicornia geniculata annua* ; on la nomme à Rouen *perce-pierre* : voyez ce mot.

Ces deux plantes qui croissent aux lieux maritimes & pierreux, ont la même propriété que la *soude* : voyez ce mot.

On donne le nom de *salicote* ou de *salicore* à la soude en pierre : *voyez à l'article* Soude.

SALIGOT : *voyez* Tribule.

SALMERIN, *salmerinus*, est un poisson rond, oblong, à nageoires molles & du genre des saumons : il a la tête ronde, le museau court, la bouche petite garnie de dents, & les yeux ronds : sa queue est large & fourchue ; ses écailles sont petites, fort adhérentes : il a les nageoires & la queue de couleur rouge, le ventre & les côtés sont d'un blanc rougeâtre, le dos d'un blanc jaunâtre tacheté de rouge. Il y a de ces poissons qui pesent jusqu'à deux livres ; leur poids ordinaire est d'une livre. Le salmerin se plaît aux lieux froids & pierreux, dans les rivieres & dans les lacs ; il fraie au commencement de l'été : sa chair est tendre & d'un très-bon goût, semblable à celui de la truite ; elle est même si facile à digérer, qu'il y a des Médecins qui en permettent l'usage aux malades. Ce poisson se corrompt promptement quand il n'est point salé : il est commun du côté de Trente en Italie. Quelques-uns prétendent que c'est une espece de petit saumon.

SALOP. *Voyez* Salep.

SALPA ou SALPE. C'est un poisson de mer à nageoires épineuses, mis dans le genre des *spares* par *Artedi* : il est grand d'un pied, oblong, & ses écailles sont de différentes couleurs. Ce poisson fréquente les

rivages; il vit solitaire & ressemble à la dorade, même par ses nageoires, ses aiguillons, ses ouies, ses yeux, ses sourcils, & enfin par sa bouche: il a le museau fait presque comme celui d'un muge, & la tête petite: depuis les ouies jusqu'à la queue ce poisson a plusieurs traits dorés, également éloignés les uns des autres: ses dents entrent les unes dans les autres: il a la toile du ventre noire & l'estomac de même couleur. Ce poisson est le *sopi* des Marseillois: *Rondelet* dit qu'on l'a nommé *mange-merde*, parce qu'il se nourrit d'excrémens: sa chair n'est pas agréable au goût, & fournit un mauvais suc.

SALPÊTRE: *voyez* NITRE. On trouve dans le *Dictionnaire universel des Fossiles* de M. *Bertrand*, beaucoup de détails sur le salpêtre & même sur les nitriaires artificielles, d'après MM. *Gruner* & *Pietsch*; on y voit que ce dernier présenta en 1749 à l'*Académie Royale de Berlin*, des Mémoires sur la multiplication & sur la nature du salpêtre. Il demande pour cette production une terre alkaline & visqueuse, qui soit en même temps poreuse: telle est, dit-il, la terre qui est à quelques doigts de profondeur sous le gazon des pâturages communs; telle est encore la terre noire qui est autour des villes & d'autres habitations, & qui n'a pas été cultivée: la meilleure de toutes est celle qui a été long-temps sous les égouts & les cloaques. On joint un cinquieme de cendres à cette sorte de terre, & on en fait une pâte avec du bourbier ou de l'égout de fumier; on y incorpore de la paille souple pour en faire un mortier. C'est avec un tel mélange qu'on éleve des murailles à salpêtre, larges à leur base, aérées, tant en dehors qu'en dedans, par leur exposition & par leur construction, cependant à l'arbri du soleil. Les fleurs nitreuses paroissent d'abord dans les trous intérieurs du mur; la paille venant à se pourrir ajoute encore de nouveaux pores par où l'air circule davantage & plus librement. Un tel mur est terminé en dos d'âne & couvert d'un toit de paille, de maniere que l'eau de la pluie ne puisse pas dissoudre le salpêtre. On détruit ces murailles un an après leur construction, & ordinairement on les lessive par le procédé usité pour extraire le salpêtre de nos

terres nitreuses. On a observé que les brouillards favorisent beaucoup la formation du salpêtre. *Consultez les Mémoires ci-dessus cités.*

SALSE-PAREILLE, *salsa-parilla.* On connoît sous ce nom des racines, ou plutôt des branches de racines de plusieurs aunes de longueur, grosses comme des joncs, flexibles, cannelées dans leur longueur, dont l'écorce est roussâtre : sous cette écorce on voit une substance blanche, farineuse, qui lorsqu'on la frotte entre les doigts, se réduit en poussiere comme de l'*agaric.* On nous apporte ces racines du Pérou, du Brésil & de la Nouvelle Espagne.

Les Habitans du Brésil nomment cette plante *juapecanga*, & les Botanistes *smilax aspera :* elle pousse des tiges ligneuses, sarmenteuses, vertes, garnies d'aiguillons de part & d'autre, auxquels il vient des feuilles dans un ordre alternatif ; ces feuilles sont longues de six ou huit pouces ; à leur queue on remarque des fibres qui nouent fermement la salse-pareille à d'autres plantes. Les fleurs sont en grappes ; il leur succede des baies d'abord vertes, rouges ensuite & enfin noires, de la grosseur des cerises médiocres.

Les Espagnols sont les premiers qui aient apporté du Pérou l'usage de cette racine en Europe ; on la regarde comme un excellent sudorifique, propre à diviser & à atténuer les humeurs visqueuses. Cette plante passoit autrefois pour un spécifique contre la maladie vénérienne ; mais ces propriétés disparoissent pour cette maladie devant celles du mercure. L'usage de cette plante réussissoit très-bien aux Espagnols & aux Peuples de l'Amérique pour guérir cette maladie ; mais elle n'a pas réussi aussi bien dans nos pays moins chauds, où les pores de la peau sont moins ouverts & moins disposés à laisser échapper la sueur.

On apporte dans le commerce quelques autres especes de racines, sous le nom de salse-pareille, mais qui ne sont réellement que des racines d'autres plantes.

SALSIFI BLANC : *voyez* SERSIFI BLANC.

SALSIFI D'ESPAGNE : *voyez au mot* SCORSONERE.

SALVELIN, nom qu'on donne en Allemagne à un poisson de riviere qui est commun dans l'Autriche, &

dont on pêche un grand nombre proche de la Ville de Lintz: ce poisson est du genre du saumon, selon *Artedi*; il est noir sur le dos, il a des taches jaunes sur les côtés; son ventre & ses nageoires sont jaunes; il a une ligne droite, qui commence aux ouies & finit à la queue: ses écailles sont petites.

SALUT, nom, dit M. *Deleuze*, qu'on donne en quelques endroits à un poisson de lac, grand & vorace. *Voyez* SILURE.

SAMBOUC, bois odoriférant, que les Marchands Européens portent sur les côtes de Guinée, pour faciliter leur commerce, par les présens qu'ils en font aux Rois de cette contrée de l'Afrique, qui font un grand cas de tout ce qui jette une odeur agréable: on y joint de l'iris de Florence & d'autres parfums. Nous ignorons ce que c'est que le *sambouc*.

SAME, espece de muge ou de poisson à nageoires épineuses, qu'on trouve fréquemment dans la Garonne, le Rhône & la Loire; on en pêche dans les étangs du Languedoc. Ce poisson semble ne prendre d'autre nourriture que l'eau & la bourbe qu'il avale continuellement.

SAMESTRE, nom qu'on donne à l'espece de corail rouge, qu'on envoie d'Europe à Smyrne, & qui fait un bon commerce, soit qu'elle soit brute ou travaillée: *voyez* CORAIL.

SAMOLE, espece de mouron d'eau, à qui l'on attribue une vertu nitreuse & anti-scorbutique. Les anciens Gaulois estimoient cette plante toute puissante contre les maladies des bestiaux, mais avec des précautions superstitieuses, qui consistoient à la cueillir à jeun, de la main gauche, sans la regarder, à ne la pas déposer dans un autre lieu que celui où ces animaux alloient boire, & à la broyer en l'y mettant: *voyez* MOURON.

SAMOLOIDE. Les Anglois se sont long-temps servis sous ce nom d'une espece de véronique en guise de thé: cette plante est très-commune chez eux: *voyez* VÉRONIQUE.

SAMPA, espece de palmier qui vient en Guiane dans l'eau: son bois est moins compacte que celui du pineau; il sert aux mêmes usages, tant pour rendre les

chemins praticables que pour faire des planchers, & pour en tirer des lattes propres à supporter le bardeau : mais ce qui le distingue de tous les autres palmiers, c'est qu'il fournit des tuyaux naturels pour la communication des eaux. Son bois creux dans le milieu est rempli de moelle : pour l'ôter on se sert d'un bâton noueux, qui en tournant sert à la tirer peu-à-peu : dès que cette opération est faite, on emploie aussi-tôt ces tuyaux, sans quoi ils se sécheroient & se fendroient. L'arbre peut avoir un pied & demi de circonférence : son écorce, ou plutôt ce qui entoure la moelle, a environ un pouce d'épais. Il se détruiroit dans un terrain sec, s'il n'étoit pas toujours rempli d'eau ; il se conserve dans une terre humide. Pour joindre les tuyaux, on les fait entrer les uns dans les autres, on met sur la jonction des cercles de fer, & on les calfate avec du coton qu'on a soin d'enduire de brai.

Le *sampa* & le *pineau* donnent pour fruits, des graines dont les oiseaux, sur-tout les *gros-becs*, sont fort friands. *Maison Rust. de Cayenne.*

SANCLES : *voyez* MELET.

SANDAL : *voyez* SANTAL.

SANDALIOLITE ou SANDALITE. Noms donnés ainsi que ceux de *crépite* & *crépidolite*, par M. le Baron *de Hupsch*, à une prétendue coquille bivalve & fossile, découverte nouvellement dans l'Eiffel proche le Duché de Juliers : cet amateur la place parmi les conchites bivalves anomies, à côté des gryphites & des térébratulites. Il distingue même deux especes de sandalites un peu variées de forme & de couleur : elles ressemblent au devant d'une pantoufle de femme, elles sont plus ou moins larges par l'ouverture, & plus ou moins courtes ; il y en a de grises, de brunes, &c. Nous avons dans notre cabinet une de ces sandalites ; il n'est pas difficile de la reconnoître pour un véritable madrépore infundibuliforme, à pédicule, & comprimé par une face.

SANDARAC ou VERNIX, est une résine seche, d'une odeur pénétrante & suave, qui découle du *grand genévrier*. Voyez ce que nous en avons dit sous ce mot. On nous l'apporte des Côtes d'Afrique par Marseille. *Voyez* GENÉVRIER EN ARBRE.

On donnoit autrefois le nom de *sandaraque* à l'arsenic rouge, au minium & au vermillon.

SANDASTRE, *sandastros*. Les Auteurs ont décrit, sous ce nom, une pierre précieuse, de couleur obscure en dehors; mais luisante, rayonnante & transparente en dedans, marquetée en plusieurs endroits de taches dorées, en forme de gouttes ou d'étoiles. On l'estime d'autant plus, qu'elle contient davantage d'étoiles: on la trouve dans le pays des Garamantes en Ethiopie, & dans l'île de Ceylan aux Indes; ces peuples l'estiment propre à arrêter l'effet du poison; mais quels peuvent être ses effets? Nous avons vu de ces sortes de pierres appelées *sandastres*: elles n'étoient que de belles agates, qui renfermoient des entroques silicées.

SANG, *sanguis*. Nom donné à une substance fluide, pesante & rouge, confuse en apparence, mais composée de globules ou de molécules de différentes figures, c'est un *coagulum* délayé dans une lymphe chargée d'un peu de sel.

Le sang est renfermé dans les arteres qui battent, & dans les veines correspondantes à ces arteres: cette liqueur muqueuse est susceptible de se coaguler en une masse tremblante & confuse, par le refroidissement; le sang n'est inflammable qu'autant que le flegme ou la partie séreuse en est évaporée: on en tire de très-bon pyrophore. On pense que le sang artériel est plus vermeil, plus chaud & plus spiritueux que le sang veineux.

On sait que l'abondance des globules ou molécules rouges du sang fait la pléthore & le tempérament sanguin: celle des parties aqueuses cause au contraire un tempérament phlegmatique. On appelle *vaisseaux sanguins*, les arteres & les veines, & *sanguification* le changement du chyle en sang: *voyez les détails sur cette matiere à l'article* ÉCONOMIE ANIMALE, inséré à la suite du mot HOMME de ce Dictionnaire: on y trouve aussi quelques réflexions sur le flux menstruel, cette accumulation de sang que la femme subit & rend périodiquement tous les mois par les parties génitales, lorsqu'elle est en bonne santé, d'âge convenable, & qu'elle n'est pas grosse ou nourrice: cette évacuation

porte le nom de *regles :* ce sang sert principalement à la nourriture du Fœtus. *Voyez ce mot.*

M. *Guillaume Herwson* a donné tout récemment un excellent Mémoire sur la composition & la figure des molécules du sang, appelées communément *globules rouges.* Depuis le célebre *Leuwenhoeck* on a toujours cru que les molécules du sang humain étoient sphériques : une chose curieuse & importante est de voir que ces molécules soient si généralement répandues dans le regne animal. On les trouve dans l'homme, dans les quadrupedes, dans tous les amphibies, dans tous les poissons, dans tous les oiseaux, & toujours plus ou moins rouges, comme celles du sang humain. Le sang des insectes & des crustacées contient des particules figurées comme celles du sang des autres animaux. Dans les crustacées, comme l'écrevisse de mer & la chevrette, ces particules sont blanches; dans quelques insectes, tels que la chenille & la sauterelle, elles paroissent d'un vert fané. Ce n'est guere qu'à l'aide du microscope simple que l'on peut bien découvrir & s'assurer de la forme de ses particules, mais il faut un certain degré d'adresse & d'exercice pour se servir de cet instrument. Ces molécules de sang qu'on appelle improprement des *globules*, sont véritablement des corps plats; elles sont plates & elliptiques dans les amphibies. Comme ces molécules plates du sang sont très-abondantes dans l'homme & dans les quadrupedes, on ne peut les bien voir séparément qu'en délayant le sang dans une certaine quantité de sérosité ou dans de l'eau chargée de quelque sel neutre; (l'eau pure le décomposeroit). Ces molécules plates ont dans le milieu une tache obscure globulaire, que des Physiciens avoient regardé comme une ouverture. La grosseur de ces molécules varie dans les différens animaux: selon M. *Herwson*, elles sont plus considérables dans le poisson appelé *skate*, que dans tous les animaux qu'il a examiné: après ce poisson, elles sont plus grosses dans le crapaud & la grenouille, dans la vipere & dans les autres animaux de cette classe; un peu plus petites dans les poissons ordinaires, tels que le saumon, le merlus, l'anguille; dans les oiseaux, dans

les cétacées, elles sont plus petites que dans les poissons; dans l'homme, moindres que dans les oiseaux; & dans quelques quadrupedes encore plus petites que dans le corps humain.

M. *Herwson* dit, d'après ces expériences, que les molécules du sang ne sont pas globulaires, mais aplaties, & que leur forme plane démontre qu'elles ne sont pas fluides, comme c'est l'opinion commune, mais bien solides; car tout fluide qui nage dans un autre fluide, prend la forme globulaire, s'il n'y est soluble : notre Observateur (M. *Herwson*) regarde la tache obscure dont il est mention ci-dessus, comme une molécule solide contenue dans une vésicule plate, dont le milieu est rempli, la circonférence creuse, & dans un état de vacuité, ou pleine de quelque liqueur subtile. La substance de ces vésicules est plus solide & plus colorée chez l'homme & chez les quadrupedes, que dans les amphibies : elle est plus claire dans les poissons; mais voici une chose aussi curieuse que les faits précédens sont intéressans. Jusqu'à M. *Herwson* on avoit toujours dit que les globules (vésicules) du sang étoient huileuses & plus inflammables que le reste du sang; 1°. leur extrême solubilité dans l'eau, & leur insolubilité dans les alkalis peuvent convaincre, dit notre Observateur, qu'elles n'ont pas la propriété des huiles; 2°. si on sépare les vésicules, la sérosité, la lymphe, & qu'on les fasse dessécher séparément, ensuite qu'on les brûle, l'une ne paroîtra pas plus inflammable que l'autre : la partie rouge ne prend point une fusion huileuse, elle brûle simplement comme la corne; 3°. les acides affoiblis, ont comme l'eau, la propriété de rendre les vésicules du sang de forme sphérique; mais s'ils sont plus concentrés, ils les dissolvent au contraire tout de suite.

SANG-DE-DRAGON ou SANG-DRAGON, *sanguis draconis*. On a donné ce nom à une substance résineuse, seche, friable, rarement transparente, qui se fond au feu, qui est inflammable, d'un rouge foncé, de couleur de sang lorsqu'elle est pilée : elle est sans goût & sans odeur, excepté quand on la brûle; car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup

de celle du ſtorax liquide, & la fumée a une ſaveur acide, comme celle du benjoin.

On trouve chez les Droguiſtes pluſieurs ſortes de *ſang-de-dragon*.

1°. Le dur, qui eſt formé en petites maſſes de la groſſeur d'une aveline, enveloppées dans des feuilles longues, étroites, preſque comme celles du jonc ou du palmier, & d'un jaune clair; c'eſt ce que les Apothicaires appellent *ſang-de-dragon en larmes* ou *gouttes de ſang-de-dragon*. Il y en a auſſi en maſſes quatre fois plus groſſes, un peu moins pures; leurs enveloppes ſont ſouvent verdâtres.

2°. Le *ſang-de-dragon mollaſſe*: il eſt tenace & d'une odeur moins agréable que le précédent; il ſe ſeche avec le temps, & devient preſque ſemblable à celui qui eſt ſolide: on l'appelle *ſang-de-dragon en herbe*.

3°. On trouve encore dans les boutiques un *faux-ſang-de-dragon*, qu'il eſt très-facile de diſtinguer du véritable. Ce ſont des maſſes gommeuſes, rondes, aplaties, d'une couleur rouge-brune & ſale, compoſées de différentes eſpeces de gommes, auxquelles on donne ſouvent la teinture avec le bois de Bréſil, & un peu de ſang-de-dragon. Ces maſſes ne s'enflamment point, mais elles font des bulles, & elles pétillent: elles s'amolliſſent & ſe diſſolvent dans l'eau, qu'elles rendent mucilagineuſe, comme les gommes.

Le véritable ſang-de-dragon découle d'un arbre, dont les Botaniſtes diſtinguent quatre eſpeces.

La premiere eſt le *palma prunifera, foliis yuccæ, è qua ſanguis draconis*. C'eſt un grand arbre qui croît dans les îles Canaries, ſur-tout dans celle du Port-Saint, près de Madere. Il reſſemble de loin au pin, tant ſes rameaux ſont égaux & toujours verts. Son tronc eſt gros & haut de douze à quinze pieds, garni de rameaux dénués de feuilles vers le bas, mais terminés à leur extrémité par un grand nombre de feuilles longues d'un pied & demi, larges d'un pouce, & de la figure d'un glaive, ayant dans leur milieu une côte ſaillante & épaiſſe. Sa fleur, dit M. *Haller*, a beaucoup

beaucoup de rapport avec celle de l'asperge. Ses fruits sont ronds, gros comme de beaux pois, jaunâtres & un peu acides, contenant un noyau (trois suivant quelques-uns) semblable à celui du petit palmier. Son tronc, qui est raboteux, se fend en plusieurs endroits, & répand, dans le temps de la canicule, une liqueur qui se condense en une larme rouge, molle d'abord, ensuite seche & friable; c'est le vrai & naturel *sang-de-dragon* des boutiques.

La seconde espece est le *palma Amboinensis*, *sanguinem draconis fundens altera.* Cet arbre est hérissé de toute part d'épines d'un brun foncé, droites, longues d'un pouce, aplaties & minces. Son tronc est droit, de la grosseur du bras : il est jaunâtre, noueux par intervalles à l'endroit où des branches feuillées prennent naissance. Quand on enleve ces branches, on voit la partie intérieure & médullaire du tronc, dont la surface est luisante, brunâtre, mollasse, fibrée, charnue, bonne à manger, sans goût & très-blanche. Les fruits naissent d'une façon singuliere, ramassés en grappes sur une tige qui vient de l'aisselle des branches feuillées, & qui sur le tronc, sort à la distance d'une palme, des branches feuillées. Ces grappes sont renfermées dans une gaîne, composée de deux feuillets opposés, minces, cannelés, bruns, & formant une pointe aiguë. La grappe a neuf pouces de longueur, & est composée de quatre à six autres petites grappes qui accompagnent la tige dans toute sa longueur; chaque petite grappe se trouve séparée par d'autres feuillets, & se divise en un pédicule court, qui porte un fruit échancré en six parties. Ce fruit est ovoïde, gros comme une aveline, écailleux, représentant un cône de sapin renversé. Sous ces écailles on trouve une membrane charnue, blanchâtre, qui enveloppe un globule charnu, verdâtre avant sa maturité, pulpeux, plein de suc, d'un goût de légumes & fort astringent, qui se répand très-promptement de la langue aux gencives & à toute la bouche, & disparoît aussi-tôt. *Bontius* a tâché de donner une estampe de cette grappe, sous le nom *malayen rotang;* mais cette figure est défectueuse & imparfaite. Cet arbre croît aussi à la Côte

de Coromandel : on appelle son fruit à Pondicheri *fruit de rotin*, par corruption du mot *rotang*.

Kæmpfer dit que les Orientaux, les Malayes & les Peuples de l'île de Java tirent, de la maniere suivante, le suc résineux du fruit de cet arbre. On place les fruits sur une claie posée sur un grand vaisseau de terre, lequel est rempli d'eau jusqu'à moitié : on met sur le feu ce vaisseau légérement couvert, afin que la vapeur de l'eau bouillante amollisse le fruit & le rende flasque ; par ce moyen la matiere sanguine, qui ne paroissoit pas dans ce fruit coupé, en sort à l'aide de cette vapeur chaude, & se répand sur la superficie des fruits. On l'enleve avec de petits bâtons, & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de roseau pliées, qu'on lie ensuite avec du fil, & que l'on expose à l'air jusqu'à ce qu'elles soient desséchées. D'autres tirent ce suc résineux par la simple décoction du fruit : ils le font bouillir jusqu'à ce que l'eau en ait tiré le suc rouge : ils jettent ensuite le fruit ; ils font bouillir & évaporer cette eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un suc épais, qu'ils renferment pareillement dans des follicules.

La troisieme espece d'arbre, qui donne la résine nommée *sang-de-dragon*, s'appelle *erqua-huitl*, *seu sanguinis arbor*. Cet arbre est grand ; ses feuilles sont semblables à celles du bouillon blanc, grandes, anguleuses : il croît dans la Nouvelle Espagne. La résine s'en retire avec ou sans incision.

La quatrieme espece s'appelle *draco arbor Indica siliquosa, populi folio, Angsana Javanensibus*. Cet arbre, qui croît dans l'île de Java, & même proche la ville de Batavia, est grand ; son bois est dur, & son écorce rougeâtre. Ses feuilles sont semblables à celles du peuplier, mais plus petites. Ses fleurs sont petites, jaunes & odorantes, un peu ameres. Ses fruits qui sont portés par de longs pédicules, sont d'une couleur cendrée, durs, aplatis, & cependant convexes des deux côtés, membraneux à leur bord, & garnis de petites côtes saillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues, recourbées & rougeâtres. Quand on fait une incision au tronc ou aux branches de cet arbre, il

en découle une liqueur qui se condense aussi-tôt en des larmes rouges, que l'on nous apporte en globules, enveloppés dans du jonc.

La plupart des Auteurs disent que l'on a nommé ainsi le *sang-de-dragon*, parce que si on ôte la peau de son fruit, on voit paroître au-dessous la figure d'un dragon tel que les Peintres le représentent : mais il y a beaucoup de fiction & d'imagination dans ce fait.

On estime la résine appelée *sang-de-dragon*, incrassante, dessicative & astringente : on l'emploie avec succès intérieurement, depuis demi-gros jusqu'à un gros, pour la dyssenterie, les hémorragies, les flux de ventre violens & les ulceres internes ; mais M. *Bourgeois* observe que les bons Praticiens modernes ne font plus d'usage des astringens de cette espece pour les maladies ci-dessus désignées : il n'y a plus, dit-il, que les Empiriques & les Maiges qui se servent de ces remedes, parce qu'ils n'en connoissent pas le danger & les conséquences. Ceci étant, nous connoissons beaucoup d'Empiriques & de Maiges. Au reste le sang-de-dragon appliqué extérieurement desseche les ulceres, procure la réunion des plaies : il affermit les dents ébranlées & fortifie les gencives ; aussi en met-on toujours dans la poudre dentifrique : on s'en sert encore dans certains ouvrages de vernis.

Ce que l'on appelle *bois de la palile*, sont de petits bâtons que les habitans du Port-Saint trempent dans du sang-de-dragon liquéfié. Ces petits bâtons sont gros comme des tuyaux de plumes, légers, blancs : on les envoie en Europe, où l'on s'en sert pour nettoyer les dents & pour fortifier les gencives.

SANGLIER, *aper*. Nous allons réunir sous cet article le *cochon de Siam* & le *porc* ou le *cochon ordinaire*, parce qu'ils ne sont tous qu'une même espece. Le sanglier est un animal sauvage ; les deux autres sont l'animal domestique ; & quoiqu'ils different par quelques marques extérieures, peut-être aussi par quelques habitudes, ces différences ne sont pas essentielles, elles ne sont que relatives à leur condition ; leur naturel n'est pas même fort altéré ; enfin ils produisent ensemble des individus qui peuvent en produire d'au-

tres : caractere qui constitue l'unité & la constance de l'espece.

Ces animaux ont des singularités qui leur sont propres & particulieres : ils sont une espece d'exception à deux regles générales de la nature ; c'est que plus les animaux sont gros, moins ils produisent, & que les *fissipedes* sont de tous les animaux ceux qui produisent le plus. Le cochon, quoique d'une taille fort au-dessus de la moindre, produit plus qu'aucun des animaux fissipedes ou autres ; par cette fécondité, aussi bien que par la conformation des testicules ou ovaires de la truie, il semble même faire l'extrémité des especes de vivipares, & s'approcher des especes ovipares.

Voici encore une autre singularité. La graisse du cochon est différente de celle de presque tous les animaux quadrupedes, non-seulement par sa consistance & sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme, & des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, &c. est mêlée avec la chair assez également. Le suif, dans le belier, le bouc, le cerf, &c. ne se trouve qu'aux extrémités de la chair ; mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités : il la recouvre part-tout & forme une couche épaisse, distincte & contenue entre la chair & la peau : le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacées, dont la graisse n'est qu'une espece de lard, à-peu-près de la même consistance, mais plus huileux que celui du cochon.

Une autre singularité encore, & qui n'est pas moins grande que les autres, c'est que le cochon ne perd aucune de ses premieres dents : elles croissent même pendant toute sa vie. Il a six dents au devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives & tranchantes : il a aussi à la mâchoire supérieure six dents corespondantes ; mais contre l'ordinaire au lieu d'être incisives & tranchantes, comme celles de la mâchoire inférieure, elles sont longues, cylindriques & émoussées à la pointe.

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres especes d'animaux, tels que l'éléphant, la vache marine,

qui aient des défenses ou des dents canines très-alongées. Dans le sanglier & le cochon elles se courbent en portion de cercle, & sont plates & tranchantes; M. *de Buffon* en a vu de neuf à dix pouces de longueur: elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, & elles ont aussi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité supérieure: mais l'éléphant & la vache marine n'ont de défenses qu'à la mâchoire supérieure, (on peut y ajouter le narhwal, si sa défense est une dent) ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure; au lieu que le cochon mâle & le sanglier en ont aux deux mâchoires; & celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal: elles sont aussi plus dangereuses, car c'est avec les défenses d'en bas que le sanglier blesse.

La truie, la laie & le cochon coupé ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure, mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, & ne sortent presque point au-dehors. Le sanglier a les défenses plus grandes, le boutoir plus fort, & la hure plus longue que le cochon domestique: il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus séparées & le poil toujours noir.

De tous les quadrupedes, dit M. *de Buffon*, le cochon paroît être l'animal le plus brut; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel; toutes ses habitudes sont grossieres; tous ses goûts sont immondes; toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse, & à une gourmandise brutale qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, & même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître.

Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac; & la grossiéreté de ses appétits, de l'hébétation des sens du goût & du toucher. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse rendent ces animaux peu sensibles aux coups: l'on a vu des souris se loger sur leur dos & leur manger le lard & la peau, sans qu'ils parussent le sentir. Ils ont donc le toucher fort obtus, & le goût aussi grossier que

le toucher. Leurs autres ſens ſont bons : les Chaſſeurs n'ignorent pas que les ſangliers voient, entendent & ſentent de fort loin, puiſqu'ils ſont obligés, pour les ſurprendre, de les attendre en ſilence pendant la nuit, & de ſe placer au-deſſous du vent pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, & toujours aſſez vivement pour leur faire ſur le champ rebrouſſer chemin.

Cette imperfection dans les ſens du goût & du toucher, eſt encore augmentée par diverſes maladies : ſavoir, d'être infeſtés de poux, d'avoir les humeurs froides, d'être ſujets à l'eſquinancie, à la toux, au flux de ventre. Mais la principale maladie eſt celle qui les rend ladres, c'eſt-à-dire preſque abſolument inſenſibles : on s'apperçoit de cette maladie à des ulceres qu'on leur remarque à la langue, au palais, & à des grains dont leur chair eſt parſemée : au reſte il faut peut-être moins en chercher la premiere origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans ſa mal-propreté naturelle, & dans la corruption qui doit réſulter des nourritures infectes dont il ſe remplit quelquefois ; car le ſanglier qui n'a pas de pareilles ordures à dévorer, & qui vit ordinairement de grains, de fruits, de glands, de racines, n'eſt point ſujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette. On ne la prévient même qu'en tenant le cochon domeſtique dans une étable bien propre, & en lui donnant abondamment des nourritures ſaines. Sa chair devient même excellente au goût, & le lard ferme & caſſant, ſi, comme je l'ai vu pratiquer, dit M. *de Buffon*, on le tient pendant quinze jours ou trois ſemaines avant de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, ſans litiere, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & ſec, & ne le laiſſant boire que très-peu. On choiſit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La maniere ordinaire de les engraiſſer, eſt de leur donner abondamment de l'orge, du gland, peu de choux & de légumes cuits, mais beaucoup d'eau mêlée d'un ſon gras, c'eſt-à-dire chargé de farine, ſoit de

froment, soit de maïs. En deux mois ils sont gras, le lard est abondant & épais, mais sans être bien ferme, ni bien blanc; & la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leur enveloppe: ils mangent également de tous les fruits sauvages, & ils engraissent en peu de temps, sur-tout si le soir à leur retour on leur donne de l'eau tiede mêlée d'un peu de son & de farine d'ivraie. Cette boisson les fait dormir & leur donne un tel embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni presque se remuer. Ils engraissent aussi beaucoup plus promptement en automne, tant à cause de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la transpiration est moindre qu'en été. Les pommes de terre, les grains de Mars, les vesces, le maïs & surtout les pois blancs, indépendamment de l'usage du gland, les engraissent très-bien aussi, leur donnent un lard ferme, & rendent la chair de bon goût & délicate.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le cochon soit âgé pour l'engraisser: plus il vieillit, plus cela est difficile, & moins sa chair est bonne. La castration est une opération qui doit toujours précéder l'engrais; elle se fait ordinairement à l'âge de six mois, au printems ou en automne, & jamais dans le temps des grandes chaleurs & des grands froids, qui rendroient la plaie également dangereuse & difficile à guérir. Il est rare qu'on laisse vivre les cochons plus de deux ans, cependant ils pourroient croître encore pendant quatre ou cinq ans; ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés, qu'on a mis plusieurs fois à la glandée.

La durée de la vie du sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans; *Aristote* dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute que les mâles engendrent & que les femelles produisent jusqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an. La truie est, pour ainsi dire, en chaleur en tout

temps ; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine, ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les especes, refuse le mâle aussi-tôt qu'elle a conçu. Elle porte pendant quatre mois, met bas au cinquieme, & produit ainsi deux fois par an ; ses portées sont souvent de 12, 15 & même quelquefois de 20 petits. La laie qui, à tous égards, ressemble à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, & par la nécessité où elle se trouve d'allaiter pendant long-temps tous les petits qu'elle a produits : au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de seize jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou neuf à nourrir : on vend les femelles, qui sont alors bonnes à manger : ce sont les petits *cochons de lait*.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espece, doit avoir le corps court, ramassé, & plutôt quarré que long, la tête grosse, (& dont les lignes externes se réunissent en une figure approchante de celle d'un triangle scalene, mais lesquelles contournées & coupées au bout vers la bouche de l'animal, se terminent ainsi en une espece de cône,) le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardens, le cou grand & épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes & grosses, les soies épaisses & noires : les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs.

La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mamelles longues ; il faut aussi qu'elle soit d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine on la sépare du mâle, que l'on appelle *verrat*, qui pourroit la blesser ; & lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, & l'on a grand soin d'en éloigner le pere, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printems, afin que les petits, naissant en été, aient le temps de grandir, de se fortifier, & d'engraisser avant l'hiver. Mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de Novembre, afin qu'elle mette bas

au mois de Mars, & on la fait couvrir une seconde fois au commencemet de Mai. Il y a même des truies qui produisent réguliérement tous les cinq mois. La laie qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de Janvier ou de Février, & met bas en Mai ou Juin; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les suit, & les empêche de se séparer & de s'écarter, & il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même-temps de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois; on les sevre en leur donnant soir & matin du petit lait mêlé de son, ou seulement de l'eau tiede avec des légumes bouillis.

L'habitude de l'esclavage a fait perdre à ces animaux le désir de l'indépendance: on les mene en troupeaux dans les champs. Ils aiment beaucoup les vers de terre, & certaines racines, comme celles de la carotte sauvage & des plantes chicoracées; c'est pour trouver ces vers & pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir (espece de cartilage plat & rond, qui termine le museau & où sont les narines.) Le sanglier dont la hure est plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même sillon, au lieu que le cochon fouille çà & là & moins profondément: nous devons à cette espece domestique la découverte des truffes. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terrains cultivés, & ne le mener que dans les bois & sur les terres qu'on laisse reposer. Lorsque ces animaux rendus domestiques sont aux champs & en pleine campagne, & qu'il survient un orage ou une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de voir déserter le troupeau les uns après les autres, & s'enfuir toujours criant & courant à toutes jambes gagner la porte de leur étable. Il est rare d'entendre le sanglier jeter un cri, si ce n'est lorsqu'il se bat, & qu'un autre le blesse: la laie crie plus souvent; & quand ils sont surpris & effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient forts gourmands, ils

n'attaquent & ne dévorent point, comme les loups, les autres animaux ; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct ; néanmoins on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche, puisque les cochons mangent leurs petits, & même des enfans au berceau, ainsi que nous l'avons vu nous-mêmes. Dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent, d'humide, de gras & d'onctueux, ils le lechent & finissent bientôt par l'avaler. J'ai vu plusieurs fois, dit M. *de Buffon*, un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaise nouvellement tirée : tous léchoient cette terre qui n'étoit que très-légérement onctueuse, & quelques-uns en avaloient une grande quantité.

Leur gourmandise est, comme l'on voit, aussi grossiere que brutale, ils n'ont aucun sentiment bien distinct; les petits reconnoissent à peine leur mere ou du moins sont sujets à se méprendre, & à teter la premiere truie qui leur laisse saisir ses mamelles. La crainte & la nécessité donnent apparemment un peu plus d'instinct aux cochons sauvages ; il semble que les petits soient fidélement attachés à la mere, qui paroît être aussi plus attentive à leurs besoins, que ne l'est la truie domestique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, suit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus solitaires & les plus reculés. Il est alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place ; ils se battent, se blessent, & se tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuse que lorsqu'on attaque ses petits : & en général dans presque tous les animaux sauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorsqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorsqu'elle a mis bas.

Chasse du Sanglier.

Quand un sanglier n'est âgé que de six mois, on l'appelle *marcassin*; passé cet âge, jusqu'à celui de deux ans, on l'appelle *bête rousse* ou *de compagnie* : on donne le nom de *ragot* aux mâles entre deux ou trois ans; à

trois à quatre ans, c'est le *quartan*, ou à son tiers, il est alors fort dangereux; à six *grand sanglier*, à sept *grand vieux sanglier*. On chasse le sanglier à force ouverte avec des chiens, ou bien on le tue par surprise au clair de la lune. Comme il ne fuit que lentement, qu'il laisse une odeur très-forte, qu'il se défend contre les chiens & les blesse toujours dangereusement, il ne le faut pas chasser avec les bons chiens courans; des mâtins un peu dressés suffisent pour le chasser, le coeffer. Il ne faut attaquer que les plus vieux: on les connoît aisément aux traces. Un jeune sanglier de trois ans est difficile à forcer, parce qu'il court très-loin sans s'arrêter, au lieu qu'un sanglier plus âgé ne fuit pas loin, se laisse chasser de près, n'a pas grand'peur des chiens, & s'arrête souvent pour leur faire tête. Pour mieux faire face aux chiens, tantôt il s'accule contre un arbre, & en tue ou éventre plusieurs, si on les laisse se livrer à leur ardeur. Pour attaquer ces animaux, il faut être à cheval, & armé d'un fusil chargé à balles, & à deux coups pour la plus grande sureté. (Autrefois on se servoit de chariots chargés d'arquebusiers, qu'on posoit dans les passages pour les tirer;) il n'y a personne qui ose demeurer à pied sans fusil, parce que le sanglier accourt au bruit & à la voix des personnes, & fait de cruelles blessures. M. *Bourgeois* dit que la chasse du sanglier se fait différemment en Suisse: on ne va à leur poursuite que dans l'hiver, lorsqu'il est tombé de la neige; on les suit à leurs pas marqués dans la neige, & lorsqu'on observe qu'ils se sont arrêtés dans les broussailles, des paysans armés de bâtons les font partir, & les chasseurs armés de fusils chargés de plusieurs balles, se portent tout autour de l'endroit que les paysans battent, pour les tirer dès qu'ils les apperçoivent. Aussi-tôt que le sanglier est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les suites, c'est-à-dire les testicules, dont l'odeur est si forte, que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter, toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier; au lieu que toute la chair du marcassin & celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate, & même assez fine. Celle du verrat ou cochon domestique mâle,

eſt encore plus mauvaiſe que celle du ſanglier; ce n'eſt que par la caſtration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens étoient dans l'uſage de faire la caſtration aux jeunes marcaſſins qu'on pouvoit enlever à leurs meres, après quoi on les reportoit dans les bois; ces ſangliers coupés groſſiſſent beaucoup plus que les autres, & leur chair eſt meilleure que celle des cochons domeſtiques.

On appelle en terme de chaſſe *bétes de compagnie*, les ſangliers qui n'ont pas paſſé trois ans, parce que juſqu'à cet âge ils ne ſe ſéparent pas les uns des autres, & qu'ils ſuivent tous leur mere commune; ils ne vont ſeuls que quand ils ſe ſentent pourvus d'armes qui les raſſurent, & qu'ils ſont aſſez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des eſpeces de troupes; & c'eſt delà que dépend leur ſureté. Lorſqu'ils ſont attaqués, ils ſe ſecourent; non-ſeulement les laies chargent avec fureur les hommes & les chiens qui attaquent leurs marcaſſins, mais encore les jeunes mâles s'animent au combat, tous ont l'eſprit de la défenſe commune. La troupe ſe range les uns contre les autres en cercle; on place au centre les plus foibles, & on préſente à l'adverſaire un front hériſſé de boutoirs. Les cochons domeſtiques ſe défendent auſſi de la même maniere, & on n'a pas beſoin de chien pour les garder.

Quoique l'eſpece du porc ſoit immonde, il fournit cependant à nos appétits ſenſuels. Tout ſe conſomme dans le porc, tête, oreilles, pieds, ſang, rien n'eſt perdu: ce ſont autant de mets friands dont nous faiſons nos délices. C'eſt une viande rigoureuſement défendue parmi les Juifs & les Mahométans, ſans doute parce qu'elle diſpoſe à la lepre, maladie autrefois très-commune chez les Levantins. Chez nous aujourd'hui on vante le lard du cochon de Syracuſe, & le jambon de Mayence. En général le cochon nourrit beaucoup de gens de mer & de la campagne. Du temps de *Galien* les Athletes qui s'exerçoient à la lutte, n'étoient jamais plus forts ni plus vigoureux que quand ils vivoient de chair de cochon: elle convient aux gens robuſtes & de gros travail. La graiſſe de l'épiploon & des inteſtins, qui eſt différente du lard, fait le ſain-doux

& le vieux oing : la peau a ses usages ; on en fait des cribles, comme l'on fait aussi des vergettes, des brosses, des pinceaux avec les soies.

Les Negres & beaucoup d'Européens prétendent que la râpure des défenses de sanglier, dont on fait commerce en Portugal sous le nom de *dentes di cavaillos*, étant avalée dans quelque liqueur, est un antitode infaillible. Les Portugais prétendent aussi, mais sans fondement, qu'une pierre frottée contre ces sortes de dents, communique à l'eau une vertu admirable contre la fievre. Les anciens Médecins faisoient beaucoup d'usage de cette dent pour une infinité d'autres maladies. On ne s'en sert plus aujourd'hui, & l'on a raison ; La défense de l'animal qui donne l'ivoire a plus de vertus en Médecine. *Voyez à l'article* ELÉPHANT.

Le porc, cette espece d'animal, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du Nouveau Monde ; elle y a été transportée par les Espagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le Continent & dans presque toutes les grandes îles de l'Amérique : ils se sont multipliés, & sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits ; ils ressemblent à nos sangliers ; ils ont le corps plus court, la hure plus grosse, & la peau plus épaisse que les cochons domestiques, qui dans les climats chauds sont tous noirs comme les sangliers. A l'égard des sangliers qu'on voit en Corse, ils sont absolument les mêmes que les nôtres ; ils passent la mer à la nage & viennent en grandes troupes dans notre terre ferme : ils peuplent nos forêts.

Les *cochons de la Chine*, qui sont aussi ceux de Siam & de l'Inde, sont un peu différens de ceux de l'Europe : ils sont plus petits, & ils ont les jambes plus courtes ; leur chair est plus blanche & plus délicate.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier ; seulement il paroît que dans les pays froids le sanglier, en devenant animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds : un degré de température de plus suffit pour changer leur couleur. Les cochons sont communément blancs dans nos provinces

septentrionales de France, & même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui est très-voisine, ils sont tous noirs; ceux du Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine, de l'Amérique sont aussi de la même couleur. Le cochon de Siam ressemble plus au sanglier que le cochon de France. On en voit à la Chine, dont le ventre des femelles traîne à terre, tant leurs pattes sont courtes; & la queue des mâles, qui tombe vers la terre perpendiculairement, a un mouvement perpétuel comme la lentille d'une horloge. Un des signes les plus évidens de la dégénération, sont les oreilles; elles deviennent d'autant plus souples, d'autant plus molles que l'animal est plus altéré, ou si l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domesticité; & en effet, le cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le sanglier, qu'on doit regarder comme le modele de l'espece.

SANGLIER D'AFRIQUE A LARGE GROIN. *Voyez* PORC A LARGE GROIN.

SANGLIER D'ÉTHIOPIE. M. le Docteur *Pallas* dit dans ses *Mélanges zoologiques*, que ce quadrupede est plus grand que le porc ou sanglier des Indes Orientales: voyez *Barbi-roussa.* Sa tête est monstrueuse, la hure très-grande, large, un peu abaissée & de consistance cartilagineuse; son nez est mobile, coupé obliquement; la gueule très-petite & sans dents antérieures, a des gencives convexes & dures qui lui en tiennent lieu; les défenses de la mâchoire supérieure ont plus d'un pouce d'épaisseur & sont recourbées; celles de la mâchoire inférieure sont droites, plus évasées & plus petites: ses yeux sont fort petits & situés au haut de la tête plus près des oreilles que dans le sanglier ordinaire: ses oreilles sont médiocrement grandes, un peu aiguës & garnies intérieurement de poils blancs: les soies qui recouvrent son corps, sont en petite quantité & répandues en faisceaux: sa queue est nue, & n'a que quelques lignes d'épaisseur. Ses pieds ne paroissent pas différer de ceux de notre sanglier.

SANGLIER DU CAP-VERT. Il y a dans les terres voisines du Cap-Vert un cochon ou sanglier, qui par le nombre des dents & par l'énormité des deux défenses de la mâchoire supérieure, nous paroît être, dit M. *de Buffon*, d'une race, & peut-être même d'une espece différente de tous les autres cochons, & s'approcher un peu du *barbi-roussa*. Ces défenses du dessus ressemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi-pied de longueur & cinq pouces de circonférence à la base, & elles sont courbées & recourbées à-peu-près comme les cornes d'un taureau. Il differe encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ses narines, par la grande largeur & la forme de ses mâchoires, & par le nombre & la figure des dents mâchelieres; cependant nous avons vu, continue M. *de Buffon*, les défenses d'un sanglier tué dans nos bois de Bourgogne, qui approchoient un peu de celles de ce sanglier du Cap-Vert: ces défenses avoient environ trois pouces & demi de long, sur quatre pouces de circonférence à la base; elles étoient contournées comme les cornes d'un taureau, c'est-à-dire, qu'elles avoient une double courbure, au lieu que les défenses ordinaires n'ont qu'une simple courbure en portion de cercle; elles paroissoient être aussi d'un ivoire solide, & il est certain que ce sanglier devoit avoir la mâchoire plus large que les autres. Ainsi nous pouvons présumer avec quelque fondement que ce sanglier du Cap-Vert est une simple variété dans l'espece du sanglier ordinaire, & n'en constitue point une particuliere.

SANGLIER DE MER. On donne ce nom au *porc marin*: voyez ce mot.

SANGLIER DES INDES ou DES MOLUQUES. *Voyez* BARBI-ROUSSA, *page 439, premier Volume de ce Dictionnaire.*

SANGLIER DU MEXIQUE. *Voyez* TAJACU.

SANGSUE ou SUCE-SANG, *sanguisuga*, est un animal aquatique & amphibie au besoin, sans pieds, sans nageoires & sans arêtes, qui a la figure d'un gros ver, long comme le petit doigt, marqueté de points & de lignes, glissant, hermaphrodite, vivipare com-

me l'anguille, & qui vit dans les marais & autres lieux aquatiques. La sangsue se suspend aux parties où elle s'attache ; sa peau est composée d'anneaux, par le moyen desquels elle nage dans l'eau, & se contracte tellement hors de l'eau quand on la touche, qu'elle n'a guere plus d'un pouce de longueur : alors on y apperçoit des éminences & des tubercules : son dos est de couleur brune noirâtre, ayant des deux côtés une ligne d'un blanc jaunâtre, parsemée ordinairement de points noirâtres ; son ventre est aussi tiqueté de points blancs-jaunâtres.

On lui trouve à la tête l'ouverture de la bouche, située entre les deux levres & composée comme elles de fibres très-souples, moyennant quoi elle prend toutes les formes convenables au besoin de l'animal. Cette ouverture est triangulaire & armée de trois dents très-aiguës & assez fortes, capables de percer non-seulement la peau d'un homme, mais encore celle d'un cheval ou d'un bœuf : c'est comme un instrument à trois tranchans, qui fait trois plaies à la fois. On voit distinctement les trois plaies marquées sur la peau au bout de trois à quatre jours, lorsque le gonflement est passé. M. *Morand*, de l'Académie Royale des Sciences, a découvert dans le fond de la bouche de la sangsue un mamelon très-apparent, d'une chair assez ferme & un peu flottant, auquel il assigne l'office d'une langue qui fait le piston & sert à sucer le sang coulant de la triple plaie, pendant que la partie de la bouche contiguë aux levres, fait le corps de pompe : ensuite se présente le pharynx, dont les fibres circulaires resserrent le canal, & déterminent vers l'estomac le sang qui vient d'être pompé ; ce sang entre alors dans une poche membraneuse qui sert d'estomac & d'intestins à la sangsue. Si l'on fait de ces poches divisées en cellules ou sacs autant d'estomacs, on pourra en compter jusqu'à vingt-quatre dans une sangsue assez grosse. Le sang sucé reste dans ces réservoirs plusieurs mois, sans presque se cailler ; c'est une provision de nourriture qui noircit un peu, mais sans contracter aucune mauvaise odeur ; & comme le sang d'un animal quelconque est le résultat de la nourriture qu'il a digérée, la sangsue qui en fait son aliment

aliment le plus pur, peut se passer d'anus pour rejeter les impuretés : aussi ne lui reconnoît-on point d'ouverture qui en fasse la fonction. Peut-être, dit M. *Morand*, que les parties hétérogenes s'en séparent par une transpiration perpétuelle au travers de sa peau, sur laquelle il s'amasse une matiere gluante qui s'épaissit par degrés, & se sépare par filamens dans l'eau où l'on conserve des sangsues.

M. *Morand* a mis des sangsues dans de l'huile, & les y a laissées plusieurs jours ; elles y ont vécu : & lorsqu'il les a remises dans l'eau, elles ont quitté cette pellicule qui représentoit alors une dépouille entiere de l'animal, comme seroit la peau d'une anguille. On voit, à l'occasion de cette expérience, qu'il n'en est pas des sangsues comme des vers terrestres, & qu'elles n'ont pas leurs trachées à la surface extérieure du corps. Il est vraisemblable qu'elles respirent par la bouche ; mais on ignore quelle partie leur sert de poumons. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elles ont certains mouvemens alternatifs & isochrones, qui répondent à ceux de la respiration.

Quand une sangsue veut percer la peau d'un animal ou d'un homme, elle s'affermit sur sa queue, tenant son ventre libre & dégagé ; alors elle ouvre la bouche & l'applique comme une ventouse à l'endroit qu'elle veut piquer : elle plonge aussi-tôt son instrument tricuspidal ou à trois pointes tranchantes, comme il a été dit ci-dessus, & tire de trois plaies le sang qui coule & passe de sa bouche dans son estomac : quelquefois elle enfonce si avant ses pointes, que quand on veut l'arracher de force, elle les laisse souvent dans la chair, ce qui cause une inflammation suivie de suppuration, & fait accuser à tort l'animal d'être venimeux.

Les sangsues font une plaie plus aiguë & plus sensible hors de l'eau, que dans l'eau ; car dans l'eau elles font souvent moins de mal que la morsure d'une puce affamée ; & cependant le sang coule beaucoup plus long-temps, sans que les gros vaisseaux soient ouverts : elles piquent indistinctement tous les vaisseaux sanguins, affamées ou non ; quelquefois le sang coule pendant six

heures & même vingt-quatre, sur-tout dans une eau tiede d'étang, de fossé ou de marais, où les pieds sont échauffés. Aussi est-il arrivé que des personnes étant tombées la nuit dans un étang plein de sangsues, y ont péri en perdant tout leur sang: une sangsue, qui avant d'avoir sucé ne pesoit qu'un demi-gros, pesera près de demi-once après.

Si on coupe une sangsue en deux ou davantage, la partie de la tête se consolidera, mais les autres parties se détruiront: les poissons & les oiseaux des rivieres, tels que les anguilles, les lamproies, les hirondelles de mer, sont les ennemis de la sangsue.

L'on ne croit pas impossible que les Anciens aient appris des sangsues la maniere de tirer du sang; car tout le monde sait que quand les chevaux sont attirés au printems par l'herbe verte dans les étangs & dans les rivieres, de grosses sangsues de chevaux s'attachent à leurs jambes & à leurs flancs, leur percent une veine, leur procurent une hémorragie abondante, & qu'ils en deviennent plus sains & plus vigoureux. *Themison* est le premier Médecin qui en ait fait mention; & ses disciples se servoient de sangsues en plusieurs occasions: ils appliquoient quelquefois les ventouses à la partie d'où les sangsues s'étoient détachées, pour en tirer une plus grande quantité de sang. Aujourd'hui l'on s'en sert fréquemment pour sucer le sang; & pour qu'elles le fassent bien, on les laisse dégorger & jeûner quelques jours dans de l'eau claire, avant de s'en servir: plus elles sont affamées, mieux elle se gorgent de sang. Elles se retirent quelquefois d'elles-mêmes; mais bien souvent elles restent trop long-temps sur la veine qu'elles ont ouverte; & pour leur faire lâcher prise, on est obligé de répandre dessus un peu de sel commun pulvérisé, ce qui les irrite, les fait entrer en convulsion & périr. Si l'on désire au contraire qu'elles boivent une plus grande quantité de sang, on leur coupe le bout de la queue, elles boivent continuellement, pour réparer la perte qu'elles font. On arrête aisément l'écoulement de sang produit par la morsure de la sangsue, avec de l'eau-de-vie ou d'autres styptiques. L'usage des sangsues convient pour dimi-

nuer la trop grande quantité de ſang qui s'accumule ſur une partie, ou dans ſon voiſinage; par-là on en détourne la fluxion, ou on l'empêche de ſe former : ainſi on les applique avec ſuccès aux hémorroïdes gonflées & douloureuſes, pour les dégorger d'un ſang épaiſſi qui ſurcharge les vaiſſeaux : au front, dans les migraines invétérées; aux gencives, dans les fluxions violentes ſur les dents, & même à l'orifice interne de la matrice, pour y rétablir le cours des regles, ou ſupprimées, ou pareſſeuſes.

Il n'eſt pas douteux que les ſangſues ne ſoient fort utiles en divers cas; leur uſage exige néanmoins quelques attentions. Comme il y en a de pluſieurs eſpeces, dont quelques-unes ſont réputées venimeuſes, & dont la morſure eſt ſuivie de fâcheux accidens, comme d'inflammation, & même de fiſtules ou de gangrene, il faut ſavoir les choiſir, & ne pas les prendre indifféremment: celles dont on ſe ſert en Chirurgie, doivent être petites, ayant la tête menue, le dos rayé de couleur verdâtre un peu jaune, & le ventre comme rougeâtre; il faut qu'elles aient été priſes dans des eaux claires, courantes & bien vives : on les applique ordinairement, en les tenant entre les doigts; mais comme elles ſont fort gliſſantes, qu'elles peuvent échapper & s'introduire ſoit dans l'anus, lorſqu'on les applique aux vaiſſeaux hémorroïdaux, ſoit dans l'œſophage, quand on les applique aux gencives ou à la langue, il ſeroit plus prudent de les engager dans un petit tuyau de roſeau ouvert par les deux bouts, afin de les aſſujettir; car il eſt quelquefois arrivé qu'elles ſe ſont gliſſées dans le rectum, où leur ſéjour a été ſuivi de ſymptômes fâcheux; d'autres, en ayant avalé, ont été travaillés de cruels accidens, juſqu'à ce qu'ils les aient rejetées, parce que ces inſectes s'attachent aux veines de l'eſtomac, & les mordant continuellement, irritent ce viſcere, & occaſionnent la cardialgie. *Lémery*, dans ſon *Traité des Drogues ſimples*, penſe que le remede, en pareil accident, eſt de faire boire à la perſonne de l'eau ſalée, & qu'il faudroit enſuite purger le malade avec le mercure doux. L'émétique convient auſſi en pareil cas. Si une ſangſue ſe gliſſoit dans l'anus, il fau-

droit ſur le champ donner abondamment des lavemens ſalés juſqu'à ſon entiere expulſion.

Les ſangſues mâles & femelles ont, ſelon *Rédi*, la même conformation dans les organes de la génération, que les limaces & les limaçons de terre à coquilles. M. *Linnæus* fait mention de quatre eſpeces de ſangſues différentes : la premiere eſt brunâtre ; elle ſe trouve dans les eaux des marais & des foſſés : la deuxieme ſe trouve dans toutes ſortes d'eaux, elle eſt noire ſur le dos : la troiſieme eſpece ſe trouve en abondance ſous les pierres dans les eaux, elle eſt blanchâtre ; il en eſt parlé dans le voyage de Gothlande ; la quatrieme eſpece s'attache par la bouche & par la queue, qui ſont amples, ſur les poiſſons. Il y a une différence ſenſible entre ces ſangſues d'eau douce, par la figure, la couleur & la groſſeur, &c. On appelle les plus grandes, *ſangſues de cheval*, parce qu'on prétend qu'il n'en faut que neuf pour faire mourir un cheval, en lui ſuçant ou faiſant perdre tout ſon ſang.

Rondelet parle d'une ſangſue, qui eſt de la longueur du doigt, & dont la tête eſt menue, la queue un peu groſſe, & le corps compoſé d'anneaux : elle a la peau ſi dure, qu'elle ne peut ni ſe raccourcir ni ſe ralonger ; ſa tête & ſa queue lui ſervent à ſe remuer : elle vit dans la fange. Cette eſpece eſt venimeuſe ; cependant les poiſſons bourbeux s'en nourriſſent : on prétend que, cuite dans de vieille huile, elle eſt excellente pour le mal d'oreilles ; cuite dans l'huile d'amandes douces, pour les hémorroïdes ; & dans le vin, pour les maladies des nerfs & les convulſions.

Il y a des ſangſues venimeuſes qui ont une groſſe tête, de couleur verdâtre, & qui reluiſent comme ſi c'étoient des vers ardens ; elles ſont rayées de bleu ſur le dos, ainſi que celles qui vivent dans les eaux bourbeuſes.

On trouve dans les *Mémoires de la Société de Turin*, la deſcription d'une petite ſangſue des Alpes qui y eſt ainſi déſignée par M. Dana, *hirudo alpina nigricans*, &c. Les caracteres diſtinctifs que M. *Linnæus* aſſigne aux neuf eſpeces de ſangſues décrites dans ſon ſyſtême de la nature, different abſolument de ceux qui convien-

nent à la sangsue Alpine. Cette petite espece de sangsue des fontaines des hautes Alpes ne peut vivre que dans les eaux froides, & à l'abri du soleil sur le sable ou sur la vase. Elle n'a que deux lignes de longueur sur une de largeur: elle est très-aplatie, noirâtre, luisante, & a sous le ventre une ligne blanche bordée de deux raies noires, & qui ne va que jusqu'au milieu du corps: si l'on en avale en buvant, elle cause les accidens les plus fâcheux, quelquefois le délire, le hoquet & la mort en vingt-quatre heures. Les habitans des montagnes Alpines, sur-tout ceux de *Bric-de-Miadin*, nomment cette sangsue *fioure* ou *foure*. Le mal qu'elle cause, leur a appris à les connoître & à les éviter soigneusement. Elles nuisent aux troupeaux comme aux hommes. Le remede est de faire usage du sel, de l'huile & de l'agaric.

Les sangsues de Ceylan sont noirâtres, vivent sous l'herbe, & sont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied; elles ne sont d'abord pas plus grosses qu'un crin de cheval; mais en croissant elles deviennent de la grosseur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces; on n'en voit que dans la saison des pluies: c'est alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus suivant l'usage du pays, elles les piquent & leur sucent le sang avec plus de vîtesse qu'ils ne peuvent en avoir à se délivrer. *Knor* dit que le principal embarras vient de leur multitude, qui feroit perdre le temps, dit-il, à vouloir leur faire quitter prise: aussi prend-on le parti de souffrir leur morsure, d'autant plus qu'on les croit fort saines. Après le voyage, on se frotte les jambes avec de la cendre; ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de saigner longtemps. On voit au Ceylan & au Cap de Bonne-Espérance, des sangsues d'eau douce, comme les nôtres.

En général les sangsues vivent non-seulement plusieurs mois dans l'eau douce, mais même des années entieres, pourvu qu'on ait soin de leur changer souvent d'eau; cependant elles se passent difficilement de terre grasse, soit parce qu'elles s'en nourrissent en partie, ou que la terre leur procure la commodité de nettoyer leur peau des excrémens muqueux

qui s'y attachent. Nous avons dit que le ſel commun eſt un poiſon pour les ſangſues, l'eſprit de corne de cerf ne leur eſt pas moins contraire, ainſi que la cendre gravelée, l'eſprit de vitriol, l'huile de tartre par défaillance, le poivre & les liqueurs acides.

Un Curé des environs de Tours a annoncé dans les papiers publics un moyen de connoître tous les matins le temps qu'il doit faire le lendemain. Le haſard lui ayant fait rencontrer une ſangſue vivante, il l'enferma dans un bocal de verre, dans lequel il mit de l'eau, & le dépoſa ſur la fenêtre de ſa chambre; le Paſteur viſita pendant long-temps ſa priſonniere tous les matins, dans la vue de s'aſſurer ſi elle vivroit dans ce bocal; mais l'attention ſinguliere qu'il apporta à obſerver tous les différens mouvemens de cette ſangſue, ſur-tout lors des variations du temps, aiguillonna ſa curioſité au point qu'il en fit ſon barometre.

Il obſerva, 1°. que par un *temps ſerein & beau*, la ſangſue reſtoit au fond du bocal, ſans mouvement, roulée en ligne ſpirale.

2°. Que s'il devoit *pleuvoir* avant ou après midi, elle montoit juſqu'à la ſurface de l'eau, & y reſtoit juſqu'à ce que le temps ſe remît au beau.

3°. Que lorſqu'il devoit *faire grand vent*, la ſangſue parcouroit ſon habitation liquide avec une viteſſe ſurprenante, & ne ceſſoit de ſe mouvoir que lorſque le vent commençoit à souffler.

4°. Que lorſqu'il devoit ſurvenir quelque *tempête* avec tonnerre & pluie, la ſangſue reſtoit preſque continuellement hors de l'eau pendant pluſieurs jours; qu'elle paroiſſoit mal à l'aiſe, & éprouvoit des agitations & des convulſions violentes.

5°. Qu'elle reſtoit conſtamment au fond du bocal pendant la *gelée*, & dans la même figure qu'elle prenoit en été, dans un temps clair & ſerein, c'eſt-à-dire qu'elle ſe rouloit en ſpirale.

6°. Enfin que dans les temps de *neige* ou de pluie, elle fixoit ſon habitation à l'embouchure même du bocal; M. le Curé obſerve que le bocal qui a ſervi pour faire cette expérience eſt de verre ordinaire, du poids d'environ huit onces, qu'il le remplit d'eau aux trois

quarts, & que l'entrée doit être couverte avec de la toile, enfin qu'il change ou renouvelle l'eau en été une fois chaque semaine, & tous les quinze jours dans les autres saisons.

Ayant connoissance de cet exposé, j'ai été curieux d'en répéter les différentes observations, pendant la saison de l'été 1774, que j'ai passée au château de Chantilly : je n'ai pu les faire que pendant quinze jours, en voici le résultat le plus fidele.

Ayant rempli d'eau aux trois quarts un grand bocal de verre blanc, d'environ trois pintes, mesure de Paris, j'y mis trois sangsues, deux grandes & une petite, mais vigoureuses : je couvris le bocal avec un linge fin & vieux que j'assujettis avec un fil : c'étoit le sept de Mai, le soleil étoit beau, mais l'air un peu venteux. Je mis le bocal ainsi préparé sur une fenêtre exposée au nord. La grande sangsue ce jour-là s'est tenue hors de l'eau, contre les parois du bocal : la petite sangsue a toujours nagé, la troisieme est restée agitée au fond de l'eau.

Le huit, matin ; temps couvert ; sont restées peu agitées au fond : à midi, beau temps, sont montées au niveau de l'eau : le soir, beau temps ; de même qu'à midi.

Le neuf, matin ; même temps, même maniere des sangsues : à midi, peu de soleil ; l'une hors de l'eau, & les deux autres au fond, d'ailleurs tranquilles : le soir, beau temps, se sont fixées au niveau de l'eau.

Le dix, matin ; temps couvert par-ci par-là ; deux sont restées au fond, peu agitées ; la troisieme a rampé contre les parois du bocal, de haut en bas, & de bas en haut, pendant une demi-heure, & a fini par rester au fond : à midi, beau temps, fixées au niveau de l'eau : sur les quatre heures, beau temps ; montées au dessus de l'eau : le soir, chaleur, restées au fond du bocal.

Le onze, matin ; temps assez beau ; une sangsue au niveau de l'eau, les autres au fond : à midi, de même : le soir, chaleur, & le temps menaçant d'orage, elles sont restées au fond de l'eau.

Le douze, matin ; pluie douce, sont restées au fond du bocal : à midi, même temps, même position : le soir, temps assez pluvieux ; se sont agitées au fond du

bocal, ont nagé en ſerpentant, montant & deſcendant.

Le treize, à ſix heures du matin, temps fort couvert & venteux; ſe ſont agitées au fond du bocal: pluie à dix heures; ſont reſtées au fond, mais moins agitées: à midi, le temps moins couvert que le matin; ſont montées & fixées au niveau de l'eau: le ſoir, temps comme au matin; ſont deſcendues au fond de l'eau.

Le quatorze matin, beau ſoleil, mais un peu de vent; l'une a monté & s'eſt fixée à un pouce au deſſus du niveau de l'eau; les deux autres ont reſté au fond: à midi, j'ai retiré une des grandes ſangſues, & l'ai miſe dans un bocal d'environ une demi-livre; beau temps juſqu'au ſoir: celles du grand bocal ſont reſtées au fond, celle du petit bocal s'eſt tenue au niveau de l'eau.

Le quinze, beau ſoleil pendant toute la journée; les ſangſues des deux bocaux ſe ſont fixées au niveau de l'eau: ce jour-là je changeai d'eau celles du grand bocal.

Le ſeize, matin, temps un peu couvert, toutes rampoient à leur maniere contre les parois du bocal, & ſe fixoient à quelques lignes au deſſous du niveau de l'eau: l'après midi, beau ſoleil, temps chaud; elles ſe ſont fixées au niveau de l'eau.

Le dix-ſept, matin, beau ſoleil; ſont reſtées au niveau: depuis midi juſqu'au ſoir, beau ſoleil, grande chaleur, toutes ont deſcendu & ſe ſont fixées au fond de l'eau.

Le dix-huit, matin, temps frais, un peu couvert; (la petite ſangſue s'étoit échappée & perdue), l'une reſta au fond du grand bocal, l'autre au niveau du petit: de midi juſqu'au ſoir, beau temps; ſe ſont fixées au niveau.

Le dix-neuf, pluie pendant toute la journée; ſont reſtées au fond de l'eau ſans s'agiter.

Le vingt, même temps, même poſition.

Le vingt-un, matin, temps couvert; ont monté & deſcendu: celles du grand bocal *arpentoient* contre les parois intérieures du verre: celle du petit bocal

nageoit en ſerpentant rapidement : à midi juſqu'au ſoir, vent, peu de ſoleil ; ſe ſont fixées au fond du bocal.

Le vingt-deux, matin, temps couvert, air frais ; ſont reſtées au fond de l'eau : à midi, elles s'étoient fixées au linge que je détachai du bocal, elles me parurent foibles. Un valet que je chargeai de les changer d'eau, & de les détacher du linge pour les plonger dans la nouvelle eau, exécuta cette beſogne ſi mal-adroitement qu'il mutila aſſez mes ſangſues pour les faire périr : ainſi finit le petit journal de mes obſervations.

Il m'a paru que les ſangſues de Chantilly, ne ſe comportoient pas réguliérement dans l'eau, comme celles du Curé des environs de Tours. Quelquefois les mouvemens de mes ſangſues n'avoient aucun rapport entre eux, & ſi je ne me trompe, il n'eſt pas poſſible d'en tirer des réſultats abſolus. Je conclus donc que le *barometre de ſangſue* a été propoſé ſur un fait, ſinon précaire, au moins iſolé : y auroit-il une ſaiſon, un climat, une variété d'eſpece, uniquement propres au phénomene annoncé ? je ne peux le croire.

Tandis que je faiſois mes obſervations à Chantilly, des perſonnes inſtruites, & qui habitent ce même pays, entr'autres M. *Briloët, pere*, Chirurgien, M. *Leroi*, Architecte, M. *Toudouze*, Lieutenant des chaſſes, tous attachés à ſon S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, faiſoient de leur côté, & à ma requiſition, des obſervations ſur des ſangſues ; je viſitois leurs priſonnieres, je m'informois jour par jour de leur allure ; leurs ſangſues ſe comportoient le plus ſouvent comme les miennes, & maigrirent beaucoup en moins de deux mois.

Voici l'idée ou le tableau des réſultats moyens tirés de mes obſervations jour par jour, ſur les ſangſues de Chantilly.

Beau ſoleil, vent ; au deſſus de l'eau, ſouvent au niveau, quelquefois au fond de l'eau.

Temps couvert & venteux ; au fond roulées en ſpirale.

Temps couvert & calme ; au niveau, mais agitées.

Temps chaud, menaçant de l'orage ; au fond.

Beau temps & air chaud ; au niveau, raccourcies ou en fer à cheval.

Pluie douce ; au fond & tranquilles, tantôt étendues tantôt raccourcies.

Pluie forte ; au fond & agitées, montant & descendant.

Temps frais & couvert ; tantôt au fond, tantôt au niveau.

Ces résultats n'auroient peut être pas lieu, si on répétoit ces mêmes expériences : le savant M. *Bonnet* de Geneve n'y a rien apperçu de régulier ou d'harmonique avec les variations du poids de l'air : mais ce Physicien soupçonne que si les sangsues ne sont pas de bons barometres, elles peuvent être des thermometres très-sensibles. Quand M. *Bonnet* appliquoit le bout de son doigt au dehors du bocal, à l'endroit où correspondoit la bouche de la sangsue, elle abandonnoit la place & se portoit ailleurs ; le même effet avoit lieu également, soit que la sangsue fût hors de l'eau, soit qu'elle y fût plongée.

SANGSUE DE MER, *hirudo marina.* Boccone l'appelle *acus caudâ utrinque pennatâ.* Cette sangsue est rare ; elle s'attache à l'animal appelé *épée de mer*, & s'ouvre, dit-on, un passage dans sa chair afin d'en sucer le sang. Cet Auteur dit qu'elle a quatre pouces de long : son ventre est blanc, cartilagineux & transparent : au lieu de la tête on voit un museau creux & environné d'une membrane très-dure, qui est d'une couleur & d'une substance différente de celles du ventre. La sangsue enfonce ce museau en entier dans le corps de l'animal : elle s'y tient aussi ferme qu'une tariere enfoncée dans un morceau de bois, & ne lâche point prise qu'elle ne soit remplie de sang : sa queue a la figure d'une plume, & lui sert à se mouvoir : par-dessous on remarque deux filamens fibreux, par le moyen desquels elle s'attache aux pierres & aux herbes ; elle se cramponne d'une maniere plus ferme sur le corps de l'épée de mer, en n'attaquant que les nageoires de cet animal.

Boccone a reconnu les vaisseaux intérieurs qui servent à la sangsue de mer pour sucer le sang, parce que le museau n'a ni fibres, ni valvules pour attirer ce fluide, & que ces vaisseaux ont un mouvement

approchant de celui d'une pompe, le museau faisant l'office de piston, & tirant le sang d'une extrémité à l'autre. Le ventre de la sangsue étant en forme d'anneau, il peut par ce moyen pousser vers l'orifice les vaisseaux intérieurs, & les retirer.

La sangsue de mer tourmente cruellement l'épée de mer, mais elle est à son tour fort incommodée d'une sorte de ver de mer qui est d'une couleur cendrée, & qui se cramponant vers sa queue, s'y attache au moins aussi fortement que la limace de mer s'attache à un rocher. *Boccone* lui donne le nom de *pou;* il est de la grosseur d'un pois, & il a une petite fente d'où sortent plusieurs fils déliés, entrelacés & chevelus. *Voyez maintenant l'article* AIGUILLE. On donne aussi le nom de *sangsue de mer* à la *lamproie*. Voyez ce mot.

SANGSUE-LIMACE. Espece de *tænia* : nous en avons parlé sous le nom de *fasciola*. Voyez ce mot.

SANGU. *Voyez* HALQUE.

SANGUINAIRE. Nom donné à l'espece de geranium appelé *bec-de-grue sanguin*. Voyez ce mot.

SANGUINE A BRUNIR ou HÉMATITE. *Voyez au mot* FER.

SANGUINE A CRAYON ou SANGUINE DES PEINTRES, *rubrica* : voyez CRAYON ROUGE. On donne aussi le nom de *sanguin* au jaspe héliotrope. *Voyez* JASPE.

SANGUINELLE. Arbuste commun en Toscane, dont les branches sont de couleur sanguine, & que quelques-uns prennent pour un cornouiller femelle, (*cornus fœmina aut virga sanguinea*), parce qu'il ressemble beaucoup à cet arbre. Il produit une graine dont on tire de l'huile qui sert dans le pays pour les lampes. *Voyez à l'article* CORNOUILLER SANGUIN.

SANGUINOLE. Espece de pêche. *Voyez à l'article* PÊCHER.

SANICLE, *sanicula*. Plante qui croît dans les lieux ombrageux & les bois couverts, en terre grasse & humide : sa racine est assez grosse en haut, fibreuse en bas, noirâtre en dehors & blanche en dedans; cette

plante eſt vivace & d'un goût amer ; elle pouſſe plusieurs feuilles larges, arrondies, un peu dures, diviſées en cinq parties, dentelées, polies, d'une belle couleur verte, luiſantes, & quelquefois rougeâtres à leurs bords, attachées à de longues queues : il s'éleve d'entr'elles des tiges à la hauteur d'environ un pied, rougeâtres à leur baſe, liſſes & ſans nœuds, portant en leurs ſommités de petites fleurs comme en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches ou rouges, diſpoſées en roſe : parmi le même bouquet de fleurs il y en a de mâles ou ſtériles, d'autres ſont femelles ou fécondes : à ces fleurs ſuccedent des fruits ronds & ovales, compoſés chacun de deux graines hériſſées de pointes, & s'attachant aux habits ; cette plante fleurit en Juin, & reſte verte toute l'année.

On donne le nom de ſanicle de montagne au *geum* ; voyez ce mot. La ſanicle femelle eſt la même plante que *Tournefort* a déſignée ainſi, *aſtrantia major*, *coronâ floris candidâ.* Elle croît dans les bois, & ſes racines ſont purgatives comme celle de l'*hellebore ;* voyez ce mot.

M. *Deleuze* obſerve que l'*aſtrantia* forme dans la claſſe des ombelliferes un genre à part, dont la principale eſpece mérite d'être décrite. Sa tige haute d'environ deux pieds, eſt accompagnée de feuilles liſſes, diviſées profondément en cinq lobes, dont chacun eſt refendu en trois parties & dentelé : elle porte à ſon ſommet quelques petites ombelles ſimples, compoſées de pluſieurs fleurs, portées par des pédicules très-déliés & purpurins; elles ſont ſoutenues chacune par une fraiſe d'une vingtaine de feuilles oblongues, pointues, veinées, blanches, ou lavées d'une teinte de pourpre : une partie des fleurs ſont ſtériles, il ſuccede aux autres des ſemences marquées dans leur longueur de cinq feuillets membraneux, pliſſés. L'élégance de cette belle plante lui a valu une place dans le beau Poëme des Alpes par M. *de Haller*.

La ſanicle vulgaire a un goût amer; elle eſt aſtringente, déterſive, propre pour les ulceres, tant internes qu'externes ; on l'emploie en décoction pour arrêter les hémorragies, les dyſſenteries & pour les hernies; enfin on lui a toujours reconnu une vertu vul-

néraire à un si haut degré, qu'elle a donné lieu à ces deux vers François.

Qui a la bugle & la sanicle,
Fait aux Chirurgiens la nique.

On fait usage des feuilles en maniere de thé, qu'on prend avec du sucre: cette infusion est bonne pour les pertes & les maux de gorge.

SANKIRA. Plante fameuse dans le Japon, & qui croit abondamment parmi les ronces & les fougeres. Sa racine, qui possede autant de propriétés que celle du *gens-eng*, est grosse, dure, noueuse, fibreuse, brunâtre en dehors, blanche en dedans, & d'un goût fade. Elle pousse des tiges rampantes, & garnies de branches articulées: la direction de ces branches change après chaque nœud d'où sortent deux vrilles qui servent à attacher la plante à tout ce qu'elles rencontrent. Les feuilles sont arrondies, grandes comme la main, minces & vertes; les fleurs sont disposées en ombelles au nombre de dix sur un petit pédicule; elles sont jaunâtres, à six pétales & six étamines. Aux fleurs succedent des fruits peu charnus, secs, farineux, mais qui ressemblent beaucoup à la cerise pour la figure, la grosseur & la couleur. Chaque fruit contient cinq à six graines de la grosseur d'une lentille, noirâtres en dehors, blanches en dedans & d'une substance fort dure.

SANSA. Arbrisseau du Japon, dont l'histoire n'est pas bien connue; on dit qu'on mêle ses feuilles avec celles du thé, pour lui donner une odeur plus agréable.

SANSONNET. On donne ce nom à une espece d'étourneau qui est de couleur grise & noire; il parle & siffle, mais il a toujours un ton enrhumé qui fait que son sifflet & son parler ne sont pas fort agréables comme chez le perroquet: *voyez* Étourneau. On donne aussi le nom de *sansonnet* à une espece de petit maquereau: *voyez ce mot.*

SANT. On donne ce nom à l'*acacia d'Egypte* d'où découle de la gomme arabique, & dont la pulpe du fruit sert à teindre en noir. *Voyez* Acacia.

SANTAL ou SANDAL, *santalum.* C'est un bois des Indes, dont on distingue trois especes; savoir,

1°. Le Santal blanc, *santalum album.* C'est un bois pesant, solide, se fendant difficilement, d'une couleur pâle, un peu odorant : on nous l'apporte de l'île de Tymor & de Solor.

2°. Le Santal citrin, *santalum citrinum.* Il est très-odorant, moins compacte que le blanc, ayant des fibres droites, & se fendant plus facilement en petites planches ; sa couleur est d'un roux pâle, d'un goût aromatique, un peu amer, sans être désagréable, d'une odeur douce, agréable, & qui approche un peu d'un mélange de musc, de citron & de roses : les Parfumeurs s'en servent. On nous l'apporte de la Chine & de Siam ; & comme ce bois est cher & rare, on lui substitue quelquefois le *bois de chandelle :* voyez ce mot.

Garzias dit qu'il y a un si grand rapport entre les arbres du santal citrin & du santal blanc, qu'il est difficile de les distinguer l'un de l'autre. *Paul Herman* assure que ces deux bois sont tirés du même arbre, que l'aubier s'appelle *santal blanc*, & que la substance intérieure, le bois proprement dit, est le *santal citrin.* Cet arbre qui s'appelle *sarcanda*, s'éleve à la hauteur d'un noyer : ses feuilles sont ailées, vertes, imitant celles du lentisque ; ses fleurs sont d'un bleu noirâtre ; ses fruits ou baies sont de la grosseur d'une cerise : elles sont vertes & deviennent noires en mûrissant ; elles sont insipides, & tombent aisément. *Bontius* dit que des oiseaux semblables à des grives mangent ces fruits avec avidité, & les rendent aussi-tôt avec leurs excrémens, semant par ce moyen les montagnes & les champs d'autant de santaux. Le même Auteur atteste que ceux qui séjournent aux îles de Tymor, &c. pour couper ces arbres, sont saisis d'une fievre continue & ardente, du genre des fievres continues, putrides, avec un délire & une aliénation d'esprit surprenante ; car pendant le redoublement, qui dure ordinairement quatre heures, les malades ont coutume de faire des actions fort ridicules, imitant ce qu'ils font dans l'usage de faire quand ils se portent bien : ils ont de plus une faim extraordinaire, de sorte que tandis qu'ils sont dans le délire, ils mangent avec avidité les ordures les plus abjectes. Parmi les causes principales de ces fievres,

que *Bontius* rapporte, on doit compter l'odeur de ces arbres nouvellement coupés, fur-tout celle de l'écorce qui répand une vapeur très-ennemie du cerveau.

3°. Le SANTAL ROUGE, *fantalum rubrum.* C'eft un bois folide, compacte, pefant, dont les fibres font tantôt droites, tantôt ondées, & qui imitent les veftiges des nœuds : il n'a aucune odeur manifefte, mais fa faveur eft un peu aftringente. On obferve que le bois du milieu de l'arbre, dont on apporte de grands morceaux féparés de l'écorce & de la fuperficie ligneufe, eft à l'extrémité d'un rouge brun & prefque noir, & intérieurement d'un rouge foncé, mais celui-ci brunit auffi étant expofé à l'air : l'arbre d'où ce bois eft tiré s'appelle *pantaga. Herman* dit qu'il eft filiqueux : il croît dans cette partie des Indes Orientales qui s'appelle *Coromandel*, en deçà de la riviere du Gange, & proche Tanafarin. Quoique le fantal rouge ne foit pas cher, il y a des années où il eft affez rare, & on lui fubftitue, foit le bois de Bréfil, foit le bois de Campêche ; mais ces bois n'ont pas une couleur de fang obfcur comme le vrai fantal rouge. On dit qu'il croît auffi des fantaux en Amérique, mais ils font moins hauts, & donnent une teinture différente : ainfi il paroît qu'il n'y a point de véritable fantal dans le Nouveau Monde. Par l'analyfe on retire des fantaux une huile qui va au fond de l'eau. Le fantal citrin fournit la plus fubtile & la plus abondante ; elle eft moins ténue dans le fantal blanc, & plus épaiffe dans le fantal rouge. *Hoffman* blâme les Médecins qui emploient ces fortes de bois pour rafraîchir : on leur attribue la vertu incifive, aftringente & fortifiante en même temps : le rouge eft le plus aftringent. Ces fortes de bois entrent dans plufieurs compofitions galéniques. On faifoit beaucoup d'ufage dans le fiecle précédent & au commencement de celui-ci des fantaux, les Médecins modernes s'en fervent très-peu.

Nous avons parlé du *faux fantal de Candie* fous ce mot.

SANTOLINE ou SEMENCINE. *Voyez* POUDRE A VERS.

SAOMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SAOUARY. Arbre qui croît en Guiane: on emploie son bois à la construction des canots pour la pêche : il est cependant sujet aux vers & à beaucoup d'entretien; mais étant mis à couvert il est très-utile, sur-tout aux Sucriers, Roucouyers & Indigotiers.

Le fruit du saouary ressemble à la châtaigne dans sa coque; le dedans se mange comme le cerneau, & a même quelque chose de plus délicat: cette coque osseuse, garnie de piquans, à peu près comme nos châtaigniers, a la figure d'un rein; l'amande qui est dedans est douceâtre & bonne à manger. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

SAPAJOU. Nom donné à un animal dont la forme extérieure approche de celle du singe cercopitheque. Ce quadrupede ne se trouve, ainsi que le sagouin, que dans le nouveau Continent; il differe de celui-ci par sa queue moins longue & dégarnie de poils par-dessous: il peut s'en servir comme d'une main pour s'accrocher. Il y a plusieurs especes de sapajous, tels que le *coaïta*, le *saï*, le *sajou*. Voyez ces mots.

SAPAN. Bois d'usage en teinture, il est assez semblable au bois de Brésil: les Hollandois l'apportent du Japon. On distingue le gros & le petit sapan. *Voy.* BOIS DE BRÉSIL.

SAPHIR, *saphirus*. Pierre précieuse dont la couleur est d'un bleu noiratre, comme l'indigo, & qui est d'une figure octogone ou décaëdre; c'est, après le rubis, la pierre qui approche le plus du diamant en dureté: elle n'est point attaquée par la lime, & elle est très-difficile à graver. Le saphir est brillant & diaphane : sa couleur se détruit souvent dans le feu, sans que la pierre en soit altérée, & il reste alors une espece de diamant sans couleur. On rencontre le saphir aux mêmes endroits & dans les mêmes matrices que les rubis. Dans le commerce de la bijouterie, on distingue les saphirs en *pierres bleues orientales* & en *occidentales*.

1°. Le SAPHIR ORIENTAL, *saphirus orientalis*, est d'un magnifique beau bleu céleste, ou d'un azur excellemment beau, velouté, sans être ni trop foncé, ni trop clair; c'est le plus précieux des saphirs : on le trouve dans la montagne de Capelan, au Royaume de Pégu, dans le Calécut, dans l'Ile de Ceylan; il en vient

vient aussi de Bisnagar & de Cananor. Cette pierre étoit si estimée des Anciens, qu'elle étoit consacrée à Jupiter, & son grand Prêtre en étoit toujours couvert.

2°. Le SAPHIR OCCIDENTAL OU BLANCHATRE, *saphirus occidentalis*. Sa couleur est d'un blanc clair, mêlé de bleu céleste : cette couleur mixte, quoique fort agréable, rend ce saphir moins recherché que le précédent : d'ailleurs il est très-rare de le trouver sans défauts ; il est trop sujet à être tendre, ou plein de nuages, ou calcédonieux, ainsi qu'on le remarque dans ceux qu'on nous envoie de Silésie, de Boheme & du Val Saint-Amarin en Alsace.

3°. Le SAPHIR COULEUR D'EAU, *saphirus aquæus*. Moins ce saphir est coloré, & plus il est agréable : on prétend que quand il n'a que peu ou point de couleur, les Lapidaires le mettent dans un bain de sable, & l'exposent pendant quelques heures à un feu aussi fort que celui de verrerie, après quoi ils le taillent, le polissent & le substituent au diamant ordinaire dont il approche alors par l'éclat, mais il n'en a pas la dureté ; ce saphir nous vient de Ceylan.

4°. Le SAPHIR VERDATRE, *saphirus prasitis*. On distingue au travers de sa couleur bleue une teinte verdâtre, agréablement distribuée & chatoyante : c'est le *saphir œil de chat*. Ce saphir se trouve en Perse : il est plus ou moins recherché, suivant sa beauté.

On ignore encore si le saphir d'un beau bleu doit sa couleur ou au fer, ou au cuivre, ou au cobalt ; toujours est-il vrai qu'on peut le contrefaire avec de la fritte de cristal & du safre.

SAPIN, *abies*. Les sapins sont des arbres de bois blanc, résineux, qui deviennent fort hauts, fort droits, qui se plaisent sur les montagnes & dans les pays froids : ils sont d'une très-grande utilité : on en distingue de plusieurs especes.

On peut en général diviser les sapins en deux ordres ; savoir les *sapins*, proprement dits, & les *piceas* ou *épicias*, pece ou pesse, *abies tenuiore folio, fructu deorsum inflexo*.

Les sapins portent sur les mêmes arbres des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles sont tou-

tes composées d'étamines groupées sur un filet ligneux; & leur assemblage forme des chatons écailleux. Les fleurs femelles qui sont composées de pistils auxquels sont attachés les embryons, paroissent sous la forme d'un cône écailleux : lorsque ces fruits sont dans leur maturité, on trouve sous chaque écaille deux semences ovales, garnies chacune d'une aile membraneuse : c'est principalement par la position de ces cônes, & par les feuilles, qu'on distingue les sapins des piceas ou épicias. M. *Deleuze* dit que ces arbres se rangent dans un même genre avec les pins & les melezes, dont ils different principalement, parce que leurs feuilles naissent toutes de différens points.

Les sapins proprement dits ont la pointe de leurs fruits ou cônes tournés vers le ciel : leurs feuilles sont longuettes, émoussées, échancrées par le bout, assez souples, blanchâtres en dessous, & rangées à-peu-près sur un même plan des deux côtés d'un filet ligneux, ainsi que les dents d'un peigne : ils fournissent de la térébenthine liquide, assez semblable au baume blanc de Canada, ou à ce qu'on appelle en Angleterre le *baume commun de Gilead.*

Les feuilles des piceas ou épicias sont étroites, assez courtes, roides, piquantes & rangées autour d'un filet commun, en sorte qu'elles forment toutes ensemble, par leur pointe, une espece de cylindre : leurs cônes ont la pointe tournée en bas. Ces arbres ne donnent point de térébenthine, mais il sort de leur écorce un suc épais, ou une résine qui s'épaissit, devient concrete, & semblable à des grains d'encens commun : c'est avec cette résine que l'on fait ce qu'on nomme *poix de Bourgogne.*

Comme les forêts de sapins & d'épicias se trouvent ordinairement dans les pays de montagnes, il arrive assez fréquemment que les ouragans rompent, déracinent & couchent sur le côté trente & quarante arpens de bois. On enleve ces arbres pour les différens usages auxquels ils sont propres; mais dans ce cas la forêt aura de la peine à se repeupler. Si on laisse aller les bestiaux dans ces endroits pour y paître l'herbe, les ronces & autres plantes qui y croissent, on sera quelquefois

vingt-cinq ou trente ans sans y avoir un arbre de la hauteur d'un pied; mais si on n'y laisse point aller les bestiaux, on voit au bout de trois ou quatre ans paroître de jeunes sapins, ce qui prouve que cet arbre naissant veut être à couvert des rayons du soleil: aussi remarque-t-on qu'il croît une pépiniere de sapins dans l'endroit où un gros sapin a été abattu, lorsque la plante est ombragée par les arbres voisins; au contraire si on a assez abattu de sapins pour que le soleil donne sur le terrain, on n'y en voit lever aucun ou très-peu. Les sapins croissent lentement: un semis de sapin ne commence à se distinguer de l'herbe que vers la cinquieme ou sixieme année; mais avec le temps cet arbre devient très-haut. Dans les montagnes de Suisse les sapins, dit M. *Bourgeois*, croissent plus promptement. Ces arbres parvenus à l'âge de vingt ans peuvent être employés en bois de charpente pour des chevrons; s'ils sont âgés de trente ans, on peut s'en servir pour des poutres. Pline, *au Liv. XVI*, *Chap. 40 de son Hist. Natur.* cite un sapin d'une hauteur remarquable, & de sept pieds de diametre, lequel servit de mât au plus grand vaisseau que les Romains eussent encore vu en mer, & qui avoit été construit pour transporter d'Egypte l'obélisque destiné au cirque du Vatican. On voit encore sur le mont Pilat, dans le Canton de Lucerne en Suisse, un sapin des plus remarquables. De sa tige, qui a plus de huit pieds de circonférence, sortent à quinze pieds de terre, neuf branches d'environ un pied de diametre & de six pieds de long: de l'extrémité de chaque branche s'éleve un sapin fort gros; de sorte que cet arbre imite un lustre garni de ses bougies. On a aussi entendu parler des grands sapins de la Chine.

Quand une partie des arbres commence à se couronner, c'est-à-dire à mourir par la cime, il est temps d'abattre la forêt; mais il est essentiel d'entamer l'exploitation du côté que le vent est le moins violent, (c'est ordinairement dans la partie de l'Ouest) afin que les lisieres qui subsistent du côté de l'Est & du Nord-Ouest continuent de protéger la futaie, qui sans cela courroit risque d'être renversée.

Le sapin par rapport à son volume & à l'utilité de

ſon bois, eſt, après le chêne & le châtaignier, au premier rang des arbres foreſtiers. Il ne refuſe preſque aucun terrain, ſi ce n'eſt l'aridité de la craie & le ſable vif. Il ſe plaît dans les pays froids, languit dans les pays chauds. Le bois de ſapin entre dans la fabrique des plus grands vaiſſeaux : on en fait des pieces de charpente, des planches. Il eſt très-bon à brûler, fait de bon charbon. Si l'on ferme entiérement une chambre avec des volets faits de ce bois & aménuiſés au point de n'avoir qu'une ligne d'épaiſſeur, ils laiſſent paſſer autant de jour que les fermetures appelées *ſultanes ;* mais le ſapin paroît rouge, & rend le même effet que ſi la lumiere paſſoit à travers un rideau de taffetas cramoiſi.

Nous allons donner une idée, d'après M. *Duhamel*, de la maniere dont on tire la térébenthine des ſapins, & la réſine dont on fait la poix des piceas : ces objets dont nous avons déjà parlé à l'article PIN & TÉRÉBINTHE, ſont de nature à être placés encore ici, non ſeulement à cauſe de leur utilité, mais parce que les ſapins produiſent ces différentes matieres d'une maniere un peu différente ; au moins en retire-t-on la réſine différemment, &c.

Tous les ans, vers le mois d'Août, les Payſans Italiens, voiſins des Alpes, font une tournée dans les Cantons de la Suiſſe, où les ſapins abondent, pour y ramaſſer la térébenthine. Ces payſans ont des cornets de fer blanc qui ſe terminent en pointe aiguë, & une bouteille de la même matiere pendue à leur côté : dans d'autres endroits on ſe ſert de cornes de bœufs. C'eſt un ſpectacle plaiſant de voir ces Payſans monter juſqu'à la cime des plus hauts ſapins, au moyen de leurs ſouliers armés de crampons qui entrent dans l'écorce des arbres dont ils embraſſent le tronc avec les deux jambes & un de leurs bras, pendant que de l'autre ils ſe ſervent de leur cornet pour crever de petites tumeurs ou des veſſies que l'on apperçoit ſur l'écorce des ſapins proprement dits. Lorſque leur cornet eſt rempli de cette térébenthine claire & coulante qui forme les veſſies, ils la verſent dans la bouteille qu'ils portent à leur ceinture, & ces bouteilles ſe vident en-

ſuite dans des outres ou peaux de bouc qui ſervent à tranſporter la térébenthine dans les lieux où ils ſavent en avoir le débit le plus avantageux.

Comme cette térébenthine eſt quelquefois mêlée de petites ordures, ils la purifient par une filtration bien ſimple : ils roulent un morceau d'épicia en forme d'entonnoir, garniſſent le bout le plus étroit avec des pouſſes du même arbre, & filtrent leur térébenthine de cette maniere.

Il n'y a que les ſapins proprement dits qui aient de la térébenthine dans leurs veſſies : ſi l'on fait par haſard ou par expérience quelqu'inciſion à l'écorce de ces arbres, à peine en ſort-il un peu de térébenthine; au lieu que la réſine des piceas ou épicias ne ſe retire que par inciſion : s'il ſe trouve par haſard quelque veſſie ſur leur écorce, ce n'eſt que ſur les arbres qui ſont très-vigoureux. La réſine d'épicia s'épaiſſit & devient opaque comme de l'encens, au lieu que celle des ſapins eſt pour l'ordinaire fluide ; mais lorſqu'elle devient ſolide, elle eſt claire & tranſparente comme le maſtic.

Dans les endroits où le fonds eſt gras, & la terre bonne, on fait deux récoltes de térébenthine dans la ſaiſon des deux ſeves ; ſavoir, celle du printems & celle d'Août. Il n'en eſt pas ainſi des épicias ; ces arbres fourniſſent une récolte tous les quinze jours, pourvu qu'on ait ſoin de rafraîchir les entailles qu'on a déjà faites à leur écorce. On commence à retirer des ſapins une médiocre quantité de térébenthine dès qu'ils ont trois pouces de diametre ; ils en fourniſſent de plus en plus juſqu'à ce qu'ils aient acquis un pied de diametre, alors leur écorce devient ſi épaiſſe qu'elle ne produit plus de veſſies. Les épicias, au contraire, fourniſſent de la poix tant qu'ils ſubſiſtent, en ſorte qu'on en voit qui en fourniſſent encore, quoiqu'ils aient plus de trois pieds de diametre.

Il découle naturellement de l'écorce des épicias des larmes de réſine qui en s'épaiſſiſſant, forment une eſpece d'encens ; mais pour avoir la poix en plus grande abondance, on emporte dans le temps de la ſeve, qui arrive au mois d'Avril, une laniere d'écorce dans la longueur

de l'arbre, du côté du Midi, en obſervant de ne pas entamer le bois: bien loin que ces entailles faſſent tort à ces arbres, on prétend que ceux qui ſont plantés dans les terrains gras périroient ſi on ne tiroit, par des entailles, une partie de leur réſine. Dans les terrains gras on fait la récolte tous les quinze jours, en détachant la poix avec un inſtrument qui eſt taillé d'un côté comme le fer d'une hache, & de l'autre comme une gouge; ce fer ſert encore à rafraîchir la place toutes les fois qu'on ramaſſe la poix: cette matiere découle d'entre le bois & l'écorce; les Payſans mettent cette poix, qui eſt ſeche, dans des ſacs; lorſqu'ils ſont arrivés chez eux, ils la font fondre, ils la paſſent dans une toile claire, ils la verſent dans des barils, & en cet état on la vend ſous le nom de *poix graſſe* ou *poix de Bourgogne*; on la renferme auſſi quelquefois dans des cabas d'écorce de tilleul. Lorſqu'on mêle avec cette poix, qui eſt jaune, du noir de fumée, on en forme ce que l'on nomme *poix noire*. Dans les années ſeches & chaudes, la poix eſt de meilleure qualité, & la récolte en eſt plus abondante que dans celles qui ſont fraîches & humides. Un arbre vigoureux, & planté en bon fonds, peut au plus rendre chaque année trente à quarante livres de poix.

On retire de cette poix, en la mêlant avec de l'eau dans un alambic, un eſprit de poix que l'on vend quelquefois pour de l'eſprit ou de l'huile eſſentielle de térébenthine. On doit prendre des précautions pour n'être point trompé, ſur-tout lorſqu'il eſt important d'avoir de véritable huile eſſentielle de térébenthine, ſoit pour des médicamens, ſoit pour diſſoudre certaines réſines concretes.

L'huile eſſentielle de térébenthine ne s'obtient qu'en diſtillant avec beaucoup d'eau la térébenthine qu'on retire des veſſies du ſapin. En Suiſſe on prépare cette huile eſſentielle avec les cônes de ſapin, *ſtrobili abietis*, qu'on ramaſſe dans le temps de la St. Jean, ſaiſon où ils ſont remplis de térébenthine; on les hache par tranches, dit M. *Bourgeois*, & on les fait diſtiller avec de l'eau dans de grands alambics; on ſépare l'huile qui ſurnage, avec des entonnoirs de verre. M. *Haller* qui habite auſſi la Suiſſe, obſerve que l'arbre qui donne la

térébenthine eſt le *ſapin blanc*, à feuilles plates, blanches en deſſous, & marquées d'une petite échancrure à leurs pointes, aux cônes droits, dont les écailles ſont réfléchies & dentelées. Il ajoute que l'arbre dont on tire la poix, eſt le *ſapin rouge*, à feuilles preſque toujours courtes, épaiſſes & pointues, aux cônes pendans dont les écailles ſont rondes.

On aſſure que l'on contrefait l'ambre jaune en mêlant, par une chaleur modérée & augmentée peu-à-peu, de l'huile d'aſphalte rectifiée avec de la térébenthine dans un vaſe de cuivre jaune : quand cette matiere a pris deux ou trois bouillons ou aſſez de conſiſtance, on peut en mouler de très-belles tabatieres.

La bonne térébenthine doit être nette, claire, tranſparente, de conſiſtance de ſirop, d'une odeur forte, & d'un goût un peu amer : on ſait qu'elle entre dans les vernis communs, qu'elle fait la baſe de pluſieurs emplâtres, de quelques onguents, & de quelques digeſtifs; on l'ordonne encore intérieurement pour les maladies des reins & de la veſſie, & elle paſſe pour être anti-ſcorbutique, déterſive, réſolutive & deſſicative.

L'huile eſſentielle de térébenthine ſert aux Peintres pour rendre leurs couleurs plus coulantes, aux Verniſſeurs pour diſſoudre des réſines concretes, aux Maréchaux pour deſſécher les plaies des chevaux, & les guérir de la gale. Des Médecins l'ordonnent dans quelques potions pour faciliter l'expectoration.

La poix entre auſſi dans la compoſition de pluſieurs onguents : on la mêle avec du beurre, & on en fait une compoſition qui ſert à graiſſer les voitures; on pourroit, en la fondant avec du goudron, en faire un brai-gras pour enduire les vaiſſeaux. Dans le Comté de Neuf-Châtel on fait un brai pour les vaiſſeaux & pour le bois qu'on emploie dans l'eau, avec de la poix du picea, qui eſt d'un blanc jaunâtre, & une certaine quantité de pierre d'aſphalte réduite en poudre ; ce mélange étant cuit ſur le feu fait un bon enduit : on y ajoute encore d'autres drogues, & on en fait un très-bon ciment pour unir les pierres : *voyez le mot* ASPHALTE. On tient préſentement à Paris un bureau de *ciment d'aſphalte*.

On nous apporte du Canada une térébenthine claire & blanche, dont l'odeur de citron reſſemble beaucoup à celle du baume de la Mecque ; mais elle eſt moins graſſe, plus tranſparente, & ſe durcit plus facilement. Cette térébenthine, que l'on connoît ſous le nom de *baume blanc de Canada*, eſt je crois, dit M. *Duhamel*, peu différente de celle que les Anglois appellent *baume de Gilead :* ce baume ſe ramaſſe ſur un *ſapin à feuilles d'if :* voyez l'uſage de ce baume au mot BAUME DE CANADA.

En Canada l'on fait avec l'*épinette blanche*, eſpece d'*épicia* dont les feuilles ſont diſpoſées en peignes, une boiſſon très-ſaine, qui ne paroît point agréable la premiere fois qu'on en boit, mais qui le devient lorſqu'on en a uſé quelque temps. Comme on peut faire cette liqueur avec notre épicia, & qu'en tout temps elle peut être à fort grand marché, nous allons en donner ici la recette, afin que l'on puiſſe en faire uſage dans les années où le vin eſt trop cher, ſur-tout lorſque la diſette des grains fait également augmenter le prix de la biere ordinaire.

On met dans une chaudiere la quantité d'une barique d'eau, & on y jette un fagot de branches d'épinette rompues par morceaux : ce fagot doit avoir environ vingt-un pouces de circonférence auprès du lien ; on entretient l'eau bouillante juſqu'à ce que l'écorce ſe détache : pendant cette cuiſſon on fait rôtir dans une poêle un boiſſeau d'avoine, & on fait griller douze ou quinze livres de pain coupé par tranches, on jette cela dans la liqueur : on lui fait ſubir quelques bouillons ; on la décante enſuite, & on y ajoute ſix pintes de melaſſe ou gros ſirop de ſucre, ou à ſon défaut, douze à quinze livres de ſucre brut. On entonne la liqueur dans une barique qui ait contenu du vin rouge ; ou ſi l'on veut la colorer, on y met cinq ou ſix pintes de vin rouge. On délaie dans cette liqueur une chopine de levure de biere, & on la laiſſe enſuite fermenter : ſi on ferme le bondon, au bout de vingt-quatre heures, l'épinette devient piquante comme le cidre ; mais ſi on veut la boire plus douce, il ne faut la bondonner que quand elle a paſſé

ſa fermentation, & avoir ſoin de la remplir deux fois par jour.

Cette liqueur eſt très-rafraîchiſſante & très-ſaine; lorſqu'on y eſt habitué on la boit avec beaucoup de plaiſir, ſur-tout pendant l'été. Je crois, dit M. *Duhamel*, qu'on pourroit ſubſtituer le genievre à l'épinette du Canada.

SAPINETTE, nom que l'on donne ſur quelques Ports de mer, à la conque anatifere: *voyez* CONQUE ANATIFERE.

SAPINETTE DE CANADA: *voyez* BAUME DU CANADA, *& l'article* SAPIN.

SAPONAIRE: *voyez* SAVONIERE.

SAPOTILLER, *ſapota fructu ovato majori*, PLUM. eſt un grand arbre qui croît dans l'île de Cayenne: il eſt très-propre à orner un jardin; il porte ſes branches en forme d'entonnoir, tandis que du milieu il pouſſe un jet fort droit, qui s'éleve plus que tout le reſte: ſa feuille eſt d'un vert plus clair que celle de l'oranger; ſon fruit, dit M. *de Préfontaine*, paſſe avec raiſon pour un des meilleurs de l'Amérique, & n'a que trois pépins oblongs, aplatis & bruns. Ces amandes priſes en émulſion, ſont un puiſſant apéritif dans les rétentions d'urines & la gravelle. L'arbre ſe plante où l'on veut, avec les précautions néceſſaires.

Il y a une autre eſpece de ſapotiller, dont le fruit eſt comme un œuf, plus long que celui du précédent, mais moins délicat.

Cette deſcription paroît différente de celle que *Lémery* donne de la ſapotille, ſous le nom de *zapotum* ou *zapote*; c'eſt, dit-il, un fruit de la Nouvelle-Eſpagne en Amérique: les Eſpagnols l'appellent *zapote blanco*; il a la forme & la groſſeur d'une pomme de coing: ſon goût eſt agréable, mais il eſt mal-ſain, il renferme un noyau qu'on dit être un poiſon dangereux. Ce fruit naît ſur un grand arbre appelé par les Indiens *cochit-zapotl*: ſes feuilles ſont ſemblables à celles de l'oranger, diſpoſées trois à trois par intervalles; ſes fleurs ſont petites & de couleur jaune.

A Saint-Domingue on appelle *ſapotiller-maron* une eſpece de balatas rouge, arbre fort utile dans nos Colo-

nies: *voyez* Balatas. M. *de Préfontaine* dit que *Barrere* s'eſt trompé en donnant au ſapotiller le nom *galibi de Maritambour*, qui eſt une eſpece de fleur de la Paſſion. *Maiſ. Ruſt. de Cayen.*

SAPPADILLE, *anonæ ſpecies.* Arbre originaire des Indes Occidentales, & qui eſt fort cultivé à la Jamaïque & aux Barbades, à cauſe de ſon fruit dont on fait beaucoup d'uſage dans ce pays. Cet arbre s'éleve à la hauteur d'un pommier; ſes feuilles ſont vertes, brunes & reſſemblent à celles du laurier; ſes fleurs ſont compoſées de trois pétales ſoutenues ſur un pédicule: à ces fleurs ſuccede un fruit arrondi couvert d'une écorce, & dont la pulpe environne les cellules qui contiennent des graines brunes, marquées d'un ſillon blanc. Ce fruit devient jaune étant mûr.

SAR. Nom qu'on donne ſur les côtes d'Aunis au *varec* ou au *goemon.* Voyez ces mots.

SARANNE, *lilium flore atro rubente.* Eſpece de lis que M. *Steller* dit ne ſe rencontrer qu'en Sibérie & dans la péninſule de Kamtſchatka. Cette plante croît à la hauteur d'un demi-pied: ſa racine bulbeuſe eſt de la groſſeur de celle de l'ail: ſa tige eſt groſſe comme une plume de cygne; elle eſt rouge par le bas & verte par en-haut; elle eſt garnie de deux rangées de feuilles ovales: la rangée inférieure a trois feuilles, & la rangée ſupérieure en a quatre. La fleur qui paroît au mois de Juin (temps où cette plante s'éleve beaucoup plus haut), eſt rougeâtre & reſſemble à celle du lis. Ses étamines ſont jaunes par le bout, & entourent au nombre de ſix le piſtil qui eſt triangulaire, & qui contient dans trois capſules des graines rougeâtres. Les habitans font une eſpece de gruau avec ſa racine bulbeuſe.

M. *Steller* diſtingue cinq eſpeces de ſarannes; ſavoir, 1°. le *kimtchiga*, qui reſſemble à notre pois ſucré. 2°. La *ſaranne ronde*, que nous venons de décrire. 3°. L'*onſenka*, qui croît dans toute la Sibérie. 4°. Le *titichpa.* 5°. Le *matiſta ſladka travo* ou la *douce plante*, dont on fait dans le pays non-ſeulement des confitures, mais encore dont les Ruſſes ſavent retirer une liqueur ſpiritueuſe. La racine de cette derniere plante eſt jaune

en dehors, blanche en dedans, d'une ſaveur amere & piquante. Sa tige charnue & articulée s'éleve à la hauteur de cinq pieds ; elle eſt garnie de dix feuilles d'un rouge verdâtre. Ses fleurs ſont blanches & reſſemblent à celles du fenouil. On ne recueille le *matiſta* qu'avec des gants, à cauſe de ſon ſuc cauſtique qui fait venir des ampoules aux mains. Pour tirer un eſprit ardent de cette plante, il faut la lier en paquets, la laiſſer fermenter dans de l'eau bouillante, y joindre quelques fruits du prunellier ou d'airelle : on doit bien boucher le vaſe qu'on tient dans un lieu chaud juſqu'à ce que la fermentation ſoit paſſée & ne faſſe plus aucun bruit. La liqueur qu'on en obtient par une premiere diſtillation eſt auſſi forte que l'eau-de-vie. Si on diſtille cette eau-de-vie, elle produit alors un eſprit ardent & aſſez fort, dit-on, pour mordre ſur le fer. Quatre-vingt livres de cette plante donnent vingt-cinq pintes de liqueur forte. L'on a obſervé que ſi l'on n'a pas retiré l'écorce de la plante avant la macération, elle cauſe le ris ſardonique à ceux qui boivent la liqueur diſtillée. On prétend que l'uſage de cette liqueur enivrante rend ſtupide, noircit la peau du viſage & procure des rêves effrayans. M. *Steller* dit avoir vu des perſonnes qui, après en avoir bu la veille, s'enivroient de nouveau en buvant un verre d'eau. Voilà un effet des plus ſinguliers. On prétend que la *berce vulgaire* de cette même contrée donne les mêmes produits & occaſionne les mêmes effets. *Voyez l'article* BERCE.

SARAZIN. *Voyez* SARRASIN.

SARCANDA. *Voyez* SANTAL.

SARCELLE. *Voyez* CERCELLE. A l'égard de la ſarcelle de la Chine, *voyez à l'art.* CANARD DE NANKIN.

SARCOCOLLE ou COLLE-CHAIR, *ſarcocolla.* C'eſt un ſuc plus gommeux que réſineux, compoſé de grumeaux comme des miettes blanchâtres ou rougeâtres, ſpongieuſes & très-friables, quelquefois brillantes ; d'un goût âcre, d'abord un peu amer, enſuite douceâtre, fade & déſagréable : ces miettes ſont quelquefois unies enſemble par un duvet filandreux, comme des graines de pavot qu'on auroit frottées avec quelques particules de toile d'araignée.

La *farcocolle* eſt très-fragile ſous la dent, & ſe diſſout dans l'eau : lorſqu'on l'approche de la flamme d'une bougie elle bouillonne d'abord, enſuite elle brûle avec éclat. On nous apporte cette gomme-réſine de Perſe & de l'Arabie Heureuſe. On ne ſait point encore de quelle plante ou arbriſſeau cette ſubſtance découle. Les Auteurs ne ſont pas plus d'accord entr'eux ſur ſes vertus. *Serapion* dit qu'elle ulcere les inteſtins, & qu'elle rend chauve. *Hoffman* en condamne entiérement l'uſage interne, tandis que les Médecins Arabes vantent ſa vertu purgative. D'autres Praticiens recommandent la ſarcocolle macérée dans du lait d'âneſſe ou de femme, pour l'ophthalmie ou les fluxions des yeux, qu'elle adoucit en tempérant l'acrimonie des larmes : de plus, elle déterge les plaies ; elle les conſolide & les cicatriſe : c'eſt même de là qu'elle a pris ſon nom de *ſarcocolle* ou *colle-chair* ; cette ſubſtance eſt la moins uſitée des gommes réſines : les Arabes l'appellent *anzarot*.

SARDE. On donne ce nom à la cornaline. Quelques Voyageurs appellent auſſi *ſarde* la ſardine & certains poiſſons rouges d'Afrique.

SARDE-AGATE, *ſardachates*. On appelle ainſi une pierre qui tient de la cornaline & de l'agate proprement dite : elle eſt demi-tranſparente ; ſa teinte tient de l'orangé & du rouge pâle, également diſtribuée & ſans apparences de taches particulieres & diſtinctes. La plus belle ſarde-agate, eſt moitié cornaline & moitié ſardoine.

SARDINE, *ſardina*. La ſardine eſt un petit poiſſon de mer à nageoires molles, du genre des aloſes : elle ne differe, dit *Rondelet*, de la *ſarde*, qui ſe pêche en Provence, en Italie & ailleurs, que parce qu'elle eſt plus petite.

Ce poiſſon ne differe auſſi de l'aloſe, que parce qu'il eſt à proportion moins large & plus petit ; ſon corps eſt garni de grandes écailles : les premieres ſont de diverſes couleurs ; ſa tête eſt dorée ; ſon ventre eſt blanc ; ſon dos eſt vert & bleu : ces deux couleurs reluiſent quand on le tire vivant de la mer ; le vert ſe perd avec la vie, & le bleu reſte, mais il perd de ſon éclat : ce poiſſon n'a point de fiel, ce qui fait qu'on peut le manger ſans le

vider. Il ſuffit de le mettre un inſtant ſur les charbons allumés pour le cuire au degré convenable : c'eſt la nourriture du peuple dans les lieux où il eſt commun, mais il n'en eſt pas moins recherché ſur les tables les plus délicates.

Les *ſardines* nagent de côté & d'autre en grande troupe ; tantôt elles ſe trouvent en haute mer, tantôt vers le rivage, tantôt vers les rochers & les pierres : on en pêche dans la Méditerranée & beaucoup plus dans l'Océan, ſur-tout depuis les côtes de Bretagne juſques ſur celles d'Eſpagne, mais elles varient pour la groſſeur. Celles que l'on pêche à Saint-Jean-de-Luz ſont le double plus groſſes que celles que l'on pêche au bas de la Garonne, vis-à-vis Royan, mais celles-ci paſſent pour les meilleures de toutes. La pêche de ce poiſſon fait ſur les côtes de Bretagne un produit conſidérable ; il peut monter à plus de deux millions.

Les *ſardines* ne feroient que ſe montrer ſur les côtes de la Baſſe-Bretagne, ſi, pour les y retenir, on ne les amorçoit avec une compoſition que l'on tire de Hollande & du Nord. C'eſt une préparation d'œufs de morues & d'autres poiſſons. La conſommation qu'on en fait eſt prodigieuſe ; & la barrique, peſant trois cents livres, ſe vend communément dix à douze francs, & monte quelquefois juſqu'à quarante francs. La Société de Bretagne remarque qu'il eſt fâcheux & étonnant que les vaiſſeaux François qui vont à la pêche de la morue, ne préparent point ces œufs, au lieu de les jeter dans la mer comme on le fait par une négligence blâmable.

Si cette pêche eſt généralement reconnue pour être très-avantageuſe, elle a auſſi ſes inconvéniens : la Société de Bretagne demande qu'on faſſe ceſſer les abus & la gêne qui pourroient détruire ce commerce ſi utile. Un de ces abus, c'eſt qu'au lieu de ſe ſervir de cette préparation d'œufs de morue, déſignée par les Ordonnances de Marine ſous le nom de *réſure*, & en Bretagne ſous celui de *rogue* ou *rave*, pluſieurs Pêcheurs font uſage d'une autre amorce qu'on nomme *gueldre*, *guildille* ou *guildre*, qui eſt une ſorte de pâte faite avec des chevrettes, des cancres, & ce qui eſt plus pernicieux à tous égards, avec le menu fretin des ſoles,

des merlans, & des autres poissons de toute espece; lors même qu'ils ne sont que de la grosseur d'une lentille. Il est d'autant plus important d'interdire cet appât, qu'il corrompt la sardine en moins de trois heures, & plus encore parce qu'il détruit les especes de poissons du frai desquels il est composé, & diminue l'espérance d'une pêche abondante en ce genre d'animaux.

Il s'est introduit un abus semblable, qu'il est important de réprimer, au sujet de la pêche du maquereau: on fait usage d'une autre espece d'appât, qu'on nomme aussi *gueldre*, & qui n'est composé de même que de frai ou fretin de poissons. Deux femmes, en moins de deux heures, prennent quelquefois jusqu'à cent vingt livres pesant de cette matiere précieuse, qu'il seroit cependant si intéressant de conserver: rien ne leur échappe, puisque c'est de la toile qui leur sert de filet. On peut à peine imaginer la perte qui en résulte. Cet abus ne s'est introduit que depuis quelques années, & c'est précisément l'époque d'une disette extrême de poisson sur une côte qui en fournissoit ci-devant avec abondance.

On exprime des sardines une huile qui fait un grand objet de commerce. On sale les sardines, & par ce moyen elles se conservent assez bien. On en vend une grande quantité à la Foire de Beaucaire.

Les sardines que l'on pêche aux environs des îles Barbades, sont, dit-on, fiévreuses pendant certains mois de l'année.

SARDOINE, *sardonix*. Espece d'agate d'une couleur fauve ou d'ambre jaune, & d'un tissu de corne, quelquefois nuancée d'une teinte brune obscure. Cette pierre est dure, prend bien le poli, & est très-bonne à la gravure, en ce qu'elle ne retient pas la cire, mais elle n'a pas d'éclat: on en distingue deux sortes.

1°. La SARDOINE ORIENTALE, *sardonix Orientalis*, est celle qui est pommelée, agréablement nuancée, bien délavée, & la plus dure: on l'appelle aussi *pierre de Memphis*. On en fait quelquefois des camées: on la trouve aux Indes, en Egypte, en Chypre & en Sibérie.

2°. La SARDOINE OCCIDENTALE, *sardonix Occidentalis*. Elle est d'une teinte enfumée, au moins elle est communément parsemée de taches sourdes, bleues, environnées de cercles laiteux; elle est moins dure que la précédente: on la trouve en Boheme & en Silésie, dans les ravines, après la chute des grandes eaux. La plus belle & la véritable *sardoine* est à deux couches, l'inférieure jaune-rougeâtre, & la supérieure blanche. L'on voit quelquefois des sardoines arborisées, d'autres à filets paralleles, blancs & bruns.

SARGASSE ou SARGAZO, *lenticula marina*, *serratis foliis*. Espece de lentille de mer. Son fruit est vésiculaire & se trouve dans la continuité des tiges: *voyez* ce que nous avons dit de cette plante sous le nom D'HERBE FLOTANTE.

SARGO, *sargus*. C'est un poisson de mer & de rivage, à nageoires épineuses, & qu'on met dans le genre des spares, dit M. *Deleuze*. Il a le corps rond, plat; ses écailles sont blanches, argentées: il a des traits noirs qui vont du dos au ventre; ces traits sont alternativement, l'un grand & l'autre petit; ses yeux sont ronds, ses dents larges, les ailerons des ouies sont rougeâtres, ainsi que la queue: les nageoires du ventre sont noires, sa queue est fourchue: il a quatre ouies.

Ce poisson vit entre les pierres qui sont sur le rivage, & principalement dans les lieux fangeux: alors il est moins délicat; il fraie deux fois par an, au printems & en automne; il est fort lubrique & très-rusé: sa chair approche pour le goût de celle de la dorade, mais elle est plus seche & plus dure: elle nourrit beaucoup.

SARGON. Espece de petit plongeon. *Voyez au mot* CANARD.

SARICOVIENNE. Espece d'animal amphibie, mais qui habite plus dans l'eau que sur terre. On le trouve le long de la riviere de la Plata. Il est de la grandeur d'un chat: sa peau est douce comme le velours, & de couleur grise & noire; ses doigts sont unis ensemble par des membranes. Cet animal est réellement une espece de *loutre*, qui se trouve en différens endroits

de l'Amérique méridionale. C'eſt le *cariguiebeju* du Bréſil. Les ſaricoviennes vivent en ſociété dans des tanieres qu'elles ſe creuſent ſur les bords des fleuves: elle ſe nourriſſent de crabes, de poiſſons; auſſi leur chair eſt-elle bonne à manger: leur fourrure eſt très-eſtimée.

SARIGOY. Eſpece de renard du Bréſil : c'eſt la *carigueia* de *Marcgrave*.

SARIGUE ou MANITOU. Eſpece de *didelphe*. Voyez ce mot.

SARMENT. On donne ce nom aux tiges rampantes, comme le ſont celles de la vigne.

SARRASIN ou BLÉ NOIR, *fagopyrum*, *aut Sarracenicum frumentum*. Cette eſpece de grain eſt originaire d'Afrique, mais il eſt très-commun aujourd'hui en France, & on en cultive une grande quantité dans différentes Provinces.

Le ſarraſin pouſſe une tige haute d'une coudée & plus, cylindrique, branchue, garnie de rameaux de fleurs qui ſortent des aiſſelles des feuilles. Celles-ci ſont portées ſur des queues longues de deux pouces, aſſez ſemblables pour la forme à celles du lierre, mais d'un vert clair : au ſommet des tiges & des rameaux on voit paroître de petites fleurs blanches en roſe, diſpoſées en bouquet ou épi, chargées d'étamines rougeâtres. Aux fleurs qui fourniſſent aux abeilles une abondante récolte de miel, ſuccedent des graines triangulaires, contenant une farine très-blanche & inſipide. M. *Haller* dit qu'il y en a une autre eſpece à ſemences dentelées, qui vient de Sibérie, & qui ſupporte mieux le froid.

Cette plante n'eſt point délicate, on la ſeme dans nos champs en toutes ſortes de terres, & ordinairement après la récolte du ſeigle ou du méteil, & on obtient par ce moyen deux récoltes dans une même année : elle aime la pluie; elle croît promptement, & mûrit bien-tôt. On en ſeme peu en Suiſſe, dit M. *Bourgeois*, parce qu'elle mûrit rarement avant les gelées d'automne. On fait avec la farine de ſon grain un pain noirâtre, dont la ſaveur eſt un peu meilleure que celle du pain d'orge. Ce pain eſt humide, paſſe plus

plus vîte, & cause plus de vents que le pain de seigle. On l'emploie seul, ou on le mêle avec d'autres grains: il nourrit moins que le froment, le seigle & l'orge, mais plus que le millet & le panis.

La bouillie & les gâteaux que l'on fait avec la farine du sarrasin donnent une nourriture qui n'est pas mal-faisante. Cette farine peut être employée dans les cataplasmes résolutifs & émolliens.

On nourrit les bœufs & les autres bêtes de charge avec cette plante verte, & les volailles avec sa graine qui les engraisse promptement: cette graine échauffe aussi les poules & les fait pondre de bonne heure.

Quelques Jardiniers se servent avec avantage du son tiré de la farine de graine de blé de sarrasin pour préserver de l'humidité pendant l'hiver les cellules où ils conservent leurs plantes. On construit des planchers écartés des murs de deux ou de trois pouces, & on remplit exactement avec ce son l'intervalle qui est entre ces murs & ces planchers.

Lémery donne aussi le nom de *blé noir* ou *blé de vache & de bœuf*, ou *rouge herbe* a une plante qui s'appelle *melampyrum purpureum*. Sa tige est carrée, velue, purpurine, rameuse & haute d'un pied: ses feuilles sont opposées & verdâtres, un peu brunes; celles d'en haut sont purpurines: les fleurs ont des tuyaux terminés en haut par une maniere de gueule, de couleur variée purpurine & jaune rougeâtre; elles sont suivies par des fruits oblongs qui s'ouvrent de la pointe à la base en deux coques, lesquelles sont partagées en deux loges qui renferment des semences oblongues, noires & plus petites que des grains de blé. Cette plante croît entre les blés, principalement dans les terres grasses: les bœufs & les vaches en mangent beaucoup.

SARRETTE ou SERRETTE, *serratula*. C'est une espece de jacée dont la tige croît à la hauteur de deux ou trois pieds; elle est cannelée & rougeâtre; les feuilles d'en bas sont découpées comme celles de la scabieuse, & les autres sont oblongues, plus grandes que celles de la bétoine; dentelées en leurs bords comme une petite scie, de couleur verte obscure: au sommet

naiſſent des fleurs laciniées, comme celles des autres eſpeces de jacée, renfermées dans un calice écailleux: aux fleurs ſuccedent des ſemences garnies d'aigrettes. On trouve la ſarrette dans les bois & dans les prés, aux lieux ſombres & humides.

Cette plante eſt eſtimée vulnéraire, propre pour les contuſions, pour diſſoudre le ſang caillé, pour appaiſer la douleur des hémorrhoïdes: elle convient encore pour les hernies: on prétend que ſa feuille fournit une teinture jaune-verdâtre, qui eſt un peu d'uſage.

SARRIETTE, SADRÉE & SAVORÉE, *ſatureia ſativa*. La ſarriette cultivée le plus ordinairement, forme une touffe arrondie, branchue, d'un pied de hauteur. Son bois eſt dur & reſſemble à du bois ſec; ſes feuilles ſont étroites, oblongues; ſes fleurs ſont en gueule, & ſortent des aiſſelles des feuilles: elles ſont blanches, tirant ſur le purpurin; il leur ſuccede des ſemences menues, rondes, de couleur ardoiſée.

Cette plante qui eſt annuelle, vient aiſément dans toutes ſortes de terres; elle eſt indigene à l'Italie. Les Cuiſiniers la recherchent pour relever le goût des feves de marais, avec leſquelles elle s'allie fort bien; les Allemands en mêlent dans leur choukraut. Elle eſt beaucoup plus utile dans la Médecine, & ſi bonne, qu'on l'appelle la *ſauce aux pauvres*; elle eſt ſtomachique: ſa décoction injectée dans les oreilles, eſt bonne pour les affections ſoporeuſes: elle eſt utile en gargariſme pour le relâchement de la luette, & pour l'inflammation & gonflement des amygdales. La poudre de ſes feuilles ſéchée & bue dans du vin, ſoulage les maux de poitrine.

Il y en a deux autres eſpeces vivaces qui forment des arbuſtes aſſez élevés: on les appelle *tymbres*; elles ſont originaires de Candie: l'une porte des fleurs bleuâtres, & l'autre des fleurs blanches: ce ſont des arbriſſeaux de ſerre.

La ſarriette de montagne, *ſatureia montana*, eſt une eſpece de calament, mais qui a la feuille, le port & l'odeur de la ſarriette: *voyez* CALAMENT.

SASSAFRAS ou LAURIER DES IROQUOIS. On connoît ſous ce nom un bois, ou plutôt une racine

d'un roux blanchâtre, ſpongieuſe & légere, de couleur cendrée, rouſſâtre en dehors, d'un goût âcre, douceâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante, qui approche de celle du fenouil & de l'anis. On retire cette racine d'un arbre qui croît à la Virginie, au Bréſil, à la Floride, & dans pluſieurs provinces de l'Amérique.

Le ſaſſafras eſt une eſpece de laurier, dont le tronc eſt nu, fort droit & peu élevé. Ses branches s'étendent à ſon ſommet comme celles d'un pin ébranché; ſes feuilles ſont à trois lobes comme celles du figuier, vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous; ſes fleurs ſont en grappes, découpées en cinq parties: il leur ſuccede des baies ſemblables à celles du laurier. Cet arbre eſt toujours vert, il paroît qu'il peut s'élever en France, où il eſt cependant encore fort rare.

Le bois de ſaſſafras abonde en parties volatiles ſubtiles, comme le prouve ſon odeur: il excite la tranſpiration & la ſueur; il inciſe & réſout les humeurs épaiſſes, viſqueuſes, adoucit les douleurs de la goutte, remédie à la paralyſie & aux fluxions froides. On l'emploie utilement dans les maladies vénériennes: on en retire une huile eſſentielle, & cependant le bois a de la peine à brûler. On nous envoie quelquefois du bois d'anis pour celui de ſaſſafras.

SATELLITES. *Voyez au mot* PLANETE.

SATURNE. *Voyez au mot* PLANETE.

SATYRE, *ſatyrus*, *quadrumanus*. Nom donné à un être fantaſtique, qui tient de l'homme & du quadrupede, & que l'on dit être produit de la monſtrueuſe alliance de deux individus différens pour le ſexe & l'eſpece. Heureuſement pour l'humanité que ces êtres, s'ils exiſtent, périſſent ſans pouvoir ſe perpétuer. Il en eſt peut-être de la beauté des ſatyres, comme de la laideur des ogres, des eſpiégleries des lutins, des courſes des loup-garous, des aſſemblées du ſabat & de pareilles autres extravagances. Le ſatyre des Indiens eſt l'*orang-outang*: voyez ce mot. On trouve dans le Mercure de France, mois de Décembre 1761, p. 92, la traduction d'un Mémoire ſur les *Satyres*, les *Tritons* & les *Néréides*. On peut encore conſulter les ingénieuſes Lettres que le Public connoît ſous le titre de *Caprice*

d'imaginations : voyez aussi HOMME MARIN & HOMME DES BOIS.

SATYRE, *satyrus.* M. *Linnæus* donne ce nom à un papillon qui se repose sur les pierres & sur les rochers; c'est le *grand argus des prés :* il a les ailes très-entieres, brunes par dessus, les yeux noirs, la paupiere blanche, la marque d'un œil sur les premieres ailes, & trois sur les secondes, qui en ont sept en dessous.

SATYRION, *satyrium.* Plante de la famille des *orchis*, & qui emprunte son nom de la figure extérieure de sa racine : on en distingue de beaucoup d'especes parmi celles qui naissent dans les prés, dans les forêts, sur les collines & les montagnes, aux lieux ombragés ou exposés au soleil, secs ou humides, & qui fleurissent en différens temps de l'année, excepté l'hiver. On emploie plus communément en Médecine les especes à racines bulbeuses, comme ayant les racines plus charnues, & particuliérement les deux suivantes.

1°. Le SATYRION MALE ou TESTICULE DE CHIEN A FEUILLES ÉTROITES, *satyrium mas foliis maculatis ;* c'est l'*orchis morio mas.* On trouve fréquemment cette plante dans les broussailles, les bosquets & les prés. Sa racine est composée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muscades, dont l'un est plein & dur, l'autre ridé & fongueux, accompagné de grosses fibres : elle pousse d'abord six ou sept feuilles longues, médiocrement larges, semblables à celles du lis, mais plus petites, ordinairement marquées en dessus de taches d'un rouge brun : sa tige est haute d'environ un pied, ronde, striée, revêtue d'une ou deux feuilles ; portant en sa sommité un long épi de fleurs agréables à la vue, purpurines, nombreuses, un peu odorantes, blanchâtres vers le centre, & parsemées de quelques points d'un pourpre foncé ; chaque fleur est composée de six feuilles inégales, dont les cinq supérieures forment en se courbant une sorte de coiffe ; l'inférieure qui est plus grande, finit comme un éperon : à la fleur passée succede un fruit semblable à une lanterne à trois côtés, contenant des semences semblables à de la sciure de bois. Cette plante fleurit vers la fin d'Avril & au commencement de Mai ; les autres sa-

tyrions fleuriſſent plus tard. Entre les eſpeces qui croiſſent en pluſieurs endroits des environs de Paris, M. *Vaillant* a obſervé qu'il y en a dont les feuilles ſe couchent quelquefois à terre en formant une roue; il ajoute avoir compté juſqu'à quarante-trois fleurs ſur un pied.

2°. Le SATYRION A LARGES FEUILLES ou le GRAND TESTICULE DE CHIEN, *ſatyrium majus latifolium.* Ses bulbes ſont plus groſſes: on lui trouve, de même qu'aux autres eſpeces d'orchis bulbeux, un teſticule flaſque & l'autre plein, parce que tous les ans la bulbe de l'année précédente ſe flétrit, & il en renaît une nouvelle à la place: ſa tige a près de deux pieds de hauteur. Cette plante eſt chargée à ſa ſommité d'un épi long, pyramidal, plus ou moins ſerré, & compoſé de fleurs amples de couleurs variées & agréables à la vue; mais d'une odeur de bouc inſupportable, & repréſentant un caſque: ſes feuilles ſont très-larges & longues; elles ſortent de terre comme dans la plupart des *orchis*, dès le mois de Novembre; elle fleurit en Mai. C'eſt l'*orchis hirci odore* dont la ſixieme pétale fait un ruban dentelé, & dont l'éperon eſt fort court, dit M. *Haller.* Cette eſpece de *ſatyrion* n'eſt pas rare aux environs de Paris.

On choiſit les racines de l'une & de l'autre eſpece, groſſes, bien nourries, fermes, ſucculentes, d'un goût doux & viſqueux, tirées de terre au printems avant qu'elles aient pouſſé leur tige: on rejette la bulbe flaſque, & on emploie l'autre comme un excellent aphrodiſiaque. Il eſt d'uſage de faire ſécher ces bulbes & de les réduire en poudre, dont on donne un demi-gros dans un verre de bon vin pour augmenter la ſemence, fortifier les parties de la génération, & même pour aider à la conception. On tient dans les boutiques une conſerve de ſatyrion, qu'on eſtime auſſi propre à exciter à l'amour. Mais entre les diverſes préparations de ces ſortes de bulbes, la meilleure eſt peut-être celle qui ſe trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1740, p. 96*, indiquée par M. *Geoffroy.* Cet Académicien ayant reconnu que le *ſalep* ou *ſalop* étoit une eſpece d'*orchis*, dont les Turcs faiſoient uſage

pour réparer les forces épuisées, essaya de préparer des bulbes de satyrion de notre pays, pour en faire usage; il y réussit par le procédé suivant.

L'on enleve la peau des bulbes d'*orchis* bien nourries, on les jette dans l'eau froide, ensuite on les fait cuire dans de nouvelle eau, & on les fait égoutter, puis on les ensile en maniere de chapelet par un temps sec & chaud: elles deviennent alors dures & semblables au *salop*. En un mot, la préparation, la maniere de conserver ces racines desséchées, & d'en faire usage, est à-peu-près la même que celle du *salep* ou *salop*. Voyez ce mot.

Lorsqu'on emploie le satyrion comme aphrodisiaque, on lui associe quelques stimulans qui concourent aux mêmes effets, lesquels sont la semence de roquette, les trochisques de vipere, le scinc-marin, & l'essence d'ambre.

SAUGE, *salvia*. On distingue plusieurs especes de sauges, qui different par la forme & la couleur de leurs feuilles : elles sont rondes dans les unes, dentelées dans les autres; étroites dans celles-ci, plus larges dans celles-là: on les distingue encore en *grande sauge* & en *petite sauge*, ou *sauge franche*: on dit aussi *sauge de Catalogne*.

Les sauges portent des fleurs labiées, odorantes; la levre supérieure est grande & courbée en faucille, la levre inférieure est divisée en trois: on trouve dans l'intérieur deux étamines entieres, & deux autres qui sont avortées; ces étamines sont attachées ensemble, & d'une façon singuliere, par un filet fourchu, qui sert à distinguer les plantes de ce genre. Il leur succede des semences arrondies; les feuilles sont ovales, relevées en-dessous d'arêtes assez saillantes, & creusées en-dessus de sillons profonds: elles sont placées deux à deux sur les branches.

La sauge passe pour être céphalique, cordiale, alexitere: on l'ordonne en infusion comme le thé, surtout la petite espece, qui fait aujourd'hui la base de la plupart des gargarismes, dont on fait usage pour les maux de gorge, pour les affections scorbutiques de la bouche, du palais & des gencives. Ils sont encore fort

utiles pour raffermir les dents branlantes & fortifier les gencives. On se sert aussi de l'eau de sauge distillée pour les mêmes usages, dit M. *Bourgeois*. Les Chinois aiment tant la sauge, qu'ils s'étonnent comment les Européens viennent chercher le thé dans leurs pays, pendant qu'ils ont chez eux une plante aussi excellente, & qui réellement lui est préférable ; aussi les Hollandois ont-ils grand soin d'enlever, à grand marché, presque toute la récolte de la sauge qui croît sur nos côtes de Provence, & de la porter en Chine, où ils la vendent très-cher, tant aux Chinois qu'aux Japonois. On prétend que dans l'échange d'une caisse de sauge, ils en obtiennent de ces peuples deux caisses & souvent trois de thé vert. Une telle industrie doit nous servir d'exemple, & nous engager à faire nous-mêmes ce commerce d'échange.

On fume de la sauge comme du tabac, pour débarrasser le cerveau. La décoction des feuilles & des fleurs de cette plante est très-utile pour fortifier les nerfs, ramollir les tumeurs & dissiper les enflures.

On prépare avec les fleurs de sauge, une conserve; avec la plante entiere une huile distillée, & une huile par infusion & par coction ; l'on fait un vinaigre avec les feuilles & les fleurs. Cette huile aromatique est très-bonne pour les rhumatismes.

Comme les sauges conservent leurs feuilles pendant l'hiver, elles sont très-propres à décorer les bosquets pendant ce temps, sur-tout les especes à feuilles panachées. Toutes font un bel effet pendant le mois de Juin, quand elles sont en fleurs; c'est pour cela qu'on en fait des bordures dans les potagers. Ces plantes ne sont point délicates sur la nature du terrain.

M. *Tournefort* nous apprend qu'il a vu au Levant des galles fort grosses sur les sauges, (ces galles sont formées par des piqûres d'insectes) qu'elles sont bonnes à manger, qu'on les porte au marché, & qu'on les confit au sucre.

SAUGE AMERE. Nom donné à une espece de *teucrium* d'Espagne, & à larges feuilles. Cette plante est apéritive vulnéraire. On donne aussi le nom de *teucrium* à la *germandrée en arbre*.

SAUGE EN ARBRE ou BOUILLON SAUVAGE, *phlomis fruticosa salviæ folio latiore & rotundiore.* Plante qui croît aux lieux secs & pierreux des pays méridionaux de la France & autres pays chauds : sa racine est longue, ligneuse & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges carrées, dures, rameuses & chargées d'un duvet blanc : ses feuilles sont grandes & ressemblent à celles de la sauge : ses fleurs sont jaunes ; elles naissent en gueule, verticillées ; elles sont suivies chacune de quatre semences oblongues & enveloppées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Cette plante, dont l'odeur n'est ni forte, ni désagréable, est estimée propre pour la brûlure, les hémorroïdes & pour le flux de sang. On prétend que les Paysans brûloient autrefois les tiges desséchées du bouillon sauvage pour s'éclairer : ils en mettoient dans les lampes en guise de mêche. J'en ai fait un essai, qui ne m'a point réussi.

SAUGE DE JERUSALEM & DE BETHLÉEM. *Voyez à l'article* PULMONAIRE.

SAUGE SAUVAGE ou FAUX SCORDIUM. *Voyez à la suite du mot* GERMANDRÉE D'EAU.

SAVINIER. *Voyez* SABINE.

SAULE ou SAULX, *salix*, est tantôt un arbre, & tantôt un arbrisseau, qui vient fort bien dans les lieux humides & marécageux : il croît très-vîte ; on l'étête & on en fait des coupes tous les trois ou quatre ans : lorsqu'on le laisse croître naturellement, il devient très-grand, très-beau, & fait un bel effet dans les parties humides des parcs. On tire alors de ces arbres de belles planches, comme du tilleul. Ce grand saule est le SAULE VULGAIRE BLANC, *salix alba major aut vulgaris.*

Il y a un très-grand nombre d'especes de saules, dont les unes sont nommées *osiers*, lorsqu'ils se plient avec facilité : mais en général, il y a des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différens individus. Les fleurs mâles sont à étamines, & forment par leur assemblage des chatons écailleux : les fleurs femelles sont aussi disposées en chatons ; mais elles ne sont formées que de pistils, auxquels succedent des capsules qui renfer-

ment un grand nombre de femences menues & aigrettées, ce qui fait paroître ces chatons comme chargés d'un coton court & très-fin. Ces fleurs s'épanouiffent en Mars & en Avril, & font des premieres à fournir à la récolte des abeilles.

Les feuilles de la plupart des faules, font longues & pointues ; il y a cependant des efpeces qui les ont prefque rondes : elles font toujours pofées alternativement fur les branches, & l'on ne connoît qu'une feule efpece où elles foient oppofées.

Le faule fe multiplie avec la derniere facilité : il ne s'agit que de piquer des branches de cet arbre en terre, à un pied ou deux de profondeur. On doit préparer le trou avec un pieu, afin d'éviter de meurtrir l'écorce des plantards, parce qu'il fe formeroit des chancres aux endroits offenfés. On plante auffi beaucoup de ces arbres dans tous les bas prés, où ils réuffiffent très-bien le long des rivieres & ruiffeaux : & on en voit plufieurs qui font de très-belles pouffes, quoiqu'il ne leur refte prefque plus que l'écorce, & que tout l'intérieur en foit pourri: c'eft l'effet des eaux qui féjournent fur leurs têtes dépouillées. En effet on voit de ces miférables troncs qui reprennent tous les ans leur verdure & fe couronnent de branches touffues, preuve convaincante que c'eft l'écorce feule qui tranfmet les fucs nourriciers à toutes les branches, & qu'un arbre peut végéter fans moelle. Le faule abandonné aux mains de la nature, devient quelquefois très-grand & d'une groffeur confidérable. On a vu dans le fiecle dernier des faules creux qui avoient neuf pieds de diametre, c'eft-à-dire vingt-fept pieds de circonférence, & qui fleuriffoient tous les ans.

Quoique les faules foient des arbres aquatiques, quelques efpeces, qu'on nomme *ofiers rouges des vignes*, *falix vulgaris rubens*, viennent affez bien dans un terrain fec : on les plante comme la vigne & on les étête à demi-pied de terre ; il fuffit d'en piquer en terre de petites boutures. On s'en fert à lier les ceps de vigne contre les échalas ; les gros brins refendus en deux ou trois, fervent aux Tonneliers pour lier les cerceaux.

L'osier dont les Vanniers font usage, est l'osier jaune dont les feuilles sont dentelées ; on le plante comme les vignes, dans un terrain élevé au-dessus de l'eau de deux ou trois pieds : on a soin de détruire les herbes à l'endroit où on le cultive. Ces osiers, lorsqu'ils sont beaux, ne s'emploient qu'écorcés : c'est pourquoi les Vanniers les laissent dans leur cave, jusqu'à ce qu'ils poussent & soient en pleine seve ; alors ils emportent facilement l'écorce, en les passant dans une mâchoire de bois, & ils assujettissent ces osiers écorcés par bottes, afin qu'ils ne se contournent pas en différens sens. Lorsqu'ils veulent les employer, ils les mettent tremper dans de l'eau pour les rendre plus souples. L'écorce de ces osiers, est employée par les Jardiniers, pour lier les écussons lorsqu'ils greffent.

Les especes de saules qui se rompent au lieu de plier quand on en veut faire des liens, de même que les especes qu'on nomme *marseaux* ou *petits saules*, peuvent servir, étant refendues, à faire des perches à échalas. Le meilleur moyen de tirer bon parti de ces échalas de saule, c'est de les conserver pendant un an entier en bottes bien liées, afin d'empêcher qu'ils ne se recourbent : au bout de ce temps, ils sont presque d'un aussi bon usage que ceux de chêne qu'on emploie aujourd'hui, & qui ne sont souvent que d'aubier.

Les feuilles & les chatons de saule sont estimés astringens & rafraîchissans. M. *Ed. Stone* vient de donner dans le cinquante-troisieme Volume des *Transact. Philos.* (Observat. XXXIII.) le détail du succès de l'écorce du *saule vulgaire blanc* pour la guérison des fievres. Cette écorce qui est fort amere, étant desséchée, puis réduite en poudre & administrée comme le quinquina, dissipe les fievres : excepté la fievre quarte & celle d'automne, que cette nouvelle poudre diminue bien, mais n'emporte pas ; elle ne les détruit qu'en la mêlant avec celle de l'écorce du Pérou appelée *quinquina*. On dit que le duvet des chatons de saule est propre à arrêter le sang. L'Auteur de l'*Histoire des Plantes de Lyon*, assure que le charbon de bois de saule est le meilleur dont on puisse se servir pour faire

la poudre à canon, parce qu'il prend feu fort aisément. Il dit aussi que les Peintres le brûlent pour faire du crayon. Voici une propriété singuliere, que l'on attribue au bois de saule, c'est que ce bois, quoique tendre, à la propriété d'aiguiser les couteaux, & de les rendre aussi polis & aussi tranchans que le pourroit faire une pierre à aiguiser. Toutes les especes de saule & de peupliers desséchées dans du papier gris, le teignent en noir tirant sur le violet, ce qui semble indiquer qu'elles contiennent une matiere propre à être employée en teinture. Les fleurs de plusieurs saules ont une odeur fort agréable, & on distille d'un saule de Perse une eau, dont *Kæmpfer* vante singuliérement la charmante odeur.

On lit dans *les Annonces d'Hanovre*, *19 Avril 1754*, l'Histoire d'une espece de coton qui croît en Allemagne sur les saules, & dont on a réussi à faire quelques essais. On voit aux dernieres branches de l'arbre, une sorte de silique longue d'un doigt, & composée de trente ou de quarante capsules, qui sont toutes remplies d'un duvet très-fin : elles s'ouvrent à la fin ou au commencement de Juin, & le duvet qui en sort s'envole promptement. Voici la maniere d'en faire la récolte : dès que les premieres siliques jaunissent un peu, on coupe avec des ciseaux à tailler les haies, l'extrémité des branches & toutes celles qui sont les plus chargées de capsules, & on les porte dans de grandes chambres où on les amasse. On retourne pendant quelques jours ces bouts de branches, afin que les capsules s'ouvrent d'elles-mêmes : on a soin de chasser dans un coin de l'attelier, avec un éventail de plumes, tout le coton qui en sort. Toute cette opération se fait avec attention & propreté. On auroit peine à s'imaginer combien ce duvet peut être utile ; on l'emploie dans des courte-pointes, dans des jupons piqués, & dans des doublures ; on en fait des mêches pour les bougies, les chandelles & les lampes. On prétend qu'en le filant & le travaillant, on peut le mêler avec le véritable coton, & en fabriquer de jolies étoffes. Enfin, ce même coton, mêlé avec la plume de l'estomac d'oie ou de canard, n'imite pas mal ce duvet

du Nord, connu ſous le nom d'*égledun* ou d'*eiderdon*. Voyez à l'article CANARD.

SAULE OSIER ou MARSEAU, *ſalix caprea latifolia.* Arbriſſeau ſauvage aquatique, dont le bois eſt blanc, la feuille ronde, d'un vert clair & les fleurs jaunes: il ſe multiplie de marcottes & de rejetons; c'eſt une eſpece de ſaule. *Voyez ce mot.*

SAUMON, *ſalmo.* Selon *Artedi*, c'eſt un poiſſon, tant de l'Océan, que des rivieres qui vont s'y rendre. Il a la tête aiguë & petite, à proportion de la taille ou grandeur du corps, & en quelque façon conique, quand la bouche eſt fermée; l'ouverture de la bouche eſt aſſez ample; la mâchoire ſupérieure eſt plus alongée lorſque la bouche eſt fermée, c'eſt-à-dire, la mâchoire inférieure eſt rétrécie & réfléchie en haut, où elle entre dans le ſinus de la mâchoire ſupérieure; mais cette inflexion eſt beaucoup moins ſenſible dans quelques individus, c'eſt une variété qui dépend du ſexe, ſelon quelques Auteurs. Les narines ſont percées de deux trous, un peu plus proche des yeux que du bec: les yeux ſont ronds, ſitués aux côtés de la tête, avec une iris argentée, mêlée d'un peu de verdâtre, & une prunelle noirâtre: les couvercles des ouies ſont argentés, tachetés, & compoſés de chaque côté de deux ou plutôt de quatre lames oſſeuſes, & de douze os un peu larges & courbés joints enſemble par une membrane: la ligne latérale du corps eſt très-droite, plus proche du dos que du ventre, tachetée en deſſus & en deſſous: les écailles ſont médiocres, arrangées en façon de tuiles; elles ſont plus grandes & noirâtres ou bleuâtres au dos, & ailleurs elles ſont argentées: le dos eſt convexe, & le ventre un peu large.

Le ſaumon a pluſieurs rangées de dents aiguës; 1°. au bord de la mâchoire, tant ſupérieure qu'inférieure, entre leſquelles il y a quelques dents plus petites & mobiles: il y en a un plus grand nombre à la mâchoire ſupérieure. 2°. Deux rangs de dents robuſtes aux côtés du palais, diſpoſées en droite ligne ſuivant la longueur, dans l'interſtice deſquelles il y a deux, trois & quatre dents plus petites: la langue eſt épaiſſe, garnie comme de deux rangées de 4, 5, 6 à 7 dents aiguës, recourbées

en dedans; quatre ouies de chaque côté. Il a deux nageoires au dos, dont la premiere est à rayon, & la postérieure est noire & grasse, & dépourvue d'arêtes: les nageoires de la poitrine sont noirâtres, à arêtes branchues; celles du ventre sont blanchâtres & tiquetées de noir. Il y a toujours au dessus de chaque nageoire une grande apophyse écailleuse & blanche: la nageoire de l'anus est blanche, un peu grasse: la queue est noirâtre, un peu fourchue: la vessie aérienne de ce poisson est longue, étendue par toute la capacité du bas-ventre: le long de l'épine du dos, on lui voit 36 vertebres, & environ 33 côtes de chaque côté. Sa longueur totale est communément de 28 pouces & demi. *Peyerus* a donné des observations anatomiques très-curieuses sur les entrailles du saumon. Il se trouve principalement dans la mer Baltique, & dans toutes les plus grandes rivieres qui vont se décharger dans cette mer.

On dit que ce poisson naît dans les rivieres, qu'il descend à la mer, puis qu'il revient à son lieu natal pour y jeter ses œufs.

Suivant des relations assez exactes, les saumons remontent en foule au premier printems, de l'Océan dans le Rhin; de sorte qu'au mois de Mai ils abondent autour de Basle. Ils se plaisent à remonter, sur-tout quand les rivieres sont troubles & grossies par l'abondance des pluies: lorsqu'ils mettent bas ils changent de couleur & de goût, même de figure, mais ce n'est point la maigreur qui en est la cause.

Cette maigreur ne commence qu'après le solstice d'été, & va en augmentant insensiblement. Vers la fin du mois de Novembre ils remontent les rivieres tant qu'ils peuvent pour y jeter leurs œufs; ce qu'ils commencent d'abord après le solstice, puis ils continuent pendant l'automne & l'hiver jusqu'au commencement du printems. Pour cela, ils cherchent un lieu commode, c'est-à-dire, des sables sur lesquels la riviere coule rapidement. Ils y creusent une fosse longue de trois ou quatre pas, & large d'environ quatre pieds. Alors la femelle y jette des œufs gros comme des pois, que le mâle arrose de sa laitance, ce qui les fatigue beaucoup l'un & l'autre; & pour empêcher que la riviere ne les

entraîne, ils ont l'industrie de les entourer d'un rempart de pierre. Le mâle & la femelle travaillent de concert à la construction de cette digue : voilà les œufs à l'abri des flots & de la tempête ; ils restent ainsi jusqu'au printems, où la chaleur les anime, & en fait naître des saumonneaux d'abord mollasses. C'est une chose singuliere que les saumonneaux mâles se trouvent quelquefois pleins de laites, & qu'ils fraient avec les femelles adultes, tandis que dans les saumonneaux femelles on ne trouve jamais d'œufs. Ils jettent leurs œufs plus volontiers dans les petites rivieres qui tombent dans le fleuve, que dans le Rhin, & retournent à la mer pour la plupart.

Quelquefois les crues des rivieres agitent l'eau des fosses, dispersent les œufs qui y sont déposés, & il en périt une partie, ou par l'inondation, ou parce qu'elle est dévorée par les poissons : quelquefois aussi il peut arriver que les fosses restent à sec, sans pourtant que les œufs, ces tendres dépôts, périssent ; car dès que les eaux viennent à recroître, ils s'animent & éclosent comme s'ils n'avoient jamais manqué d'eau. Les pêcheurs conjecturent par l'abondance ou la disette des eaux, s'il faut attendre pour l'année suivante une grande ou petite provision de saumons.

Les saumonneaux ne se tiennent pas volontiers un ou deux ans dans le Rhin ; mais d'ordinaire avant l'année révolue, ils descendent des autres rivieres dans le Rhin, & de là dans l'Océan ; ce qu'ils font dès qu'ils ont quatre à cinq pouces de longueur : car il s'en trouve très-rarement qui aient huit à neuf pouces. Enfin, lorsqu'ils ont pris leur accroissement dans l'Océan jusqu'à devenir de vrais saumons, (ce qui ne tarde pas) quoique des pêcheurs disent qu'ils ne parviennent à leur perfection qu'au bout de six ans, ils remontent le Rhin, comme il a été dit ci-dessus.

Il semble que ce poisson fasse perpétuellement effort contre le courant des rivieres. Il est très-agile à sauter ; il fléchit son corps en maniere de cercle, & d'un effort il s'éleve au dessus de l'eau avec impétuosité : les sangsues, qui les tourmentent & les épuisent par leurs mor-

ſures, les obligent quelquefois à ſauter ainſi, avec beaucoup d'effort.

Ce poiſſon eſt encore ſujet, comme bien d'autres, à nourrir dans ſes entrailles des vers plats. Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroy* trouverent, il y a quelques années, dans le ventre d'un ſaumon, qui peſoit plus de 25 livres, un *ténia* d'une longueur extrême, & d'une grande blancheur, lequel étoit encore plein de vie quatre jours après la mort du poiſſon.

M. *Linnæus* dit que le ſaumon habite auſſi dans les plus grandes rivieres de la Suede; mais il y paſſe rarement l'hiver, ſur-tout dans le Lac Siljam en Dalécarlie. Tous les mâles ont, dit-il, la mâchoire crochue. Dans toutes les grandes rivieres ce poiſſon remonte à plus de 60 & 100 lieues loin de la mer, & deſcend tous les ans. Sa courſe eſt très-rapide; & quand il nage contre le fil de l'eau, on diroit que c'eſt un trait qui eſt décoché.

On peut regarder le ſaumon comme un des plus grands poiſſons de riviere que nous connoiſſions. Il eſt gros comme la cuiſſe; il égale quelquefois le thon pour la grandeur: on en prend qui peſent 30 à 40 livres. Ce poiſſon a la peau un peu épaiſſe; la chair en dedans eſt entremêlée de graiſſe par-tout, & ſur-tout au ventre: cette chair eſt blanchâtre avant que d'être cuite; mais étant cuite ou ſalée, elle devient rouge: elle raſſaſie beaucoup. Le ſaumon frais eſt d'un goût meilleur que celui que l'on a ſalé pour le conſerver & le tranſporter en différens lieux. Le meilleur morceau du ſaumon eſt la hure: on en eſtime enſuite le ventre.

Les Auteurs ne ſont pas d'accord touchant la nourriture dont uſe le ſaumon: on ſait cependant qu'il avale aſſez avidement les vers de terre, les goujons, ou autres petits poiſſons qu'on lui préſente pour amorce. Il s'engraiſſe beaucoup dans l'eau douce, & ſa chair y devient plus ſucculente; mais quand il reſte plus d'un an dans les rivieres, ſa chair devient pâle, ſeche, maigre, & d'une ſaveur bien moins agréable. Ce poiſſon vit pluſieurs années, & on peut le tenir long-temps hors de l'eau ſans qu'il meure. Le ſaumon ne ſe trouve point dans la Méditerranée; il ſuit les ſalines ou bateaux de



ſel qui remontent nos rivieres : on peut dire qu'il differe en grandeur & en bonté, ſuivant les lieux où il habite. On vante les ſaumons de la Tamiſe, du Rhin, de la Moſelle, de la Loire, de la Garone, de la Dordogne, & de l'Allier : ceux qu'on pêche en Laponie paſſent, ſelon *Rondelet*, pour les plus excellens ſaumons de l'Europe.

Hiſtoire de la pêche du Saumon en Baſſe-Bretagne.

M. *Deſlandes* dit qu'à Châteaulin, petite ville de la Baſſe-Bretagne, l'on pêche quelquefois juſqu'à 4000 ſaumons. Le détail que cet Obſervateur donne de cette pêche eſt aſſez curieux, ainſi que quelques remarques générales qu'il a eu occaſion de faire. Les ſaumons, dit-il, qui naiſſent dans les rivieres, deſcendent enſuite à la mer, & retournent après cela dans les mêmes rivieres juſqu'à ce qu'ils meurent, ou, ce qui leur arrive plus ordinairement, juſqu'à ce qu'ils ſoient pris. Quand ils entrent dans une riviere, ils la remontent conſtamment ; de ſorte que l'on prend ſouvent loin de leur embouchure, des ſaumons qui ne ſe prennent guere en pleine mer : effectivement, quoique la riviere de *Châteaulin* ſe décharge dans la rade de Breſt, on ne prend point de ſaumons dans cette rade, où la pêche d'autres ſortes de poiſſons, eſt d'ailleurs très-abondante ; mais on en verra bientôt la raiſon.

Une autre particularité qui diſtingue les ſaumons, c'eſt qu'ils ne viennent jamais que par grandes troupes & comme en armée, de même que les *harengs*, les *maquereaux*, les *thons* & les *ſardines :* mais il y a dans leur marche une différence eſſentielle ; car nous avons dit que les harengs n'étoient attirés ſur les côtes de Normandie, & notamment ſur celles de la Grande-Bretagne, que par une infinité de petits vers dont la mer contient alors des quantités innombrables. Les maquereaux ſe raſſemblent à l'entrée du printems près de certaines côtes, pour paître en compagnie une eſpece d'algue marine dont ils ſont fort avides. Les thons ne ſe répandent ſur les côtes de Provence & de Languedoc qu'en fuyant : ils y trouvent un aſile contre les inſultes

ſultes du poiſſon *empereur*, lequel a un tel aſcendant ſur les thons, timides de leur naturel, qu'à ſon approche ils ſe fauſilent les uns ſur les autres, & vont s'échouer à la premiere terre. Les ſardines ne feroient que ſe montrer ſur les côtes de Baſſe-Bretagne, ſi pour les y retenir on ne les amorçoit avec une compoſition préparée en Norwege, dont il faut alors couvrir la mer en cet endroit. *Voyez au mot* SARDINE.

A l'égard des ſaumons, ce qui les invite à s'attrouper & à marcher par bandes & en compagnie, c'eſt le déſir de travailler à leur multiplication: en effet, quand les ſaumons entrent dans une riviere, les femelles vont toujours devant, & les mâles ſuivent avec différentes vîteſſes. Il y a apparence que les plus amoureux ſont les plus empreſſés. Et quand le temps arrive que les femelles jettent leurs œufs, alors les mâles les fécondent à l'envi les uns des autres: rien ne les arrête, rien ne peut les détourner.

Au reſte les ſaumons ne fréquentent pas indifféremment toutes les rivieres: il y en a deux dans la rade de Breſt preſqu'égales & paralleles, mais on ne pêche des ſaumons que dans une ſeule; ſans doute que la nourriture qu'ils y trouvent leur eſt plus convenable & les attire davantage: c'eſt toute la raiſon qu'on peut rendre de ce choix. Quelques-uns ſoupçonnent que les ſaumons remontent plus volontiers une riviere entretenue par la fonte des neiges: c'eſt ce qu'il eſt facile de vérifier.

Une remarque encore très-importante de M. *Deſlandes*, c'eſt que dans les lieux où ſe fait la pêche des *thons*, des *harengs*, des *ſardines*, la mer s'engraiſſe pendant tout le temps que dure cette pêche, & file comme de l'huile; quelquefois même elle étincelle, ſur-tout quand on la frappe avec le tranchant des rames: on ne voit rien de ſemblable dans les rivieres où ſe fait la pêche des ſaumons, quoiqu'il s'y en prenne des quantités prodigieuſes, & que cette pêche dure pluſieurs mois de ſuite: l'eau n'y eſt jamais troublée, ni épaiſſie. La chair de ce poiſſon, qui eſt compacte & ne ſe réduit point en huile, eſt également bonne

toutes les années, mais il n'en eſt pas de même dans les poiſſons huileux.

Ces ſaumons ont un inſtinct qui a quelque choſe de particulier, & qu'un Phyſicien ne doit point avoir honte d'admirer. On ſait qu'une riviere a un mouvement plus rapide à ſa ſurface que proche du fond, où elle eſt beaucoup plus retardée par l'inégalité & l'immobilité des corps qui forment ſon ſol: (*voyez le* Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides de M. *Mariotte*). Auſſi M. *Deſlandes* a-t-il remarqué que les ſaumons en remontant la riviere ſe tiennent tous le plus près qu'ils peuvent du fond, qui eſt moins rapide; au lieu qu'en la deſcendant ils s'élevent tous à la ſurface, dont le courant eſt le plus fort. La raiſon de cette différente allure ſe découvre aiſément; & c'eſt pour le même but phyſique que les Bateliers font remonter leurs bateaux le long des bords où le courant eſt moins rapide; mais pour deſcendre ils cherchent le milieu de l'eau, qui a plus de viteſſe. Après ces réflexions M. *Deſlandes* paſſe à l'établiſſement qui a été fait à Châteaulin pour la pêche des ſaumons. Cet établiſſement conſiſte dans un double rang de pieux qui traverſent la riviere d'un côté à l'autre, & qui étant enfoncés à refus de mouton, forment une eſpece de chauſſée ſur laquelle on peut paſſer. Ces pieux ſont mis les uns près des autres, & il y a encore de longues traverſes aſſujetties par des boucles de fer qui les retiennent tant au-deſſus qu'au-deſſous de l'eau. A gauche, en montant la riviere, eſt un coffre fait en forme de grillage, & qui a quinze pieds ſur chaque face: on l'a tellement ménagé, que le courant de la riviere s'y porte de lui-même. Au milieu de ce coffre & preſque à fleur d'eau ſe voit un trou de dix-huit à vingt pouces de diametre, environné de lames de fer blanc un peu recourbées, qui ont la figure de triangles iſoceles, & qui s'ouvrent & ſe ferment facilement. Leur aſſemblage reſſemble aſſez aux ouvertures des ſouricieres faites avec du fil de fer. Le ſaumon conduit par le courant vers le coffre, y entre ſans peine en écartant les lames de fer blanc qui ſe trouvent ſur ſa route, & dont les baſes bordent le trou. Ces lames en ſe rapprochant les

unes des autres forment un cône, & elles s'ouvrent jusqu'à devenir un cylindre. Au sortir du coffre le saumon entre dans un réservoir, d'où les Pêcheurs le retirent par le moyen d'un filet attaché pour cela au bout d'une perche. Leur adresse est en cela si grande, qu'ils ne manquent point de retirer aussi-tôt celui qu'ils choisissent de l'œil.

Les saumons ne viennent pas toujours avec la même abondance. Quand ils se suivent de loin, ils se rendent tous dans le coffre, & du coffre dans le réservoir, sans monter davantage; mais quand ils arrivent par grande troupe, les femelles attirant les mâles, qui redoublent d'ardeur & de force pour les suivre, alors ils passent à travers les pieux qui forment la chaussée, & avec une vîtesse incroyable: à peine les peut-on suivre des yeux; par ce moyen un grand nombre de saumons échapperoit aux Pêcheurs, s'ils n'avoient attention de s'embarquer dans de petits bateaux plats, & de se couler le long de la chaussée, en y tendant des filets dont les mailles sont assez serrées: tout le poisson qui s'y prend est aussi-tôt porté dans le réservoir, où il se dégorge & acquiert un goût plus exquis.

Outre le saumon ordinaire que tous les Naturalistes ont assez bien décrit, il y en a un autre dont ils n'ont point parlé, & qui peut être nommé *saumon coureur*. Il differe du premier par trois endroits; par son corps qui est plus long & plus mince, plus favorablement taillé pour fendre les eaux; par sa chair, qui est si glaireuse, que ceux mêmes qui se contentent de mets grossiers, n'en peuvent point manger; par sa queue, qui est très-large & très-flexible, & dont il se sert avec un art infini.

Cette espece de saumon nerveux vient continuellement sur l'eau, qu'il frappe du plat de sa queue, mais avec une telle vîtesse, que l'eau s'arrête en quelque maniere & devient à son égard un corps solide, par le moyen duquel il s'éleve de douze à quinze pieds au dessus de sa surface. L'animal de mer pisciforme le plus énorme de tous, qui est la baleine, a aussi la faculté de bondir quelquefois quinze à vingt pieds de haut. *Voyez* BALEINE.

Il eſt venu ſur cela une penſée à M. *Deſlandes*, qu'il ſoumet à la critique. Lorſque la mer ſe retire on voit ſur tous les bords une infinité de petits vers de couleur rougeâtre, qui ſe dégagent peu-à-peu, & ſortent du ſable pour venir reſpirer un air nouveau. Rien n'attire plus le poiſſon que ces ſortes de vers; ils en paroiſſent tous extrêmement friands: & l'on remarque que les poiſſons ſauteurs ſe jettent ſur les rivages que la mer a abandonnés pour y ſaiſir ces mêmes vers; aucun mets ne paroît plus à leur goût. Nous croyons cependant que M. *Deſlandes* excepte la baleine, qui ſans doute ne peut ſe jeter ainſi volontairement à ſec ſur le ſtrandt ou plage ſableuſe, puiſqu'elle y périt.

Revenons à la pêche de Châteaulin; elle s'ouvre vers le mois d'Octobre; les ſaumons commencent alors à goûter la riviere, & lorſque les premiers ſaumons ſont paſſés, les autres accourent en plus grand nombre, & la pêche augmente inſenſiblement. Vers la fin de Janvier elle ſe trouve dans ſon fort, & elle ſubſiſte à-peu-près ſur le même pied pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril: on prend alors des quantités prodigieuſes de ſaumons. En Mai les femelles jettent leurs œufs, qui ſont en même temps fécondés par la ſemence des mâles attachés à leur ſuite. Auſſi commence-t-on à voir la ſurface de la riviere ſe couvrir de petits ſaumons qui ne demandent que la mer, & vont s'y rendre. Dès ce moment la pêche diminue, & les ſaumons qui ſe laiſſent prendre ont, avec un air foible & preſque hébété, un goût aſſez déſagréable. Enfin ils diſparoiſſent au mois de Juillet, où la récolte des chanvres ſe trouvant finie, on les met rouir dans les eaux courantes: elles ſe colorent, elles contractent une qualité mal-faiſante en peu de temps; & comme elles ſe rendent dans les rivieres que les ſaumons habitent, elles les chaſſent: dès qu'on apperçoit ce départ, on quitte auſſi la riviere, & on leve les écluſes ou éventaux qui tiennent à la digue, afin que le poiſſon qui s'eſt porté au deſſus, puiſſe redeſcendre avec facilité.

Il reſte encore deux éclairciſſemens à donner: le premier regarde cette couleur rouge qui affecte les ſaumons lorſqu'ils ſont cuits en entier, & qu'ils n'ont

presque plus quand on les coupe par morceaux & qu'on les fait légérement griller. Pour découvrir d'où pouvoit venir cette couleur, qui selon quelques-uns, a sa source dans le plus ou moins de vigueur de l'animal, M. *Deslandes* a ouvert plusieurs saumons sur le lieu même & au sortir de l'eau ; il a trouvé qu'ils avoient tous dans l'estomac un petit corps rouge semblable à une grappe de groseille, qui cédoit facilement sous les doigts. Il en prit & en jetta dans un verre d'eau tiede, qui devint rougeâtre aussi-tôt. Il y a apparence que quand le saumon est cuit en entier, ce petit corps se dissout & communique par une espece de transfusion insensible sa couleur à toutes les parties du poisson ; au lieu que quand ses parties sont coupées & séparées les unes des autres, elles ne peuvent recevoir la même couleur, & ne la reçoivent point effectivement. Lorsqu'un saumon est gardé sept ou huit jours, (il peut encore être gardé plus long-temps sans se corrompre), cette petite grappe se transforme en une espece de boue fine & légere, qui a les mêmes propriétés.

Le second éclaircissement, plus nécessaire encore que le premier, consiste à déterminer pourquoi les saumons reviennent tous les ans dans la même riviere où ils sont nés, & cela jusqu'à ce qu'ils meurent, ou qu'ils soient pris. Comment, dira-t-on, (c'est M. *Deslandes* qui parle), a-t-on pu savoir cette particularité, qui a échappé à tous les Naturalistes ? Il est à propos d'en instruire le Lecteur. J'avois chargé les Pêcheurs de Châteaulin de retenir une douzaine de saumons parmi ceux qui descendent la riviere, & après leur avoir attaché à chacun un petit cercle de cuivre vers la queue, de les remettre dans l'eau ; ce qu'ils ont exécuté avec beaucoup d'adresse, & en trois années différentes. J'ai ensuite su d'eux-mêmes qu'ils avoient repris quelques-uns de ces saumons, une année cinq, une autre année trois, une autre enfin deux. La disposition du coffre, & plus encore du réservoir où le coffre aboutit, rendoit cette observation très-aisée.

Les Princes d'Asie qui aiment la pêche avec passion, font mettre aussi avec art de petites chaînes d'or ou d'argent aux poissons extraordinaires qu'ils prennent,

pour voir si ces poissons remis dans l'eau viendront encore se prendre à leurs filets; & il arrive souvent qu'une pareille curiosité leur réussit: on assure même que c'est par des poissons ainsi marqués qu'on a reconnu la communication de la Mer Caspienne avec la Mer Noire, & même avec le golfe de Perse.

M. *Anderson* confirme en peu de mots ce que dit M. *Deslandes*. Proche de Holme en Islande, dit-il, dans l'Ellera, près de Kleppée, & dans d'autres golfes profonds où se déchargent des ruisseaux & de petites rivieres qui tombent avec impétuosité des montagnes & des rochers, on trouve des saumons qui nagent contre les plus fortes cascades, & qui s'élancent souvent jusqu'à des hauteurs prodigieuses. Les Islandois ont l'adresse d'en prendre quantité par le moyen d'une espece de coffre fait de treillage serré qu'ils dressent directement dans la route du poisson, & qui sans l'empêcher de monter dans l'eau, l'arrête lorsqu'il veut descendre à la mer. Dans le temps que le saumon est le plus gras, on tend dans la riviere des filets ordinaires qui s'étendent d'un rivage à l'autre, & avec lesquels on va des deux côtés en remontant l'eau, & en poussant toujours en avant les saumons, qui sentant qu'ils ne peuvent plus reculer, s'élancent à droite & à gauche sur les rivages, où ils sont aussi-tôt pris par les paysans qui les attendent: c'est ainsi qu'on prend souvent jusqu'à deux cents saumons à la fois.

SAUMURE. Nom donné à une liqueur salée dans laquelle on a conservé ou de la viande ou du poisson: *voyez* GARUM. On donne le nom de *saumure de la terre* à de l'eau marine ou salée qui coule dans les souterrains.

SAVON NATUREL. Nom donné à la pierre & à la terre savonneuse, au smectin, aux eaux savonneuses, même au savonnier & à la saponaire. *Voyez ces différens mots.*

SAVON DU VERRE. *Voyez* MANGANAISE *à l'article* FER.

SAVONNETTE DE MER. Nom donné à des ovaires de coquillages. *Voyez son article à la suite du mot* CORALLINE, *Vol. III, pag. 18 de ce Dictionnaire.*

SAVONIER ou ARBRE AUX SAVONNETTES, *arbor ſapinda, aut ſaponaria Americana.* L'on nomme ainſi cet arbre, à cauſe de l'uſage de ſon fruit: c'eſt un grand & fort bel arbriſſeau, qu'on trouve en terre ferme en Amérique, particuliérement aux Antilles, dans les îles Eſpagnoles & dans la Jamaïque: on prétend qu'il ſe trouve auſſi à la côte de Coromandel. Cet arbriſſeau croît aſſez gros; le bois en eſt blanc, gommeux, peu tendre, mais ſe coupant aiſément, n'étant point ſujet aux vers, d'une odeur & d'un goût approchant de la réſine copal. Son écorce eſt griſe & rude. Ses feuilles reſſemblent à celles du frêne ou du ceriſier. Ses fleurs ſont compoſées de quatre pétales diſpoſés en roſe; le piſtil ſort d'un calice compoſé de quatre feuilles, & devient dans la ſuite un fruit ſphérique: ces fruits qui mûriſſent en Octobre ſont ſuſpendus en grappes, ronds, gros comme une ceriſe, couverts d'une peau jaune, rouge & liſſe, d'un goût doux & aſtringent. Sous cette peau eſt une pulpe tenace, blanche, fort amere, laquelle étant ôtée, paroît une boule ronde, noire, fort dure, & contenant une amande auſſi agréable que l'aveline: il découle de ce fruit une liqueur gluante, qui l'a fait nommer par les Eſpagnols, *ceriſe gommeuſe.* On prétend que cette liqueur gluante a la propriété d'arrêter toutes les pertes de ſang, & même la fievre. On recommande le fruit dans les pâles couleurs.

Les habitans des Antilles ſe ſervent de la racine, & ſur-tout du fruit du *ſavonier*, pour produire le même effet que le ſavon. On met deux ou trois de ces fruits dans de l'eau chaude, & l'on en ſavonne le linge ou les habits; il s'y fait une grande quantité de mouſſe ou d'écume, l'eau devient elle-même blanchâtre, déterſive, & nettoie très-bien. Il faut obſerver de ne pas faire uſage trop ſouvent de cette eſpece de ſavon; car il gâte & brûle le linge. Ces fruits ſe fondent peu-à-peu dans l'eau, juſqu'à ce qu'il n'y demeure plus rien que les noyaux qui ſont très durs, & qui étant percés, ſervent à faire des chapelets auſſi beaux que ceux d'ébene. On les appelle *pommes de ſavon.*

SAVONIERE ou SAPONAIRE, *ſaponaria.* Cette plante, qui eſt une eſpece de *lychnis*, croît proche,

des rivieres, des étangs, dans les bois & dans quelques lieux ſablonneux. Sa racine eſt longue, rougeâtre, noueuſe, rampante, fibrée & vivace: elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un à deux pieds, rondes, glabres, noueuſes, rougeâtres, moelleuſes, & ſe ſoutenant difficilement. Ses feuilles ſont larges, nerveuſes, ſemblables à celles du plantain, mais plus petites, oppoſées, & d'un goût nitreux. Ses fleurs naiſſent comme en ombelles aux ſommités des tiges, compoſées chacune de cinq feuilles, diſpoſées en œillet, ordinairement d'une belle couleur pourprée, quelquefois d'un rouge pâle ou de chair, quelquefois blanches, odorantes. Elles renferment dix étamines & deux piſtils: le calice eſt ſimple & cylindrique, dit M. *Deleuze*. A la fleur ſuccede un fruit de figure conique, rempli de ſemences menues, arrondies & rougeâtres.

On cultive auſſi cette plante dans les jardins, où elle dure très-long-temps, & multiplie prodigieuſement: elle eſt fort diſgracieuſe par ſa maniere de ſerpenter. Elle fleurit pendant l'été, la fleur devient quelquefois double: on l'emploie dans les couronnes, tant pour ſa beauté que pour ſa bonne odeur.

La ſavoniere eſt très-amere & très-déterſive: elle contient une ſubſtance ſavonneuſe qui ſe diſſout dans l'eau. Elle ôte les taches des habits, comme fait le ſavon: on peut auſſi s'en ſervir pour laver le linge. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *ſavoniere*: c'eſt un réſolutif des plus puiſſans pour les obſtructions formées par des matieres graſſes & viſqueuſes dans les vaiſſeaux & les viſceres. Elle eſt encore reconnue propre à guérir la gale & les dartres, ſoit qu'on en prenne intérieurement la décoction, ſoit qu'on en baſſine les parties malades. *Schroder* prétend que ſa racine eſt bonne pour adoucir les maux vénériens, pour garantir de l'aſthme, & pour procurer les menſtrues aux femmes. Les feuilles de cette plante broyées & miſes dans le nez excitent l'éternuement; elles ſont excellentes dans les bains domeſtiques émolliens. M. *Bourgeois* aſſure qu'il s'eſt ſervi avec ſuccès de l'extrait de cette plante, dans les affections hyſtériques & hypocondriaques.

SAVORÉE. *Voyez* SARRIETTE.

SAUQUÊNE. Nom que l'on donne en Languedoc à la dorade lorsqu'elle est encore petite. *Voyez* DORADE.

SAUTERELLE ou AUTRON DES MOISSONNEURS, *locusta*. C'est un genre d'insecte différent de ceux du *grillon*, du *criquet* & de la *mante*. Voyez ces mots.

Le genre des sauterelles comprend quelques especes qui sont différentes par leur grandeur, leur couleur, leur forme, & les pays qu'elles habitent. Leurs antennes sont filiformes & plus longues que le corps: les sauterelles femelles ont à la queue des appendices, & les mâles n'en ont point.

Swammerdam ne doute pas que la sauterelle ne rumine: il croit même s'en être apperçu; car il a trouvé son estomac triple & très-semblable à celui des ruminans. On y voit sur-tout bien distinctement cette partie, qu'on nomme la *panse*.

Description de la Sauterelle verte.

La GRANDE SAUTERELLE VERTE, *locusta viridis*, est effectivement d'une couleur extrêmement verte, excepté une ligne d'un bai brun qui passe sur le dos, la poitrine & le sommet de la tête, & deux lignes pâles au-dessous du ventre & de la derniere paire de jambes. On y distingue principalement la tête, la poitrine ou le corselet & le ventre. La tête est oblongue regardant la terre, assez ressemblante à celle d'un cheval: sa bouche est recouverte d'une espece de bouclier écailleux, rond, saillant & mobile: elle est munie de deux mâchoires dentées, dont les dents sont d'un bai brun, pointues & réfléchies par le bout. On y trouve en dedans une grosse langue rougeâtre, attachée à la mâchoire inférieure qui est large & arrondie. Il y a près des mâchoires une moustache verdâtre composée de deux antennules à la mâchoire supérieure qui se plient par le moyen de trois articulations, celle de de la mâchoire inférieure n'a que deux antennules & deux articulations. L'extrémité de ces antennules est

formée d'especes de houppes nerveuses, qui goûtent d'avance ce qui est convenable à l'animal. Les antennes sont noueuses, fort longues, très-déliées, pâles, placées au sommet de la tête, & les deux yeux sont hémisphériques, un peu saillans comme un point noir. (On y distingue aussi trois petits yeux lisses.) Au derriere de la tête, elle porte un coqueluchon qui finit où les ailes commencent. Le corselet est élevé, étroit, armé en-dessus & en-dessous de deux épines dentelées. Le dos porte un bouclier oblong, auquel sont fortement attachés les muscles des jambes de devant; & ces muscles sont environnés de vaisseaux aériens, ou de trachées blanches comme de la neige & très-remarquables.

La premiere paire de jambes est plus courte que les autres. Les cuisses sont tant soit peu marquetées & profondément sillonnées; & les extrémités, qui sont proprement les pieds ou tarses à quatre articles, sont terminées par deux hameçons. La seconde paire de jambes est de la même conformation. La derniere est la plus longue, très-épineuse, marquetée & sillonnée, & bien fortifiée par des tendons très-robustes; en un mot bien disposée non pour marcher facilement, mais pour aller par sauts & par bonds (ces jambes sont encore plus longues dans la sauterelle grise.) La sauterelle a quatre ailes traversées dans leur milieu par une grosse côte verte : les ailes antérieures naissent de la seconde paire de jambes, & les postérieures de la troisieme paire. Ces dernieres ailes sont bien différentes des premieres; car elles sont presque pliées & blanchâtres, sans aucun plexus réticulaire, mais traversées par des lignes blanches; en outre elles sont plus amples & plus déliées.

Le ventre est considérablement grand, formé de huit anneaux, & terminé par deux petites queues, velues comme une queue de rat, entre lesquelles on découvre trois mamelons mobiles, pareillement velus. De l'extrémité du ventre de la femelle, sort une double pointe, un peu dure & longue, semblable dans les unes à la lame d'une épée, & dans d'autres especes à celle d'une lame de sabre. Il y a des trachées répan-

dues par toute la capacité du ventre, artistement pelotonnées entre les anneaux & les intestins.

Dans l'intérieur de cet insecte, on trouve après l'œsophage le ventricule, ensuite un second estomac, comme dans le grillon, sillonné & dentelé en dedans, puis les cavités du troisieme ventricule, & enfin le *rectum*. De plus, il y a des vaisseaux de couleur d'éméraude, qui sont répandus & semés parmi les trachées ; & dans la poitrine, six osselets attachés aux muscles pour affermir les jambes. Telle est la description de la sauterelle que les Italiens appellent *saltarella* ou *cavalletta*, les Grecs *akris*, & *loguste* en quelques Provinces de France.

Accouplement, œufs, & métamorphose des Sauterelles.

Peu de temps après que les sauterelles ont pris des ailes, elles s'accouplent de façon que le mâle, qui est toujours ardent dans son plaisir, saisit la femelle avec ses dents par le chignon du cou, la tenant ainsi assujettie avec ses deux premieres paires de jambes, alors il introduit dans le vagin de la femelle l'aiguillon génital situé à l'extrémité de son ventre : ces insectes restent long-temps accouplés, & si fortement unis qu'on a de la peine à les séparer. Vers la fin de l'automne la femelle cherche dans la plaine à se délivrer de ses œufs : elle les dépose dans les fentes d'une terre grasse & crevassée, par le moyen des appendices qu'elle porte à sa queue, & qui sont composées de deux lames : l'œuf au sortir de l'ovaire glisse entre ces deux lames, & s'enfonce en terre ; après quoi la pondeuse périt & se desseche. Les mâles ne survivent gueres aux femelles ; ainsi, après avoir satisfait au vœu de la nature, ils périssent. On dit que ces insectes sont sujets à être attaqués de petits vers qui leur viennent autour du cou, & qui les étranglent.

Ces œufs demeurent cachés en terre, jusqu'au retour du printems, où la chaleur les fait éclore. Ils sont plus longs que gros, & à-peu-près de la grosseur d'un grain d'anis, & d'une consistance de corne : ils sont blanchâtres, enveloppés dans une membrane tissue de pe-

tits filets, blancs, argentins, qui sont les arteres & les veines de l'ovaire, tel qu'il est dans le ventre de la femelle, composé d'une peau fort délicate & transparente, qui, étant pressée entre les doigts, fait un craquement. L'humeur qu'ils renferment est blanchâtre & transparente. Quand ils ont été assez échauffés, il en naît, vers la fin d'Avril, des vers qui ne sont pas plus gros qu'une puce, d'abord blanchâtres, puis noirâtres au bout de trois jours, & enfin roussâtres. Ces vers ou larves, prennent la forme de petites sauterelles, qui commencent dès lors à sauter d'une maniere très-active, quoiqu'elles ne soient encore que dans leur état de nymphe. Ce passage pour eux n'est pas laborieux ; en cela bien différens de la plupart des insectes, qui, dans cet état de nymphe, perdent le mouvement, la faculté de manger, & presque le sentiment.

Les ailes de la sauterelle sont, dit *Swammerdam*, couchées & étendues le long de son corps, au lieu que dans l'état de nymphe, elles sont renfermées en quatre boutons, dans lesquels elles sont pliées & entortillées ensemble ; c'est ce qui a fait dire à plusieurs Naturalistes, que les vers dont se forment les sauterelles, étoient des sauterelles sans ailes ; & c'est ce qui leur a fait donner le nom d'*attelabus*, lorsque leurs ailes commençoient à pousser ; & celui d'*asellus*, quand le corps sur-tout celui de la femelle, prenoit plus d'accroissement : c'est ainsi que quand on ne connoît pas bien exactement toutes les formes qu'un même insecte prend successivement, il est très-aisé de confondre & de faire deux ou plusieurs insectes d'un seul & même animal.

La nymphe de la sauterelle au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours plus ou moins, songe à quitter sa robe ; & pour s'y disposer, elle commence par cesser de manger, puis elle va chercher un lieu commode, c'est-à-dire pour l'ordinaire, une épine ou un chardon où elle s'attache. D'abord elle agite & gonfle sa tête ou son cou, jusqu'à ce que sa peau se creve au dessus du cou. La tête sort la premiere par cette déchirure avec quelque difficulté ; ensuite la nymphe faisant de nouveaux efforts, & se gonflant de plus en plus, sort toute

entiere avec ses six jambes, & laisse sa dépouille attachée à l'épine ou au chardon. Voilà l'insecte sous une nouvelle forme, il est parfait.

Quand les sauterelles se trouvent dans cet état, la substance de leur corps est si tendre & si molle, qu'on peut plier les jambes comme si elles étoient de cire molle, & leur donner telle forme que l'on veut. La sauterelle ainsi dégagée de sa vieille peau, ne montre plus cette couleur obscure qu'elle avoit auparavant, mais une couleur blanchâtre, ou d'un vert plus clair: & comme elle s'est beaucoup fatiguée pour quitter sa dépouille, & que son corps est encore trop tendre pour pouvoir soutenir les impressions de l'air, elle se laisse tomber par terre, où elle demeure à demi-morte pendant une heure. On ne peut voir sans admiration, que sitôt qu'elle s'est dépouillée de sa peau, ses ailes se développent & s'alongent au point de surpasser la longueur des deux jambes postérieures; l'insecte alors est réellement moins court & moins difforme : il s'anime, il se met à bondir, à sauter & prend son vol.

Chant & marche des Sauterelles.

La plupart des sauterelles sautent plus qu'elles ne volent, & leur saut est tel, qu'il les élance en décrivant, dit-on, un espace qui a deux cents fois la longueur de leur corps. La sauterelle verte a un chant qui n'est pas déplaisant; & dans les climats froids où l'on ne connoît point la vraie cigale, on lui donne assez communément le nom de cigale, quoiqu'il y ait entr'elles une très-grande différence. Il n'y a que le mâle des sauterelles qui soit doué de l'organe du chant, la femelle est muette. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur les organes d'où procede le son ou chant du mâle; les uns ont cru que ce bruit étoit formé par le frottement de ses dents, d'autres par celui des ailes contre la cuisse, il y en a qui y font concourir les pieds de derriere.

M. *Linnæus* n'est pas de même avis, & nous paroît avoir tranché le nœud de la difficulté : il dit que le mâle a vers la base des fourreaux de ses étuis, un grand trou fermé par une membrane transparente, semblable à la

peau d'un tambour, & qui est l'organe de son chant. Cet insecte ne fait point de bruit pendant le jour, à moins qu'il ne se trouve dans un lieu obscur, ou qu'un nuage épais ne vienne à couvrir l'horizon; il commence à chanter le soir au coucher du soleil, & ne discontinue point pendant la nuit, étant posé sur une tige d'herbe, de blé, ou d'arbuste, dans les prés, dans les champs, ou dans les haies. Nous avons conservé pendant une partie d'un été dans notre Cabinet des sauterelles vivantes, pour les étudier, les seuls mâles chantoient tout le long de la nuit; je bouchai avec de la cire molle la moitié du trou chantant, leur voix parut flûtoyante & plus aiguë. Elles se nourrissent d'herbes, même de fruits & de miel: pour peu qu'on leur presse le ventre, elles rendent aussi-tôt par la bouche le suc des herbes encore tout vert.

Quoique les sauterelles soient paresseuses à s'envoler, & lentes dans leur vol, sur-tout quand le temps est froid ou humide, elles ne laissent pas de voler quelquefois assez loin. Si on leur prend une des jambes de derriere, elle se détache du corps à sa naissance, & alors l'animal ne sauroit presque plus voler, parce que ses jambes lui servent à s'élancer en l'air; souvent quand on le serre dans la main, il mord si fort, qu'on est obligé de le lâcher; quand il vole, il fait un peu de bruit avec ses ailes. Les sauterelles ne viennent point dans les pays de montagnes, ni dans les terres maigres, elles cherchent la plaine; mais malheur aux jeunes sauterelles qui s'accrochent aux pointes du chardon commun, elles y restent suspendues & y périssent.

Sauterelles étrangeres.

Swammerdam parle de plusieurs especes de sauterelles étrangeres, entr'autres de deux sauterelles d'Afrique, & d'une sauterelle d'Espagne, qui ne different que par la taille & par la distribution des nervures: on en voit dans l'Amérique une espece qui porte une sorte de capuchon, & qui est d'un rouge très-foncé mêlé de blanc. *Séba* dit qu'elle sert de pâture aux armadilles & à d'autres animaux. Parmi celles que l'on voit au Cap de Bonne-Espérance, il n'y en a que deux qui méritent attention:

ſavoir, une qui eſt fort petite & ſe voit tout l'été ; elle eſt brune, ſes ailes ſont vertes, le deſſous de ſon ventre eſt argenté, & ſes jambes ſont cendrées. Au printems les habitans de ce pays la trouvent dans les lieux enſemencés, où elle fait beaucoup de ravage ; auſſi dès qu'on l'apperçoit, on fait bouillir de l'eau avec du tabac, & on y répand de cette décoction pour laquelle elle a une antipathie ſi forte, que non-ſeulement elle quitte le lieu qui en eſt arroſé, mais encore elle n'y revient point de toute l'année.

L'autre eſpece eſt de la même figure, mais elle differe en couleur, celle-ci ayant la tête rouge, les oreilles obſcures, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges : elle paroît par bandes très-nombreuſes, & fait un terrible dégât dans les jardins, les vergers & les champs. Au Royaume d'Iſſiny les ſauterelles font un bruit étrange dans les campagnes & même au ſommet des maiſons. Il y a beaucoup de ces inſectes à la Baie de S. Louis, aux Indes Orientales, & dans l'île de Madagaſcar : ils ſautent au viſage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine a-t-on la liberté de reſpirer. Ils ravagent les campagnes de riz ; on aſſure que les habitans ſe dédommagent de cette perte, en mangeant ces petits animaux qu'ils font rôtir ſur les charbons après leur avoir arraché les ailes. Les ſauterelles des Antilles reſſemblent aſſez aux nôtres ; mais elles ſont une fois plus grandes, & ſe tiennent communément ſur les gommiers blancs.

Parmi ces ſauterelles il y en a une eſpece fort hideuſe & en même temps très-dangereuſe : elle n'eſt pas plus groſſe que le tuyau d'une plume d'oie, ſelon l'Auteur du *Dict. des Animaux*, mais elle eſt longue de ſix ou ſept pouces, & diviſée en neuf ou dix ſections, dont la premiere ſépare le corps d'avec la tête qui eſt preſque ronde. Cette tête a deux petits yeux qui s'avancent au dehors, comme dans les crabes, avec deux poils qui lui tiennent lieu de cornes. Tout le corps eſt comme épineux, & va toujours en diminuant juſqu'à la queue, qui eſt encore diviſée en trois nœuds, au bout deſquels eſt une maniere de fourreau qui couvre un petit aiguillon, dont la piqûre cauſe par tout le

corps un tremblement qui s'appaise à l'instant lorsqu'on frotte l'endroit piqué avec de l'huile de palme ; mais cet insecte ne pique personne, si ce n'est lorsqu'on le serre trop en le touchant.

Mademoiselle Merian, *Hist. des Insectes de Surinam*, représente des sauterelles qui proviennent de vers couleur d'orange, qui se nourrissent sur les feuilles d'un arbre dont les fruits sont nommés à Surinam *pommes de Sodome*. Ce même Auteur, dans son *Hist. des Insectes de l'Europe*, parle d'une espece de sauterelle qui tous les ans s'arrête dans les Pays-Bas autour des vieux tilleuls, vers les mois de Novembre & de Décembre: elles s'y nourrissent pendant quelque temps. L'hiver approchant, toutes celles qui sont sorties des tilleuls abandonnent ces arbres & meurent infailliblement. Les vers qui restent dans le cœur ou la moelle de l'arbre, se disposent à la transformation ; il en vient des sauterelles, qui premiérement changent de peau & ensuite de couleur.

Enfin il y a à la Louisiane une espece de sauterelle plus grosse que les autres, & qu'on nomme *sauterelle-cheval*: elle est de la grosseur du pouce. Son corps & les grandes ailes sont noirs, & les petites ailes de dessous sont du plus beau pourpre que l'on puisse voir: elle a, ainsi que toutes les autres sauterelles, la tête faite comme celle d'un cheval qui auroit les oreilles coupées près de la tête.

Dégât que font les Sauterelles.

Les Hébreux appeloient les sauterelles *arbé*, à cause de leur multitude ; il n'y a presque point d'animal qui multiplie autant: c'est ce qui fait que dans l'Ecriture Sainte le *nombre infini* est comparé à la multitude des sauterelles : elles furent la huitieme plaie dont Dieu frappa les Egyptiens sous Pharaon. Quand les sauterelles sont en campagne, elles partagent entr'elles le butin ; elles ont toujours à leur tête un chef qui voyage au hasard, & où il s'arrête les autres restent & ne passent pas outre, afin de maintenir l'ordre dans leur marche. Il est fait mention dans les Histoires sacrées

& profanes, anciennes & modernes, & dans différentes Relations, du dégât extrême que font les sauterelles. Elles viennent en troupe, comme on ne l'a que trop vu en Allemagne; elles se jettent sur la moisson déjà prête à cueillir; elles ravagent les prés, les pâturages, détruisent les plantes potageres & les arbres fruitiers, consument en peu d'heures l'espérance de toute une année, & causent la famine dans un pays; elles engloutissent, dévorent, écorchent, rongent & pelent toute la verdure des champs, avec un si grand tintamarre, qu'elles se font entendre de loin: ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'après avoir fait leur ravage elles brûlent tout ce qu'elles touchent; leur salive est, dit-on, un venin si nuisible aux arbres & aux herbes, que par-tout où elles se jettent, elles consument & détruisent tout.

Si elles font tant de mal de leur vivant, elles en font encore après leur mort. Dans les endroits où elles sont tombées, elles y répandent la peste, en infectant l'air par leur contagieuse odeur; ce qui cause des maladies. *Orose* nous apprend que l'an du monde 3800, il y eut un nombre incroyable de sauterelles en Afrique, qui après avoir consumé toutes les herbes, se noyerent dans la mer d'Afrique, & jeterent une puanteur si violente, qu'on croit qu'il mourut en peu de temps trois cents mille hommes.

Les sauterelles d'Egypte, dont il est mention dans l'Exode, surpassoient en grandeur toutes les autres especes. *Pline* en parlant de semblables sauterelles des Indes, dit qu'on se sert de leurs jambes desséchées au lieu de scies. Quand ces insectes volent en société ils font un grand bruit. Les Païens ont fait des vœux & des sacrifices à leurs Dieux pour être délivrés des sauterelles. Suivant un extrait de deux lettres écrites en 1690 à M. l'Abbé *de S. Ussans*, l'une de Javarow en Pologne, & l'autre de Biala en Lithuanie, il vint la même année en Russie des sauterelles par trois endroits différens, comme en trois corps. Le premier alla à l'armée Polonoise, l'autre passa à droite de Léopold, venant de Volhinie, & le troisieme vint par les côtés des montagnes de Hongrie. Ces insectes se répandi-

rent dans la Pologne & dans la Lithuanie en une si prodigieuse quantité, que l'air en étoit tout obscurci, & la terre toute couverte comme d'un drap noir : il s'en trouva en certains endroits où elles étoient mortes les unes sur les autres, & leurs cadavres amoncelés, jusqu'à quatre pieds d'épaisseur; celles qui étoient vivantes se perchant sur les arbres, faisoient plier les branches jusqu'à terre, tant leur nombre étoit grand. Le peuple crut qu'il y avoit des especes de lettres hébraïques sur leurs ailes; un Rabin prétendit y lire les mots qui signifient en françois *colere de Dieu.* Ce fut en effet un présage funeste; car les pluies faisant mourir ces insectes ils infecterent l'air, & les bœufs qui en mangeoient parmi l'herbe, ainsi que les autres bestiaux, mouroient aussi-tôt. On avoit remarqué qu'à la suite d'un semblable fléau arrivé en 1648, les Cosaques s'étoient révoltés. La Hongrie, la Boheme & l'Allemagne ont été infestées & ravagées en 1542, & même ces années dernieres (en 1747 & 1748), par les sauterelles. En 1755 on a vu tomber en quelques endroits du Portugal un nombre infini de sauterelles qui ont ravagé les campagnes aux approches du tremblement de terre arrivé à Lisbonne.

En Chypre il y avoit une loi qui obligeoit de faire chaque année trois fois la guerre aux sauterelles, 1°. en cassant leurs œufs, 2°. en tuant leurs petits, 3°. enfin en faisant mourir ces insectes. Il passe ordinairement à Bassora, ville de Perse, quatre ou cinq fois l'année une si prodigieuse quantité de sauterelles, qu'elles paroissent de loin comme un gros nuage, dont l'air est entiérement obscurci; quelquefois le vent les jette par dessus l'Euphrate, & elles vont mourir dans les déserts. Dans la Province de Xinsi en Afrique, il en vient tous les ans en si grande abondance pour ravager les fourrages, qu'aucun habitant n'est dispensé d'aller avec la plus grande activité au-devant de ces cruels ennemis pour les détruire. En Chine, sur-tout dans la Province de Chan-tong, elles vont fréquemment désoler les récoltes, elles couvrent entiérement le ciel : on croit alors voir fondre sur sa tête de grosses nuées de verdure ailées, accompagnées d'un bruit semblable à celui de

la tempête ; ces dangereuses légions ne visitent la Chine que dans les années seches qui suivent les inondations. Dans ces malheureuses occasions, les Laboureurs n'ont d'autre ressource, pour chasser l'ennemi de leur travail, que d'étendre des draps sur les champs ; quelquefois ce mal ne se fait sentir que dans l'espace d'une lieue, tandis que la moisson reste fort belle dans tout le reste de la Province.

Lorsqu'il y a des étés secs en Ukraine & dans les pays des Cosaques, on est tellement infesté des sauterelles qui y sont portées par un vent d'Est ou de Sud-Est, qu'elles obscurcissent l'air dans le temps le plus serein, & dévorent tout le blé du pays.

Elles déposent en automne chacune deux ou trois cents œufs, & meurent peu de temps après ; mais ces œufs venant à éclore le printems suivant, ils produisent un si grand nombre de sauterelles, qu'elles font beaucoup plus de mal qu'auparavant, à moins qu'il ne survienne des pluies qui détruisent les œufs & les insectes, ou qu'il ne s'éleve un grand vent du Nord ou Nord-Est qui les chasse dans le Pont-Euxin. Les cochons du pays & les oiseaux aiment fort ces œufs : ils en dévorent une grande quantité & contribuent par-là à en purger la terre, qui souvent est tellement infectée de ces insectes, qu'ils entrent dans les maisons, s'insinuent dans les lits, tombent sur les tables & dans les mets en si grand nombre, qu'il est difficile de n'en pas avaler. Lorsqu'ils se reposent sur terre pendant la nuit, ils la couvrent de l'épaisseur de trois ou quatre pouces, & si une roue de voiture vient à passer sur eux, il en résulte une puanteur insupportable. Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur par le récit de tant de désastres, nous nous contenterons d'ajouter le témoignage de deux Historiens modernes très-dignes de foi.

Mezerai, après avoir exposé les tristes effets d'une tempête extraordinaire qui sous Louis XIII s'étoit fait sentir au mois de Janvier 1613, dit que quelque grande que fût la perte causée par ces vents & par ces tonnerres, elle n'approcha pas néanmoins de celle que les sauterelles firent dans la campagne d'Arles en Provence vers le mois de Mai ; il s'engendra une si grande quan-

tité de ces insectes dans ce pays, qu'en moins de sept ou huit heures, elles rongerent jusqu'à la racine des herbes ou des grains dans l'espace de plus de quinze mille arpens de terre; elles pénétrerent jusques dans les greniers & dans les granges, & consumerent tous les grains qui y étoient. Quand ces sauterelles s'attroupoient & s'élevoient en l'air, ces armées formidables, portées par les vents, formoient une espece de nuage qui déroboit l'éclat du soleil. Dès qu'elles eurent ravagé tout le territoire voisin d'Arles, elles passerent le Rhône & vinrent à Tarascon & à Beaucaire, & ne trouvant plus de blé sur pied, elles ravagerent les herbes potageres & les luzernes qu'on avoit semées. De-là elles allerent à Bourbon, à Valabergues, à Monfrin & à Aramon, où elles firent le même dégât; enfin elles furent mangées par les étourneaux: celles qui échapperent, formerent en terre, & principalement dans les lieux sablonneux, une espece de tuyau semblable à un étui rempli d'une si grande quantité d'œufs, que tout le pays en auroit été désolé, si on les eût laissé éclore; mais par les bons ordres que donnerent les Consuls des villes d'Arles, de Beaucaire & de Tarascon, on en fut délivré en peu de temps. On en ramassa plus de trois mille quintaux qui furent enterrés ou jetés dans le Rhône; on les cherchoit le fer & le feu à la main. On supputa ensuite le nombre de brigands que ces œufs auroient produits, & en comptant seulement vingt-cinq par tuyau, on trouva qu'il y en avoit un million sept cents cinquante mille au quintal: ce qui pouvoit donner au total cinq cents cinquante mille millions de sauterelles qui auroient éclos l'année suivante.

Combien de fois, dit M. *Lesser* dans sa *Théologie des Insectes*, les Laboureurs ne se trouvent-ils pas frustrés d'une abondante récolte par les dégâts des sauterelles? Ces animaux voraces quittent souvent des pays éloignés, traversent les mers, se jettent par milliers sur des champs ensemencés, & enlevent en peu d'heures jusqu'à la moindre verdure. Les flammes & l'incendie le plus rapide ne produisent pas de plus cruels désastres. M. *Lyonnet* en cite à ce sujet un exemple mémorable,

que l'on trouve dans l'Histoire de Charles XII, Roi de Suede. Son Historien rapporte que cet infortuné Prince fut très-incommodé dans la Bessarabie par une horrible quantité de sauterelles qui s'élevoient sur le midi du côté de la mer, d'abord à petits flots, ensuite par grands nuages, qui en éclipsant le soleil, rendoient l'air sombre: elle voloient à hauteur des hirondelles, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un champ pour s'y jeter. Nous en rencontrions, dit-il, souvent sur le chemin, d'où elles s'élevoient avec un bruit semblable à celui d'une tempête: elles venoient ensuite fondre sur nous comme un orage, sans craindre d'être foulées aux pieds des chevaux. En s'élevant de terre elles nous couvroient le corps & le visage, au point de nous aveugler. Par-tout où ces insectes se reposoient, ils y détruisoient tout, jusqu'à faire d'une belle prairie verdoyante une terre aride & sablonneuse. On ne sauroit jamais croire qu'un si petit animal pût passer la mer, si l'expérience n'en avoit pas convaincu si souvent les peuples de ces contrées, chez qui, dit-on, ils rongent jusqu'aux portes mêmes des maisons.

Les Auteurs nous ont laissé plusieurs recettes pour éloigner ou faire périr les sauterelles; mais nous ne croyons pas qu'on doive y ajouter foi. *Aldrovande* avoue que trop souvent les ressources de l'esprit humain n'y servent de rien. Au reste les sauterelles s'entre-détruisent elles-mêmes, & les plus fortes dévorent les plus foibles: voyez aussi le *Mémoire de M.* Gleditsch *sur les sauterelles errantes en Prusse, dans les Actes de l'Académie de Berlin*, 1750.

Peuples qui se nourissent de Sauterelles.

Qui croiroit qu'un animal aussi nuisible au genre humain, fût de quelque utilité? mais sur un sol ingrat, stérile, l'homme réduit à la misere fait usage de toutes sortes d'alimens. S. Jean-Baptiste a mangé des sauterelles dans le désert. Dans les pays Orientaux on prépare ces insectes de différentes façons: les uns les font bouillir; d'autres les font rôtir dans une terrine, où les jambes & les ailes se détachent; mais la

tête & le corps deviennent rouges extérieurement, comme ceux des écrevisses, & la chair blanche. Cette chair passe pour être d'un goût excellent. Il y en a qui les font frire avec du beurre, & mariner avec du vinaigre, du sel & du poivre.

On nomme *acridophages* les mangeurs de sauterelles: il paroît cependant que cette nourriture est assez malsaine; car les peuples qui en usent ne vivent pas longtemps. Quand, vers l'équinoxe du printems, les vents du midi & du septentrion soufflent le plus chez les Ethiopiens voisins du désert, il y arrive une multitude innombrable de grosses sauterelles que ces Peuples mangent en tout temps, en les salant, ou en les accommodant d'une autre façon. Ces acridophages, pour les prendre, font du feu dans un lieu profond, qui jette beaucoup de fumée; lorsque les sauterelles y veulent passer en volant, elles tombent aussi-tôt: ces pauvres habitans dont la condition est aussi misérable que leur taille est petite, les prennent avec beaucoux de soin & d'industrie. Après les avoir salées, ils les gardent & s'en servent comme d'une viande fort appétissante: ils ne mangent pas autre chose tant que dure la saison des sauterelles; car ils n'entretiennent point de bétail & ne mangent point de poisson, étant fort éloignés de la mer: ils n'ont point aussi d'autre animal qui leur puisse servir de nourriture. Ce sont des gens fort légers de corps, agiles à la course, & d'une assez courte vie, puisque les plus vieux d'entr'eux ne passent guere quarante ans. Quand ils approchent de cet âge, ils sont attaqués de la maladie pédiculaire; il sort de leur corps des poux d'une forme horrible, qui ont des ailes de différentes couleurs. Ces poux leur rongent l'estomac, les entrailles, tout le corps; & dévorés par cette vermine ils meurent misérablement.

Dans les pays où l'on mange des sauterelles, on les porte réguliérement au marché, comme c'étoit autrefois la coutume à Athenes, dit *Aristophane*, & on les y vend comme l'on vend les oiseaux chez nous. Les sauterelles doivent aussi avoir été une nourriture connue dans la Judée, puisque Moïse avoit permis aux Juifs d'en manger de quatre sortes qui sont spécifiées dans

le Lévitique. L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux* dit qu'en Europe on ne connoît point ce ragoût, & que l'on se contente d'admirer la frugalité des Orientaux, sans vouloir les imiter. En effet il ne faut pas confondre avec les véritables sauterelles, de petits crustacées de la Manche, auxquels l'on a donné improprement le nom de *sauterelles marines*. Ces crustacées sont la *cigale de mer* & la *squille* : voyez ces mots. Ce sont là les insectes ou vers crustacées que l'on prépare dans le pays d'Abbeville, de Saint-Valery & de Calais en Picardie, Province de France où l'on en mange, & d'où l'on en envoie même à titre de présent à ses amis : elles sont rougeâtres étant bouillies dans de l'eau & du sel, c'est-à-dire marinées : on les vend aussi dans les rues pour le public ; il s'en fait dans ces endroits une assez grande consommation sous le nom de *sauterelles*.

On assure que les véritables sauterelles prises en forme de fumigation, guérissent les rétentions d'urine, surtout dans les femmes : on les conseille aussi contre les vapeurs ; pour cela on les fait sécher & pulvériser, & cette poudre se donne à la dose de douze à vingt grains dans quelque liqueur appropriée, comme dans une décoction de turquette ou de pariétaire. M. *Linnæus* dit qu'en Suede les gens de la campagne font mordre les verrues de leurs mains à la grande sauterelle verte, qui en mordant dégorge sur la plaie une liqueur qui les corrode & les enleve.

SAUTERELLE CHENILLE. *Goëdard* donne ce nom à une fausse chenille qui se plaît au sommet des ormes, dont elle mange les feuilles. Le froid lui cause la mort : elle se fabrique une petite toile pour s'y loger & se métamorphoser en une nymphe qui devient mouche au bout de neuf mois. Dans l'état de fausse chenille elle s'élance d'une place à l'autre, comme une sauterelle.

SAUTERELLE DE MER. *Voyez* LANGOUSTE DE MER, *& l'article* ÉCREVISSE.

SAUTERELLE-PUCE. Nom donné improprement à un insecte sans dents, espece de procigale, mais qui a, comme les cigales, une trompe ou un

aiguillon terminé en pointe, & couché ſur la poitrine. On le trouve, dit *Swammerdam*, caché ſous l'écume qui ſe forme ſur la ſurface de toutes ſortes de plantes; mais l'inſecte forme lui-même dans l'état de larve cette écume. *Voyez ce qui en eſt dit à l'article* ÉCUME PRINTANIERE.

SAUTEUR. *Voyez* ALTISE.

SAUVAGE. Nom donné à des animaux qui appartiennent à la vieille nature, qui ſont farouches, non apprivoiſés, même à l'homme qui n'eſt point civiliſé, ou qui vit errant dans les bois, & même aux plantes qui viennent ſans culture. Il nous a plu d'appeler ainſi le Hottentot, le Cafre, le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Lapon, l'Iſlandois & le Morlaque. Ces humains vivent cependant en peuplades, s'entendent & ont l'art de ſe fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin; ils connoiſſent leurs patriotes, & les défendent avec bravoure; en un mot ils ont la raiſon & la perfectibilité. Il faut prendre garde de confondre l'eſpece de ſinge connue ſous le nom de *orang-outang* ou *homme des bois* avec l'homme proprement dit. *Voyez les articles* HOMME, HOMME SAUVAGE *&* ORANG-OUTANG.

SAUVAGEON. Nom donné à un petit arbre venu naturellement. On ente d'autres arbres ſur les ſauvageons; c'eſt ordinairement ſur des ſauvageons d'amandier ou de cognaſſier.

SAUVE-GARDE. C'eſt un gros lézard de l'Amérique. Mademoiſelle *Mérian* dit qu'il devient grand comme un crocodile de dix ou douze pieds, & qu'elle lui a vu dévorer les œufs de différentes ſortes d'oiſeaux; il ſe nourrit de charognes; mais il n'attaque pas les hommes comme le crocodile. On ne le nomme même *ſauve-garde*, que parce que ſes cris, dit-on, annoncent à ceux qui ſe baignent la préſence du crocodile. Lorſque ſa femelle veut pondre ſes œufs, elle creuſe le ſable ſur le bord de quelque riviere, où elle les dépoſe pour les laiſſer éclore au ſoleil. Les Indiens mangent ces œufs, qui ſont gros comme ceux d'une poule d'Inde, mais un peu plus longs. Cet animal eſt une eſpece d'amphibie; il vit également ſur terre & dans

l'eau; en forte que quand il ne trouve point de charognes, il fait la guerre aux poiffons ; & au défaut de poiffon, il vit de mouches & de fourmis. On le trouve dans les forêts de Surinam : fa couleur eft marbrée ; fes écailles font minces & polies. Le *tejuguacu* & le *tupinambis* font auffi des efpeces de fauve-garde. *Voyez ces mots.*

SAUVE-TERRE, marbre qui fe tire d'un Village qui porte ce nom, dans le Comté de Comminges, & qui prend un fort beau poli : il eft de différentes couleurs; le fond en eft noir, avec des taches & des veines blanches & jaunes : on le nomme *brêche* à Paris.

SAUVE-VIE ou RUE DES MURAILLES, *ruta muraria.* Cette plante, qui naît fur les rochers & les murailles, dans les fentes des vieux édifices, proche des fontaines, aux environs de Paris & ailleurs, eft l'une des capillaires : *voyez ce mot.* Sa racine eft chevelue, menue & noirâtre; fes tiges font nombreufes, longues de deux à trois pouces, rondes, grêles, évafées, découpées, & d'un vert noirâtre en haut, & rougeâtre vers la racine, portant des feuilles femblables à celles de la rue des jardins, d'une faveur acerbe ; elle eft couverte fur le dos d'une pouffiere fine, qui n'eft autre chofe qu'un amas de capfules fphériques, femblables à celles des capillaires, ou à celles des fougeres. Cette plante ne périt point dans l'hiver : elle eft très-pectorale, convient dans les maladies du poumon, & eft très-apéritive : elle a été appelée *falvia vitæ*, comme propre à conferver la vie.

SAXATILE, ferpent d'Afrique, dont on trouve l'un mâle & l'autre femelle, figurés dans *Séba*, *Thef. II*, *tab. 37*, *n. 1 & 2.* Ce ferpent fe nourrit de grenouilles & de crapauds : il fe cache dans les fentes des pierres & des rochers pour mieux guetter & attraper fa proie.

Le deffus de fon corps eft d'un bai brun, qui s'éclaircit vers le ventre, dont les écailles blanchâtres font en travers & dans un bel ordre, de même que celles qui garniffent le dos, lefquelles font taillées en rhombes. Sa tête eft couverte d'un bouclier jaune pâle, traverfé longitudinalement par une raie noirâtre, que trois autres

raies coupent transversalement en croix : sa gueule est armée de fort petites dents.

La femelle du *saxatile* ne differe du mâle que par quelques bandelettes très-étroites, ou des raies d'espace en espace, jusqu'au milieu du corps ; l'autre moitié, jusqu'au bout de sa queue, terminée en pointe, est ornée simplement d'écailles losangées.

SAXIFRAGE ou ROMPT-PIERRE, *saxifraga* : plante dont on distingue beaucoup d'especes. Nous citerons dans cet article celles qui sont usitées en médecine, savoir :

1°. La SAXIFRAGE BLANCHE, *saxifraga alba*. Elle croît aux lieux herbeux incultes, sur les montagnes, dans les vallées & dans les bois : sa racine jette plusieurs fibres, au haut desquelles sont attachés de petits tubercules gros comme des grains de coriandre, de couleur en partie rougeâtre, & en partie blanchâtre, d'un goût tirant sur l'amer : on les appelle vulgairement *grains* ou *semences de saxifrage*.

Cette racine pousse des feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, ressemblantes un peu à celles du lierre terrestre, mais plus grosses & plus blanches : il s'éleve d'entr'elles de petites tiges hautes d'environ un pied, rondes, tendres, velues, purpurines, rameuses, portant, dans l'été, en leurs sommités de petites fleurs à cinq feuilles, disposées en rose, de couleur blanche : à ces fleurs succedent des fruits arrondis, contenant dans deux loges des semences fort menues, longuettes & rousses : cette plante est plus petite en toutes ses parties dans les terrains maigres qu'en d'autres : on remarque que ses feuilles & ses tiges se sechent peu après la fleur, les grains tuberculeux restant autour de la racine ; mais comme ils disparoissent aussi dans la suite, on doit être attentif à les cueillir à temps. L'infusion de cette saxifrage, faite dans le vin blanc ou dans l'eau est apéritive, & provoque les menstrues.

2°. La PETITE SAXIFRAGE ROUGE, *saxifraga verna annua humilior*. Sa racine est simple, sa tige ordinairement unique, menue, rameuse, haute de quatre pouces; ses feuilles sont simples, oblongues, grasses, velues, gluantes au toucher, verdâtres, divisées en trois &

quelquefois en cinq segmens : leurs fleurs naissent aux sommités de la tige, elles sont de couleur de pourpre clair ; il leur succede des capsules séminales à deux cornes, & arrondies : toute la plante est visqueuse ; elle croît abondamment sur les toits, sur les vieilles murailles, aux lieux déserts & secs ; elle fleurit en Mai, & sa semence ne tarde pas à suivre la fleur, puis elle se seche entiérement, & disparoît pour le reste de l'année : elle devient plus ou moins grande, & rouge suivant le sol & son exposition au soleil. *Boyle*, dans son *Traité de l'utilité de la Philosophie expérimentale*, donne l'infusion de cette plante dans de la biere, comme un spécifique contre la jaunisse, & *Ray*, d'après le même Auteur, la recommande contre les écrouelles, en quelqu'état qu'elles soient. Aujourd'hui cette vertu est très-incertaine.

3°. La SAXIFRAGE DORÉE ou l'HÉPATIQUE DORÉE, *chrysosplenium foliis amplioribus auriculatis. Tourn.* Cette plante est le *cresson de roche* ou *doré* d'Alsace, & l'*herbe de* l'*harchamboucher* des environs de Bourmont en Lorraine. Elle croît dans les marais, aux bords des lieux humides, ombrageux & mousseux : sa racine est longue, assez grosse, noueuse, rampante & blanchâtre, facile à rompre, & fibreuse ; elle pousse de petites tiges, hautes environ de quatre pouces, quarrées, velues, tendres, foibles, & un peu rameuses, revêtues de feuilles opposées & arrondies, dentelées, un peu velues & succulentes, d'un goût un peu styptique & amer ; aux sommités naissent en Avril de petites fleurs en rosette à quatre quartiers, & d'une belle couleur jaune dorée & resplendissante : il leur succede des siliques à deux cornes qui renferment des semences brunâtres : cette plante a la goût & les vertus de l'*hépatique commune* : voyez ce mot. On en prend en guise de thé. Les habitans de Strasbourg, de toute l'Alsace & de la Lorraine en font un grand usage. La saxifrage dorée se trouve abondamment dans ces deux Provinces ; on la rencontre aussi sur les montagnes d'Auvergne, sur les Alpes & les Pyrenées. On peut consulter une these sur le cresson doré, soutenue il y a quelques années dans les Ecoles de Médecine de l'Université de Strasbourg.

4°. La Saxifrage des Anglois ou des Prés, *saxifraga umbellifera Anglorum.* Quelques-uns lui donnent aussi le nom de *seseli des prés de Montpellier.* Sa racine est vivace, longue, grosse comme le doigt, ridée, brune en dehors, blanche en dedans, chevelue vers le haut, d'un goût aromatique & un peu âcre : elle pousse des tiges hautes d'un pied & demi, grosses, rondes, cannelées, verdâtres, divisées en segmens pointus : à l'extrémité des rameaux sont des ombelles de fleurs peu étendues, disposées en rose, & d'un blanc tirant sur le jaunâtre : elles sont succédées par des fruits composés de deux semences courtes, cannelées, rougeâtres, d'une odeur forte, agréable, & d'un goût aromatique & vineux. Cette plante est d'un usage très-familier chez les Anglois, comme un puissant diurétique.

Il y a encore la grande & la petite pimprenelle saxifrage, autrement connue sous le nom de *bouquetine* : nous en avons parlé au mot Boucage : elles sont fort traçantes. On dit qu'aux environs de Fécamp, il croît en abondance sur les falaises, une espece de saxifrage : la récolte en est périlleuse. Les paysans descendent dans ces précipices le long d'une corde attachée au sommet des montagnes, & remontent après avoir fait provision de saxifrage, dont ils font usage dans les salaisons.

SCABIEUSE, *scabiosa* : plante dont on distingue beaucoup d'especes. Nous ne rapporterons ici que les deux especes qui sont d'un usage familier en médecine, savoir :

1°. La Scabieuse ordinaire des Prés et des Champs, *scabiosa hirsuta vulgaris pratensis & ruralis.* Elle croît presque partout dans les blés, dans les champs & les prés : sa racine est droite, longue & vivace ; elle pousse des feuilles oblongues, lanugineuses, laciniées par les côtés : il s'éleve d'entr'elles des tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, velues, creuses, revêtues de quelques feuilles opposées : les sommités des tiges soutiennent des fleurs divisées en bouquets ronds, & composés de fleurons inégaux, de couleur bleuâtre : à ces fleurs succedent des manieres de têtes verdâtres, écailleuses, composées de capsules, qui contiennent chacune une semence oblongue, surmontée d'une cou-

ronne. Cette plante fleurit en Juin & Juillet ; elle eſt d'une ſaveur amere : on l'eſtime alexitere, ſudorifique, apéritive & vulnéraire. Les Apothicaires en tiennent une eau diſtillée, qui eſt au nombre des quatre cordiales ; elle convient dans les fievres malignes, & pour faciliter l'expectoration ; les fleurs en infuſion théiforme, ſont auſſi très-efficaces dans les toux opiniâtres. La plante appliquée extérieurement guérit la gale.

2°. La Scabieuse des Bois, ou Succise, ou le Mors du Diable, *morſus Diaboli* : elle croît aux lieux incultes, dans les prés & les pâturages, dans les bois ſablonneux un peu humides : ſa racine eſt auſſi vivace, groſſe comme le doigt, courte, comme rongée dans le milieu, & fibreuſe : elle pouſſe des feuilles oblongues & pointues, ſemblables à celles de la ſcabieuſe ordinaire, mais entieres, légérement crenelées en leurs bords, plus vertes en deſſus qu'en deſſous, rudes, & attachées à de longues queues. Il s'éleve d'entr'elles, ſur l'arriere-ſaiſon, pluſieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds, rondes, rougeâtres, rameuſes, garnies de deux petites feuilles à chaque jointure, & qui portent en leurs ſommités des fleurs ſemblables aux précédentes, mais plus ramaſſées en tête, de couleur bleue ou purpurine, ſuivies de pluſieurs ſemences rondes & cannelées. Cette plante fleurit vers l'automne : ſes feuilles ſont ſur-tout d'uſage priſes en décoction ; elles ſont ameres, & un peu aſtringentes : on lui attribue les mêmes vertus qu'à la précédente, & particuliérement pour les inflammations de la gorge & les ulceres intérieurs.

SCADICACALLI. Arbriſſeau du Malabar, qui paroît être l'euphorbier des Anciens. *Voyez* Euphorbe.

SCALATA ou ESCALIER. Coquille univalve de la famille des vis, (quelques Naturaliſtes la placent avec raiſon parmi les *tuyaux de mer* des Indes :) elle eſt des plus rares en Europe. Sa reſſemblance avec un eſcalier lui a fait donner le nom Italien de *ſcalata*. M. *d'Argenville* décrit cette coquille, & dit que ſept ſpirales, qui ſont autant d'orbes, coupent toute ſa figure pyramidale ; que la derniere revient en cornet vers la

bouche ovale, dont elle forme le bourrelet. Ces spirales en orbes qui se surmontent réguliérement les unes les autres en forme de vis conique, sont revêtues extérieurement & à distance égale d'anneaux ou de côtes très-minces, saillantes & très-blanches, sur un fond d'un blanc sale : elles sont séparées par un petit jour les unes des autres, d'une maniere assez sensible, surtout celles d'en bas, dont les dernieres côtes se réunissent en un point vers le bord de sa bouche : ce sont des anneaux ou des cordelettes détachées, qui ont toujours une liaison avec le fond de la coquille. Ce qui fait la rareté de la *scalata*, c'est que les Indiens la conservent parmi leurs bijoux les plus précieux, leurs femmes la suspendent à leur cou ; leur passion pour cette coquille & leur vanité nous la font payer cher. Il faut, dit M. *d'Argenville*, qui possédoit cette coquille, que la scalata ait plus d'un pouce de haut pour être réputée belle, parce qu'il n'y a rien de si commun que les petites, qui se trouvent dans le Golfe Adriatique. Celles-ci sont les fausses *scalata* : voyez ESCALIER. On trouve aussi cette coquille dans les cabinets du premier ordre à Paris, & sur-tout en Hollande, où nous en avons vu trois dans le seul cabinet du Stathouder. Celle que l'on voit actuellement dans le Cabinet de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, à Chantilly, est peut-être la plus grande qui soit connue ; ses spires sont de neuf orbes.

SCALOPES. *Séba* donne ce nom à un rat sauvage d'Amérique, qui a de gros & grands testicules assez semblables aux tettes de la brebis : plus en arriere, vers la queue, descend sa verge. La tête de cet animal ressemble à celle du renard : elle est terminée en pointe, & son museau a beaucoup de rapport avec celui du cochon ; il s'en sert pour fouir la terre, y chercher sa nourriture & se creuser des tanieres qui le mettent à couvert des bêtes féroces : ses oreilles sont larges, pendantes, presque chauves, garnies seulement de quelques poils clair-semés. Il a les yeux grands, noirs, défendus de tous côtés par des poils d'un rouge foncé : la levre supérieure, qui porte une longue moustache, & toute la partie supérieure du corps, sont garnies de poils d'un rouge chargé, & d'un jaune clair sur le ven-

tre & fur le front. Cet animal a la queue longue & frisée, les pieds blanchâtres & sans poils, faits comme ceux du singe, munis de quatre doigts & d'un pouce; il s'en sert à différens usages: sa queue lui sert à s'attacher & à se cramponner par-tout.

SCAMMONÉE, *scammonium*. C'est un suc concret, résineux, gommeux & très-purgatif: on en trouve de deux sortes dans les boutiques; savoir, la scammonée d'Alep & celle de Smyrne.

1°. La *scammonée d'Alep* est légere & friable: quand on la brise, elle est d'un gris brunâtre & brillant, presque entiérement opaque: lorsqu'on la manie, ou qu'on la frotte, elle se change en une poudre blanchâtre ou grise; elle a un goût amer, avec une certaine acrimonie & une odeur vappide. On l'apporte d'Alep, ou de Saint-Jean d'Acre, qui est l'endroit où on la recueille.

2°. La *scammonée de Smyrne* est noirâtre, plus compacte & plus pesante, à volume égal, que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne d'une ville de Galatie, appelée présentement *Cuté*, & de la ville de Cogni, dans la province de Licaonie ou de Cappadoce, près du mont Taurus, où l'on en fait une récolte abondante; mais on préfere la scammonée d'Alep, & on choisit celle qui est brillante, facile à casser, & très-aisée à réduire en poudre, qui est presque insipide sur la langue, & qui, arrosée d'un peu de salive, ou de quelqu'autre liqueur aqueuse, devient laiteuse, ou pour parler le langage des Droguistes, fait l'*œil de perdrix*.

Il y a une autre espece de scammonée, qu'on appelle *scammonée bâtarde* ou *inférieure*, & que quelques Colporteurs Juifs vendent quelquefois dans nos Ports; ce n'est souvent qu'un composé de sucs de différentes plantes laiteuses, incorporés avec de la cendre, du jalap, &c. Heureusement qu'on ne trouve plus guere de cette mauvaise drogue, dont la composition lucrative est des plus criminelles.

La plante qui produit ce suc purgatif, s'appelle SCAMMONÉE DE SYRIE, *convolvulus Syriacus*. Sa racine est épaisse, de la forme de celle de la bryone, charnue, blanchâtre en dedans, brune en dehors, fi-

breuſe & empreinte d'un ſuc laiteux : elle pouſſe des tiges grêles de trois coudées de longueur, ſarmenteuſes, & qui grimpent autour des plantes voiſines : les feuilles, qui ſont alternes & vertes, reſſemblent à celles du petit liſeron : elles ſont triangulaires, liſſes, ayant une baſe taillée en façon de fleche. De leurs aiſſelles naiſſent des fleurs en cloche, blanchâtres, tirant ſur le purpurin : elles ſont ſuivies par des capſules pointues, remplies de graines noirâtres & anguleuſes.

Cette plante croît en Syrie, autour d'Alep, & elle ſe plaît dans un terroir gras. M. *Ruſſel* en a donné une bonne figure dans les *Tranſ. Philoſoph.* L'illuſtre *Tournefort* a obſervé une eſpece de convolvulus hériſſé de poils dans les campagnes de Myſie, entre le mont Olympe & le Sipyle, & même auprès de Smyrne, & dans les îles de Lesbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un ſuc concret qui eſt bien au-deſſous de la ſcammonée de Syrie & de Judée. Ainſi M. *Tournefort* nous porte en quelque ſorte à croire que la ſcammonée des boutiques vient de plantes au moins de différentes eſpeces, ſi elles ne ſont pas différentes pour le genre ; que celle de Syrie ou d'Alep vient de la plante appelée *ſcammonia folio glabro*, ſcammonée à feuilles liſſes, & celle de Smyrne, de la plante appelée *ſcammonia folio hirſuto*.

Nous remarquerons cependant que le Conſul Anglois (M. *Sherard*), qui a demeuré à Smyrne pendant treize ans, prétend qu'on ne retire plus le ſuc de ce *convolvulus* hériſſé, parce que celui qui a les feuilles liſſes croît en ſi grande abondance, qu'il ſuffit ſeul pour préparer toute la ſcammonée dont on ſe ſert : on choiſit ſur-tout, dit-il, celle qui croît ſur le penchant de la montagne qui eſt au-deſſous de la forteresſe de Smyrne. On découvre la racine en écartant un peu la terre ; on la coupe, & on met ſous l'inciſion, des coquilles de moules pour recevoir le ſuc laiteux qui en découle, & que l'on fait ſécher pour le conſerver. Cette ſcammonée ainſi récoltée, eſt réſervée pour les habitans du pays ; & l'on n'en donne aux étrangers que par préſent : elle eſt à demi-tranſparente, blanche, jaunâtre, & ſans aucune mauvaiſe odeur.

Voici

Voici les différentes manieres de recueillir la ſcammonée du commerce, & ce qui lui donne différentes formes & couleurs. On coupe la tête de la racine ; on ſe ſert d'un couteau pour y faire un creux hémiſphérique, afin que le ſuc s'y rende, & on le ramaſſe enſuite avec des coquilles. D'autres font des creux dans la terre ; ils y mettent des feuilles de noyer ſur leſquelles le ſuc tombe, & on le retire lorſqu'il eſt ſec. D'autres coupent la partie de la racine qui s'éleve au-deſſus de la terre, & elle donne tous les jours un ſuc que l'on ramaſſe pour le faire ſécher : on arrache enſuite toute la racine ; & après l'avoir coupée par tranches, l'on en exprime un ſuc laiteux, que l'on fait ſécher à un feu doux ou au ſoleil : on en fait quelquefois des paſtilles, ſur leſquelles on imprime un cachet ; leur couleur eſt griſâtre, & ſouvent brunâtre. D'autres enfin tirent le ſuc des feuilles, des tiges & des racines pilées ; puis font deſſécher ce ſuc, & en font de petites maſſes d'un noir verdâtre, & d'une mauvaiſe odeur.

La ſcammonnée eſt efficace & très-vigoureuſe : on s'en ſert pour purger les humeurs bilieuſes & ſéreuſes. On doit ſe méfier de ce remede, qui eſt ſouvent ſi altéré, que pris en grande doſe il eſt ſans effet ; d'autres fois il eſt ſans mélange, & pris à petite doſe il excite une ſuperpurgation, des nauſées, une inflammation qui excite une ſoif inſatiable, la fievre & la dyſſenterie. On doit toujours l'aſſocier à quelqu'autre purgatif, & n'en prendre guere plus de douze grains, quand elle eſt bien réſineuſe comme celle d'Alep. Les Apothicaires appellent la ſcammonée qui eſt en poudre, *diagrede*. C'eſt la baſe de la *poudre de tribus* ou *cornachine*.

La ſcammonée entre dans quantité de compoſitions galéniques. C'eſt à l'induſtrie des Chimiſtes que l'on eſt redevable de la teinture & de l'extrait réſineux de la ſcammonée, ce que l'on appelle improprement *magiſtere*.

SCAMMONÉE D'AMÉRIQUE. *Voyez à l'article* MÉCHOACAN.

SCAMMONÉE JAUNE, eſt la *gomme-gutte* : voyez ce mot.

SCAMMONÉE DE MONTPELLIER, *periploca Monſpeliaca, foliis rotundioribus.* TOURNEF. Plante qui croît dans les bois : ſes racines fibrées & ſerpentantes en terre, pouſſent pluſieurs tiges ſarmenteuſes, longues, dures, cependant flexibles, articulées & s'entortillant autour des arbres voiſins ; elles rendent du lait quand on les rompt : ſes feuilles ſont conjuguées oblongues & veineuſes ; ſes fleurs qui naiſſent aux ſommités des branches, ſont en cloche évaſée, velues & purpurines en leur partie ſupérieure, d'un vert jaunâtre & ſans poil en leur partie inférieure. Le piſtil de chaque fleur devient un fruit à gaînes un peu courbées, leſquelles s'ouvrent d'elles-mêmes par la maturité ; alors elles laiſſent paroître une matiere floconée comme lanugineuſe, dans laquelle on trouve des ſemences à aigrettes. On prétend que cette plante eſt un poiſon aux animaux quadrupedes : on l'eſtime réſolutive appliquée extérieurement.

SCANDEBEC ou BRULEBEC. *Rondelet* donne ce nom à une eſpece d'huître dont le poiſſon a le goût piquant, ſalé, quelquefois amer & déſagréable, mais qui échauffe la bouche : elle a la coquille crêpée & contournée en dehors, jaunâtre en quelques endroits, rouge en d'autres, & d'un blanc poli en dedans. *Rondelet* croit que c'eſt la même coquille que l'*huître ſauvage des Grecs*.

SCARABÉE, *ſcarabæus*. Les ſcarabées forment une des plus nombreuſes claſſes d'inſectes : cette claſſe préſente une diverſité prodigieuſe pour les grandeurs, les couleurs, les formes en général, & la ſtructure de certaines parties propres à chacun des inſectes qui la compoſent.

La collection de ces inſectes forme un tableau de la Nature des plus curieux, des plus frappans & qui arrête les yeux : on la voit ſur-tout dans une des ſalles du Cabinet du Jardin du Roi, & dans une de celui de Chantilly.

Parmi ces inſectes le plus grand nombre ne ſont que curieux, tel eſt l'*arlequin de Cayenne* ; mais il y en a

aussi beaucoup qui nous sont d'une grande utilité, soit dans la Médecine, soit dans les Arts.

On comprend communément sous le nom de scarabée des insectes dont les ailes membraneuses sont renfermées sous des étuis écailleux. Ils forment la classe des coléopteres.

Cette classe immense a été différemment divisée par les Auteurs; les Modernes qui ont donné une autre dénomination à cette classe, ont restreint le nom de scarabée à l'un des genres qu'elle renferme. Suivant l'*Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*, le caractere essentiel du genre des scarabées, c'est d'avoir les antennes en masse, c'est-à-dire, terminées par un bout plus gros que le reste de l'antenne. Cette masse ou extrémité est composée de plusieurs lames ou feuillets, que l'insecte peut resserrer ou ouvrir à-peu-près comme les feuillets d'un éventail; tel est le *hanneton*.

Un autre caractere est d'avoir entre leurs étuis à leur origine une petite partie triangulaire qu'on peut appeler l'*écusson*. Dans le même Ouvrage on divise le genre des scarabées en deux familles, suivant le nombre des feuillets qui composent la masse des antennes. Dans la premiere famille sont les scarabées qui ont sept feuillets aux antennes; cette famille est la moins nombreuse : la seconde renferme tous les autres qui ont seulement trois feuillets aux antennes.

Le caractere de la famille des *escarbots*, est d'avoir les antennes en masse, mais point divisées en feuillets comme dans les scarabées, ni perfoliées comme dans les *dermestes*, mais solides & composées d'une seule masse. Ces boutons paroissent composés de plusieurs anneaux fortement serrés les uns contre les autres, & qui ont à leur surface de petits points lisses & brillans : de plus, les antennes des escarbots sont coudées & forment un angle dans leur milieu. Un autre caractere, mais qui n'est qu'accessoire, c'est la maniere dont ils tiennent souvent leur tête renfoncée dans leur corselet, de façon qu'on les croiroit décapités, & qu'on n'apperçoit tout au plus que leurs mâchoires, qui sont grandes & saillantes. *Voyez* ESCARBOT.

Tous les ſcarabées ou tous les coléopteres, (ces mots ſont ſynonymes dans le reſte de cet article,) ont été originairement dans l'état de larves ou de vers, dont les uns habitent dans les bouſes de vache & autres excrémens des animaux, les autres au fond des eaux claires ou bourbeuſes, d'autres dans les feuilles des arbres; d'autres dans la terre, & ceux-ci font grand tort aux racines des plantes & des arbres dont ils ſe nourriſſent. C'eſt dans ces divers endroits que ces vers croiſſent, ſe nourriſſent, ſubiſſent des métamorphoſes qui leur ſont communes avec pluſieurs inſectes, ſe changent en nymphes & deviennent enſuite des ſcarabées. Comme ces inſectes ont pluſieurs parties ſemblables à celles des autres inſectes, tels que les ſtigmates, les yeux à réſeau, & qu'ils paſſent par l'état de nymphe, *voyez ſur tous ces objets le mot* INSECTE *& celui de* NYMPHE.

Une des choſes les plus remarquables dans les ſcarabées, c'eſt que leurs os, ou cette ſubſtance analogue à la corne qui leur en tient lieu, ſe trouvent au dehors, ainſi que dans les coquillages, & couvrent leur chair; au lieu que dans les grands animaux qui ont du ſang les os ſont toujours cachés ſous la chair; mais les muſcles de ces inſectes ont la même ſtructure que celle qu'a découvert *Stenon* dans les muſcles des animaux qui ont du ſang. Cette ſtructure eſt ſur-tout admirable dans les muſcles des pieds des ſauterelles, dont la force eſt telle que cet animal peut ſauter en l'air à une diſtance deux cent fois plus grande que celle de ſon corps: *voyez* SAUTERELLE.

On peut voir l'hiſtoire de diverſes eſpeces de ſcarabées ſous les noms les plus communs, par leſquels les différens genres ſont connus. Pluſieurs d'entr'eux préſentent des faits fort curieux: voyez les mots *Cerf-volant*, *Hanneton*, *Eſcarbot*, *Rhinocéros* ou *Moine*, *Fouille-merde* ou *Pillulaire*, *Eſcarbot onctueux* ou *Proſcarabée*, *Dermeſtes* ou *Scarabées diſſequeurs*, *Chryſomele*, *Charençon*, *Capricornes*, *Cicindelles*, *Courtilliere*, *Bupreſte*, *Cantharide*, *Foulon*, *Mouche cornue*, &c. Il y a un ſcarabée remarquable par une ſingularité qui lui eſt particuliere, il a une queue en forme d'aiguillon.

SCARABÉE AQUATIQUE (grand). C'est le plus grand des scarabées aquatiques, il se trouve assez fréquemment dans les étangs : il est long d'un pouce & demi, de couleur olivâtre foncée : il a trois pattes de chaque côté ; les deux dernieres paires sont garnies de barbes qui font l'effet de rames, & donnent à l'insecte une grande facilité à nager. Chacune des pattes est garnie de deux éperons : on distingue le mâle de la femelle à deux plaques écailleuses qu'il a aux pattes de devant, & qui manquent à la femelle. Peut-être ces pattes leur servent-elles pour mieux tenir leurs femelles dans le temps de l'accouplement. Ces especes de scarabées sont sur-tout remarquables par une espece d'arête qui est sous leur corselet, & qui se termine en pointe : leur tête est armée de deux dents aiguës. C'est un *dytique :* voyez ce mot & celui d'HYDROPHILE.

L'histoire de cet insecte présente un phénomene assez curieux. La premiere forme de ce scarabée est d'abord celle d'un ver : on croit qu'il vient du ver que l'on nomme *ver assassin*, ainsi nommé de sa voracité ; il ne se nourrit que d'insectes aquatiques, tels que *griottes*, *agrouelles*, *limas*, &c. Ce ver qui a six pattes velues, peut avoir deux pouces de longueur ; sa queue est hérissée de poils, qui lui servent comme de gouvernail pour diriger avec certitude ses mouvemens en nageant. Il respire l'air aussi par cette partie postérieure, ainsi que grand nombre d'insectes aquatiques.

Ce ver assassin est armé de deux dents creuses & si transparentes, que l'on voit couler à travers le sang du ver qu'il suce, & qui à l'aide de ces tuyaux aspirans est porté dans la bouche & delà à l'estomac : on voit quelquefois monter avec le sang de petites bulles d'air. Ce ver voit très-bien dans l'eau moyennant douze yeux noirs immobiles, placés sur sa tête ; dès qu'il apperçoit sa proie, il nage du côté où elle est & s'en saisit avec ses dents vigoureuses. On remarque à sa tête six soies ou barbes articulées, dont quatre sont placées entre les dents en dessous ; les autres qu'on peut regarder comme des antennes, sont des deux côtés de la partie supérieure de la tête. Cet insecte aquatique est dur comme un crustacée : il a de chaque côté du corps six

ſtigmates. Après s'être nourri de ſang & de carnage; & être parvenu à ſon dernier période d'accroiſſement, il ſort de l'eau, entre en terre, s'y fait une loge ſphérique, où il ſe change en nymphe; de l'état de nymphe il paſſe à l'état de grand ſcarabée, & paroît tel que nous l'avons décrit: il retourne dans les eaux, ſon premier élément, & travaille à ſe reproduire. (L'induſtrie des animaux a pour principal objet la conſervation & la multiplication de l'eſpece.) Il file alors ſur les eaux une coque de ſoie, dont la forme approche de celle d'un ſphéroïde aplati, dont on auroit emporté un ſegment. De l'extrémité ſupérieure de l'endroit où le ſegment paroît emporté, s'éleve une eſpece de corne ſolide, compoſée de même que la face aplatie de la coque d'une ſoie brune, en ſorte que cette coque a l'air d'un bonnet de huſſard; c'eſt là le berceau flottant qui porte la nouvelle famille: auſſi-tôt que les petits ſont éclos, ils y font une ouverture & ſe jettent à l'eau. On peut voir la figure de ces diverſes métamorphoſes dans la planche du premier volume de la *Théologie des Inſectes*, qui nous a fourni une partie de cette hiſtoire.

SCARABÉE AQUATIQUE (petit). Ce très-petit ſcarabée aquatique eſt d'un beau noir: on le nomme vulgairement *puce d'eau*: lorſqu'elle ſe plonge dans l'eau, elle fait introduire & renfermer adroitement dans ſa queue une petite bulle d'air, qui ſert à l'inſecte pour le rendre plus léger, lui donner la facilité de nager dans l'eau à diverſes hauteurs, & s'élever du fond à la ſuperficie. *Voyez* MONOCLE.

SCARABÉES DE L'ILE DE CAYENNE. Cette île fournit pluſieurs eſpeces de ſcarabées, dont quelques-uns ſont très-beaux. Un des plus remarquables eſt celui qu'on nomme le *ravet.* Cet inſecte qui eſt une *blatte*, a une odeur inſupportable; il ſe gliſſe entre les bois des armoires, où il vole & y dépoſe des milliers de petits œufs comme des grains de moutarde. Ces ſcarabées rongent le pain, cherchent le vin dans les verres, ſe gliſſent dans les confitures & les infectent de leur puanteur. *Voyez* RAVET.

Il y en a une espece que l'on nomme *grosse mouche luisante*, qui est le *scarabæus maximus*, *elegantissimus*, *splendens*. Les Sauvages de la Guiane se parent ordinairement des ailes de cet insecte, sur-tout les Indiennes, qui en font des pendans d'oreilles qu'elles mettent aux jours de fêtes.

On y voit aussi une autre espece que l'on nomme *poyou*, & en François *mouche à feu;* ces insectes paroissent la nuit comme des étincelles de feu: ils ne luisent guere que dans les temps de pluie. *Voyez* MOUCHE LUISANTE.

SCARABÉE DES LIS. Cet insecte vient d'un ver qui est mis par M. *de Réaumur* au rang des *teignes:* Voyez TEIGNE DE LIS & CRIOCERE.

SCARABÉE A UNE CORNE ou MONOCÉROS. *Swammerdam*, ce grand Observateur, a donné une anatomie exacte des parties de ce scarabée: il a développé avec tout l'art possible la structure & le mécanisme de toutes ses parties, qui pour la plupart sont communes aux autres scarabées; il a fait une comparaison de la structure du ver, & de celle de l'insecte dans l'état de scarabée.

Le scarabée monocéros mâle se distingue très-aisément de la femelle, même dans l'état de nymphe, par une corne proéminente sur la tête des mâles, & qui manque aux femelles: d'ailleurs le scarabée mâle a le corps plus petit que la femelle; il a encore deux antennes plus longues, terminées par un bouton, qui, lorsque l'animal vole, s'épanouit en plusieurs feuillets. On donne aussi à cet insecte, à cause de sa corne, le nom de *rhinocéros ;* quelques Auteurs l'appellent le *moine* & *nasicorne*.

D'après l'examen que *Swammerdam* a fait avec sa sagacité ordinaire, des yeux de ces insectes comparés à ceux des abeilles, celles-ci doivent mieux voir de jour que de nuit; au lieu que les scarabées doivent mieux distinguer les objets la nuit que le jour.

La corne du scarabée monocéros est d'une substance écailleuse & si forte, qu'on peut s'en servir pour percer le bois le plus compacte: elle est recourbée en arriere, de sorte qu'elle regarde le corselet; sa sur-

face eſt très-polie. On obſerve ſur la corne quelques petites cavités. Dans la nymphe cette corne eſt membraneuſe & comme remplie d'une liqueur aqueuſe, mais elle s'affermit. On peut la regarder comme une expanſion du crâne, car elle ſort en effet de cette partie du crâne, ſous laquelle ſe trouve le cerveau: elle eſt creuſe à l'intérieur; ſa cavité ne contient autre choſe que des véſicules pneumatiques & des trachées aériennes en grand nombre, leſquelles pénetrent même dans la ſubſtance dure, ce qui la rend d'autant plus légere & moins incommode à l'animal.

Swammerdam a dévoilé auſſi la ſtructure de la verge de cet inſecte, de ſes teſticules & de ſes véſicules ſéminales; ainſi que la vulve, la matrice & l'ovaire de la femelle. Quelle fineſſe d'anatomie! quelle merveille dans ces organes!

SCARABÉES HÉMISPHÉRIQUES. *Voyez* SCARABÉES TORTUES.

SCARABÉE ONCTUEUX ou PRO-SCARABÉE, *Voyez les mots* ESCARBOT & PRO-SCARABÉE.

SCARABÉE PILLULAIRE, nommé auſſi *fouille-merde.* Voyez ESCARBOT.

SCARABÉE PULSATEUR. *Voyez ci-deſſous à l'article* SCARABÉE A RESSORT.

SCARABÉES A RESSORT. Ces inſectes, ſoit qu'ils ſe trouvent poſés ſur le ventre ou renverſés ſur le dos, ſavent contracter leur tête & leur poitrine, comme par l'action d'un reſſort, les preſſer contre terre, & s'élancer dans l'air avec grande force; c'eſt pourquoi quelques-uns les ont nommés *ſcarabées ſauterelles*: c'eſt le TAUPIN de M. *Geoffroy.* On le nomme auſſi MARÉCHAL. *Voyez* TAUPIN.

Le *ſcarabée pulſateur* fixe ſes pieds de devant ſur du vieux bois, ſur une muraille ou un plancher, & baiſſant enſuite ſa tête entre ſes pattes, il produit une eſpece de battement aſſez ſemblable à celui d'une montre. *Voyez* VRILLETTE.

Parmi ces *ſcarabées à reſſort*, les uns font du bruit par le frottement de leur tête contre leur poitrine, les autres par celui de leur queue ou de leur ventre contre les fourreaux de leurs ailes, &c.

SCARABÉES-TORTUES. Ce ſont de petites eſpeces de ſcarabées que les Naturaliſtes nomment auſſi *ſcarabées hémiſphériques*, parce que leur corps a la figure d'un ſegment de ſphere. Ces inſectes ſont très-jolis, & reſſemblent à de très-petites tortues, couvertes d'une écaille qui a l'éclat & le brillant de celle qui a été miſe en œuvre. Ces écailles ſont les fourreaux des ailes de ces ſcarabées: le fond de la couleur des uns eſt brun, celui des autres eſt rouge & de différens rouges; quelques-uns ſont à fond jaune, ou de couleur de citron; il y en a même à fond violet. Sur ces fonds de différentes couleurs, ſont des taches ordinairement brunes, différemment arrangées, & elles le ſont quelquefois d'une maniere fort agréable. En général, ces ſcarabées plaiſent aux enfans : ils les prennent volontiers, & il y a apparence que ce ſont eux qui leur ont donné les différens noms que ces inſectes portent en divers pays : comme ceux entr'autres de *vaches à Dieu*, de *bêtes à Dieu*, de *chevaux de Dieu* & de *bêtes de la Vierge.* Nous avons parlé de ces inſectes *à l'article* CRIOCERE *& au mot* COCCINELLE.

Il y a un petit ſcarabée, moins rond & plus aplati que le précédent, dont le fourreau des ailes eſt d'un brun qui tire ſur l'olive, & qui vient d'un ver ſurnommé, à cauſe de ſa figure, *barbet blanc*, ou *hériſſon blanc.* Voyez ce dernier mot.

Quelques eſpeces de ſcarabées viennent de vers mis au rang des teignes. *Voyez* TEIGNES.

SCARABÉES A TROMPE. Ce ſont les mêmes que les *ſcarabées porcs.*

SCARABÉE DU VER DE L'ABEILLE MAÇONNE. *Voyez* Vol. I, page 58.

SCARABÉE A VRILLE ou A TARIERE. C'eſt un très-joli ſcarabée, qui ſe trouve ſouvent dans les troncs d'arbres pourris & ſous les écorces des vieux arbres : il eſt plat, & lorſqu'on le prend, il retire ſes pattes ſous ſon corps, & reſte ſi parfaitement immobile qu'on le croiroit mort. Tout ſon corps eſt d'un fond noir & couvert de petites écailles : les étuis de ſes ailes ſont courts, & ne couvrent guere plus de la moitié du ventre ; la tête de l'animal eſt petite & alon-

gée ; son corselet l'est aussi, & semble avoir cinq angles. On voit à l'extrémité du ventre de la femelle une tarriere longue d'une ligne, & qui lui sert à loger & déposer ses œufs dans le bois pourri où on les trouve. *Voyez* VRILLETTE.

SCARE, *scarus*. C'est un poisson saxatile, à nageoires épineuses, dont il y a deux especes : la premiere a été fort en usage chez les Anciens. C'est un poisson semblable au *sargo* par la figure du corps, par ses aiguillons & par ses nageoires ; mais il en differe en ce qu'il n'a point de taches noires à la queue, ni de traits noirs du dos au ventre : sa couleur est entre le bleu & le noir, il a le ventre blanc ; ses écailles sont grandes & minces ; sa queue est très-fourchue ; ses yeux sont noirs & ses sourcils bleus : il a deux ouies de chaque côté, une simple & une double ; les dents larges & plates. Il se nourrit d'algues & d'herbes maritimes : sa chair est bonne, légere, & de facile digestion ; ses boyaux sentent la violette, & on ne les jette pas. On le mange bouilli, frit ou grillé : on en prend à Marseille, & il est commun dans l'île de Rhodes.

On prétend que le scare est le seul des poissons qui dorme la nuit dans les rochers, ce qui fait qu'il n'est jamais pris la nuit. *Ovide* & *Pline* écrivent que les scares s'aiment les uns & les autres, se secourent, & qu'ils se défendent. *Elien* dit qu'un scare, pris dans une nasse, ne cherche pas à en sortir par la tête, mais par la queue, avec laquelle il élargit le trou pour en sortir à reculons : & faisant ses efforts, il est secouru par un autre scare qui, pour le faire échapper, le tire par la queue, & lui aide à sortir de la nasse. L'amour aveugle le scare mâle ; les Pêcheurs, avec une femelle vivante dans une nasse, en peuvent prendre un grand nombre : ils s'y précipitent.

La seconde espece est le *scarus varius* : il a les yeux & le bas du ventre de couleur de pourpre ; le reste du corps en partie noir, en partie bleu, & les écailles couvertes de taches obscures : il a la bouche petite, les dents larges à la mâchoire supérieure : elles sont clair-semées & aiguës à l'inférieure. Sur le dos & pres-

que jusqu'à la queue, il a des aiguillons qui se tiennent par une petite membrane : les ailerons proche des ouies sont larges, & presque de figure ovale ; il a deux taches rouges au milieu du ventre. C'est un fort beau poisson saxatile : sa chair est tendre & délicate ; tous les anciens Médecins en ont fait grand cas. On en pêche dans la Méditerranée, proche d'Antibes & de Marseille : ce poisson est le *merlot*.

SCARIOLE ou ESCAROLE. *Voyez* ENDIVE.

SCARKER. Poisson qui se pêche à Sierra-Leona en Afrique ; on soupçonne que c'est le *marteau* ou le *pantouflier*. Voyez ces mots.

SCATOPSE, *schatopse*. M. Geoffroy, *Histoire des Insectes des environs de Paris*, dit que le *scatopse* (comme qui diroit *mouche à ordures*, à cause des endroits où on le découvre souvent) est peu connu. Il ressemble à une petite mouche, excepté par ses antennes qui sont filiformes à articles, & non à palettes. La larve du scatopse ressemble à un petit ver à anneaux & sans jambes : toutes les larves des scatopses ne se trouvent pas uniquement dans les latrines, dans les fumiers humides, dans les lieux fangeux, il y en a qui se pratiquent leur habitation dans les feuilles de buis. Ces larves quittent leur peau pour se transformer en nymphes. Le scatopse des latrines est noir : sa peau est lisse & brillante ; dans l'accouplement les têtes des deux individus sont opposées, & aux deux bouts : on diroit d'un seul insecte long avec deux têtes aux deux extrémités. Le scatopse du buis est jaune, ses ailes sont blanches.

SCAVISSON ou ESCAVISSON, écorce d'un jaune roussâtre, que l'on nous envoie dans le commerce de la droguerie orientale, comme une espece de cannelle matte. Celle que j'ai vue, sous le nom d'*escavisson*, étoit du *cassia lignea*.

SCEAU DE NOTRE-DAME : *voyez* RACINE VIERGE.

SCEAU DE SALOMON, *polygonatum*. Genre de plante dont M. *de Tournefort* compte douze especes, & dont la principale est à larges feuilles, *polygonatum latifolium vulgare*. Cette plante que quelques-uns ap-

pelient aussi *signet* & *genouillet*, croît presque par-tout aux environs de Paris, & dans toutes les Provinces, aux lieux ombragés, le long des haies, dans les bois & les forêts, où elle se multiplie par ses racines longues qui tracent, & dont les nœuds coupés transversalement présentent une figure approchante de celle d'un sceau ou cachet qu'on y auroit imprimé.

Cette racine est située latéralement à fleur de terre, articulée d'espace en espace par de gros tubercules blancs, garnis de beaucoup de fibres, d'un goût douceâtre : elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, rondes, lisses, non rameuses, un peu courbées en leur extrémité, revêtues de plusieurs feuilles disposées alternativement, oblongues, larges, assez semblables à celles du muguet, nerveuses, de couleur verte-brune, luisantes en dessus & d'un vert de mer en dessous, d'un goût fade, & d'une odeur désagréable, si on les froisse ou qu'on les coupe par morceaux.

Les fleurs qui naissent des aisselles des feuilles une à une ou davantage, forment une cloche alongée en tuyau, & découpée en six crenelures, sans calice & de couleur blanche : à la fleur succede une baie arrondie, molle, verte ou noirâtre, laquelle contient ordinairement trois semences, grosses comme celles de la vesce, ovales, dures & blanches. Cette plante fleurit en Mai & Juin, & son fruit mûrit en Août : sa racine, qui est la partie la plus usitée en Médecine, est douceâtre & un peu gluante : elle est estimée vulnéraire, astringente ; on s'en sert souvent pour les descentes, après l'avoir fait infuser dans du vin blanc : on fait de la décoction de ces racines un cataplasme estimé contre l'inflammation de l'utérus, dit M. *Haller*. Son eau distillée est cosmétique, c'est-à-dire, qu'elle décrasse le visage & embellit le teint. On attribue à ses baies, la vertu de purger par haut & par bas. M. *Bourgeois* a éprouvé que les feuilles de cette plante trempées pendant quelques jours dans du fort vinaigre, & appliquées sur les cors des pieds, les guérissent très-souvent.

SCECACHUL, plante de l'Arabie & de la Tartarie orientale, dont les fleurs, qui ressemblent à celles de

la grande violette, ſont les unes mâles & les autres femelles : il leur ſuccede des grains noirs, qui, au jugement des habitans, ſont, ainſi que ſa racine, très-prolifiques. Ils nomment la graine de cette plante *culcul* ou *kilkil* : elle eſt d'une ſaveur douce. Cette plante qui croît aux lieux ombragés, eſt très-rare ; ſa tige eſt baſſe & noueuſe.

SCÉLERI : *voyez au mot* Céleri.

SCHEL-FISCH : *voyez au mot* Morue.

SCHÉNANTE ou JONC ODORANT, *ſchænantus*, eſpece de gramen qu'on nous apporte d'Arabie, garni de feuilles & quelquefois de fleurs. Il eſt ſec, roide : ſa tige eſt arrondie, luiſante, genouillée, de la longueur d'un pied, remplie d'une moelle ſongueuſe, d'un jaune pâle vers ſa racine, & d'un vert pourpre vers ſon ſommet quand il eſt récent ; d'un goût âcre, amer & aromatique ; ſon odeur tient le milieu entre celle des roſes & celle du pouliot : elle eſt très-pénétrante ; il s'éleve pluſieurs tiges d'une même racine. On appelle le ſchénante, *jonc rond*, pour le diſtinguer du *jonc quarré*, que les Grecs ont appelé *cyperus*.

La plante d'où le ſchénante eſt tiré, s'appelle *juncus rotundus aromaticus*. Ses racines ſont blanchâtres, petites, flexibles, ligneuſes & fibreuſes : ſes feuilles ſont longues de quatre doigts, & reſſemblantes à celles du blé, épaiſſes, roulées les unes ſur les autres en maniere d'écailles : elles ſont terminées en pointe dure, menue & arrondie ; elles embraſſent étroitement les tuyaux par leurs gaînes, comme dans le roſeau. Les tiges partent du ſommet de la racine ; elles ſont grêles vers leurs ſommets, & portent des épis de fleurs diſpoſées deux à deux, comme dans l'ivraie ; les fleurs ſont très-petites, compoſées d'étamines, & d'un piſtil à aigrette, contenues dans de petits calices rougeâtres en dehors : à ces fleurs ſuccedent des graines d'une ſaveur âcre.

Toute la plante répand une odeur douce & aromatique : il en naît une ſi grande quantité dans quelques provinces d'Arabie, ſur-tout en Nabathée & au pied du mont Liban, qu'elle ſert de nourriture commune aux

chameaux. Quelques-uns l'appellent *paille de la Mecque*, *palea de Meca*; fourage & litiere des chameaux, *fœnum aut ſtramen camælorum*. Autrefois on recherchoit toutes les parties de ce jonc pour l'uſage de la Médecine : elles ſont toutes efficaces ; cependant aujourd'hui on préfere les ſeules fleurs pour l'uſage de la thériaque, encore faut-il qu'elles ſoient nouvelles, autrement elles n'ont plus d'odeur ni de ſaveur.

Le ſchénante eſt alexipharmaque, provoque les menſtrues, l'urine, arrête le hoquet & le vomiſſement: on le prend en ſubſtance ou en décoction pour fortifier la tête & l'eſtomac. On apporte depuis quelques années de l'île de Bourbon & de Madagaſcar, un autre gramen ou ſchénante, qui a l'odeur & le goût plus forts que le ſchénante d'Arabie : il eſt auſſi plus verdâtre, & ſes pannicules plus petites & moins chargées de fleurs; on s'en ſert, dit *Lémery*, en infuſion en maniere de thé pour les rhumes opiniâtres.

SCHET-BÉ. L'oiſeau envoyé de Madagaſcar ſous ce nom, par M. *Poivre*, a paru à M. *de Buffon*, être le même que la *pie grieche rouſſe* du même pays, & qui ſe rapproche beaucoup de nos *pies grieches* : voyez ce mot.

SCHINDEL, *ſchilus*, eſpece de perche du Danube, connue des Allemands ſous le nom de *nagmaul* : on la pêche auſſi dans le lac Ammerſée en Baviere. Rarement ce poiſſon peſe plus de dix livres : ſa figure eſt plus longue que celle de la perche ; il va en diminuant juſqu'à la queue. Son muſeau eſt plus long & plus pointu: il a le dos élevé, le ventre large & plat; les écailles bordées de filets épais & durs, le dos & les côtés d'un jaune ſale, tirant ſur le brun, avec des taches obſcures, placées ſans ordre, le bas du ventre & les nageoires du ventre un peu moins rouges que dans la perche, la mâchoire ſupérieure un peu élevée au deſſus de l'inférieure, & toutes les deux garnies de petites dents.

SCHIRL. D'habiles Mineurs donnent ce nom à une eſpece de mine légere d'étain chargée de fer & d'arſenic. Cette mine eſt en petits criſtaux priſmatiques & alongés, ou verts, ou d'un noir luiſant, quelquefois tirant ſur le bleu : elle eſt réfractaire, & ſe trouve dans

certains filons de mine de plomb. Le schirl se trouve dans les mines de Norberg, de Sahlberg &c. dans le Nord; il s'en rencontre aussi en Saxe & en Basse-Bretagne. Cette substance differe du *wolfram* proprement dit: *voyez ce mot*. Le schirl n'est souvent que le *schorl: voyez ce mot*.

SCHISTE, *schistus*, est une pierre argileuse, peu pesante, plus ou moins dure, d'une couleur ou cendrée-grisâtre ou bleuâtre ou roussâtre, qui se casse en morceaux irréguliers. En général, le *schist* ou *schiste* est une espece d'ardoise, & on lui donne ce dernier nom quand elle est feuilletée & fissile, c'est-à-dire, qu'elle peut se fendre en lames minces: au contraire, elle porte le nom de *schist*, quoiqu'ayant d'ailleurs les mêmes propriétés chimiques, & un peu scissile, lorsqu'elle est ou graveleuse, ou compacte, informe, en rognons, ou traversée de veines quartzeuses, &c.

Les pierres schisteuses sont communément remplies d'empreintes végétales & animales: nous les regarderions volontiers comme le résultat des matieres limoneuses ou vaseuses, grasses, telles qu'on en trouve dans les lacs & dans la mer, & qui ont été produites par la décomposition des corps semblables à ceux dont elles portent l'image. Les schistes forment les *salbandes* de la bonne ardoise, de la mine de cuivre, & souvent du charbon même. A prendre les choses dans leur principe, le schiste ne differe de la terre argileuse que par l'arrangement de ses parties & le mélange des différentes substances métalliques qui s'y trouvent. Nous en avons rencontré à Caop en Allemagne, aux portes d'Angers & de Séez en Normandie, de gris, de rouges, de bruns & de noirs, qui avoient différentes consistances, diverses pesanteurs, mais qui n'étoient que peu ou point feuilletés. Les schistes un peu calcaires portent communément des empreintes d'ossatures ou d'écailles de coquillages.

Il n'est pas rare de trouver dans les blocs de grosse ardoise ou schiste, des cristaux de sélénite ou de gypse & des arborisations formées par la déliquescence des pyrites qui s'y trouvent toujours, & qui sont peut-être la base colorante des pierres schisteuses. C'est donc

la variété de ces ſubſtances qui ſe trouvent dans les ſchiſtes qui fait que ces pierres ont des caracteres peu conſtans, tant pour le coup d'œil que pour les propriétés chimiques : c'eſt auſſi à l'union & à l'arrangement de ces différens corps que les ſchiſtes doivent leur dureté, qui les rend propres à bâtir ; il y en a même d'aſſez ſolides pour ſervir de *pierre de touche ;* telle eſt le ſchiſte noir du mont Huneberg en Weſtrogothie : d'autres peuvent ſervir de *pierre à raſoir*, telle eſt la pierre griſe de Trollhaelle près de la mine d'or de Smolande. C'eſt par la même raiſon qu'ils ſont feuilletés, & ſe diviſent en tables plus ou moins épaiſſes, & qu'ils donnent des lames d'ardoiſes, les unes propres à couvrir les toîts, d'autres à faire des tables ſuſceptibles du poli, ou qui ont de la ſaveur, & ſe décompoſent facilement à l'humidité, comme les ſchiſtes alumineux de l'île d'Œland dans la mer Baltique & d'autres endroits de l'Europe : telle eſt encore la *pierre noire à crayon :* voyez ce mot & celui d'ARDOISE.

SCHLOT. Dans les ſalines, on donne ce nom à la ſélénite de *ſel marin :* voyez ce mot.

SCHORL ou SCHOERL. Les Minéralogiſtes Suédois & Allemands appellent ainſi une pierre ou griſe, ou verdâtre, ou noire, ou rouge, dure, en criſtaux, d'une longueur & groſſeur plus ou moins conſidérable, que *Walerius* appelle *corneus criſtalliſatus* (pierre de corne). On prétend que c'eſt la même pierre que le *baſalte* ou *pierre de touche* des Anciens ; & que la *pierre de ſtolpen*, dont parle M. *Pott*, eſt de cette eſpece : quelquefois le *ſchorl* eſt ſtrié comme de l'*asbeſte :* voyez ces différens mots.

Il ſe trouve du ſchorl dans le quartz, dans le criſtal de roche, & en maſſes cannelées dans la mine de plomb de Chatelaudrin en Baſſe-Bretagne ; il eſt encore très-commun en Sudermanie, à Sahlberg, en Dalécarlie. Nous avons quelques échantillons de ſchorl qui ont été trouvés dans des mines d'étain ; il eſt en petits canons ou aiguilles d'un noir luiſant, quelquefois verdâtre : des Mineurs Anglois nous ont aſſuré que c'étoit même une eſpece de mine d'étain. Voyez *Schorl* ou *Schirl* dans

dans notre Minéralogie, vol. I. pag. 300, Edit. II. & l'article *Pierre de Basalie* dans ce Dictionnaire.

SCHRAITSER. Espece de perche qu'on pêche à Ratisbonne. Ce poisson, dit *Ray*, est très-commun dans le Danube; il a six pieds & demi de long, du moins tel étoit celui sur lequel il a fait sa description; il ressemble à la perche de la petite espece, par l'unique nageoire qu'il a sur le dos, dont une partie des rayons est épineuse & l'autre molle : ces rayons se tiennent par une membrane tachetée; mais le schraitser differe de la perche par la figure de son corps, qui est plus longue & plus menue, par son dos qui n'est pas si élevé, par son museau qui est plus alongé, par dix-huit marques qu'il a à la nageoire du dos, par deux lignes latérales qui sont blanches, par la couleur entre les lignes qui est blanche, & par sa queue qui est plus fourchue. Ce poisson paroît être le même que le *Schindel* : voyez ce mot.

SCIE DE MER. Animal de mer à peau dure & à nageoires cartilagineuses : *voyez au mot* BALEINE, *l'article* ESPADON.

SCIE MOUCHE ou MOUCHE A TARIERE. Insecte ailé, dont M. *Linnæus* fait vingt-huit especes sous le nom générique *tenthredo* : voyez l'article *Mouche à scie* à la suite du mot MOUCHES.

SCILLE ou SQUILLE, *scilla*. Les scilles tiennent le milieu entre les lis & les oignons : elles different des lis en ce que, dit M. *Adanson*, leur calice est composé de feuilles simples, sans sillon, & qu'elles n'ont qu'un stigmate conique; elles different des oignons en ce que leurs étamines ne tiennent pas aux feuilles du calice. Leurs racines sont traçantes, excepté dans la *scille* dont la bulbe est écailleuse.

On distingue trois sortes de scilles dans les boutiques: savoir, deux grandes qui sont la rouge & la blanche, rangées par M. *de Tournefort* dans le genre de l'*ornithogalum*, & une petite mise par le même Botaniste au nombre des *narcisses*.

1°. La GRANDE SCILLE ROUGE ou CHARPENTAIRE ou SCIPOULE ou OIGNON MARIN, *scilla vulgaris radice rubrâ*. Sa racine est un oignon ou une bulbe grosse

comme la tête d'un enfant, composée de tuniques épaisses, rougeâtres, succulentes, visqueuses, rangées les unes sur les autres, comme celles de l'oignon vulgaire, ayant en dessous plusieurs grosses fibres : elle pousse des feuilles longues d'un pied, larges, charnues, verdâtres, également empreintes d'un suc visqueux & amer ; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige quelquefois haute de deux pieds, droite, portant en sa sommité des fleurs à six feuilles blanches, auxquelles succedent des fruits arrondis, relevés de trois coins, & renfermant dans trois loges plusieurs semences sphériques & noirâtres : cette plante est la scille femelle.

2°. La GRANDE SCILLE BLANCHE OU MALE, *scilla radice albâ.* Elle ne differe de la précédente qu'en ce que ses feuilles sont moins grandes, sa racine moins grosse & de couleur blanche ; l'une & l'autre croissent, ainsi que les oignons & aulx sauvages, aux lieux sablonneux proche de la mer, en Espagne, en Portugal & en Sicile, même en Normandie près de Quillebœuf: elles fleurissent en Août & Septembre, & les graines mûrissent en Octobre & Novembre. Quand les graines sont mûres & la tige séchée, les feuilles se montrent en Novembre & Décembre : on fait la récolte de leurs racines vers le mois de Juin. On lit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences une Observation de M. *Delisle*, Apothicaire à Etampes, concernant des écailles d'un oignon de scille, qui ayant été mises dans une armoire enclavée dans un mur mitoyen avec le four d'un Boulanger, avoient poussé de petits oignons : ils étoient sur-tout placés vers l'onglet des écailles, c'est-à-dire, vers l'endroit où elles sont attachées les unes aux autres. Cette observation a été répétée plusieurs fois par diverses personnes. Les Droguistes tiennent de ces oignons dans leurs caves, & quoique isolés dans des caisses ou simplement couchés par terre, ils ne laissent pas de pousser aussi quelquefois de petits oignons, même des tiges avec des fleurs.

Ces deux sortes de scilles sont également incisives & apéritives ; elles résistent à la pourriture & provoquent les regles des femmes : on tient dans les boutiques des Apothicaires plusieurs préparations de scille

qui conviennent dans les hydropisies de toutes especes: on donne la scille en poudre avec les cloportes & le nitre à la dose de cinq à six grains, qu'on réitere deux ou trois fois le jour: on la fait aussi infuser dans le vin blanc à la dose d'une once sur une chopine, dont on donne deux cuillerées à soupe. Indépendamment de ce vin scillitique, il y a le miel scillitique & l'oxymel scillitique. La vertu spécifique de ces remedes contre l'hydropisie, (sur-tout contre celle qui commence, dit M. *Haller*, quoiqu'alors ils affectent un peu l'estomac,) n'a guere été connue des Médecins que depuis 40 ans: selon M. *Bourgeois*, c'est à un Médecin Italien qu'on doit cette découverte. Il faut observer de faire précéder les purgatifs hydragogues à l'usage de la scille; sans cette attention on la donne le plus souvent sans succès. M. *Bourgeois* dit encore qu'on fait un grand usage de l'oxymel scillitique dans l'asthme pituiteux, dans les fievres putrides & bilieuses, dans la pleurésie & la péripneumonie bilieuse & inflammatoire.

On prétend que si on coupe les tuniques de cet oignon avec un couteau de fer ordinaire, ce couteau en sera empoisonné: c'est pourquoi les Auteurs demandent qu'on sépare leurs lamines avec un couteau d'ivoire ou de bois. Ce fait nous paroît être au nombre de ceux qu'on peut révoquer en doute; cependant on lit dans les *Ephémerides d'Allemagne*, *Decur.* 2, *ann.* 8. *pag.* 298, *observ.* 138, qu'une poule d'Inde ayant mangé de la pâte qui avoit enveloppé les oignons de scille qu'on avoit fait cuire au four, se trouva saisie au bout d'une heure, de vertiges & de convulsions, ne pouvant se soutenir & paroissant aveugle, ce qui se termina par des pustules dures qui s'éleverent sur ses pieds, & qui parurent servir de crise à cet accident. Quelle que soit l'authenticité de ces faits, j'ose dire ici avoir coupé plus d'une fois des feuilles de scille avec un couteau de fer, en avoir mâché les feuilles récentes de la racine, & m'être servi depuis à table de ce même couteau, sans qu'il m'en soit arrivé aucun inconvénient.

3°. La PETITE SCILLE BLANCHE ou NARCISSE DE MER, *narcissus maritimus*, est une espece de narcisse qui

croît fréquemment ſur les bords de la mer entre Cette & Peccais. Cette petite ſcille ne differe de la précédente que par ſa racine qui eſt noirâtre en dehors, & ſes tuniques un peu cannelées. Ses fleurs ont une odeur douce : ſi on change cette plante de terroir, elle ne fleurit que très-rarement. Quelques-uns l'appellent encore *narciſſe de Mathiole* ou *pancratium*.

SCINC ou SCINQUE ou STINC MARIN, *ſcincus*. Eſpece de petit lézard d'Egypte & d'Arabie, long de neuf pouces ou environ. Sa tête, dit M. *Haſſelquiſt*, eſt avancée, contigue au corps, un peu courte, allant en diminuant juſqu'au bout, un peu convexe au ſommet, & un peu aplatie par les côtés : la mâchoire ſupérieure eſt plus longue que l'inférieure ; celle-ci eſt triangulaire & obtuſe au bout : les narines qui ſont placées au bout de la mâchoire ſupérieure, ſont rondes & amples : la langue eſt pointue en forme de cœur, échancrée à ſa baſe, d'une ſubſtance un peu épaiſſe & charnue ; l'ouverture de la gueule médiocre : il a les dents courtes, égales, obtuſes par le bout, & étroites par les côtés ; les yeux à la baſe de la tête, proche le bord du ſommet ; l'orbite en forme de lance oblongue ; l'iris brune, & les paupieres noires ; le cou de la groſſeur & de la figure du corps ; le corps eſt d'un ovale oblong, angulaire par le dos ; la queue qui eſt continue avec le corps depuis les pieds de derriere, va toujours en rétréciſſant juſqu'au bout, où elle eſt effilée & un peu aplatie : ſes quatre pieds ſont égaux ; les premiers ſont éloignés de la baſe de la tête d'un pouce, ceux de derriere ſont éloignés de deux pouces & demi des premiers & d'autant de l'extrémité de la queue : ils ſont placés aux deux côtés de l'abdomen.

Ce lézard a les cuiſſes aplaties & égales ; les genoux ſont placés au milieu, convexes en dehors, & en dedans courbés en arc : il a cinq doigts fendus à chaque pied, fins, convexes par deſſus, plats par deſſous, articulés & couverts d'écailles. Ceux de derriere ſont un peu plus longs que les antérieurs, & ſans ongles.

Cet animal a la tête, le corps & les pieds couverts d'écailles : celles du ſommet de la tête ſont grandes, irrégulieres, & en petit nombre ; le bord de la mâ-

choire ſupérieure eſt couvert de cinq écailles perpendiculaires, un peu larges, creuſes & crenelées à leurs bords : celles du corps ſont creuſes en deſſous, rhomboïdes & tuilées, plus larges aux côtés oppoſés. Toutes ces écailles ſont liſſes & luiſantes. Le ſommet de la tête eſt d'un vert de mer tirant ſur le jaune. Toute la longueur du dos eſt jaunâtre & traverſée de douze bandes d'un brun noirâtre. Les côtés, le bas du goſier & les pieds ſont blanchâtres.

La tête a à peu près un demi-pouce de long ; les pieds plus d'un pouce. Sa groſſeur autour de la tête eſt d'un pouce ; au milieu de l'abdomen, de deux pouces ; proche de la baſe de la queue, d'un pouce & demi.

Ce lézard ſe trouve dans les lieux montueux entre l'Egypte & l'Arabie, même dans l'Egyte & dans l'Arabie Pétrée : il ſe nourrit d'herbes aromatiques. Les Arabes ſe ſervent aſſez ſouvent du ſcinc pour s'exciter à l'amour : c'eſt un ſecret que les Egyptiens ne négligent pas, mais que les Européens mépriſent. On fait un éle&uaire avec la poudre de cet animal deſſéché, & les Arabes, quand il vient d'être tué, en tirent une eſpece de jus ou de bouillon dont ils font uſage. Voilà apparemment leur aphrodiſiaque ou ſecret dont ſe ſervent, pour s'exciter à l'acte vénérien, les vieillards ou les gens froids.

Les payſans d'Egypte portent au Caire des ſcinques, d'où, par Alexandrie, on les tranſporte à Veniſe & à Marſeille, pour l'uſage des Pharmacies de l'Europe : ils ſont éventrés, ſalés & enveloppés d'abſinthe ; en cet état ils ont une couleur jaune, argentée & luiſante.

Quelques Naturaliſtes diſent que ce ſcinc ſe trouve non ſeulement en Egypte & en Arabie, mais encore dans les Indes & vers la Mer Rouge : on dit qu'il y en a de très-grands dans la Lybie. Il s'en trouve dans la terre de Vizena, proche de Veniſe, dont les Apothicaires ſe ſervent au défaut de ceux qu'on apporte d'Egypte & d'Arabie, mais ils n'ont pas la même vertu ; & ſi l'on en croit *Mathiole*, il y a du danger à s'en ſervir. Cette eſpece de ſcinque d'Italie à le corps

comme un grand lézard ; le ventre gros, marqué de quantité de taches de différentes couleurs ; la tête un peu ronde & noire, ainsi que la queue. Les Italiens font beaucoup plus de cas du vrai scinc, à cause de sa qualité prolifique.

Séba parle de deux scinques marins de l'Amérique ; l'un est à longue queue, & vit d'araignées & de petits crabes ; l'autre, qui est plus petit, vit de vermisseaux & d'araignées.

C'est une méprise de quelques Auteurs, d'avoir pris le scinc marin pour un poisson. *Pomet* rapporte qu'on en trouve dans le Nil en Egypte. Le P. *du Tertre* dit que le maboya des Iles de l'Amérique est le même animal que le scinc : *voyez* MABOYA. Leur chair est bonne, dit-il, contre les venins & les blessures des fleches empoisonnées, pourvu qu'on en use modérément.

SCIPOULE. *Voyez au mot* SCILLE.

SCLARÉE ou TOUTE-BONNE. *Voyez* ORVALE.

SCOLITE, *scolytus*. Insecte coléoptere à antennes en masse solide, d'une seule piece. Sa tête n'a point de trompe ; la forme de son corps ressemble à celle des scarabées ; sa couleur est noirâtre. On trouve le scolite sous les écorces : il est assez rare.

SCOLOPACE. Nom donné aux oiseaux à bec long & effilé. L'on a nommé *imantopedes* ceux qui ont de longues jambes & les cuisses à moitié dégarnies de plumes, pour pouvoir marcher sur les bords des rivages & même dans l'eau. *Voyez ce qui en est dit à la suite du mot* OISEAU.

SCOLOPAX. C'est un magnifique serpent d'Arabie. Le mâle présente une tête admirable par le superbe appareil de ses grandes écailles jaunes, accompagnées d'autres petites écailles blanches & rouges : son cou est orné d'un collier jaune ; le reste du corps est marqueté d'un mélange de taches singulieres, de différentes grandeurs, à plusieurs angles inégaux, & qui semblent former comme des especes de caracteres. Il a, sous ces taches, des écailles argentines, brillantes, chevauchées çà & là par d'autres écailles rembrunies de figures irrégulieres, qui se perdent, pour ainsi dire, dans les premieres. La femelle, quoique d'une couleur

ſemblable à ſon mâle, eſt inférieure pour la variété & la beauté de ſa parure. *Séba*, *Theſ. II. Tabl. XXXIX. n. 1 & 2.*

SCOLOPENDRE, *ſcolopendra.* Nom donné à un genre d'animaux que divers Naturaliſtes appellent auſſi *mille-pieds*, à cauſe du grand nombre de pattes qu'on leur remarque. Il ne faut pas confondre les véritables ſcolopendres avec les *jules* qui ont le corps arrondi &c. voyez JULE. On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſcolopendres, différentes par leurs formes, leur grandeur & leur couleur. Tous ces inſectes ne vivent pas dans les mêmes lieux; les uns vivent dans le bois pourri, d'autres rampent ſur terre, d'autres vivent dans la mer, & d'autres dans les eaux douces. Quelques-uns ſont lumineux dans l'obſcurité, d'autres habitent les bois, les lieux incultes; d'autres enfin ſont fort incommodes, en ce qu'ils gîtent derriere les meubles, entre les livres, & quelquefois dans les lits ou dans les trous des murailles humides. Il y a des ſcolopendres dans les deux Continens, & dans les pays froids comme dans les climats chauds. Les ſcolopendres de terre ont le corps long & applati, leurs antennes ſont filiformes & compoſées d'un grand nombre d'anneaux courts. On ne voit aucune diſtinction entre le ventre & le corſelet de ces animaux. Tout leur corps eſt compoſé d'anneaux plus ou moins nombreux. De deſſous chaque anneau partent ordinairement quatre pattes, deux de chaque côté. Dans ce genre d'animaux, il y en a qui n'ont que vingt-quatre pattes, telle que la *ſcolopendre à pinceau*: voyez ce mot. D'autres ont vingt-huit pattes, d'autres trente, d'autres cent huit, d'autres deux cents, d'autres cent quarante, d'autres deux cents quarante. Parmi les ſcolopendres, il y en a de mal-faiſantes, c'eſt-à-dire, dont la morſure, ou la piqûre eſt venimeuſe, & produit une enflure. Tel eſt le mille-pieds ou ſcolopendre d'Amérique, qu'on nomme à cauſe de ſon venin, la *malfaiſante.* Voyez à l'article MILLE-PIEDS D'AMÉRIQUE.

Il y a des ſcolopendres qui ſe nourriſſent de *podures*: voyez ce mot. Ces animaux qui muent & ſe dépouillent de leur peau cruſtacée, courent fort vîte, & en marchant ils ſerpentent & forment communément des ſi-

nuosités avec leur corps, qui, pendant la nuit, est souvent phosphorique. Les scolopendres ont une propriété singuliere, en ce qu'étant jeunes elles ont moins d'anneaux & moins de pattes qu'elles n'en ont par la suite. Combien de tuyaux marins sont habités par des especes de scolopendres !

SCOLOPENDRE DE MER ou CHENILLE CORALLINE : *voyez son article à la fin du mot* CORALLINE.

SCOLOPENDRE DE MER ou MARINE, *scolopendra marina*. C'est un animal dont *Rondelet* & *Gesner* distinguent deux especes. Ces Naturalistes nomment la premiere *scolopendre cétacée* : elle a beaucoup de pieds, comme la scolopendre terrestre, & ses pieds lui servent à nager, comme autant de rames. *Rondelet* dit en avoir vu la figure telle qu'*Elien* l'a décrite : c'est un cétacée des Indes, que l'on ne sauroit regarder étendu mort sur le rivage, sans quelque frayeur. Les Mariniers disent que cet animal s'éleve quelquefois sur la mer, & qu'on lui voit les poils des narines qui sont fort grands. Il a la queue faite comme la langouste. *Rondelet* compare son corps à une galere à trois rangs de rames, parce que ses pieds sont disposés çà & là, comme des rames rangées le long d'une galere. Ce zoophyte paroît différer de la scolopendre de mer de *Swammerdam*, qui s'enfle quand on la manie : si on la jette dans la mer, elle nage comme une vessie pleine d'air : on assure qu'elle est venimeuse : on la nomme aussi le *physalus de la mer Rouge*. On ne lui reconnoît ni bouche ni ouies : elle est sans yeux & sans tête apparente ; elles est large par le milieu, menue & courbée par les deux bouts, ridée sur le corps, & fendue comme la partie naturelle de la femme ; enfin, elle a sur le dos des especes de verrues, où il y a du poil : on appelle cet animal, en Normandie, *taupe de mer*. Nous en avons trouvé sur les parages de la Hollande, dont les poils en forme de pinceaux jouent l'opale.

L'autre espece de scolopendre de *Rondelet*, est un animal aquatique, semblable à la scolopendre terrestre, mais un peu plus petit. *Rondelet* donne la figure de deux de ces scolopendres : la premiere est toute

rouge, longue de douze doigts ; de la tête à la queue elle est çà & là fournie de plusieurs pieds : elle se courbe en plusieurs replis. La seconde est beaucoup plus longue : elle croît jusqu'à une coudée de long ; elle est menue, d'une couleur qui tire sur le blanc. Comme la premiere, elle a beaucoup de pieds.

M. *Linnæus*, qui nomme cette espece de scolopendre de mer *nereis*, dit qu'il y en a beaucoup dans la mer Boréale, proche de la Laponie. Ces scolopendres marines viennent dans les lieux pierreux, & sont plus rouges que celles de terre. Le nombre de leurs pieds est aussi plus grand, mais ils sont plus minces : elles ne se tiennent pas dans les lieux profonds, non plus que les serpens d'eau.

M. *Fougeroux*, étant à Venise, a observé sur les feuilles du goëmon, espece d'algue marine, une petite espece de scolopendre, de la grosseur d'une tête d'épingle ; cet insecte brille ainsi que les animaux terrestres lumineux ; sa lumiere est plus ou moins vive, selon qu'il lui plaît ; son corps est quelquefois simplement transparent ; souvent il en sort des jets de lumiere, qui forment une étoile, & répandent la clarté à quelque distance de lui ; il brille par sa partie postérieure, & quand il donne toute sa lumiere, sa tête seule paroît opaque ; mis dans l'eau douce, il y meurt au bout de six ou huit secondes, il y brille cependant jusqu'à sa mort, & répand alors beaucoup de liqueur lumineuse ; écrasé sur du papier, il y dépose une longue traînée de matiere lumineuse bleuâtre & transparente. Si on met à sec ces petits animaux, leur lumiere s'éclipse à mesure que l'humidité se dissipe ; cette observation a été faite de même par M. *Godeheu de Réville*, sur les côtes de Malabar, & des îles Maldives. La matiere azurée & lumineuse paroît avoir les mêmes qualités que l'huile & la graisse, car elle ne se mêle pas intimement avec l'eau, & s'y forme en petites bulles. Ces insectes sont du nombre de ceux qui rendent les eaux de la mer laiteuses & lumineuses : *voyez* MER LUMINEUSE.

Pour compléter l'histoire des différentes especes de scolopendres de mer, voyez ce qui est dit aux articles

Vers rongeurs de digues, Mille-pieds; & Scolopendre de mer qui construit des coraux tubuleux, *à l'article* Coralline.

SCOLOPENDRE A PINCEAU. On la trouve communément sous les vieilles écorces des arbres : sa longueur est d'une ligne & demie, & sa largeur d'une demi-ligne; elle ressemble pour la forme à un petit cloporte : ses antennes sont composées de sept articles; sa tête est noire, son corps brun, & composé de dix anneaux, d'où sortent douze pattes de chaque côté. On distingue aussi de chaque côté de son corps une rangée de neuf petites aigrettes de poils frisés. Sa queue est composée d'un pinceau de poils semblables, mais plus longs, droits, d'un blanc lustré & en touffes.

SCOLOPENDRE TERRESTRE, est un insecte qui mord, qui a plusieurs pieds, long de trois à quatre doigts, qui naît & vit dans les pieux fichés en terre ou dans des troncs d'arbres. M. *Linnæus*, d'après les autres Naturalistes, en cite cinq especes.

La premiere, quoique petite, a cent pieds de chaque côté. Son corps est de figure cylindrique, marqué tout le long du dos, de deux lignes de couleur de fer, sur une peau noire; ses antennes sont composées de cinq articles, dont le dernier est globuleux.

La seconde est rouge, menue comme un fil, tortueuse comme un serpent : elle a quelquefois cinquante-quatre pieds de chaque côté; d'autres fois soixante-dix : elle se trouve en terre comme la précédente.

La troisieme, qui habite sous les pierres dans la grande île de Carlsoca, a la figure de la précédente : elle est de la longueur d'un travers de doigt, de la grosseur d'une plume de pigeon. Sa peau est unie & cendrée : elle a tout le long du dos deux lignes de couleur de fer pâle. Chaque article du corps, par les côtés, est strié en long; la couleur en est plus pâle; son corps a environ soixante anneaux; ses antennes sont composées de cinq articles. Pour peu qu'on la touche en lieu uni, elle se ramasse, les pieds tournés contre terre. Ces pieds sont blancs : elle en a cent vingt de chaque côté.

La quatrieme eſt munie en tout de trente pieds. Sa couleur eſt rouge, & à peine a-t-elle un travers de doigt de longueur. Les pieds de devant ſont gros & forts : les derniers ſont très-longs : ſa queue eſt comme fourchue. Les articles, d'un côté du corps, ſont plus longs de moitié que les autres : c'eſt le *twaeſliert des Suédois.*

La cinquieme a douze pieds de chaque côté : ſa queue eſt blanche ; on la trouve à Upſal, &c. dans les racines des arbres, parmi la mouſſe, & il y en a beaucoup au printems : elle eſt longue d'un pouce.

A l'égard des ſcolopendres terreſtres d'Amérique : *Voyez l'article* MILLE-PIEDS D'AMÉRIQUE.

M. *Weiſs* en parlant du mouvement progreſſif des inſectes, &c. obſerve que la *ſcolopendre* à anneaux luiſans & bruns, qui ſe trouve dans nos climats, ſous les pierres, ſous la mouſſe & au fond des chênes creux, exécute ſes mouvemens au moyen d'un mécaniſme pareil à celui des *eſcargots.* Il y a cetre différence, qu'au lieu de muſcles, elle fait agir ſucceſſivement un grand nombre de jambes. Pour rendre plus intelligible la tranſmiſſion de ſon mouvement, il ſuffit de regarder de près l'allure de la ſcolopendre. On remarque ſans peine que tandis qu'une quantité de jambes ſont employées & agiſſent ſuivant le plan de poſition, toutes les autres ſont relevées. Bientôt celles-ci ſuivent les autres jambes du côté de la tête & poſent à terre, tandis que les dernieres de chaque diviſion ſe relevent. Ainſi d'un moment à l'autre ce ſont toujours d'autres jambes qui agiſſent depuis la queue juſqu'à la tête, ce qui forme des eſpeces d'ondulations : au reſte le nombre des pelotons ou de pattes agiſſantes, varie ſelon les difficultés que l'animal rencontre ; s'il monte, s'il deſcend, il change l'arrangement & l'ordre de ſes pieds : il en augmente ou diminue le nombre ſuivant le beſoin. Dans le mouvement progreſſif, ces eſpeces d'ondulations s'écoulent le long du corps beaucoup plus rapidement que l'animal ne marche ; néanmoins la vîteſſe des pieds ne ſurpaſſe pas celle de tout le corps, car chaque pied appuyant ſur le plan, tranſporte le corps à la même diſtance qu'il agit. Il en eſt

ainſi des muſcles de l'*eſcargot*. Voyez à l'article LIMAÇON.

Si la nature paroît avoir été trop libérale en accordant un auſſi grand nombre de pieds à l'animal ſcolopendre, il n'en eſt pas moins vrai que cette multitude de pieds lui eſt très-néceſſaire : elle lui procure & facilite un mouvement uniforme & non interrompu, attendu qu'une partie des pieds agit pendant que les autres ſont levés. Ce ſage mécaniſme pourroit ſans doute s'appliquer à des machines où un certain nombre de leviers doivent conſpirer au même mouvement. Notre Auteur dit qu'une galere dont les rames agiſſent pour l'ordinaire dans le même inſtant, feroit peut-être plus de chemin, ou du moins ſeroit conduite avec plus de ſureté, dans le cas de quelque choc imprévu, ſi l'on pouvoit ſans nouvelle difficulté faire agir ſes rames par quelque ordre ſucceſſif, qui en ſupprimant les repriſes & les ſecouſſes, tendroit à l'uniformité. C'eſt dans les animaux nageurs, & principalement dans les inſectes aquatiques, qu'on pourroit trouver une ſource intariſſable de principes utiles pour perfectionner la navigation. Quelle variété infinie de figures, de poſitions, de mouvemens & directions, de forces & vîteſſe, &c. On peut lire à ce ſujet *les articles* VER AQUATIQUE, CHENILLE ARPENTEUSE, VERS MINEURS.

SCOLOPENDRE VULGAIRE. *Voyez* LANGUE DE CERF. La ſcolopendre vraie eſt le *céterach*. Voyez ce mot.

SCOLOPENDROIDE. *Voyez à l'article* ÉTOILE DE MER.

SCOPS. Pluſieurs Naturaliſtes donnent ce nom à un oiſeau de rapine, qui eſt le plus petit des oiſeaux nocturnes : c'eſt le petit duc. *Voyez ſon article à la fin du mot* DUC.

SCORDIUM. Nom donné vulgairement à la *germandrée d'eau*. Voyez ce mot.

SCORPENO ou SCORPION DE MER ou RASCASSE, *ſcorpœna pinnulis ad oculos & nares*. ARTEDI. C'eſt un poiſſon à nageoires épineuſes, qui vit ſur les rivages & dans la fange : il a la tête groſſe, le corps

garni d'aiguillons dangereux, une bouche grande, des dents petites & épaisses. Ce poisson a la mâchoire basse, faite en triangle bien formé. Au lieu de sourcils, on lui voit deux excroissances molles & cartilagineuses. Les ailerons sont larges & forts; ceux près des ouies tiennent presque la moitié du corps; ceux de dessous sont un peu plus petits: celui qui est proche de l'anus est grand & large, soutenu d'aiguillons fort piquans; les nageoires du dos en ont neuf bien forts; sa queue est unie. Les écailles de ce poisson ressemblent à celles des serpens. Il a quatre ouies de chaque côté; il est de couleur roussâtre. Sa chair est dure, mais étant gardée quelque temps, elle devient tendre. *Rondelet* dit qu'on la mange bouillie avec le vinaigre; lorsqu'elle est rôtie, elle n'est pas si bonne.

L'eau, dans laquelle la chair de ce poisson est cuite, lâche le ventre: il est tellement garni d'aiguillons, que l'on ne peut le prendre que par la queue; ses piqûres causent de l'inflammation & de grandes douleurs. *Rondelet* dit avoir souvent guéri ces piqûres, en mettant sur la plaie un surmulet fendu en deux, & le foie du scorpeno même.

Il y a un autre poisson de ce genre, nommé *scorpion de mer* ou *scorpæna* à Marseille, & *scorfano* à Rome. Selon *Ray*, il est trois ou quatre fois plus grand que le précédent: il est rouge, safrané par tout le corps, tiqueté de noir: il a plusieurs filets sur-tout autour de la mâchoire inférieure, & quelques-uns à la mâchoire supérieure, ce que n'a pas l'autre scorpion de mer. Les angles de la couverture de ses ouies sont garnis d'aiguillons. On pêche de l'une & de l'autre espece de ces poissons, dans la Méditerranée, où il y en a en abondance.

L'on trouve encore une autre espece de scorpion marin dans la mer d'Occident: c'est le *posthesi* des Hollandois, le *father-lascher* des Anglois, & l'*ulka* des Suédois. *Ray* dit que ce poisson de mer cartilagineux est long d'un demi pied: il a la figure du goujon de mer; la tête grosse & garnie d'aiguillons; le corps menu; le ventre large & plat: il a des lignes latérales, marquées de trois ou quatre taches noires, larges, &

qui traversent. L'ouverture des ouies est petite : elle est couverte d'une membrane, qui, quand le poisson est hors de l'eau, devient enflée comme une vessie. Ce poisson a deux nageoires au dos ; celle de devant est garnie de huit ou neuf aiguillons, qui, dans les poissons adultes, sont un peu durs & pointus. La circonférence de sa queue est ronde.

SCORPION. Les Conchyliologistes donnent ce nom à un coquillage univalve, de la famille des murex. Sa robe est de couleur jaunâtre : il est tout ridé, & chargé de tubercules. Il sort de sa levre cinq grosses pattes, & deux autres plus recourbées, dont l'une sort de sa tête ou de son sommet, & l'autre de sa queue. Rien n'est plus beau que ses levres rayées de blanc & de violet. (M. *d'Argenville.*)

SCORPION AQUATIQUE, est un insecte ailé, mis par M. *Linnæus* dans l'ordre des *hémipteres :* il y en a de deux especes ; il nomme la premiere *nepa abdominis margine integro :* c'est le scorpion de marais de *Mouffet*, de *Petiver*, de *Ray*, de *Swammerdam ;* ou l'araignée aquatique de *Bauhin* & d'*Hoffnagel ;* ou le scorpion d'eau de *Jonston* & de *Bradeley ;* ou la deuxieme espece de *hepa* de M. *Geoffroy*, qui a *un seul article aux tarses, des antennes en forme de pinces de crabes, & quatre pattes.* Cette espece se trouve dans les fleuves, dans les étangs, dans les marais & dans les lieux bourbeux, sur-tout, dit le Naturaliste Suédois, dans une riviere du côté d'Upsal, nommée *Sahla.* L'autre espece est le grand scorpion aquatique, *hepa corpore lineari* de M. *Geoffroy*, & qui est décrite plus bas d'après *Swammerdam.* Quelques-uns regardent encore comme une espece de scorpion aquatique cet autre animal *hepa margine serrato*, la naucore (*naucoris*) de M. *Geoffroy*, lequel désigne ainsi le caractere de cet insecte, différent des précédens, car il est d'un autre genre ; *deux articles aux tarses ; des antennes très-courtes situées au dessous des yeux, une trompe courbée en dessous ; quatre ailes croisées ; six pattes, les premieres en forme de pinces de scorpion, & un écusson.* Voyez l'article NAUCORE.

Il y a de ces insectes aquatiques à Surinam. Les Voyageurs rapportent que dans l'île de Madagascar, les

marais & les eaux croupies, font infeftés d'une efpece de fcorpions, que les beftiaux avalent quelquefois en buvant, & qui leur caufent quelquefois la mort.

Swammerdam dit que la grande efpece de fcorpion aquatique a été décrite par *Aldrovande*, fous le nom de *tipule aquatique ;* & la plus petite par *Mouffet*, qui lui a confervé le nom de *fcorpion aquatique.* Cet infecte, dit *Swammerdam*, eft divifé en trois parties, qui font la tête, le corfelet & l'abdomen. Sur la tête, on voit des yeux, & au deffous une bouche qui eft comme un bec recourbé ; la tête eft fort dure, & d'un noir rougeâtre ; l'aiguillon, qui eft renfermé dans ce bec recourbé, eft creux & brunâtre. Sur le corfelet fe trouvent quatre ailes, & fous le même corfelet font quatre pieds ; les deux bras font fitués plus en avant, près de la tête ; les ailes fupérieures font plus dures & fervent d'étui aux inférieures ; de forte que celles-ci, qui font d'un tiffu membraneux, ne font jamais mouillées, tant elles font couvertes avec précifion. Ces ailes inférieures font d'un gris pâle : il s'y diftribue des nerfs ou des vaiffeaux ramifiés, tachetés de jaune & de rouge. La partie fupérieure de l'abdomen, que cachent ces ailes, eft d'un rouge foncé & tranfparent, couvert d'un poil touffu. Les quatre pieds font divifés en plufieurs phalanges, & armés de deux ongles. La derniere phalange du bras peut faire l'office de pince, en fe recourbant fur elle-même pour embraffer la proie qu'elle a rencontrée. La partie inférieure de l'abdomen eft d'un gris pâle, & fe termine par une queue fourchue. Au refte, le corfelet & le ventre de cet infecte font fi aplatis, qu'ils femblent ne contenir prefque point de vifceres : l'on trouve fouvent fur ces fortes de fcorpions, des lendes ou efpeces d'animalcules dans l'état d'œuf, d'un rouge pourpre, qui, en grandiffant, prennent à-peu-près la forme d'une araignée ovale.

Swammerdam après avoir parlé des parties extérieures des fcorpions aquatiques ailés, paffe aux intérieures, entre lefquelles il a examiné très-attentivement les organes de la génération qui font très-curieux : ils font fort femblables à ceux du fcarabée monocéros ; ils ont même, dit-il, beaucoup de rapport avec ceux

de l'homme, quant à la ſtructure des vaiſſeaux déférens, des vaiſſeaux des teſticules & des véſicules ſéminales ; rapports qu'il eſt important de remarquer, pour tirer de l'anatomie comparée quelques réſultats généraux ſur l'économie animale.

Les différentes métamorphoſes de cet inſecte approchent beaucoup de celles des punaiſes. Les ſcorpions aquatiques paſſent le jour dans l'eau ; mais la nuit & même le ſoir, ils prennent leur eſſor & voltigent en divers endroits : ils vont même chercher leur vie dans d'autres amas d'eau, que ceux qu'ils habitent ordinairement, ſur-tout quand leurs foſſés commencent à ſe ſécher. Ce petit animal eſt vorace, ſa proie conſiſte en inſectes aquatiques, qu'il perce avec ſa trompe, dont l'extrémité eſt très-aiguë. La larve & la nymphe ambulantes du ſcorpion aquatique demeurent toujours dans les mêmes endroits, juſqu'au développement général des ailes ; alors cet inſecte vole & va chercher ſon ſemblable pour perpétuer l'eſpece.

L'on voit que la grande eſpece de ſcorpion aquatique differe de l'eſpece dont il eſt mention ci-deſſus. Son corps eſt plus étroit, plus long & plus aigu ; ſon ventre eſt terminé par deux appendices fort longues. Sa tête eſt fort petite, on y diſtingue ſeulement deux gros yeux & une trompe recourbée : cette trompe n'eſt pas longue, mais pointue & fort aiguë. Les autres membres ſont très-diſtincts ; ſa couleur eſt plus pâle, un peu plus griſe, & tirant ſur le roux. Ce qu'il y a de remarquable dans ſes bras ou plutôt dans ſes antennes, puiſqu'elles partent de la tête, c'eſt que les trois articulations auxquelles tiennent les ongles, forment chacune une petite éminence aiguë, à l'endroit où la pointe de l'ongle s'y rejoint en ſe repliant. Les quatre pieds, beaucoup plus longs que dans l'autre ſcorpion, ſont comme des ſoies roides terminées par de petites griffes : il y a une différence conſidérable dans les extrémités membraneuſes des ailes ſupérieures. Ses œufs ſont terminés par des fils ou poils, & ſe trouvent dans la tige des plantes aquatiques.

SCORPION ARAIGNÉE, *ſcorpio araneus, aut acarus cancroides*. Il eſt facile à diſtinguer des ſcorpions proprement

proprement dits : c'eſt une eſpece de *pince :* voyez ce mot. Sa longueur eſt d'une ligne, & ſa largeur de demi-ligne : ſes pattes ſont au nombre de huit : ſes deux antennes, plus longues que le corps & plus groſſes que les pattes, ſont compoſées de quatre articles arrondis, excepté le dernier qui reſſemble préciſément à une pince de crabe ; au-devant de ſa tête il a encore vers la bouche deux petites pinces qu'il remue en marchant. Sa maniere de marcher eſt en rétrogradant. Il ſe nourrit ordinairement des poux qui naiſſent dans les vieux bois : il ſe trouve dans les cabanes qui ont été long-temps fermées, & où l'air n'a point pénétré.

SCORPION DE MER. *Voyez* SCORPENO.

SCORPION MOUCHE. *Voyez* PANORPE.

SCORPION TERRESTRE, *ſcorpio*, eſt un inſecte vivipare ſi commun en Italie, que, ſelon *Mathiole*, il n'y a ni maiſon, ni chambre, ni cave, où l'on n'en trouve.

Deſcription du Scorpion.

Le ſcorpion eſt un inſecte terreſtre, de moyenne grandeur, reſſemblant à une petite écreviſſe : on en diſtingue de neuf ſortes par la diverſité des couleurs. Il y en a de blanchâtres, de jaunes, de noirâtres, de roux, de cendrés, de couleur de rouille, de verts, de vineux & d'obſcurs comme la ſuie.

On y remarque principalement quatre parties ; ſavoir la tête, la poitrine, le ventre & la queue. La tête eſt un peu large & ſaillante ; elle paroît jointe & continue avec le corſelet & la poitrine. On lui trouve d'abord deux yeux ſitués vers la partie intérieure de la tête ou de la poitrine ; ſes yeux ſont ſi petits, qu'à peine peut-on les appercevoir : la bouche eſt garnie de petits poils & munie de deux mâchoires, dont l'inférieure eſt fendue en deux, accompagnées de deux eſpeces de petites ſerres dentelées, qui ſemblent lui tenir lieu de dents pour broyer ſa nourriture, & que l'animal peut tellement retirer en dedans, qu'elles deviennent entiérement imperceptibles.

Aux deux côtés de la tête on voit ſortir deux bras compoſés chacun de quatre articulations, dont la der-

niere eſt aſſez groſſe, contenant de forts muſcles, & faite en forme de tenailles, comme l'extrémité des bras des écreviſſes de riviere. Au-deſſous de la poitrine il y a huit pattes, quatre de chaque côté, diviſées chacune en ſix phalanges, dont les dernieres ſont pareillement fourchues & pourvues de petits ongles crochus ou de petites ſerres, le tout parſemé de poils, ainſi que l'eſpece d'écaille qui lui ſert de peau.

Le ventre ſe diviſe en ſept anneaux, du dernier deſquels part la queue, qui eſt longue & noueuſe: ce dernier anneau eſt un peu velu, & compoſé de ſix petits boutons arrondis & velus, attachés bout à bout en maniere de grains de chapelet, mobiles & creux; le dernier eſt armé d'un poignard qui ſert plus à l'offenſive qu'à la défenſive; c'eſt un aiguillon long, recourbé, fort pointu, dur, creux, percé vers ſa baſe d'un petit trou, par lequel en piquant il pouſſe une gouttelette de liqueur blanchâtre, virulente, venimeuſe, âcre, mordicante, dont le réſervoir eſt dans une véſicule placée au bout de la queue.

Les ſcorpions femelles ſont plus grands, plus gros, plus ronds & plus noirs que les mâles: ceux-ci ſont longuets, grêles & rougeâtres. *Redi* nous apprend qu'entre pluſieurs femelles de ſcorpions, miſes ſéparément dans des vaiſſeaux de verre, une y fit trente-huit petits bien conformés & d'un blanc de lait, qui devinrent de jour en jour plus tannés; & une autre vingt-ſept, qui, comme les premiers, ſembloient attachés au dos & au ventre de leur mere. Il ajoute qu'ayant eu la curioſité d'ouvrir quelques femelles avant qu'elles euſſent fait leurs petits, pour voir comment ces inſectes étoient diſpoſés dans le ventre de la mere; il les y trouva en divers nombres, mais jamais moins de vingt-ſix, ni plus de quarante. M. *de Maupertuis* qui a étudié l'hiſtoire de ces animaux avec un œil curieux & philoſophique, dit qu'il en a cependant obſervé depuis vingt-ſept juſqu'à ſoixante-cinq, tous pendans à un long fil, & revêtus d'une membrane très-mince, dans laquelle les petits étoient ſéparés les uns des autres par une cloiſon mitoyenne des plus déliées. Comme les yeux ſont plus apparens dans le

fœtus que dans l'adulte, on peut ſans le ſecours du microſcope les reconnoître ſous la forme de deux points noirâtres, ainſi que la queue repliée ſous le ventre, & les bras abaiſſés au-deſſous de la tête & collés au corps.

Swammerdam ſoupçonne que l'aiguillon extérieur du ſcorpion n'eſt qu'une gaîne qui renferme le véritable dard. *Redi* dit avoir vu ſortir une goutte de liqueur blanche de cet aiguillon.

Expériences faites par M. de Maupertuis *ſur la piqûre des Scorpions.*

Cet Académicien dit, *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1731, p. 223*, avoir vu deux eſpeces de ſcorpions : l'un ſe trouve aſſez communément dans les maiſons, l'autre habite la campagne. Les premiers ſont beaucoup plus petits que les derniers : leur couleur eſt celle du café brûlé.

Je n'ai fait, dit-il, aucune expérience ſur les ſcorpions de cette eſpece. Les ſcorpions qui habitent la campagne ont deux pouces de longueur ou environ, & ſont d'un blanc jaunâtre. Ils ſe trouvent en ſi grande quantité vers un village appelé *Souvignargues*, à cinq lieues de Montpellier, que les Payſans en font une eſpece de petit commerce. Ils les cherchent ſous les pierres, & les vont vendre aux Apothicaires des villes voiſines, qui les croient utiles pour quelques compoſitions contre la piqûre du ſcorpion. C'eſt cette eſpece que M. *de Maupertuis* a examinée.

La premiere de ſes expériences fut de faire piquer un chien, qui reçut trois ou quatre coups d'aiguillon d'un ſcorpion irrité, à la partie du ventre qui eſt ſans poils. Une heure après il devint très-enflé & chancelant; il rendit tout ce qu'il avoit dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & continua pendant trois heures à vomir de temps en temps une eſpece de bave viſqueuſe : ſon ventre qui étoit fort tendu, diminuoit après chaque vomiſſement; cependant il recommençoit bientôt à s'enfler, & quand il l'étoit à un certain point, l'animal revomiſſoit encore. Ces alternatives d'enflure & de vomiſſement durerent environ trois heures; enſuite les

convulsions le prirent ; il mordit la terre, se traîna sur les pattes de devant, & enfin mourut cinq heures après avoir été piqué. Il n'avoit aucune enflure à la partie piquée, comme en ont les animaux piqués par les abeilles & par les guêpes : l'enflure étoit générale, & l'on voyoit seulement à l'endroit de chaque piqûre un petit point rouge, qui n'étoit que le trou qu'avoit fait l'aiguillon, rempli de sang extravasé. Notre Auteur a observé la même chose sur tous les animaux qu'il a fait piquer, & il n'a jamais vu que cette piqûre fit élever la peau.

Quelques jours après, M. *de Maupertuis* fit piquer un autre chien cinq ou six fois au même endroit, sans qu'il parût malade. Il fit réitérer les piqûres, & en plus grand nombre ; & dans la crainte que les premiers scorpions n'eussent épuisé leur venin, il en fit faire d'autres par de nouveaux, tant mâles que femelles. On fit piquer sept chiens du voisinage, qui, parce qu'ils étoient mieux nourris chez lui que chez leurs maîtres, venoient volontiers s'offrir à de nouvelles expériences ; mais ils ne se ressentirent en aucune maniere du venin, ni des piqûres ; ils mangerent à leur ordinaire : enfin on répéta l'expérience sur trois poulets, qu'on fit piquer sous l'aile & sous la poitrine ; mais aucun de ces oiseaux ne donna le moindre signe de maladie.

De toutes ces expériences, on doit conclure que quoique la piqûre du scorpion soit quelquefois mortelle, elle ne l'est cependant que rarement : elle a apparemment besoin pour cela du concours de certaines circonstances, qu'il seroit difficile de déterminer. La qualité des vaisseaux que rencontre le poignard ou aiguillon, les alimens que peut avoir mangé le scorpion, une trop grande diete qu'il aura soufferte, peuvent contribuer ou s'opposer aux effets de la piqûre : peut-être la liqueur empoisonnée ne coule-t-elle pas toutes les fois que le scorpion pique : mais il suffit d'avoir des exemples funestes pour s'en méfier. Au reste, ce peut être le peu de malignité des scorpions, qui aura mis en crédit certains contre-poisons dont on se sert en Languedoc.

L'huile dans laquelle on a noyé des ſcorpions paſſe pour un ſpécifique contre la piqûre des ſcorpions; il ne s'agit, dit-on, que d'en frotter la partie piquée: un ſcorpion écraſé paſſe pour avoir la même vertu, ou prévient, dit-on, les mauvais effets de la piqûre: on ne ſent pas même de maux de cœur ni de défaillance, & peut-être que la confiance guérit le mal qu'avoit fait la crainte; mais on ne croit pas moins devoir ſa conſervation au prétendu remede.

M. *de Maupertuis* a voulu s'aſſurer de la véritable conformation intérieure du dard du ſcorpion, quoique *Rai*, *Rédi*, *Leuwenhoeck* & *Swammerdam* l'euſſent donnée. Ses deſcriptions different un peu; cet Académicien avance que le dernier nœud de la queue du ſcorpion eſt une petite fiole d'une eſpece de corne, qui ſe termine par un cou noir, fort dur & fort pointu, & ce cou eſt l'aiguillon. Il a reconnu avec le microſcope deux petits trous beaucoup plus longs que larges, qui ſont placés des deux côtés à quelque diſtance de la poitrine. Quelquefois la ſituation de ces trous varie un peu, l'un approchant plus de l'extrémité que l'autre. Si on preſſe fortement la fiole, on voit la liqueur qu'elle contient s'échapper à droite & à gauche par ces deux trous.

Nous paſſons ici ſous ſilence pluſieurs hiſtoires extravagantes du ſcorpion, dont *Pline*, *Elien*, & ſur-tout *Albert le Grand*, font mention. M. *de Maupertuis* a eu la complaiſance de faire des épreuves qui n'ont ſervi qu'à faire voir combien elles ſont fabuleuſes. Il a ſeulement reconnu que les mœurs de ces animaux ſont féroces, ils ſont auſſi cruels à l'égard de leurs petits, que les araignées: une mere qu'il avoit renfermée dans une bouteille, les dévoroit à meſure qu'ils naiſſoient. Ces inſectes n'écoutent pas mieux les lois de la ſociété entr'eux, que les ſentimens de la nature pour leurs petits. Cent ſcorpions que notre Académicien mit enſemble, ſe mangerent preſque tous: c'étoit un maſſacre continuel, ſans aucun égard ni pour l'âge, ni pour le ſexe: en peu de jours il n'en reſta de ce grand nombre que quatorze, qui avoient dévoré tous les autres. On pourroit croire qu'ils ne ſe man-

geoient ainsi les uns les autres que faute d'autre nourriture; mais après avoir connu les alimens qui étoient de leur goût, leur ayant présenté des mouches, ils en mangerènt, sans cependant oublier tout-à fait leur férocité; car de temps en temps ils recommençoient à se dévorer. Ils mangerent aussi des cloportes, & surtout une grosse araignée, qui fut pour eux un mets exquis: trois ou quatre scorpions l'attaquerent à la fois, & chacun y demeura long-temps attaché.

Les scorpions font voir beaucoup de force & de courage contre les araignées: souvent un très-petit scorpion attaque & tue une araignée beaucoup plus grosse que lui. Il commence d'abord par la saisir avec l'une ou l'autre de ses grandes serres, quelquefois avec les deux en même temps: si l'araignée est trop forte pour lui, il la blesse de son aiguillon, qu'il retrousse par-dessus sa tête, & la tue; après quoi les deux grandes serres la transmettent à deux beaucoup plus petites qu'il a au-devant de la tête, & qui sont ses dents, avec lesquelles il la mâche, & ne la quitte plus qu'il ne l'ait toute mangée. Quelquefois, dit *Wolckamer* le jeune, l'araignée vigoureuse fait tous ses efforts pour embarrasser & envelopper le scorpion de ses fils; mais celui-ci, indépendamment du coup mortel qu'il lui porte avec son dard, lui coupe toutes les pattes avec ses pinces; & ramenant vers sa bouche le tronc mutilé, il en suce toutes les parties molles, & n'en laisse que la carcasse.

On prétend que si l'on entoure un scorpion de charbons ardens, on le voit tourner son dard contre lui-même, se percer & se tuer: il est facile de s'assurer par l'expérience de la vérité ou de la fausseté de ce fait.

Lieux où l'on voit les Scorpions.

Ces insectes se trouvent dans les pays chauds; comme en Italie, en Espagne, en Provence, en Languedoc, en Asie, en Afrique & en Amérique: à peine les connoît-on dans les climats froids. Ils habitent ordinairement les lieux humides & frais: on en voit dans les murailles, sous les pierres & dans la terre, où ils se nourrissent de vers, de mouches, de moucherons &

d'herbes : il y en a de plusieurs especes comme nous l'avons dit ci-dessus. Les scorpions de Tunis sont jaunes, plus grands & plus dangereux que ceux d'Italie. Plus le climat est tempéré, moins ils sont venimeux : il y a même des pays où ils n'ont point de venin. Des Auteurs font aussi metion de scorpions qui sont ailés, qui tuent très-facilement les araignées, les petits lézards & les serpens. Au Cap de Bonne-Espérance les scorpions sont très-communs ; leur couleur est d'un vert-brun, tiqueté de noir : on les y trouve sous les pierres. Aussi les Européens prennent-ils bien garde quand ils mettent leurs mains parmi les pierres, crainte d'y en rencontrer quelques-uns. Leur piqûre est très-dangereuse, & met souvent la vie en danger. En général les scorpions des Indes sont beaucoup plus grands que les nôtres : il y en a aussi de petits ; mais la différence de la taille n'en met point dans le venin de leur piqûre, qui est toujours dangereuse : car tous les Voyageurs s'accordent à dire que le venin de ces sortes d'insectes, est toujours funeste, si le remede n'est pas apporté sur-le-champ.

Il y a au royaume de Siam une espece de scorpion de la grandeur d'une grosse écrevisse de riviere, & d'un poil gris tirant sur une couleur noirâtre, qui se hérisse lorsqu'on en approche. Au rapport d'*Helbigius*, les Indiens n'emploient point d'autre contrepoison pour guérir les suites de la plaie faite par le scorpion, que de frapper sur l'endroit avec du fer ou avec une pierre, jusqu'à ce que la chair soit devenue presque insensible, & que la douleur ainsi que la tumeur soient dissipées. Le même Auteur dit que les scorpions se dépouillent de leur peau de la même maniere que les serpens.

Swammerdam rapporte qu'il se trouve en Hollande une espece de scorpion aussi petit que la punaise, à laquelle il ressemble encore par la partie postérieure de son corps, qui se divise en onze anneaux étroits. Il n'a point de queue ; il a six jambes composées chacune de quatre articulations. Au devant de la tête est un bec aigu, couvert de poils, & beaucoup d'yeux dispersés sur les deux côtés de la tête : au devant des yeux sont les bras qui sortent de la tête, comme les antennes

dans les papillons ; ils ont quatre phalanges, en comptant la pince ; toutes ces parties sont velues : les bras sont très-longs relativement au corps ; & l'animal exécute par leur moyen des mouvemens singuliers lorsqu'il marche, & se meut grossiérement comme le cancre terrestre. Cet insecte se trouve dans la poussiere des coffres, des cassettes & des boîtes qui n'ont pas été nettoyées depuis long-temps, &c. Cet insecte paroît être le *scorpion araignée*. Voyez ce mot.

Séba parle de plusieurs especes de scorpions qui se trouvent, 1°. au Bresil ; celui-ci a, entre le premier & le dernier nœud, deux trous percés à jour : 2°. un autre du Brésil, qui a la queue fourchue & très-velue : 3°. ceux de Surinam, de Ceylan & d'Afrique. On dit qu'en 1129, il parut à Bagdad en Arabie, des scorpions ailés avec une double queue, qui remplirent tous les habitans de terreur & firent beaucoup de dommage. N'étoit-ce pas la grande espece de *scorpion aquatique ?*

Propriétés du Scorpion en Médecine, & ce qui arrive aux personnes piquées mortellement par cet insecte.

Quelquefois la piqûre d'un scorpion est suivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tension, engourdissement, sueur froide autour de la plaie & partout le corps. Ceux qui en sont piqués aux parties inférieures, sont affectés d'enflures aux aines : si la plaie a été faite aux parties supérieures, & qu'elle soit légere, il se forme une tumeur sous les aisselles ; mais si la piqûre est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille à celle que causent les brûlures ; il paroît des meurtrissures accompagnées de démangeaisons autour des levres de la plaie, aussi bien que sur tout le corps ; de sorte qu'il semble, dit-on, que le malade ait été frappé de la grêle. Il a le visage contrefait : il s'amasse des matieres gluantes autour des yeux : les larmes sont visqueuses : les jointures perdent leur mouvement ; & cet accident est accompagné de la chûte du fondement, & d'un desir continuel d'aller à la selle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, est attaqué du hoquet, & il tombe dans des convulsions qui tiennent de l'*episthotonos*. Le meilleur remede en pareils accidens, est non-

ſeulement le ſcorpion écraſé ſur la plaie même, & l'uſage de ſon huile en liniment, mais il faut encore recourir promptement à l'uſage de l'orviétan, des ſels volatils de vipere & de corne de cerf dans quelque eau cordiale : peut-être que l'eau de Luce ſeule vaut mieux que tout le reſte.

Le ſcorpion, diſent les *Auteurs de la Mat. Médic.* eſt diurétique, propre à chaſſer le ſable des reins & de la veſſie, procure la ſueur, & réſiſte à la malignité des humeurs. On le fait ſécher au ſoleil, après en avoir ôté le bout de la queue, & on le réduit enſuite en une poudre, qui ſe donne depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule, dans les embarras des reins pour en détacher les glaires & les graviers. Cette poudre, quoique bonne, eſt cependant moins d'uſage que l'huile de ſcorpion, tant ſimple que compoſée, qu'on vend dans les boutiques. La premiere ſe fait en mettant infuſer dans un pot de terre verniſſé vingt ſcorpions avec une livre d'huile d'amandes ameres. On ſe ſert de cette huile en liniment : on en avale auſſi, quand elle eſt bien dépurée, juſqu'au poids de deux gros dans une cuiller, ou mêlée avec une potion huileuſe, dans les ſuppreſſions d'urine & dans la colique néphrétique. L'huile de ſcorpion inſinuée dans les oreilles, eſt ſelon M. *Bourgeois*, très-efficace pour appaiſer les douleurs, produites par une fluxion d'humeurs âcres ſur les parties internes des oreilles. A l'égard de l'huile compoſée, appelée *huile de ſcorpion de Mathiole*, il y entre un grand nombre d'ingrédiens, dont on trouve la deſcription dans pluſieurs Diſpenſaires. On l'eſtime encore plus efficace que la précédente ; mais la doſe n'en eſt que de trois à ſix gouttes, quand on la donne intérieurement. On s'en ſert contre les poiſons & les venins, ſur-tout pour les bubons peſtilentiels, pour faire ſortir la petite vérole, dans les fievres malignes, dans la paralyſie, dans l'épilepſie, & les autres maladies du cerveau, où il faut fortifier les nerfs. On ne peut bien préparer ces deux ſortes d'huiles que dans les pays chauds, où les ſcorpions ſe trouvent naturellement.

SCORSONERE, ou SERSIFI NOIR, ou SALSIFIX D'ESPAGNE, *ſcorzonera* : plante potagere des

plus faines, & plus estimée que le fersifi blanc ou falsifix commun. *Voyez le mot* SERSIFI BLANC.

Le mérite de cette plante, qui croît naturellement en Espagne, aux lieux humides, & dans les bois montagneux, consiste dans la racine qui est très-bonne à manger : cette racine est noire à l'extérieur, blanche en dedans, & de la grosseur du petit doigt : elle pousse une tige ronde, déliée, légérement cannelée, moelleuse, chargée de quelques feuilles par intervalle, d'un vert de pré, garnies sur leurs bords de petites pointes en forme de scie : ses fleurs sont de couleur jaune, à demi-fleurons & de l'ordre des chicoracées, dit M. *Deleuze* ; le calice est écailleux & cylindrique. A ces fleurs succedent des semences terminées chacune par une aigrette, & qui, en mûrissant, s'écartent en forme de houppe.

On en seme la graine en Avril & en Mai dans les terres fortes : il faut auparavant que la terre soit bien ameublie, & qu'elle ne soit point nouvelle, parce qu'elle donne lieu aux racines de fourcher. Lorsque le plant est levé on l'éclaircit : nos Maraichers en sement des champs entiers sans grande précaution, parce que leur terre est très-bonne & très-douce. Cette plante fleurit en Juillet ; on a beaucoup de peine à la garantir des oiseaux, qui en sont fort friands ; c'est pourquoi il faut couper les boutons lorsqu'ils sont prêts à s'épanouir, & les faire mûrir dans un lieu de sureté.

Lorsqu'on veut manger ces racines en hiver, on les ôte de terre à la fin de Novembre. On les laisse deux ans en terre ; mais dans des terres extrêmement fortes elles sont bonnes à la fin de l'année. Le sersifi commun n'a besoin que de rester une année en terre.

La racine du sersifi d'Espagne est cordiale & sudorifique : on prétend qu'elle est bonne contre la morsure des serpens & autres bêtes venimeuses ; mais cette vertu nous paroît fort précaire. Ses feuilles entrent dans plusieurs eaux distillées qu'on prend pour les maux de poitrine. *Nicolas Monard*, Médecin Espagnol, a fait un Traité entier sur la scorsonere, dont il dit des choses merveilleuses, que l'expérience seule peut confirmer ou détruire.

SCOURJON : *voyez* ESCOURGEON. C'eſt une eſpece d'orge carrée.

SCROPHULAIRE, *ſcrophularia :* plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : il n'y a guere que les deux ſuivantes qui ſoient d'uſage en Médecine.

1°. La grande SCROPHULAIRE COMMUNE OU DES BOIS, *ſcrophularia vulgaris & major :* elle a une odeur de ſureau fort déſagréable, & un goût amer ; elle croît fréquemment aux lieux ombrageux, dans des haies, dans les brouſſailles & les bois taillis un peu humides : ſa racine eſt groſſe, longue, ſerpentante, blanche, noueuſe, inégale & vivace ; elle pouſſe des tiges à la hauteur de deux pieds, droites, fermes, carrées, de couleur purpurine noirâtre, creuſes en dedans, & diviſées en rameaux ailés : ſes feuilles ſont oblongues, larges, pointues, crenelées en leurs bords, ſemblables à celles de la grande ortie, oppoſées l'une à l'autre à chaque nœud des tiges, & d'un vert brunâtre. Ses fleurs naiſſent en été aux ſommités ; elles ſont formées en petits godets de couleur purpurine obſcure ; elles ſont ſuivies par des fruits arrondis, pointus, & contenant, dans deux loges, pluſieurs petites ſemences brunes.

M. *Deleuze* obſerve que les fleurs de ce genre ſont en maſque, *perſonatæ*, & renferment deux paires inégales d'étamines : leur tube court, ventru & fort ouvert, ſe termine par deux levres, dont la ſupérieure eſt partagée en deux ſegmens arrondis ; & l'inférieure en trois, dont celui du milieu ſe rabat ſur le tube, & les latéraux ſont droits : au deſſous de la levre ſupérieure eſt attachée une eſpece d'écaille qui ſe fourche à ſon extrémité.

Les feuilles de la grande ſcrophulaire ſont d'un goût amer ; leur vertu eſt émolliente, réſolutive & adouciſſante. Sa racine réduite en poudre, & priſe le matin à la doſe d'un gros, dans du vin, convient aux perſonnes attaquées d'hémorroïdes internes & douloureuſes : ſa ſemence eſt vermifuge : ſes feuilles récentes, & appliquées ſur les tumeurs ſcrophuleuſes, ſont recommandées pour ce mal : elles modifient auſſi les ulceres les plus ſales, & même ceux qui ſont carcinomateux. On

en fait un onguent avec le beurre frais qui convient pour toutes ſortes de gratelles, celles même qui approchent de la lepre. L'on donne le nom de petite ſcophulaire à la *chelidoine petite* : voyez ce mot.

2°. La SCROPHULAIRE AQUATIQUE, ou BÉTOINE D'EAU, ou HERBE DU SIEGE, *ſcrophularia aquatica major*. Elle croît aux lieux aquatiques, près des rivieres & des foſſés pleins d'eau : ſa racine eſt groſſe, vivace & fibreuſe ; elle pouſſe pluſieurs tiges hautes de deux ou trois pieds, groſſe comme le petit doigt, carrées, rougeâtres en certaines places, & vertes en d'autres ; creuſes en dedans, aſſez tendres, ſucculentes, ſans poil, & rameuſes : ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la ſcrophulaire commune, un peu approchantes de celles de la Bétoine ; mais plus grandes du triple, charnues, crenelées en leurs bords, nerveuſes, oppoſées l'une à l'autre : ſes fleurs, qui paroiſſent en Juillet & Août, ſont ſemblables à celles de la précédente, un peu plus grandes, d'une couleur de rouille rougeâtre : à ces fleurs ſuccedent des fruits ronds, pointus, diviſés en deux loges qui renferment des ſemences très-menues, de couleur brune.

On a nommé cette eſpece de ſcrophulaire *herbe du ſiege*, ſoit parce qu'elle remédie aux maladies du ſiege, ſoit parce que, comme dit M. *Chomel*, on prétend qu'au ſiege de la Rochelle, qui dura long-temps, on n'employoit à la fin, pour toutes ſortes de bleſſures que cette plante accommodée de toutes façons : en effet, cette ſcrophulaire a la vertu vulnéraire & conſolidante à un haut degré : elle eſt auſſi bonne que la précédente pour les écrouelles, & pour les hémorroïdes : on s'en ſert intérieurement & extérieurement, même pour les cors des pieds ; il ſuffit de l'écraſer & de l'appliquer deſſus.

M. *Marchand*, célebre Botaniſte, aſſure dans un Mémoire inſéré dans ceux de l'*Académie Royale des Sciences*, *ann. 1701*, *p. 209*, que ſes feuilles ſeules corrigent le mauvais goût du ſéné, ſi l'on en mêle dans l'infuſion en parties égales.

Lémery dit qu'on peut admettre entre les caracteres des eſpeces de ſcrophulaires, qu'avant d'être en fleurs

elles ont une certaine mauvaiſe odeur qui approche de celle du ſureau.

SCYTALE. Serpent qui tire ſon nom du grec Σκυτάλη qui ſignifie bâton; ſon corps eſt cylindrique: quelques-uns l'appellent *cécile*, ou *aveugle*, ou *anvoye*: voyez au mot ORVET.

SEBESTES, *ſebeſten*. C'eſt une eſpece de petite prune noirâtre, pointue à ſon ſommet, ridée, à demi deſſéchée, membraneuſe & appuyée ſur un calice qui eſt concave: ce fruit eſt compoſé d'une pulpe brune, rouſſâtre, viſqueuſe, douce au goût, fort adhérente; il a un petit noyau quelquefois triangulaire, d'autres fois aplati, contenant ſouvent deux amandes oblongues, triangulaires, blanches, & d'un goût agréable quand elles ſont récentes. Ce fruit eſt ſujet à ſe moiſir ou à être rongé des mittes.

L'arbre qui porte ce fruit s'appelle *ſebeſta domeſtica*; il croît en Syrie & en Egypte: il a un gros tronc médiocrement haut; ſon écorce eſt raboteuſe & blanchâtre; ſes branches ſont touffues & recourbées vers la terre; ſes feuilles naiſſent alternativement ſur les petits rameaux; elles ſont arrondies, fermes, larges de trois pouces, inégalement dentelées à leurs bords ſupérieurs, & quelquefois échancrées, vertes, unies & luiſantes en deſſus, nerveuſes en deſſous: les fleurs, dit *Auguſtin Lippi*, ſont nombreuſes, ramaſſées comme en grappes, placées à l'extrémité des rameaux, blanches, d'une douce odeur, monopétales, partagées en cinq quartiers & diſpoſées en entonnoir: il leur ſuccede des fruits de la groſſeur d'une olive moyenne, d'abord verdâtres, enſuite noirâtres.

Il y a une autre eſpece de ſebeſtier qui s'appelle *ſebeſtena ſylveſtris*; ſes feuilles ſont plus petites, ainſi que ſes fruits qui ſont moins agréables au goût.

On fait une excellente glu avec la pulpe des ſebeſtes, en les pilant lorſqu'elles ſont mûres, & en les lavant dans de l'eau, cette eau devient fort gluante.

Les Egyptiens ſe ſervent du mucilage qu'ils tirent des ſebeſtes en forme d'emplâtre pour toutes les tumeurs ſquirreuſes; il eſt propre à réſoudre toutes ſortes de duretés. Quelques-uns font auſſi uſage pendant

plusieurs jours de bols préparés avec ce mucilage, le sucre candi & la poudre de réglisse, pour se guérir de la toux. On nous apporte rarement de ce mucilage, qu'on appelle *glu d'Alexandrie.*

Les sebestes sont plus visqueuses que les jujubes: on fait un très-grand usage de ces fruits dans la toux, dans la difficulté de respirer, dans la pleurésie, la péripneumonie, l'enrouement & l'ardeur d'urine; ils amollissent & lâchent aussi le ventre: on les fait entrer dans les tisanes pectorales, humectantes & adoucissantes.

SECHE ou SEICHE ou BOUFFRON, *sepia.* C'est le nom qu'on donne à une espece d'animal de mer mou, mis par M. *Linnæus* (*Fauna Suecica, n. 1281.*) dans le rang des insectes marins, qu'il nomme *vermes zoophyta.* M. *le Cat* l'appelle *insecte-poisson.*

La seche est donc un *insecte-poisson* de mer long d'environ un ou deux pieds, & quelquefois approchant de la grandeur de deux coudées, couvert d'une peau mince, mais ferme, laid & difforme, ressemblant beaucoup à la *poulpe* ou polype de mer, & au *calmar*, mais un peu plus large, ayant un corps charnu & garni en dedans, sur le dos, d'une sorte d'écaille assez solide, ou d'un os grand comme la main, épais d'un pouce au milieu, plus mince aux côtés, blanc, opaque, léger, uni, & tant soit peu dur, tendre & fongueux, un peu rude & friable en dessous, renflé des deux côtés, rayé ou veiné symétriquement, & ponctué; d'un goût un peu salé & âcre, sans odeur, & connu vulgairement sous le nom d'*os de seche.* Cet os calcaire est unique dans la seche; lorsqu'il vient d'être tiré du corps de l'animal, il est dans un état moyen entre la sécheresse & l'humidité; cependant il surnage dès-lors si on le jette dans l'eau, c'est ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom d'*écume de mer.* Quand on tranche en différens sens ces os, on y découvre une contexture merveilleuse; c'est un nombre de filamens ou de colonnes verticales qui vont de la lame supérieure à l'inférieure: voyez le *Traité de la seche*, par *Swammerdam.*

Cet insecte-poisson porte attachés à sa tête huit pieds ou bras, placés à égale distance les uns des au-

tres, ronds, plus gros au commencement, puis allant en diminuant peu-à-peu de grosseur jusqu'à leur extrémité où ils se terminent en pointe, tous un peu convexes du côté qui regarde la bouche, & garnis de plusieurs rangées de petits suçoirs mobiles qui lui servent à saisir fortement & à retenir sa proie, à nager, & à porter les alimens à sa bouche près de laquelle ils sont situés: il a de plus deux especes de trompes, ou deux autres bras plus longs que les précédens, plus menus, ronds, lisses par-tout, excepté à leur extrémité, où ils sont pareillement garnis de suçoirs, dont la plupart sont plus grands que ceux des autres, lesquels servent aux mêmes usages en atteignant de plus loin, & par le moyen desquels il peut aussi s'attacher aux pierres & aux rochers qu'il peut saisir; ce sont pour lui autant de cordages & d'ancres dont il se sert pour résister aux mouvemens des flots agités par la tempête. Toutes ces forces réunies sont des plus puissantes: on ne peut l'arracher du lieu où il s'est fixé qu'avec beaucoup d'effort.

Ces différens bras sont composés d'une matiere qui ressemble assez à celle qui forme les tendons dans les animaux terrestres; ils sont si élastiques, que quand on les coupe transversalement, les extrémités de la partie coupée s'arrondissent d'abord d'elles-mêmes, & deviennent convexes, sans qu'il en puisse découler aucune humeur. Lorsque les suçoirs sont étendus, ils ressemblent assez au calice d'un gland. Leur mécanisme & leur action dépendent en partie de leur figure, & en partie d'un anneau cartilagineux, armé de petits crochets, & affermis dans une fine membrane un peu transparente, qui l'environne jusqu'à la moitié de sa hauteur.

Chaque suçoir est adhérent au bras de l'animal par un pédicule tendineux, qui, conjointement avec cette membrane, s'éleve & remplit la cavité du suçoir, lorsqu'il se contracte pour agir: tout ce qu'il touche alors est arrêté par les petits crochets de l'anneau; & ensuite pour retenir plus fortement sa proie, il retire son pédicule avec la partie inférieure de la membrane dont nous venons de parler: par là il produit une espece de succion, assez semblable à ce qui arrive quand on appli-

que une ventouſe ou un cuir mouillé ſur une petite pierre ; en retirant le cuir on enleve la pierre. On comprend aiſément que l'application de plus de mille ſuçoirs ſemblables, que l'animal fait agir en même temps en approchant & en entrelaçant ſes petits bras les uns dans les autres pour mieux entourer ce qu'il veut ſaiſir ; on comprend, dis-je, qu'une telle application doit l'emporter ſur les efforts que fait ſa proie pour lui échapper. On a quelquefois compté plus de cent ſuçoirs à un de ſes petits bras, & plus de cent vingt à l'extrémité de ſes longs bras ; mais il eſt impoſſible d'en déterminer exactement le nombre, ſur-tout dans les huit petits bras, où de la grandeur d'un vingtieme de pouce ils vont en diminuant juſqu'à une petiteſſe incroyable en s'approchant de l'extrémité du bras, & là il n'y a plus moyen de les compter.

Au centre des bras eſt ſitué le bec de la ſeche, lequel reſſemble pour la couleur & la figure à celui d'un perroquet : il eſt compoſé d'une ſubſtance qui approche de celle de la corne, c'eſt-à-dire, de deux cartilages durs & crochus, qui s'emboîtent l'un dans l'autre, moyennant une membrane épaiſſe & charnue qui, comme un anneau ridé, les entoure, les ſerre, les empêche de ſe diſloquer, & n'en laiſſe paroître qu'une très-petite portion. Ses yeux ſont placés aux deux côtés de la tête & au-deſſous des bras de l'animal ; ils ſont un peu grands, & dans l'intervalle qui les ſépare eſt un cartilage qui contient peu de cervelle.

Au dedans de la cavité du bec eſt une chair fongueuſe, ou une membrane garnie de pluſieurs rangées de dents, les unes mouſſes, d'autres coniques, courbes & plus longues : elles ſervent à la ſeche pour hacher les alimens dont elle ſe nourrit : cette membrane, en s'élargiſſant par en haut & en ſe contournant par en bas, forme une langue & un goſier.

M. *Needham*, ſuivant la remarque des Traducteurs de *Swammerdam*, dit que dans le calmar le mouvement des deux pieces du bec ſe fait de droite à gauche : ſi la même choſe a lieu dans la ſeche, il n'y aura point de mâchoire ſupérieure, ni de mâchoire inférieure, mais ſeulement deux mâchoires latérales, comme dans les

inſectes.

infectes. Au reste c'est une observation qu'on peut répéter sur le bec de cet insecte-poisson vivant. M. *Needham* prétend que cet animal n'a que quarante-quatre dents dans chaque rang, au lieu qu'il en a compté cinquante-six dans le calmar, dont la langue a neuf de ces rangs de dents. Une observation singuliere, mais plus facile à faire dans le calmar que dans la seche, dit encore M. Needham, c'est que toutes les dents sont dirigées vers le centre de l'ouverture du gosier.

Swammerdam a donné une description anatomique très détaillée de la seche mâle. Cet Auteur dit que le sang de la seche est blanc ; que le cœur (quelques-uns en donnent deux) de cet animal n'a qu'un ventricule & deux oreillettes ; que dans le ventre, près du *cœcum*, est une vessie qui renferme une humeur très-noire & insipide, à laquelle Cicéron a donné le nom d'*encre*, & M. *Le Cat* celui d'*éthiops-animal :* on peut comparer cette vessie à la vésicule du fiel, & la liqueur qu'elle contient à la bile. Or l'extrémité du canal intestinal, & celle du canal de la bile, vont se terminer ensemble à l'anus, & n'y forment qu'une issue pour l'humeur noire, pour les excrémens, pour la semence ou le frai, & pour les œufs de la seche. Le célebre M. *Le Cat* curieux d'examiner par lui-même la source & la nature de cette liqueur noire, a reconnu qu'elle tiroit son origine d'une glande située à la partie postérieure d'un sac gros comme le pouce, qui contient cette espece d'éthiops liquide. Il n'y a là rien qui puisse la faire soupçonner d'être une vésicule du fiel, comme l'a dit *Swammerdam.* Cette glande, poursuit M. *Le Cat*, qu'un sceau d'eau épuise à peine parfaitement de toute l'encre dont elle est imbue, est visiblement formée par des nerfs qui s'implantent dans le sac, le percent & se transforment en une espece de buisson pulpeux, lanugineux, dans lequel viennent se rendre les extrémités des vaisseaux liquoreux. Cette encre dans l'état de liquidité ressemble à celle de la choroïde de l'homme ; étant desséchée, on la prendroit pour un charbon, elle est alors grenelée comme le produit de la liqueur noire du negre quand cette derniere liqueur a été desséchée & précipitée par l'esprit de vin. Ces encres séchées,

donnent une poussiere impalpable plus fine encore que celle du carmin. On prétend que les seches épuisées de leur encre meurent bientôt. Mais il n'en est pas moins vrai, selon M. *Le Cat*, que cet éthiops animal est, ainsi que dans les Ethiopiens, plus abondant après la mort que pendant la vie même.

On découvre encore dans le corps de la seche, de chaque côté, un assemblage de vaisseaux entremélés & dispersés dans une substance douce & huileuse, lesquels paroissent remplis d'une matiere noire & opaque, & que *Swammerdam* dit être les ouies de la seche.

Accouplement, ponte & durée de la Seche.

Le sexe se distingue aisément dans la seche: le mâle est plus bigarré que la femelle; il a le dos plus noir, tout le corps plus rude & la queue plus pointue: en outre la femelle a deux especes de mamelles que le mâle n'a pas. Les seches s'accouplent, ainsi que les calmars & les polypes, en s'embrassant mutuellement; & font leurs œufs au printems sur le rivage, parmi les algues & les plantes que la mer jette sur ses bords, ou dans les faisceaux de sarment que les pêcheurs y jettent exprès.

La femelle les pond à diverses reprises durant quinze jours, comme ayant besoin de repos dans ce travail: on dit qu'alors le mâle suit la femelle à la piste, & exprime sa laite & répand sa semence sur les œufs nouvellement pondus, & qui sont gros comme de petits grains de raisin: d'abord ils sont blancs; mais sitôt que le mâle a versé de son encre dessus, ils deviennent noirs & plus gros: ils sont ramassés ensemble en maniere de grosses grappes de raisin, c'est pourquoi l'on appelle les œufs des seches en Languedoc, *un raisin de seche*. Chaque œuf est revêtu d'une membrane épaisse, & soutenu par un petit ligament: si l'on ouvre ces œufs avant qu'ils soient secs, on apperçoit aisément au dedans la petite seche en son entier; on y distingue ses yeux, son corps, l'os qui le couvre & qui est déja assez dur, le sac où la liqueur noire est contenue. La petite seche se forme du blanc qui est dans

l'œuf, & elle en rompt la peau pour sortir. Ces œufs n'ont ni odeur ni saveur apparentes ; en séchant ils deviennent vésiculeux, flasques & fort légers.

On présume que la seche peut vivre plus de vingt ans : on en a vu dans la mer d'Espagne qui étoient d'une grandeur énorme.

Rédi dit avoir trouvé dans les mâles des seches des especes de vers blancs & transparens, longs de quatre ou six travers de doigts, qui étant tirés hors de l'eau ont un mouvement presque imperceptible : ces prétendus vers sont apparemment les vaisseaux séminaux contournés en spirale, & plus ou moins gros selon leur âge, dont parle fort au long M. *Needham* dans son Histoire du calmar. Les pêcheurs regardent mal à propos ces prétendus vermisseaux, qui ne sont que les molécules organiques de ces animaux, comme l'origine des anguilles.

Ruse & pêche de la Seche.

Quant à la cause qui fait que la seche & le calmar jettent leur liqueur noire dans le besoin, presque tous les Anciens disent que c'est une ruse de l'animal, qui le porte à répandre son encre à la dose d'environ un gros dans la mer pour y causer une obscurité locale quand il se voit poursuivi ; à la faveur de ce nuage épais il se dérobe à la vue des pêcheurs qui veulent l'attraper. Quelques Physiciens modernes s'imaginent que ces animaux étant naturellement fort peureux, c'est peut-être la crainte qui, en relâchant le sphincter de la vessie où est contenue la liqueur noire, en occasionne souvent l'écoulement ; comme il arrive à quelques personnes timides, dans lesquelles la crainte relâche tellement les sphincters de l'anus & de la vessie, que l'urine & les excremens sortent involontairement ; d'autres enfin croient que ces insectes-poissons s'en servent pour troubler l'eau dans la vue d'empêcher leur proie de leur échapper : ce qu'il y a de certain, c'est que les restes d'alimens qu'on leur trouve dans l'estomac, prouvent qu'ils se nourrissent d'animaux, & qu'entr'autres ils vont à la chasse des pélamides,

des melettes, des langouftes & d'autres poiffons plus petits qui vont dans les bas fonds pour éviter les calmars & les feches qui les y pourfuivent en foule, tandis que ces derniers font pourfuivis à leur tour par les loups marins & par des poiffons carnaffiers qui aiment beaucoup leur chair.

On pêche la feche fur les bords de l'Océan & de la Méditerranée : ces animaux qui font fort communs fur nos côtes en été, vont deux à deux, le mâle eft un mari conftant & fort attaché à fa femelle, & cet attachement lui infpire du courage ; quand elle eft bleffée, il vient à fon fecours, au lieu que naturellement timide elle s'enfuit quand elle voit le mâle bleffé. *Oppien*, dans fon *Halieuticon* ou *Poëme de la Pêche*, dit que pour prendre la feche on n'a befon ni de naffe ni de filet, mais qu'il n'y a qu'à traîner avec une corde une femelle dans l'eau ; car du plus loin que le mâle peut l'appercevoir il court à elle, ce qui donne au pêcheur toute la facilité de le prendre. Au refte les feches ne fréquentent que les rivages ; elles font des trous dans le fable, où elles font leur féjour, & lorfqu'on les retire de l'eau, elles pouffent, dit-on, un cri qui imite le grognement du cochon.

Ufage de la Seche en aliment, en Médecine & dans les Arts.

Comme la faim & la gourmandife font trouver tout bon, difent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, la feche entre dans les alimens, malgré fon horrible laideur : mais quoiqu'elle fe nourriffe de petits poiffons, même excellens, tels que les fardines, elle n'en eft pas meilleure pour cela ; car fa chair eft fort dure, coriace, d'affez mauvais goût, & fort difficile à digérer : elle l'eft même plus que celle du calmar. La feche eft eftimée meilleure rôtie que bouillie, furtout fi elle eft pleine, comme en Janvier, Février & Mars ; on fale les plus grandes, & des Côtes de la Mer Adriatique on les porte à Venife, comme de Genes à Milan. On n'en mange point à Paris ; mais c'eft un mets fort commun à Lyon, à Bordeaux, à Nan-

tes & en plusieurs autres villes du Royaume, où il se sert sur les tables.

Pour l'aprêter on le fait bouillir dans l'eau, puis on le coupe par morceaux pour le fricasser avec du beurre, de l'oignon, des ciboules, du persil, un peu de poivre, y ajoutant sur la fin quelques gouttes de vinaigre; mais il faut avant tout qu'il ait été attendri dans de l'eau salée, mêlée de chaux vive & de cendres, moyennant quoi les bons estomacs peuvent s'en accommoder : à Lyon on le prépare avec la cendre gravelée. Il nourrit beaucoup quand on le peut digérer ; mais il resserre le ventre, produit un sang épais & grossier, qui appesantit la tête & qui charge les yeux : le bouillon de ce ver-poisson est néanmoins laxatif.

Les parties de la seche, usitées dans les boutiques, sont sa liqueur noire, ses œufs & ses écailles: la liqueur noire lâche le ventre, prise intérieurement ; les œufs détergent les reins & les uréteres, & provoquent les urines & les regles. L'écaille ou l'os de la seche est pareillement d'usage, on choisit celui qui est épais, blanc, léger & friable ; on l'estime déterfif & dessicatif, & propre, étant réduit en poudre, à exciter l'urine, à chasser les sables & les graviers : la dose en est depuis vingt jusqu'à trente-six grains pris en bol, ou dans une liqueur appropriée. On le recommande aussi pour procurer les regles supprimées ou paresseuses, & pour arrêter l'écoulement des fleurs blanches & des gonorrhées ; ainsi ce remede jouit ici de deux propriétés contraires. On en fait un bol astringent avec le baume de Copahu, qui manque rarement son effet. M. *Bourgeois* observe judicieusement que l'os de la seche étant astringent, il ne peut provoquer ni rétablir les regles supprimées : il est dangereux, dit-il, dans les fleurs blanches, & propre à procurer des squirres, des ulceres & des cancers de la matrice. Enfin, on doit en faire usage avec beaucoup de prudence dans les gonorrhées virulentes ; car en supprimant trop tôt l'écoulement, il donnera la vérole. L'os de la seche entre aussi dans tous les remedes dentifriques, dans les collyres secs qu'on souffle dans les yeux, pour emporter & consumer les taies qui se for-

ment ſur la cornée & dans la compoſition de la lacque de Veniſe.

Dans les Arts, les Orfevres s'en ſervent beaucoup pour faire leurs moules de cuillers, de fourchettes, de bagues, & d'autres petits ouvrages; car ſa partie ſpongieuſe reçoit aiſément l'empreinte des métaux. On ſuſpend auſſi ces os entiers dans les cages de ſerins & autres petits oiſeaux qui en mangent; les Oiſeleurs appellent ces os *biſcuits de mer :* on en voit beaucoup flotter le long des côtes, & arriver ſur le rivage en plus ou moindre quantité, ſuivant qu'il meurt plus ou moins de ſeches; alors les pêcheurs les recueillent.

Le ſuc noir de la ſeche peut ſervir auſſi dans les Arts, par exemple d'encre à écrire ou à imprimer. On lit dans les *Satyres de Perſe*, que les Romains s'en ſervoient de ſon temps pour écrire. *Hermann* prétend que les Chinois mêlent ce ſuc avec du bouillon de riz ou d'autre légume, pour l'épaiſſir & en former une compoſition, qu'ils envoient dans tout l'univers ſous le nom d'*encre de la Chine*. *Swammerdam* dit que quand ce ſuc noir & pur eſt encore fluide, il produit ſur les étoffes des taches ineffaçables.

La PETITE SECHE, *ſepiola*, n'eſt, ſuivant *Rondelet*, ni de l'eſpece des ſeches, ni des poulpes, ni des calmars : elle eſt ſemblable à une ſeche qui vient de naître, & n'excede jamais la longueur d'un pouce; elle a auſſi huit pieds & deux longues jambes; elle n'a point au dos un os comme la ſeche, ni de couteau comme le calmar : de chaque côté elle a une eſpece de petite aile ronde & étroite, qui environne tout le ventre comme dans les ſeches; elle n'eſt point ronde & finit en angle aigu comme dans les calmars. Le deſſus du corps de la petite ſeche eſt tout tiqueté de points noirs; elle reſſemble à la ſeche par les yeux, la bouche, le conduit, & les parties intérieures : ſa chair eſt plus molle & plus délicate que celle de la ſeche & du poulpe. On en pêche beaucoup au printems avec les poiſſons : on n'en fait pas de cas, peut-être parce qu'elle eſt trop petite.

SECRÉTAIRE. *Voyez* SAGITTAIRE.

SECURIDACA. C'eſt *l'émerus* des Jardiniers : *voyez* à la fin du mot SÉNÉ. M. *Deleuze* obſerve que le nom de *ſecuridaca* a été donné à pluſieurs plantes de différens genres, en particulier à la *coronilla varia*, qui eſt le ſainfoin commun de M. *Pluche*, *Spectacle de la Nature*.

SEFER. Poiſſon Royal du Cap de Corſe à la Côte d'Or : il eſt extrêmement gras dans le mois de Février : ſa chair a le goût de celle de l'anguille ; on la coupe par tranches, & on la fait ſécher. Les Anglois regardent ce poiſſon comme un des meilleurs & des plus délicats qui ſe pêchent ſur la Côte d'Or : quand il a tout ſon accroiſſement, il eſt long de cinq pieds. Quelquefois on en découvre des troupes nombreuſes le long du rivage ; ſa peau eſt toute noire, peut-être eſt-ce le même poiſſon que le *negre*. Sa retraite ordinaire eſt entre les rochers ; mais dans de certains temps, il ſe tient ſur les baſſes & ſi près de la terre, que les Negres le percent à coups de dards dans leurs pêches aux flambeaux. *Boſman Hiſt. Génér. des Voy. L. IX.*

SEGA. On donne ce nom à un ſerpent d'Afrique qui a le corps long & délié, & qui aime à ſe repoſer à l'ombre du lentiſque, attiré peut-être par l'odeur agréable de cet arbre.

SEIBA. *Voyez* CEIBA.

SEICHE. *Voyez* SECHE.

SEIDA. Petit quadrupede ſauvage de l'Afrique ; haut d'environ une demi-coudée : il a le muſeau du lievre, les mouſtaches d'un tigre, les oreilles d'un homme : il eſt tout couvert de longs piquans, ronds, blancs & noirs, qui lui ſervent de défenſe contre les animaux qui l'attaquent : il ne boit point, & mange de toutes ſortes de choſes. *Dict. des Animaux.*

SEIGAK. *Voyez* SAIGA.

SEIGLE, *ſecale*. Le ſeigle eſt une plante graminée ; qui tient le premier rang entre les blés après le froment & même après l'épeautre, dit M. *Haller* ; il eſt cultivé preſque par-tout ; les Montagnards & les Peuples des Pays ſeptentrionaux s'en ſervent ordinairement pour faire du pain ; on le cultive auſſi beaucoup dans

les terres ſablonneuſes, & qui ſont trop légeres pour le blé.

La racine du ſeigle eſt annuelle, garnie de fibres déliées : elle pouſſe pluſieurs tuyaux, plus grêles que ceux du froment, à la hauteur d'un homme ; ſes fleurs ſont les mêmes que celles du froment ; ſes épis ſont plus longs, plus aplatis que ceux du froment & barbus : il leur ſuccede des grains oblongs, grêles & preſque cylindriques.

On diſtingue deux eſpeces ou plutôt deux variétés de ſeigle, l'une qui ſe ſeme au printems, & l'autre qui ſe ſeme en automne comme l'orge, dans les terres médiocres : on ſeme un mélange de froment & de ſeigle, que l'on nomme du *méteil* ; on y emploie d'autant moins de ſeigle, que la terre eſt plus propre à produire du froment ; & on fait le contraire, ſi la terre eſt ſeche & légere. Le ſeigle monte en épi, un mois plutôt que le froment ; auſſi dit-on communément, que le mois d'Avril ne ſe paſſe jamais ſans épi de ſeigle, & le mois de Mai ſans épi de froment. Le ſeigle d'hiver ſe cultive comme le froment d'hiver ; & le ſeigle du printems, de la même maniere que le blé de Mars, il faut ſeulement le ſemer un peu plus tard.

On ſeme quelquefois du ſeigle pour le couper en vert, & on en forme ainſi une eſpece de prairie artificielle. On peut la faucher en Avril, lorſque les épis commencent à monter ; & lorſque l'année eſt humide, on peut la faucher juſqu'à trois fois : cette pâture eſt très-bonne pour les bœufs & pour les vaches.

Le pain de ſeigle ne convient qu'aux eſtomacs robuſtes & vigoureux, parce qu'il ſe digere difficilement. On mêle quelquefois cette farine avec celle du froment, pour donner au pain un certain goût qui plaît à pluſieurs perſonnes, & pour le tenir plus long-temps frais. La farine de ſeigle eſt une de celles qu'on ſubſtitue aux quatre farines réſolutives. Il y a des perſonnes qui font rôtir le ſeigle comme on fait le café, & qui s'en ſervent de la même maniere, après l'avoir réduit en poudre ; cette boiſſon les échauffe moins, mais elle n'a ni les qualités, ni les agrémens du café.

Maladie du Seigle, nommée Ergot ou *Clou.*

Le ſeigle eſt rarement ſujet aux maladies de la nielle & du charbon comme le froment, c'eſt pourquoi on ne le paſſe pas à la chaux; mais il eſt très-ſujet à devenir ergoté, au lieu que le froment le devient rarement.

Dans certaines années pluvieuſes & humides, il naît, dans les épis du ſeigle, des grains plus longs que les autres, qui ſont tantôt droits, tantôt courbes; ce ſont ces grains-là que l'on nomme *ergot* en Sologne, *ébrun* en Bourgogne, & *blé cornu* en Gatinois. Ces grains qui ſortent conſidérablement de leur enveloppe & qui tiennent moins à l'axe dentelé de l'épi que les bons grains, faute de germe, ſont bruns ou noirs à l'extérieur; leur ſurface eſt raboteuſe, ſouvent on y apperçoit trois ſillons qui ſe prolongent d'un bout à l'autre: il n'eſt pas rare d'appercevoir à leurs ſurfaces, des cavités qui paroiſſent comme creuſées par des inſectes. Dans l'intérieur du grain ergoté, on voit une farine aſſez blanche, recouverte d'une autre farine rouſſe ou brune, qui, quoiqu'elle ait une certaine conſiſtance, peut s'écraſer entre les doigts. Ces grains mis dans l'eau ſurnagent, & tombent enſuite au fond; ſi on les mâche, ils laiſſent ſur la langue l'impreſſion de quelque choſe de piquant, & quelquefois peu après on éprouve une inflammation brûlante dans la gorge, comme quand on a mâché l'écorce du garou.

La cauſe de cette maladie n'eſt pas bien connue; les uns l'attribuent à un défaut de fécondation, prétendant n'avoir jamais trouvé de germes dans les grains ergotés; d'autres l'attribuent aux pluies, aux roſées, aux brouillards, à l'humidité du terrain qui lui ſont nuiſibles. Mrs. *Tillet* & *Duhamel* ſoupçonnent que l'ergot eſt occaſionné par la piqûre d'une chenille, qui fait des grains de ſeigle une eſpece de galle. Quelle qu'en ſoit la cauſe, qu'il ſeroit très-eſſentiel de connoître, l'ergot ne doit point être confondu avec le charbon, ce ſont deux maladies différentes. Ce qui paroît encore mieux établir cette différence, c'eſt que les expériences de M. *Tillet* prouvent que la pouſſiere de l'ergot n'eſt pas contagieuſe comme celle du charbon. Mrs. *Beguillet*

& *Maret* de Dijon ont donné une excellente Dissertation sur le *blé cornu*. Dom *Maurice Roffredi*, Abbé régulier de l'Abbaye de Casanova, Ordre de Citeaux, en Piémont, a fait insérer dans le Journal d'Histoire Naturelle de M. l'Abbé *Rosier*, un Mémoire intéressant sur les animalcules du blé rachitique.

Un fait néanmoins très-certain, c'est que les grains de seigle ergotés ont paru occasionner dans certaines années, à ceux qui se nourrissent de pain fait de la farine où il est entré beaucoup de grains ergotés, des effets des plus funestes, des maladies approchantes de celles qu'on nommoit autrefois *mal de Saint Antoine*. Il est toujours aisé de séparer la plus grande partie des grains ergotés, par le secours du crible, parce que la plupart de ces grains malades, sont plus gros que les grains sains. Les Paysans de Sologne font cette séparation dans les années où le grain n'est pas cher ; mais dans les années de disette, ils se gardent bien de perdre les grains ergotés ; & c'est alors qu'ils sont quelquefois attaqués d'une gangrene seche, qui leur fait tomber les extrémités du corps, sur-tout les pieds ; ils se détachent des jointures comme si on quittoit une jambe de bois, & tombent l'un après l'autre, sans presque sentir de douleur, & sans hémorrhagie. On a vu quelques uns de ces misérables, à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, à qui il ne restoit plus que le tronc, & qui ont cependant vécu en cet état pendant plusieurs jours ; les membres se corrompent par degré, ils deviennent livides, noirs, d'une odeur insupportable. Les remedes, tant internes qu'externes, ne peuvent guere arrêter le cours de ce mal horrible. On lit dans un des Mémoires présentés à l'Académie des Sciences, qu'une Demoiselle charitable avoit une recette admirable, au moyen de laquelle elle guérissoit cette maladie cruelle, en la prenant dans sa naissance : sa méthode curative consistoit à faire saigner une ou deux fois la personne attaquée de cette maladie, à envelopper la partie menacée de gangrene avec un linge trempé dans de l'eau-de-vie & du beurre frais, jusqu'à ce que la chaleur y revînt, ce qui arrivoit ordinairement au bout de deux ou trois jours ; on la frottoit ensuite avec du *baume rouge*, composé avec trois livres d'huile, trois

demi-setiers de vin, une livre de térébenthine, deux onces de santal rouge, & une demi-livre de cire jaune. Lorsque la gangrene étoit naissante on l'arrêtoit en trois ou quatre jours avec une eau composée de quatre onces d'alun, de trois onces de vitriol romain, & de trois onces de sel qu'on avoit fait fondre dans deux pintes d'eau réduites à une.

Il faut en convenir, l'ergot ne produit pas tous les ans ces fâcheux accidens; car lorsqu'il y a naturellement peu d'ergot avec le bon grain, il ne fait pas de mal. On prétend encore que l'ergot perd sa mauvaise qualité, quand on l'a gardé un certain temps : mais dans les années de disette, les Paysans n'ont point le temps de garder leur grain, il sont obligés de le consommer aussitôt après la moisson, & par conséquent de s'exposer à la fâcheuse maladie dont on vient de parler, sur-tout quand le bon grain contient beaucoup d'ergot.

Il convient maintenant de citer quelques observations propres à tranquilliser nos Lecteurs sur le compte de l'ergot.

M. *Model*, célebre Apothicaire de Russie, a voulu s'assurer si le seigle ergoté pouvoit produire d'aussi fâcheux effets que ceux qu'on lui attribue; pour cela il fit d'abord des expériences sur une poule, un pigeon & un chien, en mêlant de la poudre de seigle ergoté dans leurs alimens, & en augmentant la dose chaque jour: ces préliminaires, dit-il, m'enhardirent, & je crus ne pouvoir me dispenser de devenir un quatrieme objet d'épreuve. Je me déterminai donc, pour connoître la saveur de l'ergot, & l'effet qu'il produiroit sur moi, d'en prendre demi-gros tous les matins à jeun pendant huit jours. Je crus d'abord, en le mâchant, appercevoir un peu d'âcreté, mais cette âcreté disparut aussitôt, ne laissant plus qu'une saveur de noisette & un certain goût amer; je n'éprouvai ensuite aucune irritation à la gorge, ni les autres accidens que l'on accuse l'ergot de produire. Mon sommeil fût tranquille pendant tout ce régime, & je n'eus pas le plus petit mal de tête. Quoique nous jouissions de la meilleure santé, mon pigeon, ma poule, mon chien & moi, il s'en falloit cependant encore que je fusse entiérement rassuré sur le

compte de l'ergot ; car sous quelle forme & en quel état, me disois je, fait-on usage de ce grain ? Ce n'est qu'après qu'il a été converti en farine & réduit en pain: il est possible, continuai-je, que dans la fermentation toutes ces qualités nuisibles se développent, tandis que l'ergot seul & en grain pourroit fort bien n'opérer aucun mauvais effet, ainsi que l'expérience soutenue pendant huit jours m'en a convaincu. En conséquence j'ai réduit de l'ergot en poudre, j'en ai obtenu une farine d'un brun violet; j'ai mêlé une once de cette farine avec huit onces de pâte composée de levain & de farine de seigle ; j'en ai formé un pain que j'ai laissé refroidir pour éviter les inconvéniens du pain chaud. Il étoit d'une assez vilaine couleur ; mais ayant une bonne odeur, & un goût tant soit peu amer. Ce pain fut distribué avec beaucoup d'économie à tous mes pensionnaires, suivant leur espece, & aucun d'eux ne fut indisposé. Le surlendemain je préparai un même pain, mais dans lequel je doublai la proportion de l'ergot : il fut distribué également & mangé avec le même plaisir, sans qu'il en soit résulté le plus léger accident.

J'avois encore à ma disposition, quatre onces de farine d'ergot; je me résolus à mettre toute cette quantité avec le double de son poids de pâte de seigle, pour voir si les individus que j'avois accoutumés à l'usage de l'ergot, montreroient dans cette nouvelle circonstance ou de la répugnance ou quelque altération qu'on pût comparer à l'effet attribué continuellement à l'ergot. Leur disposition me parut constamment la même; je mangeai aussi de ce pain, sans rien ressentir de particulier, & pour que rien ne fût perdu, j'en jetai les miettes à de francs moineaux qui n'en ont point été malades.

Je remis après cela mes animaux à leur nourriture habituelle, & les visitai très-exactement, sans rien appercevoir qui fût étrange à leur maniere d'être : ils étoient gras & fort gais. La satisfaction de les voir jouir de la meilleure santé fut bientôt troublée par l'idée de leur destruction. Je l'avouerai, ce ne fut pas sans un combat intérieur que je m'exposai au remords d'être cruel & ingrat envers eux ; mais les antagonistes de l'ergot demandoient un sacrifice, il fallut prononcer ;

je fis donc tuer mon pigeon & ma poule. L'ouverture du corps de ces victimes ne laissa appercevoir aucun point gangreneux, ni de vestiges d'érosion dans l'estomac ou les entrailles. Je me déterminai, non sans peine, à en manger la chair, toute ergotée qu'elle étoit; mon chien en rongea les os: je proteste que nous n'avons été ni l'un ni l'autre incommodés: j'ajoute même que mes membres tiennent solidement au buste, & qu'enfin ils sont sains, entiers & très-valides. Je suis bien éloigné de prétendre que l'ergot puisse équivaloir au bon grain; mais je crois pouvoir avancer qu'il n'est pas malfaisant comme on l'a dit avec tant de confiance. Quelque abondant qu'on le suppose dans nos récoltes, il ne l'est jamais en aussi grande quantité que je l'ai employé pour mes expériences, & quoique le nombre de ce grain ergoté soit indéterminé dans les épis où on le rencontre, il va rarement à plus de quatre à cinq.

Il paroît que ces faits bien constatés doivent faire soupçonner quelque exagération dans les récits que nous avons exposés en commençant l'histoire de la maladie du seigle & de ses effets dans le corps humain. Notre zele pour tout ce qui peut concourir au profit & à la sécurité de nos semblables, nous invite à exposer encore ici deux faits que nos Editeurs de Lyon, (Mrs. *Bruyset*,) nous ont communiqué: 1°. à Lyon le peuple se sert dans les pleurésies du seigle ergoté en guise de remede: 2°. un Médecin de la même ville, bon observateur, a essayé d'en prendre lui-même, d'abord en petite quantité, & successivement en augmentant la dose, sans en ressentir aucun mauvais effet. Ces deux observations sont le résultat du travail des Commissaires de la Société d'Agriculture de Lyon, qui a voulu savoir à quoi s'en tenir sur les prétendus dangers attribués au seigle ergoté. Nous concluons donc aujourd'hui, que l'usage d'un tel seigle ne peut être dangereux, ainsi que quantité d'autres especes d'alimens, relativement & non absolument. La qualité locale de l'atmosphere, la nature du sol, des maladies épidémiques, en un mot une disposition de nature peuvent rendre funeste un aliment qui en toute autre

circonſtance ſera aſſez ſalutaire, ou au moins peu malfaiſant. Maintenant nous conſeillons à nos Lecteurs de conſulter le ſecond volume des *Récréations Phyſiques, Economiques* & *Chimiques* de M. *Model*, ouvrage traduit de l'Allemand, & commenté par M. *Parmentier*, à Paris.

Il croît dans le Milanez une plante nommée *covette*, qui reſſemble au ſeigle par ſa tige & ſes racines : on peut faire du pain avec la graine de ce végétal; mais ce pain déplaît à l'œil; il eſt peſant, déſagréable au goût & de mauvaiſe qualité. Cette plante eſt une eſpece de chiendent appelé par M. *Linnæus*, *cynoſurus echinatus*. Une maladie ſurvenue depuis quelques années dans la maiſon de force de Milan, & qui paroiſſoit être particuliere à cette maiſon, a déterminé le Gouvernement à faire examiner aux Médecins ſi elle n'étoit pas due à cette graine dont la farine entre dans le pain, avec lequel on nourrit les perſonnes renfermées dans cette maiſon. Voici le ſentiment des Commiſſaires de la Faculté de Médecine de ce pays. La farine de covette contient peu de parties nutritives; le pain qu'on en fait diminue les forces, rend inquiet, excite des tremblemens dans les nerfs, rend la tête peſante, enivre & fait dormir d'un ſommeil long & profond; il eſt exceſſivement contraire aux hypocondriaques, il cauſe même des diarrhées, langueurs, douleurs de tête, éblouiſſemens, peſanteurs, ſyncopes. Voilà donc encore un ennemi végétal qui mérite d'être étudié & combattu.

SEIGLE BATARD. *Voyez au mot* FÉTU.

SEL, *ſal*. Les ſels naturels ſont des ſubſtances foſſiles qui ont la propriété de ſe diſſoudre dans une plus ou moins grande quantité d'eau, de ſe criſtalliſer après que le fluide néceſſaire pour la diſſolution a été diminué par l'évaporation, & de ſe liquéfier dans le feu; encore les uns y deviennent-ils fixes & les autres s'y volatiliſent ſous la forme d'une vapeur non enflammée. Ces corps que nous connoiſſons ſous les noms ſpécifiques d'*alun*, de *vitriol*, de *natron*, de *nitre*, de *ſel gemme*, de *ſel ammoniac*, de *borax*, &c. ces corps portés ſur la langue ſont éprouver aux papilles ner-

veuſes (ſiege du goût) & à l'odorat, une alternative de ſenſations & de ſaveurs fort différentes ; il y en a de froides, d'acres & d'aigres, d'autres ſont chaudes, fades ou ſalées : leurs couleurs ne ſont pas plus conſtantes, ni la configutation de leurs parties dans l'état de criſtalliſation.

En général les Chimiſtes diſtinguent & diviſent les ſels en *acides*, en *alkalis* & en *neutres*. Les premiers ſont ceux d'une ſaveur aigre & qui ſous une forme fluide font un mouvement de gonflement ou d'efferveſcence avec les ſubſtances alkalines, avec les terres & pierres calcaires, par conſéquent avec les productions d'animaux, reconnues propres à faire de la chaux : telles que les coquilles d'œufs, les huîtres, les perles, les coraux, les yeux d'écreviſſes, &c. Les ſels acides ont encore la propriété de rougir les liqueurs ou teintures bleues végétales, & l'on préſume avec beaucoup de vraiſemblance que les acides ſont la baſe de tous les autres ſels.

Les ſels alkalis produiſent à leur tour les mêmes phénomenes ſur les ſubſtances acides ; ils ont, au contraire des ſels acides, la propriété de colorer en vert les couleurs bleues tirées des végétaux, au lieu que les acides les changent en rouge. Les ſels alkalis ſe diſtinguent auſſi entr'eux par deux propriétés différentes : les uns ſont *fixes*, & entrent en fuſion par un feu modéré ſans ſe diſſiper ; ils ſont ſolubles dans l'eau : ceux qui appartiennent au regne minéral ne tombent que peu ou point en déliqueſcence, & n'ont point la grande cauſticité des alkalis végétaux : les autres ſont *alkalis volatils*, ils ſe ſubliment & même diſparoiſſent à l'action d'un feu aſſez doux. Cette derniere eſpece eſt aſſez rare dans le regne minéral, excepté dans la glaiſe : voyez les *Mém. de l'Acad. de Suede*, *Tom. IX*, *ann. 1746* ; mais elle eſt aſſez commune dans le végétal, & plus abondante dans l'animal.

Enfin ce que l'on nomme *ſel neutre*, n'a ni les effets particuliers d'un ſel acide, ni ceux d'un ſel alkali proprement dit. Le *ſel neutre* eſt celui qui réſulte de la combinaiſon juſte & exacte de ces deux différens ſels ſaturés l'un par l'autre. Par la modification de cette

combinaison des acides & des alkalis l'Art comme la Nature parviennent à produire un grand nombre de différens sels neutres: tout dépend de la nature & des bases qui s'unissent à l'acide, du degré de saturation, &c. On trouvera sur l'Œthiologie de ces différens sels des détails très-circonstanciés & pleins de vues physiques & chimiques dans le *Dictionnaire de Chimie* de M. *Macquer*, dans la *Chimie expérimentale* de M. *Baumé*: on peut aussi consulter le premier volume de notre *Minéralogie*, *Edit. de 1774*.

Les sels naturels, ainsi que les bitumes & les métaux, sont rarement purs dans la terre; ils sont presque toujours remplis de matieres hétérogenes qui alterent leurs propriétés.

Comme nous avons parlé de l'*alun*, du *borax*, du *sel ammoniac*, du *nitre*, du *natron* & du *vitriol*, suivant l'ordre alphabétique, nous ne parlerons ici que des sels naturels, dont le nom commence par le mot *sel*.

SEL ACIDE MINÉRAL: *voyez à l'article* SEL. On distingue trois acides simples minéraux; savoir l'*acide vitriolique*, l'*acide nitreux*, l'*acide marin*; il y a aussi l'*acide végétal:* voyez *vitriol*, *nitre*, *sel marin*, & l'art. *vin* au mot VIGNE. On ne rencontre guere dans la terre les sels acides minéraux purs, ils sont toujours sous une forme fluide: s'ils sont concrets, ils sont ordinairement combinés & neutralisés.

SEL ALEMBROT ou ALKITRAN ou SEL TABERI, est, selon *Lémery*, un sel rougeâtre, qui a la forme & la couleur du sang desséché: on le trouve au Mont Olympe en Chypre; celui que nous avons vu sous ce nom, est un sel gemme. *Lémery* donne la maniere de faire un sel alembrot artificiel, dans son *Traité des Drogues simples*, *p. 764*, *édition de 1733*.

SEL ALKALI NATUREL, *sal alkali naturale*; il est en partie fixe & en partie volatil; il se cristallise difficilement, mais forme une masse comme spongieuse qui souvent tombe d'elle-même en poudre: elle fait effervescence avec tous les acides. Ce sel est d'une saveur brûlante, d'une odeur un peu fétide & se dissout dans trois fois son poids d'eau. Il répand dans le feu une odeur & une vapeur âcre: la partie qui ne se dissipe

pas

pas au feu, y entre en fusion. Le natron & l'halinatron sont des especes d'alkalis naturels, ainsi que le sel mural appelé *aphronatron*. Celui-ci se forme contre les murs plâtreux des maisons en petites masses compactes, mais friables : il est impur & d'une figure indéterminée ; il se gonfle un peu dans le feu, sans décrépiter ni détonner ; saturé par l'acide, il ne s'en précipite rien : la cristallisation lui donne la figure quadrangulaire & aiguë : à l'égard de l'halinatron & du natron, appelés *sel alkali terreux*, voyez ces mots. On prétend qu'il y a des plantes qui contiennent naturellement un sel alkali, & que cette espece de sel se trouve dans l'état d'*alkali minéral* dans les végétaux maritimes, & devient *alkali végétal* dans les mêmes plantes qui croissent au milieu des terres éloignées de la mer.

SEL AMMONIAC NATUREL. *Voy.* AMMONIAC (SEL).

SEL D'ANGLETERRE ou D'EPSOM. C'est du sel de Glauber mêlé de quelqu'autres sels, & sur-tout d'un sel neutre calcaire : *voyez* SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL DE CHAUX. *Voyez* SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL COMMUN ou SEL MARIN, *sal commune aut marinum*. Sa saveur est âcre, pénétrante, salée & plus agréable que celle d'aucun autre sel. Sa forme est cubique comme un dez à jouer : il décrépite & petille fortement sur les charbons rouges, & y reste longtemps avant que de s'y fondre ; il exige environ quatre fois son poids d'eau pour sa solution. On en distingue deux especes principales ; savoir,

1°. Le SEL GEMME ou SEL MARIN FOSSILE, *sal gemmæ aut gemmeum montanum*. C'est le plus dur & communément le plus pur des sels fossiles ; souvent il est transparent, brillant, en beaux cristaux taillés à huit angles solides & à six faces ; il y en a de différente couleur ; tantôt grisâtre ou blanchâtre : tel est celui qu'on trouve dans le Nord, dans les Indes, en Tartarie près d'Astracan, notamment en Egypte, & dans quelques autres parties de l'Afrique ; tantôt bleuâtre, rougeâtre, jaunâtre, ou non coloré, comme on le remarque en divers lieux de l'Asie. On en trouve beaucoup en Europe, en Transilvanie, à Salzbourg, à So-

waer en Hongrie, à Hall dans le Tyrol, en Saxe, à Williska en Pologne, à Cardonne en Catalogne, &c.

On trouve beaucoup de sel gemme coloré dans des endroits dont le terrain est par couches, ou composé de lits argileux & calcaires; mais la plus grande quantité de ce sel se trouve dans des cavités de montagnes en masses si énormes, notamment dans la Russie & dans tout le Nord, qu'au rapport de *Lémery*, plusieurs habitans s'en bâtissent des maisons. En Pologne les mines de sel sont très-profondes; on les exploite depuis l'an 1252; le Royaume de Pologne en tire un de ses plus grands revenus: on descend dans ces mines par six ouvertures carrées & garnies de bois de charpente, pour empêcher l'éboulement des terres; c'est un beau spectale, & en même temps effrayant pour le Voyageur curieux qui veut visiter ces souterrains. Sur chaque ouverture est établie une large roue qu'un cheval fait tourner, & au moyen d'un câble on monte & on descend ce qu'on veut. Les Etrangers qui veulent voir la mine, endossent d'abord chacun un habit de Mineur, & l'un des Ouvriers s'attache avec une petite corde à la grosse, qui est un câble, & prenant ensuite un Etranger dans ses bras, il donne le signal pour descendre: lorsque le premier est descendu d'environ trois verges, un autre Mineur se charge d'un second Voyageur, & après qu'on a fait marcher la roue, il descend aussi trois verges, & ainsi de suite. Il n'est pas rare de voir une compagnie de trente ou quarante personnes attachées à ce même câble. La descente est fort lente, fort obscure, assez étroite, & a plus de six cents pieds de profondeur perpendiculaire; il semble au Voyageur qu'il entre dans le fond des abymes. On juge bien qu'on a tout le temps ou de s'ennuyer ou de faire des réflexions sur la facilité avec laquelle on a mis sa vie au hasard, en la faisant dépendre de la bonté de la corde. Etant descendu, le pâle & triste Mineur vous présente une petite lampe allumée, vous fait parcourir le manoir ténébreux, & vous conduit au lieu des Travailleurs: si l'on vouloit aller seul on risqueroit de s'égarer dans la multitude de chemins ou de galeries qui se croisent & qui forment une espece de labyrinthe très-

obſcur. Ces mines ſi conſidérables ſont ſituées à Williska à cinq lieues de Warſovie; elles ſont habitées par un ſi grand nombre d'Ouvriers, que c'eſt une République ſouterraine, qui a ſes lois, ſa police, ſes chefs & ſes petites voitures publiques: on y a pratiqué une Chapelle où l'on célebre l'Office divin. Chaque Mineur a ſa hute ou niche; on y entretient quatre-vingts chevaux; ils y ſont nourris. On dit que les enfans y naiſſent & y ſont élevés; ce ſont autant de petits citoyens deſtinés à l'école de la mine. Les voûtes de ſel ſont ſoutenues par des colonnes ou piliers taillés dans le ſel même: la lueur des flambeaux qui éclairent ces vaſtes appartemens ſouterrains, en réfléchiſſant de toutes parts, répand un éclat merveilleux; ce ſont comme des palais d'un criſtal ſouvent cubique & d'un blanc verdâtre. Le ruiſſeau d'eau douce & fraîche qui coule dans ce ſouterrain ſert à abreuver les habitans. Le ſel ſe trouve d'abord par blocs d'une groſſeur prodigieuſe, enſuite on le trouve par couches ſuivies, & dans une quantité inépuiſable. On ſe ſert de pioches, de ciſeaux & de maillets pour le détacher en maſſes qui forment des priſmes carrés de ſept ou huit pieds de longueur, & de deux pieds & demi d'épaiſſeur. On nomme ces parallélipipedes *battawanes*. On eſt quelquefois parvenu à en détacher des maſſes qui avoient juſqu'à quarante-huit pieds de longueur. Ces blocs ſe roulent ſur des cylindres de bois juſqu'au puits, d'où ils ſont élevés par des machines à moulettes très-fortes, & tournées par douze chevaux. Quant aux petits morceaux on les monte dans des tonneaux. On compte que tous les ans on retire des mines de Williska à-peu-près ſix cents mille quintaux de ſel gemme: on le moud en groſſe farine, dont on ſe ſert par-tout où il faut du ſel. La mine de Cardonne en Catalogne offre auſſi des maſſifs de ſel gemme très-conſidérables: le ſel y eſt ou d'un blanc de neige, ou coloré & en blocs ſi durs, qu'on ne le peut détacher qu'à l'aide des maſſues de fer. La mine de ſel de la Haute Hongrie près d'Eperies, quoique moins conſidérable que celle de Pologne, a plus de cent quatre-vingt braſſes de profondeur: elle produit un très-gros revenu à la Maiſon

d'Autriche. Il s'y trouve des morceaux de ſel blanc auſſi beaux que le criſtal ; d'autres ſont colorés en jaune orangé & en bleu, d'une maniere uniforme ou par zones : ſa dureté eſt ſuffiſante pour qu'on en puiſſe faire des bijoux & des ornemens qui imitent ceux qu'on fait avec les pierres précieuſes.

Le ſel gemme d'Ethiopie eſt d'un blanc opaque. *Lémery* dit qu'on le taille dans ce pays en tablettes longues d'un pied, larges & épaiſſes de trois pouces, & qu'on s'en ſert comme d'une monnoie dont la valeur équivaut à ſix ſous monnoie de France. Ce ſel eſt ſi commun dans tout le territoire de l'Egypte, que tous les puits ne rendent qu'une eau ſalée. On regarde même comme une eſpece de miracle un puits d'eau douce qui eſt à Matarée, l'Héliopolis des Anciens. Si le Nil ne réparoit pas ce dommage, l'Egypte ſeroit inhabitable, comme une grande partie de l'Arabie l'eſt par la même cauſe. On ſe ſert du ſel gemme dans les lieux où il naît, aux mêmes uſages que nous employons ici le ſel marin ; il engraiſſe les beſtiaux & ſur-tout les brebis ; il fertiliſe ſinguliérement les terrains arides & argileux. L'on fait à Paris & dans tout le royaume un aſſez grand trafic d'un ſel gemme que les Piémontois ont l'art de retirer par l'évaporation des eaux de puits ſalés. Il eſt en pains demi-tranſparens : les Teinturiers en font uſage : c'eſt celui dont on ſe ſert auſſi en Médecine. Dans les endroits où il y a des mines de ſel gemme, des Ouvriers intelligens en choiſiſſent des morceaux durs & les plus tranſparens, pour en faire divers ouvrages, comme des boîtes, des chapelets, des vaſes, des chandeliers, des croix. On imite avec des morceaux de ce ſel naturellement coloré, différens fruits.

Les Naturaliſtes conviennent aſſez que c'eſt au moyen de ce ſel, ſi abondant dans certaines contrées & diſſous par des eaux douces, que ſe forment les étangs, les fontaines & puits dont l'eau eſt ſalée : tels qu'on en remarque en Franche-Comté, en Lorraine, en Italie & dans le Palatinat ; mais on ne convient pas généralement que l'eau de la mer tire ſa ſalure continuelle des mines de ſel gemme qui tapiſſent les abîmes de l'Océan ou la ſurface de la terre. Une des grandes

difficultés que quelques Physiciens opposent à ce sentiment, c'est la dissolution totale des montagnes de sel qui doit s'opérer par le laps du temps ; c'est la chute immense des eaux douces qui se rendant à la mer, y doivent donner une saveur, tantôt plus, tantôt moins salée. Mais on répondra que si le Créateur forma la mer dans son degré de saumure actuelle (qualité nécessaire aux animaux qui y vivent), & que si l'évaporation des eaux, par le moyen de laquelle elle se sale toujours, est proportionnée à celle qui tombe en pluie ; alors la salure de la mer se trouvera toujours la même qu'à la création ; car ce que les rivieres y charient de sel, est au plus en quantité proportionnée à ce que l'on en consomme, à ce qui s'en trouve de cristallisé sur les bords de l'Océan. Pour ce qui regarde la dissolution des montagnes de sel, il y a une maxime ou axiome qui dit que là où est une matrice de terre saline, soit nitreuse, soit de sel marin, soit vitriolique, il y a dans la nature des moyens qui y produisent toujours des mêmes matieres, & l'expérience le confirme assez. Voyez *au mot* Mer les différens endroits où cette espece d'eau a divers degrés de salure.

Un phénomene très-remarquable pour le Naturaliste, c'est que les masses salines des puits ou mines de Williska renferment souvent des galets ou cailloux arrondis, des coquilles & d'autres corps marins : souvent le milieu des couches de sel gemme contient de grosses masses d'une roche composée de diverses especes de pierres. On y trouve aussi des morceaux branchus de bois noirci, minéralisé & d'une odeur très-désagréable. Des especes de mouphettes ou vapeurs empoisonnées se font quelquefois aussi ressentir dans ces souterrains, & on en a vu prendre feu avec un fracas épouvantable. La terre qui recouvre le sel forme des lits dont les uns sont de glaise, d'autres de sable, de grais, de coquilles. Ces bancs semblent avoir été dérangés de leur place. Quel raisonnement peut-on donner de ces transpositions de corps, de l'origine & de la reproduction du sel gemme ? N'est-on pas en droit de dire que le sel marin fossile que l'on trouve dans

plusieurs pays qui sont maintenant très-éloignés de la mer, doit sa formation au séjour des eaux de la mer sur certaines portions de notre Continent? Des eaux salées sont restées dans des cavités d'où elles ne pouvoient sortir; là, par l'évaporation, ces eaux ont déposé leur sel, qui après avoir pris une consistance solide & cristalline, a été recouvert de terre par couches, telles que nous venons de le dire ci-dessus. Le sel marin en grappes est une stalagmite.

Il est bon d'observer que dans tous les lieux où ces eaux salées passent, elles déposent du sel gemme sous une forme de gelée blanche; les terres & les pierres qui avoisinent le trajet de ces eaux souterraines, ont aussi une saveur salée & une pesanteur considérable. Lorsque des pierres mêlées de sel gemme & détachées de la mine ont été quelque temps exposées à l'humidité de l'air, elles augmentent tellement de pesanteur spécifique, qu'un morceau de ces pierres, qu'un Ouvrier pouvoit aisément porter dans le fond de la mine, ne peut plus être remué de sa place par un seul homme.

2°. Le SEL MARIN, OU SEL DE CUISINE, OU SEL COMMUN, *sal marinum cibarium*, *aut culinare*. Ce sel dont nous usons journellement dans tous nos alimens, & quelquefois dans les Arts & Métiers, ou pour conserver du poisson & de la viande, &c. s'humecte facilement: il differe peu du sel gemme; tantôt on le trouve formé sur les bords ou au fond de la mer, tantôt il est naturellement cristallisé à l'embouchure des sources & fontaines salées, ou au fond des lacs salés; mais il est rare de rencontrer le sel marin tout cristallisé. Celui que nous employons dans la cuisine, est toujours retiré des eaux salées par l'art, & de cinq manieres différentes.

1°. Par la chaleur du soleil, cette maniere s'exécute au moyen des marais salans, tels qu'on en voit en diverses contrées de la France, en Bretagne, le long des côtes d'Aunis: ces marais, dont le terrain est toujours plus bas que l'élévation des grandes marées, forment un carré long, nivelé, creusé de trois pieds, qu'on a soin d'enduire de glaise pour retenir l'eau salée qu'on y fait entrer au moyen des écluses

faites exprès, pendant l'été, par un beau temps, sec & chaud, jusqu'à la hauteur de demi-pied ou environ. L'exposition la plus favorable pour un marais salant & la saunaison, doit être dans la direction d'un vent de Nord-Ouest. Cette eau s'évapore bientôt & laisse une liqueur dans laquelle se trouve un assemblage de cristaux de sel marin qu'on casse avec des perches, puis on les retire avec des pelles trouées, & on en forme des piles ou tas qu'on laisse égoutter sur la terre seche : alors on le transporte dans les Gabelles. *Voyez le Mémoire sur les marais salans des Provinces d'Aunis & de Saintonge* par M. Beaupied Dumenils, *imprimé à la Rochelle.* Ce sel est moins blanc que celui que les Languedociens font au Peccais dans les îles de Maguelone, près d'Aigues-mortes, où la cristallisation du sel est des plus régulieres & la fabrication très-abondante. On prétend que ces salines fournissent annuellement huit millions de rente. Les Ouvriers de ces salines jettent dans les étangs salés des branches de bois, arrangées de maniere à représenter une étoile, une couronne, une crosse, &c. alors le sel se cristallise autour de ces matieres de la maniere la plus agréable. *Voyez le Mémoire sur les salines de Peccais par M.* Montet, *de la Société Royale de Montpellier, inséré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.*

2°. La seconde maniere consiste à faire évaporer sur le feu dans de grandes chaudieres de plomb, jusqu'à siccité, l'eau des lacs, des puits & des fontaines salées, dont quelques-unes contiennent jusqu'à douze, seize & vingt livres de sel par cent pintes d'eau : telle est celle de Montmort en Franche-Comté, & celle de Dieuse en Lorraine, où est l'une des plus belles & des meilleures salines que l'on connoisse. Cette opération se pratique aussi près de Lunebourg & de Hartebourg en Allemagne, en Angleterre, & près de Hall en Saxe, L'on obtient alors un sel blanchâtre & assez pur ; il se dissout facilement dans l'eau : on l'appelle *sel de cuisson, sel de corbeille.*

3°. Dans les pays où le froid est excessif, comme dans le Nord, l'eau des bords de la mer qui contient peu de sel, se gele facilement & presque entiérement,

excepté la portion de l'eau qui contient le plus de ſel marin : on acheve d'évaporer cette eau en l'expoſant à l'air dans des vaſes : le ſel prend alors la forme d'un groupe de criſtaux de ſel marin.

4°. La quatrieme maniere, qui eſt fort curieuſe, conſiſte à concentrer d'abord l'eau ſalée par le moyen de l'air ſeul, ainſi qu'il ſe pratique aux fameuſes ſalines établies à Moutterſtat, entre Manheim & Durken, à Naubeim, près de Friedberg, & généralement en Allemagne, même en France, en Lorraine, & à Montmorot en Franche-Comté, dans les bâtimens nommés *évaporatoires* ou *hangars d'évaporation*, ou *bâtimens de graduation.* Pour l'intelligencé de cette opération, il faut faire ici l'extrait du Mémoire lu par M. le Marquis de *Montalembert* à l'Académie des Sciences en 1748, concernant ſes obſervations faites en 1745. L'intention de l'Inventeur des hangars étant de préſenter à l'air le plus de ſurfaces poſſibles d'eau chargée de ſel, il a conſtruit un bâtiment ouvert de toutes parts, & garni dans ſon intérieur de onze rangées de fagots d'épines à double rang, & il a diviſé ces onze rangées en ſept parties dans leur longueur, répondantes à autant de réſervoirs qui font le ſol de tout l'édifice : à chaque réſervoir eſt un corps de pompe qui reporte l'eau qui eſt tombée dans un réſervoir ſupérieur, d'où elle découle ſur une autre rangée de fagots, (en y dépoſant ſon *ſchlot*, voyez ce mot), & va ſe rendre dans un des réſervoirs d'en bas, & ainſi ſucceſſivement juſqu'à la ſeptieme évaporation. Il eſt aiſé de concevoir comment l'eau ainſi coulante le long d'une infinité de branches placées à l'air libre, préſente à cet air des ſurfaces multipliées, par leſquelles elle s'évapore, en laiſſant la portion qui s'écoule plus chargée de ſel, parce que l'air n'enleve que l'eau proprement dite : l'eau reſtante après les ſept opérations eſt reçue dans un réſervoir commun à tous les hangars, & portée à criſtalliſer dans des chaudieres de plomb ou de fer, comme dans la méthode ſuivante. M. *Haller* obſerve ici que cette opération n'eſt bonne que pour des eaux très-foibles qui ne tiennent que $\frac{1}{100}$ ou $\frac{2}{100}$ de ſel ; dès

qu'il y en a $\frac{1}{10}$ il faut éviter cette opération qui est accompagnée d'une grande perte d'eau salée.

5°. Cette derniere méthode, qui se pratique dans les contrées septentrionales de la France, consiste à ramasser le sable humecté de l'eau de la mer, à l'exposer au soleil pour le faire sécher: par ce moyen, l'eau évaporée a abandonné le sel sur toutes les surfaces du sable: alors on lave le sable dans une certaine quantité d'eau qui en dissout tout le sel; après quoi on fait évaporer cette eau sur le feu dans des chaudieres de plomb, & l'on a soin de ramasser le sel dans ces chaudieres à mesure qu'il se cristallise. Ce sel est encore une espece de *sel de cuisson*. L'eau qui sur la fin de l'évaporation ne peut se cristalliser, est fort pesante; on lui donne le nom d'*eau grasse* ou d'*eau mere*: voyez le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, au mot SAUNIER.

On prétend qu'on peut encore retirer du sel marin de certaines pierres qui ont la propriété phosphorique: on a observé que les pierres qui en contiennent beaucoup, suintent à l'extérieur, & tombent facilement en déliquescence. Le sel marin se trouve aussi dans quelques végétaux, comme dans le *palcopsis*, dans la plante appelée *kali* ou *soude*, &c. on le rencontre encore dans l'urine & dans le sang des animaux; en un mot la quantité de ce sel étonne & est à peine croyable, sur-tout dans le regne minéral. Ce sel résout promptement la glace, sans diminuer sa fraîcheur. Les Cuisiniers en jettent sur les charbons allumés, ou même presqu'éteints, pour les ranimer, en renouveller l'embrasement, & en augmenter la chaleur & la flamme, en décrépitant il fait l'office de soufflet. Si ce sel étoit dissous dans l'eau, une quantité convenable de fluide salé éteindroit le feu. M. *Baumé* de l'Académie des Sciences a donné deux Mémoires à ce sujet. On connoît assez la qualité antiseptique du sel marin, & l'usage qu'on en fait en conséquence pour assaisonner les viandes & préserver les parties animales de la putréfaction. Il est bon d'observer qu'une petite dose de sel en accéléreroit la corruption, & qu'il en faut appliquer une grande dose aux matieres putrescibles, si l'on veut les garder. C'est par cette raison qu'un

bouillon non salé se conserve mieux & plus long-temps que celui auquel on a ajouté la dose ordinaire de sel, & que le petit lard qui baigne dans une forte saumure ne se corrompt point. Enfin l'acide du sel marin uni à celui du nitre, est le dissolvant de l'or & de l'étain. Le sel marin a aussi ses usages en Médecine & en Chirurgie, dit M. *Bourgeois ;* on en fait des sachets qu'on applique sous la gorge pour dissiper le goître commençant, l'enrouement & la perte de la voix causés par un engorgement de la lymphe dans les glandes du larynx ; pour résoudre les parotides & toutes les especes de tumeurs lymphatiques, les anchiloses des articulations, les *trombus* ou extravasion du sang occasionnés par la saignée ou par de violentes contusions. M. *Bourgeois* dit encore qu'on se sert aussi, en fait d'économie, du sel marin ; on en met dans les cuves de vin rouge, pour accélérer & aider l'extraction de la partie colorante de la pellicule du raisin, & donner au vin une couleur plus foncée. On en donne fréquemment aux bestiaux, notamment aux brebis & aux vaches pour augmenter leur lait & lui donner de la qualité.

SEL D'EPSOM & D'ÉGRA. *Voyez à l'article* SEL NEUTRE NATUREL.

SEL FOSSILE. *Voyez* SEL GEMME *à l'article* SEL COMMUN.

SEL GEMME. *Voyez au mot* SEL COMMUN, ou MARIN.

SEL D'INDE ou PYRAMIDAL, *sal Indum, aut pyramidale.* C'est une espece de sel sucré, qu'on trouve sur certaines especes de fucus.

SEL MARIN. Nous avons parlé de ce sel neutre naturel, & si abondant dans la nature. *Voyez à la suite du mot* SEL COMMUN.

SEL DE MONTAGNE. Nom donné au *sel gemme.* Voyez à l'article SEL COMMUN.

SEL MURAL ou APHRONATRON. *Voyez* SEL ALKALI.

SEL NEUTRE NATUREL, *sal neutrum naturale.* On doit comprendre sous ce nom générique tous les sels naturels dans lesquels il y a un acide quelconque combiné jusqu'au point de saturation avec une base

quelconque ; tels ſont, à l'exception des acides & des alkalis, tous ceux dont nous avons parlé juſqu'à préſent, auxquels on peut ajouter les ſuivans.

On trouve un ſel neutre pur en pyramides creuſes, dans la Bothnie orientale, & près de Baden en Suiſſe. Le ſel de chaux qui ſe forme quelquefois contre les parois des ſouterrains & dans le fond de quelques mines a des propriétés toutes différentes du ſel mural ; il eſt ou blanc ou jaunâtre, d'une ſaveur amere ; il fleurit à l'air : il n'entre point en effervefcence avec les acides ; mais l'huile de tartre, par défaillance, en précipite une terre calcaire ou ſpathique.

Il y a auſſi le ſel neutre calcaire, qui, diſſous dans de l'eau, & arroſé de la même huile de tartre, laiſſe précipiter une terre blanchâtre & calcaire qui fait effervefcence avec les acides : le ſel d'Epſom, appelé *ſel d'Angleterre*, ce ſel, qu'on nomme auſſi *ſel anonyme*, eſt allié avec un ſel neutre calcaire, & a une figure priſmatique & quadrangulaire : il ſe diſſout facilement dans l'eau. On trouve ce ſel à l'embouchure de la fontaine d'Epſom, lieu diſtant de quinze milles de Londres : il a un goût frais & amer. On s'eſt aſſuré que le ſel d'Epſom naturel eſt un ſel neutre formé de l'alkali minéral uni avec l'acide vitriolique ; par conſéquent, un ſel de Glauber : mais il eſt mêlé, comme on l'a dit, avec un ſel neutre calcaire. *Voyez* notre Minéralogie, *Tome premier, pag. 476 & ſuiv.*

Le Sel de Sedlitz, de Seids-chutz ou de Boheme, le Sel d'Égra, de Carlsbad, d'Ester & de Wisbad, ſont encore des ſels neutres naturels qui paroiſſent compoſés des mêmes principes que le ſel d'Epſon : cependant ils produiſent des effets différens ; ils entrent en fuſion au feu, & y deviennent tranſparens & fluides ; ils ſont d'un goût amer, & verdiſſent les teintures bleues végétales.

On diſtribue dans le commerce un ſel à bon marché, qui eſt artificiel, & qui porte le nom de tous ces différens ſels neutres. On nous l'envoie quelquefois d'Angleterre, & communément de Lorraine, ſous le nom de *ſel d'Epſom :* pour cela on ſe ſert de l'eau-mere épaiſſe du ſel marin qui forme avec l'acide vi-

triolique qui se trouve dans le colcothar, un sel de Glauber, & un sel neutre calcaire. On procede aux dissolutions, aux filtrations, aux évaporations, & par la voie de la cristallisation en la maniere usitée. On choisit les plus beaux cristaux de la premiere cristallisation : voilà, dit-on, du sel de Glauber; & ceux de la seconde cristallisation se vendent aux Droguistes & aux Apothicaires, sous le nom de sel d'Epsom, de sel de Lorraine ou d'Égra, &c. Ceux qui voudroient se procurer de l'eau d'Epsom, sans en faire venir exprès, peuvent dissoudre une once deux gros de sel d'Epsom véritable dans une pinte d'eau : elle purge légérement la pituite.

SEL DE NITRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE PIERRE ou SALPÊTRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE SEDLITZ. *Voyez à la suite du mot* SEL NEUTRE.

SEL DE VERRE. *Voyez à l'article* SOUDE.

SELENITE, *selenites.* Espece de pierre gypseuse qui élude constamment l'énergie des acides. *Voyez à l'article* GYPSE.

SELLE POLONOISE, *ephyppium placenti-forme.* Espece d'huître très-remarquable par sa figure & sa grandeur : elle est presque ronde & peu épaisse ; les valves se collent presque l'une sur l'autre. Quelques-uns regardent ce coquillage comme une très-grande *pelure d'oignon.* Les deux valves sont cambrées & se joignent très-symétriquement au moyen d'une charniere composée de deux élévations étroites qui forment un angle aigu dans le haut de la valve supérieure, & se logent dans deux cavités semblables à celles de l'inférieure. Ces valves sont violettes ou rousses en dehors, & d'un beau lilas en dedans, nué de blanc. Le dessus est quelquefois nacré comme le dedans. Cette espece de coquille est très-recherchée des Curieux, & se pêche, dit-on, dans la Mer Baltique. On en voit même qui sont papyracées.

SELLÉS ou POISSONS SELLÉS. On en trouve deux especes dans les Indes ; ils sont ainsi nommés, dit *Ruisch*, *Collect. Pisc. Amb. p. 23*, *Tab. 12*, *n. 12. & 13*, parce qu'ils ont une espece de selle sur le dos :

ils ont l'un & l'autre un museau fait comme le bec d'un perroquet, & proche de l'anus une peau dure qui a la figure d'une cuirasse: elle est fort mince par les bords, & elle leur sert tout à la fois de rame pour nager, & d'arme tranchante dont ils font usage comme d'un couteau pour blesser, tuer & déchirer les poissons qu'ils rencontrent & qu'ils dévorent: ces deux poissons sellés ne different l'un de l'autre que par la couleur qui est plus ou moins foncée.

SEMENCE. *Voyez à l'article* GRAINE.

En Médecine on distingue les *quatre grandes semences chaudes*, lesquelles sont l'*anis*, le *fenouil*, le *cumin* & le *carvi* : les *quatre petites semences chaudes* sont l'*ammi*, l'*amome*, le *daucus* & l'*ache*. Les Apothicaires appellent ces semences *carminatives*, c'est-à-dire qui dissipent les vents. On distingue aussi les *quatre grandes semences froides*, lesquelles sont la *citrouille*, le *melon*, le *concombre* & la *courge*: les *quatre petites semences froides* sont, la *chicorée*, l'*endive*, la *laitue* & le *pourpier*.

SEMENCE ou HUMEUR SEMINALE, *sperma*. C'est cette liqueur spiritueuse & albumineuse, préparée & séparée du sang dans les testicules, & dont l'usage est de féconder, lors du coït, les œufs des femelles des animaux.

Les Spermatologistes & les Anthropographes sont peu d'acord sur la nature & la description de la semence. On est encore fort incertain si la liqueur que la volupté fait répandre aux femmes sans les énerver, est une véritable semence, également prolifique & semblable à celle de l'homme : il paroîtroit plus probable que que l'effusion d'une telle liqueur chez la femme, n'est destinée qu'à lubrifier l'intérieur des parties génitales, & que son apparition, ou plutôt sa sortie, est la cause de ces mouvemens spasmodiques & du plaisir que la femme éprouve dans le coït.

Mais comment, dit l'Auteur du Dictionnaire d'Anatomie & de Physiologie, l'œuf de la femme reçoit-il dans l'acte vénérien le mouvement qui le féconde? Contient-il l'animal en abrégé, ou bien n'est-ce qu'une

liqueur qui porte quelque légere trace de parties inorganiques ? Croire qu'un seul œuf renferme non-seulement son semblable, mais encore une infinité de semblables, c'est admettre qu'Eve contenoit dans ses œufs non-seulement tous les hommes qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourront paroître. Il nous semble trouver la même difficulté en examinant le systême de ceux qui prétendent que la semence d'Adam renfermoit les nombres infinis & préexistans de germes ou d'animaux spermatiques, qui eux-mêmes contenoient leurs semblables. Nous avons répété à ce sujet toutes les expériences des Animalistes; & quoique pourvus de très-bons yeux, d'excellens microscopes, nous n'avons rien pu reconnoître.... Mais le Lecteur voudra qu'on décide : hé bien, disons avec les Microscospermatologistes, (*Leuwenoeck*, &c.) que l'animal vivant, contenu dans la semence dardée lors du coït, sur l'œuf de la femme, se loge dans cet œuf, qu'il détache & conduit dans la matrice par la trompe.... Voilà donc les rudimens du genre humain: mais le principe primitif de cette matiere organique & productive étant contesté, on doit encore suspendre son jugement. Embrassera-t-on cet autre fameux systême, qui veut que dans la Nature il y ait une matiere organique qui sert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végete ? Dans cette fonction la matiere toujours active & prête à se mouler ne manque pas à s'assimiler & à produire des êtres semblables à ceux qui la reçoivent. Suivant ce systême on doit remarquer avec le microscope, dans la semence des animaux des filets noués, des nœuds desquels on voit sortir des globules en mouvement & organisées qui nagent dans la semence. L'on prétend que la Nature a déjà imprimé à cet animalcule l'image de toutes les parties du corps du pere : c'est de-là que naît la ressemblance des enfans avec leurs parens.... Tel est le sentiment d'un très-grand Naturaliste. Comme cet article est nécessairement lié avec ce que nous avons dit de l'*homme*, des *animalcules*, *animaux* & *molécules organiques*, voyez ces mots, même ceux de *génération*, *sperme*, *cerf*.

SEMENCE DE PERLES. *Voy.* NACRE DE PERLES.

SEMENCINE ou SEMEN CONTRA : *voyez* POUDRE A VERS.

SEMOULE, nom que les Italiens donnent à une sorte de *vermicelli* (vermichel) faite en petits grains, comme de la moutarde, mais de la même pâte que le *vermicelli*, qui est en forme de petits vermisseaux.

SENAGRUEL. *Voy.* SERPENTAIRE DE VIRGINIE.

SENAPOU ou SINAPOU, *astragalus incanus frutelans, venenatus, floribus purpureis*, (*Barr.*) Plante de la Guiane, dont la racine s'emploie pour enivrer le poisson : on en fait autant avec le bois indien, qui est une espece de grosse liane. *Maison Rustique de Cayenne.*

SÉNÉ ou SENNÉ, *senna.* Tout le monde connoît sous ce nom de petites feuilles seches, en forme de lame, d'un vert tirant sur le jaune, d'une odeur de drogue, mais qui n'est pas désagréable, d'un goût un peu âcre amer qui excite des nausées, & qu'on emploie ordinairement pour purger.

Ces feuilles, qui nous viennent du Levant en *coufle*, c'est-à-dire en balles, se recueillent sur un arbrisseau que l'on nomme SENNÉ D'ALEXANDRIE, *senna Orientalis* : il croît à la hauteur de deux coudées ; ses tiges sont ligneuses, & se partagent en des rameaux plians, d'où sortent alternativement des queues grêles, d'une palme & plus de longueur, sur lesquelles naissent assez près les unes des autres, quatre, cinq ou six paires de feuilles, nulle feuille impaire ne terminant ces conjugaisons : ces feuilles sont d'un vert clair.

Les fleurs du senné viennent en grand nombre au haut des rameaux ; elles sont en rose, jaunes, parsemées de veines purpurines. Aux fleurs succedent des gousses plates, le plus souvent recourbées, composées de deux membranes oblongues, lisses, aplaties, d'un vert brun, au milieu desquelles sont mêlées sur une même ligne plusieurs graines semblables à des grains de raisins : ce sont ces gousses que l'on nomme *follicules de senné*. On cultive cette plante dans la Perse, la Syrie, l'Arabie, d'où on l'apporte en Egypte & à Alexandrie.

On apporte dans le commerce plusieurs sortes de senné, savoir, celui d'Alexandrie ou de Seyde ou de la

Palte, (ainsi appelé à cause de l'impôt que le Grand Seigneur a mis sur cette feuille,) & celui de Tripoli, dont les feuilles sont moins pointues, & dont les vertus sont inférieures à celles du premier. Le senné de Moka, dont les feuilles sont grandes, larges, arrondies à leur extrémité, est encore moins estimé. Le senné est quelquefois mélangé avec l'*ourdon* : voyez ce mot.

Le senné a une vertu merveilleuse pour purger par bas, & il n'y a aucun purgatif employé plus fréquemment & plus utilement : à peine trouve-t-on aucun remede qui tire, & qui évacue aussi bien les humeurs corrompues, épaisses ou endurcies, & qui leve aussi efficacement les vieilles obstructions. On reproche aux feuilles de senné d'occasionner des tranchées; c'est pourquoi on ajoute toujours avec lui quelques sels, tels que le sel végétal, le sel de Glauber, qui divisent & atténuent ses particules résineuses; on lui associe quelquefois les adoucissans & mucilagineux, tels que les jujubes, la violette & la guimauve. Quelques feuilles de scrophulaire aquatique infusées avec le senné, en corrigent le mauvais goût d'une maniere singuliere : *voyez Mémoires de l'Académie des Sciences*, *1701*. M. *Bourgeois* observe que le senné infusé à l'eau froide donne beaucoup moins de tranchées que lorsqu'on le fait bouillir ou infuser dans l'eau bouillante : il est d'ailleurs beaucoup moins désagréable au goût, & il purge également bien à la même dose.

Les follicules donnent moins de tranchées, mais elles purgent plus foiblement. Ce purgatif est contraire dans les dispositions inflammatoires.

Les Botanistes font mention d'une espece de SÉNÉ SAUVAGE, *emerus*. C'est, dit-on, une espece de *colutea*, différent de celui dont nous avons parlé sous le nom de *bagnaudier*; mais suivant M. *Deleuze*, il est d'un genre entiérement différent du *colutea* : c'est une espece de *coronilla*. L'*emerus* est connu chez les Jardiniers sous le nom de *securidaca*. Cette sorte de senné bâtard est un arbrisseau qui croît naturellement dans la plupart des contrées méridionales de l'Europe, aux lieux montagneux & sombres, dans les bois, &c. & que l'on cultive dans nos jardins pour l'ornement : il jette du pied plusieurs tiges dont l'écorce est grise sur le vieux bois, &

& verte sur les jeunes rameaux. Ses feuilles sont rangées sur une côte, cinq à cinq, quelquefois sept à sept, & souvent neuf à neuf; elles sont moins grandes que celles du bagnaudier, fort ameres, mais bien moins laxatives que celles du vrai senné; sa fleur est légumineuse, ressemblant à celle du genêt, jaune & peu odorante; on en voit jusqu'à trois ensemble le long des nouvelles branches; leur calice est beaucoup plus court que les onglets des pétales, & l'étendart est un peu renversé en arriere. Elles commencent à paroître à la fin d'Avril, & leur durée est d'un mois : à la fleur succedent en Septembre les graines renfermées dans des siliques ou gousses longues, grêles, déliées, presque cylindriques, courbes & articulées, de couleur obscure, douces au toucher, & d'un mauvais goût.

Le *senné bâtard* croît promptement, se multiplie aisément, résiste à la grande rigueur de nos hivers, n'exige aucune culture particuliere, & réussit dans presque tous les terrains. On peut le multiplier de rejetons dont il se garnit au pied, de boutures, de provins, ou de graines qu'il faudra semer en Mars : on ne connoît que deux especes de cet arbrisseau : 1°. le *senné bâtard ordinaire*; il est peu commun parce qu'il a peu d'agrément, & qu'on ne s'applique pas tant à le multiplier. Il s'éleve jusqu'à dix pieds; on en garnit des bosquets, quelquefois des plates-bandes, ou dès que la fleur est passée on lui forme une tête & on le taille en boule. 2°. Le *petit senné bâtard* est un des plus jolis arbrisseaux que l'on puisse employer pour l'ornement d'un jardin; il ne s'éleve qu'à quatre ou cinq pieds : son feuillage est garni, mais petit : sa fleur qui a une teinte de rouge en dehors, paroît deux fois chaque année, au printems & en automne. On en forme de petites palissades à hauteur d'appui; son vert brun & stable tranche avec toute autre verdure, & la durée des fleurs forme un aspect très-agréable pendant toute la belle saison.

SENÉ DES PROVENÇAUX ou TURBITH BLANC : *voyez à l'article* GLOBULAIRE.

SENEÇON, *senecio*, plante qui n'a point d'odeur remarquable, & qui croît par-tout dans les champs, le

long des chemins, dans les vignes, dans les jardins, aux endroits ſablonneux & expoſés au ſoleil : ſa racine eſt petite, fibrée & blanchâtre : elle pouſſe une ou plusieurs tiges, hautes d'environ un pied, rondes, cannelées, creuſes, rameuſes, un peu velues, revêtues de feuilles oblongues, dentelées, alternes & d'un vert obſcur : aux ſommités naiſſent des fleurs en bouquet, à fleurons jaunes, diſpoſés en étoiles. A ces fleurs qui durent peu de temps, ſuccedent pluſieurs graines ovales, couronnées d'aigrettes longues, qui forment toutes enſemble une tête blanche. Cette plante ſe reproduit continuellement, & reſte verte toute l'année ; elle fleurit dans toutes les ſaiſons, même en hiver, & eſt déjà vieille au printemps : elle a un goût d'herbe légérement acide ; on l'eſtime émolliente, adouciſſante & réſolutive. En Angleterre, les Maréchaux donnent ce remede aux chevaux attaqués de vers ; il convient auſſi dans le vomiſſement & le crachement de ſang : ſon uſage ordinaire eſt d'entrer dans la décoction des lavemens émolliens, dans les cataplaſmes, pour amener les tumeurs à la ſuppuration, pour la goutte, pour les hémorroïdes, pour diſſiper le lait grumelé dans les mamelles.

SÉNÉGALI ou BEC DE CIRE. Nom donné à de petits oiſeaux du genre du moineau, & communs dans le Sénégal. Ces petits moineaux du Sénégal ſont d'une forme charmante, d'une taille élégante, ſont à-peu-près de la groſſeur du roitelet ; les uns ſont en partie d'un rouge vineux & en partie d'un brun verdâtre, les autres qui ſe trouvent au Cap de Bonne-Eſpérance, ainſi qu'au Sénégal, ſont rayés de petites bandes fort étroites, alternativement brunes & d'un gris ſale, le tout mêlé d'une légere teinte de couleur de roſe, avec un peu de rouge au ventre. Le *ſénégali rayé* eſt nommé par Edwards *bec de cire* : cet oiſeau eſt vif & léger.

SENEKA ou POLIGALA DE VIRGINIE ou RACINE DE SERPENT A SONNETTES, *poligala Virginiana*. On nous envoie ſous ce nom une racine ligneuſe & odorante, longue de quatre doigts, de la groſſeur d'une plume à écrire, tortueuſe, rameuſe & fibreuſe, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans ;

d'un goût âcre, un peu amer & légérement aromatique. Cette racine vivace pousse étant en terre beaucoup de tiges, les unes droites, les autres courbées sur terre; menues, jaunâtres, simples, sans branches, cylindriques, lisses, foibles & longues d'un pied. Ces tiges sont chargées de feuilles alternes, longues d'un pouce, lisses & sans queue. Ces mêmes tiges sont terminées par un petit épi de fleurs clair-semées, entiérement semblables à celles du poligala ordinaire, mais plus petites, alternes & sans pédicule.

On distingue la racine du *sénéka* par une côte membraneuse saillante, qui regne d'un seul côté dans toute sa longueur: on l'estime diaphorétique, diurétique & alexipharmaque: elle résout le sang visqueux, tenace & inflammatoire; elle purge quelquefois & même fait vomir. Les Indiens la regardent comme un spécifique contre le venin du serpent à sonnettes. En effet, si on emploie ce remede assez tôt, il chasse le venin qui est dans les veines, résout le sang coagulé, dissipe la tumeur & rétablit le pouls foible & languissant. M. *Teinnint*, Médecin Ecossois, qui a demeuré plusieurs années dans la Virginie, voyant que ceux qui avoient été mordus par le *boiciningua* ou *serpent à sonnettes*, étoient tourmentés de semblables symptômes à ceux de la pleurésie & de la péripneumonie; savoir, de la difficulté de respirer, de la toux, de crachement d'un sang coagulé, qu'ils avoient le pouls fort & fréquent, &c. & que l'on en guérissoit par l'usage du *sénéka*, a conclu que ce même remede pouvoit être utile dans les pleurésies & fluxions de poitrine, maladies dans lesquelles on remarque des accidens semblables à ceux dont on vient de parler; & il a réussi heureusement à tirer des portes de la mort plusieurs personnes attaquées de ces maladies. Voyez sa *Lettre écrite en 1738 à l'Académie Royale des Sciences*, & son *Essay on the Pleurisy*. Il convient cependant de dire que M. *Orry*, Contrôleur-Général, ayant fait venir en France une quantité considérable de sénéka, le fit distribuer à plusieurs Médecins de Paris, qui le célébrerent d'abord comme l'un des spécifiques du Nouveau Monde: néanmoins l'un des grands partisans de ce remede avoue qu'il n'a pu

guérir radicalement les hydropiques auxquels il a donné le fénéka, & que cette racine n'a pas été plus efficace dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Cette contrariété d'avis ou d'effets proviendroit-elle de la nature de notre tempérament ou de notre climat? Il ne faut pas le croire, dit M. *Bourgeois.* L'ipécacuanha, le fimarouba font auffi fpécifiques dans la dyffenterie chez nous qu'en Amérique. Quelles contradictions n'ont pas effuyé le quinquina, le mercure, l'antimoine dans les commencemens? Continuons donc à faire des expériences avec le fénéka, puifqu'aucun Médecin n'a trouvé rien de dangereux dans fon ufage, & que le plus grand nombre s'en eft fervi avec le plus grand fuccès. Au refte le fénéka auroit le fort des meilleurs fpécifiques, qu'il ne feroit pas infaillible. M. *Bouvart*, célebre Médecin de Paris, dans fon Mémoire fur le *fénéka*, lui donne les plus grands éloges.

SENEMBI. *Voyez* LEGUANA.

SENEVÉ ORDINAIRE. *Voyez* MOUTARDE.

SENEVÉ SAUVAGE. *Voyez à l'article* THLASPI.

SENS, *fenfus.* Nom donné aux cinq principales fenfations que notre ame éprouve à l'occafion de certaines impreffions faites extérieurement fur le corps. On diftingue ordinairement cinq fens: ces organes font, 1°. *le tact*, 2°. *le goût*, 3°. *l'odorat*, 4°. *la vue*, 5°. & *l'ouie:* voyez ce que nous en avons dit à l'article des SENS, inféré dans la fuite du mot HOMME.

La faim, la foif, le plaifir, la douleur, la mémoire, l'attention, l'imagination, & toutes les impreffions qui affectent intérieurement notre ame, notamment celles qui fe tranfmettent au cerveau par le moyen des nerfs, font pour le moins des modifications des cinq grandes fenfations, ou fi l'on veut, des fens fecondaires.

SENSITIVE ou HERBE MIMEUSE, *mimofa.* Plante fort curieufe, qui croît aux lieux chauds & humides; on la cultive auffi dans les jardins. On en diftingue de plufieurs efpeces, dit M. *Tournefort* dans fes *Inftitut. Rei Herbar. p. 605.* La racine de la *fenfitive* ordinaire eft petite; elle pouffe plufieurs tiges, la plupart rampantes & inclinées vers la terre, chargées de feuilles longuettes, liffes, étroites, rangées de côté & d'au-

tre en ordre, ou par paires fur un côté, fe rapprochant l'une de l'autre quand on les touche, comme fi elles avoient du fentiment, (ce qui a fait appeler cette plante *herbe vive*). Des aiffelles des feuilles fortent des pédicules qui foutiennent chacune un bouquet de fleurs faites en godet, incarnates & fort belles. A chaque fleur fuccede une filique qui renferme ordinairement des femences oblongues & plates.

On prétend que les feuilles de la fenfitive étant mâchées, excitent le crachat, moderent la toux, éclairciffent la voix, & qu'appliquées en cataplafme, elles adouciffent les douleurs des reins, & guériffent les tumeurs fcrophuleufes.

Quand on touche les feuilles de la *fenfitive* elles fe flétriffent auffi-tôt, & quelques momens après qu'on les a quittées, elles reprennent leur premiere vigueur. Mais ce n'eft pas feulement le contact du doigt des jeunes filles qui réveillent fa fenfibilité, ainfi que quelques-uns le racontent, nous devons raffurer notre Lecteur, le proverbe eft faux. Touchez hardiment la fenfitive, fon mouvement ne décélera jamais le plus léger trait de galanterie; & qui que vous foyez, votre pudeur n'en pourra être alarmée publiquement. Son effet a lieu à la compreffion, à l'attouchement des corps animés de tout fexe, & des corps inanimés. Il y a plus, lorfque le foleil fe couche, la plante fe flétrit tellement, qu'elle femble fe deffécher comme fi elle étoit morte; mais au retour du foleil, elle reprend fon état naturel, & plus le foleil ou le jour eft beau, & plus elle femble reverdir: l'approche de la nuit ou l'arrivée fubite d'un gros nuage, un temps orageux, l'obfcurité la font tomber dans un état de recueillement, que certains Botaniftes ont regardé comme une efpece de fommeil.

En vain, dit M. *Hill* dans fa lettre écrite à M. *Linnæus* fur la caufe mécanique du mouvement de la fenfitive, avoit-on cherché la caufe de ce phénomene dans la préfence ou la privation de la chaleur, dans l'humidité ou la féchereffe; l'air eft fujet à trop de viciffitudes pour produire un mouvement auffi régulier, de forte que des agens naturels, il ne refte plus qu'à examiner la lumiere. C'eft auffi fur elle que M. *Hill* fonde l'ag-

glomération & l'affaissement de quelques plantes; phénomene qui a fait croire à plusieurs Physiciens, que les plantes étoient de véritables animaux : hypothese trop dénuée de preuves pour nous y arrêter. Mrs. *de Mairan* & *Duhamel* ont aussi fait des observations particulieres sur les effets de la sensitive exposée dans une cave au sortir du grand jour; mais ils l'ont trouvée fort inconstante & très-incertaine. Voyez la *Physique des Arbres*, *seconde Partie*, *p. 161*.

Il faut cependant convenir qu'une obscurité parfaite a beaucoup plus d'effet sur la sensitive, & sur toutes les plantes prétendues sommeillantes, que le toucher le plus rude, qui ne produit, pour ainsi dire, que le premier degré du pelotonnement & de l'affaissement dont la plante est susceptible. Nous disons que la lumiere produit les principaux phénomenes que ces plantes nous offrent : on observe tous les jours que des parties de plantes ou des branches que l'on conserve dans des serres ou dans des caves, se tournent toujours vers les fenêtres de ces serres, ou vers les soupiraux de ces caves; en un mot, elles s'étendent & gagnent vers la lumiere.

Ces observations, ainsi que les suivantes, peuvent être importantes dans la Botanique, & nous donner vraisemblablement les raisons de la diversité que l'on remarque dans le port des feuilles pinnées en différens climats; car outre le mouvement de *plication* des folioles pinnées, la sensitive, dit M. *Adanson*, a un *mouvement de charniere* ou de genou aux jeunes branches, au pédicule commun de ses feuilles pinnées, & à la nervure sur laquelle sont attachées les pinnules ou folioles. Tous ces mouvemens sont indépendans les uns des autres, & occasionnés de même que celui de *plication* & de *direction*, par l'action des vapeurs nutritives chaudes & par l'attouchement.

Avec quelque corps qu'on irrite la sensitive, on observe, dit le même Auteur, que la sensibilité réside particuliérement dans l'articulation, soit des branches, soit des différens pédicules, sur-tout à la partie blanche de cette articulation. Le temps nécessaire à une branche touchée pour se rétablir, varie selon la vigueur

de la plante, l'heure du jour, la saison, la chaleur & d'autres circonstances de l'atmosphere. L'ordre dans lequel les parties se rétablissent, varie pareillement. Il est possible, avec un peu d'adresse, de couper un rameau sans que les feuilles se plient. Nous supprimons ici le détail des expériences qu'on a multipliées sur la sensitive : en voici des résultats. 1°. Les mouvemens de la sensitive sont plus grands & plus sensibles quand la plante est dans sa plus grande force végétative. 2°. Une incision ou section entiere produit moins d'effet qu'une irritation ou une secousse, & l'action s'étend plus ou moins loin & sur certaines parties, selon la force de l'irritation & sa direction. 3°. Une secousse, une égratignure, le grand chaud, le grand froid, la vapeur de l'eau bouillante, celle du soufre & des esprits volatils, en un mot tout ce qui peut produire quelque effet sur les organes nerveux des animaux, agit sur la sensitive. La submersion dans l'eau, ainsi que dans le vide ne font qu'altérer la vigueur de cette plante. 5°. Son mouvement de charniere n'est dû qu'à une contraction fort sensible ; car alors elle se roidit à un tel point, qu'on la romproit si l'on vouloit la rétablir dans son premier état.

M. *Garcin*, au retour de son voyage des Indes Orientales, donna à l'Académie de Paris en 1730 la description du *todda-waddi*, plante ainsi nommée par les Malabares, & qui est une héliotrope & une sensitive ou *mimose*, comme disent les Botanistes, c'est-à-dire, imitatrice des mouvemens animaux. Toutes ses feuilles, disposées ordinairement sur un même plan qui forme une ombelle ou parasol, se tournent du côté du soleil levant ou couchant, & se penchent vers lui, & à midi tout le plan est parallele à l'horizon. Cette plante, de même que la *tremella* & l'*attrape-mouche*, voyez ces mots, est aussi sensible au toucher que les sensitives ou mimoses qui le sont le plus ; mais au lieu que toutes les autres ferment leurs feuilles en dessus, c'est-à-dire, élevent les deux moitiés de chaque feuille pour les appliquer l'une contre l'autre, celle-ci les ferme en dessous ; si lorsqu'elles sont dans leur position ordinaire, on les éleve un peu avec les doigts pour les regarder de ce

côté-là, elles se ferment aussi-tôt malgré qu'on en ait, & comme si elles étoient honteuses & fugitives, elles cachent ce qu'on vouloit voir. Elles en font autant au coucher du soleil, & il semble qu'elles se préparent à dormir : aussi cette plante est-elle appelée tantôt *chaste* & tantôt *dormeuse*. *Démocrite* l'a désignée sous le nom *æschinoméné*, c'est-à-dire, *honteuse*. Voyez *le Clerc*, *Hist. de la Médec. pag. 97. Edit. de 1729.*

Outre ces noms qui lui conviennent assez, on lui a donné quantité de vertus imaginaires; & il n'étoit guere possible, dit l'Historien de l'Académie, que des peuples ignorans s'en dispensassent. Cet éloge ne récompense guere le Philosophe de Malabar, qui est devenu fou à examiner les singularités de cette merveille végétale, & à en rechercher la cause. Le Physicien de l'Europe n'a jamais éprouvé cet accident, il est trop accoutumé aux phénomenes difficiles à expliquer.

M. *Adanson* a vu en Afrique un arbuste sensitif, dont les feuilles s'abaissent lorsqu'on passe dessous. On dit aussi qu'il se trouve à Panama un arbuste à feuilles épineuses, dont les branches s'abaissent lorsqu'on passe auprès, & tendent à s'attacher à l'habit du Voyageur; c'est pourquoi, lorsqu'on l'apperçoit, on s'en écarte. Les Naturels du pays lui donnent le nom de *bon-jour*, à cause de la propriété qu'il a de s'incliner lorsqu'on passe auprès de lui.

La sensitive est une plante qui aime les lieux chauds & humides, sur-tout les bois peu touffus, où se trouve une alternative assez égale de soleil & d'ombre: nous l'élevons dans des serres chaudes. M. *Garcin* en a reconnu deux especes: il a traité tout ce sujet en excellent Botaniste; mais nous n'en avons dit ici que ce qu'il y a de plus remarquable pour les personnes qui ne sont point Botanistes de profession.

La sensitive, que les Espagnols appellent *dormidera*, est une espece d'*oxis* ou de *trefle acide;* car les trefles, les haricots, les acacias & quantité d'autres plantes sont susceptibles d'affaisser un peu leurs feuilles aux approches de la nuit, & d'avoir aussi un mouvement de charniere à leurs folioles. On sait qu'une légere irritation à la base des étamines de l'épine-vinette, de

l'opuntia & de la fleur au soleil, leur cause un mouvement convulsif ou de trépidation très-singulier, par lequel elles se contractent & se rapprochent du pistil, sans se rétablir dans leur premier état. *Voyez* la théorie sur les mouvemens demi-spontanés dans divers végétaux, *à la suite du mot* PLANTE.

SEOVASSEU. Espece de cerf de la Virginie. *Voyez* CERF.

SEPS. Espece de lézard que M. *Klein* met dans la famille des salamandres. *Columna* dit qu'il est petit, rond, vivipare, marqué sur le dos de lignes noires paralleles; ses oreilles & ses yeux sont petits; sa queue peu pointue: les deux premiers pieds sont fort proche de la tête; les deux autres sont placés près de l'anus: ses écailles sont de figure rhomboïde, & son ventre est blanc mêlé d'un peu de bleu: ses narines sont placées à l'extrémité du museau.

Tous les Auteurs ne conviennent nullement sur la description & les propriétés de cet animal: les uns en font un serpent, quelques-uns un lézard, & presque tous le décrivent comme un animal très-venimeux, & dont la marche est tortueuse.

M. *Sauvages*, dans un *Mémoire sur la nature des animaux venimeux, & en particulier de ceux de la France, Ouvrage couronné par l'Académie de Rouen* (*prix de Physique en 1754*), dit que le seps, *lacerta chalcidis*, LINN. est un animal fort commun dans le Languedoc, quoiqu'inconnu même aux Savans dans le reste de la France: on le confond aisément avec l'*orvet;* mais il en differe en ce qu'il a, comme les lézards, quatre pattes avec trois doigts à chacune. Il est inoui, dit-il, que personne n'ait eu lieu de s'en plaindre. Cet Auteur ajoute qu'une poule ayant trouvé un de ces animaux, l'avala apparemment par la tête sans le mâcher: un moment après on vit sortir le seps par un chemin tout opposé; la poule qui l'apperçut, l'avala de nouveau; le seps s'échappa encore par la même route: la poule lassée de ce badinage, le coupa en deux & l'avala pour la troisieme & derniere fois; ce qui fait voir qu'il n'a rien de nuisible étant pris intérieurement. Et qui sait, ajoute M. *Sauvages*, si par la propriété qu'il a de se glisser le

long du canal inteſtinal & de le parcourir ſans cauſer le moindre mal, il ne produiroit pas dans la paſſion iliaque un meilleur effet que le vif-argent & les balles de plomb ?

SEPT-ŒIL. Nom que l'on donne en Normandie, & particuliérement à Rouen, à une eſpece de petit lamprillon, dont on mange beaucoup au printems : ce ſont ſans doute les trous que ce poiſſon a de chaque côté du corps qui lui ont fait donner le nom de *ſept-œil* ; on prononce par corruption *céteuil*. Voyez LAMPROIE.

SERANCOLIN ou SARANCOLIN. Les Marbriers donnent ce nom à un marbre iſabelle, tacheté de rouge, &c. On le tire d'une vallée des Pyrénées, voiſine d'un lieu qui ſe nomme *Serancolin*. Voyez MARBRE.

SEREIN. Nom donné à l'humidité dont l'air eſt chargé principalement en été ; & après les plus beaux jours, quelques heures après le coucher du ſoleil. Le ſerein eſt proprement le commencement de la roſée du ſoir. On la reconnoît par un ſentiment de froid qu'elle procure dans ceux qui s'expoſent à l'air le ſoir. *Voyez les articles* EAU, PLUIE & AIR.

SEREN. Serpent marqué de rouge, de brun, & de blanc, qui ſe trouve en Sicile, *Ruiſch*.

SEREQUE. Plante qui ſe nomme *oriſel* aux îles Canaries, d'où elle nous parvient : elle ſert pour la teinture ; & quoique ſes feuilles ſoient vertes, on l'appelle auſſi *herbe à jaunir des Canaries*, ou *petit genêt des Canaries*. Voyez GENESTROLE.

SERGENT. Les Hollandois donnent ce nom à un poiſſon des Indes Orientales, que l'on ne prend jamais ſeul, & qui eſt toujours accompagné de quelques autres poiſſons à qui il ſert de guide. *Ruiſch* dit qu'il a le corps preſque rond & cannelé ; une couleur fauve dans le milieu ; la tête & la queue bleues ; trois aiguillons dont il eſt armé ſur le dos, & une eſpece de pique qui va du côté de la queue.

SERI ou SRY. Nom qu'on donne en vieux françois à la *muſaraigne*.

SERIN, *paſſer canarius*, *aut avicula ſacharina*. Petit oiſeau du genre du moineau, & qui a le bec court, jaune ſous la gorge, eſtimé pour ſon chant, & auquel

on apprend à parler & à siffler des airs entiers : il y a le serin commun, & le serin de Canarie, &c.

1°. Le Serin commun, *serinus vulgaris*. Il est semblable au tarin, mais un peu plus gros : il a le champ de son plumage d'un beau jaune nuancé de vert. On voit au mâle une tache sur la tête, beaucoup plus noire que celle qu'a la femelle ; son corps est aussi plus jaunâtre. Cette sorte de serin n'est point si sauvage que le chardonneret : il ne se bat jamais avec les autres oiseaux, il vole en troupes ; on en prend en automne. Quand les premiers froids se font sentir, & que les premieres neiges arrivent, il quitte les montagnes, vient dans les plaines, se cache dans les bois épais, où il fait ensuite son nid, & d'où il se retire pendant tout l'été : il fait quatre ou cinq œufs. Cet oiseau vit de navette & d'autres semences.

On voit quantité de ces serins en Hongrie : ils sont de passage, & viennent tous les trois ans en grande abondance en Provence, en Italie, & dans les pays chauds : il y en a qui passent en Angleterre, & cela suivant les vents qui les y amenent. On éleve cet oiseau en cage ; on l'apprivoise facilement & il chante fort agréablement. Le *serin d'Italie* paroît n'être qu'une variété de cette espece, c'est le *tarin* de *Belon*.

2°. Le Serin des Canaries, *serinus Canarius*, a été apporté en Europe des îles Fortunées ou Canaries, situées dans la mer Atlantique, sur la gauche de la Mauritanie ; c'est un petit oiseau devenu domestique dans nos climats : il s'y plaît & y multiplie très-bien. Forme élégante, taille légere & souple, gentil plumage, chant mélodieux, cadences perlées, gaieté, propreté, docilité, familiarité, tout enchante dans ce joli petit musicien de nos appartemens. Il a le talent de plaire au beau sexe ; les Dames, & sur-tout les Demoiselles, font leur amusement de son éducation ; petits soins, complaisances, attentions, baisers, caresses, rien n'est épargné ; tantôt elles prennent soin de lui apprendre quelques petits mots de tendresse, tantôt à l'aide d'une serinette, elles dirigent son gosier docile. On écoute avec plaisir un serin, même lorsqu'il n'a eu d'autre maître que la nature. Ceux

dont les accens & le ramage ont été modifiés par la bonne éducation, sifflent plusieurs airs de flûte soutenus avec goût, précision & sans les confondre. Ils ne font point ingrats; sensibles aux bontés de leur gouvernante, ils lui témoignent toute leur reconnoissance; familiers avec elle, ils semblent le matin lui demander la picorée en sautillant, voltigeant, offrant de petits becots, chantant jusqu'à perdre haleine & battant des ailes. On ne peut voir sans étonnement ce que la patience & des soins assidus sont capables de produire sur quelques-uns de ces petits animaux. Le Public a vu en l'année 1760, à la Foire S. Germain, à Paris, un serin qui distinguoit parfaitement toutes les couleurs, & savoit assortir les nuances de toutes les étoffes qu'on lui montroit: il formoit ensuite, avec des caracteres détachés, les mots que les Spectateurs demandoient; il marquoit très-exactement avec des chiffres détachés qu'il alloit choisir, l'heure & les minutes d'une montre qu'on lui présentoit, il faisoit les quatre regles de l'Arithmétique avec les fractions.

Le serin quoique élevé en cage, y fait son nid. Le mâle partage le plus souvent ce soin avec sa femelle: amant plein de chaleur, il fait durer le plus long-temps qu'il peut la construction du lit nuptial, à peine est-il fait, ou prêt d'être achevé, qu'il le détruit. Il faut en revenir aux caresses de toute espece, c'est ainsi qu'il prolonge voluptueusement ses plaisirs. La femelle fécondée dépose dans le nid trois à quatre œufs. Quels soins de la part du mâle lorsque sa femelle couve! que de prévoyance de la part de la mere & même du pere pour donner la becquée à leurs enfans, jusqu'au temps où ils peuvent se pourvoir eux-mêmes! dès que ces enfans sont un peu grands, ils apprennent à se baigner; les petits mâles ont déjà des égards pour les petites femelles leurs sœurs qui deviendront leurs femmes. Ils leur chantent plusieurs ensemble de petits airs qui font une mélodie très-agréable.

Le serin varie par les couleurs, il est de la même grandeur que la *mésange* ordinaire; il a le bec petit, blanc, épais à la base, & qui finit en pointe aiguë;

toutes les plumes des ailes, de la queue & du corps tirent sur le verdâtre ; il y en a quelques-unes blanches, & différemment bigarrées de jaune. Le mâle a les plumes de la poitrine, du ventre & du dessus de la tête, près du bec, plus jaunes que ne sont celles de la femelle. On fait un grand cas de ceux qui ont le corps le plus menu, & la queue la plus longue & un peu fourchue.

Albin enseigne la maniere de les élever & d'en avoir soin. Cet oiseau quoique d'un tempérament très-chaud vit pour l'ordinaire quinze à vingt ans, pourvu qu'on en ait soin. On le nourrit de chenevi, de millet & de navette : si on lui change sa nourriture, il tombe aisément malade. La plante appelée *mouron* le réjouit beaucoup & le maintient en santé.

MM. *Wichede* & *Hervieux*, qui ont fait un *Traité des serins de Canaries*, contenant l'origine de ces oiseaux, la maniere de les élever & de les apparier pour avoir de belles races, ont donné aussi des remarques sur les signes & les causes des maladies de ces aimables musiciens, & plusieurs secrets pour les guérir ; nous y renvoyons le Lecteur.

Les chardonnerets s'accouplent avec les serins de Canaries, mais on dit que les petits qui en proviennent ne multiplient point : cependant M. *Sprengel*, qui a suivi soigneusement la multiplication des bâtards nés de l'accouplement des serins avec les chardonnerets, assure que les mulets provenus de ces oiseaux, ont multiplié entr'eux, & avec leurs races paternelles & maternelles ; & ses observations sont accompagnées de remarques qui semblent ne laisser aucun doute sur leur certitude. Ainsi la succession des individus, quoique produite par le croisement d'especes différentes, seroit plus constante & moins interrompue qu'on ne le pense communément. Ne peut-on pas en dire autant du mulet sorti d'un âne & d'une cavale, qui ne produit pas communément, mais qui peut engendrer quelquefois? *Voyez à l'article* MULET.

Ainsi on appelle *serins-mulets*, *serinus hybridus*, les oiseaux qui proviennent de l'accouplement d'un serin avec un autre oiseau. Il se trouve des serins bâtards,



qui font iſſus dès naturels des Canaries : ils viennent de l'île d'Elbe ; ceux-là font plus gros, ils ont les pattes noires & font ſujets à un tournoiement de tête, comme s'ils étoient fous. L'île d'Elbe n'en a été peuplée qu'à l'occaſion d'un vaiſſeau parti des Canaries pour l'Europe, & qui, ſurpris par une tempête, fut briſé contre les écueils de cette île : il étoit chargé de quantité de ces oiſeaux, qui ſe ſauvant des débris du Navire, ſe jeterent dans l'île, où la race échappée du naufrage s'eſt toujours conſervée ; ils ſont plus jaunes par le deſſous du bec, que les naturels des Canaries. Les mâles de ces ſerins bâtards ont les pieds noirs.

Les ſerins d'Allemagne paſſent pour être les meilleurs de tous, & ſurpaſſent les ſerins des Canaries par leur beauté & par leur chant. Ces premiers ne ſont jamais ſujets à s'engraiſſer, leur grande vigueur & la longueur de leur ramage étant un obſtacle à ce qu'ils deviennent gras. On les éleve dans des cages ou dans des chambres préparées & expoſées au Levant. Ces oiſeaux couvent trois fois l'année, depuis Avril juſqu'en Août.

Kolbe dit qu'on trouve dans les campagnes du Cap de Bonne-Eſpérance une eſpece de ſerin ; c'eſt le *ſerinus de Heuſtin* : ſon ramage, quoique fort agréable, ne plaît pas aux Européens du Cap ; les habitans du pays les tuent, & on les mange comme les autres oiſeaux. *Ray* fait mention d'eſpeces de ſerins de la Jamaïque. *Barrere* dit qu'il y en a pluſieurs eſpeces dans l'île de Cayenne: le premier n'a rien d'agréable par ſon chant, mais il eſt remarquable par la beauté de ſon plumage, qui eſt violet & approchant de la couleur d'améthyſte ; les plumes les plus proches de la tête, ſont d'un jaune doré ; la ſeconde eſpece eſt le *ſerin commun.*

Le *ſerin de la Jamaïque* eſt varié de jaune, de cendré & de brun.

SERINGAT, *ſyringa philadelphus.* Le ſeringat eſt un arbriſſeau dont il y a pluſieurs eſpeces ; le *ſeringat à fleurs blanches ſimples*, & celui *à fleurs doubles*, dont l'odeur approche celle de la fleur d'orange. Une autre eſpece ſe fait remarquer par ſes feuilles panachées

de jaune ; & celui de la Caroline, par ses grandes fleurs blanches.

La fleur de seringat paroît en Mai & Juin : elle est d'une seule piece, & divisée en quatre parties ; elle naît disposée en épis courts aux sommets des branches : aux fleurs succede une capsule ronde, divisée en quatre loges, qui contiennent des semences menues & longuettes ; les fruits sont d'abord verdâtres, puis noirâtres dans leur maturité : les feuilles du seringat sont simples, assez grandes, dentelées par les bords, & opposées sur les branches ; étant écrasées, elles ont une odeur de concombre.

Ces arbrisseaux ne sont point délicats, ils s'accommodent presque de toutes sortes de terrains ; leurs fleurs sont un bel effet, & répandent une odeur agréable dans les bosquets au mois de Mai. On retire de leurs fleurs une eau odorante, très-agréable.

On donne aussi le nom de *syringa* au *lilas*, & en quelques pays celui de *citronelle* au *syringa* : voyez ces mots.

Le mot *syringa* signifie cannoniere ou sarbacane, parce que les rameaux des tuyaux de ces plantes étant vuidés de la moelle qu'ils contiennent, on peut en faire des tuyaux ou de petites seringues. Le surnom de *philadelphus*, qui signifie *bon frere*, convient, dit *Jonston*, à cet arbrisseau, parce que ses branches s'entrelacent.

SERINGUE (arbre de) : *voyez à l'article* RÉSINE ÉLASTIQUE.

SERIQUES ou CERIQUES DE RIVIERE ET DE MER ; especes de crustacées : *voyez* CÉRIQUE.

SERMONTAINE ou SESELI DE MONTAGNE : *voyez* LIVÊCHE.

SEROKA. C'est la même racine que le *seneka* : voyez ce mot.

SERPENT, *serpens*. Nom donné aux animaux reptiles, qui manquent de pieds, mais dont le mouvement progressif s'exécute par un mouvement d'ondulation en rampant. Cette classe d'animaux est très-nombreuse : on en voit dans toutes les contrées de l'Univers.

Séba nous a donné une ample & riche collection de ſerpens connus dans les différentes parties du monde ; mais elle eſt ſans ordre, ſans méthode, &c. M. *Linnæus* a établi ſix genres différens de ſerpens, d'après ceux qu'il a eu occaſion d'examiner, & dont voici les noms particuliers.

1°. (*cæcilia*). Ceux qui ont le corps nu, des rides latérales, la levre ſupérieure élevée, deux filets & point de queue ; tel eſt le *ſerpent aveugle* ou *cécile*, nommé auſſi *anvoye*. Voyez le mot ORVET.

2°. (*amphisbæna*). Ceux qui ont des anneaux tout autour du corps & de la queue ; tel eſt l'*amphisbene* ou *double marcheur*, qui a deux cents anneaux autour de l'abdomen, & trente autour de la queue ; on l'appelle improprement *ſerpent à deux têtes*, parce qu'il a le bout de la queue de la même groſſeur & obtuſité que la tête.

3°. (*anguis*). Ceux qui ſont couverts d'écailles à l'abdomen & ſur la queue ; tel eſt le *ſerpent ormiſlao* des Suédois, qui a cent trente-cinq écailles à l'abdomen, & autant à la queue ; tel eſt encore un *ſcytale*, qui a deux cents quarante écailles autour de l'abdomen, & treize à la queue.

4°. (*coluber*). Ceux qui ont l'abdomen couvert de bandes circulaires, & des écailles ſous la queue ; telle eſt la *couleuvre* qui a deux cents cinquante bandes écailleuſes à l'abdomen, & trente-cinq écailles à la queue ; le *cencoalt ;* tels ſont auſſi le *pétola*, le *naia* de l'île de Ceylan, qui, ſelon M. *Linnæus*, eſt le plus venimeux de tous les ſerpens : le *ſerpent couronné* des Indes, ou *ſerpent à lunettes ;* les différentes eſpeces de *cobra ;* le *ſerpent eſculape* du Bréſil, dont parle *Séba*, & qui eſt le *panama* de l'Amérique, nommé auſſi *argoli* ; enfin les différentes eſpeces de *viperes*.

5°. (*cenchris*). Ceux qui ont à l'abdomen & ſur la queue des bandes écailleuſes, la tête couverte de petites écailles, & la queue ſans appendices : tel eſt le *boiguacu ;* le *conſtrictor* de *Kæmpfer*, qui eſt le *javelot* ou l'*acontias ;* le *ſerpent ſtupide* de Nieremberg ; le *pimberoch* de *Séba*.

6°.

6°. (*crotalophorus*). Enfin ceux qui ont des bandes écailleuſes à la queue, & au bout de la queue des eſpeces de ſonnettes qui ſont compoſées d'écailles ; tel eſt le *boiciningua* & le *grand ſerpent venimeux* de la Virginie : les Indes Orientales, l'Afrique, le Mexique, le Bréſil, & pluſieurs autres pays, fourniſſent un très-grand nombre de ces *ſerpens à ſonnettes.*

Il convient à préſent de rapporter en abrégé ce que les Anciens & les Modernes ont dit des ſerpens en général, à l'exception des fables. Nous expoſerons ſous le même coup d'œil quelques eſpeces de ces reptiles des différentes contrées du monde habité, leſquels varient, ſoit par la couleur, ſoit par la grandeur, ſoit par la configuration du tiſſu, ſoit enfin par leurs qualités, les uns étant venimeux & les autres ſans venin ; & pour ne par répéter ce que nous avons dit de ceux dont nous avons parlé dans le corps de cet Ouvrage, nous ne ferons mention ici que de ceux qui n'ont point de noms particuliers. Nous rapporterons auſſi quelques Obſervations du Docteur *Derham* ſur les ſerpens, leurs propriétés en Médecine, l'uſage que l'on fait en Amérique de leur graiſſe, de leur pierre, &c.

Deſcription des Serpens.

Les ſerpens ont les uns la tête petite, les autres l'ont groſſe ou large ou étroite ; les uns l'ont blanche ou noire, d'autres marbrée & tiquetée de jaune : il y en a qui tournent ſi promptement la tête d'un côté & d'autre, qu'ils paroiſſent, quand on les regarde, en avoir deux : leurs oreilles ne paroiſſent point à l'extérieur, ce ſont des trous, dit *Pline*, par où ils entendent, & ces trous auditifs ſont recouverts, tandis que chez les lézards, les oreilles, quoique très-petites, ſont abſolument dénuées de toutes capſules libres & ouvertes. Ils n'ont que peu ou point de narines : ils ont les yeux très-durs, & ne remuent pas la paupiere ſupérieure ; ils ne clignent qu'avec l'inférieure ; encore prétend-on que les yeux de ces animaux reſtent toujours ouverts. Les ſerpens n'ont pas tous les yeux de la même grandeur : ceux

de Lybie les ont ordinairement grands, & d'autres les ont aussi petits que ceux des sauterelles: plusieurs ont la gueule très-grande, d'autres l'ont petite. Il y a des serpens dont les dents sont grandes, canines & mobiles: tels sont plusieurs viperes ; car il y en a qui les ont enracinées dans la mâchoire inférieure, & cachées dans des especes de bourses. D'autres serpens ont des dents de poisson, dont les deux rangées s'engrainent l'une dans l'autre, comme les dents de deux scies. Enfin, M. *Klein* dit qu'il y a des serpens où l'on ne voit point de dents : c'est une espece d'écorce qui leur sert de peau, & dont ils se dépouillent ; quelques-uns ont des crêtes sur la tête ; la queue est différente, selon les especes de serpens ; leur langue est petite, longue, de couleur noire, fourchue à l'extrémité : quelques-uns disent qu'elle est couverte d'un poil très-fin.

Comme ces animaux lancent leur langue avec une extrême célérité, cela a fait croire à quelques-uns, que leur langue est à trois pointes, ou qu'ils tirent trois langues à la fois. On trouve sous la langue de quelques-uns, une petite peau, qui, comme une petite vessie, couvre leurs dents, & dans laquelle est le venin qu'ils communiquent aussi-tôt que la morsure se fait.

Le cœur des serpens est long & petit: il tient à la grande artere, & est très-chaud de son naturel. Les serpens ont des poumons simples, fibreux, très-longs, fongueux & placés proche du cœur : ils ont un ventricule étroit & alongé ; des entrailles très petites, mais fort longues ; le fiel abondant & noir.

Les serpens n'ont que peu ou point de testicules, à cause de la longueur de leur corps ; mais des conduits par où s'écoule la matiere séminale. N'ayant point de mamelles, ils n'ont point de lait, tout est contenu dans les œufs qu'ils rendent, ou qui éclosent dans leur intérieur : on leur compte trente côtes. On peut remarquer, dit *Derham*, une justesse presque géométrique dans les mouvemens sinueux que les serpens font en rampant: les écailles annulaires qui les aident dans cette action, sont d'une structure très-singuliere ; sur le ventre, elles sont situées en travers, & dans un ordre contraire à

celle du dos & du reſte du corps; & non-ſeulement depuis la tête juſqu'à la queue, chaque écaille ſupérieure déborde ſur l'inférieure, mais les bords ſortent en dehors, tellement que chaque écaille étant tirée en arriere, ou dreſſée en quelque maniere par ſon muſcle, le bord extérieur s'éloigne un peu du corps, & ſert comme de pied pour l'appuyer ſur la terre & pour le faire avancer, & faciliter ainſi ſon mouvement. Il eſt aiſé de découvrir cette ſtructure dans la dépouille, ou ſur le ventre d'un ſerpent quel qu'il ſoit. Mais il y a une autre mécanique admirable; c'eſt que chaque écaille a ſon muſcle conſtricteur particulier, dont une extrémité eſt attachée au milieu de l'écaille, & l'autre au bord ſupérieur de l'écaille ſuivante. Le Docteur *Tyſon* a découvert cette mécanique dans le *ſerpent à collier:* voyez l'article CHARBONNIER.

Les ſerpens ſe nourriſſent d'herbes, de chenilles, de cloportes: ils peuvent être long-temps ſans manger, pourvu qu'ils n'éprouvent pas trop de froid. Quand ils mangent des oiſeaux, leur eſtomac ne rejette que les os & les plumes; ils aiment beaucoup le vin, le lait, l'eau & les jaunes d'œufs.

Ainſi les ſerpens, ſoit vivipares, ſoit ovipares, ſont du nombre des animaux qui reſpirent, tranſpirent peu & digerent très lentement, tels que la tortue, le crapaud, &c. c'eſt pourquoi ils peuvent vivre huit mois, & même un an, détenus ſans nourriture dans des barils aérés: ils y copulent & font des petits qui grandiſſent. L'on peut cependant préſumer qu'ils avalent quelques cloportes, des fourmis, des ſcarabées, des araignées & autres inſectes, qui ſe rencontrent dans les maiſons. Ces reptiles s'en nourriſſent alors de la même maniere qu'ils font, lorſqu'ils couvent leurs œufs ou leurs ſerpenteaux dans les bois; il leur ſuffit de tenir la gueule béante, & il y a toujours un certain nombre d'inſectes errans qui s'y précipitent. Mais ce qu'il a de ſingulier, c'eſt que les ſerpens avalent des morceaux, ou des animaux, d'un volume plus gros qu'eux. Quelle diſtenſion ne doit-il pas ſe faire dans leur œſophage, naturellement étroit, qui leur ſert en même temps d'eſtomac! On a pluſieurs preuves de la lenteur de la digeſtion des

ſerpens : combien de fois n'a-t-on pas vu des grenouilles, des ſouris, des ſcarabées, &c. peu endommagés dans l'eſtomac de ces animaux, quoiqu'avalés un mois auparavant ? M. *de Chanvalon*, Auteur du *Voyage à la Martinique*, rapporte qu'ayant ouvert un ſerpent, nommé *cros-de-chien*, trois mois après qu'il avoit avalé un poulet, & ſans qu'il eût voulu prendre d'autre nourriture pendant cet intervalle, il trouva que cet oiſeau n'étoit pas, à beaucoup près, digéré : il n'avoit pas perdu ſa forme, & les plumes tenoient encore à ſa chair. Tout ceci explique pourquoi les ſerpens en général peuvent ſupporter la faim ſi long-temps.

Cette même obſervation paroît auſſi expliquer comment les Negres découvrent, par l'odorat, un ſerpent qu'ils ne voient point. Ces animaux ſe décelent par une odeur douceâtre, qui affadit le cœur & ſouleve l'eſtomac, quand on paſſe près de l'endroit où ils ſont cachés. Cette odeur ſeroit-elle occaſionnée par cette lente digeſtion ? & la digeſtion ne ſe feroit-elle point chez ces animaux par corruption ?

Quant à la génération des ſerpens, il eſt conſtant que ces animaux s'accouplent, & ne paroiſſent dans cette ſituation qu'un ſerpent à deux têtes : ainſi l'on doit regarder toutes les autres générations des ſerpens rapportées par les Auteurs, comme fabuleuſes. Nous le répétons, ils ne naiſſent que par le concours des deux ſexes : ceux qui ſont *ovipares*, enfouiſſent leurs œufs, qui l'année ſuivante produiſent chacun un ſerpent. Les autres, tels que la vipere, qui rendent leurs petits tous vivans, ſont *vivipares* : voyez ces mots. Ainſi les vivipares ſont des viperes, & les ovipares ſont des couleuvres. Il y a des ſerpens qui rendent des excrémens puans ; d'autres dans les Indes, entre Calecut & Cranganor, en font dont l'odeur eſt ſuave & comme muſquée.

La voix des ſerpens eſt un ſifflement. Ces animaux ſont en général ennemis de l'homme, des quadrupedes, des oiſeaux, même des animaux qui n'ont point de ſang, & de preſque toutes les plantes fortes : les paons les épouvantent par leurs cris ; les cigognes en Theſſalie les tuent ; les oiſeaux de proie, les ibis d'Egypte,

les vautours, &c. les dévorent; enfin, ils craignent les coqs, les poules & même, dit-on, les hirondelles.

Ces animaux aiment beaucoup à être ensemble. On les trouve dans les cavernes par pelotons : on n'en rencontre point dans les lieux où les hommes marchent d'ordinaire. La grande quantité que l'on en trouva à la Martinique, fut un des plus grands obstacles que l'on eût à vaincre pour l'établissement de cette Colonie. Le nombre de serpens venimeux y est beaucoup diminué, parce qu'on les détruit à mesure que l'on défriche les bois; mais leur fécondation est trop considérable pour espérer de les y détruire entiérement. M. *de Chanvalon* dit en avoir trouvé plus de trente dans le corps d'une femelle vivipare, qui en avoit déjà mis plusieurs au jour. Ces animaux se cachent pendant les quatre mois les plus froids de l'année, & ils ne mangent rien pendant ce temps-là. Dans les chaleurs de la canicule ils ne sont jamais en repos. Au printems ils se dépouillent de leur peau; ils commencent par la tête, & cela est fait dans l'espace d'un jour. Ils vivent fort long-temps, soit parce qu'ils quittent leur peau, soit parce qu'ils mangent peu en comparaison des autres animaux. Les serpens dorment les yeux ouverts.

Les serpens venimeux sont dangereux tant l'hiver que l'été : ils sont plus à craindre quand ils ont quitté leur peau, & qu'ils sont irrités ou affamés; leur venin est plus ou moins redoutable. Il y en a dont l'haleine est si puante, qu'elle étourdit & tue même les animaux qu'elle atteint; & cette odeur, qu'exhalent souvent à volonté certains serpens, est peut-être tout l'enchantement que ces reptiles mettent en usage envers les animaux que la Nature a destinés à devenir leur proie. Mais le plus grand nombre des serpens venimeux ne font du mal qu'en mordant, encore faut-il que leur croc ou piqûre rencontre une veine ou une artere : alors la liqueur venimeuse distille dans la plaie qu'ils ont faite; puis le venin mêlé avec le sang, agit, suivant sa nature, plus ou moins promptement : l'on en meurt au bout de quelques instans, ou en peu d'heures, ou au bout d'un ou de plusieurs jours après. En pareilles circonstances le malade tombe en défaillance; la plaie est doulou-

reuse, elle change de couleur, elle devient rouge, livide, noire, & le malade est tout en feu; enfin l'on meurt, si l'on n'est secouru promptement. Comme le venin des serpens est plus ou moins actif, & qu'il agit souvent différemment, l'on doit nécessairement y opposer des remedes d'une espece différente; c'est ce que nous avons eu soin de décrire, en parlant des différens serpens venimeux, lorsque les remedes nous ont été connus: mais ce qui est singulier, c'est que si la personne mordue par un serpent vient à être mouillée par la pluie ou en traversant quelque riviere, avant le traitement du mal, on assure que la plaie devient alors presqu'incurable, ou il reste des douleurs pour toute la vie, qui se renouvellent dans les temps humides. Ce fait, s'il est vrai, mérite quelque attention.

Quoique les serpens soient généralement réputés venimeux, au point que bien des personnes tremblent d'effroi à l'aspect de la couleuvre vulgaire, ou ne peuvent manger d'anguille à cause de sa figure analogue avec celle des serpens, cependant il y a des pays où l'on mange volontiers de ceux dont la chair n'est pas réputée malfaisante.

Tout sert dans un serpent pour la Médecine, tête, vertebres, queue, tronçons, graisse, &c. mais dans la plupart on rejette la tête, la queue & les entrailles après les avoir écorchés. Ceux dont on tire le plus de secours, sont l'*acontias*, l'*esculape*, qui a une odeur musquée, l'*aspic*, l'*orvet*, la *vipere* & le *serpent à collier*: on s'en sert pour faire suer, pour l'épilepsie, la lepre, les dartres, les maladies vénériennes, la paralysie, la goutte, les morsures des serpens, & bien d'autres maladies, sur-tout dans celles où il s'agit de purifier le sang d'un levain étranger, exciter une douce transpiration, réparer les forces affoiblies, & remédier à la stérilité: on en fait des bouillons au bain marie dans un vaisseau bien clos. M. *Bourgeois* observe que ni les serpens, ni les viperes ne conviennent aucunement ni dans la peste, ni dans la phthisie, comme quelques Auteurs l'ont avancé, & qu'ils seroient presque toujours mortels dans l'une & l'autre maladie.

Les vertebres sont estimées absorbantes & diuréti-

ques. Quant à l'usage extérieur du serpent, on emploie en Médecine sa graisse & sa dépouille. Sa graisse en liniment, ramollit les tumeurs scrophuleuses, guérit la rougeur des yeux, dissipe les taches de la peau, aiguise la vue & appaise les douleurs de la goutte : c'est un bon spécifique pour guérir les rhumatismes, les contractions & foulures de nerfs & la sciatique ; pour les douleurs d'oreilles, la chute des cheveux ; pour les hémorroïdes & la fistule. Cette graisse se trouve dans le corps du serpent attachée au dessous & des deux côtés des vertebres ; elle est divisée en deux lobes : on la fait fondre ou au soleil ou sur le feu, & on la verse dans un vase qu'on a soin de boucher : elle est jaune quand on la tire du corps de la bête, elle devient plus blanche lorsqu'elle est fondue & figée ; elle n'a aucun mauvais goût ni odeur : on s'en sert en frictions. Dans l'Afrique & dans l'Amérique, dès qu'on a tué un gros & grand serpent, on l'écorche & on fait dessécher sa peau, ou pour en faire des ornemens d'usage dans le pays, ou pour vendre aux Curieux : communément on laisse la tête attachée à la peau, on la remplit de chaux vive, & pour maintenir la peau en bon état, on l'attache toute fraîche sur des planches ou contre un mur avec des clous de quatre pouces en quatre pouces de distance le long des bords, de façon que ces peaux soient également tendues en tout sens : lorsqu'elles sont bien seches, on les roule autour de la tête & on les envoie en Europe, ou on les embauche souvent avec du coton. A l'égard des *pierres de serpens*, ou de *cobra*, ou de *mélinde*, que les Matelots & Soldats Portugais rapportent à leur retour de Mozambique, *voyez au mot* PIERRE DE SERPENS.

La différence spécifique est grande entre les serpens ; il y en a de petits & de grands, & leurs variétés viennent aussi des lieux qu'ils habitent, de la couleur qu'ils portent, de leur odeur, de leur regard, de leur naturel, & du mal qu'ils peuvent faire. Les mâles sont plus gros que les femelles. Les serpens sont de deux différentes sortes, c'est-à-dire, aquatiques & terrestres : quelques-uns de ceux-ci vivent dans les montagnes, les autres dans les plaines ; ceux-ci dans les chênaies,

ceux-là dans les antres, proche des hêtres & des coudriers : on prétend qu'il y a aussi des serpens amphibies. *Belon* dit qu'il y a une sorte de serpent en Thessalie que les habitans ont en grande vénération. Dans nos climats l'homme poursuit le serpent, le terrasse, l'écrase : quelques Sauvages au contraire le respectent, l'adorent comme un Dieu. C'est pour quelques Nations une espece de Sérapis, un Dieu de la terre & des enfers, un Dieu du ciel, en un mot un extrait de tous les Dieux. Ces Nations ont grande confiance au Dieu serpent : on accourt à son temple, on invoque dévotement ce fétiche, sur-tout quand on veut vaincre la résistance d'une jeune fille un peu trop cruelle. Le serpent a été regardé aussi comme le *symbole de la santé ;* c'est sous cet emblême que les Epidauriens adoroient Esculape, (*serpens hieroglyphicus*). Etoit-on guéri de quelques maladies, on offroit à ce Dieu un petit serpent d'airain... Dans l'Inde il y a des serpens si énormement grands, qu'ils domptent des cerfs, & même des taureaux pour les manger : quand ils veulent attaquer ces animaux, ils s'entortillent autour d'eux si étroitement, qu'ils les étouffent ; & si la proie leur résiste, alors le serpent qui se tient ordinairement pour cela près d'un arbre, s'y attache avec sa queue, & acquérant par là de nouvelles forces, il redouble d'efforts & parvient à suffoquer l'animal qu'il attaque : il le saisit en même temps aux narines avec les dents, & non-seulement il lui intercepte ainsi la respiration, mais les plaies profondes qu'il lui fait par ses morsures, occasionnent une grande effusion de sang : il tue de cette façon les plus gros animaux.

Nous avons dit que les serpens ont le gosier étroit, mais susceptible d'une grande dilatation : ils se gorgent de leur proie au point d'en périr ; les habitans, les villageois & les chasseurs, fort avides de la chair de ces animaux, vont les attaquer lorsqu'ils sont ainsi replets, & ils les assomment ou les étranglent sans danger, car à peine peuvent-ils remuer.

Dans la Numidie il meurt tous les ans beaucoup de personnes de la morsure des serpens : les Africains sont en divers pays tous guêtrés ou bottés pour éviter leur

morſure : on en voit beaucoup dans toutes les Indes. Dans quelques Contrées ſeptentrionales les campagnes & les forêts en ſont remplies. Dans la Lombardie on en voit qui ſe plaiſent beaucoup dans les chaumieres, les étables des brebis, les cavernes, les prés, les bois taillis, & autour des arbres. *Ruiſch*, ſur la foi de *Kircher*, dans ſon *Hiſt. Nat. des Serpens*, dit qu'il y a une caverne ſituée entre Brazza, ile de la mer Adriatique, & Rome, toute remplie de ſerpens, & que les ladres, les lépreux, les paralytiques, les goutteux qui entrent dans cette caverne, reçoivent leur guériſon de la chaleur qu'ils y reſſentent, & qui les fait ſuer. Cet Auteur aſſure ce fait, & dit avoir viſité cette caverne.

Maintenant il nous reſte à citer les ſerpens des différens pays, ſur-tout ceux qui n'ont point de noms particuliers, comme il a été dit plus haut.

SERPENT D'ACIER. M. *Thura*, Intendant des bâtimens du Roi de Danemarck, dit qu'à Bornholm, île de la mer Baltique, l'on donne ce nom à un inſecte qui y eſt très-commun & très-dangereux : ſon corps a l'éclat de l'acier poli. Si l'on coupe, dit-il, cet animal en pluſieurs morceaux, chaque partie a ſon mouvement, & s'échappe avec rapidité.

SERPENT D'AFRIQUE. Outre les ſerpens du Cap de Bonne-Eſpérance, de Guinée & de la Nigritie, dont nous parlerons ci-après, *Séba* donne la deſcription de quelques autres eſpeces de ſerpens d'Afrique. Le premier eſt jaune, & ſe cache ordinairement ſous les jacinthes ; le ſecond eſt cerclé d'anneaux bleus, joliment parſemés de blanc; le troiſieme eſt jaunâtre & petit, tiqueté de roux; le quatrieme eſt à bandes annulaires rouges & blanches ; le cinquieme eſt un ſerpent de couleur d'or, & a le front blanc ; le ſixieme eſt d'un bleu céleſte mêlé de violet. Le même Auteur cite auſſi deux ſerpenteaux d'Afrique d'un rouge vermeil, tiquetés de brun, & qui vivent de petits rats.

SERPENT AILÉ, *ſerpens alatus*. On en trouve dans la Floride qui ſont ſi bien munis d'ailes, qu'ils peuvent s'élever de terre & voler. *Veſputius*, Voyageur Américain, aſſure qu'il a auſſi trouvé des Pêcheurs Indiens qui mangeoient de ces ſerpens ailés cuits ſur le gril,

& dit qu'il en a vu dans des cabanes liés par les pieds & par le cou pour qu'ils ne fissent de mal à personne. Ce récit nous fait regarder cette sorte de serpent ailé comme une espece de *lézard ailé*. *Artus* rapporte, d'après ce que lui ont dit les Negres, qu'on voit à la côte d'Or des serpens ailés qui ont la queue fort longue, & les dents assez tranchantes pour dévorer les bestiaux: leur couleur est un mélange de bleu & de vert; ils passent dans l'esprit des Negres pour autant de fétiches.

SERPENT D'AMBOINE. *Séba* en décrit dix especes: le premier a les écailles d'un rouge coralin sur une peau blanche; le second a la peau tigrée, excepté le capuchon de la tête; ce serpent se nourrit de chenilles: le troisieme est orné de seize bandes de couleur de corail, placées sur le dos, on diroit une chaîne de coraux; ce serpent avale des lézards presqu'aussi gros que lui, en les suçant avec violence; ses mâchoires semblent disloquées pendant cette déglutition, & le serpent en seroit suffoqué si la trachée-artere, qui est située antérieurement dans la gueule, ne laissoit un passage libre à l'entrée & à la sortie de l'air: le quatrieme est d'un bleu pâle, moucheté de points noirs, rangés deux à deux avec ordre: le cinquieme est orné de demi-anneaux rouges; ses petites écailles sont d'un vert de mer, ce qui forme une belle marbrure: le sixieme est d'un rouge orangé: le septieme est d'un cendré jaune; il se ramasse en replis tortueux pour attraper des chenilles: le huitieme est revêtu d'écailles semblables à l'écorce du chêne; on l'appelle *serpent à écailles de tortue;* il peut fouetter, tourner & replier sa queue en tous sens, selon sa fantaisie: le neuvieme a la tête d'un rouge vermeil & orangé, le reste de la peau est roussâtre: le dixieme enfin est un serpent marin, couronné sur la tête d'une plaque noire; il a près de la mâchoire deux petits ailerons hérissés de poils; son dos est jaunâtre, tiqueté de brun; son ventre est d'un bleu sale mêlé de jaune. *Séba* dit que ces sortes de serpens sont amphibies, vivant également sur terre & dans l'eau.

SERPENT D'AMÉRIQUE. Indépendamment de quelques autres serpens d'Amérique dont nous ferons

mention ci-après, & qui sont désignés par des épithetes particulieres, *Séba* donne la notice de neuf serpens de ce pays.

Le premier est fort recherché des Curieux, & en grande vénération chez les Américains : sa queue est fort dure, ferme, courte, pointue, & ramassée par la situation des vertebres : il a la tête d'un chien, la couleur des écailles grisâtre, tiquetée de noir en forme d'yeux, qui ont des points châtains.

La seconde espece est d'un beau vermillon. La troisieme est tachetée d'une maniere singuliere : ses écailles sont en rhomboïde, formant des chaînons d'un jaune foncé, tiqueté de noir : ce serpent aime beaucoup à s'entortiller autour du bois-saint, dit *gayac*; il fait sa demeure sur les arbres, ou dans des creux d'arbres; il ne fait aucun mal à l'homme; il se nourrit des animaux qu'il peut attraper, & particuliérement des armadilles. Les Indiens ne voyagent guere sans avoir un de ces serpens. La quatrieme espece est d'un gris marbré. La cinquieme est appelée par *Séba*, *le chef-d'œuvre de la Nature*, à cause de ses bandelettes noires, tricotées & sursemées de petits points rougeâtres. Le sixieme rampe de la tête & de la queue : ses écailles sont plombées & à demi-anneaux. Le septieme est assez gros : ses yeux sont petits, & défendus comme par un voile : tout le corps, excepté la tête, semble être formé d'anneaux minces, & barré d'écailles de diverses couleurs. Le huitieme est orné de bandelettes en forme de chaînons d'un bleu mourant, traversées d'une bande d'un rouge foncé : sa tête est en partie rouge & en partie bleue. Le neuvieme est marbré de blanc, de brun & de jaune.

On trouve dans le second *Thesaurus* de *Séba*, la description de ving-cinq autres serpens, connus seulement sous le nom de *serpens d'Amérique*, entre lesquels on distingue beaucoup de mangeurs de rats. Le Pere *Labat* marque en avoir tué soixante & quatorze qui étoient contenus dans six œufs; si ce fait est vrai, il prouve que ces animaux multiplient étrangement en Amérique, & qu'ils couvriroient le pays, ou le rendroient inhabitable s'ils ne se détruisoient pas les uns les autres. Les couleuvres, qu'on appelle simplement *couresses* à

la Martinique, & qui ne font point des ferpens venimeux, leur font une rude guerre, & en dévorent autant qu'elles peuvent en attraper : les hommes ne leur donnent guere de quartier, & les fourmis en font mourir, dit-on, un très-grand nombre, en leur mangeant les yeux.

SERPENT AMPHISBENE : *voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DES ANTILLES. Il y en a de trois fortes qui font rarement dangereux : le premier a deux pieds de longueur, & eft de la groffeur du pouce. Ces ferpens fuient quelquefois devant les hommes ; & les habitans du pays marchent nuds pieds deffus fans qu'ils leur faffent du mal : ils les prennent auffi dans leurs mains fans courir aucun danger d'être mordus. Le fecond eft jaune & noir : il eft long d'un demi-pied, & fon regard eft affreux ; il habite les lieux montagneux, pierreux & arides : on fe fert de fa peau pour faire des baudriers qui font parfaitement beaux. Les derniers font tout noirs, beaucoup plus gros & plus longs que les deux précédens : ils pourfuivent opiniâtrément ceux qui les attaquent ; ils vivent de petits lézards, de petits oifeaux, de ravets & de grenouilles. Nous difons que ces ferpens font rarement dangereux, mais c'eft quand ils font très-repus, qu'on ne les tourmente pas, & que ce ne font pas des viperes.

SERPENT D'ARABIE. *Séba* en cite de quatre différentes fortes : le premier eft brun, flambé de noir. Le fecond eft moucheté d'yeux noirs fur un fond bleu : cet animal eft d'une grande beauté, tant par la variété de fes belles couleurs, que par fa madrure en zig-zag. Le troifieme eft d'un bleu céladon, tiqueté de noir & de vert : fa queue eft obtufe ; il a fur la nuque du cou deux grandes taches rouges : la gueule eft munie de dents fort affilées. Le quatrieme eft marqué de taches dorées en forme de chaînons.

SERPENT D'ARMENIE. Sa peau eft grivelée comme le plumage de la perdrix.

SERPENT AVEUGLE : *voyez* ORVET.

SERPENT DES BERBICHES. Sa peau eft d'un rouge de vermillon : fon corps eft orné de bandes rouges, furfemées de taches blanchâtres.

SERPENT DU BRÉSIL. *Séba* en cite cinq especes: le premier est olivâtre & tiqueté de noir ; son corps est grêle, & sa queue pointue : il se nourrit d'oiseaux. Le second a la tête d'un chien : il est d'un cendré coupé de jaune ; il a de plus, une bande bai-brune qui serpente tout le long du dos. Le troisieme est peint de noir & de blanc, de rouge & de jonquille ; ses yeux sont étincelans, son cou est nu ; il a les dents petites& la queue pointue. Le quatrieme est de couleur de porphyre : il a la tête large, & l'aspect fort farouche : ce serpent est très-rare. Le cinquieme est d'une extrême beauté, & magnifiquement paré : il est nuancé de rouge, d'orangé, de noir & de réseaux blancs, avec des flammes d'un bai-brun qui forment une parure des plus riches. Ce reptile a sur la tête une tache noirâtre en forme de fleche ; ses dents sont courbées en arriere.

SERPENT A DEUX TÊTES. C'est l'amphisbene, *voyez* Double Marcheur.

SERPENT DU CAP, nommé en Portugais *capo de tiburon*. Ses écailles sont amples, variées de blanc, de brun & de noir, sursemées de belles taches qui s'étendent par ondes flambées de couleur de feuille morte. Si quelque petit oiseau se présente à sa vue, il ne manque guere d'en faire sa proie, & il le surprend finement pendant qu'il est occupé à chanter.

SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Selon *Kolbe*, ce serpent a un pied & demi de long, & la grosseur d'un doigt ; la tête blanche, le dos rouge, tiqueté de brun : on en rencontre dans le chaume qui couvre les maisons des Colonies ; c'est-là qu'ils déposent leurs œufs, & qu'ils élevent leurs petits : il s'en trouve aussi de très-petits ; d'autres habitent dans les rochers ; d'autres sur les arbres : de loin on prendroit ceux-ci pour une branche d'arbre. Quand on en approche de trop près sans les voir, ils tâchent de blesser au visage, puis ils se retirent : ils sont assez lents à marcher. On voit encore d'autres serpens au Cap, tels que le *serpent glissant*, le *cobra* & l'*esculape*. Voyez ces mots.

SERPENT DE L'ILE DE CAYENNE. *Barrere* en cite de dix especes. Le premier est un *double mar-*

cheur ou *amphisbene ;* le second est le *serpent à grelots* ou *à sonnettes*, dont nous avons parlé au mot BOICININGUA. *Marcgrave* dit que cette sonnette a autant de pieces que le serpent a d'années : *quot annos serpens, tot habet partes crepitaculum hoc ;* c'est le propre de ce serpent, quand il mord, de s'engourdir & de rester sur la place. Le troisieme est le *boiguacu des Brasiliens*, & l'*ikiriou des Cayennois ;* le quatrieme est le *serpent hérisson* : il a cinq ou six pieds de long ; sa morsure est mortelle ; le cinquieme est le *caninana :* voyez ce mot. Le sixieme est un petit serpent jaune, à bandes annulaires ; le septieme est un grand serpent varié de rouge, de blanc & de noir ; le huitieme est l'*araouai des Cayennois ;* le neuvieme est un petit serpent rouge : & le dixieme est une espece de petit *aspic* tacheté de rouge, de blanc & de noir.

SERPENT DE L'ÎLE DE CEYLAN. *Séba* en cite dix-huit especes, entre lesquelles on en distingue quelquelques-uns dont la robe est richement parée, surtout celui que l'on appelle *carowalo*, qui est tout flambé : il ne sort des vieilles masures que pour attaquer les mouches, les escargots & autres insectes. La sixieme espece est si brillante, qu'elle semble étinceler par tout son corps. Le septieme fait un sifflement remarquable quand quelqu'un passe. Le neuvieme est roux : les Ceylanois le laissent entrer dans leurs maisons, car il ne fait point de mal. Le dixieme est nommé le *serpent-croix*, de la forme de ses taches noires qui se croisent sur une peau blanche. Le onzieme est le *rotange des Indiens.* Le douzieme est picoté de rouge, c'est le *javara-épéba des Ceylanois.* Le dix septieme est surnommé le *mangeur de loirs :* il surpasse les chats dans l'adresse à les prendre ; il vit aussi de lézards & de grenouilles. Le dix-huitieme a les écailles d'un noir d'ébene, tiquetées de points blancs : il a comme un collier de perles tout autour du front, le dos parsemé de fleurs blanches taillées en rose & rangées avec ordre. *Séba* dit qu'on pourroit donner à cette sorte de serpent le nom de *serpent revêtu d'un riche habit de deuil.*

SERPENT DE LA CHINE. Il est roux & sursemé de taches d'un rouge vif : sa tête est jaunâtre,

SERPENT A COLLIER ou ANGUILLE DE HAIE : *voyez* CHARBONNIER.

SERPENT COMMUN D'ALLEMAGNE. Les écailles du dos sont bleuâtres & tiquetées de noir, ainsi que celles du ventre. Ce reptile a un collier jaune, les écailles de la tête larges & brunâtres, les dents petites.

SERPENT CORNU. *Voyez* AMMODITE & CÉRASTE.

SERPENT DE LA COTE D'OR. Espece de serpent cornu ou céraste qui infeste non-seulement les bois, mais les cabanes des Negres. *Voyez* CÉRASTE.

SERPENT COULE-SANG. *Voyez à l'article* SERPENT DE LA MARTINIQUE.

SERPENT CROS DE CHIEN. *Voyez* CROS DE CHIEN.

SERPENT COURONNÉ. *Voyez* SERPENT A LUNETTE.

SERPENT DE LA DOMINIQUE. C'est le *serpent à tête de chien.* Voyez ce mot.

SERPENT DE SAINT DOMINGUE. Il est assez semblable au serpent des Antilles : il est gros comme le bras, & a douze pieds de long ; il se jette ordinairement sur les poules, autour desquelles il s'entortille en un moment, & les étouffe sans les piquer ni les mordre, mais seulement en les serrant, après quoi il les avale sans les mâcher. Ce serpent est une couleuvre, & se trouve rarement aujourd'hui à Saint-Domingue : on les y a détruits.

SERPENT DOUBLE MARCHEUR, appelé improprement SERPENT A DEUX TÊTES. C'est l'*amphisbene.* Voyez DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT D'EAU DE L'EUROPE, ou COULEUVRE SERPENTINE. *Voyez à l'article* CHARBONNIER. Il y a le *serpent d'eau de l'Inde ;* il vit sur la terre & dans l'eau. La morsure de ce reptile est venimeuse ; on en meurt au bout de trois jours, après les plus vives douleurs. Le meilleur remede est de couper sur le champ l'endroit de la morsure pour empêcher la communication du poison. La thériaque, & mieux encore les alkalis volatils, voilà le véritable antidote.

SERPENT A ÉCAILLES DE TORTUE. *Voyez* SERPENT D'AMBOINE.

SERPENT ESCULAPE. *Voyez* SERPENT JOUFLU.

SERPENT ÉTOUFFEUR, *constrictor*. Espece de serpent du genre de l'*anacandaia*. Voyez ce mot.

SERPENT FAMILIER, *serpens mansuefactus*. On donne ce nom à de certaines couleuvres vertes des Indes, qu'on y trouve dans les campagnes, & qui ne sont que de la grosseur du pouce. On leur fait dans un tonneau ou autre chose semblable, une espece de petit lit où elles se reposent, & n'en sortent que quand le besoin de manger le demande; alors elles montent sur les épaules de leur maître & lui font mille caresses, en se mettant en cercle & imitant la figure d'une roue; & quand on leur a donné à manger, elles se retirent dans leur niche & y dorment (*Ruisch*). Nous avons vu la même familiarité dans une couleuvre blanchâtre (c'est notre serpent ordinaire) qui étoit tellement attachée à sa maîtresse, qu'elle lui montoit le long des cuisses & des bras, se cachoit sous ses vêtemens ou se couchoit sur son sein. Sensible à sa voix, le reptile obéissoit à ses ordres, & arrivoit près d'elle: il la reconnoissoit ou distinguoit, lorsqu'elle rioit ou se mouchoit, ou qu'elle marchoit. Nous l'avons vu encore, étant dans un petit bateau sur la riviere de Seine, suivre dans l'eau le bateau où étoit sa maîtresse, qui l'avoit jetée à l'eau exprès & qui l'appeloit; mais la marée venant à monter, elle disparut & on la perdit, au grand regret de sa mere nourrice. Cette couleuvre alloit près du feu dans l'hiver. *Voyez* COULEUVRE.

SERPENT FÉTICHE. On voit ce serpent dans le Cabinet de Chantilly sous les noms de *jaucourou* & *daboüé*; il se trouve dans le royaume de Juidah ou Juda sur la côte de Guinée, à six degrés Nord de la ligne. Il est gros à proportion de sa longueur. Sa queue n'est pas fort pointue. La peau est couverte d'écailles de la grandeur de celles de la vipere, ornée de taches noires sur un fond d'un blanc sale, qui est pointillé de noir. Les espaces blancs font sur les côtés autant de triangles aigus.

Un Auteur moderne rapporte que les Negres de cette

cette contrée ont une vénération ſinguliere pour cette eſpece de ſerpent. C'eſt leur divinité ſecondaire, le Dieu tutélaire de la Nation. Il a un Temple magnifique, des Prêtres, des Prêtreſſes. Dans les calamités publiques on l'invoque, on lui fait des offrandes; étoffes de ſoie, bijoux, les mets les plus délicieux du pays, beſtiaux vivans, tous ces préſens tournent au profit de leurs Prêtres impoſteurs qu'on nomme *Féticheres*. Auſſi ceux-ci ont-ils des revenus conſidérables, des terres immenſes, une multitude d'eſclaves à leur ſervice. La ſuperſtition, dit un Auteur moderne, eſt un tyran deſpotique qui fait tout céder à ſes chimeres. Les Negres ont l'imbécillité de croire que les jeunes filles ont eu communication avec le ſerpent fétiche, tandis que ces tendres & innocentes victimes ont été ſacrifiées à la brutalité des Féticheres. De vieilles Prêtreſſes qu'on a honoré du nom de *Bétas*, & qui exercent un empire abſolu ſur leurs maris, ſur leurs biens, ceux-ci ne leur parlant qu'à genoux, tandis que les autres femmes du même pays rendent à leurs maris des hommages ſerviles; ces vieilles furies, dis-je, dans le temps que le maïs commence à verdir, s'en vont la nuit par toute la Ville & les Bourgades voiſines, armées d'une groſſe maſſue ou bâton de commandement, forcent les filles les plus jolies, de l'âge de huit ans juſqu'à douze, à les ſuivre & à entrer dans le Temple. Secondées des Prêtres elles aſſomment impitoyablement quiconque oſe faire réſiſtance. On inſtruit les jeunes filles à chanter des hymnes & à danſer en l'honneur de la Divinité.

La derniere partie du noviciat eſt très-ſanglante : elle conſiſte à leur imprimer dans toutes les parties du corps, ſur la peau, avec des poinçons de fer, des figures de fleurs, d'animaux, & ſur-tout de ſerpens. Cette opération eſt douloureuſe & occaſionne une grande effuſion de ſang, ſuivie fort ſouvent de fievres dangereuſes. Dans cette cérémonie barbare les cris des patientes ne touchent & n'arrêtent point les impitoyables Prêtreſſes. La peau étant guérie reſſemble à un ſatin noir à fleurs; mais ſa principale beauté, aux yeux des Negres, eſt de marquer une conſécration perpétuelle au ſervice du ſerpent. Enfin le temps de les

épouser par commiſſion arrive ; la ſcene ſe paſſe dans un caveau où elles trouvent des ſerpens à figure humaine : on égaye cette entrevue conſéquente par des chants & des danſes au ſon des inſtrumens, que les Novices & les Prêtreſſes exécutent, mais à une diſtance ſuffiſante pour qu'on ne puiſſe entendre ce qui ſe paſſe dans le caveau myſtérieux. C'eſt ainſi que les Prêtres jouiſſent des charmes de ces Novices, & les faſcinent au point de leur faire accroire qu'elles ont été honorées de l'approche, de la marque & des embraſſemens de l'immortel Fétiche. Si quelqu'une au ſortir de ce temple ou plutôt de ce ſérail, oſe révéler leurs horribles myſteres, elle eſt ſaiſie, miſe à mort, & l'on croit que c'eſt le ſerpent qui les emporte & doit les brûler vives.

Les parens de ces jeunes perſonnes, quoiqu'avertis du lieu où ſont leurs filles, loin de s'en affliger, ſe croient fort honorés de voir tomber le choix ſur leur ſang. Il y en a même qui offrent une fille ou deux au ſervice du ſerpent, parce qu'elles ſeront décorées par la ſuite du titre de *femme du ſerpent*. L'on ne fait point de difficulté de les recevoir : il leur ſuffit d'avoir des agrémens naturels. De la main des Prêtres elles paſſent dans d'autres, & cette ſeconde alliance eſt un contrat ſocial de longue durée. Qui croiroit que les Féticheres trouvent encore l'art ſéducteur de ſe faire payer chérement leurs plaiſirs ! Cette portion de leur revenu entre pour moitié dans les coffres du Souverain. Le reſte ſe partage entre eux & leurs vieilles pourvoyeuſes. Les cochons ſont mal reçus dans ce pays ; l'eſpece en a été détruite, parce qu'ils étoient friands de ſerpens, & qu'ils mangeoient les Divinités favorites de la Nation.

SERPENT DE LA GUADELOUPE. Son habillement eſt jaune & ceint tout autour de bandes rouſſes : il a ſur la tête une raie arquée ; la queue eſt cerclée de bandes blanches & rouſſes, faites en réſeau : cet animal rampe avec une vîteſſe extraordinaire, & il laiſſe après lui une odeur douce & agréable.

SERPENT DE GUINÉE. *Séba* en décrit ſix eſpeces : le premier porte le long de ſon dos ſept lignes

artistement tissues de rouge, de bleu, de blanc, de vert & de noir; il a sous le ventre des lignes transversales noires. Le second est d'un bleu tacheté; il passe pour être fort venimeux, mais d'un caractere doux. Le troisieme est d'un brun roussâtre. Le quatrieme est un serpent de Medock en Guinée : il a presque la moitié du corps blanchâtre, marbrée de noir, & le reste d'un châtain obscur : il va à la chasse des lézards. Le cinquieme est le serpent intestinal : il est long & menu; il a une raie blanchâtre sur le dos; son bas-ventre est traversé de bandes noires. Le sixieme est d'un bleu turquin : il a sur la longueur des côtés un fil en maniere de perles noires; les taches noires du dos sont aussi symétriques.

SERPENT DE HOLLANDE. On en trouve en grande quantité dans les bruyeres ou dans les lieux humides & marécageux de la Hollande. La Frise occidentale est sur-tout fertile en serpens de cette espece : on en prend beaucoup au mois d'Avril; leur peau est très-jolie : elle est d'un châtain tiqueté de brun; les écailles du ventre tirent sur le rougeâtre : après qu'on les a dépouillés de cette peau, on les apporte en Hollande, & on les emploie dans la composition de divers médicamens.

SERPENT DE LA JAMAIQUE. C'est une espece d'acontias ou de serpent volant : *voyez* ACONTIAS. Le serpent des Indes est aussi une espece de serpent volant.

SERPENT A JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

SERPENT INTESTINAL. *Voyez* SERPENT DE GUINÉE.

SERPENT A IRESCELLE ou A CRESCERELLE. C'est le *serpent à sonnettes*. Voyez BOICININGUA.

SERPENT D'ITALIE. C'est le serpent des collines du Padouan : il est d'un jaune clair, tiqueté de rouge, de brun, & d'un jaune blafard; il ressemble au serpent de Hollande.

SERPENT JOUFLU. On le trouve dans l'ancienne Béotie, nommée aujourd'hui *Stramulipe*. Il a la gueule grande, les babines larges, épaisses & comme jaspées; son aspect a quelque chose d'affreux : son corps est

cerclé de larges bandes noires & blanches ; ce ferpent porte aussi le nom d'*esculape*. Voyez ce mot.

SERPENT A LARGE QUEUE ou A QUEUE APLATIE, *serpens laticaudatus*. M. *Wosmaër* vient de donner la description avec figures de deux serpens à queue aplatie, sans écailles abdominales, & encore très-peu connus ; l'un a le dos brun & est originaire du Mexique, l'autre est à anneaux & habite les mers de l'Inde. La premiere espece a été décrite par *Séba* sous le nom de *nixboa quamquecholla*, (ou serpent du Mexique à queue large.)

Le *serpent à queue aplatie & dos brun*, paroît avoir quinze pouces de longueur & huit lignes de diametre. Sur la tête & tout le long du dos regne une large bande d'un brun obscur, le reste est d'un jaune clair ou pâle. Des deux côtés, proche l'origine de la queue, & sur la queue même, se voient quelques taches brunes irrégulieres : les narines sont rondes : la tête est couverte de petits écussons : les yeux sont orbiculaires & bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu : il n'a point de paupieres, & l'on n'y découvre point d'oreilles ; les écailles sont en général petites, plates & serrées : le corps est arrondi, mais s'aplatissant un peu près du bout de la queue : la queue qui a environ un pouce de longueur est absolument mince & aplatie des deux côtés. On ne voit ni sous le ventre, ni au bout de la queue aucune marque de ces écailles abdominales & étroites qui se remarquent chez les autres serpens.

Le *serpent à queue aplatie & à anneaux* ; M. *Bancks* dit qu'il se trouve en grande quantité dans la mer Pacifique le long de la côte orientale de la Nouvelle Hollande, depuis vingt jusqu'à dix degrés de latitude australe ; ainsi que dans la mer située entre la Nouvelle Guinée & la partie septentrionale de la Nouvelle Hollande, jusques & au-delà de la partie méridionale de l'île Timor. M. *Bancks* dit encore avoir vu ces mêmes especes de serpens dans les mers & sur les côtes de la Chine, & que lorsqu'il faisoit beau temps & que la mer étoit calme, on les voyoit nager sur la superficie, & souvent aussi se replonger vers le fond : ils sont moins gros, mais plus longs que l'espece précédente :

tout le corps est cerclé de bandes ou boucles d'un noir fauve, fort près les unes des autres. Sur le sommet de la tête & à l'extrémité de la mâchoire supérieure, se voit une tache de la même couleur que les bandes, la queue est aplatie & noire, fauve aussi par le bout: les narines sont rondes; la tête couverte d'écussons; les yeux orbiculaires, bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu : il est dépourvu de paupieres, & l'on n'y découvre point d'oreilles : le pourtour du corps est revêtu de petites écailles plates & serrées; le reste de la figure est comme dans l'espece précédente.

SERPENT-LÉZARD ou LÉZARD-SERPENT, A QUEUE LONGUE ET ÉCAILLES RUDES. Animal de l'ordre des êtres ambigus, dont M. *Wosmaër* Naturaliste Hollandois, vient de donner la description avec une figure exacte, & qu'il croit être naturel à l'Afrique : il paroît que Séba, *T. II. Tab. 68*, *fig. 7 & 8*, avoit connu cette sorte de *serpent-lézard*; il dit qu'il s'en trouve en quantité au Cap de Bonne-Espérance, dans la riviere située près de la baie de la Table, entre les rochers: M. Linnæus, *Systema Nat. Edit. XII. reform. T. I. pag. 371*, place le serpent-lézard, sous le nom d'*anguina*, entre les lézards.

Le serpent-lézard décrit par M. *Vosmaër* est long de vingt pouces, couleur de gris cendré, mais d'une teinte plus foncée vers la queue, tandis que l'abdomen ou le ventre est blanchâtre : les écailles plus longues que larges, placées en rangées assez droites, à-peu-près comme les ardoises sur les toits des maisons, celles du ventre sont les plus droites : la tête est pareille au corps. Notre Observateur croit avoir reconnu deux petites narines, placées sur le devant, des deux côtés de la mâchoire supérieure : la bouche lui a paru capable d'une large ouverture : les oreilles sont placées immédiatement derriere la bouche obliquement; elles sont un peu ovales. M. *Vosmaër* dit que cet animal a des paupieres qu'il peut fermer comme les autres animaux : les quatre petits pieds dont il est pourvu, dit-il, sont presque arrondis & recouverts, comme le corps, de petites écailles tout autour, jusqu'au bout, & sans le moindre indice d'onglets. Etant en Hollande, M.

Vosmaër nous montra cet animal: sa grosseur la plus considérable nous parut être au ventre & d'environ neuf lignes de diametre : la queue va en s'amincissant, filiforme, & est recouverte de petites écailles semblables à celles du corps : l'anus se montre tout près des pieds postérieurs : les pieds antérieurs sont tout près de la tête, & les postérieurs à six pouces ou environ de distance. Il nous a paru que ces pieds n'étant point digités ni palmés, on les pouvoit nommer *appendices écailleuses*, dont l'usage paroît encore inconnu. Serviroient-elles de nageoires ?

SERPENT DE LA LOUISIANE. Il s'y en trouve une grande quantité : ils ressemblent à nos couleuvres de France : ils font beaucoup de ravage dans les poulaillers où ils mangent les œufs & les poulets naissans.

SERPENT A LUNETTES ou SERPENT COURONNÉ. On le trouve au Pérou, à Siam, aux grandes Indes : il y en a de diverses grandeurs, mais tous ont sur la tête une tache dont la figure ressemble beaucoup à celle d'une paire de lunettes à mettre sur le nez. On dit que ce serpent est très-venimeux.

SERPENT DE LYBIE. Il est blanc & vergeté de taches noires : il est long : sa queue est noirâtre : il vit d'oiseaux & d'autres animaux.

SERPENT DE MADERASPATAN ou DE MADRAS. On le trouve près de cette ville : il est couvert d'écailles maillées d'un beau jaune, variées, ou de couleur de feuilles mortes ; sa tête est ornée de grandes écailles joliment mouchetées. Il y a beaucoup d'autres especes de serpens dans cette presqu'Ile, sur-tout aux environs de *Nega-patnan*, qui en a tiré son nom. Ce mot veut dire *ville aux serpens*.

SERPENT DE MADERE. On le nomme par excellence *serpent maigre & agile* : son corps est long & mince ; il rampe avec grande vîtesse : sa couleur est d'un violet pâle, ornée sur le dos de taches rhomboïdes & bai-brunes ; l'ouverture de la gueule est bordée de jaune,

SERPENT DE MALABAR. Il porte une robe tissue d'écailles blanches, rondes & cerclées de bandes noi-

res. *Séba* dit que ce ſerpent a quelque choſe de ſi agréable & de ſi mignon, que dans les Indes Orientales, non-ſeulement les femmes ſe font un plaiſir de le regarder, mais encore de le mettre dans leur ſein pour ſe rafraîchir pendant les grandes chaleurs de l'été. On ajoute que les Indiens élevent cette eſpece de reptile, les mettent dans un tonneau, & leur font un lit; à la voix de leur maître, ils en ſortent, s'élancent ſur lui, le careſſent & s'entrelacent autour de ſon cou. On leur donne à manger & ils rentrent dans leur retraite.

Il eſt fait mention dans la *République des Lettres, Janvier 1699, p. 33*, d'une eſpece de *ſerpent de Malabar* très-dangereux: il eſt gros comme le doigt, long de cinq ou ſix pieds, & de couleur verte; il eſt hardi, & ſe lance ſur les paſſans, en choiſiſſant preſque toujours les yeux, le nez & les oreilles pour s'y attacher. Ce n'eſt pas par ſa morſure, dit-on, qu'il empoiſonne; mais il a ſous le cou une veſſie de venin ſubtil qu'il répand où il s'attache. L'on prétend qu'il n'y a point de remede contre ce venin. Ce ſerpent eſt une eſpece d'acontias.

SERPENT MARIN, eſpece de poiſſon à nageoires molles qu'*Artedi* met dans le rang des murenes. *Rondelet* cite deux eſpeces de ſerpens marins, l'un qui a trois ou quatre coudées de long, le corps rond comme une anguille & la tête du congre; la mâchoire ſupérieure eſt plus longue que l'inférieure: on lui voit des dents aux mâchoires & au palais; il a deux pinnules aux ouies comme les anguilles; ſon dos eſt jaune, & le ventre cendré. L'autre eſpece eſt ſemblable aux ſerpens de terre; ſa couleur eſt jaune; le dos eſt garni de lignes tranſverſales; ſa bouche eſt petite & garnie de dents pointues qui ſe joignent exactement: il a des ouies couvertes comme celles des poiſſons à écailles; tout le deſſus du dos eſt garni d'une continuité de poils menus qui lui ſervent comme de nageoires. *Labat* dit avoir vu un ſerpent marin qui avoit dix pieds de longueur, deux de circonférence, la peau bleuâtre, tiquetée de noir & de jaune, & comme verniſſée; le dos garni d'une empennure de ſept pouces de hauteur; la queue fourchue,

& trois ailerons onglés de chaque côté ; les yeux vifs, gros, à fleur de tête : les Pêcheurs le redoutent.

Un Capitaine, commandant un vaisseau du Roi de Danemarck, dit aussi avoir vu de fort près en 1746, sur les côtes de Norwege, un serpent marin d'une grosseur monstrueuse & d'une longueur démesurée : la tête de cet animal que l'on voyoit hors de l'eau, avoit quelque ressemblance avec celle d'un cheval : on remarquoit de grands crins blancs qui lui pendoient le long du cou ; sa marche paroissoit de loin une file de gros tonneaux qui se suivent en ligne droite. Lorsque les Pêcheurs de Norwege se trouvent en danger à l'approche de cette espece de serpent, comme ils ne peuvent l'éviter à cause de la rapidité avec laquelle il nage, ils lui jettent du *castoreum* ou de l'*assa fœtida*, dont l'odeur le fait fuir.

SERPENT DE LA MARTINIQUE. On en distingue de trois sortes fort dangereuses : les uns sont gris, les autres sont d'un beau jaune, & les troisiemes sont roux : leur tête est plate ; quelquefois ils sont plus gros que le bras ; leur gueule est armée de quatre, & souvent de huit dents longues d'un pouce, pointues & courbées : ils ont à chaque dent un petit aiguillon qui pénetre depuis la racine jusqu'au bout ; & c'est par là qu'ils font glisser le venin dans la plaie où se rencontre la dent. Ce venin est renfermé dans de petites vessies qui environnent les dents, & qui sont grosses comme des pois. Les serpens jaunes de ce pays ont leur venin un peu jaunâtre & plus épais que les autres, & ce sont les moins dangereux : les gris l'ont comme de l'eau un peu trouble ; & les roux ont le leur clair comme de l'eau de roche ; c'est le plus subtil. Quand on est mordu de ces serpens, il faut aussi-tôt boire de l'infusion du bois de couleuvre ou de caapebà, autrement dite *liane à serpent* : voyez CAAPEBA. Ce serpent avale sans mâcher.

Il y a aussi dans ce pays un serpent qu'on appelle *coule-sang*, parce que le sang coule par tous les conduits du corps de celui qui en a été mordu : c'est un petit serpent, grand comme une vipere, ayant les yeux fort ar-

dens, & la peau très-luisante, tiquetée de noir & de blanc; son corps est étroit, & sa queue menue.

Les Sauvages rapportent que les Acrouages, qui sont des peuples de la Terre-ferme, se voyant continuellement tourmentés par les incursions des habitans de cette île, pour se venger d'eux, ramasserent un grand nombre de ces différens serpens venimeux qu'ils renfermerent dans des paniers & des calebasses; & que les ayant apportés dans l'île de la Martinique, ils leur donnerent la liberté, pour leur nuire par le moyen de ces animaux.

M. *de Présontaine* assure que la plante appelée *ouangue* à Cayenne, ou *gingiri* à la Martinique, (*digitalis sesanum dicta, rubello flore*, Plum.) est un remede spécifique pour la morsure de quelque serpent que ce soit. L'Intendant de Cayenne (M. *de Chanvalon*) dit que l'*envers blanc*, qui est le *marantha* du P. *Plumier*, est aussi un bon remede. Ce même Auteur a envoyé à la Martinique pour ce même traitement, de l'alkali volatil, afin d'essayer si le succès en sera égal à celui qu'a éprouvé M. *B. de Jussieu* en Europe.

SERPENT DE MOCULO, en Amérique. *Séba* le représente allant à la chasse des araignées dont il se nourrit. Ce reptile a les écailles plombées, & marbrées de raies noires, tracées dans un ordre régulier.

SERPENT DE LA NÉGRITIE. *Séba* en décrit deux especes: le premier a la tête rouge, traversée de bandes ou de découpures blanches. On y distingue un petit quarré blanc, fait comme un petit dez: le reste du corps est pâle, & traverse sa longueur par une bande jaune, puis bleue, enfin verte. La seconde espece est tachetée en dessus & en dessous: près de l'anus il sort deux especes de dards qui sont peut être les organes de la génération dans les mâles.

SERPENT ORIENTAL. Son corps est long de six pieds & plus, gros de deux pouces & demi; ses écailles sont losangées de diverses couleurs vermeilles, & figurées en façon de rubans: il a un collier d'un beau rouge, & sa tête est cuirassée de fortes écailles citrines: il y en a une espece dont la queue finit en une pointe aussi piquante qu'une aiguille.

SERPENT DU PÉROU. *Séba* en décrit cinq especes assez agréablement chamarrées : la premiere espece détruit ces scarabées dont le bourdonnement est insupportable. Le troisieme a des dents pointues à fleur de tête : il pousse des sons aussi harmonieux que quelques petits oiseaux. Le cinquieme est un serpent qui porte un collier obscur.

SERPENT POURRISSEUR. On le nomme ainsi, parce que la partie qu'il a mordue se pourrit incontinent, & cause de grandes douleurs. Ce serpent a la tête large, le cou étroit, le ventre gros, & la queue courbée : il chemine obliquement à la maniere des cancres : il a des taches séparées les unes des autres, bariolées & polies : on diroit que sa peau est un tapis.

SERPENT DU ROYAUME DE DAMEL. Ces animaux sont fort communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. On en voit de fort gros, dont la morsure est des plus dangereuses : cependant les Negres n'osent leur interdire l'entrée de leur case ; & quand ils en sont mordus, ils mettent aussi-tôt de la poudre sur la plaie, & y appliquent le feu ; car, pour peu qu'ils different, le venin gagne les parties nobles, & la mort suit très-promptement. Les Negres tâchent aussi d'appaiser ces serpens par les gris-gris de leurs Marabous. Les Cercres, autre Nation negre, les prennent aux pieges pour les manger, parce que leur chair paroît fort bonne : il y a de ces serpens qui ont quinze & vingt pieds de longueur, & demi pied de diametre : il y en a de tout verts ; d'autres sont noirs, tachetés & ondés de belles couleurs : les aigles en détruisent beaucoup. Il se trouve encore en ce pays des serpens d'eau d'une grosseur monstrueuse, sur-tout dans les rivieres de Canoburi & de Quanza ; les Negres ne tuent ces serpens que quand ils sont extrêmement rassasiés ; car alors ils ne peuvent se défendre : ils mangent leur chair rôtie.

SERPENT DU SÉNÉGAL : il est couvert d'écailles blanchâtres, ornées de bandelettes & de taches brunes, luisantes, entrecoupées d'autres petites taches noirâtres.

SERPENT SERINGUE : nom donné à une espece d'*acontias* ou *serpent volant* : voyez ces mots.

SERPENT DE SÉVILLE : il eſt très-beau & d'un aſpect tout-à-fait agréable ; ſa peau eſt fort liſſe, quoiqu'ornée d'écailles blanches & noires ; les écailles tranſverſales du ventre ſont d'un jaune pâle.

SERPENT DE SIAM. Il y en a de toutes couleurs dans ce pays : on en voit qui ont plus de vingt pieds de long, & un pied & demi de diametre ; plus ils ſont gros, moins ils ſont venimeux. *Séba* en cite quatre eſpeces : le premier paroît être une eſpece de *céraſte* : voyez ce mot. On trouve auſſi ce ſerpent aux environs du grand Caire, mais il n'a guere que cinq pieds de long : le ſecond eſt cerclé de bandes blanches & noires : le troiſieme a l'air fort doux ; ſes écailles ſont blanchâtres, rayées de bandelettes noires autour du corps : le quatrieme ſe nomme *Sybilla* à Siam : c'eſt un ſerpent de bon augure pour les Habitans de ce pays : ſon corps eſt petit, jaune, couvert d'écailles minces & luiſantes.

SERPENT DE LA SIERRA MORENA : il y en a d'une groſſeur monſtrueuſe : les Maures leur font une guerre continuelle ; ils ont une eſpece de crête ſur la tête.

SERPENT A SONNETTES, *vipera caudi-ſona* : voyez BOICININGUA.

M. *le Béau*, Médecin au ſervice de la France à la Louiſiane, a rapporté un *ſerpent à ſonnettes* d'une eſpece différente du *boiciningua*, voyez ce mot : M. le Docteur *Mauduit* en a conſigné la deſcription dans le *Journal de Phyſique & d'Hiſt. Natur.* Ce ſerpent eſt du genre de la vipere, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par la forme triangulaire & aplatie de ſa tête, & ſur-tout par l'inſpection des deux crochets entourés d'une véſicule à leur baſe, dont ſa mâchoire ſupérieure eſt armée : ſa longueur eſt de dix-ſept pouces ; le milieu du corps a dix-neuf lignes de circonférence : de ce point en s'éloignant vers les deux extrémités, il diminue conſidérablement de volume ; mais le côté de la queue ſe rétrécit ſubitement au-deſſous de l'anus, & finit en un fouet de la groſſeur d'une forte ficelle : le deſſus du dos depuis la baſe du crâne juſqu'à la queue, eſt relevé par une eſpece d'arête ou de crête, & les côtés étant déprimés, le dos entier paroît triangulaire ;

le ventre eſt arrondi & légérement déprimé, comme il l'eſt ordinairement dans les ſerpens : les écailles du dos ſont griſes ſur les côtés, mêlées de diſtance en diſtance de deux écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment une rangée de taches le long des flancs : les écailles qui recouvrent la ſaillie du dos, ſont brunes & mêlées par intervalles de trois écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment également une rangée de taches le long du corps ; les écailles qui recouvrent le ventre ſont d'un blanc gris, traverſées par des bandes ou taches noires inégales & ſans ordre, ce qui fait paroître tout le ventre comme marbré : la queue qui eſt la partie la plus remarquable de ce ſerpent, eſt terminée par un appendice de ſubſtance cornée, compoſé de neuf anneaux, le tout de même que chez le *boicininga*. Dans la proportion du corps & de la taille des deux eſpeces de ſerpens à ſonnettes, M. le Docteur *Mauduit* dit que dans celui dont il eſt mention ici, les anneaux ou ſonnettes ſont infiniment plus petites. Cet Obſervateur prétend abſolument que cette vipere à ſonnettes n'eſt point un jeune de l'eſpece commune : il y a des différences dans la robe & dans le nombre des taches noires.

Ce nouveau ſerpent à ſonnettes ſe trouve en Amérique, ſur-tout dans le Mexique ; on le trouve encore en quantité dans les prairies de Barataria, dans le pays des Apelouſas & des Acatapas, peuples qui occupent l'eſpace ſitué entre la Louiſiane & le Mexique ; mais il ne s'étend pas au-delà : la Louiſiane n'en nourrit point, & il n'eſt point connu dans la Guiane, où le ſerpent à ſonnettes ordinaire eſt commun.

M. *le Beau* qui a voyagé chez les Acatapas, certifie que la morſure de ce petit ſerpent à ſonnettes a des effets plus rapides encore & plus meurtriers que n'en a la morſure du ſerpent à ſonnettes ordinaire, toute dangereuſe & mortelle qu'elle eſt, ſi on n'y apporte un remede très-prompt. L'alkali volatil donné dans un véhicule convenable eſt l'antidote de la morſure de l'une & l'autre eſpece : plutôt le remede eſt adminiſtré, mieux il prévient l'infection du ſang. On s'en eſt ſervi avec ſuccès pour rappeler à la vie des perſonnes mor-

dues, il y avoit six heures, par un serpent à sonnettes commun, (ce serpent avoit sans doute peu de force); il ne faudroit pas attendre la moitié de ce temps pour la petite espece que nous venons de décrire.

Ce petit serpent à sonnettes est donc beaucoup plus dangereux, plus à craindre; étant plus petit, on l'apperçoit de moins loin, il se glisse plus aisément entre les herbes: le cliquetis de ses grelots étant à peine sensible, n'est pas capable d'avertir à une certaine distance. Peut-être y a-t-il de ces petits serpens à sonnettes dont le nombre des grelots devient plus considérable avec l'âge.

SERPENT DE SURINAM. Il y en a de sept à huit especes, entre lesquelles on distingue l'*acontias* ou *serpent à javelot* & le *boiciningua*, qui est le *serpent à sonnettes*. Mademoiselle *Merian*, dans son *Hist. des Insectes de Surinam*, a représenté au bas d'un jasmin un beau & rare serpent de Surinam, qui a l'habitude de s'entortiller, en cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Le même Auteur parle d'un de ces serpens de Surinam dont les œufs sont sans coque dure: ces serpens sont roux & d'un bleu d'outremer. *Séba*, qui en cite cinq especes, dit que le cinquieme est d'un aspect horrible & menaçant, & qu'il claque fortement des mâchoires.

SERPENT DE TERNATE. Il est magnifiquement tacheté d'especes d'yeux bordés d'un anneau rouge sur des écailles rhomboïdes & roussâtres.

SERPENT A TÊTE DE CHIEN. Il se trouve à la Dominique : il est long de neuf pieds & gros comme le bras: sa tête est courte, grosse; sa gueule & ses dents ressemblent à ces mêmes parties du chien, & il mord de même: cependant il n'a point de crocs proprement dits, & est sans venin. La peau des flancs est argentée; celle du dos est tachetée de noir, & celle du ventre comme nacrée. La graisse de ce serpent est spécifique contre les rhumatismes. Ce serpent est l'ennemi redoutable des oiseaux du pays: replié autour des branches où se trouvent des nids, il se met à l'affut, les saisit & les dévore. On dit que les oiseaux qui l'apperçoivent jettent continuellement des cris, voltigent autour de lui, viennent au devant des Voyageurs, semblent im-

plorer du secours contre ce perturbateur. L'a-t-on tué; ils fondent sur le serpent terrassé, le frappent à coups de bec, planent au dessus de leur protecteur & semblent marquer leur reconnoissance par de grands cris de joie.

SERPENT TIGRÉ. On le trouve dans l'île de Baly, située au levant de celle de Java; ses écailles sont de couleur de safran, tiquetées de brun & de noir, celles du ventre sont olivâtres; sa tête est d'un brun sombre, & sa queue se termine en une pointe très-aiguë.

SERPENT DE LA VIRGINIE. *Séba* en décrit deux especes: la premiere a la peau d'un cendré jaune, tiquetée de brun; les écailles transversales du ventre sont blanchâtres; sa tête est magnifiquement marbrée; son corps & sa queue sont longs & minces: ce serpent se nourrit d'oiseaux. La seconde espece se nourrit de grenouilles; il a le dessus du corps entouré de bandelettes jaunes & disposées par ordre; les écailles du ventre entiérement blanches; la gueule garnie de dents pointues & les yeux perçans.

SERPENT VOLANT D'AMBOINE. *Séba* en donne deux especes, qui sont des especes de *serpens à javelot* ou d'*acontias;* voyez ce mot. Le premier a chacune de ses écailles isolées, noires, tachetées de blanc, & frangées; celles du ventre sont blanches. Le second a les écailles du dos bleues, mêlées de blanc; l'extrémité de la queue est à chainette. On trouve de ces serpens dans les Moluques & dans beaucoup d'autres pays. Il ne faut pas confondre ces serpens avec l'espece appelée *serpent ailé;* voyez ce mot.

SERPENT DE ZAGARA. C'est un beau serpent ceint sur le sommet de la tête d'une bande orangée, & sur le front de deux autres bandelettes étroites, traversant de grandes écailles couleur de ponceau, tachetées de jaune; les narines & la bordure de la gueule sont jaunâtres; le dos est d'un jaune verdoyant, jaspé de points verts, & embelli de taches rougeâtres qui représentent comme des armoiries; les écailles du ventre sont d'un jaune pâle.

SERPENTAIRE, *dracunculus major.* Plante qui vient communément aux lieux ombrageux dans les pays chauds: on la cultive ici dans les jardins. Sa ra-

cine est grosse, comme bulbeuse, charnue, de couleur jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre & brûlant ; elle est plongée profondément en terre ; il naît ordinairement à ses côtés plusieurs petites bulbes, par lesquelles elle se multiplie : elle pousse une seule tige haute de trois pieds, plus grosse que le pouce, droite, ronde, lisse, & couverte d'une peau tiquetée comme la peau des serpens : ses feuilles sont portées sur des queues fongueuses, & longues de neuf pouces ; elles sont découpées profondément en six ou sept segmens en maniere de main. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige grosse à peine comme le doigt, dont le sommet est occupé par une gaîne qui étant ouverte forme une fleur d'une seule piece, irréguliere, de la figure d'une oreille d'âne ou de lievre. A cette fleur succede une baie arrondie, succulente, disposée en grappe, verte d'abord, ensuite rouge, d'un goût brûlant, & remplie d'une ou de deux graines arrondies, un peu dures. M. *Deleuze* observe que la fructification est la même que celle du *pied de veau*, dont la serpentaire est une espece : *voyez à l'article* PIED DE VEAU.

Les racines & les feuilles de cette plante ont les mêmes vertus que celles du pied de veau ; de sorte qu'on peut les substituer l'une à l'autre. La serpentaire convient singuliérement pour déterger les cancers ulcérés ; on l'emploie aussi pour résister au venin.

SERPENTAIRE DE VIRGINIE, ou la VIPERINE VIRGINIENNE, *serpentaria Virginiana*, est une racine que l'on nomme aussi *senagruel* ou *contrayerva de Virginie*. Elle est fibreuse, menue, légere, brune, grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur agréable, aromatique, tirant un peu sur celle de la zédoaire ; d'un goût un peu âcre, amer & camphré : on nous l'apporte de Virginie, province de l'Amérique Septentrionale.

Quelques-uns confondent cette racine avec celle du *cabaret de Virginie* ; mais le coup d'œil les distingue facilement, puisque les racines de ce cabaret sont noires.

Thomas Johnſon, qui a corrigé l'hiſtoire de *Gerard*, aſſure que la racine de *ſerpentaire de Virginie* appartient à une plante qui s'appelle *piſtolochia ſemper virens*: mais *Jean Ray* penſe différemment, & il dit que l'on nous apporte de Virginie les racines de trois plantes, ſous le nom de *ſerpentaires de Virginie*. La premiere s'appelle *ariſtolochia polyrrhizos auriculatis foliis*: ſa racine eſt un paquet de fibres & de chevelus attachés à une tête. La ſeconde ſe nomme *ariſtolochia violæ fruticoſæ foliis*: ſa racine eſt compoſée de fibres très-menues & blanches. La troiſieme s'appelle *ariſtolochia caule nodoſo*: ſa racine n'eſt qu'un compoſé de petites fibres jaunâtres, d'un goût & d'une odeur aromatiques.

La racine de *ſerpentaire de Virginie* paſſe pour diurétique, diaphorétique, carminative, & propre à réſiſter au venin & à la pourriture des humeurs. On la recommande comme un ſpécifique très-certain contre la morſure empoiſonnée du *ſerpent* appelé *boiciningua*: on mâche cette plante, on en avale le ſuc d'abord après la morſure, & on applique les feuilles pilées ſur la plaie. *Lémery* dit que pour faire mourir ce dangereux ſerpent, il ſuffit aux Indiens de lui donner à ſentir un morceau de cette racine, qu'ils ont attachée au bout d'un bâton, & qu'ils portent exprès toujours avec eux quand ils vont en campagne. On dit auſſi qu'elle guérit de la morſure des chiens enragés, & qu'elle empêche l'hydrophobie dans ceux qui ont été mordus. Elle fait mourir les vers & détruit la pourriture vermineuſe. M. *Cartheuſer*, qui a analyſé cette racine, avertit de l'employer avec beaucoup de circonſpection, car elle échauffe & irrite beaucoup.

SERPENTIN. Nom donné à un marbre d'un vert obſcur, avec des filets de couleur jaune, qui ſerpentent en veines: on ne le trouve point en blocs d'une groſſeur conſidérable. Les plus belles carrieres de ce marbre ſont en Egypte & en Grece. *Voyez* MARBRE.

SERPENTINE, *lapis ſerpentinus*. C'eſt une eſpece de pierre ollaire ou de ſmectite, ſolide, verdâtre, mouchetée de points noirs comme quelques laves & marbres. La *ſerpentine* eſt encore remarquable par ſon vert foncé, quelquefois nué de jaune: celle qui eſt opaque

opaque est la plus dure ; celle qui a des endroits comme demi transparens est la plus tendre : on la trouve à Sahlberg en Suede. On en fait des mortiers & autres vases à broyer, qui acquierent une grande dureté au feu. La serpentine se blanchit dans un feu ouvert ; mais calcinée par un feu violent, dans un vase fermé, elle y devient jaune. On fait encore avec la serpentine, sur-tout avec celle que l'on appelle improprement *marbre de Zœblitz*, (serpentine de Saxe) des tasses, des cafetieres, des tabatieres, des boîtes, des cassolettes & plusieurs autres ouvrages qui sont dans les mains de tout le monde. *Juste Raben* fut le premier qui découvrit en 1546 la serpentine ; mais ce fut *Christophe Illgens*, qui vivoit en 1580, qui conçut l'idée de travailler cette pierre, que son garçon nommé *Brandel* avoit déjà l'art de racler & de tailler. Bientôt *Brandel* surpassa son Maître : il se perfectionna & enseigna son art en 1600 à ses quatre fils, qui gagnerent alors leur vie à ce métier. Ceux-ci furent suivis par ceux de *George Schiffle*, qui en firent d'abord, à force de bras, des ustensiles assez grossiers, jusqu'au temps que *Michel Bosler*, qui mourut en 1634, âgé de soixante-dix ans, inventa l'art de travailler cette pierre au tour. Depuis ce temps on a continué de faire de la même maniere des vases de serpentine, de formes très-agréables. Cette pierre n'est pas plus dure que l'albâtre ; & par conséquent elle est plutôt tendre que dure. M. *Desmarets* a trouvé en France une espece de serpentine remplie de grains durs & vitreux, & la regarde comme une matiere volcanisée.

SERPILLIERE. Les Jardiniers donnent ce nom à un insecte qui ronge la racine des plantes, sur-tout celles des fleurs chéries & des légumes. C'est la *courtilliere*. Voyez INSECTE & TAUPE-GRILLON.

SERPOLET, *serpyllum*. Comme toutes les especes de serpolet ont à-peu-près les mêmes propriétés, & que par cette raison elles pourroient être substituées les unes aux autres, nous ne parlerons que des deux suivantes, qui sont le plus communément employées en Médecine. Ce ne sont même que de simples variétés, dit M. *Deleuze*. Le serpolet est une espece de thym,

dont un des principaux caracteres spécifiques se tire de ses feuilles, qui sont ovales & bordées de quelques cils à leurs parties postérieures.

1°. Le SERPOLET ou PILLOLET CITRONNÉ, *serpyllum citratum.* Il croît dans les endroits montagneux, quelquefois mêlé avec le serpolet commun, & il fleurit comme lui en été: sa racine est déliée & fibreuse; elle pousse plusieurs tiges carrées, longues comme la main, dures, ligneuses, & couchées sur terre: ses feuilles sont petites, un peu épaisses, d'un vert noirâtre, d'une odeur de citron ou de mélisse des jardins: aux sommités des tiges naissent de petites fleurs purpurines, en forme de têtes; il leur succede quatre petites semences arrondies.

2°. Le PETIT SERPOLET ou THYM SAUVAGE ORDINAIRE, *serpyllum vulgare minus.* Cette plante, qui a une odeur fort agréable, naît aux lieux incultes, montagneux, secs, sablonneux, même dans les champs, dans les pâturages, en un mot presque par-tout. Sa racine est menue, ligneuse, vivace & fibrée: ses tiges sont carrées, dures, rougeâtres, basses, & un peu velues; les unes s'élevant droites à la hauteur de la main, les autres rampant çà & là: ses feuilles sont petites, vertes, un peu plus larges que celles du thym; ovalaires, nerveuses, d'un goût âcre & aromatique: ses fleurs, qui paroissent pendant tout l'été, naissent au sommet des tiges: elles sont petites, disposées en maniere de tête, de couleur purpurine ou blanche. Il leur succede des semences arrondies, enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Le *serpolet* panaché de *Parkinson* ne differe de ce dernier que par la couleur de ses feuilles. Non-seulement le petit serpolet change d'odeur, selon la diversité des lieux & des climats, mais même ses sommités dégénerent assez souvent en petites têtes blanchâtres & veloutées, qui tiennent la place des fleurs, & logent des vermisseaux, la piqûre de certains insectes donnant lieu à ces sortes d'excroissances ou galles.

Le *serpolet* est âcre au goût, un peu amer, styptique, odorant, & rougit un peu le papier bleu: c'est une plante stomachique, céphalique; il bride ou dé-

truit cette matiere irritante qui cause les mouvemens convulsifs ; il fournit au sang des parties spiritueuses : son usage est intérieur & extérieur : on en prend l'infusion pour les pâles couleurs. En Danemarck on est dans l'habitude d'en boire dans l'érysipele : elle dépure le sang, provoque les urines & fait suer, ce qui est aussi fort utile pour la toux invétérée : si on en prend la poudre par le nez, elle produira le même effet que le tabac. La chair du gibier nourri de serpolet, est très-agréable.

SERRAN. On donne ce nom à deux animaux très-différens ; 1°. au *verdier* : voyez ce mot ; 2°. à un poisson de haute mer, & à nageoires épineuses. *Rondelet* dit qu'il ressemble beaucoup au *loup de mer* pour la figure du corps & la fente de la bouche. Il a la mâchoire inférieure plus longue & plus avancée que celle de dessus ; ce qui fait qu'il a toujours la bouche ouverte. Il a les dents aiguës & les yeux petits ; par ses nageoires, sa queue, ses aiguillons, ses ouies, & par ses parties intérieures, il ressemble aux poissons nommés par quelques-uns *poissons de rocher*. Celui-ci est de différentes couleurs. Presque tous les Auteurs disent que ce poisson est toujours femelle ; ce qui est difficile à croire.

SERREUR ou JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

SERSIFI ou SALSIFI, *tragopogon*. Plante dont on distingue plusieurs especes. Nous parlerons ici de deux principales. A l'égard du sersifi noir ou d'Espagne, *voyez au mot* SCORSONERE.

1°. Le SERSIFI BLANC, ou SALSIFI CULTIVÉ, ou SARSIFI BLANC DES JARDINS, *tragopogon hortense*. Sa racine est grosse comme le petit doigt, droite, tendre, laiteuse, douce au goût, blanche en dedans & en dehors : elle pousse une tige à la hauteur d'environ deux pieds, ronde, creuse en dedans, rameuse, garnie de plusieurs feuilles qui ressemblent à celles du porreau : ses fleurs naissent en été aux sommités : chacune d'elles est un bouquet à demi-fleurons de couleur purpurine : leur calice n'est pas imbriqué, mais formé de quelques feuilles égales, longues & étroites : il leur succede des semences oblongues, rondes, cannelées,

brunâtres, & couronnées d'une aigrette de plumes: Toute la plante rend abondamment un suc laiteux, visqueux & doux, qui d'abord coule blanc, puis devient jaune : on la cultive dans les jardins, comme la scorsonere, à cause de sa racine qui sert dans les alimens.

2°. Le SERSIFI SAUVAGE OU DES PRÉS, la BARBE DE VIEILLARD, OU DE BOUC ORDINAIRE, *tragopogon pratense luteum majus.* Cette plante croît presque partout, dans les prés & les pâturages un peu gras & humides : sa racine est semblable à celle de la scorsonere : sa tige est haute d'un pied & demi : ses feuilles ressemblent à celles du safran ; ses fleurs, qui paroissent en Mai & Juin, sont jaunâtres, de même structure que celles de l'espece précédente : ses semences sont d'une couleur cendrée, & s'envolent en l'air au moyen de leur aigrette, après quoi la plante repousse & fleurit tout de nouveau en Juillet & Août. *Jean Bauhin* observe que toutes les fleurs de cette plante se tournent du côté du Levant.

Les racines de ces plantes sont apéritives & pectorales : elles fournissent une nourriture douce & de bon suc : les feuilles sont vulnéraires & consolidantes.

SERTULAIRE, *sertularia.* M. *Linnæus* donne ce nom à différentes especes de *corallines.* Voyez ce mot & celui de ZOOPHYTE.

SERVAL ou SERVAT. C'est le même animal que celui qui a été décrit par Messieurs de l'Académie sous le nom de *chat-pard ;* dans le pays de Malabar il est nommé *masaputé*, & on l'a vu à la Ménagerie du Roi sous le nom de *chat-tigre.* Cet animal se trouve aux Indes, au Sénégal, au Cap de Bonne-Espérance : il ressemble au chat par la figure, & au tigre, ou plutôt à la panthere & au léopard par les taches noires & blanches de son poil. Il est quatre fois plus gros qu'un chat ; il est carnassier, & se nourrit de rats, de singes, d'oiseaux qu'il attrape avec la plus grande adresse ; car il saute sur les arbres avec autant d'agilité pour le moins que le singe. On prétend (ce qui est difficile à croire) qu'il fait sa bauge sur les arbres : il est d'une nature sauvage & si féroce, que les bons ni

mauvais traitemens ne le peuvent adoucir. Les fourrures que l'on tire de la peau de cet animal sont très-belles. *Voyez maintenant l'article* CHAT-PARD.

SERUM. Nom donné à la partie aqueuse, fluide & transparente du lait, du sang & des humeurs animales. *Voyez* LAIT & SANG.

SESAME ou SEMPSEN, ou GIRGELIN : *voyez* JUGOLINE. Le sesame d'Allemagne ou bâtard, est la *caméline*. Voyez ce mot.

SESAMOIDE, *sesamoides fructu stellato*, c'est une plante qui croît aux pays chauds, sablonneux & montagneux, & sur-tout dans les Pyrénées : elle a une ressemblance grossiere avec le *sesame* : selon M. *Linnæus* c'est une espece de *reseda* : ses feuilles sont étroites comme celles de la linaire : sa tige porte aux sommités de ses rameaux une maniere d'épi, où sont attachées de petites fleurs mousseuses, frangées, jaunâtres, auxquelles succedent des fruits formés en rosettes, coupés en étoiles, & remplis de semences menues & pâles. *Lémery* dit que cette plante est déterfive & résolutive.

SESBAN. *Galega Egyptiaca, siliquis articulatis*, arbrisseau qui croît en Egypte dans les haies : il est grand comme un myrte : ses rameaux sont droits, creux, moelleux : ses feuilles sont petites, oblongues, étroites, onctueuses, de couleur verte pâle, ayant un petit nerf au milieu : ses fleurs sont disposées en grappe, & presque semblables à celles du genêt : elles sont suivies par des gousses plus longues que le doigt, très-étroites & pointues, contenant des semences oblongues, assez semblables à celles du fenugrec, d'un goût âcre & piquant. On se sert de sa semence pour fortifier l'estomac, faciliter la digestion, arrêter le cours de ventre, & pour modérer le flux menstruel.

SESELI DE MARSEILLE ou DE CANDIE, ou FENOUIL TORTU, *seseli Massiliense aut Creticum*, plante qui croît abondamment aux pays chauds, surtout autour de Montpellier, sur les bords des vignes, le long des chemins, & dans les blés : on la cultive dans les jardins. Sa racine est peu grosse, simple, blanche & aromatique : elle pousse une tige à la hauteur d'environ un pied & demi, cannelée, velue, se divi-

ſant en pluſieurs rameaux fermes, tortus, noués, aſſez gros & épars : ſes feuilles reſſemblent à celles du fenouil ; mais elles ſont plus groſſes, plus courtes & plus dures : les fleurs naiſſent en Juin & Juillet, aux extrémités ſur des ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches, diſpoſées en fleurs de lis, avec autant d'étamines capillaires. A ces fleurs ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, arrondies, aplaties, relevées d'une bordure taillée en grain de chapelet, odorantes & d'un goût fort âcre.

La racine & la ſemence de cette plante conviennent pour l'aſthme humide, & pour exciter l'expectoration : la ſemence eſt ſur-tout diurétique, provoque les menſtrues des femmes, & diſſipe la colique venteuſe : c'eſt un des ingrédiens de la grande thériaque. Les Anciens eſtimoient fort le ſeſeli de Candie, d'Ethiopie & du Péloponeſe. *Tournefort* déſigne ainſi le ſeſeli d'Ethiopie, *buplevrum arboreſcens ſalicis folio.* Ce ſeſeli differe de celui de Marſeille ; c'eſt un bon carminatif.

SESELI DE MONTPELLIER, eſt la ſaxifrage des Anglois ou des prés : *voyez à la ſuite du mot* SAXIFRAGE.

SESELI COMMUN & DE MONTAGNE : *voyez* LIVECHE.

SETIM : *voyez* BOULET DE CANON.

SE-TSE : *voyez à l'article* CHIT-SE.

SÉVE : *voyez à la ſuite de l'article* PLANTE.

SEXE : *voyez cet article dans l'alphabet ſecondaire du mot* PLANTE. *Voyez auſſi les mots* APHRODITE & HERMAPHRODITE.

SIBADILE : *voyez* CÉVADILLE.

SIBON, eſt le nom que les Hottentots donnent à un ſerpent d'Afrique. C'eſt le *coluber ſcutis abdominalibus 180, ſquamis caud. 85.* de M. *Linnæus.* Il a la tête ronde & les yeux grands : ſa couleur eſt d'un brun ferrugineux : il eſt appelé *ſerpent à pluſieurs couleurs*, tant il eſt marqué de taches de pluſieurs couleurs : ſa tête eſt ronde, blanche en dehors, couverte de petites écailles : le reſte du corps eſt d'un jaune clair, & parſemé de taches rouſſes & rougeâtres : les écailles du ventre ſont griſes, & mêlées de roux.

SICKU, eſpece de poirier du Japon, dont les feuilles ſont ovales, pointues, d'un vert clair & finement dentelées. Le fruit de cet arbre eſt d'une figure extraordinaire, & d'un goût auſſi agréable que celui de la poire de bergamote. Ce fruit dont le pédicule eſt fort long, ſe diviſe d'abord comme en deux parties de la groſſeur d'une plume à écrire, enſuite en pluſieurs autres, réunies entr'elles, tortueuſes & longues de ſix lignes, terminées par une petite queue qui ſupporte deux grains ſemblables à celui du poivre, diviſés en trois parties, leſquelles renferment une ſemence ſemblable à celle du lin.

SIDERITE, pierre dont les Lithographes ont beaucoup parlé : c'eſt l'*aimant brut :* voyez ce mot.

SIDOL, eſt chez les Indiens cette eſpece de ſaumure que les Européens appellent *garum :* voyez ce mot.

SIEGE, nom que *Rondelet* donne à une eſpece de *muge* d'eau douce, commun dans les rivieres & dans les ruiſſeaux du côté des Cevennes.

SIEUREL ou SICUREL, poiſſon à nageoires, du genre des maquereaux : c'eſt le *maquereau bâtard* des François, & le *chicarou* de Gaſcogne. Dans l'été on en prend en grand nombre en Languedoc & en Eſpagne, avec les maquereaux. Le *ſieurel* vit en troupes : il a la couleur du maquereau ; mais il a moins d'épaiſſeur, le muſeau moins pointu, le corps moins rond, & un peu écraſé ; la bouche peu grande, les mâchoires âpres, & les yeux grands & verts : il n'a point d'écailles, au moins elles ſont très-fines. Par le milieu du corps, depuis la tête juſqu'à la queue, il a un trait fait de petits os ſi rudes & ſi âpres, qu'il ſemble que ce ſoit une ſcie : la queue eſt tortue au milieu, plus âpre & plus haute que le reſte du poiſſon. Ce poiſſon a ſix nageoires ou ailerons, deux grandes proche des ouies, deux plus petites au deſſous, & deux autres au dos : la premiere & la ſeconde ont des aiguillons. On remarque une autre nageoire près de l'anus, qui va juſqu'à la queue, garnie de deux aiguillons à ſon commencement. La chair du *ſieurel* eſt plus dure que celle du maquereau, ſur-tout lorſqu'elle eſt ſalée. Il y a des Hollandois qui l'aiment quand elle eſt fumée.

M. *Gronovius* dit que ce poisson a des tablettes qui couvrent la ligne latérale : ces tablettes s'élevent de plus en plus, & rendent la partie postérieure de ce poisson presque carrée.

SIFAC. Nom d'une espece de singe qui se trouve dans l'île de Madagascar ; il est blanc, sa queue l'est aussi : il a seulement deux petites taches sur les côtes : *voyez* SINGE.

SIFFLEUR. Cet oiseau est ainsi nommé à Saint-Domingue, à cause des sons aigus & perçans de sa voix. Il est de la grosseur d'un pinçon ; sa queue est étagée. L'oiseau en général est brun par dessus, excepté les environs du croupion, & les petites couvertures des ailes, qui sont d'un jaune verdâtre, comme tout le dessous du corps ; mais cette derniere couleur est un peu plus rembrunie sous la gorge, & elle est variée de roux sur le cou & la poitrine ; les grandes couvertures & les pennes des ailes, ainsi que les douze pennes de la queue, sont bordées de jaune.

On donne aussi le nom de *siffleur* au *baltimore vert*, espece de troupiale de l'île Saint-Domingue : *voyez* BALTIMORE & TROUPIALE.

On donne encore le nom de *siffleur* au *singe voltigeur* d'Amérique : *voyez à l'article* SINGE.

SIGARAS, espece de mouche qu'on voit en Afrique : sa tête est large & sans bec. Cet insecte s'arrête ordinairement sur les arbres, & rend jour & nuit un son fort aigu. *Barbot*, *Hist. Génér. des Voy. L. IX.*

SIGILLAIRE, terre bolaire formée en petits gâteaux sur lesquels sont imprimés des cachets : *voyez* BOL & TERRE SIGILLÉE.

SIGNET : *voyez l'art.* SCEAU DE SALOMON.

SIGNOC ou SIGUENOC, espece d'écrevisse de mer qui se trouve dans les Indes Orientales : elle est couverte de deux écailles fort dures dont celle de devant est bossue & un peu épaisse, double autour du front & taillée en demi-lune à l'endroit où elle se rejoint à l'autre : le dehors est relevé de bosses ou chargé de pointes obtuses, disposées par rangs. Cette derniere est plus déliée que l'autre, & en forme de losange, dentelée des deux côtés & piquée de petits trous. La queue

de cette écreviſſe ſurpaſſe en longueur le reſte du corps ; & depuis le milieu juſqu'au bout, elle eſt dentelée de pointes fort dures.

A la partie convexe du premier teſt, ſont ſitués les yeux de ce cruſtacée, aſſez apparens pendant qu'il vit, mais plus retirés & couverts d'une membrane ſemblable à de la corne quand il eſt mort. Il a pluſieurs jambes, à la maniere des cancres : les huit premieres ſont plus courtes que les autres, les deux qui ſuivent ſont plus longues, & les deux dernieres ſont plus courtes que les huit premieres. Ce poiſſon (ver cruſtacée), dit l'Auteur du *Dictionnaire des animaux*, n'a point de nageoires, mais il eſt muni de chaque côté d'un petit os obtus qui lui ſert comme de rame avec laquelle on croit qu'il nage. Ne pourroit-on pas regarder auſſi cet os prétendu, comme une protubérance épineuſe, & particuliere à cet animal, & croire qu'il nage à l'aide de ſa queue comme les *écreviſſes ?* voyez ce mot.

Auprès de la gueule il a deux petites pattes, dont il ſe ſert pour mâcher, & deſſous le teſt inférieur, on lui voit quelques petites veſſies, qui s'enflent à la façon des grenouilles. Ce cruſtacée ſe plaît le long des rivages & dans les lieux peu profonds : on le prend plus communément à l'embouchure des fleuves. On voit des ſignocs de différentes groſſeurs dans l'Inde Occidentale, il y en a dont la queue eſt longue de plus d'un pied.

SILENE, *ſilenus*. Animal quadrupede qui a les oreilles courtes & rondes comme celle des ſinges : c'eſt l'*aï* ou *pareſſeux* de Ceylan, ſelon *Séba* qui en a parlé le premier. *Voyez* PARESSEUX.

SILEX. Nous avons parlé de cette pierre qu'on trouve abondamment répandue par toute la terre, au mot CAILLOU ; mais comme on déſigne par ce nom qui eſt latin une très-grande quantité de pierres aſſez différentes pour la forme & le tiſſu, nous croyons devoir dire ici que l'on entend par *ſilex* la pierre à fuſil ordinaire qui a une fauſſe tranſparence, qui eſt extérieurement d'une forme irréguliere, & analogue au trou où le ſuc pierreux qui l'a produite s'eſt moulé & endurci. Il y en a de couleurs différentes : tels que la *pierre fuſiliere* & le *caillou d'Egypte*, &c. Ceux qui ſont plus

purs & comme transparens, forment les agates, lesquelles, selon leurs couleurs & mélanges, prennent le nom de *cornaline*, de *jade*, de *calcédoine*, de *sardoine*, d'*onix*, *&c.* Voyez ces différens mots & celui de CAILLOU.

Pour peu qu'on descende dans une carriere de craie, on y trouve les pierres à fusil dispersées par masses informes, inégales & détachées, formant néanmoins des especes de lits horizontaux entre les couches de cette terre marine. Ces *silex* sont noirs en dedans, blancs en dehors; ils servent à paver les terrasses, les bassins des fontaines: on s'en sert aussi pour la construction des bâtimens. On a même observé qu'un fragment le plus noir de cette pierre long-temps exposé à l'air, se réduit en une substance blanchâtre, & qui s'amollit ou s'égrise sans faire effervescence avec les acides. M. *Swab* (*Mémoires de l'Acad. de Stockholm, Tom. XX, ann. 1758,*) a fait quelques expériences qui peuvent jeter un grand jour sur la connoissance des pierres en général, & notamment sur les cailloux. Ce Savant présume que le *silex* pourroit bien être produit par la combinaison d'un acide minéral, avec une terre calcaire modifiée & élaborée par la Nature d'une façon particuliere, à laquelle il s'est joint quelque mélange étranger. On ne peut disconvenir que le *silex* dans son origine a dû être mou & avoir un degré de fluidité: les mamelons qui se trouvent fréquemment soit à sa surface, soit à son intérieur, nous conduisent aussi à croire que la matiere qui constitue cette pierre a été dans un état de viscosité, ou d'une espece de gelée. C'est ainsi qu'ont été formées les agates pommelées, &c. Nous indiquerons encore une preuve qui constate que le caillou a été fluide dans son origine: la voici. Chaque année lors de nos litholisations, nous conduisons nos Auditeurs dans la carriere de pierre calcaire, située à Issy derriere la maison de feue S. A. Madame la Princesse de Conti: là nous faisons observer un banc de silex d'un pouce & demi d'épaisseur ou environ, posé horizontalement entre les couches de la pierre calcaire à bâtir. Le banc de silex n'est composé que de petites *cames* & *vis*, ou de noyaux de ces coquilles

remplies ou converties en agate : à l'inſpection on reconnoît ſans peine que la matiere du ſilex encore fluide s'eſt épanchée ſur ces coquilles, s'eſt moulée dans leurs cavités, en a pris parfaitement les empreintes, & en a conſervé la figure en paſſant à l'état de dureté. Faut-il s'étonner ſi avec cette pierre dure, igneſcente & coquillere, & qui eſt ſuſceptible d'un beau poli, l'on fait tant de bijoux, comme tabatieres, &c. ? La théorie du ſilex fluide doit encore nous indiquer la maniere dont ont dû ſe former tous les autres corps organiſés devenus pétrifiés, tels que le bois, certains os. *Voyez l'article* PÉTRIFICATION.

Le ſilex appelé *pierre fuſiliere* ou *pierre à fuſil* eſt plus abondant dans les paroiſſes de Meunes & de Couſſy dans le Berry, à deux lieues de S. Aignan & à demi-lieue du Cher, qu'en tout autre endroit de la France. Au moins on regarde le ſilex de ce lieu comme le plus propre à être taillé en pierres à fuſil. On en tire de ce Canton qui a peu d'étendue pour l'uſage de preſque toute l'Europe ; dès qu'une carriere eſt vide on la ferme, & l'on prétend que pluſieurs années après on y trouve des *pierres à fuſil* comme auparavant. ENCYCLOP. Les Pays-Bas Autrichiens fourniſſent auſſi beaucoup de ſilex qui contiennent des coquilles.

SILIQUE, *ſiliqua*. C'eſt un fruit compoſé de deux panneaux, qui s'ouvrent de la baſe vers la pointe, ſéparés par une cloiſon membraneuſe, d'où pendent les petites ſemences attachées chacune par un cordon ombilical. Ces panneaux tombent par la maturité, en ſe ſéparant ou de haut en bas, ou de bas en haut. Ce qui diſtingue la ſilique de la capſule & de la gouſſe, c'eſt ſa cloiſon mitoyenne. (Comme cette cloiſon, dit M. *Deleuze*, ne paroît pas toujours dans les ſiliques, on peut ajouter à ce caractere, que dans la ſilique les ſemences ſont attachées alternativement aux deux ſutures, au lieu que dans la gouſſe légumineuſe elles ont leurs attaches toutes du même côté.) Toute la claſſe des fleurs en croix en fournit l'exemple. *Voyez au mot* PLANTE *& l'article* FLEURS.

SILPHIUM. Racine fort eſtimée dans l'Afrique Orientale par ſes propriétés médicinales, & par l'uſage

qu'on en fait dans les ragoûts. Quelques-uns croient que c'est la même dont les Anciens tiroient un suc qu'ils regardoient comme si précieux, qu'ils déposoient dans le trésor public tout ce qu'ils en pouvoient acquérir : ils l'appeloient *gomme de cyrène* ou *suc cyrénaïque*, & l'on sait que Jules-César ne manqua pas de s'emparer de ce trésor dans le temps de sa Dictature. Bien des personnes prétendent que ce n'étoit autre chose que l'*assa fœtida*. On sait que la mauvaise odeur & saveur que nous y trouvons passent pour être exquises en Perse & dans tout l'Orient : les Romains aimoient aussi les ragoûts où il en entroit. Toutes ces conjectures font croire que le *silphium* des Romains est le *laser* des Anciens & l'*assa fœtida* des Modernes ; cependant comme il avoit la vertu d'enivrer & de rendre joyeux, ne seroit-ce point ce fameux *nepenthes* si vanté dans *Homere*, ou l'*opium* des Turcs ?

SILURE ou SIRULE ou SALUT ou SOM, *silurus*, est un grand poisson vorace de fleuve & de mer, qui se jette sur les autres poissons & les dévore. Il est du genre des poissons à nageoires molles que les Méthodistes nomment *gadus*, nom sous lequel sont comprises les morues, les lottes, &c. qui ont six osselets à la membrane qui couvre les ouies. La bouche du silure est armée de dents bien pointues & fortes, & accompagnée de deux longs barbillons sur la mâchoire supérieure, & de quatre plus petits sous l'inférieure : sa peau est dure, noirâtre & sans écailles ; ses yeux sont fort grands : il a deux nageoires au dos, une proche de l'anus & d'autres proche des ouies & au ventre. Sa chair est dure : il se jette sur les chevaux qui nagent dans le Mein & dans le Danube : il remue toujours la queue. On prétend que le mâle de ce poisson, ainsi que celui de la carpe, garde quelquefois les œufs de sa femelle pendant cinquante jours, de peur que les autres poissons ne les mangent.

SIMAROUBA, *evonimus fructu nigro, tetragono*, Barr. est l'écorce d'un arbre que les habitans de la Guiane, chez qui il croît, ont appelé ainsi : ils se servent communément de cette écorce pour les flux dyssentériques, & ils en ont envoyé pour la premiere fois

dans nos ports en 1713. Cette écorce eſt d'un blanc jaunâtre, ſans odeur, d'un goût un peu amer, compoſée de fibres pliantes, attachée au bois blanc, léger, & inſipide des racines, des ſouches & des troncs, deſquels on la ſépare aiſément. (M. *Haller* dit qu'on a découvert que le ſimarouba eſt d'une claſſe très-différente de l'évonimus, & plus voiſine de la piſtache.

Le ſimarouba contient beaucoup de gomme-réſine, il donne à l'eau une teinture laiteuſe : il fortifie l'eſtomac, il appaiſe les coliques & les tranchées, il arrête les hémorragies & le flux de ventre. On lit dans la *Maiſon Ruſtique de Cayenne* que l'arbre du ſimarouba eſt grand, fort droit, ayant la feuille ſemblable à celle du pommier : on ne ſe ſert que de l'écorce de ſa racine qui eſt jaune & compacte : il faut ordinairement deux Negres pour faire un paquet marchand de ſoixante-dix livres de cette écorce, l'un la coupe & l'autre la dépouille ; ce qui ne ſe fait qu'en battant la racine, le coup qu'on donne enleve l'écorce. Les Negres pour cette opération ſont obligés de mettre une culotte & une chemiſe ; ſans cette précaution le ſuc âcre qui ſort de la racine, leur donneroit la gale & des élevures ſur la peau, qui empêchent de marcher pendant quelques jours. On nous envoie quelquefois pour du vrai ſimarouba l'écorce d'un arbre appelé *coupaya* : voyez ce mot. Le bois du ſimarouba eſt fort léger, il eſt connu ſous le nom de *bois de Cayan*.

En 1718 M. *Antoine de Juſſieu* ſe ſervit fort heureuſement de ſimarouba. Pendant l'été il y avoit eu des chaleurs exceſſives, qui furent ſuivies de quantité de dévoiemens dyſſentériques, leſquels réſiſtoient non-ſeulement aux purgatifs, aux aſtringens, & à l'*ipécacuanha* même, mais devenoient encore plus conſidérables par l'application de ces remedes. Ce célebre & habile Médecin réuſſit parfaitement, & guérit ces dyſſenteries par l'uſage du ſimarouba. On fit d'abord bouillir cette écorce à la doſe de demi-once & d'une once dans une petite quantité d'eau, comme l'on fait dans la Guiane ; mais cette décoction bue, cauſa ſouvent le vomiſſement, & preſque toujours des ſueurs incommodes, & quelquefois elle augmentoit le flux de

ſang & de ſéroſité : on corrigea la doſe, & on vint au point ſalutaire pour les tempéramens de notre climat, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, exigent des remedes en beaucoup plus petite doſe, que ceux des pays chauds.

On donne le ſimarouba en décoction juſqu'à deux gros dans une pinte d'eau, qu'on fait bouillir juſqu'à la diminution d'un tiers, & que l'on avale en quatre doſes de trois en trois heures : on prend cette écorce en ſubſtance râpée & non pilée, à la doſe d'un demi gros, qu'on réduit en bol avec du ſirop de capillaire : on en répete la doſe juſqu'à ce qu'on ſoit guéri.

On parvient heureuſement à la guériſon ſans aucun dégoût pour la boiſſon, ſans aucun vomiſſement & ſans aucune évacuation par les ſelles : cependant les douleurs vives ſont appaiſées dans l'eſpace d'un jour ; le ſommeil revient auſſi-tôt, les urines deviennent plus copieuſes & plus limpides, les évacuations ſont plus rares, l'odeur fétide des excrémens ceſſe, leur couleur change, de liquides ils deviennent épais, le malade réprend de l'appétit & il eſt bientôt rétabli. Cette écorce priſe en décoction, fournit aux inteſtins un baume qui les reſſerre, elle fortifie l'eſtomac qui eſt affoibli par des flux de ventre immodérés & invétérés, elle provoque l'appétit & aide la digeſtion par ſes parties ameres & inciſives, & elle rend à la membrane des inteſtins, qui eſt comme raclée, le *mucus* que les excrémens trop âcres ont enlevé. Elle ſurpaſſe les autres remedes anti-dyſſentériques par ſa vertu ſinguliere, anti-ſpaſmodique, ſtomachique & adouciſſante ; elle vaut bien mieux que les aſtringens que l'on ne peut donner impunément, lorſque les hémorroïdes ou les regles coulent ; mais lorſque l'on a bu la décoction de ſimarouba, le flux ceſſe, & on fait évacuer librement & ſurement ce qui doit être évacué, & ce qui doit couler ; il eſt même prouvé par pluſieurs expériences que cette écorce eſt aſſez ſouvent anti-hyſtérique.

Elle convient ſur-tout dans les flux de ventre ſéreux, bilieux, ſanguinolens & muqueux, invétérés à cauſe du mouvement convulſif continuel des inteſtins, quand il n'y a pas de fievre, ni de dérangement d'eſtomac,

& dans les tenefmes. Au refte la dofe de ce remede varie felon le malade & les maladies ; car fi l'eftomac & les premieres voies ont déjà été vidés, & que le mal foit plus doux, il fuffit d'en donner un demi gros en poudre une ou deux fois, & le mal cede. Mais s'il y a de la cacochymie avec les autres fâcheux fymptômes, il faut plufieurs dofes de cette décoction.

Ces détails intéreffans fur les vertus & les effets du fimarouba font tirés des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *ann. 1729 & 1731*, & d'une *Thefe de Médecine* à laquelle M. *Antoine de Juffieu* a préfidé à Paris le 16 Février 1730.

Comme le fimarouba porte dans quelques lieux de l'Inde le nom de *macre*, on a lieu de croire que cette écorce eft le *macer* ou le *macir* des Anciens. *Voyez ces mots.*

SIMBOR, *fimbor mangianum*, *feu cornu alcis*, eft une plante vivace des Indes, qui a la figure d'une corne d'élan ; elle croît proche de la mer à Java, & principalement au Royaume de Boutan. Il ne paroît point, dit *Lémery*, qu'elle ait d'autres racines qu'une matiere fongueufe, mollaffe, d'où elle fort. Il n'eft point befoin de la mettre en terre pour la faire croître, il fuffit de la placer fur une pierre ou dans le creux d'un arbre, où elle reçoive de l'humidité. Ses feuilles font femblables à celles de nos lis blancs, de fubftance vifqueufe & d'un goût amer. Cette plante eft émolliente, réfolutive, laxative, vermifuge, étant écrafée & appliquée fur le nombril : on l'applique auffi fur les tumeurs froides.

SIMBOS. *Voyez* ZIMBIS.

SIMPLES. On donne vulgairement ce nom aux plantes ou herbes dont on fe fert en Médecine. *Voyez* PLANTES & HERBES.

SIN, eft un grand arbre du Japon, dont le bois eft fort recherché dans le pays, pour en faire des coffres & d'autres meubles, parce qu'il eft blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Comme ce bois rend une mauvaife odeur lorfqu'il eft plongé dans l'eau chaude, les Japonnois l'ont nommé *kfa-maki*, c'eft-à-dire *maki-fétide*.

SIN ou SOASAI. C'est le nin-zin. *Voyez à l'article* GENS-ENG.

SINDOC. Espece d'arbre qui croît assez bien dans les îles de la Sonde, & qui a beaucoup de ressemblance avec le *coulilawan.* Voyez ce mot. Son écorce est cependant un peu plus amere, plus dure, dense & brune.

SINFIN, espece de singe de la Chine: on le représente de la grandeur d'un homme médiocre: il a plus de ressemblance que les autres singes avec l'espece humaine, soit par ses actions, soit par la facilité avec laquelle il marche sur les pieds de derriere.

SINGE, *simia.* Animal quadrupede, à figure humaine, dit M. *Linnæus*, & qui peut former le second rang des êtres animés. Son caractere, selon M. *Brisson*, est d'avoir quatre dents incisives à chaque mâchoire, cinq doigts onguiculés aux pieds, tous séparés les uns des autres, & le pouce bien distinct.

Ce que les singes ont de particulier, c'est qu'ils ont des cils aux deux paupieres; les jambes de derriere & celles de devant, semblables aux bras & aux jambes de l'homme; ces animaux ont des clavicules aux bras; leurs pieds de devant ressemblent à la main de l'homme & en font l'office; ceux de derriere sont comme de grandes mains, le talon n'est point semblable à celui de l'homme, mais leurs doigts sont disposés & ressemblent assez à ceux de nos mains; celui du milieu est aussi le plus long: ils se servent, selon le besoin, & des pieds & des mains. Les femelles de ces animaux ont pour la plupart des menstrues comme les femmes; mais on a observé généralement qu'il n'y avoit que les femelles des singes proprement dits, des babouins & guenons à fesses nues, qui soient sujettes à l'écoulement périodique. Les singes n'ont point de poils aux fesses, excepté les sapajous & les sagouins; & dans l'organe de l'oreille, il manque l'étrier, l'enclume & le marteau, qui sont trois petits os qui se trouvent dans les oreilles des autres animaux. On trouve dans les *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences, T. III, Part. II, depuis l'année 1666 jusqu'à 1699*, la Description anatomique de quatre sortes de singes, *cercopitheques*, *sapajous*, &c.

La

La plupart des singes ont, des deux côtés de la mâchoire, des poches appelées *salles* par les Naturalistes : c'est dans ces endroits qu'ils serrent tout ce qu'ils veulent garder : cette poche répond au jabot des oiseaux & peut-être au premier estomac des ruminans. Ces animaux sont par-tout d'un même naturel vif & d'un même tempérament lascif; ils ont peu de cerveau; les mamelles pendent à leurs femelles sur la poitrine. Ceux de l'Amérique, aussi-bien que ceux d'Afrique & d'Asie, se ressemblent par ces endroits ; mais ils different entr'eux, par leur forme & par leur couleur. Les uns sont sans queue ; les autres en ont une longue ; d'autres ont une tête de chien, avec des dents aiguës. Il y en a qui étant debout sur les deux pattes postérieures, sont hauts de quatre ou cinq pieds, & qui ont les épaules larges comme celles des hommes. Ce sont là les véritables singes.

Mœurs, ruses, habitation, nourriture & durée des Singes.

Indépendamment de l'organisation intérieure & extérieure qui présentent aux Naturalistes des rapports frappans entre les singes & l'homme, il est certain que ces animaux frappent encore plus notre vue par leurs mœurs, leurs gestes, leur maniere de vivre en particulier ou en république.

L'on ne peut disconvenir que les singes en général ne soient fort laids : ils ont les membres très-forts, le tempérament fort lubrique, & sont très-enclins à voler, à déchirer, casser, mais très-ingénieux dans toutes leurs fonctions; sensibles au bien-être & à la détresse, ils témoignent en tout temps leurs passions par leurs trépignemens, & d'une maniere très-expressive. Si on les bat, ils ont l'art de soupirer, de gémir, de pleurer & de pousser, suivant les cas, des cris d'épouvante, de douleur, de colere ou d'irrision ; ils savent faire des grimaces & des postures si ridicules, que l'homme le plus mélancolique ne pourroit s'empêcher de rire.

Ces animaux observent entr'eux une certaine discipline, & exécutent tout avec une adresse, une subtilité

& une prévoyance admirables. Quoiqu'habiles au pillage, sur-tout les *babouins* & les *guenons*, ils ne font guere d'expédition importante qu'en troupe. S'agit-il de dévaster une melonniere considérable, une grande partie d'entr'eux entre dans le jardin, se range en haie, à une distance médiocre les uns des autres; ils se jettent de main en main les melons que chacun reçoit adroitement & avec une rapidité extrême. La ligne qu'ils forment finit ordinairement sur quelque montagne: tout cela se fait dans un profond silence. *Wafer* dit, qu'étant à l'île Gorgonia, il observa différens singes qui venoient cueillir des huîtres lorsque la marée étoit basse, ils mettoient l'huître sur une pierre, & avec une autre pierre la frappoient jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux.

Ces animaux ont un instinct particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir & de se défendre. Leurs armes sont des branches d'arbres qu'ils cassent, des cailloux qu'ils amassent, & leurs excrémens qu'ils reçoivent dans leurs mains; ils jettent tout cela à la tête de leurs ennemis. Point de déserteurs ni de traîneurs: ils courent en plaine, sautent d'arbre en arbre très-rapidement; si quelqu'un d'entr'eux est blessé, ils crient tous d'une maniere épouvantable, & redoublent d'ardeur. S'il s'agit de passer une riviere, les sapajous s'assemblent en certain nombre, grimpent à un arbre, se prennent tous par la tête & par la queue: ils donnent beaucoup de mouvement & de branle à cette chaîne; puis à un signal, ils s'élancent & se jettent en avant. Le premier ou dernier s'attache fortement à un tronc d'arbre de l'autre côté de la riviere & attire les autres. *Voyez* COAITA & CERCOPITHEQUE.

Les singes aiment à manger des fruits, sur-tout du raisin & des pommes, des fleurs, des vers, des araignées, des poux & d'autres vermines. Leur goût est très-fin: ils s'accommodent très-bien de la nourriture des hommes, & communément ils pillent dans les champs de millet & de riz les récoltes des habitans. C'est ainsi qu'ils s'emparent gratuitement des moissons. Il semble que le génie de cet animal ne soit pas flétri-

par la captivité, car on le voit dans les maisons également rusé, audacieux, voluptueux, fripon & moqueur. Il s'assied sur son derriere pour manger, & tient sa nourriture de sa patte, qui agit comme si c'étoit une vraie main. On leur apprend facilement à danser sur la corde & y faire des entrechats, à faire une toilette, à faire la roue, à attiser le feu, à laver la vaisselle, à pousser la brouette, à jouer du tambour, à embrasser, à rincer des verres, même à donner à boire : nous en avons vu un tourner la broche d'une patte, & de l'autre recevoir le suc du rôti sur un morceau de pain, qu'il mangeoit ensuite. C'est dans les mains des Bouffons Moresques & Indiens, qu'il faut voir les gentillesses de cette sorte d'animaux.

Soit que les singes dorment, travaillent ou maraudent, il y en a toujours en sentinelle sur la cime de quelque lieu élevé, ou sur un arbre, & dont l'oreille, la vue & le cri servent à la sureté commune : ils font un cri particulier qui sert de signal; alors toute la troupe s'enfuit avec une vîtesse étonnante : les jeunes, qui ne sont pas bien accoutumés au manege, montent sur le dos des plus vieux, où ils se tiennent d'une maniere fort plaisante : on cite des exemples qu'ils punissent de mort les sentinelles qui n'ont pas fait leur devoir.

Les Européens du Cap prennent quelquefois de jeunes singes, en tuant auparavant les meres : ils les élevent & les nourrissent avec du lait de chevre ou de brebis. Lorsque ces singes apprivoisés sont devenus grands, ils font une aussi bonne garde dans la maison, pendant la nuit, que le meilleur chien qu'il y ait en Europe ; mais leur malice naturelle se développe avec l'âge ; leurs mouvemens sont toujours brusques.

Si le mâle est avec sa femelle & ses petits, en un mot quand ils sont en société, alors on peut voir un prodige dans les actions & l'éducation de ces animaux, qui supposent aux yeux de bien des Philosophes un instinct infiniment supérieur à celui des autres brutes.

Ils comprennent le langage des hommes, mais sans pouvoir le répéter ; nous l'avons dit, leur face mobile se prête à mille grimaces, mille contorsions, qui, jointes

à leurs gestes ridicules & extravagans, donnent le spectacle le plus risible & le plus divertissant. Aussi sont-ils d'excellens pantomimes, & portés à l'imitation de tout ce qui se présente devant leurs yeux : ils répondent avec intelligence, demandent ou grondent, affectent un geste & une contenance qui ressemblent beaucoup aux attitudes humaines : ils apprennent parfaitement ce qu'on leur enseigne, même ce qu'on ne prétend pas qu'ils sachent. Dans le séjour de MM. *de la Condamine* & *Bouguer* au Pérou, des singes privés examinerent si bien comment ces Académiciens faisoient leurs observations sur les montagnes, qu'on fut bien étonné, dans une comédie pantomime, exécutée par des singes, & où nos Astronomes furent invités, de voir les singes planter des signaux, courir à une pendule, écrire, regarder les astres avec des lunettes, &c.

L'aventure qui arriva aux troupes d'Alexandre, à l'occasion des singes, est trop singuliere pour la passer ici sous silence. Comme ces troupes marchoient toujours en bon ordre, elles se trouverent dans des montagnes où il y avoit beaucoup de singes, & l'on y campa la nuit : le lendemain quand l'armée se mit en marche, elle apperçut à quelque distance une quantité prodigieuse de singes qui s'étoient assemblés & rangés par escadrons. Les Macédoniens qui ne pouvoient rien soupçonner de pareil, crurent que c'étoit l'ennemi ; on sonna la bataille, chacun prit les armes & se disposa au combat : mais *Taxile* Prince du pays, qui s'étoit déjà rendu à Alexandre, lui apprit ce que c'étoit que cette prétendue armée, & qu'il ne suffisoit que d'avancer pour la mettre en fuite.

La queue sert souvent aux singes cercopitheques de cinquieme jambe ou de main pour descendre des arbres. Si quelqu'un d'eux est blessé, ils sondent, dit-on, la plaie avec la patte antérieure, & y font entrer adroitement au lieu de charpie, des feuilles qu'ils ont mâchées.

Les femelles des singes portent leurs petits de la même maniere que les Négresses portent leurs enfans. Ces petits se tiennent sur le dos de leur mere avec les pattes de derriere, ils leur embrassent le cou avec les pattes de devant. Quand les femelles veulent donner

à teter à leurs petits, elles les prennent dans leurs pattes antérieures ou bras, & leur présentent la mamelle comme les femmes. Les singes, sur-tout les bleus & rouges, le long de la Gambra, grande riviere de Nigritie en Afrique, sont toujours en troupe trois ou quatre mille ensemble; ils forment, dit-on, des Républiques, où la subordination est fort bien observée: ils voyagent en fort bon ordre sous certains chefs qui sont de la plus grosse espece; l'arriere-garde est toujours composée d'un nombre des plus gros singes, entre lesquels, quand ils parlent leur langage, il y en a dont la voix forte prend au besoin le dessus, & réduit les autres au silence. Leur retraite est toujours un spectacle fort réjouissant pour un Européen; car certains Insulaires les regardent comme une espece d'hommes vagabonds, qui ne veulent pas prendre la peine de se bâtir des cases. Au reste les familles de ces genres d'animaux ne se mêlent gueres, chaque espece habite un quartier différent. Les Negres qui n'ont pas l'usage des armes à feu, ont soin de ne leur décocher des fleches que dans le visage; les blessures qu'ils reçoivent en cet endroit, les font tomber infailliblement, parce qu'ils y portent d'abord leurs pattes. Il arrive quelquefois qu'en tombant, les cercopitheques ou singes à queue prenante accrochent une branche & y entortillent cette cinquiéme main, laquelle s'y roidit de maniere, qu'ils y demeurent suspendus après qu'ils sont morts, qu'ils y pourrissent ou qu'ils y sechent. Dès qu'un des singes est ainsi blessé à mort ou tué, d'autres singes vigoureux poursuivent souvent les Negres jusques dans leurs cases; & si on leur ferme la porte au nez, ils ont la malice de découvrir la maison, de briser les calebasses, & d'emporter tout ce qui leur tombe sous la patte. On trouvera aux articles CERCOPITHEQUE, HOMME SAUVAGE, d'autres détails sur les gestes & les façons d'agir de ce genre d'animaux quadrumanes. Il faut en convenir, le singe n'exécute que les intentions de la nature; on dit tous les jours, le singe n'est qu'une bête: soit, mais c'est une bête qui sent, qui compare, qui semble juger, réfléchir, choisir, & paroît guidée dans tous ses mouvemens par un instinct supérieur, & moins mo-

notone que dans le reste des animaux brutes. Malgré ces avantages, la privation de la parole & de la pensée met un intervalle immense entre les singes & l'homme. On avoit toujours cru jusqu'à présent qu'il n'y avoit que l'homme parmi les animaux, qui fût réellement susceptible de la petite vérole & de la rougeole; mais depuis que les hommes ont élevé dans leurs maisons des singes, l'expérience nous a prouvé le contraire (*a*).

Division des Singes.

Beaucoup d'Auteurs distinguent deux genres de singes: ils appellent *cercopitheques* ceux qui ont une longue

(*a*) Tous les habitans de Saint-Germain-en-Laye, près Paris, furent témoins qu'en 1767 un singe prit la petite vérole en jouant avec des enfans; cet animal en porte même encore les marques. Un événement à-peu-près pareil vient d'être observé à Paris: M. *Paulet*, Bachelier de la Faculté de Paris, convaincu par l'expérience que la rougeole est contagieuse aussi, ayant été appelé au mois de Mars 1770 dans une maison où une jeune fille étoit tombée malade à son retour d'une pension où régnoit cette maladie, il eut grand soin de prévenir les personnes de la maison du danger de la communication, & il les invita à prendre quelques précautions tant sur le singe que sur la cohabitation des autres enfans avec la malade; mais il n'étoit plus temps, car une de ses sœurs qui lui avoit tenu compagnie, ainsi qu'un singe qui couchoit régulièrement tous les soirs sur les pieds du lit de la malade, furent l'un & l'autre attaqués de la rougeole avec presque tous les mêmes symptomes qu'avoit eus la malade. Ce singe fut traité avec les mêmes remedes que les enfans. M. *Paulet* ayant observé l'état du pouls du singe malade, les mouvemens de pulsation étoient, dit-il, si précipités, qu'il étoit presque impossible de les compter. L'artere axillaire dans le singe est celle dont les pulsations sont les plus sensibles, & il prétend qu'on pouvoit alors les évaluer à environ cinq cents par minute. Il faut remarquer que ce singe est de la petite taille, & que la vitesse du pouls dans les animaux est toujours en raison inverse de leur grandeur. Ces faits bien constatés démontrent que la petite vérole & la rougeole ne sont pas des maladies exclusivement attachées à l'espece humaine, puisque le singe en est susceptible. Indépendamment de l'égalité de conformation intérieure & extérieure entre l'homme & cet animal, y auroit-il aussi une analogie d'humeurs qui les rendroit capables l'un & l'autre de développer le levain des maladies citées ci-dessus? Mais l'homme & le singe ne sont pas encore les seuls individus susceptibles de gagner le virus variolique. Nombre d'exemples nous ont fait voir que cette maladie se communique à d'autres êtres, d'un sujet à un autre & par le seul contact. Des Bergers infectés de la petite vérole l'ont communiquée à une brebis, à un troupeau, & celui-ci à un autre: c'est ce qu'on appelle le *claveau*. Un Auteur (*Roder. à Castr. lib. 4. de Meteor. microc. cap. 6.*) rapporte avoir vu un cheval couvert de pustules de petite vérole; & il n'est pas rare que les chevres en soient attaquées, & qu'un grand nombre en périsse. On prétend que c'est la même contagion qui s'est étendue jusqu'en Laponie, (*Jo. Lindestope, lib. de venen. Lipsiæ, 1739. pag. 311.*) & qui a infecté les rhennes. C'est même la seule peste que les Lapons craignent pour ces animaux.

queue : *voyez* CERCOPITHEQUE ; & *cynocéphales* ceux qui n'en ont point, mais qui ont une tête alongée. Ces deux genres comprennent une prodigieuse quantité d'especes, qui different entr'elles en grandeur, en couleur & en beaucoup d'autres manieres.

Parmi les singes qui n'ont point de queue, ou qui l'ont très-courte, on compte l'*orang-outang*, c'est-à-dire, l'*homme sauvage*, ou l'*homme des bois*, qui est le même que le *barris*, l'*homoncule*, ou *pygmée* de Guinée, & le *mamonet* ou *maimon*. C'est le *singe à queue de cochon*. Celui-ci n'a pas les bourses à l'extérieur & la verge saillante comme les singes & les sagouins, le tout est caché sous la peau ; il en faut cependant excepter le temps de l'érection.

Entre les singes à queue, on place le *sagouin*, la *tête de mort*, les *cébus* & le *babouin*.

M. *Brisson* divise les singes en cinq races ; & cette division nous paroît méthodique, curieuse & instructive.

La premiere race comprend les singes qui n'ont point de queue & ont le museau court : il en cite trois especes : 1°. un singe d'Afrique, qui a les oreilles, les ongles & le visage semblables à ces mêmes parties de l'homme. Le poil qui couvre tout le corps, excepté les fesses qui sont nues, est mêlé de verdâtre & de jaunâtre ; le verdâre domine dans la partie supérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure. 2°. Le satyre ou l'homme des bois, nommé *orang-outang* à la Chine. Cet animal qui se trouve aux Indes orientales, dans les forêts du Domaine de Raïa de Carnate, & qui porte à l'extérieur un masque de figure humaine, est dénué à l'intérieur de la pensée & de tout ce qui fait l'homme. Ce n'est dans la vérité qu'un pur animal, brute, mais qui n'a ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons : *voyez* HOMME DES BOIS. 3°. Un singe de Ceylan, c'est le *tardigradus major* ou *paresseux* de *Séba* : voyez PARESSEUX : sa levre supérieure est fendue comme celle d'un lievre ; tous ses ongles sont plats & arrondis, excepté ceux de l'index qui sont recourbés, longs & aigus. Son poil est doux & soyeux, noir en dessus, & jaunâtre sous le ventre,

La seconde race des singes comprend les *cynocéphales* : ils n'ont point de queue, mais ils ont le museau alongé. Il y en a deux especes : 1°. un *singe d'Afrique*, dont le museau ressemble tout-à-fait à celui du chien, tant il est alongé ; ses ongles ne sont point courbés. 2°. Un *cynocéphale de Ceylan*. C'est un petit *paresseux* de *Séba* : il n'a que sept pouces du sommet de la tête à l'anus. Ses oreilles sont rondes, larges, transparentes, glâbres & cendrées. Les jambes sont longues, menues, & couvertes d'un peu de poil : tous les ongles sont plats & arrondis : ceux de l'index sont recourbés & pointus : les poils qui couvrent le corps, sont longs, doux & soyeux, roux sur le dos, & plus clairs sous le ventre dans le mâle : c'est le contraire dans la femelle.

La troisieme race renferme le *singe à queue très-courte ;* tel est le *babouin* (*papio*). Cet animal se trouve dans les déserts de l'Inde, & en grande quantité au Cap de Bonne-Espérance, & dans le Royaume de Loango : il est à-peu-près de la grandeur du dogue ; on le nomme aussi *babon*. Sa tête ressemble assez à celle d'un chien : il n'a point de moustaches, mais ses traits sont laids & affreux ; les dents grosses & bien tranchantes ; les pattes armées d'ongles ; tout le corps couvert de poils épais & d'un brun roussâtre ; les fesses pleines de cicatrices & d'égratignures.

Cette espece de singe a beaucoup de force : il grince continuellement des dents, s'agite & se débat avec colere ; il est insolemment lubrique, & affecte, dit M. *de Buffon*, de se montrer dans cet état, de se toucher & de se satisfaire seul aux yeux de tout le monde. Comme la Nature n'a point voilé ces parties chez le babouin, que ses fesses sont nues, & d'un rouge couleur de sang, les bourses pendantes & couleur de chair, l'anus ouvert, la queue toujours relevée, il semble faire parade de toutes ces nudités, présentant son derriere plutôt que sa tête, sur-tout dès qu'il apperçoit des femmes, vis-à-vis desquelles il déploie une telle effronterie qu'elle ne peut naître que du desir le plus immodéré. (On a vu à Paris un de ces singes mâles ne donner des signes de pudeur qu'envers les hommes qui cherchoient à lui toucher les parties sexuelles ; ce singe portoit son es-

pece de main ſur ſa nudité, & de l'autre il appliquoit des ſoufflets ; l'on nous a aſſuré que les femelles de ces ſinges en ſont autant à l'égard des femmes qui ont la même curioſité.) En un mot l'impudence, ou plutôt la pétulance de cet animal ſe joignant à la méchanceté & à la férocité, rend redoutable cette eſpece, qui vit aſſez ſolitaire dans les bois aux Indes. Le babouin ſe nourrit principalement de fruits, de racines & de grains. Il eſt très-friand de raiſin : *voyez* PAPION.

La quatrieme eſpece comprend les *ſinges* qui ont la queue longue & le muſeau court ; ce ſont des *cercopitheques* : voyez ce mot.

M. *Briſſon* en cite vingt-neuf eſpeces ; ſavoir, 1°. le *ſapajou brun*. 2°. Le *ſapajou noir* : il a ſous la gorge & le menton une eſpece de barbe ronde. 3°. Le *ſapajou cornu* : il a ſur la tête deux bouquets de poils qui lui ſont comme deux eſpeces de petites cornes. Sa couleur eſt d'un noir brunâtre ; ſa queue, qui eſt toujours roulée en ſpirale, s'attache fortement à tout ce qu'elle touche. 4°. Le *ſapajou à queue de renard* : ſes poils ſont noirs, excepté la pointe qui eſt blanche ; ſa gorge & ſon ventre ſont d'un blanc ſale. 5°. Le *petit ſinge negre*. Il eſt très-petit & tout noir : on le trouve au Bréſil ; c'eſt le *cay* des Topinamboux. 6°. Le *ſinge de Guinée*. Sa tête eſt petite, & ſa queue longue ; la couleur de ſon poil eſt mêlée d'ombre, de gris, de brun & de jaune, & reſſemble preſque à celle du dos de notre lievre. 7°. Le *ſinge muſqué* : il a la tête arrondie, le front très-petit & aplati ; le nez court & camus ; la queue arquée ; le poil long & d'un blanc jaunâtre : c'eſt le *caitaja* des Braſiliens ; il répand une forte odeur de muſc. 8°. Le *ſapajou jaune*. Ses oreilles ſont d'un blanc ſale ; le poil eſt blanchâtre près de la peau, & jaunâtre à ſon extrémité extérieure ; les pieds ſont d'un jaune rouſſâtre ; le bout de la queue eſt noir : on trouve cet animal dans la Guinée & dans l'île de Ceylan. 9°. Le *ſinge varié*. Sa face eſt noire ; les poils du deſſus de la tête ſont noirs, mêlés de jaune ; les joues & les côtés du cou ſont blancs à leur origine, enſuite mêlés de noir & de jaune ; ceux du dos ſont noirs & roux ; les pieds ſont noirs ; le deſſous du corps & l'intérieur des

jambes sont blancs, & la queue est grise : c'est la *moné.* 10°. Le *tamarind* : il a la face arrondie, le museau & les yeux noirs, les oreilles rondes, noires & sans poils : la queue couverte de poils roux ; ceux du corps sont longs, gris, mêlés de noir. Cet animal est le grand *cagvi* du Brésil ; & le *pongi* de Congo. 11°. Un petit *singe-lion* du Brésil, qui a été apporté en 1754, à feue Madame la Marquise de Pompadour : il a la tête ronde, couverte de longs poils, & assez semblable à celle d'un lion ; la face nue & brune ; les yeux roux ; les oreilles rondes, unies & cachées sous les poils de la tête ; tous les ongles longs, crochus, aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere, qui sont larges, plats & arrondis. Tout son corps est couvert de poils longs, doux comme de la soie, d'un blanc jaunâtre & luisans : les poils qui entourent la face sont d'un roux foncé & jaunâtre sur la poitrine ; ceux de la queue sont d'un blanc jaunâtre ; les jambes sont rousses ; il y a un peu de noirâtre aux pieds de devant. *Voyez* MARIKINA. 12°. Le petit *singe du Para*. Tout son corps est couvert de poils longs, soyeux, d'un gris blanc argenté ; ceux de la queue sont d'un brun lustré : toute sa face & ses oreilles sont teintes d'un rouge extrêmement vif & éclatant. 13°. Le *singe à queue de rat*. On le trouve en Amérique : il est très-petit ; c'est le *cebus à tête de mort* de *Klein* ou le *monke-je* de *Séba* : il a le nez très-court ; les yeux très-enfoncés ; la tête ronde & couverte de poils d'un noir rougeâtre. Sa face est blanchâtre ; le bout de son nez & le retour de sa bouche sont noirs : il est fort ridé ; il a les oreilles glâbres & grandes ; la queue grosse, longue & semblable à celle d'un rat. Les poils du dos d'un rouge moins foncé que celui de la tête. 14°. Le *sagouin* : voyez ce mot. 15°. Le *singe à queue de lion* : il a le corps couvert de poils d'une longueur médiocre, d'un jaune brun par-tout ; ceux de la gorge sont blancs : la queue est nue dans toute sa longueur, excepté son extrémité qui est garnie d'un bouquet de longs poils. 16°. Le *singe-lion* : il a des poils longs & blanchâtres, qui couvrent son cou & sa poitrine, comme une criniere de lion. Son museau est tout-à-fait brun, & sa tête est

couverte de poils blanchâtres. 17°. Le *singe vert :* il a les oreilles petites & longues ; les joues couvertes de longs poils blancs; ceux de la tête & du dos sont mêlés de gris & de jaunâtre. La queue & tout l'extérieur des jambes sont gris, & l'intérieur blanc, ainsi que toute la partie inférieure du corps : (le véritable singe vert a cependant le poil verdâtre.) 18°. Le grand *singe de la Cochinchine :* il a un collier couleur de marron pourpré. Sa face, ses jambes & ses pieds de derriere sont de la même couleur : il a une espece de barbe jaunâtre, mêlée de blanc ; le dessus de la tête, le corps & le haut des jambes de devant sont gris ; le front, le dessus des épaules, les cuisses & les pieds de devant sont noirs ; la queue & les jambes de devant sont blanches. 19°. Le *singe de Guinée à barbe jaunâtre.* On le trouve en Guinée & au Brésil ; presque tout son poil est noirâtre, excepté à son ventre, où il est d'un gris bleuâtre ; le bout de sa queue & même la moitié, est d'un roux jaunâtre ; son museau est bleuâtre : il a une espece de barbe jaunâtre ; ses jambes & ses pieds sont noirs. 20°. Le *singe rouge* de l'île de Cayenne ou de la Guiane : il est fort gros ; sa couleur est d'un rouge bai foncé ; il fait en criant un bruit effroyable, par le moyen de l'os hyoïde, qui est d'une structure singuliere. 21°. Le *singe blanc à barbe noire :* il se trouve dans le Ceylan : il est tout blanc, excepté sa barbe qui est longue & noire. 22°. Le *singe noir à barbe blanche.* Les habitans de Ceylan le nomment *wandura :* il est tout noir, excepté sa barbe qui est blanche & longue. 23°. Le *singe de Guinée à barbe blanche :* c'est l'*exquima* des Congois. On le trouve en Guinée & au Brésil ; ses poils sont bruns, tiquetés de blanc ; ceux du dos sont de couleur de rouille ; son menton & son ventre sont blancs. Sa barbe, qui est de deux ou trois doigts de long, est très-blanche aussi. 24°. Le *singe barbu :* il est tout couvert de poils noirs, lisses & brillans ; le devant de sa poitrine est blanc ; son menton est orné d'une barbe blanche, longue d'environ six pouces : elle se termine en pointe. 25°. Le *singe barbu à queue de lion :* il a les oreilles petites, le nez camus ; la queue longue, grosse & terminée par un bouquet de longs

poils, comme celle du lion. Le dessus de son corps est couvert de poils noirs, mêlés de poils bruns; ceux du ventre sont blancs: il a au menton une barbe blanche, longue de neuf pouces, & pointue. 26°. Le *singe noir d'Egypte*: il est de la grandeur des grands cynocéphales: il est noir par tout le corps, & sur-tout à sa face, qui est entourée de longs poils noirs: on le trouve en Egypte. 27°. Le *singe roux d'Egypte*: il est de la grandeur d'un chat: il a la tête petite & ronde, la face semblable au visage de l'homme; le corps très-effilé vers les flancs, & la queue longue & rousse, tout son corps est couvert de poils roux; sa face est noire & entourée de tous côtés d'une chevelure blanche; ce qui lui donne l'air d'un vieillard. 28°. Le petit *singe du Mexique*. Sa face est noire, & dénuée de poils jusqu'au-delà des oreilles; le dessus de son corps est varié de brun & de roux; les poils du ventre & des quatre pieds sont blanchâtres; sa queue est rousse, & le reste est noir. 29°. Le *singe belzebut*. Cet animal, qu'on voit à présent au jardin du Roi, ressemble à l'homme par la face. Il l'a effectivement plus aplatie que celle des *babouins* & des *guenons*, sur-tout au-dessus des yeux. Sa face est de couleur roussâtre, & seroit entiérement nue, s'il n'y avoit par-ci par-là quelques poils assez longs: ses oreilles sont noires, nues & faites comme celles de l'homme. Sur les côtés de la tête, au-devant des oreilles, se voit un petit rang de poils. La levre supérieure a un peu de barbe, l'inférieure en a davantage. Les yeux sont fort gros: le front n'a point de cils, mais il est élevé, & le poil qui y croît entre les yeux se dirige en bas & se termine en pointe. Le nez est assez large, long, aplati, & descend avec tout le museau en ligne oblique. Les narines ne sont ouvertes que vers les côtés. Les dents antérieures sont au nombre de quatre à chaque mâchoire, indépendamment des autres dents de chaque côté, qui, sur-tout celles de dessus, sont plus pointues & la moitié plus longues que les autres. Une singularité c'est que ce singe n'a point de salles ou poches au-dessous des joues, où il puisse garder ses alimens. Presque tout son corps est d'un beau noir; les poils des côtés sont roux; toute

la partie inférieure du corps & l'intérieur des jambes, sont d'un blanc jaunâtre: il manque de pouce aux pieds de devant; ses ongles sont noirs. On observe que sa queue, qui est longue, est à son origine fort épaisse, couverte d'un poil serré, noir & se terminant en une pointe; mais elle n'a point de poils en-dessous vers l'extrémité: on y voit une espece de peau noire & semblable pour la dureté à celle de la plante des pieds de l'homme. Cette queue lui sert comme d'une cinquieme jambe: elle fait, de même que la trompe de l'éléphant, l'office de main, & lui sert pour porter sa nourriture à la bouche, & pour tout saisir. Ce singe parut, il y a quelques années à Paris, aux yeux du public, sous les noms singuliers de *diable de l'Inde* ou de *belzebut*. C'est le *cercopithecus major niger faciem humanam referens* de Barrere, *Hist. Nat. de la France Equinox. p. 150.* On l'appelle *coaita* ou *quoata* à la Guiane, & *chamek* au Pérou. C'est le *quatto* de Surinam. Les Hollandois lui donnent le nom de *slinger-aap* (singe voltigeur) qui exprime très-bien l'allure de cet animal. D'autres l'ont appelé *diable des bois*, à cause de sa couleur noire, &c.

Il y a quelques années que je vis un semblable singe à Amsterdam, dans la ménagerie de M. *Bergmeyer*. Il étoit attaché par une chaîne & un anneau, à une longue corde tendue, autour de laquelle il entortilloit sa queue d'une maniere si serrée, que sans autre appui il s'y suspendoit, faisoit toute sorte de tours, & voltigeoit d'une maniere surprenante. Je me souviens que pour avoir voulu badiner avec cet animal, il saisit ma main de sa queue, & la serra assez fortement pour me faire de la douleur: on fut même obligé de frapper l'animal pour lui faire quitter prise. J'eus le temps d'observer que cette espece de singe, sans être méchant, est un peu traître. Je remarquai aussi que le belzebut mange presque de tout ce qu'on lui présente; mais il sembloit préférer les fruits, ainsi que le font toutes les especes de singes. *Dampier* dans ses *Voyages, Edit. Franç. d'Amst. 1711. in-8. T. III. p. 91*, & *Wafer* dont les Voyages sont imprimés à la suite de ceux de *Dampier*, *T. IV. p. 87*, font mention de cette

espece de singes, & ce qu'ils en disent mérite d'avoir place ici. En voici l'extrait.

Ces singes se trouvent à l'île de Serles dans la baie de Campêche, &c. Ce sont les plus laids du genre des quadrumanes. Tout le dessus de leur queue est garni, ainsi que tout le reste du corps, d'un poil rude, long, noir & hérissé. Ils vont vingt ou trente de compagnie, roder dans les bois où ils sautent d'un arbre à l'autre : s'ils trouvent une personne seule, ils font mine de vouloir la dévorer : c'est ce qui arriva à *Dampier*. Les uns craquettoient des dents & faisoient beaucoup de bruit, tandis que d'autres faisoient des grimaces de la bouche, des yeux & mille postures grotesques. Quelques-uns rompoient des branches & les lui jetoient ; d'autres répandoient leur urine & leurs ordures sur lui : le plus gros d'entr'eux descendit de branche en branche, & sauta tout droit contre *Dampier*, ce qui le fit reculer en arriere : bientôt le singe belzebut se prit à une branche avec le bout de sa queue ; là il demeura suspendu en se balançant & lui faisant des mines. Il faut la présence de plusieurs hommes pour les faire enfuir. Les femelles sont fort embarrassées pour sauter après les mâles avec leurs deux petits : elles en portent un sous un de leurs bras, & l'autre, qui est assis sur leur dos, se tient accroché à leur cou avec ses deux pattes de devant. Quand ils veulent passer du sommet d'un arbre à un autre, dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut, ils s'attachent à la queue les uns des autres, & ils se balancent ainsi jusqu'à ce que le dernier attrape une branche de l'arbre voisin, & tire tout le reste après lui. *Wafer* dit que ces singes sont fort gras dans la belle saison, lorsque les fruits sont mûrs : la chair en est bonne à manger.

M. *Vosmaër* vient de donner aussi la description d'un *singe voltigeur américain*, nommé le *siffleur*. Cette espece de singe, dit cet Observateur, est différente des *sapajous à queue prenante* de M. *de Buffon*, & dont il est mention ci-dessus sous le nom de *diable des bois* ou *singe belzebut*, qui est le *singe voltigeur*. Le *siffleur* ressemble plus au *sajou brun* du même Auteur ; cependant il

en differe tant par la forme que par cette propriété naturelle & remarquable qui lui fait donner le nom de *siffleur*. Cette espece de singe est naturellement assez bon, mais il se souvient des personnes qui l'ont offensé, & alors il paroît méchant envers elles, & il crie lorsqu'il se met en colere : mais quand l'animal n'est point provoqué & qu'il est en paix, il siffle comme un homme, & à chaque instant; ce son est monotone, très-fort en commençant & s'affoiblissant par degrés. Ce singe qui se voit aujourd'hui dans le cabinet du Stathouder à la Haye, est grand ou long de quatorze pouces, à prendre du sommet de la tête jusqu'à l'origine de la queue : la face tout autour des yeux & du nez est nue ou pelée, mais un peu plus loin se voient des poils très-courts, gris-bruns, couchés à plat jusques sur les levres : les oreilles sont fort grandes & peu velues : les yeux gros & sans sourcils : le nez plat & les narines ouvertes : les dents antérieures ou incisives sont au nombre de quatre à la mâchoire inférieure, & de trois à la supérieure; les canines sont au nombre de quatre de chaque côté, tant en haut qu'en bas, & une fort grosse défense, &c. Chaque pied est à cinq doigts fort longs & à trois articulations; les deux doigts du milieu sont les plus longs & les pouces les plus courts : les ongles sont noirs, aplatis par les côtés, recourbés en bas & pointus; ceux des pouces des pieds de derriere sont un peu plus larges & mieux arrondis : les doigts sont couverts de poils courts & noirs jusques sur les ongles. La queue est assez longue & garnie jusqu'au bout d'un poil noir, fort serré : la couleur du dos est d'un brun obscur, plus clair aux flancs & à la poitrine : la tête & les pieds de derriere tirent plus sur le noir : l'articulation supérieure des pieds antérieurs est en devant d'un jaune brunâtre-clair : la face chauve & d'un gris roussâtre, donne à ce singe une figure de masque. Quoique sa queue soit totalement velue, il en fait le même usage que le précédent, pour tout saisir, pour se tenir ferme en montant & en descendant, ou pour soulever sa chaîne dans les maisons lorsqu'il grimpe, & souvent on le voit au moyen de cette queue ramasser à terre & porter en haut plusieurs choses qu'on lui jette. Il prend

plaisir à voltiger suspendu uniquement à sa queue, & la plupart du temps il marche en portant le bout de cette espece de main recourbé. Il est très-friand d'œufs & d'araignées, qu'il cherche par-tout. Au reste il mange & boit volontiers de tout. Celui qui a vécu pendant plusieurs années à la ménagerie du Stathouder ne refusoit pas l'eau-de-vie de genievre : c'étoit un mâle d'un tempérament fort chaud; souvent il se lavoit toute la face avec sa propre urine, qu'il recevoit à cet effet dans ses pattes antérieures.

La cinquieme race est composée de singes qui ont la queue & le museau alongés; ce sont les *cercopitheques cynocéphales* : il y en a trois especes : 1°. le *cercopitheque cynocéphale d'Afrique*, il ne differe du singe ordinaire que parce qu'il a une queue & par son museau alongé comme celui d'un chien; 2°. le *singe makaquo* ou *makaque*, voyez ce mot; 3°. le *magot* ou *tartarin*, voyez MAGOT.

M. *de Buffon*, dont le pinceau philosophique sait exprimer d'une maniere forte & précise la différence ou les rapports d'identité des animaux quadrupedes, veut (dans son premier Volume de l'Histoire des Singes), que le nom de *singe* ne soit donné qu'à un animal sans queue, dont la face est aplatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles ressemblent à ceux de l'homme, & qui, comme lui, ne marchent que sur deux pieds, tels que le *gibbon*, le *pitheque*, le *pongos* ou l'*orang-outang*. Cette définition exclut de la famille des singes proprement dits, tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long, tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus, tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds, en un mot tous ceux qui n'ont aucune relation à l'homme, tels que les *babouins*. Cette seconde famille est donc d'un genre différent; elle a la queue courte, la face alongée, le museau large & relevé, les dents canines plus grosses à proportion que celles de l'homme, & des callosités sur les fesses; tels que le *papion*, le *mandrill*, l'*ouanderou*. La troisieme famille est composée d'individus ou d'especes encore plus éloignées du singe; elle

comprend

comprend les *guenons*, les *sapajous* & les *sagouins*, qui ont la queue aussi longue ou plus longue que le corps ; elle renferme aussi les *makis* & les autres quadrumanes qui ont le museau mince & pointu ; & parmi les guenons on comprend les *makaques* de Congo, les *patas* du Sénégal, les *malbrouchs* de Bengale, les *mangabeys* de Madagascar, la *mone*, le *callitriche*, ou singe vert, le *moustac* de Guinée, le *talapoin* de Siam, & le *douc* ou singe de la Cochinchine.

M. *de Buffon* prétend que le *magot* fait la nuance entre les singes & les babouins ; il a le museau alongé & de grosses dents canines, avec l'apparence d'une queue. De même cet Auteur dit que le *maimon* fait l'espece intermédiaire entre les guenons & les babouins : il se trouve à Sumatra ; sa queue est dégarnie de poils, & les Auteurs l'ont désigné par le nom de *singe à queue de cochon*, ou de *singe à queue de rat.*

Le même Observateur Naturaliste prétend qu'il ne se trouve dans le nouveau Continent ni singes, ni babouins, ni guenons, & qu'il n'existe dans l'ancien Continent ni sapajous, ni sagouins. Les guenons ou monkies ont les fesses pelées & les callosités naturelles & inhérentes à ces parties. Ces especes ont des abajoues, c'est-à-dire, des poches au bas des joues, où elles peuvent garder leurs alimens : les narines sont ouvertes au dessous du nez comme chez l'homme ; *voyez* GUENON. Les sapajous & les sagouins ont la cloison des narines fort épaisse, & ces mêmes narines ouvertes sur les côtés du nez : ils ont du poil sur les fesses & point de callosités ni d'abajoues. Tous les sapajous se servent de leur queue comme d'un doigt pour s'accrocher, & même pour saisir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main. On connoît six ou sept especes de sapajous & six especes de sagouins, dont la plupart ont des variétés ; trois singes, trois babouins, neuf guenons & les deux intermédiaires cités ; en tout trente especes.

Selon M. *de Buffon*, l'homme est le seul animal qui soit bimane & bipede, c'est-à-dire, qui ait deux mains & deux pieds ; le lamentin est bimane & le singe est quadrumane, ainsi que le sarigue, la marmose, le cayo-

pollin, le tarsier, le phalanger, les makis, &c. Il paroît que les ours, les marmotes, les coatis, les agoutis, les écureuils, les rats & beaucoup d'autres qui se servent de leurs pieds de devant comme de mains pour saisir & porter à leur gueule, doivent être des quadrumanes ou des quadrupedes ambigus, disons des bimanes & des bipedes d'un genre particulier; ainsi les quadrumanes remplissent le grand intervalle qui se trouve entre l'homme & les quadrupedes, & les bimanes sont un terme moyen dans la distance encore plus grande de l'homme aux cétacées. Les quadrupedes avec des ailes membraneuses font la nuance des quadrupedes aux oiseaux, & les fissipedes qui se servent de leurs pieds comme de mains, remplissent tous les degrés qui se trouvent entre les quadrumanes & les quadrupedes.

Il nous reste maintenant à parler de plusieurs sortes de singes qui n'ont point de noms particuliers.

Singe des Antilles. Selon le Pere *Lecomte*, ce sont les plus industrieux de tous les singes ; ils semblent réunir toutes les especes d'instincts qu'ont les diverses sortes de singes ; ils ont sur-tout un discernement particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & se défendre.

Singes blancs du Royaume de Bambuck : ils sont d'une blancheur beaucoup plus éclatante que les lapins blancs d'Europe : ils ont les yeux rouges : on les apprivoise aisément dans leur jeunesse ; mais quand ils sont vieux ils sont fort méchans : dès qu'on les enleve de leur pays, ils deviennent tristes, refusent la nourriture, & meurent.

Singes bleus et rouges de la Gambra : il y en a une immense quantité de différentes especes : ils sautent d'arbres en arbres, & ne descendent point à terre, à moins qu'il n'y ait un voyage considérable à faire ; alors ils se rassemblent, & marchent au signal commun, dans le meilleur ordre possible : ils sont très-hardis, crient beaucoup la nuit ; ils entrelacent les branches de maniere à se former une sorte d'habitation qui les garantit de la trop grande ardeur du soleil.

Singes du Cap-Vert : on ne les y trouve que dans la seule île de Saint-Jago : on les nomme *jackanapes*,

ils sont très-bien proportionnés : ils multiplient dans les montagnes, où il y en a un fort grand nombre. *Hist. Génér. des Voy.*

SINGES DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il y en a un très-grand nombre : ils ressemblent assez à ceux des autres contrées de l'Afrique : ils dévastent les jardins fruitiers avec acharnement & avec adresse ; & les précautions qu'ils prennent pour leur sureté sont admirables.

SINGE CAPUCIN : *voyez* SAJOU.

SINGES DE LA COCHINCHINE : *voyez* DOUC.

SINGES DE LA CÔTE D'OR : leur abondance est incroyable ; & *Smith* assure qu'on en compte plus de cinquante sortes. Ils causent une infinité de désordres, sur-tout une espece qui est si féroce qu'on ne peut l'apprivoiser : elle multiple étrangement : les Negres sont souvent obligés de faire la garde pour se défendre de leurs attaques ; & souvent les singes ont la malice, quand ils sont supérieurs en force, de crever les yeux aux Negres : ils sont puants & farouches. Les Hollandois leur donnent le nom de *singes barbus*. Il y en a qui ont la barbe blanche & le corps moucheté, le poil du ventre blanc, avec une raie brune sur le dos, & les pieds blancs, ainsi que la queue. On y trouve aussi le *singe monkeis* ou *manikins* : les Negres emploient leur peau à faire des *fitis*, espece de bonnets dont ils se couvrent la tête ; elles se vendent jusqu'à une guinée dans le pays. Quand ils sont dans une piece de millet, leur friandise cause plus de dommage que leur larcin ; car en prenant les tiges ils examinent soigneusement l'épi ; & s'ils n'en sont pas satisfaits, ils le jettent pour en choisir un autre. L'on y trouve encore le *singe boggo*, que les Blancs nomment *mandrill*. On accuse les Negres de se livrer aux plus honteux désordres avec les femelles de ces singes ; tandis que les mâles d'entre ceux-ci fournissent des exemples de leur passion pour les Négresses qu'ils trouvent à l'écart, & qu'ils caressent jusqu'à l'excès, en les saisissant de force. Ce singe-boggo, qu'on prendroit pour un petit homme, a la tête grosse, le nez petit, les levres minces, la bouche grande, la peau du visage blanche, mais très-ridée, les dents larges &

jaunes. Ces singes ne marchent que sur deux pieds : ils ont naturellement le nez morveux, & semblent prendre beaucoup de plaisir à se le lécher avec la langue : ces singes ont beaucoup de rapport avec ceux du Sénégal : *voyez* MANDRILL.

SINGES HURLEURS : on a donné ce nom à des especes de sapajous, tels que l'*ouarine* & l'*alouate* : voy. ces mots.

SINGES DE L'ILE DE CEYLAN : il y en a beaucoup, & il s'en trouve quelques especes particulieres à cette Ile, qui sont aussi grands que nos épagneuls : ils ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche qui va d'une oreille à l'autre : on les prendroit pour des vieillards. On en voit d'autres de la même grosseur, mais d'une couleur différente : on les nomme *Ouanderons* : voyez ce mot.

SINGES DE MADAGASCAR : il y en a de différentes especes ; ce sont des singes à longue queue : selon M. *de Buffon*, ils paroissent faire la nuance entre les makis & les guenons. On distingue sur-tout le *mangabey*. Ses paupieres sont nues & d'une blancheur frappante ; ses sourcils sont d'un poil noir & hérissé, les oreilles noires & presque nues ; le museau gros, large & alongé, avec un bourrelet saillant autour des yeux. Ces singes varient pour les couleurs ; leur poil est long & touffu, brun sur les parties supérieures du corps, & gris sur les parties inférieures. Il y a des mangabeys, qui ont un cercle de poil blanc en forme de collier autour du cou, & en forme de barbe autour des joues ; ils marchent à quatre pieds, & ont à-peu-près un pied & demi de longueur, depuis le bout du museau, jusqu'à l'origine de la queue : ils ont des abajoues qui forment comme deux poches dans leurs joues, où ils peuvent conserver des provisions de bouche pour un jour ou deux ; ils portent la queue relevée ; ils ont aussi des callosités sur les fesses ; leurs ongles sont plats, & le bout des doigts fort gros.

SINGE MUSQUÉ ou SINGE PLEUREUR : *voy. à l'art.* SAI.

SINGES DU PAYS DE BENGALE : ce sont la plupart des guenons, parmi lesquelles on distingue le *malbrouck* & le *bonnet chinois*. Ces deux especes sont habiles au butin, s'enfuient en courant à trois pieds, & tiennent

leur provision dans la main gauche : elles ne s'apprivoisent qu'à demi, & ne produisent pas dans l'état de servitude ou d'esclavage ; il faut qu'elles soient en liberté dans les bois. Il n'est pas rare de voir ces quadrumanes descendre sur les bords des fleuves & de la mer pour attraper des poissons & des crabes ; ils mettent leur queue entre les pinces du crabe, & dès qu'elles serrent, ils l'enlevent brusquement, & l'emportent pour le manger à leur aise. On les prend par le moyen des noix de cocos, où l'on fait une petite ouverture ; ils y fourrent la patte avec peine, à dessein d'attirer la liqueur pour la boire, & le noyau pour le manger ; mais les gens qui sont à l'affut les prennent avant qu'ils puissent se dégager. Dans les Provinces de l'Inde habitées par les Bramans, ces singes entrent à toute heure dans les maisons où l'on vend des fruits & des légumes : les habitans respectent trop ces animaux pour oser rien leur faire. Croiroit-on que dans Amadabad, Capitale de Guzarate, il y a trois Hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les singes estropiés, invalides, & même ceux qui sans être malades viennent y demeurer. Deux fois par semaine les singes du voisinage de cette ville se rendent tous ensemble dans les rues, ensuite ils montent sur les maisons, qui ont chacune une petite terrasse, où les habitans n'ont pas manqué de déposer du riz, du millet, des cannes à sucre ; autrement les singes découvriroient les maisons, & y causeroient un grand désordre. Les serpens sont les plus grands ennemis de ces singes : *voyez* MALBROUCH.

SINGES DU PAYS DE HONDURAS : on prétend que cette sorte de quadrupedes est l'*ignavus* des Naturalistes, que quelques-uns ont nommé *aï* ou *paresseux* : voyez ce mot.

SINGES DE LA PARTIE OCCIDENTALE D'AFRIQUE : il y en a un très-grand nombre, sur-tout dans les terres de la concession de la Compagnie, depuis Arguim jusqu'à la riviere de Serra-liona ; & les especes différentes ne se mêlent point les unes avec les autres, de maniere que dans un même canton on n'en trouve jamais de deux sortes.

SINGES DU PÉROU. Les Indiens les nomment *caras*

chupa. Ils ont la queue pelée, les dents continues, deux peaux qui leur couvrent l'estomac & le ventre, comme une veste, dans lesquelles ils mettent leurs petits quand ils fuient. *Frezier* dit que ces animaux sont aussi très-communs à la Louisiane ; ce ne sont peut-être que des especes de *didelphes* : voyez ce mot.

SINGE A QUEUE : *voyez* CERCOPITHEQUE. Les singes sans queue sont désignés sous le nom de *cynocéphales*. Le *singe à queue de rat* est le *saki* : voyez ce mot.

SINGES ROUGES. Les Negres les appellent *patas* : voyez ce mot.

SINGES DE SAINT-JACQUES : *voyez* SINGE VERT.

SINGES DU SÉNÉGAL : il y en a de plusieurs especes. Il y a les singes *ginous*, dont la queue est fort longue, & quelques *magots* : ceux-ci n'ont point de queue. L'on donne le nom de *pleureurs* à ceux de la premiere espece, à cause de leur cri enfantin & gémissant. *Froger* assure que plusieurs de ces singes enlevent souvent de jeunes filles Négresses de huit ou neuf ans, & qu'il est fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Les Negres mangent la chair de ces singes, comme un mets délicieux : les uns la préparent avec du riz ; d'autres la font sécher & fumer comme nos jambons. On trouve aussi dans le pays du Sénégal le *quojavoran* : voyez ce mot. C'est peut-être le *orang-outang de Borneo*, & le *champanez des Anglois* : en ce cas ce seroit l'*homme des bois* : voyez CHAMPANZÉE.

SINGE VARIÉ ou SINGE VIEILLARD. C'est la guenon appelée *mone*. Elle a des callosités sur les fesses ; sa tête est petite & ronde, son museau gros & court, sa face couleur de chair basanée ; elle a un bandeau de poil gris sur le front, une bande de poils noirs qui s'étend des yeux aux oreilles ; elle a une espece de barbe grise formée par les poils de la gorge & du dessous du cou, qui sont plus longs que les autres, ce qui lui a fait donner le nom de *vieillard* : on l'a nommé aussi *singe varié*, à cause de la diversité de ses couleurs ; son poil est d'un noir roussâtre sous la poitrine, & blanchâtre sous le ventre. La mone se trouve en Perse, en Barbarie, en Arabie & dans les pays les moins chauds de l'Afrique & des Indes. Elle est vive, alerte, d'un

naturel assez doux, s'apprivoise aisément; susceptible d'éducation, timide par nature, on la rend obéissante en la menaçant. Elle se nourrit de fruits, de viande cuite, de légumes & d'insectes; elle est même si friande de ce dernier mets, qu'elle va quelquefois soulever & renverser des pierres pour découvrir & attraper des fourmis & autres insectes qui sont dessous, & qu'elle dévore aussi-tôt. Ses joues ou abajoues sont comme deux poches qui lui servent de magasin, pour conserver des provisions d'alimens pour un ou deux jours.

SINGE VERT ou CALLITRICHE, *callithrix*. Espece de guenon d'un beau poil verdâtre & de couleur vive. On le trouve dans la partie méridionale de la Mauritanie au Sénégal, & dans les îles voisines du Cap-Vert: nos Gens de Mer l'appellent *singe de S. Jacques*. Les callitriches vivent en société, grimpent très-lestement jusqu'au faîte des arbres, s'élancent de branche en branche, de cime en cime dans le plus grand silence. Ce n'est que lorsque ces animaux s'avisent de casser les branches & de les laisser tomber à terre, que le Voyageur les apperçoit. Au reste la chasse de ces animaux est facile & nullement dangereuse. Les premiers coups de fusil ne les effraie point, les blessures mêmes ne leur arrachent aucun cri; ils voient tomber & périr leurs camarades sans effroi; il n'y a que le feu le plus vif du Chasseur qui puisse leur inspirer de la terreur: alors les uns se cachent derriere les arbres, d'autres se réunissent en troupes, grincent des dents, frémissent de colere, & toute leur fureur se réduit à des menaces: il n'en est pas de même de toutes les especes de singes.

SINGE VIEILLARD: voyez *Singe varié*.

SINGES VOLANS. Divers Ecrivains, & sur-tout *Helbigius*, prétendent qu'il y a aux Indes des singes volans; mais nous croyons que l'Auteur, enthousiasmé par une imagination vive, a ainsi nommé un animal qui n'est au plus qu'un *écureuil volant*, autrement appelé *chat volant*; voyez ce mot. L'on vient de donner à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé un véritable écureuil volant, qui est du volume du plus gros chat.

SINGE VOLTIGEUR. Voyez ci-dessus l'histoire du *Singe Belzebut*.

Chasse des Singes, & propriété de leur chair en Médecine.

Dans la description historique que nous venons de faire de ces animaux, nous avons dit que les Negres les tuent, ou leur lancent des fleches dans le visage; nous avons dit encore que leur instinct d'imitation en fait peut-être tout le mérite & l'utilité. Dans les endroits où croissent le poivre & le coco, les Indiens se servent de cette adresse pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir sans leur secours: ils montent sur les premieres branches, ils en cassent les extrémités où est le fruit, l'arrangent par terre comme par jeu & se retirent: les singes qui les ont examinés, viennent aussitôt après sur les mêmes arbres, les dépouillent jusqu'à la cime & disposent ces branches comme ils l'ont vu faire aux Indiens; ceux-ci reviennent pendant la nuit & enlevent la récolte. Les hommes se servent aussi de cet instinct imitateur qu'ont les singes pour les prendre: les uns portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le visage devant eux, & y substituent adroitement de la glu, puis ils se retirent: les singes qui les ont vus de dessus un arbre ou un rocher, s'approchent de ces coupes pour en faire de même; mais ils s'aveuglent & se mettent dans l'impossiblité de fuir. D'autres portent des bottes qu'ils mettent & ôtent plusieurs fois, & ils en laissent de petites enduites de glu; quand ils sont retirés les singes viennent pour les mettre, & ne peuvent guere les ôter ni éviter le Chasseur. Quelquefois on porte encore des miroirs où l'on se regarde à différentes reprises, & l'on en laisse d'autres où il y a des ressors qui se relâchant serrent dès qu'on les touche; le singe vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & aussi-tôt il se trouve les deux pattes de devant engagées & hors d'état de faire un pas. Les habitans de S. Vincent-le-blanc les prennent à la chasse avec des fausses trappes & autres machines; ils mettent les petits en cage pour pouvoir attraper ensuite le pere & la mere; il les traitent un peu rudement & les font crier, alors les singes accourent. D'autres fois on laisse près de leur domicile des boissons fortes & enivrantes, & dont on feint de boire devant eux;

dès qu'on s'est retiré ils viennent goûter de ce breuvage en criant *chin-chin*, & ils s'enivrent si bien qu'ils s'endorment ; alors les Chasseurs les prennent aisément. On reconnoît les pays qui n'ont pas été habités par la familiarité de ces animaux.

La chair du singe est astringente ; quoique filandreuse, bien des personnes en mangent, sur-tout à Cayenne. M. *de la Condamine* nous apprend que les singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens & habitans voisins de la riviere des Amazones. (*Mém. de l'Académ. 1745.*) Leur graisse est nervale & résolutive ; on la recommande dans la rigidité des articulations. On trouve quelquefois dans la vésicule du fiel d'une espece de singe des Indes une pierre grosse comme une noisette, que les Indiens vendent plus de cent écus, dit *Tavernier* : les Indiens n'en permettent pas l'exportation ; ils en font des présens aux Ambassadeurs. Ces pierres ont les mêmes propriétés que le bézoard le plus précieux : *voyez* BÉZOARD.

SINGE DE MER. Poisson ou animal de mer qui se pêche dans la rade de Juida : il n'a point d'écailles, sa peau est tiquetée comme celle du requin ; elle est d'un beau noir brillant quand l'animal est en vie, mais elle perd tout son lustre dès qu'il est mort : sa chair est bonne sans être extrêmement délicate. Les Européens lui trouvent le goût du bœuf maigre. Cet animal se nourrit de poissons & d'herbes marines ; on le prend à la ligne, ou avec le harpon lorsqu'il approche assez d'un vaisseau pour recevoir le coup. Ce poisson est ordinairement fort gros ; il s'en trouve d'environ dix pieds de long, il est large de trois ou quatre pieds ; il se termine en queue ronde & fort longue. Son nom lui vient de la forme de sa tête & de sa queue : il a la tête ronde & les yeux petits ; le poil qui est entre le nez & les levres a l'apparence de deux moustaches ; le menton est fort court, & le cou parfaitement distingué du corps ; le sommet de la tête est couvert d'une excroissance qu'on prendroit pour une couronne : il a quatre nageoires & deux autres excroissances, dont la plus grande qui est à l'extrémité du cou a la forme d'une spatule ; elle est longue, large & très forte ; celle de la

queue eſt un peu plus petite : ces quatre nageoires reſſemblent à la barbe ou aux fanons d'une baleine ; on peut donner le nom de mains aux deux premieres, ſi l'on veut conſidérer leur uſage plutôt que leur forme ; elles peuvent ſe joindre au deſſous du ventre ou ſur le cou, & porter à la gueule tout ce qu'elles ſaiſiſſent ; les deux autres nageoires ſont placées au deſſous du ventre, & ſont plus petites que celles du devant.

Le *ſinge de mer* eſt un animal fort vif & qui nage avec beaucoup de légéreté ; lorſqu'il ſe montre ſur la ſurface de l'eau, avant qu'il ait ſaiſi l'hameçon, ſes mouvemens & ſes ſauts ſont fort amuſans : il s'approche de l'amorce, il l'obſerve, y touche du bout des levres, ſe retire, & vient enfin pour l'avaler ; mais auſſi-tôt qu'il ſe trouve pris, il fait cent contorſions qui réjouiſſent beaucoup les ſpectateurs. Il y a des Auteurs qui font mention d'un autre ſinge de mer, qui eſt peut-être la petite eſpece. *Rondelet* dit qu'on peut donner ce nom au *perce-pierre*, poiſſon de la Méditerranée : *voyez ce mot*.

SIN-KOO. Arbre odoriférant du Japon, que *Kæmpfer* prend pour le *bois d'aigle*, & dont la partie la plus réſineuſe, la plus aromatique porte le nom de *calambac*. Cet arbre ne ſe trouve que dans les endroits les plus reculés des bois & des montagnes du Japon. Son tronc, dit *Kæmpfer*, eſt haut d'une coudée, droit, mince, d'un beau vert, fort garni de feuilles & diviſé en deux tiges principales ; ſes feuilles qui naiſſent alternes, reſſemblent à celles du pêcher ; elles ſont vertes, ſans découpure. L'odeur du ſin-koo ſi vantée & qui rend ſon bois ſi précieux, ne ſe fait bien ſentir que lorſqu'il eſt deſſéché & très-vieux : *voy.* BOIS D'AIGLE.

SINOPLE. C'eſt une mine de fer calciforme, mêlée à de la terre ſiliceuſe : elle eſt aſſez rare ; on la trouve en Boheme.

SINTER. Nom que les Mineurs Allemands donnent au guhr durci, mameloné, ou en végétation & blanc, & qui eſt une ſorte de *flos ferri* : on en trouve beaucoup à Freyberg en Saxe & en Thuringe : *voy.* FLEUR DE FER.

SIOUANNA, eſt un très-bel arbriſſeau des Indes Orientales. Ses fleurs ſont en ombelles, & portées ſur

les branches inférieures ainſi que les baies, qu'on eſtime preſqu'autant que la racine de cet arbriſſeau contre le venin des ſerpens dangereux.

SIPANAOU. Arbre de la Guiane ; il y en a de blancs & de rouges : on les emploie pour conſtruire des canots : ce bois eſt aſſez dur à travailler, mais très-facile à ſe fendre ; on préfere le rouge ; il a la propriété de cauſer de la démangeaiſon quand il eſt nouvellement employé. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

SIRAMANGHITS. Arbre aromatique de l'île de Madagaſcar, dont les feuilles ont l'odeur du bois de ſantal & l'écorce celle du clou de girofle : il produit auſſi une réſine jaune, odoriférante : c'eſt une eſpece de *bois d'Inde* ou de *Malabathrum.*

SIRENES, *ſirenæ*, *nereïdes*, *&c.* ſont des monſtres marins fabuleux auxquels on a donné la tête & le corps de femme juſqu'à la ceinture, & la forme de poiſſon de la ceinture en bas : *voyez* HOMME MARIN.

SIRINGA : *voyez* SERINGAT.

SISON ou AMOME, *ſium aromaticum, aut amomum officinarum falſum.* Cette plante qui ſe multiplie aiſément, croît aux lieux humides, le long des haies & des foſſés : on la cultive auſſi dans les jardins ; ſa racine eſt ſimple pour l'ordinaire, blanche, ligneuſe, d'un goût de panais, un peu aromatique : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges hautes d'environ deux pieds, de moyenne groſſeur, rondes, moelleuſes, fermes, liſſes, noueuſes & rameuſes : ſes feuilles ſont ailées, comme celles du panais, rangées alternativement le long de la tige, du reſte ſemblables à celles du chervi, tendres, oblongues, crenelées à leurs bords : ſes fleurs naiſſent en été ſur des ombelles aux ſommets, elles ſont compoſées chacune de cinq feuilles blanches, taillées en cœur & diſpoſées en roſe ; elles ſont ſuivies par des ſemences jointes deux à deux, menues, arrondies, cannelées ſur le dos, brunâtres & d'un goût aromatique : on nous apporte quelquefois cette ſemence du Levant, elle a l'odeur du véritable amome en grappes, dont nous avons parlé. C'eſt une des quatre ſemences chaudes mineures, qui ſont celles d'*ache* ou de *perſil*, d'*ammi*, de *panais ſauvage* & d'*amome :* cette graine qui

abonde en huile essentielle aromatique, est propre pour la colique venteuse.

SKRABEN. C'est une espece d'oie des îles de Feroë, dont il est fait mention dans les *Actes de Coppenhague 1671 & 1672, obs. 49*, & dans les *Collect. Academ. t. IV, p. 199.* Cet oiseau fait son nid dans la terre, en grattant avec ses ongles, & fouillant avec son bec: il se fait de la sorte un trou sous terre à la profondeur de huit ou dix pieds, & choisit le voisinage d'une pierre pour plus grande sureté; il ne couve jamais qu'un œuf à la fois. Quand le petit est éclos, il le quitte pendant le jour, & lui donne à manger pendant la nuit: si par hasard il oublie de sortir de son nid dès le matin, il y reste toute la journée, & ne va que la nuit suivante chercher dans la mer la provision qui doit servir pour la nuit d'après. Quoique ce petit ne mange qu'une fois le jour, il devient cependant plus gras que l'oie commune, & les habitans de ces îles sont obligés de les saler pour l'hiver, autrement ils ne pourroient les manger: ils se servent de sa graisse pour mettre dans leurs lampes; ils prennent volontiers le petit dans le nid, mais pour la mere ils ne s'en soucient pas.

SKUEN. Autre oiseau aquatique de l'île de Feroë, dont les Auteurs cités ci-dessus font mention. Cet oiseau est de la taille du corbeau; il est très-redoutable quand il s'agit de défendre ses œufs ou ses petits: on doit alors prendre garde à soi en passant devant son nid; car il fond sur la tête des passans avec une intrépidité étonnante, & leur fait souvent beaucoup de mal avec ses ailes; aussi les habitans du pays qui connoissent le dangereux instinct de cet oiseau, ont la précaution de mettre sur leur tête un couteau la pointe en haut; & l'oiseau furieux venant fondre sur eux, se perce lui-même de part en part.

SLAMI-MOKESKI. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

SLANTZA. Arbuste fort commun dans le pays des Kamtschadales: on diroit un petit cedre rampant; ses cônes ou fruits sont moitié plus petits que ceux du cedre; les habitans du pays les mangent: souvent ils les font bouillir dans de l'eau qu'ils boivent ensuite pour arrêter le cours de ventre. Des Matelots Russes re-

gardent cette boisson comme un spécifique contre le scorbut.

SLOANE, *sloana.* On a donné le nom d'un Savant Anglois à un genre de plante dont la fleur est ou monopétale en forme de cloche, profondément découpée, ou sans pétales, & composée de plusieurs étamines, au milieu desquelles s'éleve un pistil qui se change en un fruit arrondi, membraneux & hérissé de pointes. La robe de ce fruit s'ouvre en quatre parties, & laisse sortir des semences oblongues, enveloppées dans une capsule charnue (*Plumier*).

SMARAGDO-PRASE. Espece de *péridot* tendre. *Voyez ce mot.* Ce n'est souvent qu'un spath fusible vert.

SMECTIS ou SMECTITE ou SMECTIN. Terre grasse plus ou moins compacte, ou espece de pierre savonneuse qui devient luisante quand on la frotte, d'une couleur tantôt jaunâtre, tantôt noire, &c. on s'en sert comme du savon. Les Cardeurs de laine en font usage sous le nom de *soletard.* On en trouve en France qui ressemble à une terre à foulon savonneuse & feuilletée. *Voyez les articles* TERRE SAVONNEUSE, PIERRE SAVONNEUSE & STÉATITE.

SNAK. Animal quadrupede des campagnes de Neiska en Tartarie, & qu'on ne voit point ailleurs. Selon *Gesner*, son poil est gris. Le snak est grand comme une brebis: il est armé de deux petites cornes; il court avec beaucoup de vîtesse: on le voit paître en troupe sur les frontieres de la Podolie. Quand le Kan des Tartares veut se donner le plaisir de la chasse du snak, il fait environner les pâturages, où il y en a quelquefois des troupeaux de cinq cents & de deux mille; & au bruit des cors de chasse ces animaux courent çà & là, cherchent à fuir, & voulant forcer les passages tombent de lassitude & meurent sous les coups des Tartares. Cet animal est l'*akoim* des Turcs, le *salhac* des Polonois, l'*akkim-albo* des Tartares, le *seigak* des Russes ou Moscovites, & peut-être le *colon* des Anciens. Les Turcs font de sa corne de fort beaux manches de couteaux & de sabres.

Les petits du snak sont de couleur rousse: ils ont le museau pointu comme le porc: la femelle fait deux

petits à la fois : ils souffrent plus patiemment la faim que le froid : ils craignent les loups quand la terre est couverte de neige ; dans ce temps ils se retirent dans les forêts avec les buffles. Les femelles ont des cornes comme les mâles. Ces cornes ne sont ni droites, ni tortues : trop long-temps exposées au soleil & à la pluie elles deviennent comme du bois : elles sont un peu courbées par le bout, solides, de la grosseur d'un bâton par le bas, transparentes au soleil & à la lumiere d'une chandelle.

SOAJER & SOA-AGER. Especes de lézards des îles de Ceylan & d'Amboine. *Voyez les art.* LÉGUANA & LÉZARDS D'AMBOINE.

SOCO. Espece de héron du Brésil. *Voyez* HÉRON.

SOHIATAN. Nom que les Sauvages de l'Amérique donnent à une espece de rat dont ils se nourrissent. On dit que sa chair est aussi bonne & aussi délicate que celle des levrauts.

SOIE, *serica.* C'est le nom que l'on donne à cette substance soyeuse que la chenille du pin, l'araignée & le ver à soie filent pour différentes nécessités : voyez à chacun de ces mots l'histoire de ces sortes de soies. On dit aussi *soie de cochon ;* c'est une sorte de crin : *voyez au mot* POIL. La soie de perles est l'ardassine : *voyez* ABLAQUE.

SOIE DE MER ou POIL AQUATIQUE. C'est le *gordius.* Voyez ce mot.

SOL, *solum*, se dit en Histoire Naturelle d'un terrain, d'un fonds, d'une étendue de terre. On dit un sol sablonneux, &c.

SOLANOIDE ou DULCAMERE BATARDE ; *solanoïdes Americana, circeæ foliis canescentibus.* (C'est le *rivina* de *Linnæus*). Plante dont la fleur est en rose à cinq pétales : son pistil se change en un fruit rond & pulpeux qui renferme une semence dure : ce fruit broyé donne une teinture rougeâtre. *Miller* assure que les *solanoïdes* sont originaires des contrées les plus chaudes de l'Amérique, d'où l'on a apporté en Europe leurs semences. Ce genre de plante n'est pas rare aujourd'hui dans les jardins des Curieux.

SOLANUM. Genre de plante dont *Tournefort* compte trente-quatre especes, entre lesquelles il y en a une principalement d'usage en Médecine; *voyez* MORELLE : & une autre en aliment; *voyez* POMME DE TERRE & TOPINAMBOUR *à l'artic.* BATATTE. A l'égard du solanum furieux, *solanum lethale somniferum*, voyez à l'article MORELLE.

SOLDANELLE ou CHOU DE MER, *soldanella marina.* Plante qui croît fréquemment sur les rivages sablonneux de la mer: sa racine est menue & fibreuse; elle pousse plusieurs tiges grêles, pliantes, sarmenteuses, rougeâtres & rampantes sur terre; ses feuilles sont presque rondes, lisses, luisantes, semblables à celles de la petite chelidoine, mais plus épaisses, remplies d'un suc laiteux, attachées à des queues longues: ses fleurs sont des cloches à bords renversés, comme dans les autres especes de liseron, assez grandes, de couleur purpurine : elles paroissent en été; leurs étamines sont cinq filets plats: aux fleurs succedent des fruits arrondis, membraneux, qui renferment des semences anguleuses & noires pour l'ordinaire.

On nous envoie cette plante séchée toute entiere avec sa racine: elle a un goût âcre, amer & un peu salé; on la regarde comme un bon purgatif hydragogue; & l'on s'en sert avec succès dans l'hydropisie, la paralysie & dans les rhumatismes. On donne la poudre de cette plante seche, depuis un demi-gros jusqu'à un gros: quelques-uns en donnent jusqu'à deux gros dans un bouillon.

M. *Haller* fait mention d'un *soldanella*, plante des Alpes, à feuilles rondes, à tige nue & à fleurs monopétales bleues, découpées comme de certains œillets: c'est, dit-il, une des premieres fleurs qui prennent la place des neiges fondues : il n'en connoît aucun usage, & il lui donne une place ici, parce qu'on la confond quelquefois avec la précédente, il faut donc la désigner ainsi, *soldanella montana aut Alpina.*

SOLDAT ou OISEAU DE COMBAT, est le héron étoilé. *Voyez à l'article* HÉRON.

SOLDAT MARIN. *Voyez* BERNARD L'HERMITE.

SOLDIDO. *Voyez* TAMOATA.

SOLE. Nom donné à une coquille du genre des peignes : on l'appelle auſſi l'*éventail* ; elle eſt peu bombée, preſque plate ; ſes valves ſont égales, minces ; l'inférieure eſt blanche, la ſupérieure d'un rouge-brun ou ventre de biche ; liſſes en dehors, & à ſtries longitudinales dans l'intérieur des deux valves, qui eſt nacré. On diſtingue à travers la couleur de la robe de la valve ſupérieure des raies longitudinales obſcures, & des apparences de cercles alternatifs & nuancés. L'eſpece qui nous vient des mers de la Chine eſt la plus belle. *Voyez* PEIGNE.

SOLE, *ſolea*. Poiſſon de mer à nageoires molles : il eſt plus long, plus plat & moins large que la plie : il devient grand dans l'Océan : la partie de deſſous eſt blanche, & celle de deſſus eſt noirâtre ; les yeux ſont placés ſur la face ſupérieure de la tête ; ſa bouche eſt de travers, & ſes mâchoires ſont ſans dents : il a quatre ouies & le cœur aplati ; des écailles petites, & un trait qui va droit de la tête juſqu'à la queue : le corps eſt environné d'ailerons ou de nageoires étroites, qui ont la même couleur que la partie du corps où elles ſe trouvent. On ſoupçonne que la ſole craint le froid, parce qu'elle ſe cache au fond de la mer pendant l'hiver. On appelle auſſi ce poiſſon *perdrix de mer*, à cauſe du bon goût de ſa chair, qui eſt très-ſaine & très-nourriſſante. Bien des perſonnes croient que la crevette vivifie les œufs de la ſole. Ces œufs, dit-on, ſont attachés, par une liqueur viſqueuſe, à l'eſtomac de la crevette. M. *Deſlandes* a mis dans des barriques d'eau des crevettes chargées d'œufs de ſole ; ils ſont éclos. D'un autre côté des ſoles miſes dans une barrique y ont frayé ; mais le frai a été ſtérile. Notre Obſervateur en conclut que le petit cruſtacée en queſtion étoit néceſſaire au développement de l'embryon de la ſole. Les vrais ſecrets de la nature ne peuvent être dévoilés que par des expériences réitérées & ſuivies avec toute l'attention d'un œil philoſophique & inſtruit. Il eſt difficile de concevoir qu'elle abandonne à un cruſtacée le ſoin de faire éclore les œufs de ce poiſſon.

SOLEIL, *ſol*. En Aſtronomie c'eſt le grand aſtre lumineux qui éclaire le monde, & qui par ſa préſence ſur l'horizon

l'horizon constitue le jour. Le soleil étant le luminaire de la nature, le centre du systême des *planetes* & des *cometes*, voyez ces mots.

SOLEIL. Nom d'un poisson ou monstre marin, qui, au rapport de *Ruisch*, fut pris en 1707, près Bagewale, aux environs d'Amboine, dans les Iles Orientales. Ce poisson singulier, qu'on conserve dans l'Ile où il a été pris, a trois pieds & demi de long, une peau dure, des aiguillons à l'extrémité du corps, & sur sa queue: cet animal est d'un bleu clair; mais ce qu'il a de singulier, c'est la figure d'un soleil bien marquée, brillante, & d'un blond doré, placée sur le haut du dos, proche de la tête: il a encore deux taches de la même couleur, proche de la queue, & trois taches noires sur la queue; il est armé d'aiguillons, tant sur le haut de la tête, qu'au dessous des nageoires; il en a deux autres sous le ventre, dont les pointes sont tournées du côté de la queue.

SOLEIL ou COURONNE DU SOLEIL. *Voyez* HERBE AU SOLEIL. La grande espece est une des plus hautes plantes herbacées.

SOLEIL MARIN. On donne ce nom à une espece d'étoile marine qui a au moins douze branches; mais souvent bien davantage. *Voyez* ÉTOILE MARINE.

SOLEN. Genre de coquillage bivalve dont nous avons parlé sous le nom de *coutelier:* on l'appelle aussi *manche de couteau*: M. *Adanson* en donne trois especes.

SOLENITES. Ce sont les coquilles du genre des *couteliers* devenues fossiles: on en trouve à Courtagnon, dans une matrice sablonneuse.

SOLETARD. Espece de terre savonneuse dont on se sert en Angleterre pour dégraisser les laines. *Voyez* SMECTITE.

SOLIPE ou SOLIPEDE. Animal dont le sabot est d'une seule piece. *Voyez à l'article* QUADRUPEDE.

SOLITAIRE. Des Naturalistes ont donné ce nom à différens animaux, tantôt à une espece de dinde sauvage de l'île de Madagascar, tantôt à une espece de merle, tantôt & plus communément au *tænia*, espece de ver cucurbitaire qui se trouve dans les intestins, &

qui est toujours seul de son espece : il se place dans le pylore & l'estomac, d'où il s'étend dans toute la suite des intestins ; & il en occupe toute l'étendue par sa longueur : *voyez au mot* VER SOLITAIRE. Enfin, *Goëdard* donne encore le nom de *solitaire* à une mouche qui provient d'une fausse chenille qui se nourrit de feuilles d'absinthe pendant qu'elles sont vertes. Quand elle se dispose à sa transformation, elle ronge la tige de l'absinthe jusqu'au milieu, pour la rendre plus facile à fléchir, & pour se construire par ce moyen une demeure qu'elle se file elle-même.

Le solitaire dont parle *Leguat* est un oiseau qui paroît avoir beaucoup de rapport avec le dronte, mais il en differe en plusieurs points. Il se voit dans l'île de Rodrigue : il est très-gros, car on voit des mâles qui pesent jusqu'à quarante-cinq livres ; le plumage de ceux-ci est ordinairement mêlé de gris & de brun, mais dans les femelles c'est tantôt le brun & tantôt le jaune-blanc qui domine. *Carré* dit que le plumage de ces oiseaux est d'une couleur changeante tirant sur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle, & il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable. Les femelles ont au-dessus du bec comme un bandeau de veuve ; leurs plumes se renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches, qui représentent imparfaitement le sein d'une femme ; les plumes des cuisses s'arrondissent par le bout en forme de coquille, ce qui fait un bon effet ; & comme si ces femelles sentoient leurs avantages, elles ont grand soin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec & de l'ajuster presque continuellement, en sorte qu'une plume ne passe pas l'autre : elles ont, selon *Leguat*, l'air noble & gracieux tout ensemble, & ce Voyageur assure que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie.

Cet oiseau a quelque rapport avec le dindon ; il en auroit les pieds & le bec, si ses pieds n'étoient pas plus élevés & son bec plus crochu ; il a aussi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir & vif, la tête sans crête ni huppe, & presque point de queue ; son derriere qui est arrondi à-peu-près comme la croupe d'un cheval, est revêtu de ces plumes qu'on appelle

couvertures. Le solitaire ne peut se servir de ses ailes pour voler, mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards; l'os de l'aileron se renfle à son extrémité en une espece de bouton sphérique qui se cache dans les plumes, & qui lui sert à deux usages; premiérement pour se défendre, comme il fait, avec son bec; en second lieu, pour faire une espece de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'espace de quatre à cinq minutes; c'est ainsi, dit-on, que le mâle rappelle sa compagne, avec un bruit qui a rapport à celui d'une cresselle, & qui s'entend de deux cents pas. On voit rarement ces oiseaux en troupes, quoique l'espece soit assez nombreuse, quelques-uns disent même qu'on n'en voit guere deux ensemble; ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte, ils construisent leur nid de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied & demi; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, & le mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le temps de l'incubation, & même celui de l'éducation, ils ne souffrent aucun oiseau de leur espece à plus de deux cents pas à la ronde; l'œuf, car il paroît que ces oiseaux n'en pondent qu'un à la fois; l'œuf n'éclot qu'au bout de sept semaines, & le petit n'est en état de pourvoir à ses besoins que plusieurs mois après: pendant tout ce temps le pere & la mere en ont soin, & cette seule circonstance, dit M. *de Buffon*, doit lui procurer un instinct plus perfectionné que celui de l'autruche, laquelle peut en naissant subsister par elle-même, & qui n'ayant jamais besoin du secours de ses pere & mere, vit isolée, sans aucune habitude intime avec eux, & se prive ainsi des avantages de leur société, qui est la premiere éducation des animaux & celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; aussi l'autruche passe-t-elle pour le plus stupide de tous les oiseaux.

Lorsque l'éducation du jeune solitaire est finie, le pere & la mere demeurent toujours unis & fidelles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres oiseaux de leur espece; les soins qu'ils ont

donnés en commun au fruit de leur union, semblent en avoir resserré les liens, & lorsque la saison les invite, ils recommencent une nouvelle ponte.

Le seul nom de *solitaire* indique un naturel sauvage, & comment ne le seroit-il pas? comment un oiseau qui compose lui seul toute la couvée & qui par conséquent passe les premiers temps de sa vie sans aucune société avec d'autres oiseaux de son âge, & n'ayant qu'un commerce de nécessité avec ses pere & mere sauvages eux-mêmes, ne seroit-il pas maintenu par l'exemple & l'habitude? On sait combien les habitudes premieres ont d'influence sur les premieres inclinations qui forment le naturel; & il est à présumer, continue M. *de Buffon*, que toute espece, dont la femelle ne couvera qu'un œuf à la fois, sera sauvage comme notre solitaire. Cependant il paroît encore plus timide que sauvage, car il se laisse approcher & s'approche même assez familiérement, sur-tout lorsqu'on ne court pas après lui, & qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience; mais il est impossible de l'apprivoiser. On l'attrape difficilement dans les bois, où il peut échapper aux Chasseurs par sa ruse & par son adresse à se cacher; mais comme il ne court pas fort vîte, on le prend aisément dans les plaines & dans les lieux ouverts: quand on l'a arrêté il ne jette aucun cri, mais il laisse tomber des larmes & refuse opiniâtrément toute nourriture. Le temps de leur donner la chasse est depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre, qui est l'hiver des contrées qu'ils habitent, & qui est aussi le temps où ils sont les plus gras. La chair, des jeunes sur-tout, est d'un goût excellent.

SOMMITÉS. En Médecine, on se sert de ce mot pour désigner des plantes dont les fleurs sont trop petites pour être conservées séparément: on en prend seulement le haut des tiges garnies de fleurs, & ces bouts sont les sommités fleuries. On dit *sommités d'absinthe*, de *lavande*, d'*armoise*, d'*hysope*, de *centaurée*, de *millepertuis*, de *fumeterre*, &c.

SON, *furfur*, est l'écorce, la peau des graines frumentacées moulues, qui est enlevée par la trituration, & qui reste sur le bluteau, le sas ou le tamis. Quoique

le ſon ſoit la partie la plus maigre du froment, cependant on s'en ſert pour nourrir les animaux. Dans les années où la récolte n'a pas été abondante, on ne ſépare pas quelquefois le ſon de la farine; & les pauvres gens ſe contentent du pain fait avec cette farine, qui eſt beaucoup plus lourd & moins nourriſſant.

En Médecine on fait uſage du ſon nouveau pour les maladies de la poitrine & pour les rhumes invétérés. On fait une eau de ſon, qu'on boit tiede : elle convient auſſi en lavement & en cataplaſme, avec l'urine & la biere, pour appaiſer les douleurs de la goutte. Les Maréchaux font boire aux chevaux de la décoction de ſon, pour les rafraîchir : c'eſt ce qu'ils appellent *eau blanche*. Les Anciens donnoient au ſon le nom de *bran*. Les Teinturiers s'en ſervent quelquefois pour donner de la conſiſtance à leur teinture.

SONGO. Oiſeau qui ſe trouve dans les Royaumes de Congo & d'Abyſſinie. Il eſt fort friand de miel ſauvage, qu'il fait découvrir aux Voyageurs par le cri qu'il fait lorſqu'il en a rencontré.

SONNEUR. On donne ce nom à cet oiſeau, du rapport qu'on trouve entre ſon cri & le ſon de ces clochettes qu'on attache au cou du bétail, dit M. *de Montbeliard*; le *ſonneur* eſt de la groſſeur d'une poule, avec des reflets d'un beau vert & variés ; il a le bec & les pieds rouges, le bec long, menu, propre à s'inſinuer dans les fentes des rochers, dans les crevaſſes de la terre, pour y chercher les vers, les inſectes, les courtilleres, les larves de hanneton, ce qui le rend fort utile par la deſtruction qu'il en fait.

Les plumes qu'il a ſur le ſommet de la tête, ſont plus longues que les autres, & lui forment une eſpece de huppe, pendante en arriere ; mais cette huppe qui ne commence à paroître que dans les oiſeaux adultes, diſparoît dans les vieux ; ce qui les a fait appeler par quelques-uns *corbeaux chauves* ; ils ont alors la tête jaune, marquée de taches rouges.

Cette huppe, qui a valu au ſonneur le nom de *huppe de montagne*, n'eſt pas la ſeule différence qui le diſtingue du coracias ; il a encore le cou plus grêle & plus alongé, la tête plus petite, la queue plus courte ; de

plus, il n'eſt connu que comme oiſeau de paſſage, au lieu que le *crave* ou *coracias* n'eſt oiſeau de paſſage qu'en certains pays & en certaines circonſtances.

Les ſonneurs ont le vol très-élevé, & vont preſque toujours par troupes; ils cherchent ſouvent leur nourriture dans les prés & dans les lieux marécageux, & ils nichent toujours au haut des vieilles tours abandonnées ou dans des fentes de rochers eſcarpés & inacceſſibles, comme s'ils ſentoient que leurs petits ſont un mets délicat & recherché, & qu'ils vouluſſent les mettre hors de la portée des hommes : mais il ſe trouve toujours des hommes qui ont aſſez de hardieſſe ou de mépris d'eux-mêmes pour expoſer leur vie, par l'appât du plus vil intérêt, & l'on en voit beaucoup dans la ſaiſon, qui, pour dénicher ces petits oiſeaux, ſe haſardent à ſe couler le long d'une corde, fixée au haut des rochers où ſont les nids, & qui ſuſpendus ainſi au deſſus des précipices, font la plus vaine & la plus périlleuſe de toutes les récoltes.

Les femelles pondent deux ou trois œufs par couvée, & ceux qui cherchent leurs petits, laiſſent ordinairement un oiſeau dans chaque nid, afin de s'aſſurer de leur retour pour l'année ſuivante. Lorſqu'on enleve la couvée, les pere & mere jettent un cri, *ka-ka-ka-ka*, le reſte du temps ils ſe font rarement entendre : les jeunes ſe privent aſſez facilement, & d'autant plus facilement qu'on les a pris plus jeunes, & avant qu'ils fuſſent en état de voler.

Ils arrivent dans le pays de Zurich vers le commencement d'Avril, en même-temps que les cigognes : on recherche leurs nids aux environs de la Pentecôte, & ils s'en vont au mois de Juin, avant tous les autres oiſeaux.

Le ſonneur ſe trouve ſur les Alpes & ſur les hautes montagnes d'Italie, de Stirie, de Suiſſe, de Baviere & ſur les hauts rochers qui bordent le Danube aux environs de Paſſan & de Kelheym. Ces oiſeaux choiſiſſent pour leurs retraites certaines gorges bien expoſées entre ces rochers, d'où leur eſt venu le nom de *klauſſ-rappen*, corbeau des gorges.

SON-TO ou SON-LO. C'eſt une eſpece de thé qui eſt fort eſtimée, ſur-tout des Hollandois qui en tranſ-

portent beaucoup de Canton à Batavia : *voyez l'article* THÉ.

SOPHIA des Chirurgiens : *voyez* THALICTRON.

SORA. Nom que l'on donne à Madagascar au *hérisson*.

SORBIER : *voyez* CORMIER. Le sorbier des Alpes est l'*alouche de Bourgogne* : voyez à l'article ALIZIER.

SORCIERE. Les Bretons donnent ce nom à une espece de *sabot*, petit coquillage univalve. M. *d'Argenville* dit que c'est un limaçon de mer à bouche aplatie, ombiliqué, d'une couleur cendrée, tiquetée de brun.

SORGO ou GRAND MILLET ou BLÉ BARBU : *voyez au mot* MILLET. Le songo végétal de l'Inde est le *chou caraïbe* : voyez ce mot.

SORMET, espece de gondole, coquillage univalve dont M. *Adanson* fait un genre. Cet Auteur est le premier qui ait parlé de cette espece de gondole : il l'a trouvée au Sénégal sur les bords du Niger, près de l'embouchure. Le sormet vit de l'eau de la mer, enfoncé d'un à deux pouces dans les sables. Rien, dit M. *Adanson*, ne ressemble davantage à un ongle, que la coquille du sormet : *voyez* Planche premiere, N°. I, de l'*Histoire des coquillages du Sénégal*.

SORRAT, poisson de mer cartilagineux, que *Rondelet* met dans le rang des chiens de mer : on le nomme *lamiole* à Rome. Il a les dents larges comme celles de la lamie, & le museau court : il ressemble au milandre par le nombre & la position des nageoires, par la queue & par les parties intérieures ; mais il n'a point de taie devant les yeux : *voyez* CHIEN DE MER & MILANDRE.

SORY, *terra vitriolica cinerea*, est une espece de terre ou pierre vitriolique, d'un gris clair, quelquefois un peu foncé. Cette matiere est poreuse, peu dure, d'une odeur de suie, d'un goût styptique vitriolique : elle tombe facilement en efflorescence. Cette substance est à peine connue des Naturalistes de l'Europe. Les Egyptiens prétendent qu'elle est la matrice du calchitis ou colcothar naturel : *voyez ce mot*.

Les Droguistes du Caire, chez qui l'on trouve le sory, disent que cette matiere se rencontre dans les

mines de Chypre, d'Egypte & de la Lybie, même en Espagne : c'est un dessicatif & un astringent.

SOUBUSE. Cet oiseau a les jambes longues & menues, & est nommé par quelques-uns *faucon à collier* ; le mâle, ainsi que dans les autres oiseaux de proie, est considérablement plus petit que la femelle, & il n'a point comme elle de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour du cou. La femelle pond trois ou quatre œufs rougeâtres, dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais : cet oiseau vole bas, pour saisir des mulots & des reptiles ; il entre dans les basses-cours, fréquente les colombiers, pour prendre les jeunes pigeons, les poulets ; il n'est point hardi, courageux, & n'attaque que les oiseaux foibles.

SOUCHE, *stirps*, s'entend de cette partie de l'arbre qui tient au tronc & aux racines : elle est communément à fleur de terre : on l'appelle quelquefois *cepée*, sur-tout quand il sort de son tronc diverses tiges.

SOUCHET, *cyperus*, plante dont on distingue plusieurs especes : nous ne ferons mention ici que de celles qui sont d'usage, après avoir dit que les souchets se distinguent facilement des autres plantes graminées, en ce que la gaîne de leurs feuilles est entiere sans aucune fente, que leurs tiges sont ordinairement triangulaires, sans articulations & sans corolles. M. *Haller* dit que les souchets ont des fleurs en épi, dont chacune a dans son sein une graine surmontée d'une trompe à trois cornes & trois étamines. Ils se distinguent du *carex* (*lèche*) par la situation de leurs fleurs, qui sont à deux rangs opposés sur le même plan.

1°. Le SOUCHET LONG ODORANT, *cyperus longus odoratus*, est une racine longue, menue, genouillée, tortueuse, garnie de plusieurs nœuds en forme d'olives & de fibres capillaires, difficile à rompre, noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût suave, un peu âcre, aromatique, d'une odeur de nard. Ce souchet croît en Provence & en Languedoc ; & c'est de-là qu'on nous l'apporte sec.

La plante qui produit cette racine, naît aussi abondamment dans les prairies d'Etampes & du petit Gentilly près Paris. De ces racines sortent des feuilles gra-

minées, ſemblables à celles du porreau, mais plus longues & plus étroites. La tige de cette plante croît à la hauteur de deux pieds, droite, ſans nœuds, triangulaire, remplie de moelle blanche, portant en ſa ſommité des feuilles diſpoſées en étoiles, & placées au-deſſous des épis de fleurs qu'elles ſurpaſſent en longueur. Ces bouquets ſont amples, épars & comme flottans ſur le ſommet de la tige : ils ſont composés d'épis ou de têtes écailleuſes, garnies de fleurs à étamines ſans pétales. Des aiſſelles des écailles naiſſent les piſtils qui ſe changent enſuite en graines triangulaires, dures & revêtues d'une écorce noire.

2°. Le SOUCHET ROND DU LEVANT, *cyperus rotundus Orientalis*, eſt une racine de la groſſeur d'une aveline, raboteuſe, ſtriée, griſâtre en dehors, blanchâtre en dedans; pluſieurs racines ſont attachées à la même tête, & y pendent comme par des filets: elle a preſque le même goût & la même odeur que le ſouchet long. La plante a les feuilles, les fleurs & les graines ſemblables à la précédente: elle vient en abondance le long du Nil & dans les marais d'Egypte: on la trouve auſſi en France.

3°. Le SOUCHET D'AMÉRIQUE ou RACINE DE SAINTE-HÉLENE, *cyperus Americanus*, eſt une racine aſſez longue, groſſe comme le pouce, pleine de nœuds, noire en dehors, blanche en dedans, d'un goût aromatique, mais d'une odeur foible: on l'apporte ſeche du port Sainte-Helene, qui eſt dans la Province de la Floride en Amérique, où elle naît. Dans les lieux humides elle pouſſe, quand elle eſt dans la terre, des rameaux qui s'étendent ſur terre & qui portent des feuilles larges & vertes.

Les Eſpagnols coupent les nœuds de cette racine, & les ayant arrondis & percés ils en font des chapelets. Ces nœuds étant deſſéchés, deviennent ridés & durs comme de la corne. Cette racine eſt apéritive & propre pour les douleurs de l'eſtomac.

Les racines des ſouchets longs & ronds atténuent & diviſent les humeurs, levent les obſtructions, excitent les urines & les regles, fortifient merveilleuſement l'eſtomac affoibli par le relâchement des fibres, & re-

médient à l'hydropisie qui commence. *C. Hoffman* les recommande dans les maladies de la poitrine accompagnées de toux. Ces racines mises en poudre avec la fleur de la lavande, à la dose d'un gros, font sortir le fœtus & l'arriere-faix.

Ces racines ne sont odorantes que quand elles sont seches : les meilleures viennent d'Égypte ; les Parfumeurs les macerent dans le vinaigre & les font sécher pour les réduire en poudre, dont ils font des parfums : on en fait entrer dans la composition de l'eau de miel de Londres.

La graine de souchet long enivre comme l'yeble, lorsqu'on en mange avec le riz, dans lequel elle se trouve souvent mêlée en Italie.

4°. Le SOUCHET SULTAN OU SUCRÉ, *trasi Italorum*. Ses racines sont des fibres menues, auxquelles sont attachés des tubercules charnus, gros comme les plus petites noisettes, ronds, relevés d'une espece de petite couronne comme les nefles, couverts d'une écorce ridée, assez rude, jaunâtre ou rousse, ayant la chair blanche, ferme, d'un goût doux. Les feuilles de cette plante sont arondinacées, semblables à celles des autres souchets ; ses tiges sont hautes d'un pied & demi, triangulaires ; ses fleurs sont ramassées en tête jaunâtre, entre des feuilles à écailles, disposées en maniere d'étoiles ; les graines sont triangulaires. Cette espece de souchet croît aux lieux humides dans le Veronois, dans la Sicile, dans la Provence & autres pays chauds : on estime sa racine pectorale, adoucissante, résolutive, propre pour la dyssenterie, pour les ardeurs d'urine. *Lémery* dit qu'elle est bonne pour exciter la semence, étant mangée ou prise en décoction. On prétend que le suc des tubercules de ces racines sucé, est un excellent remede pour les maux de poitrine.

A l'égard du *souchet des Indes*, appelé *curcuma* ou *safran des Indes*, sa fleur est très-différente de celle du *cyperus*. Voyez TERRE MERITE.

SOUCHET. *Voyez à l'article* CANARD.

SOUCI, *calendula*. Sous ce nom on distingue plusieurs especes de plantes.

1°. Le Souci de Jardin, *caltha vulgaris.* Sa racine est branchue, longue & fibreuse; ses tiges sont menues, un peu anguleuses, velues, rameuses, fongueuses, laissant quelque viscosité aux doigts quand on les touche; ses feuilles sont sans queue, oblongues, étroites vers la base, grosses, velues, verdâtres, d'une saveur & d'une odeur forte; ses fleurs naissent aux sommets, belles, grandes, rondes, radiées, de couleur dorée, d'une odeur un peu forte & assez agréable: leur disque est composé de plusieurs fleurons, & la couronne de demi-fleurons, portés sur des embryons qui se changent en des capsules courbes, bordées d'un feuillet & remplies d'une graine oblongue. On cultive cette plante dans les jardins pour l'agrément de ses fleurs, qui sont d'usage en Médecine, ainsi que les feuilles.

2°. Le Souci de Vigne ou le Souci sauvage, *caltha arvensis:* il ne differe du précédent, que parce qu'il est plus petit: il croit naturellement dans les terrains de vignobles.

3°. Le Souci des champs: *voyez* Marguerite jaune.

4°. Le Souci d'Eau ou de Marais, *caltha palustris, aut populago:* cette plante ne doit pas être regardée ni rangée avec les soucis; elle en est différente par son caractere; elle est voisine de la renoncule & de l'hellebore, dit M. *Haller.* Le souci d'eau croît dans les marais, aux bords des ruisseaux, & autres lieux aquatiques; sa racine est fibreuse & blanchâtre; ses feuilles ressemblent à celles de la petite chelidoine, mais elles sont quatre fois plus grandes & de plus longue durée, lisses, vertes & peu crenelées: il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'un pied, rondes, rameuses, portant des fleurs plus ou moins grandes, à plusieurs feuilles, disposées en rose & d'un beau jaune: il leur succede des fruits, composés chacun de plusieurs gaînes recourbées en bas, entassées en tête, & disposées en étoile; chaque gaîne contient plusieurs semences, qui sont ordinairement un peu longues.

Les feuilles de souci sauvage, comme l'observe M. *de Tournefort*, sont ameres, fétides, & rougissent légérement le papier bleu. Si on les brûle lorsqu'elles sont

feches, elles fusent un peu comme le nitre. Ces plantes sont apéritives & résolutives ; elles guérissent la jaunisse, provoquent les regles & facilitent l'accouchement : on les met au nombre des alexipharmaques. La décoction des fleurs de souci dans du lait ou de la biere, est, selon *J. Ray*, très-en usage en Angleterre, pour chasser la petite vérole. On fait avec les pétales de souci une teinture & une encre jaune. Les gens de la campagne en mettent quelquefois dans le beurre qui est trop blanc ; c'est un moyen de lui donner une agréable couleur jaune. Cette plante est bonne contre la peste, ainsi que le vinaigre de fleurs de souci.

SOUCI : *voyez* SOULCI.

SOUCIE, *trochilus*, espece de petit moineau sauvage, dont les sourcils sont ornés de plumes noires, élevées sur chaque côté des tempes au dessus des yeux, au milieu desquelles il y a une espece de crête de plusieurs plumes dorées sur le sommet de la tête. Cet oiseau étant jeune, a le bec légérement crochu, le plumage inférieur presque jaunâtre, la queue & les ailes cendrées ; mais le dessus du dos est brun. Quand l'oiseau est vieux, son bec est rond, pointu & noir, les jambes sont noirâtres, le plumage du dos couleur d'ocre, le ventre & la gorge sont blancs, les yeux noirs & ombrés de plumes cendrées : *voyez* MOINEAU.

SOUCY-FIGUE : *voyez à l'article* FICOIDES.

SOUDE, *soda*, plante dont on distingue nombre d'especes. Nous décrirons ici les especes les plus en usage dans les Arts & dans la Pharmacie.

1°. La SOUDE appelée SALICOR : c'est une plante annuelle qui croît dans les pays chauds, sur les bords de la Mediterranée : on la seme aussi exprès aux environs de Montpellier ; elle s'est, pour ainsi dire, naturalisée dans cette derniere contrée, & près de Marseille ; sur-tout dans des terres imprégnées de sel, & qui ont été autrefois couvertes par la mer, & attéries ensuite au moyen du limon & des sables, &c. Ces terres après les grandes pluies ou les inondations, doivent, étant séchées, paroître blanches en leur surface, & parsemées de petites gerçures ; par un temps de brouillard, leur couleur devient brune ; elles sont un peu

d'effervescence avec les acides. La culture de ces terres est à-peu-près la même que celle des autres. Pendant l'année de jachere on les laboure trois & quatre fois; plus on multiplie les labours, & plus on les rend fertiles : on ne laboure cependant que superficiellement, & l'on trace les sillons à une grande distance.

La plante appelée *salicor*, dit M. *Marcorelle*, est utile par le revenu qu'elle rapporte ; précieuse par ses usages ; curieuse par ses diverses métamorphoses ; & agréable à la vue par la variété de ses couleurs & sa forme réguliere : elle figureroit dans un parterre & y réussiroit très-bien, mise dans une terre appropriée. Cette plante de salicor est connue en Latin sous le nom de *kali majus cochleato semine. C. B. Tournef. inst. p. 247*, *salsola* (*kali*), *Linn. N°. 1* : en Arabe sous celui de *kali* : en François sous celui de *soude*, & en Languedoc & dans le Roussillon, sous celui de *salicor*. C'est le *boucar* des Poitevins & des Saintongeois.

La graine est roulée en spirale comme la coquille d'un limaçon, voilà pourquoi on l'appelle *cochleatum semen* : déroulée elle paroît terminée par deux queues qui sont le germe : étant encore verte, on y distingue trois enveloppes ; la premiere est transparente & extrêmement fine ; la seconde est membraneuse & savoureuse ; la troisieme est divisée en cinq feuilles taillées en forme de côte & d'un jaune verdâtre. Dans la végétation la graine se développe ; les deux queues percent les enveloppes, se fichent dans la terre, tandis que la tête pousse ses enveloppes au dehors & en est couverte comme d'un bonnet : quelques jours après elle les rejette & laisse voir deux branches en forme de fourche : du milieu de ces deux branches il en sort deux autres égales, & la tige semble partagée en quatre : plusieurs autres paroissent successivement ; ainsi, au bout de quelques jours, la plante ressemble à une petite aigrette : elle s'éleve pendant quelques mois à la hauteur de plus de deux pieds. Sa racine est unie, un peu oblique, fibreuse, brunâtre en dehors, longue d'environ six pouces.

Il part le long de la tige, à la distance d'environ deux pouces, deux branches paralleles qui sortent de

deux nœuds égaux & qui deviennent rougeâtres ; ces branches se soudivisent dans leur longueur en plusieurs petits rameaux alternes, articulés par des nœuds ; chaque tige pousse jusqu'à dix & douze de ces branches, & vingt ou trente tiges sortent quelquefois de la même racine : le tissu peu solide & leur propre poids, font qu'elles sont inclinées vers la terre. Des nœuds des tiges & des branches sortent les feuilles disposées par paquets ; ces feuilles sont à trois faces, comme pyramidales, rangées trois à trois le long des tiges ; celle du milieu est la plus grande ; elles sont bordées, jusqu'aux deux tiers de leur longueur par une membrane très-déliée ; leur couleur est verdâtre ; elles sont charnues, spongieuses & remplies d'eau salée ; elles renferment un petit nerf blanc aussi fin qu'un cheveu & cassant : étant encore vertes, on peut facilement les écraser dans les doigts, mais elles acquierent de la consistance à mesure qu'elles approchent de la maturité. Ces feuilles ne sont pas désagréables au goût : les gens de la campagne en mangent avec du pain.

C'est vers la fin d'Avril ou dans les premiers jours de Mai, qu'on voit sortir des aisselles des feuilles une, deux, trois & plusieurs fleurs qui sont petites, & fort peu apparentes : chacune d'elles est sans pétales, seulement composée d'un calice à cinq feuilles ovales ; d'abord vertes, & ensuite jaunes ou rouges, qui ne tombent point ; elles renferment cinq étamines dont l'anthere est chargée d'une poussiere jaune : le germe est arrondi, placé au milieu & surmonté de deux stiles très-déliés, terminés par un stigmate un peu recourbé : la capsule qui est plus grosse & enveloppée par le calice, n'a qu'une loge où se trouve une seule graine extérieurement noire & contournée en spirale. Cette graine est très-utile aux bestiaux pendant l'hiver ; les bœufs & les brebis en sont avides à cause de la salure qui leur donne de l'appétit.

M. *Marcorelle* observe que M. *de Tournefort* a fait un genre de cette plante, qu'il a mis dans la VI classe de ses Elémens de Botanique, qui comprend les plantes rosacées ; mais comme celle du salicor a une fleur à étamine dénuée de pétales, son genre, dit-il,

doit être mis dans la XV classe des mêmes élémens, qui comprend toutes les fleurs à étamines. Le même Physicien a remarqué que dans cette plante, à chaque nœud, l'écorce, la moelle & le bois se divisent exactement en croix.

2°. La SOUDE SALICOR appelée SALSOVIE ou MARIE ÉPINEUSE, *kali spinosum :* elle naît aussi dans les pays chauds, sur les rivages sablonneux de la mer, le long des lacs salés, quelquefois même dans les champs éloignés de la mer. Semée dans les jardins, elle dégénere un peu, & devient moins épineuse; elle differe de la suivante par ses tiges grosses, fort succulentes, d'un vert brun, & garnies de feuilles longues, étroites, épaisses, empreintes d'un suc salé, terminées par un aiguillon roide & piquant: ses fleurs, qui paroissent vers l'arriere-saison, naissent dans les aisselles des feuilles; elles sont petites, & de couleur verte: il leur succede des fruits épineux, dont la graine est mûre en automne.

3°. La SOUDE appelée la MARIE VULGAIRE ou la GRANDE SOUDE, est le *kali geniculatum majus, C. B. salicornia articulis apice crassioribus, Linn.* Il y en a deux especes, l'une est le *salicornia annua*, l'autre est le *salicornia semper virens.* La soude jette de longues branches droites & paralleles, composées de plusieurs tuyaux, qui semblent sortir les uns des autres : les tiges sont seches, toutes articulées & deviennent par la suite comme ligneuses: leur couleur est d'un vert clair & leur goût peu agréable & moins salé que le salicor: ses feuilles sont arrondies, elles ne sont pas ramassées en aigrettes, elles tiennent à la tige par un nerf solide & blanc : le calice de la fleur forme quatre angles, il est tronqué, un peu renflé & ne renferme qu'une seule étamine : la graine n'est point tournée en spirale & n'a point de capsule propre, c'est le calice qui la renferme, dit M. *Marcorelle.*

La plante de la soude a un goût salé, & contient beaucoup de sel marin : elle est apéritive, diurétique, propre pour la gravelle, pour les vers & les obstructions; il faut cependant éviter d'en donner aux femmes grosses, & à ceux qui ont des ardeurs d'urine,

ou une disposition inflammatoire dans la vêssie. Cette plante convient extérieurement pour les maladies de la peau.

On seme & on cultive le *salicor* pour en faire la *soude* en pierre, appelée en françois *salicote* ou *alun catin*. On en fait les semailles après celles du blé, & même dans les mois de Février & de Mars ; on le peut encore en Avril & Mai, si dans ce temps-là les pluies sont légeres & fréquentes. On jette la graine sur la terre à la volée, & on la recouvre par le hersage : on unit ensuite le terrain, & on brise les mottes pour que le germe n'étouffe pas dessous. On doit avoir soin de sarcler les herbes parasites. Quand le salicor est en sa parfaite grandeur ou maturité, (ce qui arrive à la fin de Juillet ou au commencement d'Août) alors il est tout-à-fait jaune ou rouge, & il commence à sécher. En cet état on l'arrache & on le laisse faner comme le foin, puis on le transporte au lieu destiné à le brûler : là on en détache la graine avec des fléaux, & l'on met l'herbe en gerbier, auquel on donne la forme d'un parallélipipede. On pratique ensuite près du gerbier, dans un terrain ferme, un creux circulaire dont le diametre & la profondeur doivent être proportionnés à la quantité du salicor qu'on veut y brûler : par exemple, pour cent quintaux de pierre de salicor, pour lesquels il faut deux mille cinq cens quintaux d'herbe, on fait un fourneau de 81 pouces de diametre, sur 36 pouces de profondeur. On commence par échauffer la fournaise avec des fagots de menu bois, puis avec une fourche on y jette l'herbe du salicor : elle s'enflamme à l'instant ; on continue ainsi à mesure qu'elle se consume, d'en jeter des couches pendant trois heures ou environ, puis on unit avec un rateau les cendres embrasées. Alors des gens armés de grands pilons de bois vert pétrissent le salicor en fusion, le remuent autour du fourneau jusqu'à ce qu'il prenne consistance : ils en retirent les pilons tout enflammés : on remet de l'herbe comme ci-devant, & on continue le même procédé jusqu'à ce que le fourneau soit à peu près rempli. Au moyen de ces opérations la terre & le sel alkali contenus dans les cendres, s'unissent & s'accrochent

chent tellement les uns aux autres, qu'il s'en fait, à mesure que le total refroidit, une espece de pierre saline & fort dure.

Quand la cuite du salicor se fait de jour, on n'apperçoit de loin qu'une espece de fumée qui s'éleve dans l'atmosphere, & de près cette herbe brûlée paroît une pâte noire : si la cuite se fait de nuit, les fournaises semblent de loin autant de points lumineux dispersés dans la campagne, & de près on voit avec surprise dans la fournaise une matiere embrasée, liquide comme du métal fondu. Les Ouvriers employés à ce travail respirent une odeur peu agréable : ils ont le visage d'une couleur soufrée ; mais cette fumée n'est point dangereuse, comme on l'avoit cru : elle ne cause aucun dommage sur les plantes voisines, ainsi que l'ont observé MM. *Tillet* & *Fougeroux*.

La cuite du salicor, ou la pierre de soude, étant achevée, on fait avec la pointe d'une perche un trou vers le milieu de la pâte, & on la laisse refroidir ainsi pendant deux jours, prenant garde qu'il ne pleuve, auquel cas il faudroit couvrir le fourneau. Pendant le refroidissement la pâte devient d'un bleu noirâtre. On met ensuite dans le trou, dont il est parlé ci-dessus, un coin de fer qu'on enfonce avec une masse : par ce moyen on divise en parties la pierre saline qui ne faisoit auparavant qu'un tout. On dépose les morceaux nouvellement tirés du fourneau, dans un lieu sec. Bientôt il se forme en la surface de cette substance une croûte qui se réduit en poussiere ou efflorescence.

La soude en pierre qui résulte de la *marie*, est d'un gris-bleu cendré, percée par une infinité de trous, & facile à briser ; elle a plus de croûte & se conserve moins que celle du salicor. Cette matiere qui est un mélange de beaucoup de sel lixiviel & de terre, est cette masse saline dont on se sert pour dégraisser les étoffes, & qui entre dans la composition des savons & du verre : elle est aussi d'un très-grand usage pour la lessive dans les pays où on ne brûle que du bois flotté, dont les cendres ne contiennent que très-peu d'alkali fixe. On tire un sel fixe de la *pierre de soude*, qui est caustique, & qui sert aussi à faire des pierres à cautere,

& plusieurs autres préparations chimiques. On en retire du sel de verre utile aux Faïenciers, aux Emailleurs, aux Vernisseurs de terre, à ceux qui font de fausses pierres précieuses, aux Teinturiers, &c. Le sel de soude est la base du fameux sel de *seignette* de la Rochelle, qui est fort d'usage en Médecine. La propriété qu'a ce sel de s'unir avec la graisse & l'huile pour en former un savon, rend raison de son effet, lorsque les Dégraisseurs & les Blanchisseuses l'emploient pour nettoyer le linge sale & les taches des étoffes.

La meilleure pierre de soude est celle qui vient des pays maritimes, d'Alicante, de Valence, de Murcie, de Grenade & de Carthagene : elle se tire d'une espece de soude herbacée (*soude d'Alicante*) plante annuelle, couchée sur terre, à feuilles courtes, & appelée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *kali Hispanicum, supinum, annuum, sedi minoris folio.* On pourroit cultiver la plupart des terrains stériles qui se trouvent sur les côtes maritimes de la Normandie, au moyen des différentes especes de soudes. Tout terrain maigre, sablonneux & empreint de sel marin, convient à ces sortes de plantes.

La pierre de soude nous vient en balles, du poids de six à huit quintaux : on doit la choisir seche, sonnante, d'un goût salé, d'un gris bleuâtre, poreuse, sans croûte verdâtre, & sans odeur puante, comme l'a celle qu'on appelle *soude de Bourde.* Plus elle sera pure, plus il s'en dissoudra dans l'eau. La *soude de barille* ou d'Alicante est estimée la meilleure. Plus cette sorte de soude incinérée a subi l'action du feu, plus elle imprime à la langue une saveur caustique, & plus elle s'imbibe de l'humidité de l'air. Nous avons observé qu'ayant fait battre dans la rue, & par un temps couvert, une balle de soude qui pesoit huit cents cinquante livres, l'ayant pesée étant en poudre grossiere, elle donna huit cents soixante-trois livres, & une autre fois elle avoit augmenté de dix-neuf livres : par ce moyen on ne sera jamais la dupe du poids de la poussiere qui s'exhale quand on pulvérise en plein air & en hiver la pierre de soude; & il faut que l'on ait prévu cet inconvénient, car tous les Débitans de soude la font

piler à l'air libre. Il faut aussi avouer que l'Ouvrier ne pourroit travailler long-temps, s'il faisoit cette opération dans un lieu clos.

SOUDE BLANCHE. On donne quelquefois ce nom à la cendre de *roquette* calcinée & au *natron* : voyez ces mots.

SOUDE DE CHERBOURG. Elle se tire du *varec* qui est très-abondant sur les côtes maritimes de ce pays, ainsi qu'aux Iles Silieres en Angleterre. Cette soude donne une couleur verdâtre au verre. La soude d'Alicante ne produit pas le même effet ; c'est celle dont on se sert pour le verre blanc. *Voyez* VAREC.

SOUFFLEUR ou MARSOUIN. Animal de mer cétacée, dont nous avons parlé au mot BALEINE, à l'article *Marsouin*. Voyez ce qui est dit des organes propres aux *souffleurs* à la suite de l'article POISSON.

SOUFRE, *sulphur*. Substance solide, inflammable, liquéfiable & susceptible de cristallisation, quand par le refroidissement elle passe de l'état de fluide à celui de solide. Le soufre differe des bitumes proprement dits, en ce qu'étant exposé sur le feu, dans des vaisseaux fermés, il commence par se liquéfier, ensuite il se sublime en une poudre brillante plus ou moins jaune : à feu ouvert il s'enflamme facilement, & produit une flamme bleuâtre, qui exhale une vapeur acide, fort âcre au goût, & qui suffoque ou étouffe tout ce qui a vie. Cette substance minéralise les métaux & les demi-métaux ; elle se consume entiérement dans le feu.

Le soufre se trouve tout formé sous différentes formes, & dans des états bien différens ; tantôt il est vierge ou natif, transparent & de diverses couleurs. Celui de Styrie & de Quito est rouge ; celui des Indes, d'Affinde en Hongrie, de Bex dans le Canton de Berne, est d'une couleur citrine ; celui de l'Archipel & de Conill près de Cadie est citrin aussi, & en cristaux demi-transparens. Les Negres en vont ramasser à la bouche de la soufriere, à la Guadeloupe en Amérique, qui est de couleur jaunâtre, souvent opaque. Les soufres natifs de Rome, d'Ancone, de Mareme & de Sicile, sont rarement bien transparens. On trouve

aussi du soufre natif, mais en filets, dans les fentes des terres où il y a des volcans; on le trouve en fleurs, & imitant quelquefois la forme des épis, dans les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, de Bade, de Tivoli. Quelquefois le soufre est impur, c'est-à-dire mêlé à de la terre ou de la pierre; on le nomme alors *soufre minéral* : il est ou jaunâtre, ou vert, ou noir. On trouve dans les environs de Besançon en Franche-Comté, des cailloux qui sont d'une forme arrondie, irréguliere comme quelques geodes, & qui sont remplis intérieurement d'un soufre natif très-pur & en poudre assez semblable à celui des eaux de Tivoli.

On présume qu'il n'y a point de soufre fossile pur, d'une formation primitive, en ce qu'on le trouve comme cristallisé & formant des couches, près des endroits où il y a soit des eaux thermales, ou des pyrites, soit des charbonnieres, ou des bitumes, soit des volcans, &c. tels sont notamment deux Cantons d'Islande qui fournissent du soufre: ces districts sont *Huscoin* & *Krisevig*; c'est-là, dit-on, qu'on peut charger dans une heure de temps 80 chevaux d'un soufre naturel transparent. On connoît encore les endroits où il y a du soufre, par une élévation de terre crevassée dans le milieu, d'où sort une forte chaleur; à mesure qu'on fouille, la chaleur du sol devient très-forte, & le travail très-pénible : on ne peut même y travailler que la nuit, parce que la chaleur du soleil, jointe à celle du terrain incommoderoit trop les Ouvriers.

Le soufre fossile est une combinaison de l'acide vitriolique avec le phlogistique minéral: plus le soufre est pur, plus il est beau, jaune & transparent; au contraire, plus il s'y trouve d'hétérogénéités, plus il est grossier, méconnoissable & opaque: *voyez* notre *Mémoire, lu à l'Académie des Sciences, en 1760, sur les pyrites & les vitriols.* (*Savans étrangers, T. V, p. 617.*)

Nous avons dit que le soufre est très-souvent la matiere qui minéralise les substances métalliques: c'est lui qui fait prendre aux métaux des formes qu'ils n'auroient point sans cela: il leur donne aussi quelquefois ces belles couleurs de gorge-pigeon qu'on y remarque; on le trouve dans le cinabre. Il y a des cas où

ce minéral est nuisible à la réduction des métaux; mais communément il est utile qu'il s'y trouve, en ce qu'il facilite la formation de la matte dans la fonte: il se trouve aussi dans l'arsenic rouge, dans l'orpiment, & abondamment dans la pyrite, d'un jaune pâle. Voici une des manieres dont on retire dans le Hartz, à quelque distance de Goslar, une partie du soufre des pyrites. Les Ouvriers forment, avec les pyrites, des carrés longs, qu'ils arrangent sur un lit de bois: ils entourent aussi le bois de pyrites en poudre, & prêtes à s'enflammer par le contact humide de l'air: on ménage l'inflammation par le secours de l'eau. Ces tas de pyrites sulfureuses paroissent brûler pendant trois mois; au bout des quinze premiers jours, la mine s'amollit & le soufre coule, & s'assemble dans des trous qu'on a ménagés exprès dans le milieu du tas. On retire le soufre fondu avec un grand instrument de fer fait en cuiller. Dès que le soufre est retiré de la pyrite, soit par la fusion, soit par la combustion, soit par sa décomposition en vapeurs, alors la vitriolisation se forme dans le tas qui reste, & par ce moyen on retire adroitement les produits de la *pyrite*. Voyez ce mot & celui de VITRIOL.

Nous avons donné, dans le deuxieme Volume de notre *Minéralogie*, un détail assez circonstancié de la maniere dont on retire le soufre en Italie, des terres & pierres qui en contiennent; du procédé usité à Marseille pour purifier, mouler & sublimer le soufre. Toute cette opération consiste à renfermer dans des pots, la pierre de *soufre brut* ou *caballin* qu'on a ramassée au pied de la solfatare: ces pots sont surmontés ou emboîtés dans une file d'autres pots, ce qui forme une espece de tuyau; dès que le feu donne, le soufre, faute d'air, ne s'embrase pas, mais il monte dans l'état de vapeur, puis se condense dans le vase qui sert de récipient. On retire le soufre de ce vase, dont les cercles de fer se démontent aisément; voilà le *soufre impur de la solfatare:* on l'envoie à Ancone, où on lui fait subir une nouvelle fusion, &c. On le laisse coaguler, alors il est en beaux morceaux jaunes, luisans & friables; tel est le soufre qu'on apporte par cargaison à Marseille

& ailleurs, pour l'usage de l'artillerie. On fait liquéfier pour la troisieme fois, sur un feu doux, ce soufre, dans de grands pots évasés; & lorsqu'il est en fusion, on en prend par cuillerées, qu'on verse dans de grands moules de bois de buis fendus en deux, ou dans de petits moules de roseau fendus en quatre; dès qu'ils sont pleins, on les trempe dans l'eau, on ouvre les moules : c'est ainsi que se forme le soufre en canon. Il reste dans les vaisseaux un soufre impur, dont on tire, au moyen d'une longue file de vaisseaux fermés, le soufre en fleurs. Le *caput mortuum* qui reste dans le vase inférieur de cette derniere opération, est ce que l'on distribue dans le commerce, sous le nom de *soufre vif.* Le soufre sert aux Bonnetiers, aux Gaziers, pour blanchir les étoffes de laine & de soie; pour cela il faut l'enflammer, sa vapeur enleve & détruit les taches des étoffes : on s'en sert encore pour soufrer les tonneaux de vin : il est la base de la poudre à canon; il entre dans les feux d'artifices. Il est, dit-on, propre pour l'asthme, pour chasser l'air pestilentiel. Le soufre vif mêlé à la graisse de porc forme un onguent excellent pour guérir la gale & les dartres, après avoir fait précéder les remedes internes; mais il tache le linge de même que l'onguent de mercure; aussi M. *Bourgeois* dit qu'il ne faut pas le mêler avec d'autre linge dans la lessive.

L'acide sulphureux qui se dégage du soufre pendant la combustion, étant chargé du principe phlogistique, est très-propre à faire périr les insectes & autres animaux; c'est pourquoi il est très-sage de brûler du soufre en fermant tout exactement dans le fond de cale d'un vaisseau qui revient de long cours. Par ce moyen on fait périr les rats, souris ou autres animaux malfaisans, & on purifie l'air qui souvent y est d'une puanteur insupportable, & dont les effets seroient très-nuisibles à la santé de l'équipage; on doit employer les mêmes soins pour purifier les maisons anciennement abandonnées, lorsqu'on veut les habiter. L'homme doit éviter cette vapeur du soufre en combustion.

SOUFRE VÉGÉTAL. *Voy. au mot* PIED DE LOUP, *à la suite des articles* MOUSSE TERRESTRE & PIN.

SOUFRIERE. Nom donné à la miniere ou au lieu d'où l'on tire du soufre. Les soufrieres se trouvent communément dans les montagnes qui vomissent du feu ou des cendres, ou des laves, &c. Celle de la Cordilliere en fournit du très-beau & très-pur. *Voyez* SOUFRE & VOLCAN.

SOULCI ou POU, *avis calendula*. C'est le plus petit des oiseaux, dit *Belon*, mais il faut en excepter la plupart des *colibris*, & notamment l'*oiseau-mouche*: voyez ces mots. Son corps est très-petit, mais ses jambes & ses pieds sont assez forts: il a l'humeur gaie, son chant est peu éclatant, il ne gazouille que peu ou point; il vit d'insectes, fréquente les haies, se perche sur les plantes potageres, où il mange les mouches qui s'y trouvent. C'est une espece de petit roitelet, & une variété du *soucie* : voyez ce mot. Son bec est fort menu, & un peu crochu par le bout; sa queue est fourchue comme celle des mésanges bleues. *Voyez* ROITELET.

SOULIER ou SABOT DE NOTRE-DAME. *Voyez ce dernier mot.*

SOUMOU. A la Chine on donne ce nom à une sorte de bois qui ressemble, pour la couleur & les propriétés, au *bois de Brésil*. Voyez ce mot.

SOURCE. *Voyez au mot* FONTAINE.

SOURCICLE: *voyez* ROITELET HUPPÉ. Peut-être que le *soulci* est une variété de cet oiseau.

SOURD ou MOURON. *Voyez* SALAMANDRE.

SOURDON. Coquillage bivalve, plus convexe & plus petit que la palourde; sa longueur est d'environ quatorze lignes, & sa largeur de dix. Cette coquille est cannelée longitudinalement à son extérieur, blanche & lisse en dedans, excepté au bord : cet animal attire & rejette l'eau par deux tuyaux très-courts, ils lui servent de pompes foulantes & aspirantes; il s'enfonce peu avant dans le sable, cependant il en est couvert entiérement quand la mer s'est retirée: pendant son reflux, on connoît l'endroit où sont les sourdons, par les deux trous qui paroissent au-dessus de chacun d'eux; mais mieux encore par une infinité de petits jets-d'eau

qu'on voit paroître sur tout le terrain qui en est mouillé, à plus de deux pieds de distance. Ce coquillage a un mouvement progressif. *Consultez* le *Mémoire de M. de Réaumur*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences 1710, pag. 454.*

SOURIS, *mus sorex*. Petit animal du genre du rat. La souris, dit M. *de Buffon*, beaucoup plus petite que le rat, est aussi beaucoup plus nombreuse, plus commune & plus généralement répandue : elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en differe guere que par la foiblesse & par les habitudes qui l'accompagnent. Timide par nature, familiere par nécessité, la peur ou le besoin font tous ses mouvemens : elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre ; elle ne s'en écarte guere, y rentre à la premiere alerte, & ne va pas comme le rat de maisons en maisons, à moins qu'elle n'y soit forcée ; elle fait aussi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces, & s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais sans s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dressent des embuches ! Plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire, que par son agilité & sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre : on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on en détruit des milliers ; la prudence lui manque souvent : cette espece ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

Les souris produisent dans toutes les saisons & plusieurs fois par an ; les portées ordinaires sont de cinq ou six petits : en moins de quinze jours ils prennent assez de force & de croissance pour se disperser, grimper, trotter avec légéreté, & aller chercher à vivre ; ainsi la durée de la vie de ces petits animaux est très-courte, puisque leur accroissement est si prompt, & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur grande multiplication. *Aristote* dit, qu'ayant mis une souris pleine dans un vase à serrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt souris toutes issues de la même mere.

Ces petits animaux ne font pas laids ; ils ont l'œil vif & même une figure affez fine, l'ouie fort fubtile. La fouris porte fon manger à fa petite gueule avec fes deux pattes qui lui fervent de mains : elle fe tient affife fur fon derriere à la maniere des écureuils L'efpece d'horreur qu'on a pour ces animaux, eft en général moins fondée fur les petites furprifes & fur l'incommodité qu'ils caufent, que fur une efpece d'antipathie qu'on a pour eux. Ne voit-on pas tous les jours des perfonnes qui ont la même horreur pour des araignées, des ferpens, des crapauds, des lézards & des chats? Il eft fort difficile de donner des raifons fatisfaifantes de cette antipathie que nous avons pour certains objets, que ni l'âge ni la raifon ne peuvent corriger. Les fouris piffent très-fréquemment, & leur urine exhale une fort mauvaife odeur. Toutes les fouris font blanchâtres fous le ventre, & il y en a auffi de plus ou moins brunes, & de plus ou moins noires. Nous en nourriffons une depuis un an qui eft totalement blanche; elle s'eft rendue affez familiere, fur-tout avec ma femme ; elle boit beaucoup. M. *Bourgeois* dit que ces fouris à poil de lapin blanc, fe trouvent en Suiffe dans le canton de Berne.

L'efpece de la fouris eft généralement répandue en Europe, en Afie, en Afrique; mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y font actuellement en grand nombre, viennent originairement de notre Continent. Ce qu'il y a de vrai, c'eft qu'il paroît que ce petit animal fuit l'homme, & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.

Les rattes rouffes, qui font les fouris des champs, peuplent auffi en abondance; elles font, ainfi que les campagnols, un fi grand dégât de blé en divers lieux, qu'elles mangent quelquefois en une nuit tout le blé d'un champ qu'on eft prêt à moiffonner : c'eft le *mulot* ; voyez ce mot.

M. *Briffon* a parlé, d'après *Séba*, de la fouris de l'Amérique : elle a le mufeau pointu, les oreilles grandes & larges, & le corps couvert de poils d'un bai rouge clair.

Il eſt fait mention dans l'*Hiſtoire générale des Voyages* d'une ſouris à ſonnette, plus groſſe que nos écureuils; ſa tête a la forme de celle d'un ours: le poil de ſon dos eſt brunâtre, & noirâtre ſur les côtés; ſa queue fait du bruit quand elle marche. Cet animal ſe nourrit de noix & de gland; il habite communément ſur les arbres; on vante beaucoup ſa légéreté.

Entre les ſouris de la côte d'Or, on en diſtingue une eſpece dont la peau exhale une odeur de muſc extrêmement agréable.

M. *Anderſon* (*Hiſt. Nat. d'Iſlande, p. 224,*) dit que les ſouris ſont rares dans cette île, à cauſe du froid pénétrant & du défaut de nourriture, qui leur ôtent tous les moyens de ſubſiſter dans la croûte mince de la terre qui couvre les rochers, & qui outre cela eſt remplie de ſoufre; auſſi y a-t-il quelques endroits, entr'autres le cimetiere de Widoë, où lorſqu'on met des ſouris, elles meurent ſur le champ: ce lieu produit à-peu-près le même phénomene que la fameuſe grotte du chien en Italie. *Voyez l'article* EXHALAISON.

De toutes les parties médicamenteuſes que fourniſſoit autrefois la ſouris, les Pharmacologiſtes ne font plus mention que de ſa fiente (*muſurda*). Elle eſt miſe au rang des purgatifs & des émétiques; des perſonnes en font uſage contre la dyſurie. Le haſard a fait connoître à M. *Bourgeois* qu'elle n'eſt pas ſans vertu contre la toux opiniâtre & invétérée.

SOURIS. Les Conchyliologiſtes donnent auſſi ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines: ſa coquille tire ſur le gris, avec des points noirs à chaque extrémité, imitant les yeux de la ſouris: *voyez* PORCELAINE.

SOURIS DE MONTAGNE ou LAPIN DE NORWEGE. *Voyez* LÉMING.

SOURIS DE MOSCOVIE. C'eſt la *Marte zibéline*.

SOURIS DE TERRE, ou RAT DOMESTIQUE MOYEN. *Voyez à l'article* MULOT.

SOURY. *Voyez* TARI.

SOUS-ARBRISSEAU. *Voyez à la ſuite de l'article* PLANTE.

SOUSLIK. On trouve à Casan & dans les provinces qu'arrose le Wolga & jusques dans l'Autriche un petit animal, appelé *souslik* en Langue Russe, dont on fait d'assez jolies fourrures. Il ressemble beaucoup au campagnol pour la figure : le souslik a comme lui la queue courte ; mais ce qui le distingue des campagnols & de tous les autres rats, c'est que sa robe qui est d'un gris fauve, est semée par tout de petites taches d'un blanc vif & lustré ; ces petites taches n'ont guere qu'une ligne de diametre, & sont à deux ou trois lignes de distance les unes des autres ; elles sont plus apparentes & mieux terminées sur les lombes de l'animal que sur les épaules & la tête. Ces rats se prennent en grand nombre sur les barques chargées de sel dans la riviere de Kama qui descend de Soliskamskie où sont les salines, & vient tomber dans le Wolga ; le Wolga est couvert de ces bateaux de sel, & c'est dans les terres voisines aussi bien que dans les bateaux qu'on prend ces animaux. On leur a donné le nom de *souslik*, qui veut dire *friand*, parce qu'ils sont très-avides de sel.

SOUTENELLE. *Voyez à l'article* POURPIER.

SOUTERRAINE. *Goedard* donne ce nom à une fausse chenille qui vit d'hysope : on en trouve, dit-il, autour de cette plante dans le temps qu'elle fleurit ; mais dès qu'on touche une feuille, cette chenille se jette en bas & entre dans la terre : elle se métamorphose en mouche.

On donne aussi le nom de *souterraine* à l'espece de guêpes qui sont les plus communes & les plus incommodes. *Voyez au mot* GUÊPE.

SOYE. *Voyez* SOIE.

SOYEUSE. *Voyez à la suite du mot* APOCIN.

SPADON ou ESPADON. *Voyez à la suite du mot* BALEINE.

SPALME. *Voyez à l'article* ASPHALTE.

SPAR. *Voyez à l'article* SPATH FUSIBLE.

SPARE, *sparus*. Poisson de rivage à nageoires épineuses, ressemblant à la dorade par les écailles & par les ailerons ou nageoires ; mais son corps est plus long, moins épais & plus plat ; son museau est pointu, les nageoires sont jaunâtres, principalement celles du ven-

tre, celles des ouies le sont moins; il a une tache noire sur la queue, la toile du ventre est noire. Le spare entre dans les étangs marins avec la dorade, où il fraie en été : il vit en troupe, évite le froid, reste attroupé pendant l'hiver : au printems il fréquente souvent les rivages & mange ce qu'il trouve. *Athenée* dit que le spare ou sparaillon a la chair tendre, qu'elle est agréable au goût, & qu'elle provoque l'urine ; étant bouillie elle facilite la digestion, mais étant rôtie elle est indigeste ; d'ailleurs elle est plus molle que la dorade, ce qui fait que celle-ci est beaucoup plus recherchée.

M. *Deleuze* dit que ce poisson a donné son nom à un genre de poissons sous lequel on comprend, outre cette espece, la *dorade*, le *dentale*, le *pagre*, & divers autres poissons à nageoires épineuses, que les Méthodistes distinguent des autres genres de cette classe, parce qu'ils ont les couvercles des ouies écailleux & les dents molaires recouvertes par les levres.

SPARGELLE, *genistella herbacea*. Plante ligneuse ou espece de petit genêt qui croît à la hauteur d'un pied & demi, poussant de petites branches molles, velues & frangées ; ses tiges naissent l'une de l'autre comme articulées ensemble ; ses fleurs naissent à ses sommités ; elles sont petites, légumineuses & jaunes: il leur succede des gousses plates, velues : la racine du spargelle est rameuse. Cette plante croît aux lieux montagneux & dans les bois ; on l'emploie en fomentation ; ses fleurs sont détersives & apéritives. *Voyez* GENISTELE.

SPATAGUS. Espece d'*oursin* : voyez ce mot. Les *Spatagoïdes* sont ces mêmes oursins devenus fossiles.

SPATH ou SPALT, *spathum*. Est proprement une pierre calcaire, pure, cristallisée sous différentes figures, assez souvent en rhombes, ayant presque toujours les surfaces unies, brillantes, d'un tissu ordinairement feuilleté, de différentes couleurs, se divisant en morceaux non flexibles qui gardent souvent la même figure jusques dans la portion la plus petite de leurs fragmens; variant pour la dureté & par la pesanteur spécifique, se brisant & petillant dans le feu, & s'y réduisant en poussiere. Calciné, il n'attire pas si facilement l'humidité de

l'air, & ne s'échauffe pas aussi promptement & aussi vivement que la vraie pierre à chaux. Le spath ne se dissout point dans l'eau, mais il fait une effervescence des plus considérables avec les acides ; il est communément plus dur que le gypse, susceptible du poli comme l'albâtre ; cependant on n'en peut faire aucunes figures avec le ciseau, parce qu'il éclate trop, il est trop fragile.

L'on ne trouve les spaths durs cristallisés que dans les creux souterrains abreuvés d'eau : quelquefois ces creux sont à sec. L'eau a donc charrié la matiere & l'a abandonnée, soit dans des vides entre les couches horizontales des pierres calcaires, soit dans les écartemens ou fentes perpendiculaires des terrains crétacés, & qui lui sont uniquement propres : ceux qui sont tendres & colorés sont communément l'indice du voisinage d'une substance métallique. La couleur du spath dépend rarement de la saleté des terres, mais presque toujours de la nature du minéral qui est entré dans sa cristallisation. L'on pourroit donc regarder les spaths tantôt comme une espece de pierre à chaux épurée, tantôt comme une terre à base alcaline semblable à celle du sel marin, & selon quelques-uns, mêlée de soufre ; l'une ou l'autre entiérement dissoute & cristallisée avec lenteur dans un fluide qui aura changé quelque chose à sa nature & à sa formation. Cette hypothese pourroit encore s'appliquer aux stalactites qui doivent aussi leur origine à la dissolution de la matiere calcaire de la craie ou de la pierre à chaux ; mais il faudra nécessairement admettre une modification dans le degré de dissolution ; ce qui, par le moyen de l'espece de fluide qui en est le véhicule, peut produire, ou une sorte de décomposition, ou une nouvelle combinaison ; enfin une différence dans la configuration des parties intégrantes, & la maniere d'être de ces corps. *Voyez* PIERRE CALCAIRE *& l'article* STALACTITES.

Nous disons que les Naturalistes distinguent plusieurs sortes de spaths.

1°. Le SPATH GRENELÉ, *spathum arenaceum*. Il est souvent en petits cubes & fort léger, tant il est poreux : il y en a de différentes couleurs ; on le trouve sous des lits de pierre à chaux : on en rencontre dans des mines en

Suede qui imitent des grains de sel marin irréguliers.

2°. Le SPATH FEUILLETÉ, *spathum lamellatum*. Il offre un rhombe irrégulier; mais il se divise en écailles, en lames miroitées, tendres & qui s'égratignent plus ou moins facilement avec l'ongle ; il accompagne quelquefois les mines d'argent & de cuivre ; il est commun dans les mines de Saxe, d'Angleterre & de Dalécarlie : il n'est pas rare de le voir mêlé au basalte de Suede. Souvent il se vitrifie dans le feu à raison du mélange qui l'accompagne ; sa couleur est peu constante. Il faut bien se donner de garde de confondre ce spath avec le gypse.

3°. Le SPATH RHOMBOÏDAL, *spathum rhomboidale*. Il se divise toujours en rhomboïdes, il a un œil vitreux dans ses fractures, compacte, assez pesant ; il y en a de diverses couleurs, blanc, transparent, laiteux, &c. On a observé que c'est l'espece de spath qui fait le moins brusquement effervescence avec les acides, & qui cependant étant calciné, acquiert le mieux la propriété phosphorique. On en distingue même deux especes, savoir celui dont nous venons de parler & qui ne rend point les objets doubles, comme l'espece suivante appelée SPATH ou CRISTAL D'ISLANDE, *spathum Islandicum* : il est clair, transparent, rhomboïdal. Il se distingue de toutes les especes de spath par la propriété qu'il a de faire paroître double tous les objets qu'on voit au travers : on l'a nommé spath d'Islande, parce que le premier a été découvert dans cette île ; mais on en trouve aujourd'hui en Saxe, en Suisse, dans le Valais : *voyez ce que nous avons dit de ce spath singulier, à l'article* CRISTAL D'ISLANDE.

4°. Le SPATH CUBIQUE TRANSPARENT, *spathum cubicum aut tessulare pellucidum*. Ce cristal spathique affecte de prendre une forme cubique ; il est tendre, plus ou moins diaphane : on en trouve abondamment dans les mines de Suede, sur-tout à Sahlberg, & à Dannemore : il y en a de vert, de rouge, de jaune, de veiné & sans couleur.

5°. Le SPATH CRISTALISÉ EN GRAPPES ou SPATH DRUSEN, *drusa spathica*. On donne ce nom à des cristaux de spath qui ont pris différentes figures, & qui se

trouvent groupés plusieurs ensemble sur une même base. On distingue le spath cristallisé transparent polygone, & un autre qui est ou hexagone, ou triedre terminé en pointes, & appelé par M. *Linnæus*, *dents de cochon.* Cette sorte de spath drusen forme deux couches, les pointes cristallisées de la couche supérieure s'engrenent dans les pointes des cristaux de la couche inférieure. On en trouve à Dannemore, en Uplande, au Hartz, &c. il y en a en pyramides octaëdres tronquées, ou en pyramides triangulaires, d'un blanc jaunâtre, ou en décaëdres, ou en prisme tétradécaëdres, ou en crête de coq, ou sans colonne, en rose, lenticulaire, ou en aiguilles rangées par faisceaux, ou étoilées, ou en filets, comme de l'asbeste & de diverses couleurs; toutes variétés qui peuvent provenir de l'équilibre des liqueurs au moment de la cristallisation. M. *Desmarets* a fait des observations importantes sur le spath en filet de Montmirail, qu'il a communiquées il y a quelques années à l'Académie des Sciences.

On trouve aussi presque toutes ces especes de spaths en France : *voyez notre Minéralogie, seconde édition, T. I.* A l'égard du spath gypseux, nous avons cru devoir abolir ce nom qui ne sert, ainsi que bien d'autres, qu'à embrouiller la science de l'Histoire Naturelle : le spath gypseux n'est qu'un *gypse* ; s'il est très-pesant & compacte, c'est un fluor, connu sous le nom de *spath fusible* : voyez ces mots. Les spaths qui font effervescence avec les acides, & qui se trouvent dans les mines en filons, ont souvent pour base du mica, & une terre alcaline, & sont quelquefois sursemés, ainsi que les spaths fusibles, de cristaux pyriteux ou de marcassites.

Ce que l'on appelle improprement *spath-dur-quartzeux*, est le spath scintillant, ou le *feld-spath* : voyez ce mot. On peut consulter la *Spatogénésie* ou *Traité de la nature & de la formation du spath* par M. *Hill.*

SPATH FÉTIDE, *lapis suillus* : voyez PIERRE PUANTE.

SPATH FUSIBLE ou SPATH VITREUX ou SPATH SÉLÉNITEUX, *spathum vitreum fusibile.* Pour ôter toute confusion ou méprise dans l'histoire des spaths, on devroit encore changer le nom de celui-ci

(l'appeler proprement *spar*), qui differe essentiellement des spaths, par son excès de pesanteur spécifique sur toutes les pierres communes, par sa dureté, par son éclat vitreux, &c. Le spath fusible est compacte, ne fait point de feu avec l'acier, ne se dissout point aux acides, mais entre en fusion à un feu de verrerie : dans un feu ordinaire, il petille, se gerce & s'éclate, mais il ne se calcine pas comme la pierre à chaux. Il se pelotonne ; est-il entré en fusion, il bouillonne au feu comme le plâtre, & forme un verre qui a beaucoup de rapport avec celui des primes de pierreries ; on voit que cette pierre a des propriétés qui lui sont particulieres, & fort analogues au *petunt-se de Saxe*, & à la *pierre de Bologne* : voyez ces mots.

Aussi la singularité des produits que cette espece de pierre nous a donnés à l'analyse, nous a-t-elle obligé d'en faire un genre particulier dans notre Minéralogie : nous l'avons désignée sous le nom de *pierre gypseuse médiastine cristallisée*.

Le spath fusible a différentes formes & est communément blanchâtre ; tantôt opaque tantôt transparent : il n'est cependant pas rare d'en rencontrer de coloré, & sa couleur nous paroît dépendre de la nature du phlogistique & terre métallique qui se sont combinés dans la cristallisation. Le plomb lui donne la couleur jaune & la forme cubique, le fer le rend rouge & rhomboïdal ou octaëdre, l'étain le rend noir ou violet, couleur d'améthyste & d'une figure quadrilatere, le cuivre le rend bleu & verdâtre, &c. Il y en a de toutes les couleurs des différentes pierreries, & on les appelle *fausse topase*, *faux rubis*, *faux saphir*, *fausse hyacinthe*, *fausse émeraude*, *fausse améthyste*, *fausse aigue marine*, *&c.* On trouve beaucoup de beaux morceaux de spath fusible dans les filons des mines de Saxe, de Suede & d'Angleterre : quantité sont formés en petits carrés irréguliers, & d'un tissu feuilleté ou strié, souvent ternis par des vapeurs arsenicales qui s'y sont fixées ; d'autres sont sursemés de pyrites cuivreuses, tétraëdres & qui donnent des iris très-vifs ; chaque carré que forme la cristallisation de ce spath, est terminé à ses bords par d'autres carrés dont les stries sont d'un sens opposé.

Les

Les Mineurs Allemands ne sont pas fâchés de rencontrer des spaths vitreux dans leurs fouilles ou dans leur fourneau. Ils les appellent *fluss-spaths* : voyez Mines. Nous avons observé que quantité de cristaux de spath fusible se trouvent groupés, ou sur des cristaux de quartz, ou sur des cristallisations solubles dans les acides ; on présume bien que ces différences sont dues à la diversité des bases déjà cristallisées, & sur lesquelles des fluides propres à former les spaths fusibles ont eu une arrivée ou intervention postérieure. Il y a aussi des spaths fusibles en stalactites par zones ou par couches nuées de blanc & de violet : *voyez* Albatre vitreux & Fluors minéraux.

Voici le sommaire des expériences sur deux especes de spaths fusibles, faites par le savant M. *Marcgraf.* Cet habile Chimiste dit, 1°. que les spaths fusibles, dont les lames groupées ensemble d'une maniere singuliere qui n'ont aucune transparence, mais dont la couleur tire sur le blanc de lait, sont les *spaths fusibles, phosphoriques & séléniteux ;* 2°. que ceux qui sont cristallisés en cubes, sont plus ou moins transparens & diversement colorés : voilà les *fluors* connus sous le nom de *fausses topazes, &c.* & il les nomme *spaths fusibles vitreux.* Ces dernieres especes de spaths se trouvent plus ordinairement dans les filons des mines, & servent de matrice aux minéraux qu'ils renferment : ils sont outre cela un peu plus durs que les *spaths phosphoriques*, & ils se laissent plus difficilement entamer par l'acier trempé.

Les *spaths fusibles vitreux* soumis au feu jusqu'à l'incandescence, jettent quelques étincelles dans l'obscurité ; mais leur lueur est fort foible : après quoi ils se divisent par petits éclats ; tandis que les *spaths fusibles phosphoriques*, soumis à la même chaleur, jettent une lumiere très-vive & très-foncée ; ensuite ils se brisent en plusieurs morceaux qu'on a beaucoup plus de peine à réduire en poudre que les éclats des spaths fusibles vitreux : l'une & l'autre poudre étant calcinées & incorporées séparément avec un mucilage de gomme Arabique, mises en petits pelotons, puis calcinées dans des charbons ardens, on observe après le refroidissement,

que les ſpaths fuſibles & phoſphoriques ſeront les ſeuls pénétrés d'une très-vive lumiere & exhaleront une forte odeur de ſoufre. Les ſpaths fuſibles vitreux ſe volatiliſent dans la retorte par leur mélange avec les acides, ce que ne font pas les ſpaths fuſibles phoſphoriques ou ſéléniteux, qui ſont uue combinaiſon d'une terre *calcaire & de l'acide vitriolique* : telle eſt auſſi la pierre de Bologne que l'on peut regarder comme un ſpath fuſible phoſphorique ou ſéléniteux.

Quelques-uns ſoupçonnent que la terre des ſpaths fuſibles eſt alumineuſe.

Voici les expériences que nous nous contentons de faire depuis quelques années, dans nos leçons ſur cette matiere, c'eſt-à-dire, ſur le lithophoſphore ; ſi on expoſe un fragment de fluor blanc ſur un charbon rouge & iſolé, il jette une lueur pâle : la lueur paroît émeraudée, ſi le fluor étoit vert ; bleuâtre ou violet, s'il étoit pourpre, nué de noir ou couleur d'améthyſte : on voit diſtinctement paſſer ſucceſſivement cet éclat entre chaque petite lame qui compoſe le morceau de fluor, avec différens accidens dans ces couleurs ; & comme la chaleur du charbon ardent n'augmente point, l'effet de cette pierre phoſphorique ſe ſoutient aſſez long-temps, juſqu'à ce qu'elle vienne à décrépiter comme du ſel marin : alors les lames s'éparpillent ſans couleur, & preſque toujours ſans tranſparence.

SPATH PERLÉ. Il n'eſt pas rare de rencontrer ſur des morceaux de mines en filons qui ont pour gangue du quartz, des fluors, &c. une eſpece de ſpath laiteux en petits grains chatoyans, durs & diſperſés en druſen ; on leur a donné le nom de *ſpath perlé*, à cauſe de leur couleur d'un blanc gris, de leur dureté & de leur chatoyement ; leur figure criſtalline eſt tumultuaire, aſſez irréguliere : on en trouve aſſez communément en Saxe, à Saalfeld en Thuringe, à Sainte-Marie-ès-Mines, &c. C'eſt en général une eſpece de ſélénite.

SPATH VITREUX ou SPATH SÉLÉNITEUX : *voyez* SPATH FUSIBLE. Un Auteur moderne place le *cauk* des Anglois parmi les ſpaths ſéléniteux.

SPATULE ou ESPATULE. Oiſeau dont nous avons parlé au mot PALETTE.

SPATULE. Nom que les Européens établis sur les bords du Mississipi donnent à un poisson que l'on pêche dans ce fleuve, où il est abondant; ce nom lui convient très-bien relativement au prolongement qui termine sa tête & qui a la forme d'une spatule. M. *Mauduit*, Docteur en Médecine, a donné la description d'un de ces poissons rapporté de ce pays, par M. *le Beau*, Docteur en Médecine, employé au service de France, d'abord en Canada, ensuite à la Louisiane. Cette spatule est un poisson cartilagineux, du genre des requins; il n'avoit guere que cinq pouces de longueur, mais l'espece devient beaucoup plus grande & offre des individus qui ont jusqu'à vingt pouces de long : la peau est lisse & sans écailles. Il n'a qu'une nageoire sur le dos, & qui prend son origine près celle de la queue; les fibres en sont inclinées de devant en arriere; il y a cinq nageoires en dessous du ventre; savoir, quatre sur les côtés & une au milieu : les deux premieres qui se correspondent sont placées à la partie antérieure du ventre, très-peu au-dessus de la jonction avec la tête. Les secondes nageoires qui se correspondent aussi, prennent naissance à peu de distance des premieres. Enfin, la cinquieme nageoire, qui est unique, est à égale distance entre les secondes & la queue, ses fibres sont inclinées aussi de devant en arriere; la queue est comme celle de tous les poissons de mer de ce genre, c'est-à-dire en *croissant*, dont une des cornes excede la longueur de l'autre. La membrane qui recouvre les ouies, mérite une attention particuliere & par sa forme & par son extrême longueur. La bouche est placée en dessous, presque au milieu du corps. La mâchoire inférieure est arrondie sur les coins & pointue au milieu antérieur : le palais paroît être de l'espece de ceux qu'on nomme *palais pavés*. C'est à la mâchoire supérieure qui contient le crâne, que se trouve le prolongement en forme de spatule & remarquable par une éminence alongée qui s'étend en dessus aux deux tiers de sa longueur. Cette piece en forme de spatule est moins large à sa base, elle se termine par un arrondissement aplati, & son épaisseur va toujours en di-

minuant de la base à la pointe. Une duplicature de la peau, qui borde la mâchoire supérieure, forme un bourrelet dans lequel est reçue la mâchoire inférieure. L'on voit en dessus à l'origine de la mâchoire supérieure deux petits trous ronds qui sont les narines, & sur les côtés un peu plus bas, les yeux qui sont deux points arrondis, peu ouverts & peu saillans.

SPEAUTRE ou ÉPEAUTRE. *Voyez* FROMENT LOCAR.

SPEISS. Les Mineurs Allemands donnent ce nom à la partie du cobalt la plus pure & la mieux vitrifiée.

SPERJULE ou ESPARGOULE, *alsine*, *sperjula dicta major.* Cette plante, qui croît naturellement aux environs de Paris, principalement dans les bois, sert à faire des *prairies artificielles.*

L'*espargoule* s'éleve à la hauteur d'environ un pied: il part de sa racine plusieurs tiges, dont les unes sont droites, & les autres s'inclinent de côté & d'autre: ces tiges sont noueuses, & de chaque nœud sortent plusieurs feuilles qui entourent les tiges; ces feuilles sont longues, étroites comme celles du caillelait; le haut de la tige, ainsi que les feuilles, sont chargés de poils très-fins, & doux au toucher; les feuilles sont blanches, en rose: il leur succede des capsules à cinq loges qui contiennent des semences menues; la plante est annuelle; c'est le *sperguy* des Flamands.

La *sperjule* ou *spergule* n'est point délicate sur la nature du terrain, pourvu qu'il soit un peu humide; elle ne se refuse pas même aux champs les plus sablonneux. Dans la Flandre, où l'on cultive cette plante pour l'usage des bestiaux, on la seme en Mai, sur-tout lorsqu'on se propose d'en ramasser la graine, & qu'on veut en fanner l'herbe; mais on n'est guere dans l'usage d'en faire du foin: il est plus ordinaire d'en répandre la graine sur le chaume du froment, immédiatement après la récolte. Quand la plante est élevée à une certaine hauteur, on la laisse paître avant les froids, par les bestiaux, sur le champ même. Cet herbage est très-nourrissant, il faut le faire consommer de bonne heure, car cette plante gele fort aisément. Les Flamands prétendent que cette nourriture engraisse la volaille & augmente

considérablement le lait des vaches ; que le beurre qui provient de ce lait en est infiniment meilleur, qu'il se conserve salé beaucoup plus long-temps, & qu'il est plus propre à être transporté pour l'usage des *Marins* qui font des voyages de long cours : on seme aussi avec avantage la spergule mêlée de seigle.

SPERMA CETI. *Voyez au mot* BALEINE, *à l'article* CACHALOT, *celui du* BLANC DE BALEINE.

SPERME, *sperma*. Nom donné à la liqueur séminale des animaux : on prétend qu'on y découvre, à l'aide du microscope, quantité de corps mouvans, connus sous le nom de *molécules organiques* : voyez ce mot & l'article ANIMALCULE. M. *Ernest Asch* de Petersbourg, qui vient de soutenir à Gottingue une These *sur la nature du sperme*, dit avoir examiné avec un excellent microscope le sperme de l'homme, des chiens, des chats, des lapins, des coqs, la laite des poissons, même toutes les liqueurs du corps humain, & la semence de plusieurs plantes, & n'avoir pu observer dans tous ces corps, tant frais & dans leur nature, que mis dans l'eau, &c. aucuns animalcules, mais seulement des globules sans principes de mouvement & de vie, & très-semblables aux petits corps ronds que l'on voit dans les autres liqueurs. *Voyez à l'article* SEMENCE.

SPERNIOLE ou SPERME DE GRENOUILLES. *Voyez à l'article* GRENOUILLE.

SPET, *sphyræna*. Poisson de mer qu'*Artedi* dit être du genre du maquereau. A Livourne & dans toute l'Italie, on lui donne le nom de *luzzo marino*. Rondelet en distingue deux especes. Ils sont longs, & ont le museau pointu. Ils sont assez semblables au brochet pour la figure : de sorte qu'à Rome & à Montpellier, ceux qui ignorent leur propre nom, les appellent *brochets de mer*.

Le *spet* de la premiere espece a le corps long & menu, le museau pointu & avancé, la mâchoire inférieure plus grande que la supérieure : elle finit en pointe, & reçoit celle de dessus. Ces mâchoires sont si bien jointes ensemble, qu'on diroit qu'il n'y a aucune fente, quoiqu'elle soit grande ; car c'est un poisson

goulu : le dedans de la bouche est jaune ; les dents sont fort aiguës, & courbées en dedans : on en compte quatre à la mâchoire de dessus. Au milieu de la mâchoire de dessous se trouve une dent plus grande que toutes les autres : elle entre dans un trou qui est à la mâchoire supérieure. Ses yeux sont grands & précédés de deux trous : de la tête jusqu'à la queue est un seul trait, situé au milieu du corps, qui est fait d'écailles ; le ventre est blanc, le dos tendre & les ouies assez ouvertes ; la premiere de ces deux nageoires du dos a cinq aiguillons ; sa chair est blanche, agréable au goût, dure & seche.

La seconde espece de *spet* est semblable, dit *Rondelet*, au *hautin-harins ;* sa queue est d'abord en pointe, & finit par une élargissure ; sa chair & ses os sont assez transparens ; il a par le milieu du corps un trait droit qui va des ouies jusqu'à la queue. Ce *spet* est plus petit & plus blanc que le précédent : la toile de son ventre est noire, & il a au ventre une longue vessie pleine d'air.

SPHINX. Nom donné à quelques papillons à cause de l'attitude singuliere de leurs chenilles, qui appliquent la partie postérieure de leur corps contre une branche d'arbre, & ont le reste du corps élevé comme le sphinx de la fable ; la plupart font leurs coques dans la terre avec des mottes & des grains entrelacés de fils. Il n'y en a qu'une espece, dont la coque lisse, soyeuse & en fuseau, est appliquée contre quelques tiges de plantes. On nomme le papillon qui en provient *sphinx-belier*, à cause de ses antennes renflées dans leur milieu, & un peu courbées. Le *sphinx-bourdon* n'a point de trompe, ou n'en a qu'une très-courte. Celle du *sphinx-épervier* est longue & roulée en spirale. La chenille la plus curieuse de cette classe, est la chenille du *tithymale ;* voyez ce mot. Le sphinx le plus curieux ou le plus intéressant, est le *papillon à tête de mort*. Voyez ce mot.

SPIAUTIER ou BEAUTER. Nom donné au zinc jaune d'Angleterre. *Voyez* ZINC.

SPIC. Nom donné à la grande *lavande*. Voyez ce mot.

SPICANARD ou NARD INDIEN. *Voyez à l'article* NARD.

SPICIFERE. Cet oiseau a été nommé par les uns *paon du Japon*, & par d'autres, *faisan*; il est vrai qu'il a avec ces oiseaux plusieurs traits de conformité, mais il en a aussi assez de dissemblance pour ne pouvoir être réuni ni avec les uns, ni avec les autres. Le spicifere a une aigrette en forme d'épi qui s'éleve sur sa tête : cette aigrette est haute de quatre pouces, & paroît émaillée de vert & de bleu ; le bec est de couleur cendrée plus long & plus menu que celui du paon ; l'iris est jaune, & le tour des yeux est rouge, comme dans le faisan ; les plumes de la queue sont en plus petit nombre, le fond en est plus rembruni & les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe ; la distribution des couleurs forme sur la poitrine, le dos & la partie des ailes la plus proche du dos des especes d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus sur la partie des ailes la plus proche du dos, bleues & vertes sur le dos, bleus, verts & dorés sur la poitrine ; les autres pennes de l'aile sont vertes dans le milieu de leur longueur, ensuite jaunâtres & finissent par être noires à leur extrémité : le sommet de la tête & le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc sur un fond verdâtre ; on ne dit point si le spicifere étale sa queue comme le paon.

SPIGELIA. Plante originaire de la Jamaïque, & surnommée *anthelmia*, à cause de sa propriété antivermineuse : on la cultive aujourd'hui dans quelques jardins en Europe, elle est naturelle aussi aux îles de Saint-Domingue, de la Martinique & du Brésil. M. *Linnæus* dit que sa racine est petite, fibreuse, traçante & annuelle : sa tige est herbacée, droite, cylindrique, branchue & glabre ; ses feuilles sont opposées deux à deux, excepté vers le sommet où elles sont rangées au nombre de quatre en forme de croix. Les fleurs sont en épi au haut de la tige, on y compte cinq étamines. Les semences qui leur succedent sont petites, arrondies. Cette plante est plus connue dans les provinces de l'Amérique méridionale sous le nom *indian-*

pink. On fait usage de cette plante en décoction, on y joint un peu de suc de limon & de sucre. Ce remede provoque un sommeil à-peu-près pareil à celui que procure l'opium; mais après le réveil, les yeux paroissent brillans & étincelans, bientôt le malade jette des vers en quantité. Quelquefois il est utile de joindre à la décoction du *spigelia* un léger purgatif.

SPIRÉE : *voyez* BUKKU DES HOTTENTOTS. On ne sait pas encore si le bukku est la même chose que notre *spiræa*, arbuste à feuilles d'obier ou de saule. Voici la description du spirée que l'on cultive dans les jardins aux lieux sombres & ombrageux. Le spirée, *spiræa salis folio*, est un arbrisseau qui croît à la hauteur de trois à quatre pieds : ses rameaux sont grêles, très-flexibles, & leur écorce est rougeâtre; ses feuilles sont longues & étroites comme celles du saule, un peu dentelées, vertes en dessus, légérement rougeâtres en dessous, d'une saveur astringente mêlée d'amer: ses fleurs naissent au bout des branches, en maniere de grappes; elles sont composées de cinq feuilles incarnates, disposées en rose, & soutenues par un calice découpé en étoile; le pistil de ces fleurs devient un fruit composé de quelques gousses ramassées en maniere de tête, & remplies de semences menues & jaunâtres. On estime les fleurs, les fruits & les feuilles du spirée, propres à resserrer & à déterger.

SPODE, *spodium*. Nom donné à différentes substances. Le *spode* des Modernes est l'ivoire brûlé; le *spode en grappe* des Anciens Grecs est la tuthie; le *spode* des anciens Arabes étoit une cendre de roseaux brûlés; on l'appeloit *anti-spode*. Les Sauvages de la Guiane font usage de cette cendre pour se noircir le corps, & se garantir de la piqûre des insectes. *Voyez à l'article* ROSEAU CULTIVÉ.

SPONDYLE. Coquillage bivalve, dit M. d'*Argenville*, qui ne differe de l'huître ordinaire que dans sa charniere, consistant en deux boutons arrondis dans chaque valve, qui renferment le ligament, disposés de façon que les boutons de la valve supérieure sont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette derniere se logent dans les trous

de la ſupérieure. Le ligament, qui eſt de nature coriace, ſe trouve entre les boutons & à la charniere commune aux deux valves.

Les ſpondyles les plus recherchés ſont ceux qui ſe trouvent hériſſés de piquans, & que l'on appelle communément *huîtres épineuſes*. Ces épines ou piquans ſont plus ou moins longues, plus ou moins groſſes & recourbées; elles ſont implantées ſur les ſtries longitudinales de la valve ſupérieure, & ſont, ainſi que la robe de la coquille, de couleur ou rouge ou blanche, ou jonquille ou violette. La valve inférieure eſt plus communément feuillée. La tête des ſpondyles eſt prolongée, & forme un plan triangulaire avec un ſillon noir en ſon milieu: le ſommet ſe recourbe en-deſſous. On diſtingue deux eſpeces d'oreilles ſituées aux deux côtés de chaque valve. Les ſpondyles de la Chine ont les bords intérieurs de couleur orangée. *Voyez à l'article* Huître.

SPONDYLE ou SPHONDYLE, *ſpondylus ſeu verticillus*. Eſpece de chenille très-pernicieuſe, & qui ſe métamorphoſe en un phalene de la grande eſpece. Cet inſecte, dans l'état de chenille, s'entortille comme un crochet autour des racines des plantes, quelque âcres & ameres qu'elles ſoient, & les font périr. Divers Auteurs ont parlé de pluſieurs *chenilles ſpondyles*, en diſant qu'elles ſont de la groſſeur du petit doigt, qu'elles ont la tête rouſsâtre, & le reſte du corps blanchâtre, excepté quand elles ont pris leur nourriture, alors elles s'enflent & deviennent noires: elles ont ſix pieds. Ces chenilles ne peuvent guere ſupporter l'air: elles languiſſent hors de terre, auſſi les trouve-t-on toujours en terre. Il y en a une eſpece qui, lorſqu'on la bleſſe, jette une liqueur auſſi noire que de l'encre.

SPONDYLES ou ARTICLES, *ſpondylolithes*. Nom que l'on donne aux articulations, ou jointures, ou vertebres foſſiles de différens animaux. Toutes ces gravures herboriſées que l'on remarque ſur certaines cornes d'ammon, ſont les ſutures de leurs concamérations: on leur donne le nom de *ſpondylolithe*. Il y a bien d'autres ſortes de *ſpondyles*: on en voit d'orbiculaires, en zig-zag, d'arrondis, de comprimés, de pointus; on

donne aussi le nom de *spondyle* à une espece d'huître pectiniforme & épineuse. *Voyez ci-dessus* SPONDYLE COQUILLAGE.

SPONDYLOLITHES. *Voyez à l'art.* SPONDYLES.

SPONGITE. Sous ce nom on désigne une pierre légere & poreuse : ce n'est qu'une incrustation formée dans l'eau sur des végétaux. Cette pierre est de la nature du *tuf.* Voyez ce mot & celui d'INCRUSTATIONS, à l'article STALACTITE.

SPONTON. Nom donné par quelques Marins au poisson narhwal, à cause de sa défense. *Voyez* NARHWAL, *à la suite du mot* BALEINE.

SQUACIO ou SQUAJOTTA. *Voyez à l'article* HÉRON.

SQUALE, *squalus.* Espece de grand chien de mer dont la peau est fort rude : on en trouve qui ont plus de vingt pieds de longueur sur neuf de circonférence, & qui pesent plus de trois mille livres : c'est le *galeus glaucus, dentibus granulosis, foraminibus circa oculos.* L'organe le plus singulier de ces sortes de poissons, est un filtre placé entre la pointe du museau & du cerveau, de la consistance & de la couleur du corps vitré : c'est de là que l'humeur transsude par quantité de petits trous de la peau. Les squales sont encore doués à la partie antérieure du corps, destinée à fendre l'eau, d'un réservoir abondant d'une matiere huileuse qui sert sans doute à lubrifier cette partie, à lui donner de la souplesse, & à le rendre impénétrable à l'eau. *Voyez à l'article* POISSON.

SQUAMMEUX, *squamosus.* Terme dont on se sert pour exprimer ce qui a du rapport à l'écaille (*squama*). *Voyez* ÉCAILLE.

SQUATINE, *squatina.* Poisson qui tient le milieu entre les chiens de mer & les raies : c'est ce que nous nommons *ange* : voyez ce mot.

SQUELETTE, *sceletum.* On donne ce nom à la charpente osseuse d'un animal quelconque. Nous avons donné *au mot* Os l'histoire du squelette humain. On dit aussi le squelette d'une plante, lorsqu'elle est desséchée & dépourvue de ses sucs & de son parenchyme. *Voyez à l'article* HERBIER. On trouve beaucoup de

squelettes de différentes especes d'animaux devenus fossiles, & même pétrifiés. M. J. *Gesner* a rassemblé la description que divers Auteurs ont faite des *squelettes fossiles*, dans sa Dissertation *De Petrificatis*, *Chap. XXI*, *pag. 68*, *édition de 1759*.

SQUILLE, oignon : *Voyez* SCILLE.

SQUILLE, *squilla*. Espece de crustacée de mer & de riviere. Ceux de mer sont plus larges que ceux de riviere : on en distingue de plusieurs sortes qui portent des noms différens, dont nous avons parlé à chacun de leurs articles. *Voyez* CIGALE DE MER, &c. Nous ajouterons ici l'histoire de la squille mante, & celle de la squille de riviere.

La *squille mante* a les bras fourchus : elle a un aiguillon à la queue ; son corps est long comme celui de l'espece de sauterelle appelée *mante*, menu, large vers la queue, couvert d'une croûte mince, blanche & transparente ; ses deux premiers bras sont longs, découpés en dedans comme une scie. Les premieres dents sont petites ; celles du bout sont si grandes qu'on doit plutôt les appeler aiguillons. Cette squille a deux cornes fort longues : près de leur bout sortent deux petites branches ; il en a deux autres plus petites devant les yeux. Ses yeux sont larges & clairs : tout proche sont deux especes d'ailes ou membranes longues & velues à l'entour ; elle est pourvue de douze pieds. Les trois premiers de chaque côté ont au bout une grosseur comme une lentille, ronde & un peu plate : de cette grosseur sort un aiguillon crochu. Les trois autres pieds sont petits & menus : le reste du corps, après la tête, est couvert de dix tablettes inégales, dont les premieres sont petites & plus étroites ; les autres sont plus grandes & plus larges : chaque tablette est garnie d'aiguillons tous de la même façon. Le bout de la queue est un os large, qui est entouré d'aiguillons : sur cet os il y a comme deux yeux peints : de la troisieme tablette sortent de chaque côté trois ailerons. Par toutes les autres parties cette *squille* est semblable aux animaux du même genre : son corps est transparent ; sa chair est molle, douce, délicate & de bonne nourriture.

La *squille de riviere* est un petit crustacée qui a plusieurs découpures sur le corps : elle ressemble à la *chevrette* ou *squille de mer ;* elle a trois pieds de chaque côté : deux petits filets longs & menus forment sa queue : elle est de la longueur du doigt. Sa tête est longue & plate comme une lentille : elle a quatre cornes. Cette squille, dit *Mouffet*, se retire dans les roseaux au pied des racines du glayeul : elle s'accouple aussi promptement que la *squille de mer.* Le mâle se prend avec la femelle, à la maniere des cancres.

SQUINE ou ESQUINE, *china radix.* Racine qui tire son nom du pays de la Chine, d'où elle a d'abord été apportée dans les Indes Orientales, & de-là dans toute l'Europe ; il en croît aussi une espece en Amérique. On trouve chez les Droguistes les deux especes de cette racine ; l'une est Orientale & l'autre Occidentale.

La Squine Orientale, *china Orientalis*, est une grosse racine noueuse, genouillée, pesante, ligneuse, à tubercules inégaux, d'un brun rougeâtre en dehors & d'un blanc rougeâtre intérieurement, un peu résineuse. Quand elle est récente, elle a un goût un peu âcre & pâteux ; mais lorsqu'elle est seche, son goût est terreux & légérement astringent. Elle n'a point d'odeur : on choisit celle qui n'est point cariée ; elle naît d'une plante appelée *smilax aspera Chinensis :* cette plante s'éleve d'une ou de deux coudées, quand elle n'est pas soutenue ; mais elle devient beaucoup plus grande, quand elle trouve de quoi grimper ou s'appuyer.

Ses sarmens sont ligneux, de la grosseur d'une paille d'orge près de la terre : ils sont d'un rouge brun-obscur, noueux de deux en deux pouces : les parties comprises entre les nœuds sont alternativement courbées & un peu réfléchies : chaque nœud a quelquefois deux petites épines crochues & opposées sur le même côté. De chacun de ces nœuds s'éleve une feuille mince, membraneuse, noirâtre, nerveuse, & deux vrilles qui servent à la plante pour s'attacher à tout ce qu'elle touche. De l'aisselle des queues de chaque feuille naissent des bouquets de fleurs ou de bourgeons : ces fleurs sont petites & au nombre de dix au même endroit, d'un

jaune verdâtre, disposées en parasols autour d'un embryon, qui en grossissant devient un fruit. Ce fruit a la figure, la grosseur, la couleur & l'éclat de la cerise: il est plus spongieux que charnu, d'un goût de nefles; il contient cinq ou six semences de la grandeur d'une petite lentille, & d'une substance qui a l'apparence de la corne. Cette plante, dit *Kæmpfer*, croît dans le royaume de la Chine parmi les cailloux. M. *Deleuze* observe que le célebre Herboriste *Dillenius* nous donne pour la squine une espece de *seneçon* à racine extrêmement grosse & ligneuse.

Des Marchands Chinois ont donné de la vogue pour la premiere fois à cette plante en 1535: ils la vendoient alors sous le nom de *fou-ling*, comme un spécifique contre les maladies vénériennes, bien plus efficace & moins gênant que le remede de gayac. Les Espagnols la vanterent tant sous cette qualité à l'Empereur Charles-Quint, que ce Prince en fit usage de son propre mouvement à l'insu de ses Médecins: d'autres Princes ne tarderent pas d'inviter l'Empereur de rendre sa recette publique. Au reste, on lui préfere, avec raison, l'usage du mercure, quand il s'agit de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins de nos jours estiment la squine propre à purifier le sang, & utile contre les tumeurs squirreuses, la jaunisse & la goutte. On sait que Charles-Quint s'en servit pour cette derniere maladie, & *Vesal* son Médecin attribue au peu d'exactitude que ce Prince y apporta, la médiocrité de son succès.

La SQUINE D'OCCIDENT, *china spuria nodosa*, est le *jupicanga* de *Pison*: elle semble être la même que la précédente, & n'en differe que par le lieu où elle croît; elle est un peu moins bien nourrie: sa racine est oblongue, noueuse, tubéreuse, d'un roux noirâtre en dehors, & rougeâtre en dedans. On nous l'apporte de la Nouvelle Espagne, du Pérou, du Brésil, & d'autres pays de l'Amérique.

SSI ou GUS. Fruit d'un oranger sauvage du Japon: son odeur est aussi désagréable que son goût est détestable. Les Japonois le célebrent comme un grand remede.

SSIO, c'est le nom du camphrier du Japon : *voyez à l'article* Camphre.

STACHYS ou ÉPI FLEURI, *stachys major Germanica.* Plante qui croît aux lieux montagneux & incultes : sa racine ligneuse, fibrée & jaunâtre, pousse plusieurs tiges hautes de deux pieds, grosses, comme carrées & articulées ou nouées, velues, blanches & assez moelleuses ; ses feuilles ressemblent à celles du marrube, mais plus grandes ; ses fleurs sont en gueule, dont la levre supérieure est creusée en cuilleron, & disposées en maniere d'épis entre les feuilles aux sommités de la plante, velues, purpurines, rarement blanches : à chaque fleur succede un fruit en forme de capsule qui contient quatre semences arrondies noirâtres. Le stachys est apéritif & hystérique. On s'en sert peu en Médecine.

STACTEN ou STACHTÉ : espece de myrrhe liquide : *voyez au mot* Myrrhe.

STALACTITES & STALAGMITES, *stalactites aut lapides aquei.* Elles sont composées de substances terreuses ou pierreuses, qui se sont formées dans l'eau, ou qui ont été chariées par ce fluide dans des cavités souterraines, y ont pris de la liaison, & s'y sont durcies sous différentes figures & couleurs.

Ces concrétions *terro-aqueuses*, communément calcaires, & qui ne sont peut-être que des marbres parasites, sont ou compactes, solides & d'une surface continue, tels que les albâtres, les stalactites proprement dites ; ou friables & poreuses, telles que les incrustations : elles se forment par des progrès plus ou moins sensibles. Si l'on imagine des gouttes ou de petits filets d'eau qui, par leur infiltration au travers des terres ou pierres poreuses, se sont chargés de molécules pierreuses, (sans pour cela que la transparence du fluide en soit entiérement altérée,) & qui ensuite ont été chariés avec une rapidité relative à leur fluidité, à leur pesanteur spécifique & à la pente du sol, dans des canaux pratiqués par la nature entre des rochers & des souterrains, on aura une idée de leur formation.

L'eau en gouttes est le véhicule de ces parties pierreuses, mais elle s'en sépare facilement par l'évapo-

ration : ces sortes de corps pierreux s'attachent intimément & toujours par *juxta-position* aux parois des lieux abreuvés par l'eau ; tantôt c'est aux voûtes des grottes, quelquefois aux parois des galeries de mines ; tantôt ces concrétions s'adossent contre la pente d'une montagne ou d'une carriere dont le sol est plus ou moins exposé à l'air libre ; d'autres fois le suc pierreux (si on peut parler ainsi) s'attache & s'incruste sur les corps solides, prend de la consistance, différentes formes, & quelquefois différentes couleurs.

On peut trouver des stalactites & des concrétions, de la nature de tous les corps que l'eau peut dissoudre, ou par elle-même, ou par le moyen de quelqu'intermede, & qu'elle a chariés ensuite avec un *gluten* propre à les unir ensemble. Il y en a de *gypseuses*, telles sont les *alabastrites* ; & de *spath fusible*, tels sont les *albâtres vitreux*. Au reste, c'est peut-être moins à la nature du suc pierreux que nous devons la bizarrerie & la variété des figures qu'on remarque dans toutes les especes de concrétions dont nous allons faire mention, qu'à la différence des milieux dans lesquels ces sucs pierreux se sont congelés ou cristallisés, ainsi qu'à la rapidité de l'eau, à sa fréquence & à sa continuité.

On donne proprement le nom de *stalactites* aux cristallisations rameuses qui ont la forme de quilles ou de culs de lampes pyramidaux ou de cierges renversés & coniques avec une large base qui les attache au rocher en contre-bas. Les *stalactites*, comme nous venons de le dire, sont produites par des eaux pierreuses, intercalaires, qui, dans les instants de leur infiltration souterraine, ont eu la facilité de produire des cristallisations de figure symétrique : elles sont ordinairement composées de couches tantôt excentriques & tantôt concentriques ; leur dureté, leur degré d'accrétion, tout est dû au hasard. Les *stalactites* qui se trouvent toujours suspendues aux voûtes souterraines, ont en général leur tissu plus ou moins blanc, fin & serré : elles s'alongent par la même raison qu'elles grossissent, semblables en cela aux glaçons qui pendent des toits en hiver : quand elles commencent à se former, elles ne sont pas plus grosses qu'un tuyau de plume ; la goutte

d'eau en eſt la meſure ; elles ſont alors percées dans leur milieu, mais elles s'obſtruent bientôt & ſe bouchent en partie. On peut voir cette opération de la Nature dans les grottes de Caumont près de Rouen, dans celle d'Arcy près Auxerre, dans celle de la caverne de l'île de Minorque, &c.

Si les ſtalactites continuoient à recevoir leur accrétion par ce tuyau, on pourroit appeler cette croiſſance *intus-ſuſception*, quoiqu'elle ne fit que l'imiter ; & c'eſt cette apparence qui avoit induit en erreur *Tournefort* dans ſon ſyſtême ſur la végétation des ſucs pierreux. Mais que le creux des ſtalactites s'obſtrue ou non, c'eſt toujours par *juxta-poſition* qu'elles augmentent de volume, tant en longueur qu'en groſſeur.

Les *ſtalactites* ne montrent pas toujours dans l'endroit de leurs fractures des ſtries circulaires & unies ; elles ſont compoſées d'aiguilles perpendiculaires à l'axe de la criſtalliſation, d'où elles vont en s'élargiſſant & en divergeant vers la ſurface, en laiſſant voir cependant leur progrès par des couches ſucceſſives qui ſont plus ou moins intimement appliquées les unes ſur les autres: ſouvent la ſtalactite s'alonge tellement, qu'à la fin ſa pointe gagne le ſol inférieur: il n'eſt pas rare d'en voir pluſieurs dans des grottes, formant une colonnade dont le coup d'œil eſt très-agréable.

M. l'Abbé *de Sauvages* dit avoir remarqué que les ſtalactites étoient en toutes ſaiſons ſeches dans toute leur ſurface, à la réſerve de la pointe où la goutte pendoit. Nous avons fait la même obſervation dans pluſieurs grottes tant en Angleterre & en Corſe, qu'aux Pyrenées & aux Alpes ; ces grottes ſont ſur le flanc des montagnes & remplies de ſtalactites très-longues, fort menues & humides par la pointe : ces criſtalliſations nous ont toujours paru avoir été formées par le moyen des eaux intercalaires peu chargées de ſuc pierreux, & il y a lieu de ſoupçonner que ces ſortes d'eaux ſont plus ſujettes que les autres à faire varier les ſtalactites de forme & de figure : nous avons obſervé auſſi que les eaux qui contiennent beaucoup de molécules pierreuſes, forment très-promptement des ſtalactites qui ne ſont mouillées par le bout pyramidal que dans les

les premiers temps de leur accroissement, & au contraire, toute la surface est mouillée lorsque le trou du centre est obstrué, & que la stalactite prend plus d'empattement. Si le canal, qui fait l'axe de la stalactite, avoit plusieurs petites gorges dans sa continuité, alors l'*eau pierreuse* venant à refluer, s'épancheroit par ces différentes issues, & formeroit en se coagulant des baguettes ou petites branches pierreuses qui s'entre-croiseroient plus ou moins régulièrement: tout ceci se fait très-bien observer dans les sortes de stalactites blanches & brillantes des Pyrenées que les Curieux nomment aussi *flos ferri*: voyez FLEUR DE FER.

On nomme *stalagmites* les concrétions protubérancées, c'est-à-dire, qui sont globuleuses ou mamelonnées comme des choux-fleurs ou des truffes: chaque mamelon est extérieurement ou arrondi, ou inégal; mais dans l'intérieur il est toujours composé d'aiguilles cristallisées & convergentes au centre par leur pointe. Ces concrétions globulaires, que l'on nomme aussi *loupes pierreuses* ou *stalactites en grappe*, sont plus ou moins grosses, dures, d'un grain fin & serré; quelquefois elles imitent des groupes de cristaux informes; tantôt elles sont transparentes, tantôt elles sont opaques. Les stalagmites en globules opaques, parmi lesquelles il y en a qui sont composées de couches circulaires, ont été formées probablement par des grains qui ont servi de point d'appui & ont acquis leur volume par une espece d'incrustation, en roulant dans de pareilles eaux lapidifiques; tels sont peut être les corps connus sous les noms d'*oolites*, de *pisolites*, d'*orobites*, de *bézoard minéral*, d'*amygdalites*, de *phacites*, de *meconites*, &c.

Les *stalagmites* ne sont pas indifféremment attachées ou à la voûte, ou sur les parois des grottes, à la maniere des stalactites, mais presque toujours sur la base du sol ou plancher souterrain, c'est-à-dire, en contre-haut, ou à l'opposite des stalactites, quoique formées également par l'eau qui tombe de la voûte goutte à goutte. Les stalagmites sont sujettes, comme les stalactites, à grossir de jour en jour, & même à tel degré, qu'elles remplissent bientôt l'espace où elles s'accumulent; c'est de cette maniere que se forme l'albâtre,

qui eſt proprement une ſtalactite ou une ſtalagmite calcaire : les taches irrégulieres qu'on y remarque quelquefois, ne proviennent que des gouttes colorées qui ont diſtillé par des routes ſéparées & alternativement, &c. *Voyez* ALBATRE.

Lorſque les ſucs pierreux propres aux ſtalactites ont acquis une grande denſité avant leur ſtillation, ils ne tardent pas à ſe coaguler, ainſi qu'on le remarque près de quelques rochers en Suiſſe, d'où il tombe des gouttes d'eau ſi imprégnées de matiere terreuſe, que pendant l'eſpace du temps qu'elles mettent à tomber, elles ſont converties en globules pierreux. C'eſt ainſi qu'ont pu ſe former les dragées foſſiles & poreuſes, *confetti di Tivoli*. Ce même mixte *terro-aqueux* venant à couler & à ſe coaguler en même temps contre les parois raboteux des cavités ſouterraines, il forme alors ce qu'on nomme *congelation veineuſe*; c'eſt l'albâtre ondé ou onicé : le plus beau ſe forme ainſi dans les grottes de Paros & d'Anti-Paros. M. *Haller* dit qu'il y en a auſſi de très-beaux dans le Nebellach, grotte du Würtemberg.

Si au contraire l'eau pierreuſe, mais ſtagnante, arroſe une multitude de petites plantes, il ſe formera une eſpece de criſtalliſation lapidifique, opaque, poreuſe & pleine de trous irréguliers; c'eſt ce qu'on appelle *tuf*.

Enfin, ſi l'aſſemblage des particules terreuſes non diſſoutes, qui ſont chariées par les eaux courantes, viennent à ſe dépoſer ſur des roſeaux ou ſur d'autres parties de plantes aquatiques, en un mot ſur une ſubſtance végétale ou animale, on lui donne le nom *d'incruſtation*. Pluſieurs Curieux ont pris plaiſir à faire baigner dans de ſemblables eaux des fruits, des ſquelettes d'animaux, des nids d'oiſeaux, des écreviſſes, des artichauts, &c. & toujours ces différens objets ont été recouverts après un certain temps d'une fauſſe pétrification : l'incruſtation prend aſſez bien la configuration des corps qu'elle renferme ; mais ces corps reſtent toujours les mêmes qu'ils étoient auparavant. Dans l'état d'une véritable pétrification ils ſeroient au contraire pénétrés juſqu'en leur centre, &c. *voyez à l'article* PÉTRIFICATION.

Lorſque la concrétion pierreuſe eſt creuſe & en tubes rameux, on l'appelle *oſteocolle ;* on y voit ordinairement des empreintes ſur les parois intérieures des tuyaux. C'eſt ainſi que ſe font les incruſtations à Etampes, à Albert, à Meaux, en Heſſe, & dans les grottes du Hartz & des Monts Krapacks. On fait un grand cas en Allemagne de cette derniere ſorte de concrétion tubuleuſe, qui pour l'ordinaire eſt ou ſableuſe ou marneuſe, & par conſéquent plus ou moins ſolide & de différentes couleurs. On l'emploie en Médecine, quelquefois pour l'intérieur, mais plus ſouvent dans l'intention d'opérer la réunion des os rompus.

Les eaux mêmes les plus limpides dépoſent encore d'une autre maniere les molécules terreuſes dont elles ſont chargées ; il ſuffit de leur faire ſubir le degré d'ébullition ſur le feu, auſſi-tôt on verra ſe précipiter dans le fond de la chaudiere la ſubſtance terreuſe & opaque, qui s'y amaſſera par couches ; c'eſt ce que les Allemands nomment *keſſel-ſtein*, en François, *pierre de chauderon.*

On appelle *ſédiment*, *réſidu* & *dépôt*, toutes les concrétions formées par la voie de la précipitation dans les canaux des aqueducs, ſur le ſol des grottes, des cavernes, des fiſſures des rochers ou des galeries des mines. Le pont de S. Allyre, à Clermont en Auvergne, eſt connu de tout le monde, il a été formé par les eaux pierreuſes de la fontaine du même nom, & qui ſe jettent dans un ruiſſeau voiſin. Ce pont n'eſt donc qu'un tuf, qu'une concrétion pierreuſe produite par les dépôts ſucceſſifs de cette fontaine.

Les *ſédimens* offrent par un côté l'empreinte des corps ſur leſquels ils ſe ſont dépoſés. Nous avons dans notre cabinet un dépôt formé dans le canal à auges de la fontaine du Moutier, & qui eſt ſi parfaitement ſemblable à une planche de ſapin, qu'il n'eſt perſonne qui ne s'y trompe au premier coup d'œil; on le prendroit même en le touchant pour une planche de ce bois pétrifié : on voit ſur l'une des ſurfaces de longues fibres longitudinales, les nœuds & même la couleur du ſapin : l'autre ſurface reſſemble à une planche de ce bois mal polie.

On peut considérer les concrétions pierreuses qui se forment dans les eaux, soit stillantes goutte à goutte, soit courantes, soit stagnantes, ou par la couleur & par la transparence, ou par la figure, & par leur situation. On conçoit aisément, d'après ce que nous avons dit, comment se forment les *guhrs* terreux & métalliques : *voyez* GUHR, & que la nature peut offrir aussi des stalactites de sels, de pyrites & de matieres métalliques.

STALAGMITES : *voyez à l'article* STALACTITES.

STAPHIS-AIGRE, ou HERBE AUX POUX, ou HERBE A LA PITUITE, *staphis-agria* : plante qui croît aux lieux sombres dans les pays chauds, comme en Dalmatie, en Provence & en Languedoc, d'où la graine nous est apportée seche : on la cultive aussi dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur : on la seme au printems : elle demande une terre cultivée & arrosée, qui ne soit pas trop exposée au soleil du midi. Sa racine est longue, ligneuse & annuelle ; elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, droite, ronde, velue & rameuse : ses feuilles sont grandes, larges, découpées profondément en plusieurs parties, vertes, ressemblantes à celles du platane, attachées à des queues longues : ses fleurs naissent en été aux sommités & dans les aisselles des feuilles, composées chacune de cinq feuilles inégales, & disposées en rond, d'un bleu foncé, semblables à celles du pied d'alouette, mais beaucoup plus amples ; la supérieure s'alonge sur le derriere, & reçoit dans cet éperon, l'éperon d'une autre feuille : aux fleurs succedent des fruits composés de trois ou quatre gaines verdâtres qui renferment des semences grosses comme de petits pois, de figure triangulaire, ridées, rudes, unies étroitement ensemble, noirâtres en dehors, blanchâtres en dedans, d'un goût âcre, brûlant, amer, fort désagréable.

Cette plante tire son nom de ses différentes propriétés: sa graine qui est très-huileuse, est la seule partie d'usage en Médecine ; on ne l'emploie qu'extérieurement, car son usage intérieur n'est pas sans danger, puisqu'elle purge violemment par haut & par bas à la seule dose de douze à vingt-quatre grains : elle est très-

âcre, échauffe & enflamme le gosier à un tel point, qu'elle fait craindre la suffocation; c'est pourquoi on l'a abandonnée pour employer d'autres purgatifs plus doux. Quant à son usage extérieur, on en concasse un gros qu'on enferme dans un nouet, & que l'on suce à dessein d'irriter les glandes salivaires, & faire cracher beaucoup de pituite, même dans le mal de dents, c'est pourquoi on l'appelle aussi *pituitaire:* on pourroit également en faire la décoction & s'en gargariser la bouche: on s'en sert encore comme d'un vulnéraire détersif, pour consumer les chairs baveuses des vieux ulceres; mais son plus grand usage est pour faire mourir les poux: on en poudre les cheveux le soir, & l'on se bande bien la tête avec un linge; la sueur de la tête s'impregne des qualités de la graine, & en peu de temps cette vermine est détruite.

STAPHYLIN, *staphylinus.* Genre d'insecte coléoptere, qui a cinq pieces aux tarses de toutes les pattes. Ses antennes sont simples & filiformes; son corps est fort alongé; ses étuis ne couvrent qu'une partie du corps; ses ailes sont grandes & artistement repliées sous ses étuis, quoique fort courts; l'extrémité de son ventre est nue. Il est bon d'observer que la larve de cet insecte differe peu de l'animal parfait. Quand on touche la queue du staphylin, il la redresse aussi-tôt en l'air comme s'il vouloit se défendre & piquer: cependant sa queue ne pique point; mais en revanche il mord & pince fortement avec ses mâchoires, qui sont fortes, & dont on doit se méfier. Voilà ses armes offensives & défensives: il s'en sert pour prendre & dévorer sa proie, ou pour se battre contre ceux de son espece. Il y a des staphylins bleus, d'un noir lisse, de velus (le *staphylin bourdon*), de jaunes, de bronzés, &c. On les trouve dans les bois, dans le sable humide, & dans les bouses de vache.

STATICE ou STATICÉE, ou GAZON D'ESPAGNE, ou D'OLYMPE, ou ŒILLET DE PARIS, ou HERBE A SEPT TIGES, *statice.* Plante qui croît dans les sables le long de la mer, & dans les sables encore de la vallée d'Aoste, & jusqu'aux Alpes mêmes: il y en a aussi quantité dans les sables de l'Allemagne, les plus secs,

ſous la fortereſſe de Régenſtein. On en trouve auſſi dans le Forez, dans le Soiſſonnois & aux environs de Mantes. Sa racine eſt longue, aſſez groſſe, ronde, rougeâtre, ligneuſe, vivace, & diviſée en pluſieurs têtes: elle pouſſe un grand nombre de feuilles longues & étroites, comme celles du *gramen*, d'un vert de mer: il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'environ un pied, droites, ſans nœuds, creuſées, portant en leur ſommet un bouquet ſphérique de petites fleurs à cinq feuilles, blanches, diſpoſées en œillet, & ſoutenu par un calice formé en entonnoir: ce peloton de fleurs eſt encore ſoutenu par un calice général écailleux; à chaque fleur ſuccede une graine pointue par les deux bouts. Cette plante eſt employée dans l'ornement des jardins: elle fleurit en été ; & comme ſes fleurs ne s'ouvrent que les unes après les autres, elle reſte long-temps fleurie, même juſqu'à la fin de l'automne.

La *ſtatice* eſt eſtimée vulnéraire, & propre pour arrêter la dyſſenterie: deſſéchée & réduite en poudre, ſi l'on en met ſur les plaies, elle les mondifie, ainſi que les ulceres malins.

STÉATITES ou SPECKSTEIN. On donne ce nom à une pierre argileuſe, graſſe au toucher & à la vue. (*Stéatites* dérive du mot grec *στέαρ*, qui ſignifie graiſſe ou lard). Les Naturaliſtes modernes ſyſtématiques regardent, pour ainſi dire, les noms de *ſmectites*, de *pierres ollaires* & de *ſtéatites*, comme ſynonymes; mais les ſmectites ſe diſſolvent preſque dans l'eau comme du ſavon: c'eſt à proprement parler, une *terre* ou *pierre ſavonneuſe :* voyez ce mot. La pierre ollaire eſt plus dure; on en forme des vaſes ſur le tour, avec des outils d'acier : *voyez* PIERRE OLLAIRE. A l'égard de la ſtéatite, ce que nous avons vu ſous ce nom étoit tantôt du *crayon rouge* très-gras, ou de la *molybdene* très-fine, ou de la *craie de Briançon* marbrée, ou une terre cimolée rouge, ou une pierre verte ollaire d'Eſpagne.

Pluſieurs Auteurs, trompés par les propriétés extérieures de la ſtéatite, ont confondu avec elle pluſieurs autres pierres: c'eſt ainſi que *Cardan* l'a regardée comme une eſpece de *pierre à raſoir ; Piſaurens*, comme une eſpece d'*ophite ; Burnet*, comme une pierre hui-

leuſe & écailleuſe, du genre des *ardoiſes; Geſner*, comme une ſorte d'*onyx; Buchman*, comme une ſorte de *calcédoine* graſſe au toucher, & non tranſparente : *Wormius* a dit que c'eſt une eſpece de *talc*, & *Bromel* une *pierre à chaux*.

Le célebre M. *Pott* dit, dans ſa *Lithogéognoſie, p. 278*, qu'il a cherché à connoître à quel genre de pierres la ſtéatite des Anciens devoit ſe rapporter; & il a reconnu par l'expérience que les *pierres ollaires*, dont parlent *Wallerius* & *Gronovius*, la *ſmectite* de *Wolterſdorf*, la *ſerpentine* & la *pierre de côme* de divers Auteurs, avoient beaucoup de rapports enſemble.

Par toutes les propriétés que nous fait voir la *ſtéatite*, ou pierre ollaire, elle doit être rapportée au genre des argiles, puiſqu'elle ſe durcit au feu, ce qui n'arrive qu'aux ſeules pierres argileuſes : l'unique choſe en quoi elle differe de l'argile pure, ou de la terre à foulons, ou de la terre ſavonneuſe, c'eſt qu'elle ne ſe délaie pas de même dans l'eau; mais d'ailleurs toutes ſes qualités ſont les mêmes, & il n'y a de différence que dans le degré de dureté : ainſi toutes les pierres tellement molles, qu'elles puiſſent être coupées au couteau, ou travaillées au tour, gliſſantes à l'attouchement, & ſurtout qui ſe durciſſent au feu, appartiennent à l'eſpece des ſtéatites, car ce ſont là ſes vrais caracteres. Ainſi, à proprement parler, la ſtéatite n'eſt autre choſe qu'une pierre argileuſe, c'eſt-à-dire, une argile ſavonneuſe qui ſe durcit naturellement, juſqu'au point de ne pouvoir plus ſe délayer dans l'eau comme les argiles ordinaires. Au reſte, la ſtéatite eſt plus ou moins dure, & plus ou moins tranſparente : l'eſpece qui nous vient de la Chine eſt ordinairement plus claire; elle devient, ainſi que celle de la Suiſſe, plus compacte au feu, & plus propre à retenir l'eau : celle du territoire de Bareuth, appelée *ſchmoerſtein*, reçoit plus aiſément au feu des fentes, au travers deſquelles l'eau tranſſude dans la ſuite. Il y a donc bien peu de différence entre nos ſtéatites de l'Europe & celles de la Chine. On donne aux nôtres des noms tirés des uſages auxquels on les emploie. La ſtéatite blanche de la Chine eſt la *pierre de lard*. Voyez ce mot.

A a iv

STÉCHAS, *stœchas*. Plante dont on distingue deux especes ; savoir, le stéchas à feuilles dentelées, *stœchas folio serrato*, & le stéchas Arabique, *stœchas purpurea, Arabica vulgò dicta*. Nous ne parlerons que de ce dernier.

Le *stéchas Arabique* est un sous-arbrisseau haut d'une à deux coudées ; ses tiges sont ligneuses & quadrangulaires ; ses feuilles naissent deux à deux à chaque nœud : elles ont la figure de celles de la lavande ; elles sont blanchâtres, âcres, & d'une odeur aromatique : les sommités des tiges soutiennent des épis ou têtes écailleuses, longues d'un pouce, surmontées chacune par un bouquet de feuilles en aigrette, blanchâtres & fort serrées, d'entre lesquelles sortent des fleurs d'une seule piece, en gueules, purpurines ou bleues, disposées par quatre rangs le long de la tête : le pistil, qui est attaché à la partie postérieure de la fleur en maniere de clou, est environné de quatre embryons qui se changent en autant de graines arrondies & renfermées dans le fond du calice : la petite tête est couronnée de quelques petites feuilles d'un pourpre violet.

Toute la plante a une odeur aromatique & un goût âcre un peu amer : elle croît abondamment en Languedoc, en Provence, aux îles d'Hieres, appelées par les Anciens, îles *Stécades*. Nous avons observé dans ce pays qu'elle se plaît dans les lieux secs & arides : c'est même de là qu'on nous apporte aujourd'hui les épis de stéchas (*flores stœckados*) secs & garnis de fleurs, pour l'usage de la Médecine : elle ne nous venoient autrefois que de l'Arabie. On cultive aujourd'hui dans nos jardins & nos serres le stéchas, & il s'y éleve assez bien. On choisit ses têtes écailleuses les plus nouvelles, odorantes & un peu ameres, car elles perdent en vieillissant leur couleur & leur odeur. Par la distillation, on retire du stéchas fleuri une huile essentielle aromatique en assez grande quantité : c'est de-là que dépend son odeur & son efficacité ; on fait principalement usage du stéchas pour les maladies des nerfs : de plus, il excite l'urine & les regles, & résiste au poison.

Il y a une autre plante que l'on appelle dans les bou-

tiques, STÉCHAS CITRIN, *stœchas citrina*; mais elle n'a ni la figure, ni les vertus de celle dont il est mention ci-dessus. C'est l'espece d'immortelle à bouton d'or. *Voyez* IMMORTELLE.

STÉLÉCHITE, *stelechites*. Concrétion pierreuse que vendent les Droguistes en Allemagne : ce n'est qu'une espece d'*ostéocolle*. Voyez ce mot.

STELLION. Espece de lézard que l'on trouve en quelques endroits de l'Italie : il se rencontre sur-tout en Toscane, dans les maisons & dans des trous près de terre : les Italiens l'appellent *stellione-tarentole*. Ce lézard chasse ordinairement les araignées : il a sur le dos des taches étincelantes en façon d'étoile, d'où lui est venu le nom de *stellion*. Il se niche pendant l'hiver dans les maisons aux coins des fenêtres & des portes. Ceux qui chassent les stellions, ayant remarqué le trou où ils se retirent, lorsque le printems commence à venir, mettent au-devant certaines trappes de roseaux pour les prendre & pour en avoir la peau, qui passe pour être bonne contre le mal caduc. Les stellions changent de peau comme les serpens : la morsure de cet animal, dit *Lémery*, épaissit les humeurs & engourdit les sens. La thériaque & les sels volatils sont bons pour en opérer la guérison : on assure que la chair du stellion excite la sueur & résiste au poison.

STELLITES. Nom donné aux étoiles de mer à queue de lézard & devenues fossiles. *Voyez* ÉTOILE DE MER.

STELSTEIN. Les Minéralogistes Suédois désignent sous ce nom, une pierre de roche composée, sablonneuse, quartzeuse, &c. Nous en avons vu dont la superficie offroit du mica semé par petites écailles régulieres, plates, & brillantes.

STENCORE, *stenocorus*. Genre d'insecte coléoptere à antennes posées devant les yeux, & qui vont en diminuant de la base à la pointe. Ses étuis vont aussi en se rétrécissant par le bout ; il a quatre articles aux tarses. Du reste, même façon de vivre, mêmes habitudes que les *capricornes* & les *leptures*. On trouve des *stencores*, dont le corselet est armé d'une pointe mousse

ou d'un tubercule latéral; d'autres ont le corselet nu & uni. L'espece la plus curieuse de ce genre est celle dont la larve se nourrit de feuilles & de racines d'iris, qui viennent dans l'eau.

STERCORAIRE. Nom que l'on donne quelquefois au *scarabée fouille-merde*, mais plus communément à la *mouche des latrines :* voyez ces mots. On donne encore ce nom à un genre d'oiseaux aquatiques, dont on distingue trois especes, & dont le caractere est d'avoir trois doigts antérieurs & palmés : celui de derriere est sans membranes; le bec dentelé ; le bout de la mâchoire supérieure crochu, & celui de l'inférieure arrondi.

Le STERCORAIRE VULGAIRE, *stercorarius avis & vulgaris*, est de la grosseur du puffin cendré ; son plumage est brunâtre ; les narines sont sur les côtés du bec. Cet oiseau se trouve dans les Pays septentrionaux. Le *stercoraire strié* est de la grosseur du petrel cendré, ainsi que le *stercoraire à longue queue*, qui est le *larus parasiticus* de *Linnæus*; l'*oiseau arctique* d'Edwards, & le *strund-jager*, *id est* κοπροθήρης, de *Ray*.

STI-FISCH ou SCY, ou GRASEY, ou OFS. *Voyez à l'article* MORUE.

STIGMATES. *Voyez ce mot à l'article* INSECTE *& à celui de* PLANTE.

STIGMITES. Des Naturalistes ont donné ce nom aux pierres remplies de taches ou de petits points. *Pline* a nommé *stigmites* un porphyre rouge, orné de taches noires.

STIL DE GRAIN. On donne ce nom à une terre calcaire ou marneuse, détrempée par une décoction de graine d'Avignon, jointe à de l'alun ordinaire : de ce mélange pâteux on en forme des trochisques pour l'usage des Peintres à l'huile & en miniature : ces trochisques donnent un jaune agréable, mais moins solide que s'ils étoient préparés avec du blanc de plomb ou de ceruse.

STINC ou STINX. *Voyez* SCINQUE.

STOCH-FISCH ou STOS-FICH. Nom Hollandois qui signifie *poisson de bâton :* c'est la morue desséchée,

qu'on bat avec un bâton pour l'attendrir & la rendre mangeable. *Voyez l'article* MORUE.

STOMOX, *ſtomoxis*. Inſecte vigoureux que l'on trouve par-tout, particuliérement en automne : dans cette ſaiſon il moleſte beaucoup les hommes & les chevaux ; il s'élance ſur eux, s'y attache, les pique juſqu'au ſang : il ſe déſaltere de cette liqueur. Le ſtomox reſſemble à la mouche commune pour la couleur, la forme & la groſſeur, mais il en differe par ſa bouche qui eſt une trompe dure, noire, pointue par le bout comme une lancette : il differe auſſi de la mouche aſile par ſes antennes à palettes, & velues latéralement. Le ſtomox eſt à proprement parler la *mouche d'automne.*

STOPAROLE, *ſtoparola*. Oiſeau du genre des *bergeronettes* ou *hoche-queues*. Voyez ces mots.

STORAX CALAMITE & en SARILLES. *Voyez au mot* STYRAX.

STORM-FINCK. Oiſeau aquatique de l'île de Fara, un peu plus grand que le moineau : ſon plumage eſt gris & ſans taches ; ſon bec eſt menu : cet oiſeau va d'une vîteſſe extrême ſur les eaux ; il annonce le gros temps & la tempête. (*Ruiſch de Avib. p. 129.*)

STRAHL-BLENDE. *Voyez à l'article* BLENDE.

STRAMOINE. *Voyez* POMME ÉPINEUSE.

STRATHIUM. Plante fameuſe chez les Anciens, & que l'on ſoupçonne être la *gaude*. Voyez ce mot.

STRINCZA ou BOTRISSA. Noms que l'on donne dans la Lombardie & dans l'Italie à un fort bon poiſſon de riviere & de lac, ſemblable à la lotte ou à la barbotte, & qui n'en differe que par la grandeur. Le peuple s'en nourrit dans tout le Milanez.

STROMATHÉE. C'eſt le même poiſſon que le *fiatole*. Voyez ce mot.

STROMBITES, *turbinites*. Sont des coquilles foſſiles, univalves, contournées en ſpirales moins profondes que celles des buccins : elles vont d'ailleurs en diminuant comme les limaçons foſſiles ou *trochilites* : voyez ce mot. Enfin, les ſtrombites ſont plus longues, plus menues, & non renflées vers le milieu. *Dictionn. d'Oryctologie.*

STROMLING. Espece de petit hareng, très-délicat, & d'un goût fort exquis, qui se trouve dans le Golfe Bothnique, où l'on en pêche des quantités incroyables. *Voyez à l'article* HARENG.

STRONGLES. *Voyez les articles* VER CYLINDRIQUE & ASCARIDES.

STRUND-JAGER ou CHASSE-MERDE. Les Navigateurs Hollandois donnent ce nom à une espece de mouette qui se trouve sur les côtes de Spitzberg, & qui suit opiniâtrément l'oiseau appelé *kutyeghef*, afin de se nourrir de sa fiente. Le bec du strund-jager est noir, crochu & épais: ses jambes sont courtes, & les trois doigts de chaque patte sont palmés comme aux canards; sa queue forme un éventail: il a les yeux noirs, ainsi que le dessus de la tête; le cou cerclé de jaune, le ventre blanc, les ailes & le dos de couleur brune. *Voyez* MOUETTE.

STUC. Pierre factice, dont le plâtre calciné fait la base. Les différentes couleurs que l'on y mêle & que l'on y incorpore, au moyen d'une dissolution de gomme ou de colle, & souvent d'huile de lin, rendent cette composition propre à représenter les différentes bigarrures des marbres les plus précieux ou des mosaïques: elle renchérit même sur leur beauté; mais elle leur cede en dureté. Il y a quelques années que l'on voyoit au Louvre des tableaux de fleurs & de fruits de la plus grande beauté; ils étoient faits de stuc. *Voyez l'article* MARBRIER dans le *Dict. des Arts & Métiers.*

STYRAX ou STORAX CALAMITE. Résine précieuse qui découle d'un arbre connu sous le nom d'ALIBOUFIER, *styrax folio mali cotonei.* Cet arbre est de la grandeur d'un olivier, & croît dans les forêts de la Provence, autour de la Chartreuse de Monrieu, à Baugencier, à Soliers, & entre la Sainte-Baume & Toulon: il ressemble au cognassier par son tronc, son écorce & ses feuilles, lesquelles sont vertes en-dessus, blanches & velues en-dessous; ses fleurs sont d'une seule piece, semblables à celles de l'oranger, blanches, odorantes; son fruit est une baie peu charnue, qui contient deux noyaux. Ces arbres, en Provence, ne donnent que très-peu de résine: on en retire beau-

coup de ceux qui croiſſent dans les pays plus chauds, tels que la Syrie & la Cilicie.

Cet arbre, très-recherché dans le printems par la beauté de ſes fleurs, l'eſt encore davantage pour une réſine qui découle d'inciſions que l'on fait à ſon tronc & à ſes branches, & que l'on vend dans les boutiques des Droguiſtes & des Parfumeurs. M. *Duhamel* nous apprend qu'il tient d'un Voyageur, qu'un petit vermiſſeau s'attache à l'*aliboufier*, ronge ſon écorce, & laiſſe en ſe retirant un trou qui donne iſſue au ſtorax en larmes, qui, par cet accident, découle de l'arbre, tout ſolide & couvert d'une ſubſtance farineuſe.

La réſine du *ſtorax calamite* eſt brillante, griſâtre, aſſez ſolide, un peu graſſe, s'amolliſſant ſous les dents, compoſée de grumeaux ou de miettes blanchâtres, ſemblables à des amandes caſſées, blanches, enclavées dans une réſine grumeleuſe, d'un goût réſineux un peu âcre, aſſez agréable, d'une odeur de baume du Pérou, très-pénétrante & ſuave. Quand cette réſine eſt nouvellement caſſée, ou que l'on en jette ſur les charbons, elle ſe fond promptement ſur le feu, s'enflamme dès qu'on l'approche d'une bougie allumée, & forme une lueur très-claire. L'épithete de *calamite* lui a été donnée, parce qu'on l'apportoit autrefois à Marſeille de la Pamphilie, enveloppée dans des roſeaux.

Le *ſtorax ſtacté* eſt gras, comme mielleux, & on n'y reconnoît aucunes larmes blanches de ce même ſuc réſineux.

On trouve dans les boutiques du *ſtorax en ſarilles*, lequel n'eſt autre choſe qu'une ſciure de bois rouge mêlée avec un peu de ſtyrax liquide & de ſtorax ſtacté : en cet état c'eſt le plus exquis des parfums réſineux; on le préfere même pour brûler, au ſtorax pur : mais on choiſit ce dernier pour l'uſage médicinal; on croit que c'eſt le véritable *thus Judæorum* que les Mages préſenterent au Sauveur du monde.

Le ſtorax en larmes eſt plus pénétrant que le benjoin : on l'emploie dans l'aſthme humoral; on le recommande à cauſe de ſa douce odeur, pour fortifier le cerveau, pour récréer les eſprits animaux, & pour

en calmer les mouvemens déréglés : on l'emploie utilement dans les antidotes cordiaux & en fumigation. On en forme par liquéfaction des tablettes ou pastilles, pour parfumer les Eglises. Les Chimistes tirent du storax une teinture & des fleurs, comme ils font avec le benjoin. Enfin le storax est préféré au styrax pour être la base des pilules qui portent son nom, & dont on fait un grand usage dans la pratique, pour calmer la toux convulsive, sur-tout celle des phthisiques, & leur procurer quelque tranquillité.

STYRAX LIQUIDE, *styrax liquidus*. C'est le suc résineux que les Arabes appellent *mitia*, les Turcs *cotter-miza*, les Chinois *roca malha*, & les Européens *faux storax stacté*. Cette résine est liquide, gluante, peu ou point transparente, d'un gris brun, d'une odeur forte de storax solide, mais presque désagréable, d'un goût un peu âcre & aromatique : ce styrax nous parvient rarement pur.

Il y a une grande diversité de sentimens concernant l'origine de cette sorte de baume résineux; les uns veulent que ce soit une térébenthine composée, ou cuite avec de l'huile, du vin, &c. d'autres prétendent que c'est l'extrait fait par la décoction des parties de l'arbre du liquidambar. Cependant *Jacques Petivier*, Apothicaire de Londres & habile Naturaliste, rapporte, dans les *Transactions Philosophiques de Londres, n°. 313.* que c'est le suc d'un certain arbre qui s'appelle *rosa mallos*, qui naît à l'île de Cobras, dans la Mer Rouge, éloignée de trois journées de la ville de Suez. On enleve, dit cet Auteur, l'écorce de cet arbre tous les ans : on la pile, & on la fait bouillir dans de l'eau de mer, jusqu'à la consistance de glu ; ensuite on recueille la substance résineuse qui nage dessus : pour la purifier on la dissout de nouveau dans de l'eau de mer, & on la passe ; on renferme séparément dans de petits tonneaux cette résine ainsi purifiée, & le résidu épais qui reste après la purification : on transporte ces deux sortes de styrax à Moka, lieu où se tient la célebre foire d'Arabie.

Ce parfum est beaucoup estimé chez les Orientaux qui en font grand usage. Le tonneau qui contient qua-

tre cents vingt livres, se vend depuis cent quatre-vingt, jusqu'à trois cents soixante livres d'argent, selon la pureté du styrax. Nous avons vu dans un vaisseau Turc un baril de bois de styrax : ce baril avoit été formé, à ce qu'on nous assura, du tronc de l'arbre qui produit le styrax même. Il avoit deux pieds de diametre : c'étoit un tronc creusé longitudinalement jusqu'à l'épaisseur du fond inférieur ; le fond supérieur étoit fait de morceaux rapportés. Ce bois étoit peu dur, odorant, jaunâtre : on nous assura encore que parmi les Orientaux on fait les sarcophages (cercueils) des Grands avec cette sorte de bois.

Le styrax convient sur les contusions, les plaies & les ulceres externes, sur-tout les scorbutiques : il est la base d'un onguent qui porte son nom, & dont on se sert fort heureusement dans les grands Hôpitaux, &c. pour empêcher la pourriture & pour prévenir le sphacele : on le prescrit intérieurement quand il est purifié, depuis quatre grains jusqu'à seize, pour déterger & guérir les ulceres internes.

Le styrax d'Amérique est le *liquidambar* : voyez ce mot.

SU. *Nieremberg*, *Hist. exot. L. IX*, *c. 47*, dit que c'est un animal qui habite proche des fleuves, & qu'on trouve chez les Patagons : au premier aspect il paroît avoir quelque chose de la figure d'un lion ; il a une espece de barbe au menton & aux joues jusqu'aux oreilles. Ses poils ne sont pas fort longs : il a la poitrine large, les reins ramassés, la queue large & longue comme celle de l'écureuil. Dans la Sibérie on se couvre de la peau de cet animal. Quand il prend la fuite, il porte ses petits sur son dos & les couvre de sa queue. On le prend avec ses petits dans des fosses que l'on pratique en terre, & qu'on couvre de branches d'arbres : quand il y est tombé, il égorge ses petits, & il ne succombe sous les coups des Chasseurs qu'après les avoir effrayés par des cris horribles qui portent au loin l'épouvante. On nomme aussi cet animal *suruccaraté*.

SUBSTANCES INFLAMMABLES. En Minéralogie on comprend sous ce nom les *bitumes* & les *soufres*. Voyez ces mots.

SUC, *succus*. On donne ce nom aux fluides qui se trouvent dans les différens corps de la Nature. Dans le regne animal on trouve les sucs nourriciers, gastrique, pancréatique & nerveux. Dans le regne végétal on trouve les baumes, la matiere extractive, la matiere de la gomme, & les huiles. Dans le regne minéral on trouve les sucs bitumineux, tels que les pétroles, les guhrs métalliques, des eaux chargées de parties ou terreuses, ou pierreuses, ou salines. *Voyez* BITUME, EAUX, GUHR, HUILE, *& l'article* ÉCONOMIE ANIMALE *à la suite du mot* HOMME.

SUCCIN. *Voyez* AMBRE JAUNE.

SUCCISE ou MORS DU DIABLE. *Voyez à la suite du mot* SCABIEUSE.

SUCE-BŒUF. On donne ce nom à des oiseaux qui se trouvent en grand nombre dans l'île de Bisescha, près de l'embouchure du Sénégal : ils sont de la grosseur d'un merle, noirs, & ont le bec dur & pointu. Le suce-bœuf s'attache sur le dos des bestiaux dans des endroits ou leur queue ne peut le toucher, & à coups de bec il leur perce la peau pour sucer leur sang. Si les Bergers & les Pâtres ne veillent pas soigneusement à le chasser, il est capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux. *Histoire Générale des Voyages, Liv. VII. pag. 416.*

SUCE-SANG. *Voyez* SANGSUE.

SUCET ou ARRETE-NEF. *Voyez* REMORA.

SUCEUR DE MIEL. *Voyez* COLIBRI.

SUCRE DE ROSEAU ou DE CANNE. *Voyez* CANNE A SUCRE. Nous avons parlé du sucre d'érable à la suite du mot ÉRABLE ; du sucre de bambou, au mot BOIS DE BAMBOU ; & du sucre de bouleau, au mot BOULEAU, &c. Les Anciens ont encore fait mention d'autres sortes de sucre naturel ; savoir, du *tabaxir*, c'est le *saccar-mambu* des Indes ou le sucre du *roseau en arbre*, plus connu sous le nom de *bambou ;* le sucre *alhusar* ou *alhasser*, est la *manne* de l'apocin : voyez ces mots.

SUCRIER DE MONTAGNE. *Voyez* BAUME A COCHON.

SUCRIER. C'est le grimpereau de la Martinique & de la Jamaïque. *Voyez* GRIMPEREAU.

SUCRION.

SUCRION. Nom donné à l'eſpece d'orge qui quitte ſa balle, & qui ſe cultive de temps immémorial dans les diverſes provinces de la France.

SUCTOLT, *ſcutatus orbis*. Poiſſon de mer, de figure ronde, mis par *Artedi* dans le rang de ceux dont les nageoires ſont cachées : on le nomme auſſi BUFOLT.

SUCU. Eſpece de pommier fort commun dans la Province de Canton en Chine. Son fruit a le goût, la figure & la couleur de nos pommes de calville : on le ſeche comme nos figues, afin de le conſerver toute l'année; c'eſt un très-bon manger.

SUGGARDS. C'eſt le nom que les habitans du Cap de Bonne-Eſpérance donnent à un millepede, dont la morſure eſt auſſi dangereuſe que celle d'un ſcorpion : les vignes y ſont infeſtées d'une petite eſpece de millepedes, difficile à trouver, parce qu'elle ſe renferme dans une ſorte d'enveloppe qui reſſemble à la feuille de vigne flétrie. *Hiſtoire des Voyages*.

SUGLACURU ou FLUGACURU. Ver ainſi nommé chez les Maynas, & à Cayenne *ver macaque*: il prend ſon accroiſſement dans la chair des animaux & des hommes; il croît juſqu'à la groſſeur d'une feve, & cauſe une douleur inſupportable. On trouve cette eſpece de ver aſſez rarement. M. *de la Condamine* dit avoir deſſiné à Cayenne l'unique qu'il ait vu ; & il l'a conſervé dans de l'eſprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piqûre d'une ſorte de mouſtique ou de maringouin ; mais juſqu'ici l'animal qui dépoſe l'œuf n'eſt pas encore connu, dit l'Académicien ci-deſſus cité.

SUGUNTUS. Nom que l'on donne au Pérou à l'eſpece de corbeau du Mexique, nommé *aura :* voyez ce mot.

SUIE ou SUGE, *fuligo*. Subſtance volatile, inflammable, comme charbonneuſe, un peu ſaline, d'un roux noirâtre, d'un goût fort amer & d'une odeur vapide, qui ſe trouve enlevée & condenſée contre les parois intérieures des tuyaux de cheminées, ſous leſquels on a brûlé du bois, &c. & dont elle eſt un des produits: elle reſſemble beaucoup à une huile brûlée & empyreumatique; on s'en ſert en teinture, ſous le nom de

bidanet: elle donne une couleur fauve qui eſt aſſez belle, mais qui ſent fort mauvais; en récompenſe elle conſerve les étoffes de laine contre les *teignes ;* voyez ce mot. La ſuie entre dans les onguens pour la teigne ou pour la gale invétérée : on en fait auſſi avaler pour l'épilepſie. Les Anglois regardent la ſuie comme très-bonne pour l'engrais des terres, pour faire périr les mauvaiſes herbes & les plantes aquatiques, telles que les joncs & les roſeaux dans les prairies baſſes. Les ſuies animales different des ſuies végétales. Le *noir de fumée* n'eſt que de la ſuie des matieres réſineuſes qui brûlent avec flamme.

SUIF, *ſebum.* C'eſt une des eſpeces de *graiſſe ;* voyez ce mot. Le belier, la brebis, le mouton, de même que le bœuf, le cerf, le daim, le bouc & tous les ruminans produiſent du ſuif.

SUINT ou LAINE GRASSE. *Voyez au mot* LAINE.

SUISSE ou VANDOISE. *Voyez* DARD.

SUKOTYHO ou SUCOTAHIO. Les Chinois appellent ainſi un très-gros quadrupede, remarquable par ſes cornes. Cet animal eſt de la grandeur d'un bœuf: ſon muſeau reſſemble à celui d'un cochon; ſes oreilles ſont longues & rudes; ſa queue eſt épaiſſe & touffue ; ſes yeux ſont placés perpendiculairement dans la tête. Proche de chaque œil ſort une longue & groſſe défenſe oſſeuſe, un peu arquée, aplatie, ſillonnée: voyez le détail de cette arme, par M. *Sloane*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1727. Geſner* penſe que c'eſt une eſpece d'*urus :* voyez l'article AUROCHS.

SULLA ou SILLA, *hediſarum flore rubente.* C'eſt une eſpece de ſainfoin originaire de l'île de Malthe, & dont la plupart des papiers publics ont fait mention en 1766 & 1767. Les habitans de Seminara dans la Calabre ultérieure, royaume de Naples, forment des prairies artificielles au moyen de cette plante. Sa culture eſt ſinguliere; elle réuſſit dans les terres fortes, argileuſes, crayeuſes & blanches, même dans celles qui ſont humides: on en fait la moiſſon à la fin de Juin ou au commencement de Juillet. La graine eſt jetée au haſard par-deſſus le chaume, auquel on met le feu le lendemain, ſans

y apporter après cela aucun ſoin ni culture: cette graine couverte ſeulement des cendres des chaumes brûlés, pénetre d'elle-même dans la terre, & commence à végéter au mois de Novembre, quatre mois après avoir été ſemée. Chaque graine produit pluſieurs tiges qui croiſſent lentement pendant tout l'hiver; mais au printems la terre ſe trouve ſemblable à une prairie la plus épaiſſe. Si le mois d'Avril eſt un peu pluvieux, la ſulla s'élevera juſqu'au-deſſus de la hauteur d'un homme. En trempant la graine dans de l'eau avant de la ſemer, on en hâte la germination & la végétation. La fleur de la ſulla eſt d'un aſſez beau rouge & à-peu-près de la forme de celle du genêt; chaque fleur eſt contenue par un calice dentelé. On peut commencer à faucher cette plante au mois de Mai, dans le temps même de ſa fleur; alors on la donne en vert aux mulets, aux chevaux, qu'elle purge légérement & engraiſſe très-promptement, & même trop le bétail qu'on ne feroit pas travailler; elle procure beaucoup de lait aux vaches & aux brebis. Cet excellent fourrage eſt ſi recherché, qu'on n'eſt point dans l'uſage de le faner. On en ſeme un peu, de temps à autre pour ſe procurer la graine qui eſt plus petite, mais aſſez reſſemblante à celle de l'eſparcette.

Après la récolte de la ſulla, qui dure dans ce pays juſqu'à la mi-Juillet, on laiſſe repoſer la terre juſqu'en automne, on la laboure alors, & l'on y jette la ſemence de ſulla: la moiſſon eſt à proportion plus riche dans les champs qui ont ſullé, *ſullati*. Il ſuffit qu'après la moiſſon on mette de nouveau le feu au chaume, pour que ſans autre culture qu'un ſeul labour très-ſuperficiel, le mois de Novembre ſuivant, la ſulla recouvre de nouveau le champ, après avoir été une année entiere, pendant le temps de la culture & de la récolte du blé, cachée dans l'intérieur de la terre, ſans nuire à la qualité de ce dernier, & ſans qu'il en ait paru la moindre apparence, même à fleur de terre, avant le mois de Novembre de l'année de repos ou de jachere; temps où la ſulla germe & croît avec le même ſuccès que la premiere année qu'on l'a ſemée. C'eſt ainſi que des champs une fois ſullés, donnent pendant l'eſ-

pace de plus de quarante années consécutives, réguliérement & alternativement de deux années l'une, une récolte abondante de sulla, & l'autre une moisson du plus beau blé, sans que pour conserver une prairie aussi singuliere, il faille d'autres soins que de répandre de la graine la premiere année, ainsi qu'il est dit ci-dessus d'après le Mémoire présenté sur ce sujet, le 12 Septembre 1766, à la Société des Georgofili de Genes, par M. le Marquis *de Grimaldi*: ce Mémoire a été publié à Parme par ordre du Gouvernement; il a été aussi traduit de l'Italien, & inséré dans les *Mémoires de la Société Economique de Berne, année 1768.*

La méthode facile de semer la sulla, la qualité supérieure de ce fourrage, celle de contribuer à préparer les terres pour la récolte des grains, sa fécondité, sa longue durée dans les terres les plus compactes qu'elle pénetre sans les épuiser; toutes ces circonstances singulieres prouvent assez son utilité, pour exciter l'attention des Cultivateurs.

Les Malthois choisissent la graine de sulla de deux ans, & qui vient de la petite île de Goro. On peut répandre cette graine un à deux jours sur le blé avant de le scier, les pieds des Moissonneurs, des Glaneurs & du bétail suffisent pour l'enterrer; si elle étoit mise en terre trop profondément, elle risqueroit de ne pas lever. Si la sulla ou *silla* pousse trop fort avant l'hiver, on peut la faire pâturer par les bestiaux, on l'empêchera par ce moyen de pousser des tiges fortes & vigoureuses que le bétail auroit peine à bien broyer.

La racine de la sulla est grosse, rameuse, un peu pivotante; ses tiges sont herbacées, cannelées & se distribuant en rameaux; ses feuilles au nombre de neuf ou onze, sont alternes, ovales, épaisses, ailées, terminées par une impaire plus grande; sa fleur est papilionacée; son fruit est long, aplati, droit, comme hérissé; en un mot des Botanistes regardent la sulla comme un *sain-foin d'Espagne.*

SUMACH, *rhus.* Arbrisseau dont on distingue plusieurs especes: les unes sont d'utilité, les autres sont de curiosité.

Le SUMACH ORDINAIRE OU COMMUN, *rhus culinaria*, appelé le *roux* ou *roure des Corroyeurs*, eſt un arbriſſeau qui nous vient de la Syrie & de la Paleſtine, qui croît quelquefois à la hauteur d'un homme: ſes feuilles ſont oblongues, velues, ailées, dentelées à leurs bords, rougeâtres, aſſez ſemblables à celles du ſorbier. Il naît d'entre les feuilles aux ſommités des branches des fleurs ramaſſées en épi, de couleur blanche, compoſées chacune de fleurs diſpoſées en roſe. Aux fleurs ſuccedent des baies preſque ovales, membraneuſes, verdâtres, qui renferment une ſemence arrondie en forme de petite lentille, de couleur rougeâtre. Ce fruit eſt d'un goût acide & aſtringent.

Ce ſumach s'eſt naturaliſé dans nos climats; il croît dans les lieux ſecs & pierreux, ſur les collines & aux environs de Montpellier. En Eſpagne, dans le territoire de Salamanque on cultive cet arbriſſeau avec autant de ſoin que la vigne, parce que les habitans en font un commerce aſſez conſidérable. On coupe tous les ans ſes rejetons au pied de la racine, puis on les fait ſécher pour les réduire en une poudre fine; c'eſt un tan dont on ſe ſert pour préparer les cuirs, & ſur-tout pour les apprêts des peaux de bouc, de chevre, de marroquin noir. *Voyez l'article* MARROQUINIER *dans le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Les Anciens s'en ſervoient au même uſage. On employoit ſon fruit autrefois dans les cuiſines pour aſſaiſonner les viandes: cela ſe pratique même encore chez les Turcs. C'eſt de la différence de ſes uſages qu'il a reçu différens noms: le *ſumach des Cuiſiniers* eſt le fruit; il noircit les dents & les cheveux; le *ſumach des Corroyeurs* ſont les feuilles & les branches; la plus grande quantité de ce qu'on en conſomme en France ſe tire du Portugal; & le *ſumach rouge de Galien* eſt la graine du même arbriſſeau.

Le SUMACH DES JARDINS OU DE VIRGINIE ſe cultive dans les jardins où il s'éleve aiſément & produit un très-bel effet; il porte de beaux épis veloutés rouges; il fleurit de bonne heure: aux fleurs ſuccedent des fruits fort rouges, arrondis, preſſés, qui contiennent chacun une ſemence aplatie comme une lentille, d'un goût aigrelet: ſes fruits ſont rafraîchiſſans; on en met

macérer une grappe dans une pinte d'eau froide qu'on fait boire ensuite par verrées dans toutes sortes d'hémorragies: cette infusion est encore recommandée contre les descentes; les feuilles de sumach pilées & appliquées sur le panaris résistent à la pourriture, & empêchent la gangrene.

Ces deux especes de sumachs sont propres à garnir des remises & certaines parties des parcs: elles font un bel effet dans les bosquets d'été & d'automne. Il y a deux autres especes de sumach de la Caroline, l'un à fruit noir, l'autre à fruit de couleur rouge orangé, qui peuvent aussi passer très-bien l'hiver en terre.

Il découle, dit M. *Duhamel*, des incisions qu'on fait aux troncs des gros sumachs, une substance résineuse qui paroît mériter qu'on essaie d'en faire un vernis analogue à celui de la Chine. Je crois, continue-t-il, que la décoction des grappes est employée à préparer les étoffes pour quelques especes de teintures: au reste, ces grappes, bouillies dans le vin, calment l'inflammation des hémorroïdes.

Le bois de sumach est fort tendre, principalement celui de sumach de Virginie, que l'on appelle *vinaigrier* en Canada; il est d'une très-belle couleur verte, & de deux nuances qui sont assez agréables.

Il y a une autre espece de sumach dont on se sert en teinture du grand & du petit teint vert, sous le nom de *rédoul* : voyez ce mot.

Enfin, on distingue six sortes de sumachs qui sont originaires de l'Afrique, & qui n'ont d'autre agrément que d'être toujours verts.

SURA: *voyez au mot* COCO.

SUREAU ou SUZEAU, *sambucus*. Le sureau est un arbrisseau dont il y a plusieurs especes, qui different par la couleur de leurs fruits, & par leurs feuilles.

Les fleurs de sureau sont blanches & rassemblées en ombelles. Chaque fleur est en rosette: il leur succede des baies sphériques, qui sont noires, dans certaines especes, & blanches, rouges ou vertes dans d'autres: les feuilles sont composées de grandes folioles pointues, découpées & dentelées sur les bords, opposées

deux à deux sur les branches : il y a une espece de sureau dont les feuilles sont profondément laciniées.

Les sureaux sont de grands arbrisseaux très-jolis, surtout dans le mois de Juin, quand ils sont chargés de fleurs : ainsi, ils sont propres à être employés à la décoration des bosquets de la fin du printems & de l'été. Il y a peu d'arbres qui soient moins délicats sur la nature du terrain : ils reprennent très-facilement de boutures, ainsi que tous les arbres qui ont beaucoup de moelle. On sait que les jeunes branches de sureau sont remplies de moelle : leur bois est peu épais ; elles sont vertes d'abord, puis grisâtres : elles peuvent servir à faire des sarbacannes. On ne trouve point de moelle dans les gros troncs qui sont couverts d'une écorce rude, crevassée, de couleur cendrée : sous cette écorce il s'en trouve une seconde qui est verte & d'usage en Médecine. Le bois de sureau est assez dur & liant : il sert à faire différens ouvrages. Les Tourneurs en font des boîtes & des tabatieres, des peignes communs ; après le buis, c'est un des meilleurs bois qu'on puisse employer à cet usage. Le jeune bois creux sert à faire des canonnieres.

On fait un vinaigre aromatique avec les fleurs vertes de sureau, on l'appelle *vinaigre surard* : il est très-agréable pour l'usage de la table, & moins contraire à l'estomac que le vinaigre simple. On conseille la décoction des fleurs & des branches de sureau pour déterger les ulceres, & pour faire des fomentations sur les parties affligées d'érysipeles. La fleur de sureau infusée dans de l'eau bouillante en façon de thé, est excellente pour les coliques d'indigestion : c'est encore un bon sudorifique, dont on fait usage avec succès dans toutes les maladies causées par une suppression de l'insensible transpiration, & sur-tout dans les maladies inflammatoires de la poitrine, dit M. *Bourgeois*. Son eau distillée a les mêmes vertus, mais elle est moins échauffante : son écorce & ses fleurs fraiches infusées dans du vin blanc, sont purgatives & puissamment diurétiques : l'écorce moyenne est spécifique pour la brûlure, l'inflammation des hémorrhoïdes & la goutte. Quelques personnes mettent des fleurs de sureau seches

dans le moût de raisin, pour donner au vin un goût de muscat. Si on se contente de mettre des pommes sur des lits de fleurs de sureau desséchées, & qu'on les enferme ainsi dans une boîte, elles contracteront un goût de muscat. On fait avec de la farine de seigle & les baies de sureau, qu'on appelle dans les boutiques, *grana actes*, des gâteaux qui sons très-estimés pour arrêter les diarrhées & les dyssenteries. On fait aussi un *rob* avec le suc de ce fruit. Le sureau est depuis long-temps célebre en Médecine, même du temps d'*Hippocrate*. *Martin Blokwitzius* a écrit un livre entier des vertus de cet arbrisseau, sous le titre d'*Anatomie du Sureau*. Il croît sur le sureau une espece de champignon, que l'on appelle *oreille de Judas*. Voyez ce que nous en avons dit à la suite du mot CHAMPIGNON. En Chine on se sert de la moelle & de la pulpe des baies du sureau dont on fait une espece de papier, ou ces belles fleurs artificielles qui nous viennent de ces contrées.

On donne le nom de petit sureau à l'*yeble*, & celui de sureau aquatique à l'*obier* : voyez ces mots.

SURELLE : *voyez* OSEILLE.

SURFS : *voyez à l'article* HARENG.

SURIKATE. Espece de quadrupede qui se trouve dans l'Amérique Méridionale : il est de la grandeur à-peu-près d'un lapin ; & par la partie supérieure du museau, il ressemble au *coati*. Cet animal a un caractere qui le distingue de tous les quadrupedes, & qui ne lui est commun qu'avec l'*hyene* ; ce caractere est d'avoir également quatre doigts à tous les pieds. Cet animal a une physionomie jolie, vive & est fort adroit : il se soutient aisément sur ses pattes de derriere, & marche de cette maniere. Il se place auprès du feu dans cette attitude : il aime beaucoup le poisson, la viande & les œufs. Un de ces animaux, que M. *de Buffon* avoit, se servit de ses pattes réunies pour tirer des œufs de l'eau où on les avoit mis pour les faire cuire : le même animal ne buvoit point d'eau à moins qu'elle ne fût tiede ; sa boisson ordinaire étoit son urine, dont l'odeur étoit cependant fort désagréable : il étoit apprivoisé au point d'obéir à la voix de son maître lors-

qu'il l'appeloit ; gai, leste, agile, il jouoit avec le chats sans leur faire de mal. Lorsque le surikate a peur ou qu'il s'ennuie, sa voix ressemble alors à l'aboiement d'un jeune chien ; mais lorsqu'il est affecté par quelque sensation de plaisir, il s'exprime par d'autres accens, il fait un bruit vif & semblable à celui d'une cresselle de bois que l'on tourne avec rapidité.

SURMULET, BARBARIN, MOIL. Poisson mis dans le genre des poissons à nageoires épineuses : on en distingue de plusieurs sortes.

Le *surmulet barbu* a jusqu'à un pied de long : il est orné de lignes dorées depuis la tête jusqu'à la queue. On apperçoit au travers de ses écailles une couleur pourprée : ces écailles sont grandes, découpées à l'entour, & placées de travers ; elles tombent aisément. Ce poisson a le dos & la tête voûtés, les yeux rouges, la bouche petite & sans dents ; au bout de la mâchoire inférieure, pendent deux filets blancs & mous : c'est ce qui a fait nommer ce poisson *barbeau de mer* il a deux nageoires dorées près des ouies, & deux autres blanches au dessous ; il en a une autre proche de l'anus, & deux au dos ; sa queue est rouge. Le surmulet barbu a le passage du gosier petit : il a quatre ouies de chaque côté. Il se corrompt facilement ; ce qui fait qu'on ne le transporte guere loin de la mer.

Rondelet dit que les surmulets barbus se prennent sur les rivages, & que les non-barbus se prennent en haute mer : leur chair est estimée, sur-tout ceux de la Méditerranée.

Les *surmulets d'étang* habitent toujours dans la fange : leur chair sent la bourbe. Ils sont plus grands que ceux de mer, & n'en sont pas pour cela meilleurs ; mais leurs écailles tiennent davantage, & leurs traits dorés sont plus éclatans.

Le *surmulet de mer ordinaire*, est plus grand que le surmulet barbu ; ses écailles sont plus épaisses & plus adhérentes à la peau : il a aux côtés trois ou quatre lignes dorées, & les nageoires qu'il a sur le dos sont d'un jaune mêlé d'un beau vermillon. Ce surmulet ressemble beaucoup au surmulet d'étang.

Le surmulet sans barbillons est l'*imbriaco*.

SURMULOT. Cet animal qui n'est connu que depuis quelques années, a été nommé improprement, *rat des bois ;* car il differe autant du rat, que le mulot differe de la souris. Il a été nommé, à plus juste titre, *surmulot*, c'est-à-dire, *grand mulot*, parce qu'en effet il ressemble plus au mulot qu'au rat, par la couleur, par les mœurs & par les habitudes naturelles.

Le surmulot, dit M. *de Buffon*, est plus fort & plus méchant que le rat : il a le poil roux, la queue extrêmement longue & sans poil ; l'épine du dos arquée comme l'écureuil, & le corps beaucoup plus épais : il a aussi des moustaches comme le chat.

Ce n'est que depuis douze à quinze ans, que cette espece s'est répandue dans les environs de Paris : on ne sait d'où ces animaux sont venus, mais ils ont prodigieusement multiplié ; & l'on n'en sera pas étonné, lorsqu'on saura qu'ils produisent ordinairement depuis huit jusqu'à douze petits, & qu'ils engendrent jusqu'à trois fois par an.

Les endroits où les surmulots ont paru pour la premiere fois, & où ils se sont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, sont Chantilly, Marly-la-Ville & Versailles.

Les mâles sont plus gros, plus hardis & plus méchants que les femelles. Lorsqu'on les poursuit, & qu'on veut les saisir, ils se retournent & mordent le bâton ou la main qui les frappe : leur morsure est non-seulement cruelle, mais dangereuse ; elle est promptement suivie d'une enflure considérable, & la plaie, quoique petite, est long-temps à se refermer.

Les chiens chassent les surmulots comme ils chassent les rats d'eau, c'est-à-dire, avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorsque les surmulots se sentent poursuivis & qu'ils ont le choix de se jeter à l'eau, ou de se fourrer dans un buisson d'épines à égale distance, ils choisissent l'eau; ils y entrent sans crainte, & nagent avec une merveilleuse facilité. Cela leur arrive toutes les fois qu'ils ne peuvent regagner leurs terriers ; car ils se creusent, comme les mulots, des retraites sous terre, ou bien ils se gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les surmulots dans leurs

terriers : ils les poursuivent comme les lapins, & semblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux passent l'été dans la campagne ; & quoiqu'ils se nourrissent principalement de fruits & de grains, ils ne laissent pas aussi d'être très-carnassiers. Ils tuent, dévorent le gibier, lapereaux, perdreaux, égorgent la jeune volaille ; & quand ils entrent dans un poulailler, ils y font presque autant de ravage que le *putois*.

Vers le mois de Novembre les meres, les petits & tous les jeunes surmulots quittent la campagne & ce peuple de brigands va en troupes s'établir dans les granges, où ils font un dégât infini ; ils hachent la paille, consomment beaucoup de grains, & infectent le tout de leur ordure. Les greniers étant dévastés, ils rongent les portes. Les vieux mâles restent à la campagne : chacun d'eux habite seul dans son trou : ils y font, comme les mulots, provision pendant l'automne de gland, de faine, &c. Ils remplissent leur trou jusqu'au bord, & demeurent eux-mêmes au fond : ils ne s'y engourdissent pas comme les loirs ; ils en sortent l'hiver, sur-tout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges, en chassent les souris & les rats. L'on a même remarqué, depuis que les surmulots se sont si fort augmentés aux environs de Paris, que les rats & les souris y sont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois. Ils les poursuivent dans les lieux de leur domaine, & les détruisent.

SURON. Les Droguistes donnent ce nom à certains cuirs de bœufs, qui recouvrent les ballots de marchandises que l'on nous envoie de la Nouvelle-Espagne & de Buenos-Ayres dans l'Amérique méridionale. Ces cuirs sont cousus avec des filets & lanieres de la même peau fraîche. On dit aujourd'hui un *suron* de quinquina, un *suron* de jalap, un *suron* de cannelle, &c.

SUSERRE ou SISERRE. *Voyez* GRIVE.

SYCOMORE. *Voyez l'article* ÉRABLE. Le sycomore faux est l'*azédarac*. Voyez ce mot.

SYLPHIUS. *Voyez* SILPHIUM.

SYLVIE, *anemonoïdes*. M. *Deleuze* dit que *Vaillant* donnoit ce nom à quelques especes d'anemones dont

il faisoit un genre à part, parce que leurs semences n'ont point de queue comme celles des autres especes: elles croissent dans les bois & les prés ombragés. La sylvie à fleur blanche a été décrite sous le nom de *renoncule des bois :* il y en a une jolie espece à fleur jaune, dit M. *Deleuze*. Voyez l'article RENONCULE.

SYRINGA. *Voyez* SERINGAT.

SYRIOT. *Voyez* GRISETTE.

SZEINAN. Suivant M. *Pallas* c'est une espece d'antilope. *Voyez à l'article* GAZELLE.





T.

TABAC, *tabacum.* Plante ufuelle, médicinale pour les uns, de pur agrément pour les autres, dont le luxe ou la mode a féduit toutes les Nations, en fe répandant de l'Amérique jufqu'au Japon. Les efpeces de tabacs qu'on emploie actuellement dans les Manufactures de France, font les feuilles de la Louifiane, de Virginie, de Flandres, de Hollande, du Palatinat, d'Alface, de Pologne, d'Ukraine & du Levant. Il faut que les raifons qui nous empêchent de nous procurer cette denrée par nous-mêmes, comme il étoit permis autrefois, foient très-fortes. (En France, il eft défendu d'en faire des plantations, & la Ferme du tabac a le privilege exclufif du débit.) Je voudrois ignorer qu'en 1750 on eftima que le Maryland & la Virginie produifoient chaque année aux Anglois plus de cent mille tonnes ou boucauts de tabac, dont ils gardoient à-peu-près la moitié pour leur confommation, & faifoient exporter en France une grande quantité du refte, ce qui les enrichiffoit annuellement d'une fomme de neuf millions deux cents mille livres de France. Quel objet de commerce! Par les préparations qu'on fait fubir au tabac, & dont on trouve le détail circonftancié dans le *Dict. des Arts & Métiers*, il paroît qu'on peut regarder le tabac comme une matiere végétale à demi-putréfiée. Que n'ufe-t-on des plantes de notre pays? il y en a qui procurent des poudres fternutatoires plus agréables, & dont l'ufage eft moins dangereux que ne l'eft celui du tabac. Quant à la defcription du tabac, *voyez à l'article* NICOTIANE.

TABAC DES VOSGES. On a donné ce nom à l'*arnica.* Voyez à l'article DORONIC.

TABACOS ou POLYLT. Les Efpagnols du Mexique donnent ce nom à des morceaux de rofeaux longs de trois pieds, & remplis d'un mélange de tabac, d'ambre liquéfié, d'épices, & d'autres plantes fort échauffantes. Ils allument ces rofeaux par un bout, & ils

aſpirent par l'autre la fumée, dont la narcoticité les endort en leur ôtant toute ſenſation de laſſitude & de travail : c'eſt-là l'opium des Mexicains.

TABAQUEUR. *Goëdard* donne ce nom à un papillon qui vole fort vîte, & qui provient d'une chenille qui ſe nourrit des grandes feuilles du tabac, lorſqu'elles ſont en maturité.

TABAXIR. C'eſt la ſubſtance concrete que produiſent naturellement certaines cannes Indiennes nommées *mambous ;* c'eſt un remede fort célebre en Aſie pour la dyſſenterie & les fievres chaudes : on l'appelle dans ces régions, *ſacar-mambus* ou *ſucre de mambou.* Voyez aux articles CANNE A SUCRE & BAMBOU.

TABOURET ou MALETTE A BERGER. *Voyez* BOURSE A PASTEUR.

TABROUBA. Grand arbre qui croît à Surinam : ſes fleurs ſont d'un blanc verdâtre, & ſuccédées de fruits qui renferment des graines blanches ſemblables à celles des figues. On en tire un ſuc qui noircit au ſoleil, & qui fournit aux Indiens une teinture dont ils ſe peignent le corps. Les branches du tabrouba inciſées, diſtillent un ſuc laiteux & fort amer, qui ſert aux Sauvages pour ſe frotter la tête à deſſein d'en écarter les inſectes incommodes.

TABURIN. *Voyez* TIBURON.

TACAMAQUE ou TACAMAHACA. *Voyez* RÉSINE TACAMAQUE.

TACATACA. Au Bréſil on donne ce nom à un oiſeau que nous appelons *toucan.* Voyez ce mot.

TACHAS ou THACHASCH. Moyſe a employé ce nom dans l'Exode, pour exprimer un gros animal qu'*Artedi* croit être le poiſſon cétacée que les Anglois nomment *manalec*, les Eſpagnols *manati* ou *monati*, les Portugais *pezze-mouller* ou *muger*, & les habitans d'Amboine *dujong ;* c'eſt le *lamentin* des Naturaliſtes. M. *Jault*, Savant dans les Langues Orientales, dit que la peau du tachas ſervoit chez les Juifs pour couvrir le Tabernacle & les vaſes ſacrés.

TACON. Nom donné au jeune ſaumon. Le *bécard* eſt la femelle du ſaumon. *Voyez* SAUMON.

TACLOVO. Espece d'huître des Indes orientales, & qui pese plusieurs livres. Il y a des barris (singes des bois) qui en sont fort friands, & vont les chercher sur les rivages. Comme ces huîtres sont souvent ouvertes, & que le singe craint que quand il veut les manger, elles ne lui attrappent la patte en se refermant, il jette une pierre dans la coquille qui l'empêche de se fermer, & ensuite il mange l'huître sans peine.

TADORNE ou TARDONE, *tadorna*. Espece d'oiseau qui tient du canard; il est peu commun en France.

La tadorne, dit *Belon*, est plus grande que le canard, & approche de la grandeur d'une moyenne oie: elle a le plumage de la tête noirâtre, ainsi que les yeux; son bec, qui est aussi court que celui d'une canne & aussi large que celui d'une oie, est rouge par-dessus, & comme ensellé: il a une tache noire de chaque côté, & une autre au bout, avec un tubercule charnu à la naissance du bec. Cet oiseau a les jambes plus longues que le canard: la couleur de ses jambes & de ses pieds tire sur le rouge; sa poitrine est ornée d'un collier de couleur rousse; le devant de l'estomac & le tour du cou est blanc ainsi que le corps; le dessus des ailes est noir & barré d'une ligne rousse; le bout de la queue & des ailes est noir. Il plonge rarement entre deux eaux, mais il aime à être sur l'eau, & porte sa queue comme les cannes; son cri est semblable à celui du canard: ses ailes étendues, quoique noires, paroissent sur-ombrées d'un vert brillant; mais étant pliées, ce vert devient roux. La tadorne semblablement au renard, fait son nid dans des trous en terre, c'est pourquoi quelques Naturalistes l'ont nommée *vulpenser*: on la trouve dans le Nord, & même en Angleterre près des rivages de la mer.

TÆDA. Nom donné aux branches inférieures du pin des montagnes, lesquelles sont remplies de résine, & servent pour cela de torches à éclairer.

TAELPE. C'est une espece de rat, qu'on trouve fréquemment dans certains cantons des Kalchas dans la Tartarie orientale. Cet animal creuse en terre des trous pour s'y loger: chaque mâle fait le sien; parmi ces animaux il y en a toujours un qui fait sentinelle, & qui se précipite dans son trou, lorsqu'il voit appro-

cher quelqu'un; mais la troupe n'échappe pas pour celà aux Chasseurs. Lorsqu'ils ont une fois découvert le gîte, ils l'environnent; ils ouvrent la terre en deux ou trois endroits, & ils y jettent de la paille enflammée, qui les oblige aussi-tôt de sortir pour se sauver : c'est alors qu'ils en prennent facilement un très-grand nombre, qu'ils écorchent; les peaux en sont à fort bon marché dans le pays. On emploie à Pékin la peau de ces animaux pour faire des mantilles.

TÆNIA : *voyez* RUBAN MARIN. On donne aussi le nom de tænia ou *ténia* au *ver solitaire* qui prend naissance dans le corps des animaux. *Voyez* VER SOLITAIRE.

TAFIA. Nom que les Naturels des Antilles donnent à l'eau-de-vie de cannes, c'est-à-dire, à celle qui se fait avec les écumes & les gros sirops du sucre : les François l'appellent *guldive*, & les Anglois *rhum*.

TAGUAN. Nom que des habitans des îles Philippines donnent au *chat-volant*. Voyez ce mot.

TAJACU ou PECARI, *porcus moschiferus*. Espece de sanglier ou de cochon naturel à l'Amérique : c'est une des especes d'animaux les plus nombreuses & les plus remarquables qui se voient dans le Nouveau Monde; les François de la Guiane l'appellent *cochon noir*. Cet animal ressemble au premier coup d'œil à notre sanglier, ou plutôt au cochon de Siam, qui, comme on le sait, n'est, ainsi que notre cochon domestique, qu'une variété du sanglier ou cochon sauvage. Le tajacu a le cou court & épais; les oreilles droites, pointues, longues d'environ trois pouces; les yeux petits : il ne paroît point avoir de queue. Tout son corps est couvert de soies, plus grosses que celles des cochons ordinaires, & si roides, qu'elles ressemblent plutôt aux piquans du porc-épic : elles sont noires, mêlées d'un peu de blanchâtre. Ces soies sont courtes au bas des flancs, & de plus en plus longues à mesure qu'elles s'approchent du dos, où il y en a qui ont cinq ou six doigts de longueur.

Le tajacu differe principalement des autres especes de son genre, par une sorte de bourse qu'il a sur le dos vers la partie postérieure, d'où suinte & découle une liqueur d'une odeur désagréable. Ainsi ce quadrupede est

eſt de tous les animaux le ſeul qui ait une ouverture dans cette région du corps (car cette bourſe ou glande odoriférante eſt ſituée ſur le dos près de la croupe, & préſente une fente de deux ou trois lignes de largeur, mais qui pénetre à plus d'un pouce de profondeur.) Les *civettes*, le *blaireau*, la *genette*, ont le réſervoir de leur parfum au-deſſous des parties de la génération. L'*ondatra* ou *rat muſqué*, le *muſc* ou le *chevreuil du muſc*, l'ont ſous le ventre. Le tajacu eſt le *caaiguara* de *Marcgrave* : *Edouard Tiſon* en a donné la deſcription anatomique dans les *Tranſact. Philoſoph. n. 133, pag. 379.* Ray dit qu'il a la mâchoire inférieure plus alongée que la ſupérieure, & le ventre nu. Il a, au milieu de la tête, entre les oreilles un paquet de poils hériſſés, la plupart noirs; les ongles du pied de derriere plus longs que ne les ont ordinairement les animaux à pied fourchu.

On trouve le tajacu ou tajaſſu dans la Nouvelle Eſpagne, au Mexique, dans la Terre-Ferme & dans le Bréſil. Ces animaux ſont très-nombreux dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale : ils vont ordinairement par troupes, & ſont quelquefois deux ou trois cents enſemble; ils ont le même inſtinct que les cochons pour ſe défendre, & même pour attaquer, ſur-tout les perſonnes qui veulent enlever leurs petits; ils ſe ſecourent mutuellement; ils enveloppent leurs petits, les défendent avec vigueur, & bleſſent ſouvent les chiens & quelquefois les Chaſſeurs; ils habitent les montagnes, les forêts où ils ſe nourriſſent de fruits ſauvages, de graines & de racines. *Bolivar* dit qu'ils mangent auſſi les ſerpens, les crapauds, les lézards, qu'ils écorchent auparavant avec leurs ongles. On peut aiſément priver ou rendre domeſtiques les petits, en les prenant jeunes : ils perdent leur férocité naturelle, ſans devenir familiers, car ils ne connoiſſent perſonne, ne s'attachent point à ceux qui les ſoignent; mais ils reviennent d'eux-mêmes au gîte. Cette eſpece de ſanglier craint le froid, & ne pourroit ſubſiſter ſans abri, dans notre climat tempéré, comme notre ſanglier ne peut lui-même ſubſiſter dans les climats trop froids. Le tajacu eſt une eſpece très-

distincte de notre cochon d'Europe ; car ils ne produisent point ensemble, quoique cependant ces especes paroissent voisines en apparence.

Selon *Joseph d'Acosta*, lorsque le tajacu est tué, il est nécessaire de couper sur le champ la grosseur ou bourse odoriférante qu'il a sur le dos ; parce qu'en moins d'une demi-heure la chair de l'animal se gâteroit, & ne seroit plus bonne à manger. *Tison* prétend au contraire qu'en comprimant cette partie avec le doigt, il en a fait sortir une liqueur dont l'odeur musquée étoit fort agréable. Mais, ainsi que le dit M. *de Buffon* d'après l'épreuve qu'il en a faite, on auroit plutôt dû comparer cette odeur à celle du *castoreum*, qu'à celle du musc. Il faut aussi nécessairement enlever au mâle, dans le même instant qu'on le tue, les parties de la génération, comme on le fait au sanglier ; car sans cela il en résulteroit le même inconvénient. La chair de cet animal est plus seche & moins chargée de lard que celle de notre cochon, mais elle n'est pas mauvaise à manger, & pourroit devenir meilleure par la castration.

TAJIBI. Espece de philandre du Brésil, que les Portugais appellent *cachorro de mato*, & les Hollandois *boschatte* ; c'est le tlaquatzin de *Klein*. On prétend que sa femelle n'a pas de poche pour y retirer ses petits qui sont au nombre de quatre. *Voyez* DIDELPHE.

TAILLEURS. *Goëdard* donne ce nom à des mouches à deux ailes, qui sont de grandes especes de tipules. *Voyez* TIPULES.

TAILLIS. On nomme ainsi une certaine étendue de bois, depuis sa premiere pousse jusqu'à vingt-cinq ans : on appelle *gaulis* le même bois âgé depuis vingt-cinq ans jusqu'à cinquante ou soixante ans. Chaque fois qu'on coupe un *taillis*, il est dans un danger évident, si on ne le préserve pas pendant deux ans de la dent des lapins, & pendant quatre de celle de la bête fauve. Ces ennemis des bois qu'ils habitent, dévorent les germes tendres destinés au rétablissement des forêts. Quelques especes d'arbres, tels que le charme, le frêne, le hêtre, sont en danger du côté des lapins

pendant six ou sept ans. Mais par-tout où la quantité de gibier ne sera pas trop grande, les plantations que les Écrivains économiques rendent si effrayantes, deviennent très-faciles, & se font à peu de frais : l'on peut aussi, par cette raison, se servir de plant élevé en pépiniere. Si l'on veut un taillis à couper tous les quinze ans, il faut planter à quatre pieds de distance ; ou à cinq si l'on se propose de couper les bois à trente ou quarante ans ; & plus encore si on le destine à devenir une futaie : à l'égard du choix de l'espece de plant, il doit répondre à la consommation & au besoin du pays. Depuis que les vignes se sont multipliées, & que le luxe a introduit dans nos jardins une immense quantité de treillages, le châtaigner est devenu celui de tous les bois dont le taillis produit le revenu le plus considérable. Si un taillis est mangé par les lapins à la premiere pousse, il ne faut point le réceper : les rejetons dépouillés meurent ; mais il en revient un petit nombre d'autres qui sont plus vigoureux que ceux qui repousseroient sur les jeunes tiges. Si le taillis a deux ans lorsqu'il est mangé, & qu'il soit entiérement dépouillé, il faut le réceper. *Voyez les articles* Forêt, Futaie, Bois & Arbre.

TAIPARA. Joli petit perroquet du Brésil, de la grosseur d'une alouette. Son plumage est d'un jaune citron ; sa queue est fort courte. Il a le bec rouge : ses jambes sont grises ; il perche dans les lieux peu habités, sur des arbres où se trouvent beaucoup de fourmis dont il est fort avide.

TAIRA. *Voyez* Tayra.

TAISSON. *Voyez* Blaireau.

TALAPOIN. Espece de petite guenon d'une assez jolie figure, & qui se trouve dans les Provinces de l'Asie orientale à Siam. *Voyez* Singe.

TALC, *talcum*. Espece de pierre réfractaire flexible, élastique, dont les particules n'ont point de figure déterminée : elles sont tres-déliées, & semblent cependant n'être qu'un amas de feuillets très-courts, brillans, inégaux, doux & gras au toucher, assez friables & cassans. Cette pierre est différente du mica de Mos-

covie, qu'on appelle improprement *talc de Russie*. Voyez Mica

Le talc est pesant: il résiste à l'action d'un feu où le marbre se réduiroit en chaux, & sans que sa couleur qui lui est étrangere, ni sa pesanteur spécifique s'alterent sensiblement: il ne se dissout point dans les acides.

Cette substance forme ordinairement dans la carriere une masse continue : on en distingue plusieurs sortes, soit par la couleur, l'opacité, la pesanteur, soit par la dureté & par la finesse du grain, soit par l'arrangement & par la grandeur des parties feuilletées.

Le Talc blanc, *talcum argenteum*, est très-tendre, fort friable, à demi transparent, gras au toucher & à la vue. On dit qu'il s'en trouve dans le Canada & en Normandie.

Le Talc jaune, *talcum aureum*, est opaque jusques dans ses plus petites parties, composé de plusieurs petits feuillets jaunâtres, quelquefois roussâtres, courbés & fort cassans. Cette espece de talc accompagne souvent la mine d'étain, & se trouve communément dans la matrice pierreuse des grenats.

Le Talc verdatre, *talcum viridescens*, est composé d'un nombre de feuillets courts à peine transparens, comme entrelacés, argentins, lustrés ou d'un œil vitreux comme perlé, verdâtres, peu ou point flexibles, mais friables. Ce talc vient du royaume de Naples, & se transporte à Venise où il s'en fait un grand commerce. On en trouve aussi en Dalmatie.

Le Talc commun, *talcum commune*, est dur, compacte, souvent de diverses couleurs & opaque, au plus d'une transparence de cire, tantôt blanchâtre & strié, tantôt verdâtre & écailleux, semblable à de l'huile congelée, traçant facilement des lignes comme de la craie. C'est de cette espece de talc en masses blanches qu'on prépare le fard, qui est une poudre blanche, grasse au toucher, un peu écailleuse & comme perlée ; les Dames l'emploient en poudre pour rehausser l'éclat de leur teint, & pour conserver la fraîcheur de la jeunesse. Ce talc forme aussi le fond ou la base du rouge de la toilette, après avoir été coloré

avec du carmin, & qu'on y a joint quelques gouttes d'huile de ben, afin de lui donner du corps. *Voyez l'article* FARD *au mot* PIERRE A FARD.

Le talc commun se trouve en grosses masses dans des carrieres dont les lits sont inclinés à l'horizon. Les Épiciers Droguistes le vendent tantôt sous le nom de *craie de Briançon* ou d'*Espagne*; tantôt sous celui de *pierre à fard* ou de *talc ordinaire*, ou de *stéatite savonneuse*, ou de *talcite* quand il est veiné ou noirâtre. Le nom de *craie* lui vient de ce qu'il sert aux Tailleurs, comme la craie, à tracer des lignes blanches & légeres, qui s'effacent facilement avec la mie de pain.

En général ce que l'on appelle improprement *craie de Briançon*, est gras au toucher, composé de lames courtes, mais solides & compactes, tantôt blanches ou roussâtres, d'autres fois ardoisées ou verdâtres. Des personnes ordonnent souvent cette terre réfractaire comme absorbant ou comme astringent; mais elle ne peut nullement remplir ces vues, puisque c'est une substance talqueuse, insoluble dans les acides des premieres voies, & incapable par conséquent de passer dans l'économie animale, en s'unissant aux humeurs.

La molybdene ou mine de plomb des Peintres, *sterile-nigrum*, est une sorte de talc parasite, &c. *Voyez* MOLYBDENE.

TALCHICUATLI. Oiseau de proie de la Nouvelle Espagne, qui paroît être le *petit duc*. Voyez son article à la fin du mot DUC.

TALERA ou TALEVA. C'est un oiseau de riviere, de la grandeur d'une poule: on le trouve à Madagascar. Il a le plumage violet; mais le front, le bec & les pieds sont rouges.

TALETEC. C'est un lézard de Virginie, d'un cendré gris, garni de minces écailles, & joliment peint sur le dos d'un mélange de blanc & de roux: le reste du corps est marqué de petits carreaux blancs; la queue est longue, pointue & cerclée de bandelettes en forme d'anneaux. *Séba, Thes. I, Tab. 76, n. 11.*

TALIIR-KARA, *arbor Indica spinosa, flore & fructu vidua. Hort. Malab.* Grand arbre du Malabar toujours vert: sa racine est couverte d'une écorce obscure,

d'une odeur forte & d'un goût astringent ; son tronc est fort élevé, blanchâtre, & couvert d'une écorce unie & poudreuse ; ses branches sont nombreuses & s'étendent fort au loin : elles sont armées d'épines oblongues & très-dures ; ses feuilles sont vertes, oblongues, un peu dentelées par les bords, épaisses, luisantes, très-aromatiques & fort âcres au goût. Les feuilles qui naissent aux sommets sont pour la plupart tendres & d'un rouge purpurin. On prétend n'avoir point encore vu de fleurs ni de fruits sur cet arbre.

TALLIPOT. C'est un arbre fort célebre dans l'île de Ceylan : ses feuilles sont si grandes, qu'une seule est, dit-on, assez vaste pour mettre plusieurs hommes à couvert de la pluie ; elles se conservent si souples même en séchant, qu'elles se plient à volonté comme des éventails : elles sont d'ailleurs fort légeres. Aussi les Insulaires ne sortent-ils jamais sans une feuille de tallipot, qui leur sert de parasol, & même de tentes dans leurs voyages.

TAMACHIA. Séba, *Thes. II. Tab. 28, n. 2*, donne ce nom à une belle vipere du Brésil : ses écailles sont d'un jaune pâle, treillissées & vergetées de taches ovales qui sont d'un châtain brun, & sursemées d'autres taches en arc, qui imitent la figure de la lettre C. Ensuite, vers le bas du ventre, regne une moucheture de taches diversement figurées ; les écailles du dessous du ventre sont d'un jaune cendré.

TAMACOLIN. Espece de lézard goîtreux. *Voyez ce que nous avons dit à l'article* LEGUANA.

TAMACUILLA-HUILLA ou SERPENT A CENT YEUX. *Fernandez* en donne la description dans son *Histoire des Reptiles de la Nouvelle Espagne*, ainsi que Séba, *T. II, Thes. 98, n. 1*. Tout le corps de ce serpent est semé d'une infinité d'anneaux ronds ou angulaires, qui ont quelque ressemblance à des yeux : les plus grands, qui sont marqués de noir, sont sur le dos ; & les plus petits sont du côté du ventre, d'un châtain clair à bordure noire, & ceux du milieu entiérement blancs : le dos est garni d'amples écailles rhomboïdes, d'un brun sombre, & d'un cendré rouge ;

les écailles transversales du ventre sont larges, cendrées & tirant sur le jaune; sa tête est oblongue, roussâtre, couverte d'écailles elliptiques, qui sont rayées au-dessus de quelques bandelettes d'un brun obscur; le chignon du cou est cerclé d'un demi-anneau; sa gueule est très-grande, & elle est fendue jusqu'au cou; ses deux mâchoires sont garnies de longues dents, recourbées intérieurement; la babine supérieure est cerclée d'une large bordure, & le bord de la babine inférieure porte une lisiere en forme d'une simple bandelette.

TAMALAPATRA. C'est l'arbre qui donne la feuille Indienne, connue sous les noms *malabathrum* & *folium Indum*. Voyez FEUILLE INDIENNE.

TAMAMACAME. Les Indiens de la Nouvelle Espagne donnent ce nom à une espece de petite *chevre*. Voyez ce mot.

TAMANOIR ou TAMANDUA ou L'OURS AUX FOURMIS : *voyez* FOURMILLIER. On lui donne aussi le nom de *myrmécophage*.

TAMARIND. Espece de singe cercopitheque, que l'on trouve à la Guiane & au Brésil. C'est le *pinche* des Maynas. *Voyez* SINGE.

TAMARINIER. *Voyez ci-dessous* TAMARINS.

TAMARINS, *tamarindi*. C'est une substance pulpeuse ou médullaire, comme grasse, gluante & visqueuse, réduite en masse, molle, de couleur noirâtre & rousse, d'un goût acide & vineux, mêlée d'écorces & de membranes, de siliques, de filamens cartilagineux, & même de graines dures, de couleur rouge-brun, luisantes, plus grandes que celles de la casse solutive, presque quadrangulaires & aplaties, approchant des pepins de la casse ou des lupins. (Des Particuliers distinguent sur la tranche des graines d'un tamarinier qui croît au Port-au-Prince à Saint-Domingue, un masque de Negre formé par des tubercules qui avancent plus ou moins.) On nous apporte la pulpe de tamarins de l'Egypte, des deux Indes, de l'Afrique, sur-tout du Sénégal & de l'Ethiopie.

L'arbre qui porte les fruits d'où l'on tire cette substance, s'appelle TAMARINIER, *tamarindus* : il est grand

comme un noyer, mais plus touffu; sa racine est branchue, fibreuse & chevelue, s'étendant de tous côtés; son tronc a quelquefois dix pieds de circonférence: il est revêtu d'une écorce épaisse, brune, cendrée & gercée; son bois est dur & d'un brun roussâtre: il pousse des branches rameuses qui s'étendent de tous côtés & symétriquement; les feuilles sont placées sur ces rameaux alternativement, & composées de neuf, dix, & quelquefois de douze paires de petites folioles attachées sur une côte, & accompagnées de stipules: elles sont d'un vert gai, un peu velues en dessous, traversées dans leur longueur par un petit filet; leur saveur est acide.

Les fleurs sortent neuf ou dix ensemble des aisselles des feuilles comme en grappes, portées par des pédicules grêles, composées de trois pétales de couleur de rose, parsemés de veines sanguines; le pistil qui sort du milieu de la fleur, est crochu, accompagné seulement de trois étamines: il se change en un fruit semblable par sa grandeur & par sa figure aux gousses des feves, relevé par trois ou quatre protubérances, & muni de deux écorces, dont l'extérieure est rousse, cassante, & de l'épaisseur d'une coque d'œuf, & l'intérieure est verte & plus mince. L'intervalle qui se trouve entre ces écorces, est occupé par la pulpe & les semences dont nous avons parlé.

Le tamarinier produit quelquefois, dans les étés fort chauds, une certaine substance visqueuse, acide & roussâtre, qui, lorsqu'elle est seche, imite la crême de tartre par sa dureté & par sa blancheur. Cet arbre ne croît aux îles de l'Amérique, que parce que les Espagnols l'y transporterent au commencement de leurs conquêtes. Le tamarinier est originaire des Indes orientales & d'Afrique.

Les fruits du tamarinier abondent en acide. *Belon* dit que lorsque les Turcs & les Arabes sont sur le point de faire un long voyage pendant l'été, ils font provision de tamarins pour se désaltérer: ils font confire dans le sucre ou dans le miel des gousses de tamarins, soit vertes, soit mûres, pour les emporter avec eux, lorsqu'ils voyagent dans les déserts de l'Arabie. Les

Marins se servent aussi de cette confiture qu'on prépare aujourd'hui en Amérique. Les Negres en Afrique, mettent du tamarin dans leur riz, leur couscou & leur manger.

La pulpe de ce fruit est non-seulement rafraîchissante, mais légérement laxative, & cependant astringente. Les Médecins d'Europe disent que le tamarin tempere l'acrimonie des humeurs; le petit lait fait avec les tamarins est un excellent & léger purgatif; il calme le bouillonnement de la bile & du sang, guérit les fievres aiguës, ardentes, inflammatoires, putrides, malignes, pestilentielles & la dyssenterie accompagnée de fievre, & ils sont aussi très-recommandables pour la diarrhée bilieuse, la jaunisse, & corrigent singuliérement les vices des purgatifs trop âcres & trop violens. M. Geoffroy, *Mat. Médic.* dit qu'ils augmentent la vertu des médicamens émétiques.

Dans le commerce on distingue deux sortes de pulpe de tamarins: l'une rougeâtre, qui vient de la Perse, de Bengale; & l'autre noire-brunâtre, qui vient du Levant & d'Amérique. L'acide de l'une & de l'autre sorte de tamarin bien naturel, perd sa qualité purgative lorsqu'on l'étend dans beaucoup d'eau, & donne une boisson aussi délicate & aussi agréable que celle du limon.

TAMARIS ou TAMARISC, *tamariscus*. On en distingue deux especes principales; savoir, le tamarisc d'Allemagne & le tamarisc de Narbonne.

Le TAMARISC D'ALLEMAGNE ou le PETIT TAMARIX, *tamariscus Germanica*, est un arbrisseau qui croît naturellement en Hongrie, le long des rives & dans les graviers du Rhin, aux environs de Strasbourg, de Sandaw, du Danube, de l'Iser, du Rhône, de l'Aare & ailleurs: il ne souffre pas aisément la culture des jardins, à moins qu'on ne le plante près de l'eau; alors il soutient bien l'hiver, mais il ne monte jamais en arbre. Sa racine est à-peu-près de la grosseur de la jambe, revêtue d'une écorce un peu épaisse & fort amere: elle pousse quantité de tiges fragiles, couvertes d'une écorce rougeâtre, rameuses & ornées d'un grand nombre de feuilles semblables à celles de la

bruyere commune ou à celles du cyprès, d'une couleur de vert de mer, & d'un goût astringent. Ses fleurs sont disposées en épi à l'extrémité des tiges & des rameaux, composées chacune de cinq feuilles ovales, d'un blanc purpurin, avec autant d'étamines à sommets arrondis & jaunâtres. A ces fleurs succedent de petits fruits oblongs, pointus, triangulaires, qui contiennent plusieurs semences menues & aigretées : ces fleurs & ces graines durent presque tout l'été.

Le Tamarisc de Narbonne ou le Tamarix commun, *tamariscus vulgaris*, croît principalement dans les pays chauds, comme en Italie, en Espagne & en Languedoc : il pousse plusieurs tiges, qui pour l'ordinaire, sont en arbrisseau ou buisson ; mais quelquefois elles forment un arbre de la grandeur du cognassier. Cet arbre a le tronc couvert d'une écorce grise en dehors, rougeâtre en dedans & le bois blanc : ses feuilles sont plus petites que celles du tamarisc précédent. Cet arbrisseau fleurit d'ordinaire trois fois l'année, au printems, en été & en automne : il est d'un assez bel aspect, à cause de ses fleurs blanches purpurines, groupées en épi ; il se dépouille de ses feuilles pendant l'hiver, & tous les ans il en repousse de nouvelles au printems ; il demande une terre humide, & cependant légere : les grands froids lui sont contraires ; il se multiplie de boutures & de rejetons ; son bois, sa racine, son écorce & ses feuilles sont d'usage en Médecine.

On se sert également des deux especes de tamarisc : on fait avec leur bois de petits barils, des tasses, des gobelets & autres vaisseaux, dont on se sert pour contenir la liqueur qu'on doit boire, laquelle y acquiert, dit-on, une vertu désopilative. Toutes les parties de l'arbre sont estimées apéritives, fébrifuges, ainsi que le sel lixiviel qu'on en retire, & qui est usité dans l'opilation de la rate, du foie & du mésentere. La nature de ce sel a été inconnue jusqu'au commencement de 1759, temps auquel M. *Montet*, célebre Chimiste de Montpellier, démontra que c'étoit un vrai sel de Glauber absolument pur. On prétend que le bois de tamaris est aussi bon que celui de gayac dans les ma-

ladies vénériennes: il convient encore contre toutes les maladies de la peau. Les Teinturiers se servent quelquefois des fruits de tamaris à la place de noix de galle, pour teindre en noir.

TAMARIS DE MER. C'est, dit M. *Ellis*, une coralline vésiculeuse, qu'il nomme *corallina vesiculata, sparsim & alternatim ramosa, denticulis oppositis cylindricis, oribus crenatis, patulis*. Les branches de ce polypier sont placées assez irréguliérement, mais cependant alternativement, de différens côtés; son tissu ressemble à celui de la corne, & il est transparent; ses denticules sont grandes, cylindriques, ouvertes & opposées les unes aux autres, & chaque paire paroît attachée au sommet de celle qui est au-dessous. On trouve cette sorte de coralline adhérente aux rochers, aux coquilles & aux fucus: voyez *au mot* CORALLINE, ce que nous avons dit de ces sortes de productions animales.

TAMARU-GUACU. Espece de langouste de mer du Brésil, que les Portugais nomment *caramon de saldago* : elle n'est point d'usage en aliment. *Ruisch* lui donne neuf doigts de longueur; sa tête est longue de deux; ses yeux sont élevés & oblongs: il a huit filets comme les cancres. Ce crustacée devient de plus en plus étroit vers la tête, qui est triangulaire & de la grosseur d'une olive: la partie postérieure a onze anneaux, semblables à ceux de la queue des crabes & des écrevisses. Cette partie postérieure du corps de chaque côté avance & est hérissée de poils. Tout son corps est couvert d'une croûte blanche & brillante comme de la corne; proche des jointures elle tire sur le noir ou le pourpre: il y a de chaque côté trois pieds (il doit y en avoir quatre) qui sont menus & longs. Proche de la tête, de chaque côté, il y a un bras composé de quatre jointures; l'extrémité du bras, à la derniere jointure, est courbée comme une faux & garnie de dents fort aiguës. Cet animal frappe avec ses bras, & les plaies qu'il fait sont difficiles à guérir.

TAMATIA. Nom que l'on donne à deux especes d'oiseaux du Brésil: l'une est une espece de *cuillere*, & l'autre une sorte de *poule d'eau*. Voyez ces mots.

TAMBAC. *Voyez* Bois d'Aloès.

TAMBOURECISSE. C'est un arbre de Madagascar, dont le fruit est une espece de pomme qui s'ouvre en quatre parties dans sa maturité : de la peau orangée de ce fruit on tire une teinture qui, évaporée, donne un extrait ou plutôt une fécule semblable au roucou d'Amérique. *Voyez* Roucou.

TAMOATA. Poisson de riviere du Brésil, que les Portugais nomment *soldido :* il est de couleur de fer, sur-tout à la tête ; il est long de cinq doigts : sa tête est faite à-peu-près comme celle d'une grenouille ; sa bouche est petite & sans dents, garnie de chaque côté de deux barbillons longs d'un doigt ; ses yeux sont petits, l'iris en est dorée ; sa peau est une espece de cuirasse garnie d'écailles oblongues, finement dentelées tout autour, & distribuées en quatre rangs. Ce poisson passe pour être un manger délicieux. *Marcg. Hist. Brasil.*

TAN ou ÉCORCE A CORROYEUR : *voyez à la suite du mot* Chêne, *& celui de* Rédoul. Quelques-uns donnent encore le nom de *tan* à la poussiere du bois tombé en pourriture. Dans la Laponie on se sert de la grosse écorce du bouleau pour tanner les peaux.

TANAISIE. *Voyez* Tanésie.

TANCHE ou TENCHE, *tinca.* Poisson de lac, d'étang & de marais à nageoires molles : il a la tête & le museau petits à proportion du corps, qui est large, gros & court ; l'ouverture de la bouche est médiocre, les dents se trouvent au nombre de cinq sur deux rangées dans le gosier : les couvercles des ouies sont composés, de part & d'autre, de quatre lames & de trois arêtes courbées : la ligne latérale du corps est courbe ; & plus proche du ventre, comme dans tous les poissons du genre des carpes.

On remarque quelques petits conduits ou trous à la tête de ce poisson, au-dessus & au-dessous des yeux : les yeux sont petits, situés aux côtés de la tête ; l'iris est rouge : on compte quatre ouies de chaque côté, peu larges, dont chacune est garnie d'une double rangée de nœuds mollets, & faits en forme de peigne ; le dos est un peu élevé au-dessus de la tête ; mais épais,

& nullement tranchant; le ventre eſt aſſez large & plat par tout ; les écailles oblongues , petites , étroitement adhérentes , noires ſur le dos , noirâtres ſur les côtés, & mêlées d'un peu de doré ou de vert-jaunâtre ; mais de couleur blanchâtre au ventre , de façon néanmoins que tout le corps eſt d'une teinture foncée. Les écailles ſont extérieurement enduites d'une mucoſité viſqueuſe , ce qui rend ce poiſſon gliſſant comme l'anguille : toutes les nageoires & la queue ſont noirâtres & à rayons; la queue n'eſt point fourchue , mais plutôt carrée. Enfin, la longueur ordinaire de la tanche eſt de neuf pouces un quart ; elle reſſemble extérieurement à la *truite ſaumonée.*

La tanche a la peau épaiſſe , le palais charnu comme la carpe , & dans le fond du palais eſt un oſſelet triangulaire. Le mâle a les nageoires du ventre beaucoup plus grandes que la femelle. Ce poiſſon ſe plaît dans les eaux bourbeuſes , ſtagnantes, ou au moins qui coulent lentement. On amorce facilement la tanche avec de petits vers & des eſcarbots. Ce poiſſon dépoſe ſes œufs au printems & en été; & quoique les œufs ſoient moins nombreux dans la tanche que dans la carpe, elle peuple beaucoup, & parvient promptement à ſa grandeur naturelle.

Lémery dit que ce poiſſon eſt ſi vivace , que malgré qu'on l'ait coupé par morceaux & fait frire à demi , il s'élance hors de la poêle. *Liger* obſerve que c'eſt le poiſſon qui réſiſte le mieux au charroi ; mais il ruine le fond d'un étang , car l'on aſſure qu'il faut plus de terrain pour nourrir cent tanches que pour engraiſſer cinq cents carpes : c'eſt pourquoi il faut avoir bien du terrain de reſte , pour empoiſſonner un étang de tanches.

M. *Geoffroy* le jeune fit voir à l'*Académie des Sciences, en 1710* , un *ténia*, trouvé dans une tanche fort ſaine & fort graſſe. Ce ténia étoit ſemblable à ceux qui ſe trouvent dans l'homme , à cela près qu'il n'étoit pas découpé par anneaux ; il avoit ſeulement des plis perpendiculaires à ſa longueur, ſelon laquelle une autre grande raie alloit depuis la tête juſqu'à la queue,

en divisant cet animal en deux parties égales ; il étoit entier & avoit deux pieds & demi.

La tanche est d'assez bon goût, sur-tout lorsqu'elle habite une eau claire & courante ; mais sa chair est fade, nourrit médiocrement & n'est pas bien saine si elle a vécu dans les fossés des marais, parce qu'alors elle est remplie de sucs visqueux & grossiers. Des Auteurs en interdisent même l'usage parmi nos alimens: rien n'est cependant si ordinaire que de la voir servir sur nos tables. Les Anciens nommoient ce poisson *piscis ignobilis*, *vilis & pauperiorum cibus* ; le Poëte *Ausone*, qui selon *Willughby*, est le premier qui a parlé de la tanche, lui a donné le nom de *vulgi solatium* : ces expressions prouvent le peu de cas qu'on faisoit autrefois de ce poisson.

On trouve dans la tête de ce poisson, deux petites pierres, qu'on estime absorbantes, détersives & diurétiques : on en prend pour arrêter le cours de ventre. Les Continuateurs de la Matiere Médicale disent que la vertu des tanches est célebre pour la cure de la jaunisse : on les applique vivantes successivement sur la région ombilicale & sur celle du foie, jusqu'à ce qu'elles meurent. On prétend qu'après cette opération, le poisson est jaune & enflé du côté par lequel il a été appliqué.

TANCHE DE MER, *tinca marina*. Ce poisson saxatile a la chair très-molle, & ressemble beaucoup à la perche de mer par son museau pointu & alongé, la situation, le nombre & la figure de ses nageoires; mais sa bouche est plus grande : la mâchoire supérieure est aussi munie de dents plus grandes que celles de la perche de mer, & la tête est plus grosse ; ses nageoires ne sont point marquées de petites taches rousses, & elle n'a point aussi les lignes transversales noires qu'on remarque sur la perche de mer. On voit à sa tête & aux opercules des ouies, de petites lignes & des points bleus. Le mâle est couvert d'écailles plus larges & plus noires que celles de la femelle. La tanche de mer vient frayer dans l'algue, où ses œufs éclosent à l'abri des tempêtes. On fait rarement usage de ce poisson dans les alimens.

TANÉSIE ou TANAISIE, *tanacetum*. Cette plante, qu'on nomme aussi *herbe aux vers*, croît presque partout, le long des chemins & des prés, dans les champs & aux bords des lieux humides : sa racine est longue, ligneuse, fibrée, serpentante & vivace ; elle pousse des tiges rondes, rayées, moelleuses & un peu velues : ses feuilles sont grandes, longues, ailées, ornées de découpures qui sont disposées par paires, & dentelées en leurs bords ; leur couleur est verte jaunâtre ; elles ont une odeur forte & une saveur amere : ses fleurs naissent en Juillet & Août aux sommets des tiges par gros bouquets arrondis, rangés comme en ombelle, composés chacun de plusieurs fleurons évasés & dentelés par le haut, d'une belle couleur jaune dorée, luisante, rarement blanche, & soutenus par un calice écailleux : à ces fleurs succedent des semences menues, ordinairement oblongues, & qui noircissent en mûrissant.

Toute la plante a une odeur forte, désagréable, & un goût amer. On trouve quelquefois des pieds de tanésie, dont les feuilles sont découpées, menues & comme frisées, qu'on appelle *tanaisie Angloise* ou *crépue*. Ce n'est qu'une variété de la précédente ; on la cultive dans les parterres à cause de sa beauté. La couleur des feuilles de cette plante varie aussi ; de là le *tanacetum versicolor* de *Parkinson*, qui fait une autre variété panachée de blanc & de vert.

La tanaisie est regardée comme stomacale, fébrifuge, sudorifique, carminative & désobstructive. On a des exemples que l'infusion de ses feuilles provoque les menstrues & nettoie très-bien les conduits urinaires, & que son suc, pris à la dose de quatre onces, convient dans les pâles couleurs & l'hydropisie. On trouve dans les boutiques, une eau distillée de cette plante, dont on fait usage dans les potions antivermineuses. On fait avec ses feuilles, une conserve utile pour l'épilepsie & pour le vertige. Dans quelques pays du Nord, on fait, vers le temps de Pâques, des gâteaux où l'on fait entrer le suc & les jeunes feuilles de cette plante : on s'en sert, disent les Continuateurs de la *Matiere Médicale*, pour fortifier l'estomac & dis-

ſiper les vents que les alimens du Carême engendrent ordinairement. Bien des perſonnes ſubſtituent les ſommités & notamment la ſemence de tanaiſie à celle de la poudre aux vers ; mais elle eſt bien moins amere, par conſéquent moins anti-vermineuſe. Au reſte il eſt très-difficile de faire prendre ces remedes aux enfans, à cauſe de leur amertume & de leur mauvaiſe odeur.

Quant à l'uſage extérieur de la tanaiſie, on eſtime ſon ſuc pour les engelures des mains, pour les dartres & pour la teigne : en cataplaſme elle convient pour les foulures & les entorſes. On prétend à Paris, que cette plante étant miſe autour du lit ou entre deux matelas, tue & chaſſe les puces & les punaiſes. On fait un vin de tanaiſie, utile pour les rhumatiſmes, & pour fomenter les jambes des Hydropiques.

TANGARA. Dans le Bréſil & à Cayenne on donne ce nom à un oiſeau gros comme un chardonneret ou un pinſon : il y en a de diverſes couleurs. Celui qu'on appelle l'*évêque* eſt d'un bleu-verdâtre. Le *tangara de Canada* eſt d'un beau rouge, ſes ailes & ſa queue ſont noires. Celui qu'on appelle le *pape* a la tête bleue, le cou & la poitrine rouge, le dos & les ailes vertes & la queue brune. On voit auſſi dans le Pérou & dans les Indes orientales des tangaras d'un très-beau vert nuancé d'aurore. On en voit à Cayenne & aux Barbades de tout bleus, de tout verts & de noirs, de cendrés, ainſi que dans d'autres contrées de l'Amérique. Il y en a auſſi à couleurs pićtées & de huppés. En un mot, les variétés des tangaras ſont nombreuſes, & pour s'en convaincre il ſuffit de jeter un coup d'œil ſur les planches enluminées de M. *Daubenton*. Le bec de cet oiſeau eſt conique, mince & effilé. On trouve encore des tangaras à Amboine, à la Nouvelle France, au Mexique, à S. Domingue, &c.

TANGEDOR. *Voyez* BOICININGUA.

TANGUE DE MER. C'eſt un ſable marin, léger & terreux, que les Riverains des côtes maritimes de la Baſſe-Normandie, de la Baſſe-Bretagne, &c. ramaſſent ſur les terres baſſes de la mer, pour la culture & l'engrais de leurs terres, ou pour en former le ſel au feu. Les Laboureurs bordiers des côtes de la mer diſtinguent

tinguent quatre especes de tangue. La premiere est d'un gris-blanc ou cendré clair, & ne forme guere que deux lignes d'épaisseur sur le rivage. La deuxieme se nomme *tangue forte*: elle est pesante, d'une couleur d'ardoise, & forme une couche de quinze à dix-huit pouces d'épaisseur. La troisieme est la *tangue légere*, dont on a retiré le sel: on la transporte durant les chaleurs sur le fond des marais salans qu'on laboure & qu'on herse pour unir ces deux terres ensemble. La quatrieme est la *tangue usée*, celle dont on a retiré deux fois le sel: il reste à cette derniere assez de qualité pour l'usage des labours. Cette sorte d'engrais, qui devroit être libre, cause quelquefois beaucoup de désagrément aux Cultivateurs.

TANIERE. Nom donné à la retraite des bêtes sauvages: c'est ou le fond d'un rocher, ou quelque cavité souterraine, ou le touffu d'une forêt. On dit la *taniere* d'un ours, d'un lion, d'un renard: on dit aussi la bauge du loup.

TANREC ou TENRAC. Petit animal un peu semblable à notre *hérisson*, qui se trouve aux Indes orientales. Il differe du hérisson par plusieurs caracteres distinctifs: il ne se met point en boule comme lui; il se plaît dans l'eau, & y séjourne plus long-temps que sur terre. Cet animal est de la grandeur de notre hérisson, & n'a de piquans que sur la tête, le cou & le garrot; le reste de son corps n'est recouvert que d'un poil rude. Il differe aussi par ces caracteres d'un autre animal qu'on trouve dans le même pays, qui n'est que de la grandeur d'un rat, & dont le corps est tout couvert de piquans plus petits, mais aussi serrés que ceux du hérisson: on le nomme *tendrac*. L'un & l'autre grognent comme les pourceaux, se plaisent à se vautrer dans les lagunes de la mer: ils ne peuvent marcher que fort lentement, leurs jambes étant très-courtes. Ils se creusent des terriers où ils restent pendant l'hiver dans un état de torpeur, ainsi que le *loir*: alors le poil leur tombe & renaît après leur réveil; leur chair, quoiqu'assez fade, est du goût des Indiens & des habitans de Madagascar. Les tanrecs sont très-ardens en amour & multiplient beaucoup.

TANTALE ou PÉLICAN D'ARBRE DE L'AMÉRIQUE, *tantalus foculator, aut pelicanus Americanus arboreus.* Oiseau à long bec, & monté sur de grandes jambes : il approche de l'oie pour la grandeur ; son bec a neuf pouces & demi de long : il est conique & courbé au bout ; il l'ouvre de plus d'un pied de large ; il a la queue & les pieds noirs, & les premiers articles des doigts joints par une membrane. C'est un oiseau stupide aussi bien que le flamand & la palette : il fréquente les arbres, & y fait son nid. *Chardin* dit que les Persans donnent au tantale le nom de *talah* & de *misc. Voyez* PELICAN.

TANTAMOU. Plante qui croît dans l'île de Madagascar : elle ressemble au nénuphar ; mais sa fleur est violette. On fait cuire la racine dans l'eau ou sous la braise. Les habitans en font usage lorsqu'ils veulent s'exciter à l'acte vénérien. C'est un philtre amoureux qui leur rend les forces épuisées par la jouissance.

TANTE. C'est le *calmar :* voyez ce mot.

TAON, *tabanus.* Insecte à deux ailes, qui est armé d'un aiguillon avec lequel il suce en été le sang des rhennes & des bœufs qu'il rend furieux par ses piqûres. Le taon est non seulement la terreur des bêtes à corne, mais encore des chevaux & des serpens. Cet insecte differe de la *mouche asile* par la structure de la bouche, ainsi que nous le dirons plus bas.

Le taon, pour le port extérieur, ressemble assez à une mouche extraordinairement grosse. Ses yeux sont gros ; & lorsque l'animal est vivant, ils sont panachés (du moins dans plusieurs especes) de raies d'un jaune vert, & de bandes brunes rougeâtres. Son ventre est gros & large ; ses ailes sont assez fortes & ornées de nervures considérables. Dans quelques especes ces ailes sont joliment panachées de taches blanches & de bandes noires. Les couleurs de ces insectes sont en général assez obscures.

Les taons ont deux caracteres bien distinctifs : savoir, des antennes articulées qui ressemblent à un fil court qui se termine en pointe par le bout ; l'autre caractere est celui de la bouche, laquelle est armée de deux dents aiguës, qui se meuvent de droite à gauche, & dont

la mouche se sert comme de crocs aigus pour percer la peau épaisse des chevaux, des bœufs, des rhennes, des serpens, & même de l'homme, afin d'en sucer avidement le sang avec sa trompe. La structure de cette trompe est très-curieuse : elle est la même que celle de la trompe du *cousin* : voyez ce mot ; mais toutes les parties en sont bien plus grosses & bien plus distinctes. *Swammerdam* ajoute qu'au défaut du sang d'animaux, leur trompe peut leur servir à pomper le miel des fleurs. On distingue plusieurs especes de taons qui different par la grandeur, la couleur, &c. C'est dans les grandes chaleurs que ces insectes sont plus redoutables ; ils s'acharnent sur les bestiaux. Les bœufs sont quelquefois tellement incommodés de leurs piqûres, qu'ils s'agitent & en deviennent furieux. Mais le vil insecte se moque de la fureur du taureau, il revient à la charge, le harcele ; enhardi par l'impunité, il semble le défier au combat, & tout glorieux des mugissemens qui retentissent dans la plaine, il brave la force du quadrupede irrité, le pique, le suce, se gorge de son sang, & se donne ainsi les honneurs & les fruits d'une victoire qu'il ne doit qu'à sa petitesse méprisable. On les trouve abondamment dans les prés bas & les bois humides.

L'asile, que quelques uns appellent MOUCHE ASILE, *asylus*, differe du taon, parce que sa bouche n'est armée que d'une simple trompe aiguë, dure, piquante & plus longue. (C'est selon d'autres *la mouche à corselet armé* de M. *de Réaumur* : cependant la mouche à corselet armé ne pique point, dit M. *Deleuze*, & differe essentiellement par là, ainsi que par d'autres caracteres, de la mouche asile.) Elle s'attache aussi avec fureur aux ânes & à tous les troupeaux. *Voyez* MOUCHE A CORSELET ARMÉ. Le taon a, ainsi que la mouche asile, les antennes cétacées, coniques, trois petits yeux lisses sur la tête ; une bouche formée par une trompe, mais accompagnée de deux dents qui se joignent, & que n'a point la mouche asile.

En général ces insectes sont assez variés : ils ont deux ailes & le corps alongé, leur ventre sur-tout est long & mince ; leur corps est velu.

On doit prendre toutes les especes de taons avec précaution, car ils piquent assez fortement avec leur arme aiguë, pour produire une douleur vive.

Il y a lieu de croire que les vers d'où naissent les taons & les mouches asiles vivent dans l'eau, où ils ont été déposés dans l'état d'œufs par la mere ; car c'est toujours dans les endroits aquatiques que se trouvent ces mouches. Il ne faut pas les confondre avec l'œstre, dont la larve prend naissance dans le nez des animaux ruminans, ou dans le fondement des chevaux, ou qui habitent tout l'hiver sur le dos des bœufs. Les especes de ce genre sont assez nombreuses. L'insecte qui s'attache particuliérement aux rhennes, sur-tout l'espece à ventre jaune, que les Lapons appellent *curbma*, & que les Naturalistes ont regardée comme une véritable especé de taon, n'est pas un asile, mais un œstre : c'est l'*œstrus rangiferinus* de *Linn. Faun. Suecic.* 1225. Cet insecte, dit M. *Linnæus*, reste tout l'hiver en nymphe sur le dos des rhennes, entre cuir & chair : il fait à ces animaux des tumeurs & des plaies qui les maigrissent, & les font considérablement souffrir : les jeunes rhennes en sont communément chargés de six ou huit ; en un mot, le curbma moleste tellement ces animaux, qu'il les fait fuir tout furieux à travers les montagnes, les précipices & les vallons ; ils se déchirent contre le tronc des arbres, ou contre les rochers. La piqûre de l'insecte pour déposer ses œufs, cause une cicatrice qui gâte le cuir : *voyez aux articles* RHENNE, OESTRE & VER DE LA MOUCHE ASILE.

TAON MARIN. *Rondelet* parle d'un taon qu'il dit être un petit animal marin, de la grandeur d'une araignée, lequel tourmente les dauphins, les thons, &c. Il est de la figure d'un scorpion, & s'attache aux nageoires du thon.

Ce taon marin, au lieu de bouche, a un petit tuyau longuet, qui ressemble, pour la forme, à la queue du scorpion : il est armé de deux especes de mains, qui se tournent vers sa bouche : il a six pattes. Cet animal s'attache aux nageoires des poissons par le bout du tuyau qui lui sert de bouche ; & il s'y applique de maniere, qu'il n'est pas possible de l'en arracher. Il

fuce le fang des poiffons ; & quand il eft plein, il tombe comme mort. Il tourmente quelquefois fi cruellement les poiffons qu'il fuce, qu'on en voit fauter & s'élancer de douleur dans les navires ou fur le rivage.

TAPAYAXIN, *lacertus orbicularis*. Lézard de la Nouvelle-Efpagne, très rare & fort fingulier ; fon corps, ainfi que fa tête, fes pieds & fa queue, font comme hériffés d'épines blanchâtres & piquantes comme des aiguilles. Cet animal, qui eft auffi large que long, eft revêtu d'écailles de diverfes couleurs ; les pieds font écailleux en deffus & en deffous, & armés d'ongles très-pointus, crochus & marbrés de belles écailles qui les couvrent jufqu'au bout. Il a la tête courte, dure, triangulaire, affez femblable à celle du caméléon, & obtufe par devant. Depuis la pointe du nez s'avance une efpece de bouclier qui va jufques fur les yeux, qui font grands & brillans. Son corps eft rond, le deffus eft couvert de petites écailles uniformes & barrées de raies rhomboïdes, artiftement rangées & tirant fur le jaune. La queue, qui eft faite en anneaux, eft écailleufe tout autour: on en voit la figure dans *Séba*, *Thef. 1. Tab. 80, n. 1 & 2.* Le même Auteur donne encore la figure, *Tab. 8. n. 7*, d'une feconde efpece de *tapayaxin*, qui fe voit au Cap de Bonne-Efpérance. Ce lézard eft plus petit que le précédent : le deffus de fon corps eft peint très-agréablement de blanc, de noir, &c.

On dit que le tapayaxin eft froid au toucher, & fi pareffeux, qu'il fe remue à peine de fa place, même quand on l'y excite. Quoiqu'armé de piquans, c'eft néanmoins un animal doux, très-apprivoifé, familier & qui paroît aimer à être touché & manié ; mais ce qui eft fort extraordinaire, c'eft que fi on le bleffe à la tête ou aux yeux, il fort avec précipitation quelques gouttes de fang de la partie bleffée.

TAPECON ou RESPONSADOUX. Poiffon de mer, qui eft l'*uranofcopus* des Naturaliftes: *voyez ce mot & celui de* RASPECON.

TAPERA. Hirondelle du Bréfil, nommée par les Portugais *andorinha :* elle reffemble à l'*hirondelle jacobine* de notre pays : *voyez* HIRONDELLE.

TAPERIER. Nom que l'on donne en Provence au *caprier :* voyez ce mot.

TAPETY : *voyez* TAPITI.

TAPIA ou TAPIN. Arbre des Indes, grand comme un hêtre : son bois, facile à rompre & plein de moelle comme le sureau, est couvert d'une écorce lisse, cendrée ; ses feuilles sont disposées trois ensemble sur une queue, vertes, lisses & luisantes ; sa fleur est composée de quatre pétales, blanches, longues d'un doigt, & accompagnées de quatre autres petites feuilles courtes, verdâtres, & de plusieurs étamines rougeâtres ; ses fruits ont la figure, la couleur & la grosseur des oranges : leur écorce est aussi assez semblable, mais d'une odeur dégoûtante ; cependant les fruits sont bons à manger, & d'un goût doux.

Les feuilles de cet arbre, écrasées, sont un excellent remede & fort usité parmi les Sauvages Indiens contre les inflammations de l'anus, auxquelles ces peuples sont sujets. On les applique en cataplasme : on en met aussi dans les oreilles pour calmer les douleurs de tête, qui proviennent d'une grande chaleur.

Le tapia vient avec & sans culture aux environs d'Olinde, & aux îles d'Amérique.

TAPIR, *tapirus.* Espece de quadrupede qui se trouve communément au Brésil, dans le Paraguay, notamment près de Vera-Crux & dans l'île de Maragnan. Les Espagnols du Pérou disent que le *dante* est le plus grand des quadrupedes de l'Amérique méridionale, ils l'appellent *danta ;* les Portugais établis au Para & au Brésil le nomment *anta ;* les Brasiliens *tapir* & *tapira :* c'est le *tapiier-été* de *Marcgrave* & de *Pison*, le *tapihire* de *Thevet*, le *tapiroussou* de *Léry*, l'*ante* de *Herrera*, le *béori* de la Nouvelle Espagne, l'*âne-vache* du Brésil de quelques voyageurs, l'*élan* de Quito de M. *de la Condamine.*

M. *de la Condamine* dans son *Voyage de l'Amérique méridionale* (Mémoir. de l'Acad. des Sciences, 1745, pag. 468.) dit que le *danta* ne se rencontre au Pérou que dans quelques cantons boisés de la Cordiliere orientale ; mais qu'il n'est pas rare dans les bois de l'Amazone, ni dans ceux de la Guiane : on l'appelle *vagra*

dans la langue du Pérou, *tapyra* dans celle du Brésil, *maypouri* dans la langue Galibi sur les côtes ou bords de la Guiane, & *manipouris* à Cayenne, dit *Barrere.*

Le tapir, dit aussi M. *de Buffon*, est l'animal le plus grand de l'Amérique, de ce nouveau monde où la Nature vivante semble s'être rapetissée, ou plutôt n'avoir pas eu le temps de parvenir à ses plus hautes dimensions: au lieu des masses colossales que produit la terre antique de l'Asie, au lieu de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe & du chameau, nous ne trouvons dans ces terres nouvelles, dit notre Auteur, que des sujets modelés en petit; des tapirs, des lamas (*lhamas*) des vigognes, des cabiais, tous vingt fois plus petits que ceux qu'on doit leur comparer dans l'ancien Continent; & non-seulement la matiere est ici prodigieusement épargnée, mais les formes mêmes sont imparfaites & paroissent avoir été négligées ou manquées. Les animaux de l'Amérique méridionale, qui seuls appartiennent en propre à ce nouveau Continent, sont presque tous sans défenses, sans cornes & sans queue; leur figure est bizarre, leur corps & leurs membres mal proportionnés, mal unis ensemble, & quelques-uns, tels que les fourmilliers, les paresseux, &c. sont d'une nature si misérable, qu'ils ont à peine les facultés de se mouvoir & de manger: ils traînent avec douleur une vie languissante dans la solitude du désert, & ne pourroient subsister dans une terre habitée, où l'homme & les animaux puissans les auroient bientôt détruits. Telle est la réflexion de notre grand Philosophe.

M. *Brisson* dit que l'espece du tapir fait un genre à part: cet animal est de la grandeur d'une petite vache ou d'un zebu; la figure de son corps est arquée & approche de celle d'un cochon; sa tête est grosse, longue & ne porte point de corne, ainsi que plusieurs Auteurs l'ont dit; à la levre supérieure est un appendice que l'animal peut étendre & contracter à volonté, presqu'à la maniere de la trompe de l'éléphant ou du rhinocéros: cette levre est infiniment plus longue que la mandibule inférieure, elle est aussi très-élevée & sillonnée dans sa longueur. Sa bouche qui est garnie de

quarante dents, ſavoir, dix dents inciſives & tranchantes à chaque mâchoire, & autant de molaires, ſéparent abſolument le tapir du genre des animaux ruminans. Ses yeux ſont petits, ſes oreilles arrondies, peu grandes, quelquefois droites, d'autres fois pendantes, ſuivant l'âge; la queue, à peine apparente, pyramidale & ſans poils; les jambes ſont courtes & à peu près comme celles du ſanglier; les pieds antérieurs garnis chacun de quatre ongles noirâtres, & ceux de derriere de trois ſeulement: le poil du corps eſt très-court; dans les jeunes il eſt de couleur d'ombre brillante, variée de taches ou de bandes blanches, & dans les adultes il eſt brun ou noirâtre. Ainſi le tapir porte une livrée dans ſa jeuneſſe comme le cerf, & enſuite un pélage uniforme d'un brun foncé.

Cet animal nage & plonge fort bien, gagne le fond; & quand il a nagé fort loin ſous l'eau, il en retire ſa tête pour reſpirer. *Ray* (*Quad. pag. 126.*) dit qu'il dort tout le jour dans des forêts épaiſſes, & que la nuit il va butiner. D'autres prétendent que dans le jour il broute l'herbe dans ſon enceinte, & va la nuit mâcher & ſucer du limon ſalé. Les tapirs quoique forts, ne ſont point dangereux, ne ſe ſervent point de leurs armes contre les autres animaux; ils ſont d'un naturel doux, timides, évitent tout combat, tout danger. On aſſure que leur cri tient du ſifflement du chamois: avec des jambes courtes & le corps maſſif, quand on les chaſſe, ils fuient en courant même avec aſſez de légéreté; ils cherchent à ſe cacher en ſe faiſant jour au milieu des bois les plus épais. Des Voyageurs diſent que les Chaſſeurs ſe rendent la nuit près des marais & autres endroits où l'on s'eſt aſſuré que les tapirs viennent après le coucher du ſoleil ſucer du limon argileux; quand ils reconnoiſſent l'arrivée ou l'approche de ces quadrupedes, ils découvrent tout d'un coup des torches ou flambeaux allumés qui les ébloiuiſſent & les étonnent de telle ſorte, qu'ils ſe renverſent les uns ſur les autres, ce qui donne le temps de les charger à coups de fleches & de les tuer: on les prend auſſi dans des chauſſes-trappes. Il paroît que le tapir, dit auſſi M. *de Buffon*, eſt un animal triſte & ténébreux, qui ne ſort

que de nuit, qui ne se plaît que dans les eaux, où il habite plus souvent que sur la terre; il vit dans les marais, & ne s'éloigne guere du bord des fleuves ou des lacs. Dès qu'il est menacé, poursuivi ou blessé, il se jette à l'eau, où il nage très-bien, s'y plonge & y demeure assez de temps pour faire un grand trajet avant de reparoître: ces habitudes lui sont communes avec l'hippopotame; mais il differe autant de ce colosse du Nil par la nature, qu'il en est éloigné par le climat. En un mot, il ne se nourrit pas de poisson, il n'est point carnassier, il vit de plantes & de racines, & il marche ordinairement de compagnie, & quelquefois en grande troupe.

La chair du tapir est fade & grossiere, mais elle est au goût des Sauvages, semblable à celle du bœuf: ils couvrent leurs rondaches ou boucliers de guerre & leurs casques de la peau de ces animaux; ils la préparent en l'étendant en long & en la faisant sécher au soleil: les fleches & les balles entament difficilement ces cuirs desséchés, dont le tissu est très-ferme & très-serré.

TAPITI ou TAPETY ou CILTI. Petit quadrupede sauvage du Brésil, qui ressemble beaucoup à nos lapins; son poil est brun rougeâtre, excepté autour du cou, où est une espece de collier blanc: il abboie à la maniere des chiens, sur-tout de nuit. Il y en a de différentes especes; les unes n'ont point de queue, les autres en ont une de trois à quatre pouces de longueur. Quoique les femelles de ces animaux fassent trois à quatre petits à la fois, on en voit pourtant fort peu au Brésil, parce qu'ils servent de proie aux bêtes sauvages & aux bêtes de rapine, qui par ce moyen en détruisent une grande quantité. C'est le *cuniculus Americanus* de quelques Zoologistes. Certains Auteurs le regardent comme une espece d'*agouty*: voyez ce mot.

Le *tapiti* est un animal, dit M. *de Buffon*, qui paroît être une espece très-voisine, ou peut-être une variété de celle du lievre & du lapin; on le trouve non-seulement au Brésil, mais aussi dans plusieurs autres endroits de l'Amérique; il ressemble au lapin d'Europe par la figure, au lievre par la grandeur & par le poil,

qui eſt ſeulement un peu plus brun; il a les oreilles très-longues & de la même forme; ſon poil eſt roux ſur le front & blanchâtre ſous la gorge, quelques-uns ont un cercle de poil blanc autour du cou; tous ſont blancs ſous la gorge, la poitrine & le ventre; ils ont les yeux noirs, & des mouſtaches comme nos lapins.

Le *tapety* reſſemble encore au lievre par ſa maniere de vivre, par ſa fécondité & par la qualité de ſa chair qui eſt très-bonne à manger; il demeure dans les champs ou dans les bois comme le lievre, & ne ſe creuſe pas un terrier comme le lapin.

TAPSIE, *thapſia*. Plante qui croît communément aux lieux montagneux, & aux bords de la mer dans nos provinces méridionales, on l'appelle *turbith bâtard:* elle eſt haute de deux ou trois pieds; ſa tige & ſes feuilles ſont férulacées; ſes fleurs ſont diſpoſées en ombelles, comme celles de l'anet, de couleur jaune; on peut s'en ſervir en teinture. Il leur ſuccede un fruit compoſé de deux graines longues, griſes, cannelées ſur le dos & ailées. Sa racine eſt peu groſſe, longue, chevelue vers la tige, griſe ou blanchâtre, quelquefois noire en dehors, empreinte d'un ſuc laiteux, très-âcre, un peu corroſif & amer. On fait ſécher cette racine pour la conſerver, après en avoir ôté le cœur: elle a à-peu-près la même figure que celle du véritable turbith; mais elle eſt plus légere, plus blanche & beaucoup plus âcre: elle purge la pituite, & agit avec tant de violence & d'irritation, qu'on n'oſe pas la mettre beaucoup en uſage, ſinon à l'extérieur dans les onguents pour la gratelle, & pour les autres maladies de la peau.

TAPYRA-COAYNANA. C'eſt le caſſier du Bréſil, *caſſia fiſtula Braſiliana.* Sa pulpe purge mieux que celle du caſſier d'Egypte : *voyez* CASSE.

TARA. Cet arbriſſeau eſt le *poinciana ſpinoſa* du Pere *Plumier :* il ſe trouve abondamment dans la vallée de Lima, où il s'éleve à plus de deux toiſes. Sa tige eſt droite, couverte d'une écorce griſe, ridée & garnie d'épines rangées réguliérement ſur ſa longueur juſqu'à la naiſſance des branches qui en ſont auſſi garnies, mais en petite quantité & irréguliérement. Ses branches ſon fort

rameuſes, & chargées de ſept ou huit paires de feuilles ovales & vertes. Les fleurs ſont en bouquet, à cinq pétales, diſpoſées en roſe ; les étamines en ſont blanches & à ſommets rouges. Aux fleurs ſuccedent des ſiliques longues de trois à quatre pouces, remplies de ſemences arrondies & ameres. Les Teinturiers ſe ſervent des coſſes du *tara* pour teindre en noir : on en fait auſſi de fort bonne encre. Le tara eſt différent de la *poincillade* : voyez ce mot.

TARABÉ. Eſpece de perroquet du Bréſil, dont le plumage eſt vert : il eſt plus grand que celui qu'on appelle *paragua*. Sa tête eſt rouge de même que ſa poitrine & le commencement de ſes ailes ; ſon bec & ſes pieds ſont d'un cendré obſcur. *Ruiſch. de Avib. p. 142. Ray*, en parle auſſi *pag. 33.*

TARA-FRANCA. Nom donné *à l'aigle de mer*, poiſſon qui eſt une eſpece de *paſtenaque* : voyez le dernier article de ce mot.

TARAIJO. Eſpece de laurier ceriſe du Japon, dont les fleurs ſont à quatre pétales, odorantes, jaunâtres & ramaſſées en grand nombre ſous les aiſſelles des feuilles ; ſon fruit, qui reſſemble à une poire, eſt rouge & contient quatre ſemences : on le cultive dans les jardins.

TARAKAN. Nom qu'on donne en Ruſſie, dit M. *Linnæus*, à des eſpeces de mittes qui ſe retirent dans des fentes de bois, & qui ne ſortent que la nuit : *voyez* MITTES.

TARANDE ou TARANTE. Animal quadrupede du genre des cerfs, qui eſt le même que le rhenne de la Laponie : *voyez* RHENNE.

TARANIOLO. Nom que l'on donne à Veniſe à une eſpece d'oiſeau aquatique, mais fiſſipede : il eſt de moitié plus petit que le grand corlieu ; c'eſt auſſi une eſpece de *courlis* : voyez ce mot.

TARAQUIRA ou TARAGUIRA. Eſpece de lézard du Bréſil non goîtreux, qui ſe trouve proche des maiſons & des jardins, diſent *Marcgrave* & *Ruiſch* ; les plus grands ſont longs d'un pied : la tête eſt ronde, couverte d'écailles triangulaires de couleur cendrée & unies. Il eſt très-agile, court avec une grande

rapidité, mais toujours en tortillant son corps ; & dès qu'il apperçoit quelque chose, il a une maniere singuliere de branler sa tête avec une extrême vîtesse.

Quand le mâle veut s'accoupler avec sa femelle, il la mord légérement à la tête, & la couche sur le côté ; la femelle levant la queue reçoit le mâle, qui par derriere embrasse son corps avec ses pieds. Ce lézard est d'une beauté singuliere : il a, dit *Séba*, tout le dessus du corps couvert de bandes étroites, dont celle du milieu est plus large ; elle est de couleur blanche, jaspée dans le milieu de petits points d'un rouge vermeil : les autres bandes sont bleues, jaunes & brunes ; les écailles des côtés sont minces, brunes, blanches, marquetées par dessus de taches blanchâtres & rangées transversalement avec symétrie : il en est de même des jambes de derriere ; il a le ventre, les pattes de devant & le cou couverts d'écailles d'un bleu turquin ; le haut du cou est tiqueté de blanc ; la couleur de la queue, qui est formée par anneaux, tire sur le bleu.

On trouve encore dans le Brésil une autre espece de taraquira, que l'on appelle *taraguico-aycuraba :* il est semblable à l'*ameyva*, au rapport de *Ruisch*, excepté que sa queue est garnie de petites écailles triangulaires, marquetées de quatre taches brunes irrégulieres ; son dos est joliment ondé de rayures brunes.

TARASPIC : *voyez* THLASPI.

TARBIKIS. Animal de la Tartarie orientale, dont la forme & la grandeur sont comme celles du castor : il fait des trous dans la terre, où il se retire pendant l'hiver pour y vivre d'une provision d'herbe qu'il a amassée pendant l'été. Il a le poil de la même couleur que celui de nos loups, mais plus doux & plus fin. *Dictionnaire des Animaux.*

TARC : *voyez son article au mot* PIN *& à celui de* SAPIN.

TARDIVE. *Goëdard* donne ce nom à une fausse chenille qui prend sa nourriture sur du jonc marin, ou autres arbustes qui croissent dans les lieux humides, ou sur le bord des fossés : elle se transforme en une mouche dont les ailes sont si serrées contre le corps, qu'on a de la peine à les discerner.

TARDONE : *voyez* TADORNE.

TAREFRANKE ou TAREFRANCHE. Nom qu'on donne à Bordeaux à l'*aigle de mer*. Voy. PASTENAQUE.

TAREIBOYA. Serpent du Bréſil qui ſe trouve, tantôt dans l'eau, & tantôt ſur terre. *Ray* dit qu'il n'eſt pas ſi dangereux que les Européens le prétendent. Ce ſerpent eſt noir & de moyenne grandeur ; quand on l'irrite il mord, mais ſa bleſſure eſt facile à guérir. Sa partie poſtérieure eſt de couleur de boue : il eſt moins à craindre par ſon poiſon, qui n'eſt pas mortel, que par la deſtruction qu'il fait de la volaille : c'eſt le fléau d'une baſſe-cour. *Ray. Quad. p. 329.*

TAREIRA. Poiſſon du Bréſil, dont *Marcgrave* diſtingue deux eſpeces ; ſavoir, l'un de mer appelé *tareira d'alto*, *ſeu marina*, & l'autre de riviere nommé *tareira de rio*, *ſeu fluviatilis*.

Le premier tareira eſt de figure ronde, long de huit pouces & épais de cinq ; ſa groſſeur va en diminuant vers la queue ; la tête, qui reſſemble à celle d'une couleuvre, eſt garnie au deſſus des yeux de deux tubercules ; ſes yeux ont l'iris de couleur jaune ; ſa bouche eſt pointue & grande, jaune en dedans & munie de dents pointues ; toutes ſes nageoires ſont auſſi minces que des feuilles de pavot, & bordées d'aiguillons mous ; ſes écailles ſont ſi bien arrangées, que ſa peau paroît unie au toucher : il a le ventre blanc ; les côtés & le dos ſont ſtriés en long de lignes jaunes & vertes ; la nageoire du dos eſt marquée de lignes brunes, les autres ſont jaunes, & ſa queue eſt ſtriée de brun.

Le ſecond tareira, qui eſt un poiſſon de riviere, eſt long d'un pied : il a le corps oblong, le dos droit, le ventre élevé, la mâchoire inférieure plus longue que la ſupérieure ; toutes deux ſont armées de dents fort aiguës ; la tête reſſemble aſſez à celle du brochet ; ſes yeux ſont grands & élevés ; la nageoire du dos eſt grande & droite ; ſes écailles ſont aſſez grandes & brunes ſur le dos, celles des côtés ſont brunes & argentées ; ſa tête eſt couverte d'une peau brune : tout ſon ventre eſt blanc, & ſes nageoires ſont brunes &

ondées de noir en travers, ainſi que ſa queue ; la chair de ce poiſſon eſt bonne à manger.

TARENTOLE ou TARANTOLA. Eſpece de lézard que l'on voit en Toſcane, & qui fait la chaſſe aux araignées : c'eſt le même que le *lézard étoilé* ou *ſtellion*. On lui donne auſſi le nom de *tarentule ;* mais il ne faut pas le confondre avec la véritable *tarentule* qui eſt une araignée : *voyez ce mot.*

TARENTULE, *tarantula*. Inſecte dangereux, dont la morſure a donné le nom à la maladie appelée *tarentiſme*. Voyez ARAIGNÉE ENRAGÉE. Quelques-uns mettent auſſi dans la claſſe des tarentules, de groſſes araignées de la Martinique, veloutées, très-belles, & qu'on peut manier ſans danger : il y en a de petites à Saint-Domingue, qu'on appelle *araignées à cul rouge*, dont la morſure eſt, dit-on, ſi vive, que pluſieurs perſonnes n'en ont pu ſupporter la douleur & en ſont mortes : *voyez les mots* ARAIGNÉE & PHALANGE. On donne encore, mais improprement, le nom de tarentule ou *ſtellion* au *lézard étoilé*.

TARERONDE. *Voyez* PASTENAQUE.

TARET. *Voyez* TARIERE *& l'article* VERS RONGEURS DE DIGUES ET DE VAISSEAUX.

TARI ou SOURY. Nom donné à une liqueur agréable qu'on tire des palmiers & des cocotiers : elle tient lieu de vin dans la plus grande partie des Indes orientales ; elle fortifie ; elle enivre même : mais elle n'eſt bonne qu'étant récente ; car dans l'eſpace de vingt-quatre heures elle devient aigre.

TARIER. C'eſt, ſelon *Belon*, un petit oiſeau de la Lorraine, de la grandeur du traquet ; mais différent de tous les autres petits oiſeaux, par ſes mœurs, ſa façon de vivre & de faire ſon nid. Il vit dans les buiſſons comme le traquet ; ſon bec eſt grêle, propre à prendre les mouches & les vers dont il ſe nourrit ; il a les jambes, les pieds & les ongles noirs ; le reſte du corps reſſemble au pinſon montain : il a une tache blanchâtre au travers des ailes. Le mâle a des taches ſur le dos, autour du cou & de la tête, comme la grive : le bout des ailes & de la queue eſt un peu purpurin. Cet oiſeau eſt rare & difficile à attraper : *Belon*

croît cependant, & avec raison, que le tarier est une espece de *traquet*. Voyez ce mot.

TARIERE ou VER QUI PERCE LE BOIS, OU TARET selon M. *Adanson*, en latin, *teredo*.

On compte plusieurs especes de vers qui rongent & percent les bois: les uns nuisent aux arbres, comme aux chênes, poiriers, pommiers; les autres se trouvent dans les mers, rongent & percent les vaisseaux & les digues. Ils sont connus sous le nom de *vers rongeurs de digues & de vaisseaux* : voyez ce mot, où nous parlons des véritables *tarets*.

Les vers surnommés *tarieres*, qui se trouvent dans les bois durs, tels que les chênes, poiriers, pommiers, châtaigniers, noyers, frênes, néfliers, ormes, même le gayac, le tilleul & l'ébene, &c. & qui s'en nourrissent, sont produits par de grands & forts scarabées. Lorsque les œufs du scarabée femelle ont été fécondés par le mâle, elle va les déposer non-seulement dans les fentes & dans les crevasses des arbres déjà coupés, & qui commencent à se gâter dans quelques endroits, mais encore dans les fentes du bois mort, & même dans la fente de l'écorce de ces mêmes arbres, lorsqu'ils sont en pleine végétation. Au bout de trois ou quatre jours, il sort de ces œufs de petits vers, ou plutôt des mites, qui rongent l'arbre peu-à-peu, & qui, à mesure qu'elles acquierent de la force, se creusent de larges & profondes cavités dans la substance de l'arbre. On prétend qu'elles rongent plus les arbres dans la pleine lune que dans tout autre temps, à cause de la trop grande humidité de l'air : l'hiver & le froid les font périr.

On voit quelquefois, dans les bois, des vers de la longueur du petit doigt, de couleur blanche & presque semblables à des chenilles: ces vers sont surnommés *cossons blancs*.

TARIN, *linaria viridis*, *aut ligurinus*. Cet oiseau, nommé ainsi parce qu'il semble prononcer ce mot en chantant, est très-commun en France & du genre du *chardonneret* : voyez ce mot : il differe du serin commun & de Canarie, 1°. par son cou, qui est de couleur cendrée; 2°. par son ventre, qui est tout vert;

3°. par sa queue, qui est un peu fourchue; 4°. par quelques taches qu'il a aux côtés; 5°. enfin, parce qu'il est plus gros & moins rare que le serin. Il ne pond pas si souvent que lui, mais sa couvée est de sept ou huit œufs. *Belon* dit que le tarin tient le second rang pour le chant après le serin, en effet son ramage est des plus agréables. Il se nourrit de semences de chardons & d'autres plantes, & non de vers: doux, facile à apprivoiser, on l'éleve en cage, & on le nourrit avec du chenevis. Il y a plusieurs autres especes de tarins; les uns sont tout noirs ou tout verts. Celui du Mexique recherche les roseaux.

TARIRI. Arbre que les Indiens fugitifs du Para ont porté aux habitans de la Guiane. Ses feuilles servent à teindre le coton en violet & en pourpre : on soupçonne qu'ils s'en servent aussi pour teindre leurs hamacs.

TAROUGOUA ou TAROUGOAGI. Nom qu'on donne au Brésil à deux especes de fourmis, dont l'une est noire & l'autre fauve. *Voyez* FOURMI.

TARSIER. Quadrupede qui tient du *surikat*, du *loris* & du *paresseux fluet* de *Séba*. Voyez ces mots.

TARTARIN. Espece de singe nommé aussi *magot*. *Voyez ce mot & l'article* SINGE.

TARTARUGA. Les Portugais donnent ce nom à une espece de tortue du Brésil : c'est le *jurucua* de *Marcgrave*.

TARTONRAIRE, *thymælea foliis candicantibus serici instar mollibus*. Espece de thymelée qui croît en arbrisseau aux environs de Marseille, dans les sables, près du bord de la mer : elle differe des especes de *lauréole* par ses feuilles très-courtes, un peu arrondies, soyeuses & blanchâtres. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles : elles sont très-petites; on les met au nombre des purgatifs violens. *Voyez* LAURÉOLE & THYMELÉE.

TARTRE, *tartarum*. Substance salino-végétale, acide & concrete, que l'on trouve formée & attachée immédiatement après la fermentation spiritueuse du vin de raisin, contre les parois intérieures des tonneaux qui ont contenu pendant un certain temps des vins

vins grossiers & très-acides ; tels que sont certains vins de Languedoc. Cette substance ne se dissout guere que dans vingt-deux fois son poids d'eau bouillante, tandis qu'à la température du dixieme degré au-dessus de zéro du thermometre de M. *de Réaumur*, une once d'eau distillée ne peut, selon M. *Spielmann*, tenir en dissolution que trois grains de tartre purifié.

Il y a du tartre gris blanc & du tartre rouge : on conçoit aisément que le premier provient du vin blanc, & le second d'un vin dont la partie colorante est rouge; les gros vins d'Allemagne produisent beaucoup de ce dernier : *voyez à la suite de l'art.* VIGNE. Autant les morceaux de tartre blanc ou gris sont communément minces & petits, autant ceux du tartre rouge sont épais: ce sont autant d'amas de cristaux pointus, durs, brillans, groupés tumultuairement par couches, & mêlés avec une substance terreuse. On trouve dans le Dictionnaire de Chimie le détail des propriétés & des usages que l'on fait du tartre en Chimie & en Teinture. Le tartre purifié est aussi d'un grand usage en Médecine, dans les maladies bilieuses, putrides & malignes ; mais il faut l'éviter, dit M. *Bourgeois*, dans la pleurésie & dans la péripneumonie bilieuse ; elle irrite la toux & cause une crispation dans les bronches, & une suppression de l'expectoration qui rend ordinairement, dit-il, la maladie plus fâcheuse & souvent mortelle.

M. *Montet*, habile Apothicaire de Montpellier, & bon Chimiste, a donné à l'Académie des Sciences de Paris, un Mémoire très-circonstancié sur la maniere de purifier le tartre, pour en faire, par la voie de la cristallisation, ce que l'on appelle *cristaux de tartre*, & *crême de tartre*. Voyez ce que nous en avons dit dans notre *Minéralogie*, *T. I*, dans l'observation générale en forme d'Appendix sur les sels essentiels, à la fin de ce volume.

TARUGA ou TARUCA. C'est une espece de *glama* ou de *vigogne* : voyez à l'article PACO. *Ruisch* dit que c'est dans cet animal qu'on trouve le plus grand bézoard. *Voyez* BÉZOARD.

TASSART ou TAZARD. Selon *Ruisch*, c'est une espece de grand brochet de mer des plus goulus : sa

chair est blanche, & quoique dure & difficile à cuire, d'un goût excellent & nourrissante. On pêche communément ce poisson entre deux Iles, sur les côtes de l'Amérique, & dans les Iles situées sous la Zone Torride, parce qu'il se plaît dans les endroits où la marée est la plus forte, & où la mer est plus agitée qu'ailleurs. Le Pere *du Tertre* dit que ceux qui mangent trop de ce poisson, ou qui le mangent à demi-cuit, sont sujets à des coliques bilieuses, ou à des dégorgemens de bile.

TATABULA, en latin *lusorius*. Poisson des Indes Orientales. Les Hollandois l'appellent *speelvisch*. Il a sur le dos quelques taches carrées, osseuses & marquées de petits points ressemblans à des dés: on remarque encore quelques aiguillons qui sortent des nageoires de dessous le ventre. Ruisch, *Collect. Amb. p. 39, n. 3, T. XX.*

TATAUBA ou TATAJIBA, *arbor baccifera Brasiliensis, fructu tuberculis inæquali, mori æmulo*. Arbre qui croît dans les bois par-tout au Brésil, sur-tout dans les lieux maritimes: son écorce est grisâtre, & son bois de couleur de safran ou rougeâtre; ses feuilles sont pointues & dentelées; son fruit qui ressemble à celui du mûrier, est pâle, charnu & rempli d'une infinité de petits grains blanchâtres: il sort de ses tubercules plusieurs filamens noirâtres & peu longs; on mange ce fruit, ou seul, ou au vin, ou au sucre: il est d'un goût exquis. Le bois du tatauba est fort dur: il se conserve long-temps dans la terre & dans l'eau; il donne, lorsqu'il est vieux, une teinture d'un très-beau jaune.

TATI. Petit oiseau des Indes, curieux par sa petitesse & par la structure de son nid: c'est l'*oiseau-mouche*. Voyez son article au mot COLIBRI.

TATOU ou ARMADILLE. Quadrupede digité des plus singuliers: son corps est cuirassé & couvert d'un têt osseux, divisé par plusieurs bandes mobiles. C'est un de ces animaux dans lesquels la nature se plaît à nous faire connoître qu'elle marche par des nuances insensibles dont elle se sert pour lier les manieres d'exister qui nous paroissent les plus éloignées. Ici le

quadrupede est recouvert d'un têt osseux au lieu de poil ; là le *porc-épic* est recouvert de plumes piquantes & sans barbe, mais dont le tuyau est pareil à celui des plumes d'oiseaux, &c. *Voyez l'histoire des* Tatous *au mot* ARMADILLE

TATUETE. C'est le tatou à sept bandes. *Voyez à l'article* ARMADILLE.

TAUMALIN. *Voyez au mot* POUPART.

TAUPE, *talpa*. C'est un petit quadrupede long d'environ cinq pouces, dont la peau, couverte de poils courts & épais, chatoie comme du velours: quoique dure, elle en a la douceur & la chaleur ; sa queue est fort courte, ainsi que ses pattes ; ses yeux sont noirs ; son museau est effilé ; en effet son nez avance de quatre lignes, & même davantage, au-delà de la mâchoire supérieure : il est propre à forer la terre.

La taupe sans être aveugle, dit M. *de Buffon*, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire grand usage du sens de la vue : en dédommagement la nature lui a donné avec magnificence l'usage du sixieme sens, un appareil remarquable de réservoirs & de vaisseaux spérmatiques, une quantité prodigieuse de liqueur séminale, des testicules énormes, un membre génital excessivement long ; tout cela exactement caché à l'intérieur, & par conséquent plus actif & plus chaud. La taupe, à cet égard est de tous les animaux la plus avantageusement douée, la mieux pourvue d'organes, & par conséquent des sensations qui y sont relatives : elle a de plus le toucher délicat ; son poil est doux comme de la soie, elle a l'ouie très-fine, quoique cachée sous la peau, elle entend jusqu'au moindre frémissement ; elle a de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, & presque semblables aux mains de l'homme ; beaucoup de force pour le volume de son corps, le cuir ferme, un embonpoint constant, un attachement vif & réciproque du mâle & de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre société, les douces habitudes du repos & de la solitude, l'art de se mettre en sureté, de se faire en un instant un asile, un domicile, la facilité de l'étendre, & d'y trouver sans en sortir une abondante

fubfiftance. Voilà, dit M. *de Buffon*, fa nature, fes mœurs & fes talens, fans doute préférables à des qualités plus brillantes & plus incompatibles avec le bonheur, que l'obfcurité la plus profonde.

Elle ferme l'entrée de fa retraite ; n'en fort prefque jamais qu'elle n'y foit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorfque l'eau la remplit, ou lorfque le pied du Jardinier en affaiffe le dôme : elle fe pratique une voûte en rond dans les prairies, & affez ordinairement un boyau long dans les jardins, parce qu'il y a plus de facilité à divifer & à foulever une terre meuble & cultivée, qu'un gazon ferme & tiffu de racines ligneufes ; elle ne demeure ni dans la fange, ni dans les terrains durs, trop compactes ou trop pierreux : il lui faut donc une terre douce, meuble, fournie de racines efculentes & furtout bien peuplée d'infectes & de vers, dont elle fait fa principale nourriture. L'expérience journaliere nous apprend que dans un efpace de vingt-trois pieds de longueur, fur dix de large, une taupe forme en trois jours vingt taupinieres, & fi l'on ne s'oppofe à fon activité laborieufe, elle bouleverfe en peu de temps un efpace confidérable ; voici comme elle s'y prend pour travailler. Couverte ordinairement de cinq à fix pouces de terre, la taupe, dit M. *de la Faille*, Auteur d'un *Mémoire fur l'Hiftoire naturelle de la taupe*, détache pour aller en avant, celle qui fe préfente à fon paffage, & la laiffe fur le côté jufqu'à ce que gênée dans fon fouterrain par cette matiere furabondante, particuliérement lorfqu'elle fe creufe une route, elle ne penfe plus qu'à s'en débarraffer. Elle gagne alors la furface de la terre, fur laquelle par différens coups de tête, & aidée du fervice de fes mains nerveufes, elle rejette peu-à-peu & à différentes reprifes, ces débris incommodes, & forme des monticules. Dégagée par là, elle part de ce point pour fe livrer de nouveau à l'ouvrage, & plus elle avance ou perce profondément, plus elle multiplie les taupinieres ; elle en fait quatre ou cinq à chaque reprife. La taupe en fouillant de la forte, femble ne chercher qu'à fatisfaire fes premiers befoins, ceux de la nourriture ou de l'accouplement : la commodité vient enfuite ; pour fe mettre au large elle dé-

blaie sa retraite. Dans l'été, soit caprice, soit délassement, on la voit quelquefois sortir de son ennuyeuse & sombre demeure, sans suivre aucune route, & donnant au contraire toutes les marques de l'inconstance & de la légéreté. On lui voit faire plusieurs culbutes, courir en zig zag d'une maniere si brusque & si rapide, que l'œil a de la peine à la suivre. Mais par une crainte naturelle, elle quitte bientôt un séjour qui ne lui est point destiné. Dans le moment elle creuse un trou qui la dérobe aux yeux & la met à couvert.

Comme les taupes ne sortent que rarement de leur domicile souterrain, elles ont peu d'ennemis, & échappent aisément par leur vîtesse aux animaux carnassiers. Leur plus grand fléau est le débordement des rivieres: on les voit, dans les inondations, sortir de leur domaine, fuir en grand nombre à la nage, & faire tous leurs efforts pour gagner les terres les plus élevées, mais la plupart périssent excédées de fatigue ou entraînées par leur propre poids. Cette mort violente que tous les animaux cherchent à éloigner, produit dans celui-ci un sentiment de colere qui va souvent jusqu'à la fureur. Irrité par l'élément fluide qu'il voudroit éviter, on le voit tourner, revenir sur ses pas, s'inquiéter & ne finir cet exercice qu'en soufflant vivement contre l'eau qui le gagne & le submerge. Ce même élément fait aussi périr leurs petits qui restent dans les trous : sans cela les grands talens que les taupes ont pour la multiplication nous deviendroient trop incommodes. La taupe animée par le vœu de la nature suspend ses opérations ordinaires pour ne s'occuper que de ses amours, & se livrer toute entiere aux soins de sa famille. C'est vers la fin de l'hiver que cette passion commence à se faire ressentir. Le mâle recherche sa femelle avec ardeur: dans le temps de l'accouplement ils sortent de terre pendant la nuit. Le mâle ne souffre point de rival: il l'attaque, le chasse & le poursuit avec ardeur; il ne se contente pas de l'éloigner de sa compagne pour assurer la paix dans son petit ménage; il l'oblige à sortir de son souterrain, & ils s'exposent alors à devenir l'un & l'autre, dans un combat acharné, la victime des hommes & de quelques brutes. Quelquefois l'ac-

couplement se fait sous terre. Les femelles ne portent pas long-temps : car on trouve déjà beaucoup de petits au mois de Mai. Il y en a ordinairement quatre ou cinq à chaque portée ; & il est assez aisé de distinguer parmi les mottes qu'elles élevent, celles sous lesquelles elles mettent bas. Ces mottes sont faites avec beaucoup d'art, & sont ordinairement quatre à cinq fois plus grosses & plus élevées que les autres. M. *de Buffon* croit que ces animaux produisent plus d'une fois par an. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve des petits depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Septembre : peut-être aussi que les unes s'accouplent plus tard que les autres. Les petits croissent fort vîte : un espace de temps aussi long destiné à la multiplication de l'espece, annonce une très-grande fécondité. La taupe allaite ses petits à la maniere des rats & des souris. Elle les garde dans leur enfance ; mais quelles sont les bornes de cet attachement ? quel est le terme de leur vie, l'âge de leur fécondité ? Tout est conjecture : c'est pour nous un mystere d'autant plus difficile à pénétrer, que les entrailles de la terre en receleront toujours le secret. Si quelque chose peut nous faire juger de sa tendresse & de ses soins, c'est l'attention que prend la taupe à préparer à sa famille un lit commode. Ce domicile où elles font leur petits, mériteroit une description particuliere : il est édifié avec une intelligence & des précautions infinies. Toute l'industrie des autres animaux n'offre rien de plus solide, ni de plus recherché. Elles commencent par pousser la terre, & en former une voûte assez élevée ; elles laissent des cloisons & des especes de piliers de distance en distance ; elles pressent & battent la terre, la mêlent avec des racines & des herbes, & la rendent si dure & si solide par-dessus, que l'eau ne peut pénétrer la voûte, à cause de sa convexité & de sa solidité : elles élevent ensuite un tertre par-dessous, & y apportent de l'herbe, des racines & des feuilles pour faire un lit à leurs petits.

Dans cette situation ils se trouvent au-dessus du niveau du terrain, & par conséquent à l'abri des inondations ordinaires, & en même temps à couvert de la pluie, par la voûte qui recouvre la terre sur laquelle ils

repoſent. Ce tertre eſt percé tout autour de pluſieurs chambres qui communiquent les unes aux autres : c'eſt une eſpece de labyrinthe. Ce ſont des boyaux ou trous en pente qui s'étendent plus bas, & deſcendent de tous côtés, comme autant de routes ſouterraines par où la mere taupe peut ſortir & aller chercher la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. Ces ſentiers ſouterrains ſont fermes & battus, s'étendent à douze ou quinze pas, & partent tous du domicile comme du rayon d'un centre. On y trouve, auſſi bien que ſous la voûte, des parties de racines tendres & délicates, & ſur-tout celles qui ſont bulbeuſes ; des débris d'oignons de colchique, qui ſont apparemment la premiere nourriture qu'elle donne à ſes petits.

La femelle a donc ſoin dans le temps de ſes portées de choiſir des terrains où les douceurs de la vie & l'abondance des vivres ſe préſentent ſans peine. Rien ne diſtingue mieux les vieilles taupes des jeunes, que la différence de leurs ouvrages. Celles-ci, ſans s'aſſujettir aux travaux réfléchis d'un âge plus mûr, ſe livrent entiérement au premier feu d'une jeuneſſe vagabonde & ſans expérience. Ardentes à la continuation d'un manege auſſi bizarre que défectueux, elles ne font que de légeres traînaſſes, ſans ordre & ſans ſuite, & pour ne point s'arrêter, ſelon toute apparence, dans leur courſe rapide ou perdre le temps à rejeter une terre incommode, elles en effleurent la ſuperficie qui ſuffit à peine pour les couvrir.

On voit bien par cette diſpoſition que la taupe ne ſort jamais qu'à une diſtance peu conſidérable de ſon domicile, & que la maniere la plus ſimple & la plus ſure de la prendre avec ſes petits, eſt de faire autour une tranchée qui l'environne en entier, & qui coupe toutes les communications. Mais comme la taupe fuit au moindre bruit, & qu'elle tâche d'emmener ſes petits, il faut trois ou quatre hommes qui, travaillant enſemble avec la bêche, enlevent la motte toute entiere, ou faſſent une tranchée preſque dans un moment, & qui enſuite les ſaiſiſſent & les attendent aux iſſues.

A juger du caractere & des qualités de ce petit qua-

drupede, il semble devoir être placé au nombre de ces êtres malfaisans mis sur terre pour exercer la patience des hommes. Les bois, les vignes, les jardins, les champs & les prés en devenant successivement le lieu de sa demeure, le sont aussi de ses désordres. Aussi actif que volage, dit M. *de la Faille*, cet animal transporte à chaque instant son domicile d'un lieu à un autre; pour cet effet il franchit tout obstacle, murs, fossés, canaux, & pour éviter de périr au milieu des flots ou de consumer ses forces contre des retranchemens qui lui coupent souvent le passage, il fait par une industrie merveilleuse conduire ses galeries à une profondeur très-grande sous les rivieres & sous des fondemens épais. Rencontre-t-il un obstacle insurmontable, en ingénieur habile on le voit alors sonder les voies & le terrain, tourner autour des rochers ou des montagnes, & employer toutes les ressources de son génie pour se frayer une route; mais nous l'avons déjà dit, la taupe est un ennemi destructeur qui ne marche jamais sans répandre la désolation par-tout où il passe : il endommage le terrain, il blesse ou coupe les racines les plus profondes des arbres. Tout annonce que cet animal est sauvage par nature, méchant & nuisible par tempérament; habitant les ténebres, il mene une vie errante & cachée.

Quelques Auteurs ont dit mal-à-propos que la taupe & le blaireau dormoient sans manger pendant l'hiver entier. La taupe dort si peu pendant tout l'hiver, qu'elle pousse la terre comme en été, & que les gens de la campagne disent, comme en proverbe: *les taupes poussent, le dégel n'est pas loin;* elles cherchent, à la vérité, les endroits les plus chauds: les Jardiniers en prennent souvent autour de leurs couches aux mois de Décembre, de Janvier & de Février. Si elles ont un temps d'inaction ou de repos, ce n'est que dans les momens où il gele fort, ou que la chaleur est excessive. *Childrey*, dans son Histoire des Singularités d'Ecosse & du pays de Galles, dit qu'il y a auprès de Portsmouth une race de chiens, petits, & dont on se sert en ce pays-là pour faire la chasse aux taupes. Outre le chien, la taupe a encore pour ennemis le chat,

le renard, le hérisson & quelques oiseaux de proie qui la saisissent au sortir de son clapier. Il n'en est pas de même de la belette, sa conformation lui permet d'y entrer aisément. Des Economes proposent pour détruire les taupes dans leur retraite, d'y jeter des noix entamées par un côté & qu'on aura fait bouillir dans une forte lessive; dès que la taupe a mangé de ces noix elle périt.

La taupe ne se trouve guere que dans les pays tempérés & cultivés: il y en a peu dans les déserts arides & brûlans, & point dans les climats froids, où la terre est gelée pendant la plus grande partie de l'année. On en distingue plusieurs especes, qui dans les qualités nuisibles portent toutes le même caractere, mais qui varient suivant les climats moins dans la forme que dans la couleur: celles d'Europe offrent cinq variétés. 1°. La taupe vulgaire, *talpa nostras, caudata, nigricans;* son poil est d'un noir plus ou moins foncé. 2°. La taupe blanche, *talpa albica;* elle est d'un blanc de lait; elle est plus commune en Hollande qu'en France: on en conserve une dans le cabinet des curiosités naturelles à Chantilly, laquelle a été prise dans l'Artois. 3°. La taupe du pays d'Aunis, *talpa major, Rupellensis, cervicolor;* son poil est roux, fort clair & tirant sur la couleur de ventre de biche, sans mélange ni tache; elle est plus grosse que la taupe vulgaire. 4°. Du territoire d'Alais, *talpa citrina Alesiensis;* toute sa robe est d'une belle couleur de citron; on la trouve dans la partie du Bas-Languedoc qui touche aux Cevennes. 5°. La taupe variée, *talpa maculata;* elle offre une variété de couleurs qui la rend curieuse & agréable à la vue; celles de l'Oost Frise ont tout le corps parsemé de taches blanches & noires.

La taupe de l'île de Java a les quatre pieds, ainsi que la moitié des jambes, d'un blanc mat.

L'animal qu'on a appelé *taupe de Sibérie*, qui a le poil vert & or roux, est d'une espece différente de nos taupes vulgaires, qui ne se trouvent en abondance que depuis la Suede jusqu'en Barbarie. La taupe de Sibérie, *talpa Siberica, ecaudata, versicolor*, a les pieds de la taupe rouge d'Amérique: tout son corps est plus

ramassé sur le train de derriere ; elle n'a point de queue ; son museau est étroit & court.

La taupe qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance, *talpa Africana*, *monstroso volumine*, est trois fois plus grosse que notre taupe Européenne ; elle creuse sous terre des boyaux ou galeries qui rendent les voyages fort difficiles tant à pied qu'à cheval. Voyez le *Journal historique du Voyage de M. l'Abbé* de la Caille, *p. 299*.

La taupe de Virginie est cependant assez semblable à la nôtre, à l'exception de la couleur du poil, qui est mêlé de pourpre foncé ; mais la taupe rouge d'Amérique est un autre animal, *talpa Americana rubra* ; elle ressemble à notre taupe commune par la grosseur & la figure du corps, mais elle en differe par celle des pieds ; ceux de devant ont trois doigts, & ceux de derriere en ont quatre ; le doigt extérieur des pattes de devant est le plus long, plus fort & crochu ; son poil est roux.

La derniere espece est la taupe du Canada, *talpa Canadensis, caudâ nodosâ longissimâ, naso multiplicibus musculis, tamquam spinis, coronato*. Cet animal qui est nouvellement connu & décrit par Monsieur *de la Faille*, tient du rat & de la taupe vulgaire. Sa queue longue de trois pouces est noueuse & presque nue ; ses pieds ont chacun cinq doigts armés d'un ongle ou écaille fauve. Cet animal est plus élevé de terre, moins rampant que la taupe, & a la légéreté du rat : son corps est effilé, couvert d'un poil noir, grossier & assez long ; le museau est relevé d'une moustache, ou bordé de vingt-cinq muscles charnus, très-déliés, qui ont l'air & l'effet d'autant d'épines : toutes ces pointes d'une belle couleur de rose, agissent à la volonté de l'animal, de façon qu'elles se rapprochent & se réunissent au point de ne former qu'un corps aigu & très-délicat ; quelquefois aussi ces muscles épineux s'ouvrent & s'épanouissent à la maniere du calice des fleurs, ils enveloppent & renferment le conduit nazal auquel ils servent d'abri. De quelle utilité peut être à la taupe du Canada une telle organisation ? Cet animal se trouve dans les contrées du Canada ; il n'y est pas très-commun. Il passe la plus grande partie de sa vie sous la neige, sort très-peu de sa taniere, même dans le beau

temps : il manœuvre comme nos taupes, mais avec lenteur ; aussi ses taupinieres sont-elles peu abondantes & assez petites. Il semble qu'une inclination sédentaire l'attache & le fixe au moins pour quelque temps au lieu qu'il s'est choisi, tandis que nos taupes Européennes condamnées par une loi de la Nature à vivre sous terre, à éviter le grand jour, savent se dédommager de cette proscription par l'aisance & la commodité de leurs demeures.

L'Auteur des Observations sur l'Histoire Naturelle (M. *Gautier*) a donné la description de toutes les parties intérieures & extérieures de la taupe. Il dit aussi que cet animal jouit de l'organe de la vue, & que ses yeux ne paroissent petits, que parce qu'ils sont cachés par les poils qui les couvrent, lesquels environnent le muscle cutané de leurs globes : que cet habitant des ténebres ne se sert que de l'odorat dans les routes obscures & tortueuses qu'il suit pour chercher sa retraite & sa nourriture. (A voir l'air hébété, la démarche gauche & incertaine de cet animal, on juge facilement que la lumiere n'est pas faite pour lui, & qu'il n'a peut-être dans le mécanisme oculaire que la partie matérielle. En effet les taupes voient si peu distinctement qu'elles se heurtent contre les corps qu'elles rencontrent, & en suivant leur route, elles se précipitent souvent sans dessein.) Sa chair a l'odeur de celle du lapin, & la substance de sa peau est épaisse comme celle du chamois. Les parties de la génération sont bien configurées & beaucoup plus composées que celles de l'homme & des animaux quadrupedes. M. *Gautier* pense que la construction de ces parties dans la taupe lui fournit à propos la semence, sans qu'il soit besoin d'aucun mouvement : cette observation est nouvelle & mérite l'attention des Naturalistes. Ses pattes antérieures qui sont plus larges que celles de derriere, & armées d'ongles fort tranchans, & toujours tournés en dehors, ont une force extraordinaire : la supination & la pronation en sont supprimées, par conséquent toute la force des muscles se réduit au mouvement de flexion & d'extension, ce qui augmente ces deux actions si nécessaires à la taupe pour creuser la terre. Ses

pattes postérieures ont beaucoup moins de force, & sont plus flexibles : ses muscles sont raccourcis, épais, charnus, & aux extrémités ils sont tendineux & presque osseux ; ses os sont bien articulés & solides ; son *sternum* est élevé & tranchant comme celui des oiseaux.

Les vers & divers insectes sont la principale nourriture des taupes : c'est pour cela qu'elles aiment les fumiers de nature & qu'elles se plaisent dans les terres fumées : elles mangent beaucoup de racines potageres : elles deviennent à leur tour la pâture des scarabées fossoyeurs. *Agricola* prétend que l'on fait des chapeaux de peaux de taupe, qui sont d'une extrême beauté. Cet Auteur dit avoir vu des habits fourrés de la peau de ces animaux : *Pline, liv. 8, chap. 58 de son Hist. Nat.* cite les couvertures de lit faites de peaux de taupe, qu'il a vu à Orchomene. On estime le sang de la taupe pour rétablir les poils ; il est aussi d'un usage merveilleux dans plusieurs sortes de maladies cutanées, comme, par exemple, pour guérir les ulceres qui se forment à la racine des ongles ; sa graisse, au contraire, contribue, dit-on, à faire tomber la trop grande quantité de cheveux ; enfin, le bouillon de taupe est un remede de bonne femme pour guérir les enfans de l'incommodité de pisser au lit. Toutes ces vertus de la taupe, en Medecine, sont fabuleuses ou négligées.

TAUPE. Des Conchyliologistes donnent ce nom à un coquillage univalve de la famille des porcelaines, & dont la coquille offre sur son dos quatre zones ou fascies violettes sur un fond fauve.

TAUPE-GRILLON. Insecte coléoptere appelé *courtille* ou *courtilliere*, & dont nous avons parlé au mot GRILLON-TAUPE.

TAUPE DE MER. Nom qu'on donne en Normandie à une *scolopendre de mer* : voyez ce mot.

TAUPIN, ou ESCARBOT SAUTERELLE, ou MARÉCHAL, ou SCARABÉE A RESSORT, ou NOTOPEDE : *elater aut notopeda.* Genre d'insecte coléoptere, dont les antennes, en scie chez les mâles & à filets chez les femelles, se logent dans une rainure formée en dessous de la tête. Le corselet de ces petits animaux est terminé en dessous par une pointe longue & dure, qui

entre comme par reſſort dans une cavité du ventre : c'eſt par le moyen de ce reſſort, que ces inſectes, lorſqu'ils ſont renverſés ſur le dos, peuvent s'élancer aſſez facilement en l'air ; & en retombant, ſouvent ils ſe trouvent retournés ſur leurs pieds. Le corps du taupin eſt alongé ; ſes étuis ſont durs ; ſes tarſes ont cinq articles à toutes les pattes. Sa larve ſe trouve dans les trous de ſaules & d'autres arbres pourris où elle vit & ſe métamorphoſe. Il y a le *taupin rouge*, le *jaune à corſelet velouté*, le *porte croix*, le *cuivreux*, le *bédeau*, &c.

TAUPINIERE. Petit monceau de terre, qu'une taupe a élevé en creuſant deſſous : *voyez à l'article* TAUPE.

TAURACO. On donne ce nom à l'oiſeau appelé le *Roi de Guinée*, & par *Albin*, l'*oiſeau couronné* du Mexique, quoiqu'il ſe trouve dans l'Afrique Méridionale, vers le royaume de Congo, ſur les confins du Cap de Bonne-Eſpérance : il a deux doigts devant & autant derriere.

TAURE. Nom donné à la *lunaire*, à la *geniſſe* & même à la *vache* qui n'a point encore vêlé : *voyez ces mots.*

TAUREAU, *taurus.* Quadrupede biſulce, ongulé & cornupede, dont le caractere, dit M. *Briſſon*, eſt de n'avoir point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, d'en avoir huit à l'inférieure, d'avoir le pied fourchu & les cornes ſimples, tournées vers les côtés. Le taureau, que nous voyons à la tête de nos troupeaux, étant un animal d'une très-ancienne domeſticité, a néceſſairement dégénéré du taureau ſortant des mains de la Nature, & jouiſſant de toute ſa force & de toute ſa liberté : on a lieu de penſer que le taureau domeſtique vient originairement de l'*aurochs* ou *urus*, qui lui eſt ſupérieur par la force, la grandeur, &c. *voyez le mot* AUROCHS.

Le taureau ſert, de même que l'aurochs, à la propagation de l'eſpece ; & quoiqu'on puiſſe auſſi le ſoumettre au travail, on n'en eſt pas plus ſûr de ſon obéiſſance, & il faut être en garde contre l'uſage qu'il peut faire de ſa force. La Nature, dit M. *de Buffon*, a fait le taureau indocile & fier. Dans le temps du rut,

il devient indomptable, & souvent furieux : mais par la castration l'on détruit la source de ces mouvemens impétueux, & l'on ne retranche rien à sa force ; il n'en devient que plus gros, plus massif, plus pesant, & plus propre aux ouvrages auxquels on le destine : il devient aussi plus traitable, plus patient, plus docile & moins incommode aux autres. Un troupeau de taureaux ne seroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne sauroit dompter ni conduire ; mais un nombreux troupeau de bœufs suit paisiblement le chemin du pâturage ; s'ils s'écartent, dociles à la voix d'une femme, d'un enfant, ils reviennent aussitôt. On les conduit de même & sans résistance de leur part, aux travaux les plus pénibles.

L'âge le plus convenable à la castration, est celui qui précede immédiatement la puberté ; pour le bœuf c'est dix-huit mois ou deux ans : ceux qu'on y soumet plutôt, périssent presque tous ; cependant les jeunes veaux, auxquels on ôte les testicules quelque temps après leur naissance, & qui survivent après cette opération, si dangereuse à cet âge, deviennent des bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la castration qu'à deux, trois ou quatre ans ; mais ceux-ci paroissent conserver plus de courage & d'activité, & ceux qui ne la subissent qu'à l'âge de six, sept ou huit ans, ne perdent presque rien des autres qualités du sexe masculin : ils sont plus impétueux, plus indociles que les autres bœufs ; & dans le temps de la chaleur des femelles, ils cherchent encore à s'en approcher, mais il faut avoir soin de les en écarter. L'accouplement, & même le seul attouchement du bœuf, fait naître à la vulve de la vache des especes de carnosités ou de verrues, qu'il faut détruire & guérir, en y appliquant un fer rouge. Ce mal peut venir de ce que ces bœufs, qu'on n'a que bistournés, c'est-à-dire, auxquels on a seulement comprimé les testicules, serré & tordu les vaisseaux qui y aboutissent, ne laissent pas de répandre une liqueur apparemment à demi-purulente.

Le taureau, ainsi que le rhinocéros, entre en fureur à la vue de la couleur rouge : effet bien singulier, mais que l'expérience démontre. Il combat généreusement

pour le troupeau, & marche volontiers le premier à la tête, en s'annonçant par un mugissement grave, ainsi qu'on l'observe dans les premiers jours du printems, où ils viennent prendre possession du pâturage. S'il y a deux troupeaux de vaches dans un champ, les deux taureaux s'en détachent & s'avancent l'un vers l'autre ; animés par le sentiment de jalousie, les mugissemens sont le signal de l'action : alors les deux rivaux fondent l'un sur l'autre avec impétuosité & se heurtent avec violence ; le premier choc est suivi d'un second, d'un troisieme, &c. ils se battent avec acharnement, & ne cessent le combat que lorsqu'on les sépare, ou que le plus foible est contraint de céder au plus fort. Alors le vaincu se retire tout triste & tout honteux : au lieu que le vainqueur retourne avec noblesse & orgueil vers son sérail, tête levée, triomphant & tout fier de sa victoire. Le plus foible n'ose alors approcher les femelles en chaleur que lorsque l'autre est éloigné, ou que, fatigué de ses travaux, il ne dispute plus la jouissance.

L'homme sait user en maître de sa puissance sur les animaux: il choisit ceux dont il peut tirer le plus d'avantages pour l'aider dans ses travaux, ainsi que ceux dont la chair flatte son goût ; il en a fait des esclaves domestiques ; il les a multipliés plus que la Nature ne l'auroit fait ; il en a formé des troupeaux nombreux : c'est ainsi qu'il a multiplié les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons, les chevres, les cochons, &c.

Le bœuf, le mouton & les autres animaux qui paissent l'herbe, sont non-seulement les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais ce sont encore ceux qui consomment & dépensent le moins. Le bœuf sur-tout est, à cet égard, l'animal par excellence ; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, & même il améliore le fond sur lequel il vit : il engraisse son pâturage : au lieu que le cheval, & la plûpart des autres animaux, amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies. Le mouton & la chevre coupent l'herbe de si près, qu'ils détruisent la tige & gâtent les racines ; le cheval choisit l'herbe la plus fine, & laisse grener & multiplier la grande herbe, dont les

tiges font dures ; au lieu que le bœuf, qui ne peut brouter que l'herbe longue, à cause de ses grosses levres, & qui n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure, ne coupe que les grosses tiges, & détruit peu-à-peu l'herbe la plus grossiere ; ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie, sur laquelle le cheval a vécu, n'est plus qu'un mauvais pré ; au lieu que celle que le bœuf a broutée devient un pâturage fin.

Mais ce ne sont pas les seuls avantages que ce bétail procure à l'homme : sans le bœuf, les pauvres & les riches auroient beaucoup de peine à vivre ; la terre demeureroit inculte ; les champs & même les jardins seroient secs & stériles : c'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne ; il est le domestique le plus utile de la Ferme ; il fait toute la force de l'agriculture ; autrefois il faisoit toute la richesse des hommes.

Les Germains en faisoient si grand cas, qu'au rapport de *Tacite*, ils donnoient pour dot des bœufs à leurs filles. Les Athéniens, qui s'en servoient aussi pour le labourage & pour mettre à leurs chars, furent très-long-temps sans immoler de ces animaux dans leurs sacrifices. *Elien* rapporte que Phrygès fut condamné à mort pour avoir tué un bœuf qui travailloit à la charrue. Le bœuf est encore aujourd'hui la base de l'opulence des Etats, qui ne peuvent se soutenir & fleurir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail, qui sont les seuls biens réels, puisque tous les autres, & même l'or & l'argent, ne sont que des biens arbitraires, des représentations, des monnoies qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf, ainsi que l'observe M. *de Buffon*, ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, &c. pour porter des fardeaux. La forme de son corps & de ses reins le démontre ; mais la grosseur de son cou, la largeur de ses épaules, indiquent assez qu'il est propre à tirer & à porter le joug. C'est aussi de cette maniere qu'il tire le plus avantageusement, & il est singulier que cet usage ne soit pas général, & que dans des

des Provinces entieres on l'oblige à tirer par les cornes. La seule raison qu'on a pu m'en donner, dit M. *de Buffon*, c'est que quand il est attelé par les cornes, on le conduit aisément. Il a la tête très-forte, & ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue; la masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, sa tranquillité même & sa patience dans le travail, semblent concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante & toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts. Le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à cet ouvrage : il est trop élevé sur ses jambes; ses mouvemens sont trop grands, trop brusques, & d'ailleurs il s'impatiente & se rebute aisément. On lui ôte toute la légéreté, toute la souplesse de ses mouvemens, toute la grace de son attitude & de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse que de vîtesse, & plus de poids que de ressort.

Les bœufs, comme les autres animaux domestiques, varient pour la couleur; cependant le poil roux paroît être le plus commun, & plus il est rouge, plus il est estimé. On fait cas aussi du poil noir, & l'on prétend que les bœufs sous poil bai durent long-temps; que les bruns durent moins, & se rebutent de bonne heure; que les gris, les pommelés & les blancs ne valent rien pour le travail; les mouches & les taons les attaquent & les tourmentent aussi beaucoup plus que les roux & les noirs; aussi dit-on qu'ils ne sont propres qu'à être engraissés. Mais de quelque couleur que soit le poil du bœuf, il doit être luisant, épais & doux au toucher; car s'il est rude au toucher ou dégarni, on a raison de supposer que l'animal souffre, ou du moins qu'il n'est pas d'un fort tempérament.

Un bon bœuf, pour la charrue, ne doit être ni trop gras, ni trop maigre : il doit avoir la tête courte & ramassée; les oreilles grandes, bien velues & bien unies; les cornes fortes, luisantes, de moyenne grandeur; le

front large, les yeux gros & noirs, le muffle gros & camus, les naſeaux bien ouverts, les dents blanches & égales, les levres noires, le cou charnu, les épaules graſſes & peſantes, la poitrine large; le *fanon*, c'eſt-à-dire la peau du devant, pendant juſques ſur les genoux; les reins fort larges, le ventre ſpacieux & tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaiſſe, les jambes & les cuiſſes groſſes & nerveuſes, le dos droit & plein, la queue pendante juſqu'à terre, & garnie de poils touffus & fins, les pieds fermes, le cuir groſſier & maniable, les muſcles élevés, & l'ongle court & large. Il faut auſſi qu'il ſoit ſenſible à l'aiguillon, obéiſſant à la voix, & bien dreſſé; mais ce n'eſt que peu-à-peu & en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, & à ſe laiſſer conduire aiſément.

Dès l'âge de deux ans & demi ou trois ans, il faut commencer à l'apprivoiſer & à le ſubjuguer: ſi l'on attend plus tard, il devient indocile & ſouvent indomptable. La patience, la douceur, & meme les careſſes, ſont les ſeuls moyens qu'il faut employer; la force & les mauvais traitemens ne ſeroient propres qu'à le rebuter pour toujours. Il faut donc lui frotter le corps, le careſſer, lui donner de temps en temps de l'orge bouillie, des feves concaſſées & d'autres nourritures de cette eſpece, dont il eſt plus friand, & toutes mêlées de ſel, qu'il aime beaucoup. En même temps on lui liera ſouvent les cornes; quelques jours après on le mettra au joug, & on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille, & qui ſera tout dreſſé. On aura ſoin de les attacher enſemble à la mangeoire, de les mener de compagnie au pâturage, afin qu'ils ſe connoiſſent & s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs. On n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencemens: il ne ſerviroit qu'à le rendre plus intraitable. Il faudra auſſi le ménager, & ne le faire travailler qu'à petites repriſes; car il ſe fatigue beaucoup, tant qu'il n'eſt pas tout-à-fait dreſſé; & par la même raiſon, on le nourrira alors plus largement que dans tout autre temps.

Le bœuf ne doit ſervir que depuis trois ans juſqu'à

dix : on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraiſſer & le vendre, la chair en ſera meilleure que ſi on attendoit plus long-temps. On connoît l'âge de cet animal par les dents & par les cornes. Les premieres dents de devant tombent à dix mois, & ſont remplacées par d'autres qui ne ſont pas ſi blanches & qui ſont plus larges. A treize mois les dents voiſines de celles du milieu tombent, & ſont auſſi remplacées par d'autres; & à trois ans, toutes les dents inciſives ſont renouvellées: elles ſont alors égales, longues & aſſez blanches; à meſure que le bœuf avance en âge, elles deviennent inégales & noires. C'eſt la même choſe pour le taureau & pour la vache.

Ainſi la caſtration ni le ſexe ne changent rien à la crue & la chute des dents; cela ne change rien non plus à la chute des cornes, car elles tombent ou ſe déchauſſent également à trois ans au taureau, au bœuf & à la vache; & elles ſont remplacées par d'autres cornes, qui, comme les ſecondes dents, ne tombent plus: celles du bœuf & de la vache deviennent ſeulement plus groſſes & plus longues que celles du taureau. L'accroiſſement de ces ſecondes cornes ne ſe fait pas d'une maniere uniforme, ni par un développement égal. La premiere année, c'eſt-à-dire la quatrieme année de l'âge du bœuf, il lui pouſſe deux petites cornes pointues, nettes, unies & terminées vers la tête par une eſpece de bourrelet: l'année ſuivante ce bourrelet s'éloigne de la tête, pouſſé par un cylindre de corne, qui ſe forme & qui ſe termine auſſi par un autre bourrelet, & ainſi de ſuite; car tant que l'animal vit, les cornes croiſſent. Ces bourrelets deviennent des nœuds annulaires, qu'il eſt aiſé de diſtinguer dans la corne, & par leſquels l'âge ſe peut aiſément compter, en prenant pour trois ans la pointe de la corne juſqu'au premier nœud, & pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds. Maintenant il convient de dire que cette chute ou déchauſſement de la corne ongulée dans les individus de l'eſpece du taureau, arrive plus rarement dans certains pays que dans d'autres. Ce déchauſſement ne feroit-il pas l'effet de frottemens accidentels, ou d'une maladie particuliere?

Le cheval mange nuit & jour lentement, mais presque continuellement : le bœuf au contraire mange vîte, & prend en assez peu de temps toute la nourriture dont il a besoin, après quoi il cesse de manger & se couche pour ruminer.

La rumination dépend de ce que les deux premiers estomacs du bœuf, c'est-à-dire la *panse*, & le *bonnet* qui n'est qu'une portion de la panse, étant remplis d'herbes, autant qu'ils peuvent en contenir, cette membrane tendue, réagit alors avec force sur l'herbe qu'elle contient, qui n'est que très-peu mâchée, à peine hachée, & dont le volume augmente beaucoup par la fermentation. L'animal remâche ces herbes, les macere, les imbibe de nouveau de sa salive, & rend ainsi peu-à-peu l'aliment plus coulant; il le réduit en une pâte assez liquide pour qu'elle puisse couler dans le conduit étroit qui communique du second au troisieme estomac, où elle se macere encore avant que de passer dans le quatrieme, & c'est dans ce dernier estomac que s'acheve la décomposition du foin qui y est réduit dans un parfait mucilage. Ce qui confirme la vérité de cette explication, c'est que tant que ces animaux tettent & sont nourris de lait & d'autres alimens liquides & coulans, ils ne ruminent pas ; & qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver & lorsqu'on les nourrit d'alimens secs, qu'en été pendant lequel ils paissent l'herbe tendre. *Voyez à l'article* RUMINANS.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement, résistent plus long-temps au travail, que ceux qui mangent vîte ; que les bœufs des pays élevés & secs sont plus vifs, plus vigoureux & plus sains que ceux des pays bas & humides ; que tous deviennent plus forts lorsqu'on les nourrit de foin sec, que quand on ne leur donne que de l'herbe molle ; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux aux changemens de climat, & que par cette raison on ne doit jamais acheter des bœufs pour le travail que dans son voisinage.

On doit nourrir les bœufs & les vaches avec du foin, de la paille, & même leur donner un peu de son & d'avoine ; en été on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée, ou bien de jeunes pousses de feuil-

les de frêne, d'orme, de chêne, &c. mais en petite quantité, sur-tout de celle du chêne ; l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur causant quelquefois un pissement de sang, dont ils périssent : peut-être seroit-il prudent de ne leur en point donner. M. *Bourgeois* observe qu'on ne doit point même laisser paître les vaches & les bœufs dans les bois où ces végétaux croissent, jusqu'à ce que leurs pousses soient formées en feuilles, & même déjà un peu dures ; alors cette nourriture devient beaucoup moins dangereuse. La luzerne, la vesce, les lupins sont de très-bons alimens pour les bœufs ; il n'est pas nécessaire de régler la quantité de leur nourriture, ils n'en prendront jamais plus qu'il ne leur en faut. La grande chaleur incommode ces animaux, peut-être encore plus que le grand froid ; ainsi on doit éviter de les faire travailler à la grande ardeur du soleil. Ils ne demandent pas autant de soins que les chevaux ; cependant si on veut les entretenir sains & vigoureux, on ne peut guere se dispenser de les étriller tous les jours, de les laver, de leur graisser la corne des pieds & de leur donner de bonne litiere, &c.

De la Vache & du Veau.

Dans les especes d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux, & où la multiplication est l'objet principal, le nombre des femelles est plus nécessaire & plus utile que celui des mâles. Le produit de la vache est un bien qui croît & qui se renouvelle à chaque instant ; ce qui rend sa vie plus précieuse encore à l'espece humaine, c'est qu'elle est le soutien du ménage champêtre. Sa fécondité nous enrichit, augmente nos troupeaux, étend notre domaine, fournit des secours pour l'agriculture, ou des vivres pour notre subsistance. La chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine & délicate ; le lait est l'aliment des enfans ; le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets ; le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne. Que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre du produit de leurs vaches !

On peut aussi faire servir la vache à la charrue ; & quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le bœuf, elle ne laisse pas de le remplacer souvent ; elle en a la docilité, l'instinct & les bonnes qualités ; mais lorsqu'on veut l'employer à cet usage, il faut avoir attention de l'assortir, autant qu'on le peut, avec un bœuf de sa taille & de sa force, afin de conserver l'égalité du trait & de maintenir le soc en équilibre entre ces deux puissances ; moins elles sont inégales, & plus le labour de la terre est facile & régulier. Au reste on emploie souvent six & jusqu'à huit bœufs dans les terrains fermes, & sur-tout dans les friches caillouteuses, ou qui se levent par grosses mottes & par quartiers. Deux vaches suffisent pour labourer dans les terrains meubles & sablonneux. On peut aussi dans ces terrains légers pousser à chaque fois le sillon beaucoup plus loin que dans les terrains forts. Les Anciens qui conservoient avec tout le soin possible les animaux de labour, avoient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du sillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'efforts & de mouvemens ; après quoi, disoient-ils, il faut cesser de l'exciter, & le laisser reprendre haleine pendant quelques momens, avant que de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre.

Le printems est la saison où les vaches sont le plus communément en chaleur ; la plupart dans ce pays-ci reçoivent le taureau depuis le 15 Avril jusqu'au 15 Juillet ; mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive, & d'autres dont elle est plus précoce : elles portent neuf mois, & mettent bas au commencement du dixieme. On a donc des veaux en quantité depuis le 15 Janvier jusqu'au 15 Avril : on en a aussi tout l'été assez abondamment, & l'automne est le temps où ils sont le plus rares. Les signes de la chaleur de la vache ne sont point équivoques : elle mugit alors très-fréquemment & plus violemment que dans les autres temps ; elle saute sur les bœufs, sur les vaches & même sur les taureaux ; la vulve est gonflée & proéminente au-dehors. Il faut profiter du temps de cette forte chaleur, pour lui donner

le taureau ; si on laissoit diminuer cette ardeur, la vache ne retiendroit pas aussi surement. Le taureau doit être choisi, comme le cheval étalon, parmi les plus beaux de son espece. Il peut saillir les vaches depuis trois ans jusqu'à neuf; mais on ne doit pas lui en livrer plus de quinze par mois. On lui fait manger alors de l'avoine, de l'orge & de la vesce, pour lui donner de l'ardeur & lui procurer une plus grande abondance de liqueur séminale.

Les vaches retiennent souvent dès la premiere, seconde ou troisieme fois; & sitôt qu'elles sont pleines le taureau refuse de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur : mais ordinairement la chaleur cesse presqu'aussi-tôt qu'elles ont conçu, & elles refusent aussi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches sont assez sujettes à avorter, lorsqu'on ne les ménage pas. Six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire : on cessera aussi dans ce même temps de les traire ; le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus ; aussi y a-t-il des vaches à qui le lait tarit absolument, un mois ou six semaines avant qu'elles mettent bas. Celles qui ont du lait jusqu'aux derniers jours, sont les meilleures meres & les meilleures nourrices ; mais ce lait des derniers temps est généralement mauvais & peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache, que pour celui de la jument, & même il paroît qu'il en faut davantage ; car la vache qui met bas paroît être plus épuisée, plus fatiguée que la jument. On doit la mettre dans une étable chaude, sur une bonne litiere, & lui donner abondamment de bonne nourriture. Une attention très-importante, dit M. *Bourgeois*, c'est de prendre garde qu'elle ne mange son arriere-faix ou délivre, dont elle est très-avide. Le fait est certain, dit-il, quoiqu'il soit très-difficile d'en rendre une raison physique satisfaisante, que les vaches qui le mangent, tombent à vue d'œil dans un amaigrissement dont elles périssent à la longue, malgré tous les secours qu'on leur donne.

On laisse le jeune veau auprès de sa mere pendant

les cinq ou six premiers jours, afin qu'il soit toujours chaudement, & qu'il puisse teter aussi souvent qu'il en a besoin. Mais il croît & se fortifie assez dans ces cinq ou six jours, pour qu'on soit dès lors obligé de l'en séparer, si l'on veut la ménager; car il l'épuiseroit s'il étoit toujours auprès d'elle. Il suffira de le laisser teter deux ou trois fois par jour; & si l'on veut lui faire une bonne chair & l'engraisser promptement, on lui donnera tous les jours du lait bouilli, dans lequel on mettra de la mie de pain & des œufs. Au bout de quatre ou cinq semaines ce veau sera excellent à manger. On pourra ne laisser teter que trente ou quarante jours les veaux qu'on voudra livrer au boucher; mais il faudra laisser au lait pendant deux mois au moins, ceux qu'on voudra élever. On doit sevrer les veaux à trois ou quatre mois: il faut beaucoup de soins pour leur faire passer le premier hiver; c'est le temps le plus dangereux de leur vie; car ils se fortifient assez pendant l'été suivant, pour ne plus craindre le froid du second hiver.

La vache est à dix-huit mois en âge de puberté, & le taureau à deux ans: mais quoiqu'ils puissent déjà engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre jusqu'à trois ans pour leur permettre de s'accoupler. Ces animaux sont dans toute leur plus grande force depuis trois ans jusqu'à neuf; après cela les vaches & les taureaux ne sont plus propres qu'à être engraissés. Comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroissement, la durée de leur vie est aussi, comme dans la plupart des autres especes d'animaux, à-peu-près de sept fois deux ans; & communément ils ne vivent guere que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupedes la voix du mâle est plus forte & plus grave que celle de la femelle; c'est aussi ce qui est dans le taureau. Ce qui fait croire qu'il a la voix moins grave, c'est que son mugissement n'est pas un son simple; mais un son composé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille. Mais en y faisant attention, on entend en même temps un son grave, & plus grave que celui de la vache, du bœuf & du veau.

Le taureau ne mugit que d'amour : la vache mugit plus souvent de peur que d'amour ; & le veau mugit de douleur, de besoin de nourriture, & de desir de sa mere.

Les animaux les plus pesans & les plus paresseux ne sont pas ceux qui dorment le plus profondément, ni le plus long-temps. Le bœuf dort, mais d'un sommeil court & léger : il se réveille au moindre bruit ; il se couche ordinairement sur le côté gauche, & le rein ou rognon de ce côté-là est toujours plus gros & plus chargé de graisse que le rognon du côté droit.

On doit donner à la vache le même soin & la même nourriture qu'au bœuf : mais la vache à lait exige des attentions particulieres, tant pour la bien choisir, que pour la bien conduire. On dit que les vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait, & que les blanches sont celles qui en donnent le plus.

De quelque poil que soit la vache à lait, il faut qu'elle soit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légere, qu'elle soit jeune, & que son lait soit abondant & de bonne qualité. On les traira deux fois par jour tant en été qu'en hiver, & une fois seulement par jour le dernier mois qu'on les trait, lorsqu'elles portent le veau ; c'est-à-dire environ dix semaines avant qu'elles accouchent. Si on ne les trait qu'une fois par jour n'étant pas pleines, elles perdent insensiblement leur lait, dit M. *Bourgeois ;* & si l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à les nourrir avec des alimens plus succulens que l'herbe.

Le bon lait n'est ni trop épais, ni trop clair ; sa consistance doit être telle que lorsqu'on en prend une petite goutte, elle conserve sa rondeur sans couler : il doit être d'un beau blanc ; celui qui tire sur le jaune ou sur le bleu ne vaut rien : sa saveur doit être douce, sans aucune amertume & sans âcreté ; il faut aussi qu'il soit d'une bonne odeur ou sans odeur. Il est meilleur au mois de Mai & pendant l'été, que dans l'hiver, & il n'est parfaitement bon que quand la vache est en bon âge & en bonne santé. Le lait des jeunes genisses est trop clair : celui des vieilles vaches est trop sec, & pendant l'hiver il est trop épais. Ces différentes qua-

lités du lait ſont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuſes, caſéeuſes & ſéreuſes qui le compoſent. Le lait trop clair eſt celui qui abonde trop en parties ſéreuſes; le lait trop épais eſt celui qui en manque, & le lait trop ſec n'a pas aſſez de parties butireuſes & ſéreuſes. Le lait d'une vache en chaleur ne vaut rien, non plus que celui d'une vache qui approche de ſon terme, ou qui a mis bas depuis peu de temps.

On trouve dans le troiſieme & le quatrieme eſtomac du veau qui tette, des grumeaux de lait caillé. Ce lait caillé contient beaucoup de ſel volatil acide, & ſert de levain pour la digeſtion des alimens que le veau prend. Ces grumeaux de lait ſéchés à l'air ſont la préſure dont on ſe ſert pour faire cailler le lait. Plus on garde cette préſure, meilleure elle eſt, & il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

On voit, quoique rarement, des vaches qui ont la mauvaiſe habitude de ſe teter elles-mêmes; & comme il n'eſt guere poſſible de les corriger de ce défaut, on eſt obligé de les engraiſſer pour s'en défaire. On en a vu d'autres qui ſe laiſſoient teter par des ſerpens ou par des couleuvres.

Les vaches & les bœufs aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le ſel, qui leur excite beaucoup l'appétit; auſſi lorſqu'ils ſont dégoûtés leur donne-t-on de l'herbe trempée dans du vinaigre & ſaupoudrée d'un peu de ſel. M. *Bourgeois* a obſervé que le vin produit le même effet ſur les vaches que ſur les hommes; il les fortifie & leur donne de la gaieté & du courage. Lorſque nos Vachers de Suiſſe, dit-il, conduiſent nos vaches ſur nos montagnes, il s'en trouve pluſieurs qui ſont ſi fatiguées, qu'elles ne peuvent plus marcher; alors ils ont ſoin de leur faire avaler un verre de vin, & auſſitôt elles reprennent leurs forces & leur vigueur, & ſuivent le reſte du troupeau.

C'eſt ordinairement à l'âge de dix ans qu'on met les bœufs & les vaches à l'engrais; ſi l'on attend plus tard, on eſt moins ſûr de réuſſir, & leur chair n'eſt pas ſi bonne. L'été eſt la ſaiſon la plus favorable pour

les engraiſſer, parce que les herbages ſont abondans. En commençant au mois de Mai ou de Juin, on eſt preſque sûr de les voir gras à la fin d'Octobre. Dès qu'on voudra les engraiſſer, on ceſſera de les faire travailler : on les fera boire beaucoup plus ſouvent ; on leur donnera des nourritures ſucculentes en abondance, quelquefois même mêlées d'un peu de ſel ; on les laiſſera ruminer à loiſir, & dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs. En moins de quatre ou cinq mois ils deviendront ſi gras qu'ils auront de la peine à marcher, & qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très-petites journées. Les vaches & même les taureaux biſtournés peuvent s'engraiſſer auſſi ; mais la chair de la vache eſt plus ſeche, & celle du taureau biſtourné eſt plus rouge & plus dure que la chair du bœuf, & elle a même toujours un goût déſagréable & fort.

Les bœufs du bas Poitou ont ordinairement une graiſſe jaune : on les engraiſſe tout jeunes, & même ſans les avoir fait travailler ; il ſont aſſez doux, mais extrêmement peureux : & comme ils s'effarouchent aiſément, on a la précaution de les faire marcher plutôt le jour que la nuit. Quelquefois l'épouvante les prend au marché ou dans une foire, alors on court riſque d'être bleſſé ou tué par ces animaux, qui n'écoutent plus rien, & ne ceſſent de courir à perte d'haleine, que lorſqu'ils ſont épuiſés de laſſitude. Les bœufs de l'Auvergne, notamment ceux qui ſe vendent dans les foires du Limouſin & de la Marche, ſont les plus beaux & les meilleurs que nous ayons en France. On prétend avoir obſervé dans le Limouſin, que les bœufs que l'on y engraiſſe avec du grain, quelque temps avant de les vendre, maigriſſent dès la premiere route qu'on leur fait faire en les menant au marché ; ſi on ne les y vend pas auſſitôt, on a de la peine enſuite à les rétablir dans leur premier état.

La plûpart des bœufs que l'on tue ſe laiſſent aſſommer ſans pouſſer aucun murmure, un ſeul coup ou deux tout au plus ſuffiſant pour les abattre ; mais il y en a qui réſiſtent aux coups d'aſſommoir d'une maniere ſurprenante ; ce qui vient ſans doute de l'extrême dureté ou épaiſſeur de leur crâne. Il y en a auſſi qui ſemblent

menacer de leurs cornes le bras nerveux du boucher mercénaire ; celui-ci ne voit alors dans sa victime que le produit de la chair & de la peau d'un animal, qui robuste & vigoureux, a enduré patiemment toute sa vie le joug de l'esclavage & de la tyrannie. Ce n'est pas assez, il faut encore l'égorger ; l'usage a prévalu en faveur des besoins, les réflexions seroient inutiles. On lit dans les *Mémoires de l'Académie*, que M. *Duverney* le jeune fit voir à l'Académie le cerveau d'un bœuf, pétrifié presque en toutes ses parties, & pétrifié jusqu'à égaler la dureté d'un caillou : il restoit seulement en quelques endroits un peu de substance molle & spongieuse. La moelle de l'épine s'étoit conservée dans son état naturel, aussi bien que les nerfs qui étoient à la base du crâne, le cervelet étoit aussi pétrifié que le cerveau : la pie-mere étoit aussi comprise dans ce changement général. Ce bœuf étoit fort gras & si vigoureux, que quand le Boucher avoit voulu le tuer, il s'étoit échapé jusqu'à quatre fois.

Les taureaux, les vaches & les bœufs sont fort sujets à se lécher, sur-tout dans le temps qu'ils sont en plein repos ; & comme l'on croit que cela les empêche d'engraisser, on a soin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auquel ils peuvent atteindre. Lorsqu'on n'a pas cette précaution, ils s'enlevent le poil avec la langue, qu'ils ont fort rude ; ce poil, qui ne peut être digéré, s'amasse dans leur estomac en forme de boule : c'est ce que l'on nomme *égagropile* : voyez ce mot.

L'espece de nos bœufs, qu'il ne faut pas confondre, dit M. *de Buffon*, avec celles de l'*aurochs*, du *bufle* & du *bison*, paroît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid excessif : d'ailleurs cette espece, si abondante en Europe, ne se trouve point dans les pays méridionaux, & ne s'est pas étendue au-delà de l'Arménie & de la Perse en Asie, & au-delà de l'Egypte & de la Barbarie en Afrique. Aux Indes, aussi bien que dans le reste de l'Afrique, & même en Amérique, ce sont des *bisons* que l'on trouve au lieu de bœufs : *voyez l'article* BISON à la suite du mot AUROCHS.

Les bœufs qu'on trouve au Cap de Bonne-Eſpérance, & en pluſieurs contrées de l'Amérique, y ont été tranſportés d'Europe par les Hollandois & par les Eſpagnols. En général il paroît que les pays un peu froids, tels que la Suiſſe, conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, & qu'ils ſont d'autant plus gros & plus grands, que le climat eſt plus humide & plus abondant en pâturage. Cette eſpece d'animal ſe plaît ſi bien en Danemarck, qu'on aſſure que les Hollandois tirent tous les ans de ce pays un grand nombre de grandes vaches maigres qui donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France. C'eſt apparemment, dit M. *de Buffon*, cette même race de vaches à lait qu'on a tranſportée & multipliée en Poitou, en Aunis & dans les marais de Charante, où on les appelle *vaches flandrines*.

Ces vaches ſont en effet beaucoup plus grandes & plus maigres que les vaches communes, & elles donnent une fois autant de lait & de beurre : elles donnent auſſi des veaux beaucoup plus grands & plus forts. Il faut des pâturages excellens pour ces vaches ; mais comme elles reſtent toujours maigres, toute la ſurabondance de la nourriture ſe tourne en lait : au lieu que les vaches ordinaires deviennent graſſes, & ceſſent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelque temps dans des pâturages gras. Avec un taureau de cette race & des vaches communes, on fait une autre race, qu'on appelle *bâtarde*, & qui eſt plus féconde & plus abondante en lait que la race commune. Ces *vaches bâtardes* donnent ſouvent deux veaux à la fois, & fourniſſent du lait pendant toute l'année. Ce ſont ces bonnes vaches à lait qui font une partie des richeſſes de la Hollande, d'où il ſort tous les ans pour des ſommes conſidérables de beurre & de fromage. Ces vaches qui fourniſſent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent ſix fois autant que celles de Barbarie.

Maladies des Taureaux, des Bœufs & des Vaches.

Les maladies des bœufs viennent preſque toutes d'excès dans le travail : on lit dans la nouvelle Maiſon-Ruſtique la deſcription des maladies qui proviennent de

cet excès; on les guérit aisément la plupart avec des soins & du repos. Mais les plus terribles de toutes, ce sont les maladies épizootiques, ces contagions épidémiques, ces pestes qui ont causé en France, & dans les pays du Nord, pendant les années 1745, 1746 & 1747, la mortalité de plusieurs millions de bêtes à cornes. De tous les remedes qu'on a employés jusqu'à présent contre la maladie des bestiaux, qui a affligé il y a quelques années presque toute l'Europe, il n'y en a aucun qui ait été trouvé efficace, soit pour prévenir ou pour guérir le mal des bêtes infectées: on a même découragé ceux qui auroient été en état de faire des expériences sur les bestiaux malades, par la publication d'une loi qui ordonnoit de les tuer au moment que la maladie se déclaroit, & cela sous peine d'une grosse amende; cependant un Gentilhomme de la Province d'York, en Angleterre, a tenté avec succès, dit-on, une sorte d'inoculation pour préserver ses bestiaux des suites de la contagion.

Pour préparer la bête à cornes à cette inoculation, il faut la faire saigner, & lui donner deux ou trois purgations rafraîchissantes; faire ensuite une incision dans le *fanon;* mettre dans cette plaie des étoupes trempées dans l'humeur qui coule des yeux & des narines des bêtes malades, & les y laisser deux ou trois jours: c'est tout le temps qu'il faut à la maladie pour se manifester. Ensuite il faut mettre la bête dans un pré, & l'y laisser jusqu'à ce que la crise du mal soit passée: les vaisseaux de l'animal étant désemplis, & la masse des humeurs diminuée, la maladie devient bénigne, & l'animal se tire aisément d'affaire. Il ne faut point pendant cette maladie lui donner de nourriture seche, mais de temps en temps du son détrempé. (*a*)

Il a régné derniérement (en 1763) une maladie sur les bêtes à cornes, qui, dit-on, a commencé ses ra-

(*a*) M. *Bourgeois* dit que la prétendue analogie que ce Gentilhomme Anglois trouvoit sans doute entre l'inoculation de la petite vérole & celle des maladies contagieuses des bêtes à cornes, lui avoit suggéré cette idée absurde par un défaut de connoissances médicinales. J'aimerois autant, dit-il, qu'un Médecin conseillât à tous les habitans d'un pays l'inoculation des maladies épidémiques malignes, de la peste même, lorsqu'elle régneroit, afin de se préserver de la contagion.

vages dans le Poitou & dans le Berri : on a perdu des beſtiaux; mais par la ſageſſe des Intendans des Provinces qui ont fait diſtribuer la recette du remede propre à cette maladie, le mal ne s'eſt point étendu avec autant de force qu'on avoit lieu de le craindre, & beaucoup de pays en ont été préſervés. La même épizootie a régné dans la Guienne en 1774.

Suivant les obſervations diſtribuées en 1763 par les Intendans, cette maladie s'annonçoit par une ou pluſieurs veſſies qui paroiſſoient ſur la langue de la bête malade. Ces veſſies étoient d'abord blanches; elles rougiſſoient enſuite, & enfin devenoient preſque noires; elles crevoient, & laiſſoient après elles un ulcere chancreux qui creuſoit dans l'épaiſſeur de la langue du côté de la racine, la coupoit en entier, & faiſoit peu de temps après, périr l'animal. Dans l'eſpace de vingt-quatre heures on voyoit le commencement, le progrès & la fin de cette maladie, qui étoit d'autant plus dangereuſe, qu'elle ne ſe manifeſtoit par aucun ſymptôme extérieur, & que la bête buvoit, mangeoit & travailloit à ſon ordinaire, juſqu'à ce que ſa langue fût tombée: On a même dit que les chevaux avoient été auſſi attaqués de cette contagion. (M. *Bourgeois* obſerve que cette maladie de la langue eſt même plus commune aux chevaux qu'aux bêtes à cornes; mais quoiqu'elle paroiſſe être la même, quant à ſa nature & à ſes effets, il ne paroît pas qu'elle ſe communique des chevaux aux vaches: j'ai vu plus d'une fois, dit-il, des chevanx attaqués de cette maladie, dans la même étable où il y avoit des vaches ſans qu'elles en aient été attaquées.)

Cette maladie, quoique des plus dangereuſes, n'étoit rien, lorſqu'elle étoit traitée dès ſa naiſſance. Pour cet effet, il falloit viſiter la langue des animaux deux ou trois fois par jour. Auſſi-tôt qu'on appercevoit une ou pluſieurs veſſies adhérentes à la langue, on les faiſoit crever ſur le champ, en la ratiſſant avec une piece d'argent, à laquelle on avoit fait des dents, & on étuvoit la plaie avec du fort vinaigre, dans lequel on avoit mis du poivre, du ſel, de l'ail & des herbes fortes. On paſſoit ſur les levres de la plaie un morceau de vitriol de Chypre: ce remede guériſſoit tous les animaux at-

taqués ; mais on étoit quelquefois obligé de le réitérer plusieurs fois.

On avoit grand soin de séparer les bestiaux sains des malades ; car ce mal étoit contagieux : il paroît même que c'étoit un poison subtil qui se communiquoit par la circulation ; l'on a prétendu que l'on a vu quelques personnes mourir, pour avoir eu l'imprudence de mettre dans leur bouche les pieces d'argent qui avoient servi à crever ces vessies : mais ce fait est-il bien vrai?

Nous ajoutons à cet article l'extrait de diverses observations très-intéressantes sur les maladies épizootiques qui affecterent les bestiaux de la Hollande en 1744, 1745 & 1746 : ces observations nouvelles sont dues à M. *Clerc*, ancien Médecin des Armées du Roi, &c. &c. Cet homme utile, après avoir parlé de la contagion humaine, traite de la contagion des brutes, ou de la mortalité des bêtes à cornes. Les premiers signes de la contagion sont, la perte de l'appétit, le poil hérissé, les yeux enflammés ou sanieux, les narines très-morveuses, les membres convulsifs, les grincemens de dents, (quelquefois l'animal paroît abattu d'une tristesse profonde), un bubon aux aines ou au fanon : les cornes & les oreilles deviennent froides ; la langue ou aride, ou couverte d'une écume ou mucosité blanchâtre ; tout l'intérieur de la bouche ulcéré, le ventre tendu.

Les excrémens sont d'abord jaunes, noirs, puis liquides & putrides ; la difficulté de respirer, la rigidité ou l'extrême foiblesse de ces animaux qui ne peuvent plus se coucher ou se tenir sur leurs jambes : voilà les symptômes, les périodes qui précedent la mort, laquelle arrive vers le quatrieme ou cinquieme jour de la maladie.

M. *Clerc* prétend que chaque partie du corps animal offre des milliers de routes à la contagion, mais qu'il y en a deux par où elle se transmet plus généralement : par la bouche & par les narines, ou par l'inspiration & la déglutition. Il dit aussi que les propriétés de ce venin septique dépendent essentiellement d'une âcreté alkaline, unie à un principe de feu phlogistique, universellement répandu dans la Nature.

Voici

Voici les moyens que notre Auteur propose pour remédier à la mortalité du bétail. Dès que la bête paroît malade, il faut la saigner abondamment par une grande incision faite au cou ou à la poitrine : répéter la saignée les deux jours suivans, en cas que la maladie devienne opiniâtre. On ne saignera pas au-delà du troisieme jour : la saignée seroit inutile & même mortelle ; donner quelques lavemens composés chacun avec deux livres d'huile de lin, une once de sel commun dissous dans un verre de fort vinaigre ; cesser les lavemens s'il y a un cours de ventre. On nourrira l'animal avec le son, la farine de seigle : on peut lui donner aussi des pommes & des citrouilles bouillies avec un verre de vinaigre. Il faut se garder de lui donner du foin, mais lui faire avaler d'heure en heure du lait tiede & aigre. Il faut aussi faire avaler à l'animal, de trois en trois heures, une demi-once de poudre composée avec le nitre, le tartre blanc, de chacun demi-livre ; crême de tartre deux onces, & camphre une once. Entre chaque prise de poudre, on donnera à l'animal un breuvage composé de boisson tiede, & de deux cuillerées d'un mélange fait sur le feu avec six livres de vinaigre de vin, autant de miel cru, demi-livre de nitre, & demi-once d'huile de vitriol. On ne négligera pas de frotter plusieurs fois le jour la bouche, la langue, les gencives des bêtes malades avec un mélange de vinaigre, d'eau-de-vie, d'huile de lin, parties égales de chaque, & y joindre un peu de nitre : on ne doit quitter l'usage de ce remede que peu-à-peu, à mesure que l'animal se rétablit. M. *Clerc* ordonne encore de frotter deux fois le jour les bêtes malades avec une étrille. Il recommande aussi l'usage d'un cautere au fanon : on le fait avec une grosse aiguille d'acier enfilée d'un séton ou corde faite avec huit ligneuls très-poissés & non retors. On doit changer souvent la litiere & l'éloigner du village ; aérer l'étable du côté de l'Orient ; la parfumer fréquemment avec du fort vinaigre versé sur des briques bien chaudes ; y mettre du fumier de cheval ; y tirer quelques coups de pistolet, & y brûler des baies de genievre & de lauriers concassés. L'on doit proscrire l'usage

de l'ail, de l'eau-de-vie, du soufre, de la thériaque, qui, selon notre Auteur, favorisent & perpétuent la mortalité.

On doit sur-tout empêcher toute communication d'hommes & d'animaux avec la communauté qui est affligée de la contagion. Il faut avoir peu de commerce avec les Bouchers & les Tanneurs; enterrer profondément & dans un lieu éloigné du village, les bêtes mortes; avoir soin de battre la terre de la fosse. Les personnes qui auront soigné ces bêtes malades, doivent quitter leurs habits s'ils sont de laine, & les exposer à la vapeur du soufre en combustion. Au reste il convient de répéter ici que la contagion n'attaque que les animaux de la même espece; M. *Bourgeois* prétend que les maladies contagieuses des animaux dépendent de trois causes générales, 1°. des vicissitudes de l'air de l'athmosphere; 2°. des exhalaisons putrides & venimeuses, dont il est chargé; 3°. de la mauvaise qualité des nourritures dont ils font usage. Or, comme ces trois causes peuvent varier à l'infini, agir conjointement ou séparément, attaquer différens visceres & causer des altérations sur les liquides, qui different quant à leur nature & à leur degré: il n'y a point de remede universel qui puisse être salutaire & efficace dans les différentes maladies contagieuses qui les attaquent; mais M. *Clerc* n'a voulu probablement indiquer ci-dessus que les remedes spécifiques dans l'espece de contagion dont il a été question.

Divers avantages que l'on retire du Bœuf & de la Vache.

On a publié il y a quelques années un nouveau remede pour la guérison des maladies de poitrine; c'étoit le séjour dans l'étable des vaches. Ce remede a eu quelques succès; tous les phthisiques à *face hippocratique* n'en ont pas toujours été guéris.

Outre les avantages que l'homme retire de ces animaux domestiques pendant leur vie, ils lui sont encore d'une très-grande utilité après leur mort: on en mange la chair bouillie, rôtie & en ragoût. En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suisse & dans le Nord, on sale & on fume des quantités immenses de chair

de bœuf, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce : pour cela on commence par le dépecer en gros morceaux, qu'on saupoudre de sel blanc; on le laisse dans le sel pendant deux ou trois jours, puis on le met en presse entre deux planches; on le suspend ensuite dans une cheminée, assez loin de la flamme, pour que la graisse n'en soit pas fondue, & l'on fait dessous un feu qui donne beaucoup de fumée : pour cet effet, on préfere le bois vert de genévrier, qui donne au bœuf fumé une saveur aromatique: on le prépare mieux à Hambourg & dans le Duché de Gueldres que par-tout ailleurs. Quand il est fumé on le coupe en tranches fort minces, & on le mange cru ou cuit, sur des beurrées, &c. Il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs. La peau du bœuf, & même celle du veau, servent, comme l'on sait, à une infinité d'usages : *voyez* aux mots PEAU & POIL. La graisse est aussi une matiere utile: on la mêle avec le suif du mouton. Le fumier du bœuf est le meilleur engrais pour les terres seches & légeres. La corne, dont est armée la tête de cet animal, est vraisemblablement le premier vaisseau dans lequel on ait bu, le premier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la premiere matiere transparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, & que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour faire des boîtes, des peignes & mille autres ouvrages. On fait une colle forte, *tauraucolla*, avec les nerfs, les cartilages, les rognures de peau & les pieds de bœuf, qu'on fait macérer, bouillir & dissoudre dans de l'eau sur le feu, jusqu'à ce que le tout devienne liquide : on jette ce mucilage animal & épaissi sur des pierres plates ou dans des moules; & étant congelé, on le coupe par morceaux, & on lui donne la forme que l'on veut. Cette colle, qui est la véritable *taurocolle* ou *xilocolle*, est claire, nette, transparente, de couleur rouge-brun, & ne sent point mauvais; elle sert aux Menuisiers pour coller & joindre leur bois, pour les ornemens de carton pour les chapeaux, &c. on la tire de Hollande ou d'Angleterre, car celle que l'on fait à Paris est bien inférieure, elle est obscure & sent mauvais. La colle

forte que l'on fabrique en Flandres est encore plus pure, plus transparente que celle d'Angleterre : elle se fait avec plus de choix & de propreté : on l'emploie dans les grosses peintures en détrempe. M. *Tenon*, de l'Acad. Royale des Scienc. de Par. a présenté en 1766, à cette savante Compagnie les premiers essais d'une toile animale faite au moyen des tendons du bœuf. Cette espece de toile est grossiere à la vérité, mais d'une force & d'une élasticité singulieres : il est probable que les fibres tendineuses de plusieurs autres animaux ont la même propriété.

Le lait de vache est un des meilleurs alimens que l'on connoisse : il est vrai qu'il ne convient pas également à tous les tempéramens. En général ce lait est une nourriture médicamenteuse, très-excellente, & qui convient dans toutes les maladies où il s'agit d'adoucir l'âcreté du sang. Le lait employé extérieurement est un puissant anodin ; il calme les douleurs aiguës qui accompagnent les tumeurs inflammatoires & les conduit à la suppuration. C'est dans cette vue, dit M. *Bourgeois*, qu'on fait usage des cataplasmes de mie de pain ou de riz, avec le lait de vache, qu'on applique sur ces sortes de tumeurs & sur les panaris.

Tout le monde sait que la sérosité que l'on retire du lait, ou qui s'en sépare naturellement, est le *petit lait*, qui est si propre à rafraîchir & à calmer l'effervescence du sang : on lui associe quelquefois les sucs de diverses plantes, suivant le genre des maladies, comme les anti scorbutiques ou l'infusion de fumeterre, pour purifier le sang. Le petit-lait ne peut jamais être nuisible, lorsqu'il passe bien dans les premieres voies : il convient dans presque toutes les maladies chroniques qui proviennent d'obstructions produites par l'épaississement du sang ou de la lymphe : il est aussi très-efficace dans toutes les maladies des reins & de la vessie, & dans toutes celles qui ont pour cause la trop grande abondance, & la dépravation de la bile. On retire du petit-lait par cristallisation une espece de *sel*, qu'on nomme *sucre de lait*, à cause de sa douceur : on en fait usage dans tous les cas où le petit-lait convient ; mais il a moins de vertus que le petit-lait. Quelques Médecins ont beaucoup célébré les vertus de ce *sucre de*

lait, pour toutes les maladies qui avoient pour cause un acide âcre & corrosif répandu dans les humeurs. Il paroît qu'il y a beaucoup de sucre dans ce sel.

Le beurre que l'on retire du lait en le battant, est propre, lorsqu'il est bien frais, à tempérer toutes sortes d'acrimonies, à raison de sa substance graisseuse & huileuse. *Voyez l'article* LAIT.

Le fiel de bœuf est préféré au fiel des autres animaux, comme plus âcre, plus volatil & plus pénétrant: on l'emploie dans les lavemens laxatifs pour y servir d'aiguillon, lorsque le ventre est dur & constipé. La teinture de ce fiel est aussi un cosmétique très-estimé: on la tire du fiel desséché peu-à-peu au soleil, & infusé ensuite dans l'esprit de vin. On sait que les Teinturiers se servent du fiel de bœuf pour nettoyer les étoffes avant que de les teindre, & que les Dégraisseurs l'emploient pour emporter les taches de dessus les habits. Les Peintres en font aussi usage pour relever leurs couleurs & pour nettoyer leurs tableaux. La pierre de fiel de bœuf est encore utile en peinture. *Voy.* PIERRE DE FIEL.

La fiente de bœuf a une vertu discussive & anodine; qui la rend très-propre à appaiser les inflammations, sur-tout dans la goutte: on en tire par sublimation le *zibethum occidentale*. C'est sans fondement que les Anciens avoient dit que le sang de taureau étoit un poison: on a reconnu au contraire qu'il est utile dans la dyssenterie, les crachemens de sang & dans les potions vulnéraires astringentes. Dans les sucreries, on s'en sert pour purifier le sucre: on l'emploie aussi dans la préparation du bleu de Prusse. Quant à l'extérieur, il a les propriétés communes au sang des animaux: on s'en sert en liniment, lorsqu'il est question d'amollir & de discuter les tumeurs, d'effacer les taches de la peau, & de dissiper les verrues. Mais son usage principal est lorsque quelque membre est foible & atrophié: on fait alors plonger la partie affligée dans la gorge du taureau ou d'un bœuf nouvellement tué; ce qui la ranime, la rend plus souple & plus propre au mouvement.

L'usage de l'urine de vache en Médecine n'est pas nouveau: on lui a donné le nom d'*eau de mille-fleurs*, pour

ôter l'idée sale & dégoûtante que fait naître le nom d'*urine*. Cette urine est purgative, & évacue les sérosités sans tranchées.

La baudruche, dont les Batteurs d'or font usage pour interposer entre les lames ou feuilles du métal qu'ils amincissent à coups de marteau, n'est que la pellicule d'un boyau de bœuf apprêtée. Aujourd'hui des personnes font usage de la peau mince qui a été destinée par la Nature à contenir l'urine de cet animal, c'est la *vessie* : on en prend un morceau lavé desséché, on le ramollit un peu & on le met entre les deux semelles de soulier; par ce moyen l'humidité ne perce point au travers de la seconde semelle dans le soulier. Enfin, combien d'ouvrages semblables à ceux de l'ivoire ne fait-on pas avec les os de bœufs ! *Voyez à l'article* Os.

TAUREAU-ÉLÉPHANT ou TAUR-ÉLÉPHANT. C'est, dit *Ludolphe*, un animal du double plus grand que nos taureaux : on en a amené un d'Afrique à Constantinople. Le taur-éléphant a la figure du taureau; mais, par la peau, par la couleur & la grandeur, il a un certain rapport avec l'éléphant : c'est ce que *Bernier* confirme; il dit même qu'il a vu une des cornes du taur-éléphant chez le Grand Mogol. Cependant M. *de Buffon* croit, avec beaucoup de vraisemblance, que ce n'est qu'un fort bœuf d'Ethiopie.

TAUREAU DE MER. Poisson qui se trouve à la côte d'Yvoire : on le nomme aussi *poisson cornu*. Quelques Naturalistes soupçonnent que si cet animal existe véritablement, comme l'attestent divers Voyageurs, ce peut être ou le *lamentin* ou l'*hippopotame*, ou le *narhwal*.

TAUREAU VOLANT. On donne ce nom aux gros cerfs volans, sur-tout à l'espece qui se trouve dans le Brésil : *voyez* CERF VOLANT. Quelques Naturalistes disent que le vrai taureau volant est la grosse espece de scarabée, dont les élytres sont d'un vert jaunâtre & qui est appelée improprement *mouche taureau* ou *mouche cornue* : voyez ce dernier mot. M. *le Beau*, docteur en Médecine, a apporté de la Louisiane, une espece de scarabée qui paroît appartenir à la mouche taureau : il a plus de deux pouces de long, & environ un pouce

de large. M. le Docteur *Mauduit*, qui en a donné la description dans le *Journal de Physique & d'Hist. Nat.* mois de Novembre 1774, le désigne ainsi : *scarabæus Americæ meridionalis viridescens nigro maculatus nasicornis, tauri-volantis congener.*

TAUTE. A Marseille l'on donne ce nom au *calmar* & à la seche. *Voyez ces mots.*

TAYBAYBA. Petit arbrisseau qui croît dans l'île de Ténérife : on en exprime un jus laiteux qui s'épaissit en peu de momens, & qui forme une excellente glu. *Hist. génér. des Voyages, T. II.*

TAYOVE. C'est le chou Caraïbe que l'on cultive à Cayenne ; sa racine est une des meilleures denrées de la Guiane : elle nourrit plus que l'igname ; elle se plante par morceaux, & rapporte, pour ainsi dire, trois fois l'année. Quatre mois après qu'elle a été plantée, on fouille au pied avec précaution, pour ne prendre que les racines formées : on recouvre celles qui ne le sont pas, pour ne les prendre que quatre mois après. Enfin, au bout de l'année on arrache le pied en entier : on en fait de la bouillie ; on la met aussi, au défaut de navets ou d'autres légumes, dans la soupe, à laquelle, dit M. *de Préfontaine*, elle donne un bon goût: *voyez la description de cette plante au mot* CHOU CARAÏBE.

TAYRA ou GALERA. Cet animal qui paroît être une grosse belette ou une espece de petite fouine brune noirâtre du Brésil, est de la grandeur d'un petit lapin : il a l'art de se creuser un terrier ; il a beaucoup de force dans les pieds de devant, qui sont considérablement plus courts que ceux de derriere ; son museau est alongé, un peu pointu & garni d'une moustache : la mâchoire inférieure est plus courte que la supérieure ; il a six dents incisives & deux canines à chaque mâchoire, sans compter les mâchelieres ; sa langue est rude comme celle du chat ; sa tête est oblongue ; ses yeux qui sont aussi un peu oblongs, sont à une égale distance des oreilles & de l'extrémité du museau ; ses oreilles sont plates, assez semblables à celles de l'homme ; ses pieds sont forts & faits pour creuser, les métatarses sont alongés, il y a cinq doigts à tous les pieds ; la queue est longue & droite & va toujours en diminuant ; le corps

est oblong & ressemble beaucoup à celui d'un gros rat; il est couvert de poils bruns, dont les uns sont assez longs, & les autres beaucoup plus courts. On prétend que cet animal se trouve aussi dans la Guiane, & qu'en se frottant contre les arbres, il y laisse une espece d'humeur onctueuse, dont l'odeur approche beaucoup de celle du musc.

TAZARD : *voyez* TASSARD.

TCHA-CHERT : *voyez* LANGRAIEN.

TCHA-HOA. Plante qui fait l'ornement des jardins en Chine : on en distingue quatre sortes, dont les fleurs sont très-agréables. Les tcha-hoa ont du rapport à notre laurier d'Espagne par le bois & par le feuillage : le tronc est gros comme la jambe, le bois est blanchâtre & lissé, les feuilles sont alternes, les fleurs ont la grandeur d'un double louis d'or : elles sont rougeâtres & doubles.

TCHUCHA. C'est le cinabre des Chinois : le plus beau ou le plus pur vient de la ville de Chienteou dans la Province de Houguang. On le vend fort cher : les grosses pieces sont de grand prix; leur couleur ne s'altere pas sensiblement à l'air. *Voyez* CINABRE.

TECHICHI : *voyez à l'article* CHIEN.

TECHNOMORPHITES. Les Naturalistes donnent ce nom aux pierres qui portent l'empreinte de figures techniques, c'est-à-dire, qui ressemblent à des corps faits par l'art. *Voyez l'article* LITOGLYPHITES.

TECOIXIN. *Séba* donne ce nom à deux especes de lézards goîtreux du Mexique, qui sont saxatiles (habitans des rochers), & qui ressemblent par la tête à la salamandre. Le premier a le sac petit, mais le peigne fort dentelé, la langue épaisse, les écailles bleues & comme ondées sur les cuisses, & blanches sur le corps. La seconde espece a une grosse queue, les écailles grises, ombrées de roux, & hérissées d'épines blanchâtres, ainsi que la tête & les cuisses : les pieds de devant ont quatre doigts, & ceux de derriere cinq.

TECUNHANA. Lézard du Brésil, dont le dessus du corps, de la tête & de la queue est orné de bandes de plusieurs couleurs : celle qui va le long du dos est blanche, & tiquetée de points bruns; les autres bandes

sont bleues, riquetées de noir, & barrées de raies jaunes ; la tête est d'un bleu clair, marquetée de taches noires ; les cuisses, les pieds & les doigts sont d'un bleu pâle, tachetés de blanc ; sa queue est cerclée d'un grand nombre d'anneaux d'un brun foncé. *Séba, Thes. 1, Tab. 91, n. 4.*

TEGUIXIN : *voyez à la suite du mot* TEJUGUACU.

TEGUMENT, *tegumen.* Nom donné à la peau, à l'épiderme, au corps réticulaire, à la graisse : en un mot, aux parties qui recouvrent le corps de tous les animaux dont les os sont à l'intérieur : *voyez ce que nous en avons dit aux articles* PEAU, GRAISSE & NEGRE.

TEIGNE, *tinea.* L'histoire des teignes nous présente des faits fort curieux, & il est d'autant plus intéressant de connoître ces sortes d'insectes, qu'il y en a des especes qui font un grand dégât dans nos meubles & dans nos pelleteries ; c'est pourquoi nous détaillerons aussi la maniere de les distinguer, de s'en garantir & de les détruire : en un mot, nous donnerons une idée de leur origine, de leurs métamorphoses, de leur travail, de leurs dégâts, de leur habitation, de leur nourriture & de leur industrie, d'après ce qu'en a dit M. *de Réaumur.*

Quelque communes que soient les teignes, il y a peu de gens qui les connoissent, parce que ces insectes vivent à couvert : ce sont des ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils nuisent sans être apperçus. Ces teignes sont des especes de chenilles qui, ayant une peau rase, tendre & délicate, ont besoin de se faire des habits en forme de fourreau pour se couvrir, & elles le font en effet. Les unes ont l'industrie de se faire des fourreaux qu'elles transportent par-tout avec elles, & celles-là sont les *véritables teignes.* D'autres se font des fourreaux plus ou moins longs, qu'elles ne transportent point avec elles : ils sont ordinairement fixés sur le corps, dont elles se nourrissent, & quelquefois ils leur servent de galeries où elles marchent à couvert. M. *de Réaumur* appelle ces dernieres *fausses teignes.*

La plûpart des teignes sont de véritables chenilles qui se changent en papillons ; car il y a aussi certaines especes de teignes, ou fausses teignes, qui sont des vers, dont les uns se changent en mouches, & les autres en

ſcarabées, tels que les charanſons ; mais on diſtingue les vers, (diſons les larves,) d'où doivent naître des mouches, parce qu'ils n'ont point de pattes ; ceux d'où doivent naître des charanſons, parce qu'ils n'ont que ſix pattes écailleuſes : au lieu que ceux d'où doivent ſortir des papillons en ont quatorze. Et pour ne pas confondre ſous une même dénomination générique des inſectes de genres ſi différens, qui n'ont de commun qu'un rapport encore aſſez imparfait, entre leurs larves, il convient, dit M. *Deleuze*, de reſtreindre le nom de *teignes* à ceux de ces inſectes qui deviennent des phalenes à antennes en filets.

Parmi les véritables teignes, il y en a qui ſe tiennent ſur des matieres très-différentes de celles que d'autres teignes emploient au même uſage. Les teignes les plus connues, & les ſeules preſque qui le ſoient, ſont celles que décelent les déſordres qu'elles font dans les meubles, les habits & les fourrures : on peut nommer ces teignes *teignes domeſtiques*.

Teignes domeſtiques qui ſe font des habits, de la laine & du poil de nos pelleteries.

Ces teignes ſont de véritables chenilles, mais qui ſont très-petites. Leur tête, leurs ſerres, leurs ſix jambes, ſituées proche de la tête, & une partie de leur premier anneau eſt tout ce qu'elles ont d'écailleux.

Leur premier ſoin, dès qu'elles ſont nées, eſt de ſe vêtir : elles ne peuvent ſouffrir d'être nues ; elles s'établiſſent ſur une étoffe de laine, ou ſur une pelleterie ; elles filent autour d'elles-mêmes un petit tuyau ſoyeux, renflé par le milieu comme un fuſeau ; enſuite elles arrachent avec leurs ſerres les poils de l'étoffe, & elles les collent ſur cette gaze de ſoie, avec une gomme ſoyeuſe qu'elles tirent de leur corps. Leur habit ſe trouve avoir la forme d'un fourreau ouvert par les deux bouts ; ſon tiſſu eſt de laine, tantôt bleue, tantôt verte, tantôt rouge, &c. ſelon la couleur de l'étoffe que l'inſecte a dépouillée : quelquefois ces couleurs ſont mêlées ſur leurs fourreaux, quelquefois rapportées par bandes, lorſque l'étoffe mangée eſt compoſée de pluſieurs couleurs combinées.

A mesure que la teigne prend de l'accroissement, son fourreau devient trop court & trop étroit; aussi l'insecte travaille-t-il à l'alonger & à l'élargir : il fait sortir sa tête par un des bouts ouverts, arrache les poils de laine qui sont le plus à son gré, & les colle à son fourreau : il se retourne ensuite dans ce fourreau, & il l'alonge de même par le bout opposé ; veut-il l'élargir, il le coupe dans sa longueur, & y rajoute une piece de la couleur de l'étoffe sur laquelle on a transporté la teigne ; & si on la transporte d'une étoffe sur une autre d'une autre couleur, lorsqu'elle est prête à élargir son habit, on a le plaisir de lui voir faire un habit d'arlequin.

La teigne n'a que sa mâchoire pour tout instrument, tant pour fabriquer son étoffe, que pour la tailler, la fendre & la coudre : cet instrument consiste en deux dents écailleuses qui lui servent à faire la trame & garnir le tissu : ce sont ses ciseaux & sa navette. Il paroit que les teignes, pour construire leurs habits, préferent de certaines couleurs à d'autres, apparemment parce que les matieres dont les couleurs sont composées peuvent être plus ou moins agréables à leur goût.

Les laines de nos étoffes ne leur fournissent pas seulement de quoi se vêtir ; elles leur servent aussi de nourriture, & ces insectes digerent ; en sorte que les couleurs de l'étoffe se trouvent dans leurs excrémens, & même si bien conservées, que l'on peut les en retirer très-facilement. En ramassant ces excrémens tels que les teignes les rendent, & en les délayant dans un peu d'eau, on peut en faire de ces laques ou pâtes dont les Peintres en miniature se servent dans leurs ouvrages.

Lorsque la teigne est parvenue à son parfait accroissement, elle abandonne ordinairement les étoffes sur lesquelles elle a vécu & pris sa pâture, & va s'établir, attacher son fourreau dans les angles des murs, & même au plafond de nos appartemens, c'est-là qu'elle étale à nos yeux les trophées de son industrie & de son brigandage, nous parlons de son fourreau ; elle s'y change en chrysalide, & reste sous cette forme environ trois semaines, après lesquelles elle sort sous

la forme de papillon nocturne ou phalene. Depuis le milieu du printems, jusques vers le milieu de l'été, & sur-tout le soir, on voit voler dans les appartemens ces petits papillons, d'un blanc un peu gris, mais argenté : ils cherchent à s'unir & à pondre ensuite sur nos meubles : l'éclat de la lumiere les attire, & ils viennent s'y brûler.

Les procédés de ces insectes pour la conservation de leur espece, ne differe des procédés ordinaires que dans la durée de leur union, pour laquelle il faut assez communément une nuit entiere. Les œufs qu'ils déposent sont extrêmement petits : les petites teignes en éclosent environ trois semaines après, & trouvent à leur tour, en naissant sur nos meubles, la nourriture & le logement.

Les teignes font un bien plus grand ravage sur les pelleteries, que sur les étoffes : elles y trouvent beaucoup plus de facilité ; elles coupent le poil à fleur de peau. Le crin du cheval n'est point, par sa dureté, à l'abri de leurs dents : on n'a que trop d'exemples de teignes qui s'établissent dans le crin dont les fauteuils sont rembourés, & qu'elles hachent & mettent en pieces. On sait encore que les teignes domestiques attaquent aussi les plumes des oiseaux empaillés, & en emploient les débris, comme elles font ceux des laines & des pelleteries à la construction de leurs fourreaux. En général les teignes sont un fléau dans les cabinets où l'on conserve des oiseaux.

Ces insectes préferent communément l'obscurité au grand jour ; c'est à la faveur des ténebres qu'ils exercent leur brigandage, qu'ils pillent & fourragent tout à leur aise : ils se repaissent dans les garderobes : ils se tiennent plus souvent sur le dos de nos fauteuils, que sur le devant ; c'est ce qui a fait abandonner l'usage de la serge pour faire ces dos : ainsi les fauteuils sont bien plutôt à l'abri des teignes, en restant sans être couverts, que lorsqu'on les enveloppe.

Le moyen de faire périr les teignes, est d'empoisonner l'air qu'elles respirent ; pour cet effet on prend une cuillerée d'huile essentielle de térébenthine, on y ajoute le double d'esprit-de-vin, & on frotte de cette

liqueur avec une brosse les meubles & les tapisseries que l'on veut garantir. Cette vapeur, en tuant les jeunes teignes, extermine en même temps les puces & les punaises, soit qu'elles soient déjà nées, soit qu'elles soient encore dans les œufs : car cette odeur agit aussi puissamment sur les œufs, que sur les insectes mêmes. On peut mettre dans les armoires des feuilles imbibées de cette même huile : on doit faire cette opération en Avril & au milieu de l'été. Cette huile essentielle, bien loin de gâter les meubles, est d'usage pour enlever de dessus les étoffes les taches de graisse, de cambouis, & de toute autre sorte d'huiles. On propose encore un autre procédé pour garantir les étoffes de laine, du ravage des teignes ; il consiste à enduire légérement les étoffes de laine, ou les laines avec la même essence avant de les mettre à la teinture ; & par ce moyen simple on garantit les étoffes & les laines pour toujours du dégât de ces insectes. Ce même procédé, dit M. *Bourgeois*, ne pourroit-il pas être mis en usage, avec le même succès pour les pelleteries ? il n'y auroit qu'à enduire les peaux, en les préparant, avec la même huile essentielle de térébenthine.

Le mercure & le soufre produisent le même effet, mais le premier est dangereux pour notre santé, & le second est fatal aux couleurs : l'odeur de la fumée de tabac fait aussi périr les teignes ; mais il faut faire durer cette fumée pendant vingt-quatre heures, & elle est plusieurs jours à se dissiper : celle de la térébenthine au contraire, se dissipe en très-peu de temps.

Les toisons des moutons ne sont point attaquées des teignes sur l'animal, parce qu'elles sont enduites d'une graisse, dont l'odeur déplaît aux teignes. Une tapisserie ou une pelleterie qu'on frotteroit avec cet antidote, se trouveroit par-là assez bien défendue contre les teignes qui voudroient en approcher, mais celles qui y seroient ne lâcheroient peut-être pas prise.

Une observation importante, c'est que les teignes s'attachent de préférence aux étoffes dont le tissu est le plus lâche. Plus la laine des étoffes est torse & plus le tissu est serré, moins elles sont recherchées par ces animaux, parce qu'ils ont plus de peine à en arracher

les poils. On voit d'anciennes tapisseries qui se sont conservées bien entieres, parce que leur fabrique a ces deux avantages, que leur laine est bien torse, & que leur tissu est bien serré : au lieu qu'on en voit de nouvelles qui sont entiérement mangées, parce qu'elles n'ont pas ces qualités. C'est par cette raison que les tapisseries d'Auvergne sont bien plus sujettes à être mangées des vers, que les tapisseries de Flandres ; c'est aussi ce qui nous fait abandonner le plus qu'il est possible les meubles de cadis & de serge.

Le travail des *teignes des laines*, & celui des *teignes des pelleteries*, ne differe aucunement : elles se font des fourreaux de même forme, & les construisent de la même maniere ; ces fourreaux ne different que par la qualité des matieres dont ils sont faits. Ceux des teignes des fourrures, sont des especes de feutres : ils approchent de la qualité des étoffes de nos chapeaux, au lieu que ceux des autres approchent plus de la qualité de nos draps. Le travail des teignes des pelleteries n'est pas facile à voir, parce qu'elles s'attachent immédiatement contre la surface des peaux, & qu'elles y sont entiérement couvertes par les poils qui s'en élevent : elles y font bien d'autres dégâts, & plus prompts que ceux que les autres font dans les étoffes de laine ; celles-ci ne détachent des laines des étoffes, que ce qu'il leur en faut pour se nourrir & se vêtir, & leur travail est difficile, aulieu que celui des teignes des pelleteries ne l'est pas. L'insecte coupe çà & là les poils à fleur de peau, & il semble qu'il prenne plaisir à cette manœuvre : il les coupe & les arrache si bien, qu'il n'en reste aucun brin sur la peau, ainsi qu'on le voit dans les Cabinets des Curieux où il y a des animaux à poil empaillés.

Teignes champêtres.

La classe des insectes qui se construisent des habits est très-nombreuse en especes différentes : la forme, la matiere de leurs vêtemens, & l'art avec lequel il les construisent, varient pareillement. Si ces insectes étoient d'une grandeur propre à frapper nos yeux, les hommes seroient bien étonnés de voir percher sur nos arbres &

paître dans nos campagnes des insectes qui paroissent avoir la forme de poissons, de fagots, de crosses, & d'autres figures singulieres. Nous parlerons seulement des especes les plus propres à piquer la curiosité.

Les teignes champêtres passent leur vie dans les bois, dans les champs, dans les jardins: elles se tiennent sur les feuilles des arbres & des plantes, & s'en nourrissent. Ce sont des animaux sédentaires, qui marchent très-rarement, & qui ne quittent leurs fourreaux que pour en changer, lorsque le besoin l'exige absolument. Ces fourreaux sont couverts de feuilles seches, & ils en sont fabriqués, ce qui fait qu'on les confond souvent avec tous ces petits fragmens de feuilles que le vent disperse, & qui s'arrêtent indifféremment sur tous les corps qu'ils rencontrent. Ces teignes se fixent presque toujours sur le revers des feuilles.

Leurs fourreaux sont, comme ceux des teignes domestiques, des especes de tuyaux, mais bien autrement travaillés, & avec bien d'autres précautions. Les teignes que l'on trouve sur différentes especes d'arbres, sur-tout sur les plus grands, comme les chênes, les ormes, les hêtres, &c. different aussi, tant en especes, que dans la forme qu'elles donnent à leurs fourreaux; mais ce qu'elles ont de commun, c'est d'être de véritables chenilles. Les teignes qui habitent les ormes, sont celles dont les fourreaux sont les mieux façonnés. La forme de ces fourreaux présente à la premiere vue celle d'un poisson: ce qui aide le mieux à tromper l'œil, c'est qu'outre cette forme, on y voit une queue plate & large, & des dentelures sur le dos, qui imitent cette arête que l'on appelle *pinne*, dont le dos de certains poissons, tels que la perche, est hérissé.

Lorsqu'une teigne naissante veut faire son premier habit, elle se fixe sur une feuille dont elle perce simplement l'épiderme: elle se glisse entre les deux membranes qui composent la feuille, & se fait place en mangeant la pulpe ou le parenchyme de la feuille; elle coupe alors ces membranes, & les réunit avec des fils de soie: cette espece de pinne ou arête qu'on y remarque est formée par les dentelures de la feuille, &

cette figure de queue de poisson dépend de ce que l'insecte laisse plus de largeur à la partie postérieure.

L'insecte ainsi vêtu se transporte ailleurs pour percer de nouveau une feuille & se couler de même entre deux membranes, mais ce n'est plus dans le dessein de se retirer, c'est seulement pour y vivre caché. Ces membranes sont si minces & si transparentes, que l'on voit l'insecte comme entre deux verres. On le voit s'avancer à mesure pour manger, traîner avec lui son fourreau. Si l'on veut se procurer le plaisir de voir un de ces insectes se tailler un habit, il ne faut que lui arracher son fourreau & le mettre à nud, on le verra presque aussi-tôt se mettre à l'ouvrage; mais la construction de cet habit est pour cet insecte une affaire de douze heures.

La teigne champêtre n'ayant point l'art d'élargir & d'alonger son habit comme les teignes domestiques, est obligée de se faire un habit neuf toutes les fois que le sien devient trop étroit; mais elle n'en a que trois à faire dans tout le cours de sa vie.

Les teignes, comme toutes les chenilles, se changent en chrysalides sans sortir de leurs fourreaux, puis en papillons, qui sont si petits qu'on a besoin de la loupe pour les voir en détail.

Il y a d'autres insectes que les teignes qui se nourrissent du parenchyme des feuilles, & qui travaillent dans leur épaisseur: tels sont ceux qu'on nomme *vers mineurs;* voyez ce mot. On ne sauroit confondre les endroits d'où ceux-ci tirent le parenchyme avec ceux d'où il a été tiré par les teignes; car les endroits sucés & desséchés par les teignes, ont toujours une de leurs membranes percée par un trou de grandeur sensible, qu'on ne voit point à ceux qui l'ont été par les vers mineurs.

Teignes à falbalas.

C'est une espece de teigne qui perce les feuilles de la plante nommée *astragale*, pour vivre de la pulpe qu'elle en tire. Le fond de sa robe est comme celui des autres teignes, une étoffe de pure soie, qu'elle file elle-même, mais la garniture est faite de membranes de

l'astragale

l'astragale appliquées sur l'étoffe en maniere de falbalas ondoyans. L'habit entier, lorsqu'il est complet, représente la forme d'un cornet recourbé, très-évasé par un bout & pointu par l'autre. Ces falbalas sont d'un blanc sale: on ne voit dans tout le fourreau que trois rangs de cette espece d'ornement, qui se surpassent chacun en diametre, parce que la teigne n'alonge son habit que trois fois dans sa vie; c'est aussi ce qui lui donne la forme d'un cornet.

Teignes ligni-perdes.

Il y a un autre genre de teignes, dont parlent *Aristote* & *Pline*, & que les Latins ont nommés *ligni-perdæ*. Ce nom leur a été donné parce qu'on croyoit qu'elles gâtoient & corrompoient le bois. Mais elles ne font que se servir de celui qui se perd pour en couvrir leurs habits; encore la plupart des especes de ce genre se couvrent-elles plus volontiers de brins d'herbes & de petits morceaux de feuilles que de bois. Les unes recouvrent leurs fourreaux de soie de petits morceaux de *gramen*, qu'elles coupent avec régularité & les arrangent comme des tuiles sur un toit. D'autres especes y font moins de façon, & se servent des premieres feuilles qu'elles rencontrent. C'est toujours sur le revers des feuilles que l'on trouve ces insectes suspendus: on en rencontre sur-tout très-souvent sur les charmilles.

Une autre espece de teigne choisit les tiges du *gramen*, qu'elle préfere à toute autre plante, parce que ce sont de petits tuyaux creux & légers: elle en couvre son habit de soie. De ces bâtons les uns sont longs, les autres sont courts; & l'insecte ainsi ajusté, a vraiment l'air d'un petit fagot ambulant. Toutes ces teignes se changent en petits papillons.

Teignes aquatiques.

Ces teignes sont aussi du genre des *ligni-perdes*; ce sont de vraies chenilles: elles habitent dans les eaux où elles se construisent un fourreau, dont l'intérieur est à l'ordinaire lisse, poli & soyeux. Ensuite les unes recouvrent leurs fourreaux de fragmens de feuilles ou

de bois & de brins d'herbes, d'autres les recouvrent de petites coquilles de moules, principalement de plan-orbis & de buccins fluviatiles, & les ajuſtent ſur elles comme elles les trouvent; auſſi voit-on beaucoup de ces petites garnitures qui ſont vivantes.

Une autre ſorte de teigne aquatique rapporte ſur ſon fourreau des grains de ſable. Les teignes chargées de cette matiere peſante, ſeroient obligées de ramper au fond de l'eau & ne pourroient s'élever à ſa ſurface, ſi elles n'avoient l'induſtrie de ſe procurer des contre-poids. L'inſecte colle donc ſur ſon fourreau de petits morceaux de bois léger ou de plantes, juſqu'à ce qu'il ait trouvé l'équilibre exact, qui lui permette de monter & de deſcendre dans l'eau avec facilité. On en rencontre aſſez ſouvent qui ſe contentent de deux grandes pieces de bois, qu'elles ajuſtent aux deux côtés de leur fourreau, comme les apprentis nageurs s'attachent des calebaſſes ſous les bras. Rien de plus ſingulier que cet affublement, on diroit que ce ſont autant de petits fagots ambulans : on eſt tout étonné de voir dans le courant d'une petite riviere ces morceaux remonter contre le fil de l'eau.

Ce dernier genre de teignes aquatiques n'eſt point de la claſſe des chenilles; ce ſont des vers à ſix pieds: ces vers ont deux crochets à leur extrémité poſtérieure, par le moyen deſquels ils retiennent leur fourreau & empêchent qu'il ne s'échappe lorſqu'ils en font ſortir toute la partie antérieure de leur corps pour nager & chercher leur nourriture qui conſiſte en petites feuilles de plantes. Lorſque l'inſecte ſera changé en nymphe, il ne pourra fuir la pourſuite d'un nombre prodigieux d'ennemis voraces, dont les eaux fourmillent, entre autres les vers aſſaſſins; mais il prévient ce danger d'une maniere fort ingénieuſe. Des grillages faits de gros fils de ſoie & placés à chaque bout du fourreau, interdiſent toute entrée aux inſectes & laiſſent un libre paſſage à l'eau qui lui eſt auſſi néceſſaire dans cet état de nymphe. De cette nymphe ſort un individu qui devient habitant de l'air; c'eſt une mouche du genre des *mouches papilionacées*, ainſi nommées, parce que leurs ailes ont quelque apparence de celles des papil-

lons, sans en être : elles manquent de ces poussieres ou plutôt de ces écailles farineuses qui caractérisent les ailes des papillons. En un mot, c'est une *phryganè*, dit M. *Deleuze* ; voyez Phryganè.

Teignes de murailles.

Cette espece de teigne de la classe des chenilles terrestres, se fait un habit garni du sable qu'elle tire de nos murs : elle mérite une attention particuliere, tant par rapport à des singularités qui lui sont propres, que pour avoir donné lieu à un Savant du dernier siecle d'avancer comme un fait certain, qu'il y a des insectes qui vivent de pierres, & qui dévorent nos édifices les plus solides. Ces trous que l'on observe dans les pierres, & que ce Savant attribuoit à ces insectes, & dont le peuple nous donne communément la lune pour auteur, sont l'effet d'une forte gelée, lorsqu'elle surprend les pierres dans le temps que leur surface est imbibée de l'eau de la pluie.

Ces chenilles ne se nourrissent véritablement que des mousses & des lichens qui croissent sur les vieux murs : elles se construisent des fourreaux de soie, auxquels elles donnent la forme d'une chausse d'hyppocras ; elles les recouvrent de petits grains de sable qu'elles détachent avec leurs mâchoires : voilà tout le tort qu'elles font à nos murs. La rareté de cet insecte, sa petitesse, la courte durée de sa vie, le peu de poussiere qu'il lui faut pour couvrir un pareil habit, peut faire juger qu'il lui faudroit bien des siecles, & peut-être des centaines de siecles, pour réduire en poudre la valeur d'une pierre de taille. M. *de Réaumur* a trouvé de ces teignes sur le petit mur de la terrasse des Tuileries du côté du manege où sont plantés des jasmins : il a observé, il y a plus de trente-cinq ans, que ce mur est très-peuplé de ces insectes, & il n'a point apperçu qu'ils l'aient aucunement dégradé.

Lorsque ces teignes se préparent à leur métamorphose, elles attachent à demeure la large embouchure de leur fourreau sur la pierre où elles ont vécu : elles s'y changent en nymphe & ensuite en un petit papillon

qui sort par le bout opposé. Le mâle de ce papillon vole, est vif & léger; la femelle est lourde, massive & sans ailes; elle pond des œufs à travers un long canal composé de plusieurs pieces, comme une lunette d'approche; elle a été pourvue apparemment de ce tuyau pour placer ses œufs avantageusement & avec choix.

Teignes qui se font des habits de pure soie, en forme de crosse, & qu'elles recouvrent d'un manteau.

D'autres teignes se font des habits de pure soie. Le tuyau dans lequel les unes sont logées, a un de ses bouts contourné en quelque sorte en crosse; c'est celui qui est occupé par la partie postérieure de l'insecte. Quelques especes recouvrent cette crosse d'une piece de soie, qui peut bien passer pour un manteau ou plutôt pour une capote, n'étant point appliqué contre le fourreau, mais attaché simplement au sommet de la crosse, sur laquelle il pose. La tissure de cette étoffe est très-singuliere. Lorsqu'on la regarde à la loupe ou même avec les yeux seuls, on apperçoit que cette soie forme de petites écailles transparentes & arrangées à-peu-près comme celles des poissons: on observe que tout l'ouvrage est enduit d'un glacé qui le fortifie & lui donne le luisant d'un certain taffetas que nos ouvriers enduisent de gomme. On trouve assez communément ces especes de teignes sur les chênes: on en rencontre aussi sur les cerisiers, sur les charmilles & sur quelques autres arbres.

Lorsque leurs habits deviennent trop étroits, ces teignes les élargissent de la même maniere que s'y prennent les teignes de la laine & des fourrures. Dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, toutes ces teignes se transforment en de petits papillons blancs.

Teignes du coton.

C'est une espece de teigne qui appartient à la classe des vers qui se transforment en mouches à deux ailes. Ces vers ressemblent assez à ceux de la viande: ils ne sont pas pourvus des organes propres à faire de la soie, & ils ne sont pas en état de lier ensemble des brins

ou des pieces de certaines matieres, pour s'en façonner les habits ou fourreaux dont ils ont besoin. Ces teignes se forment donc des fourreaux avec le coton ou duvet qui se trouve attaché aux graines de saule: elles en disposent les poils circulairement comme sont ceux d'un manchon sur lequel on a passé la main pour les coucher. Cet habit est chaud & très-léger: la tête de l'insecte sort par l'ouverture dont le diametre est le plus grand. Le coton dont ces teignes se servent, n'est pour nous d'aucun usage, non plus que celui de beaucoup d'autres plantes, parce que les poils en sont trop courts pour être filés. Ces vers se métamorphosent à la maniere de ceux de la viande: leur propre peau devient une coque, dans laquelle la nymphe se trouve logée, & d'où l'insecte sort sous la forme d'une mouche à deux ailes.

Teignes des lis, de l'orge & de l'avoine.

Les prétendues teignes des lis sont des insectes qui paroissent d'abord revêtus d'une maniere fort hideuse, mais qui deviennent ensuite de très-jolis scarabées. (M. *Deleuze* dit avec raison que ces insectes sont de genre & de classe fort différens des teignes, avec lesquelles la maniere dont ils sont couverts ne leur donne qu'un rapport bien éloigné. M. *Geoffroy* leur a donné le nom de *criocere*. Voy. ce mot). Cette fausse teigne se tient sur les lis, ronge les pétales des fleurs, & n'en laisse quelquefois pas un seul. Sur les feuilles qu'elle a attaquées, on voit de petits tas d'une matiere humide, de la couleur & de la consistance de feuilles un peu macérées & broyées. Lorsqu'on vient à les examiner, on reconnoît qu'ils contiennent les teignes; (ce sont les larves du criocere). La Nature a enseigné à cet insecte une façon singuliere de mettre sa peau tendre à couvert des impressions de l'air extérieur, & de celle des rayons du soleil: elle lui a appris à se couvrir de ses propres excrémens: aussi son anus est-il placé sur le dos à la partie postérieure. Il ne faut que quatorze ou quinze jours à ces fausses teignes pour croître; alors elles ne sont plus couvertes de leurs excrémens: elles descendent dans la

terre aux pieds des lis, se forment une coque recouverte des grains de terre qui les environnent, & se changent en nymphe, d'où sort ensuite un très-joli scarabée.

Les fourreaux de ses ailes & le dessus de son corselet sont d'un beau rouge qui approche du vermillon. Sa tête, ses antennes, qui sont à filets grenés, & les autres parties de son corps, sont d'un noir luisant. Son corselet est cylindrique, & il a quatre articles aux tarses. Quand on le tient & qu'on l'enferme dans la main, il fait entendre un petit cri produit par le frottement des derniers anneaux du ventre contre les fourreaux des ailes; car plus on presse les fourreaux des ailes contre le corps, & plus le cri est fort. Le mâle pour s'accoupler, monte sur sa femelle: leur accouplement dure au moins une heure, ou peut-être plusieurs. La femelle fécondée dépose ses œufs sur les feuilles: ils y adherent par le mucilage dont ils sont enduits: ils sont d'abord rougeâtres, ensuite bruns; & au bout de vingt jours il en sort des vers qu'on voit paroître sur les lis; on doit détruire cette petite famille grouillante, si l'on veut conserver ces fleurs & les plantes.

Il y a sur l'orge & sur l'avoine de fausses teignes qui se nourrissent de leurs feuilles, & qui s'enveloppent de même de leurs excrémens: ce sont aussi des *crioceres*. On reconnoît les tiges sur lesquelles il y a de ces insectes, parce qu'on y remarque des bandes longues & étroites, dirigées dans la longueur de la feuille, qui paroissent seches, & sont de couleur jaunâtre, parce qu'elles ont été rongées par ces insectes. M. *Deleuze* dit qu'on trouve des insectes de ce genre sur diverses plantes. L'asperge en nourrit une fort jolie espece, dont les fourreaux sont marqués d'une croix d'un bleu foncé luisant, sur un fond jaune.

Teignes des chardons, qui se formemt des parasols avec leurs excrémens.

La figure du corps de cette espece de fausse teigne est plus plate que celle des autres. A son extrémité postérieure sont deux especes de fourches, qu'elle éleve plus ou moins, à volonté, sur son dos. C'est sur ces fourches qu'elle fait couler ses excrémens qui sont

une masse de grains noirs, & qui lui forment, étant soutenus de la sorte, une espece de toît ou de parasol, sous lequel l'insecte se trouve à l'abri de la pluie & du soleil. Il subit ses métamorphoses sur les feuilles mêmes des plantes : on le trouve assez fréquemment sur les feuilles de l'artichaut. Lorsqu'il se métamorphose, il quitte, avec sa peau, les fourchons qui lui avoient servi à soutenir sa couverture : il quitte aussi les épines qui tenoient à sa peau ; mais le contour de son corps est hérissé de nouvelles épines. Au bout de douze à quinze jours, il sort un scarabée de l'enveloppe de la chrysalide ou de la nymphe de cette sorte de teigne. Ce scarabée ou insecte coléoptere s'appelle *casside*. Voyez ce mot.

Teignes du Faucon.

On appelle encore *teignes*, des especes de vers qui se mettent ordinairement aux pennes des oiseaux de proie ou de fauconnerie. Les unes rongent les pennes par le bout du tuyau ; les autres les font tomber. Les Fauconniers ont des secrets pour remédier à ces accidens.

Fausses Teignes, ou Teignes fausses.

M. *de Réaumur* donne ce nom particuliérement à des insectes qui, pour se couvrir, se font des fourreaux qu'ils ne transportent point avec eux quand ils marchent. Il y a nombre d'insectes qui se font de ces sortes de fourreaux avec des grains de sable, & avec des fragmens de coquilles ; tels sont des insectes de mer, qui se tiennent, soit sur le sable, soit sur des pierres, soit sur divers coquillages, comme, par exemple, les vers de mer, surnommés *vers à tuyau*. Voyez ce mot.

Il n'est pas aussi facile aux Observateurs de saisir les circonstances qui mettroient à portée de suivre les procédés de ces insectes de mer : il leur a été plus aisé d'examiner quelques especes de fausses teignes, dont nous avons plus à nous plaindre : c'est ce qu'a fait très-exactement M. *de Réaumur*.

Fausse Teigne des blés.

Voyez son article intéressant au mot PAPILLON DE LA FAUSSE TEIGNE DU BLÉ.

Fausse Teigne de la cire.

Voyez son article au mot ABEILLE, *pag.* 29, *T. I.*

Fausses Teignes des cuirs.

Les fausses teignes des cuirs sont des chenilles à seize jambes, & de médiocre grandeur: elles sont de couleur d'ardoise foncée, & quelquefois même d'un beau noir. Comme les fausses teignes de la cire, elles se font un long tuyau, qu'elles attachent contre le corps qu'elles rongent journellement: elles recouvrent ce fourreau soyeux de grains qui ne sont presque que leurs excrémens. Il y a de fausses teignes qui se trouvent dans l'écorce des ormes, & qui sont semblables à celles-ci; de ces fausses teignes vient un phalene de la troisieme classe.

Fausses Teignes du chocolat.

Ces fausses teignes sont de petites chenilles à seize jambes, dont la tête est couleur de marron. Ces insectes choisissent le chocolat pour se nicher: ils donnent la préférence à celui qui est le mieux conditionné, & sur-tout à celui qui est le mieux parfumé. C'est en Septembre que ces fausses teignes se changent en papillons.

TEIGULGHITCH. Nom que les habitans de la Péninsule de Kamtschatka donnent à une espece de rats voyageurs, ou qui changent d'habitation comme les hordes errantes des Tartares. M. *Krakeninicoff* en a donné une description, où l'on lit que quand ces animaux ne trouvent plus rien pour subsister, ils ont l'instinct de s'étrangler en pressant leur cou entre des rameaux fourchus: c'est ainsi qu'ils réussissent à se pendre. Il nous paroît que ces petits quadrupedes sont ceux dont nous avons parlé sous le nom de *léming*; voyez ce mot.

TEINTURIER, *tinctoria arbor.* Grand arbre du Royaume de Jenago en Ethiopie; il porte un fruit semblable à la datte, dont on tire une substance huileuse qui donne une couleur d'un beau jaune; les habitans en teignent leurs chapeaux qui sont tissus de paille & de jonc: ils l'emploient aussi pour assaisonner tous leurs alimens. *Ray, Hist. Plant.*

TEITEI ou TEITET. Oiseau du Brésil, qui est de la grandeur d'une rouge-gorge ou d'un serin de Canarie: son bec est noir, gros & court; son plumage supérieur est d'un noir bleuâtre, très-brillant; le plumage des parties inférieures est d'un beau jaune doré: sa tête est variée. La femelle differe du mâle par des mouchetures vertes, jaunes & grises. On éleve cet oiseau en cage à cause de la beauté de son plumage & de la douceur de son chant. Cet oiseau se trouve aussi à l'île Ste. Catherine, où on l'appelle *guranthé-engera.*

TEJUGUACU. Espece de lézard du Brésil, qu'on soupçonne être une espece de *temapara*, & qui a une certaine ressemblance avec le *senembi:* il en differe cependant par sa couleur noire, tiquetée de blanc vers les extrémités de sa queue; il a comme des aiguillons blancs & dentelés; sa queue est grosse à l'origine; sa langue est fourchue: il se nourrit volontiers d'œufs, mais il souffre patiemment la faim. *Marcgrave* dit qu'au Brésil l'on mange la chair de cet animal. Ce même Auteur rapporte avoir conservé un tejuguacu en vie pendant sept mois sans lui avoir donné aucune nourriture: il dit aussi que si l'on coupe la queue de ce lézard, elle renaît de nouveau.

Séba donne le nom de *tejuguacu* à plusieurs especes de lézards de différens pays, parmi lesquels il compte entre autres le lézard de mer des François, & le teguixin, espece de lézard à qui les Orientaux ont donné le nom de *sauve-garde.* M. *Linnæus*, en parlant du *teguixin*, dit que ce lézard a la queue ronde, plus longue du double que le corps, & composée d'environ deux cents segmens: ses quatre pieds ont chacun cinq doigts; les ongles sont très-aigus & un peu courbés; (l'orteil extérieur du pied de derriere est plus éloigné & plus court que les autres) sa couleur est blanche,

mêlée de bleu, ſur laquelle ſont des bandes d'un brun gris; le dos & les cuiſſes ſont tiquetés de taches blanches ovales.

TEJUNHANA. Lézard d'Amérique, qui eſt de la groſſeur du petit doigt; il a le nez fort pointu, la queue effilée, fort longue & couverte d'écailles carrées très-minces & fort fines; ſa tête eſt couverte d'écailles brunes, celles de la gorge & du ventre ſont carrées, blanches & tiquetées de rouge; ſes flancs & ſes jambes ſont couverts d'une peau membraneuſe comme ſatinée, rayée de brun & de vert, parſemée de taches noires, qui courent ſur toute la longueur du corps. *Ray, Sinopſ. Quadruped.* Ce lézard paroît différer peu de celui appelé *tecunhana* de *Séba* & de *Klein*. Voyez TECUNHANA.

TEK ou THEK. Arbre de la famille des ciſtes: il croît aux Indes Orientales: comme ſon bois eſt fort dur, on l'emploie dans l'Inde à la conſtruction des vaiſſeaux; c'eſt peut-être le même arbre que le teka; *voyez* THECA.

TELLEGIE. Les habitans du Ceylan donnent ce nom à une liqueur douce, très-agréable & fort ſaine, qu'on tire en abondance d'un arbre qu'ils appellent *kétule*, lequel paroît être une eſpece de *cocotier*.

TELLINE, *tellina*. Eſpece de coquillage bivalve du genre des moules, ſuivant M. d'*Argenville*, mais qui ſelon M. *Adanſon*, differe peu des cames: nous en faiſons la ſixieme famille des bivalves.

En général les tellines ont une forme oblongue, elles ſont plus évaſées, plus minces & plus légeres que les moules; leur charniere & le ſommet des valves ſont toujours plus ou moins éloignés du milieu de leur longueur; & elles ont la plupart, dit *Liſter*, à l'extrémité de la partie la plus courte une eſpece de bec qui s'éleve tant ſoit peu: il y en a auſſi dont une extrémité eſt cambrée; telle eſt l'eſpece qu'on appelle *épaulée*. On remarque que les tellines, à la différence des moules, ont deux muſcles qui les attachent à leurs coquilles: on les nomme en Normandie *flions*, & en quelques provinces *tenilles*.

On peut diviſer les *tellines* en trois genres;

1°. Le genre des *tellines* de forme oblongue assez plate, dont les côtés sont inégaux ou plus larges d'un côté que de l'autre, & la charniere ainsi que la tête, en sont placées près du milieu. Ces tellines sont exactement fermées ou tronquées, béantes seulement à l'une des extrémités : telles sont la *langue d'or*, elle est dentée & violette ou jaune en dedans ; c'est la *telline-feuille* de *Rumphius ;* la *griblette* bariolée de violet & de blanc ; la *pince de chirurgien*, elle forme un bec alongé à l'une des extrémités ; la *telline de la Chine* à stries fines, couleur de rose ; la *volselle*, couleur de citron ; la *telline rude*, appelée la *langue de chat ;* la *telline blanche* & chagrinée.

2°. Les *tellines* oblongues, dont les côtés sont égaux en largeur, peu bombées dans toute leur longueur ; la charniere assez éloignée du milieu, béante aux deux extrémités : telles sont la *telline violette*, qui a plusieurs zones blanches tant en dehors qu'en dedans, on l'appelle le *soleil levant* ; la *telline blanche* des Indes ; la *lanterne* ou la *papyracée ;* la *telline unie* & bariolée de fascies blanches & couleur de rose ; les *tellines chevelues* ou revêtues de leur épiderme, de la Méditerranée & de l'Océan ; le *bec de canard* à valves contournées & se joignant uniquement près de la tête ; le reste de leur contour reste toujours béant, la charniere a une dent fort singuliere. Les *tellines* du Canada, des Açores, du grand banc de Terre-Neuve, & celle de Saint-Savinien : on voit cette derniere communément polie dans les Cabinets des Amateurs, & alors elle est d'un beau couleur de rose & argent.

3°. Le genre des *couteliers* ou *manches de couteau*, dont la forme est extrêmement longue, également large & bombée dans toute leur longueur. Ces coquilles sont béantes aux deux bouts, dans l'un desquels est située la charniere : *voyez* COUTELIER. M. *de Réaumur* a expliqué l'allure de ce coquillage dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann. 1710*. On prétend que les tellines parviennent en peu de temps au période de leur grandeur.

TELLINITE. C'est la telline devenue fossile ou même pétrifiée. *Voyez* TELLINE.

TEMAMACAME. *Voyez* MAZAME.

TEMAPARA. Magnifique lézard d'Amérique, dont la queue eſt très-longue : il a la peau d'un gris rouge ; la tête grande, blanchâtre & ſurſemée de grandes écailles noirâtres, mêlées de brun ; les yeux étincelans ; l'intérieur des oreilles eſt rouge ; la mâchoire inférieure, tout le bas-ventre & les jambes ſont d'un cendré clair, ainſi que les écailles de deſſus le corps & de la queue. Séba, *Theſ. Tab. 88*, *n. 4*.

TEMBOUL. *Voyez* BETELE.

TEMOCHOLI. *Voyez à l'article* HOCOS.

TEMPÊTE, *tempeſtas*. C'eſt un mouvement violent des *vents* qui agitent fortement l'eau de la mer : ce nom ſe donne auſſi à un *orage* de pluie, accompagné de *grêle*, de *neige*, d'*éclairs* & de *tonnerre*. Voyez ces mots, & ceux d'OURAGAN, GOUFFRE, NUÉES.

Il y a des endroits dans la mer plus ſujets que d'autres aux tempêtes. Par exemple, vers la partie ſeptentrionale de l'Equateur, entre le quatrieme & le dixieme degrés de latitude, on a toujours, entre les mois d'Avril & de Septembre, des ondées, des éclairs, des ouragans qui ſe ſuccedent fort rapidement les uns aux autres. Les côtes d'Angola ſe reſſentent auſſi ſouvent des tempêtes. Quiconque ſur terre ou ſur mer a reſſenti les déſordres d'une affreuſe tempête, eſt dans le cas de réfléchir ſur ce phénomene de la Nature : il ſemble qu'en un inſtant tous les vents ſortent impétueuſement de leurs cavernes ; le jour ſemble fuir ; des nuages épais dérobent le ciel au Spectateur, qui ſe trouve plongé dans les ténebres : des éclairs enflamment inceſſamment l'air ; alors tout eſt dans l'étonnement, la crainte & le ſilence : le tonnerre qui ſuit ces météores terribles, ſe fait entendre avec fracas à travers les nuages ; la tempête augmente, déracine & briſe les arbres ; fait mugir la mer, & fait de ſes ondes écumantes autant de gouffres où les vaiſſeaux s'engloutiſſent. Mais quand l'orage de pluie approche, les vents ſifflent & forment des tourbillons ; les éclairs tracent alors des ſillons plus larges, & le tonnerre gronde encore avec plus d'éclat : auſſi-tôt une flamme livide ſe déploie ; le nuage s'ouvre & ſe ferme ſans ceſſe, s'étend, ſe cul-

bute, se déchire; la foudre tombe, écrase ou détruit tout ce qui respire; un déluge de grêle bruyante & de pluie chaude en grosses gouttes, se précipite avec fracas: alors les nuages ouverts forment une cataracte qui verse des torrens dans les campagnes, les désole, & fait encore tressaillir ses habitans ou les fait errer en désordre. Après cette grande scene, qui nous imprime une religieuse horreur, la Nature se pare de nouveau de tout son éclat; & le calme se répandant en peu de temps, l'air s'éclaircit, & nous laisse revoir l'azur le plus pur du firmament. *Voyez* CIEL.

TENAGODE, *tenagodus*. M. *Guettard* donne ce nom à un genre de vermiculaire dont l'animal est inconnu. Le tuyau est conique, contourné en spirale plus ou moins parfaite, & qui se distingue par une fente longitudinale, en quoi consiste le caractere essentiel de ce genre de tuyau.

TENAILLE, *piscis forcipinus*. Poisson des Indes orientales, nommé ainsi, parce qu'il a la bouche faite en forme de tenaille: cette partie est dure & recourbée par en haut. *Ruisch* dit qu'on ne pêche ce poisson que près de l'*île des Lions*, voisine d'Amboine. Ce même Auteur dit que la gueule ou mâchoire de la tenaille n'est pas cartilagineuse comme ses nageoires: c'est une boule de chair.

TENDRAC. Espece de hérisson ou de porc-épic de l'île de Madagascar: les Insulaires trouvent sa chair excellente. *Flacourt* dit cependant qu'elle est flasque, longue & mollasse. Nous avons observé à l'article TANREC que cet animal a les mœurs & les habitudes du tanrec, dont il ne paroît différer que par le poil. *Voyez* TANREC.

TENDRE ACAIOU ou TENDRE A CAILLOU. Nom d'un arbre de l'Amérique, ainsi appelé de son extrême dureté: il est haut de vingt-cinq à trente pieds, & même davantage; mais il n'a pas plus de douze à seize pouces de diametre; son écorce est assez unie, blanchâtre, grise & peu adhérente; il a peu de branches & de feuilles, & sa seve se seche bientôt lorsqu'il est abattu. M. *Dujacquellin* nous mande que ses fleurs sont des especes de chatons fort alongés. Sa feuille est den-

telée & étroite. Son bois est très-propre pour bâtir; on en fait des poteaux qu'on met en terre & qui durent soixante & quatre-vingts ans: cet arbre mort sur pied, les outils d'une trempe commune plient ou cassent en le travaillant. Cet arbre vient dans les terrains arides que l'on nomme *fredoches* dans le pays de Saint-Domingue. Il y a une autre espece de tendre à caïou, & qui vient dans les montagnes & les terrains gras. Son écorce tire sur le brun & est raboteuse, même galeuse. Sa feuille & son fruit ressemblent assez à l'autre; mais son bois ne dure pas en terre. On l'appelle *tendre acaïou de montagne.*

TÉNEBRES, *tenebræ.* C'est la privation de la lumiere. Lorsque le soleil n'éclaire plus notre horizon, que la nuit est fort sombre, que l'obscurité est grande, enfin, que nous sommes entiérement privés de clarté; alors on marche dans les ténebres. *Voyez* JOUR & NUIT.

TÉNÉBRION, *tenebrio.* Genre d'insecte coléoptere à antennes filiformes : les deux premieres paires de pattes ont chacune cinq articulations aux tarses; la derniere en a quatre : son corselet est uni & garni d'un rebord. La plupart des ténébrions volent; cependant il y en a, qui manquant d'ailes, ne volent point du tout, mais en récompense ils courent assez vîte. On distingue encore les ténébrions: les uns dont les antennes, à articles globuleux, sont un peu plus grosses vers le bout; les autres dont les antennes à articles longs sont égales par-tout. En général les *ténébrions* sentent assez mauvais : on les trouve communément dans les campagnes & dans les jardins parmi les ordures. Dans l'état de vers ils restent cachés dans la terre & s'y métamorphosent.

TÉNIA. *Voyez* VER SOLITAIRE.

TENJA-TU. *Palmier à coco.*

TENILLES ou FLIONS. *Voyez* TELLINES *& le mot* FLIONS.

TENRAC. *Voyez* TANREC.

TENTELE. Nom que les habitans de l'île de Madagascar donnent au miel, dont leur pays produit plusieurs especes. *Voyez à l'article* ABEILLE.

TEPETOTOLT. *Voyez à l'article* Hocos.

TERCOL ou TERCOU. *Voyez* Torcol.

TÉRÉBENTHINE & TÉREBINTHE. *Voy.* Thérébentine & Thérébinte.

TÉRÉBRATULE ou ANOMIE, *concha anomia.* On donne aussi à cette coquille bivalve les noms de *coq* & *poule*, ou *poulette*, ou *bec de perroquet*, cette coquille qui semble être du genre des huîtres, est ordinairement composée d'écailles unies, dont l'une est plus petite que l'autre; la grande, qui est l'inférieure, a un petit bec crochu & un peu recourbé par-dessus l'autre, comme celui d'un perroquet: ce bec est percé d'un trou plus ou moins rond par où passe un petit nerf qui fixe cette coquille à un autre corps. Telles sont les *térébratules* de mer, que l'on voit aujourd'hui dans les collections de coquilles. La charniere est dans la valve inférieure, composée de deux petits crochets, qui embrassent des sinus correspondans de la valve supérieure; il y a aussi deux petits appendices intérieurs recourbés & fixés vers le haut de celle-ci. Parmi les anomies de mer, tant des Indes que de la Méditerranée, on en distingue dont la robe est de couleur obscure & à stries longitudinales très-fines; d'autres sont lisses, blanches, papyracées.

On trouve beaucoup de *térébratulites*, c'est-à-dire d'anomies fossiles; mais elles sont plus communément striées. Les variétés de ces coquilles fossiles sont très-nombreuses & très-uniformes dans chaque espece. Il y en a, dit M. *Bertrand*, de rondes & de renflées dans le milieu; d'autres sont oblongues, d'autres aplaties, d'autres sillonnées & lisses, ou avec des stries; d'autres sont à lacunes plus ou moins profondes ou redoublées, ou à trois lobes, comme si elles avoient été mutilées; d'autres sont alongées vers le bec, ou fort évasées en forme d'ailes: enfin il s'en trouve dont les stries sont simples ou mêlées de raies plus profondes & plus larges, comme les coquilles tuilées. On en trouve beaucoup de toutes les variétés de forme & de grandeur dans les environs de Caen en Normandie, & dans les Pays-Bas Autrichiens. Quelques-uns soupçonnent que l'hystérolithe est le noyau d'une sorte de

grande térébratule (*ostréopectinite*). Voyez HYSTÉROLITHE.

TÉRÉGAM. Grand figuier du Malabar, dont la racine broyée dans du vinaigre, préparée avec du cacao & prise le matin à jeun, passe pour rafraîchissante. Le térégam est le *tricus Malabarica*, *foliis rigidis*, *fructu rotundo*, *lanuginato flavescente*, *cerasi magnitudine*, de *Commelin*.

TÉRÉNIABIN. C'est la manne de Perse. *Voyez à l'article* MANNE.

TERFEZ. Nom que l'on donne à la truffe d'Afrique: elle est de la grosseur d'une orange; son écorce est blanchâtre. *Lémery* dit qu'elle naît dans les déserts de la Numidie parmi le sable: on la fait cuire sous les cendres, ou bouillir dans l'eau; on en fait de la bouillie avec du lait: elle est saine & fort nourrissante; son goût approche de celui de la chair. *Voyez* TRUFFE.

TERNIER. *Voyez* PIC DE MURAILLE.

TERRA MERITA. *Voyez* TERRE MÉRITE.

TERRE, *terra*. Nous avons déjà fait mention de la terre considérée comme planete, dans l'article du Systême planétaire. Les Astronomes conviennent généralement que le globe de la terre a deux mouvemens: l'un *diurne*, par lequel il tourne autour de son axe, dont la période est de vingt-quatre heures, & qui forme le jour; l'autre annuel, & autour du soleil, se fait dans une orbite elliptique, durant l'espace de trois cents soixante-cinq jours cinq heures quarante-neuf minutes, qui forment l'année. C'est du premier mouvement que suit la différence de la *nuit* & du *jour*; voyez ces mots; & c'est par le dernier qu'on rend raison de la vicissitude des saisons, tels que le printems, l'été, l'automne & l'hiver: *voyez l'article* PLANETE. Maintenant nous considérerons le globe terrestre comme l'un des quatre élémens composé de parties solides & fluides, & comme l'édifice que le Créateur a assigné à l'homme pour le lieu de sa demeure, & comme l'élément qui fournit notre subsistance tant par les végétaux qu'il produit, que par les animaux qu'il nourrit.

On

On divise géographiquement la terre en quatre parties principales; savoir, 1°. l'Asie, 2°. l'Afrique, 3°. l'Europe, 4°. l'Amérique : celle-ci porte aussi le nom de *Nouveau Monde ;* les trois autres sont comprises dans l'ancien Continent.

On distingue dans la terre trois parties principales, 1°. celle qui produit les végétaux, dont les animaux se nourrissent; 2°. la partie du milieu ou intermédiaire qui est remplie par les fossiles, lesquels s'étendent plus loin que le travail des hommes n'a jamais pu pénétrer; 3°. la partie intérieure ou centrale qui nous est inconnue. Il y en a qui divisent aussi le corps du globe terrestre en deux parties : la premiere ou la partie extérieure qu'ils appellent *écorce*, & qui renferme toute l'épaisseur des couches solides; & l'intérieure qu'ils appellent *noyau*, qui est probablement d'une nature différente de la premiere : celle-ci, quoique creusée en canaux, en fentes, paroît composée de différens lits, qu'on suppose être des sédimens. Nous donnerons à la suite de cet article une division synoptique des différentes terres : mais entrons en matiere.

Théorie de la Terre.

Il ne s'agit pas absolument de tout ce que les Physiciens & les Naturalistes ont imaginé de la formation premiere de la terre : ce que j'en dirois d'après leurs idées ou les miennes, laisseroit toute entiere la difficulté du problême : *voyez cependant le mot* Chaos.

Contentons-nous de la considérer en général dans son état présent, & dans l'arrangement que nous lui voyons. Ce globe immense, dont la figure est un sphéroïde applati vers les Pôles, nous offre dès sa surface, des hauteurs, des profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des grottes, des gouffres, des volcans; tout paroît irrégulier : si nous pénétrons dans son intérieur, nous y trouverons, dit M. *de Buffon*, des métaux, des minéraux, des pierres, des bitumes, des sables, des terres, des eaux & des matieres de toute espece, placées comme au hasard : on y voit aussi des montagnes affaissées, des rochers fendus & brisés, des contrées englouties, des îles nouvelles, des terrains submergés, des cavernes

& des vallées comblées. Nous trouvons souvent des matieres pesantes posées sur des matieres légeres, des corps durs environnés de substances molles, des substances seches, humides, chaudes, froides, solides, friables, toutes mêlées, & dans une espece de confusion qui ne nous présente d'autre image que celle d'un chaos informe, & d'un monde en ruine, mais dont nous reconnoissons bientôt l'utilité & la nécessité.

Il est évident que la terre actuelle n'est qu'un amas de corps entassés les uns sur les autres ; & il paroît aussi que plusieurs de ces corps ont appartenu à la mer, & qu'ils ont dû autrefois servir d'habitation à des animaux, ou que ce sont des plantes qui ont flotté dans cet élément.

On ne peut se dissimuler que cet amas de matiere qui ne nous est connu qu'à une petite profondeur, ne soit la suite d'une grande révolution qui, ayant dérangé l'harmonie ou plutôt la structure de l'ancien Monde, annonce en même temps que la terre, ou au moins sa surface, a souffert prodigieusement : voilà le point où nos lumieres atteignent, & où le flambeau de l'évidence s'éteint.

J'en appelle à la variété & à la contrariété des sentimens : selon les uns, des inondations particulieres ont tout fait ; selon d'autres, c'est un déluge universel & un changement du centre de gravité dans le noyau solide du globe terrestre qui ont causé des changemens si considérables dans la Nature, que nous ne trouvons sur no Continents aucun débris des habitations & des travaux des premiers hommes, ni aucuns vestiges sensibles du séjour primitif de l'espece humaine ; ou, comme le prétendent quelques autres Naturalistes, la mer, qui a ses lois de mécanique, en se retirant de certains endroits pour en envahir d'autres, a rongé peu-à-peu les bords du Continent, & entraîné dans son sein ce qu'elle a arraché de la terre simple & homogene, pour en reformer une autre, nouvelle, grossiere & composée. (*Voyez* les *Observations* de Celsius. *Mémoires de Suede*, *Vol. V. ann. 1743*).

D'autres ont recours à des causes plus violentes & plus terribles dans leurs effets : ils embrasent la terre

jusqu'au centre ; ils font concourir avec le feu, l'eau & l'air renfermés dans des souterrains.

Tous ces élémens agités, & luttant les uns contre les autres, écartent, soulevent, bouleversent tout, dispersent la mer & ses habitans, lancent les montagnes dans les airs, & les portent au loin, creusent les vallées, remplissent les cavernes de monumens étrangers à l'intérieur de la terre, & forment au milieu de la confusion une espece de régularité.

Peu satisfait de toutes ces suppositions, un Auteur illustre de nos jours n'entr'ouvre point le sein de la terre ; mais il appelle du haut de notre tourbillon un globe enflammé qui a dû verser sur notre séjour un déluge de feu. Le voilà embrasé, vitrifié & tout-à-fait dénaturé; ensuite la mer intervient, & ce que la comete a commencé dans un instant, les eaux l'achevent pendant une suite innombrable de siecles qui iront se perdre dans l'éternité.

Quelques-uns, moins admirateurs de ce phénomene rapide, que du sublime & hardi génie qui le propose, admettent pour cause unique de toutes les révolutions qui sont arrivées, & qui arrivent journellement à notre globe, la nutation de l'axe. Ce seul moyen, disent-ils, a suffi pour en changer la structure générale, & surtout la forme extérieure.

D'autres prétendent que notre globe, avant que la séparation de ses parties fût faite, étoit une terre ou dissoute ou détrempée, qui nageoit dans une masse immense d'eau. A la voix du Créateur, cette terre se déposa par couches paralleles & horizontales, & l'eau se retira en partie dans la mer, dans les lacs, & en partie dans l'abyme que l'on place au centre de notre globe : la terre détrempée & précipitée ne tarda pas à se sécher & à se durcir par le laps du temps, & fut bientôt composée de plaines, de vallées, de fentes perpendiculaires, & de montagnes que nous voyons encore actuellement, (*& appareat arida ; & factum est ita.*)

Wiston, qui ne regarde le déluge que comme une des causes principales du déplacement des corps, fait concourir avec ce phénomene l'effet de la pression sur les mers, produite tantôt par une comete, & tantôt par

une colonne d'eau, ce qui produisit des marées excessives, & fit déborder ces mers : alors les êtres qui y faisoient leur séjour, forcés, comme par une loi naturelle, de sortir avec elles, eurent pour nouvel asile les terres que les eaux détrempoient ; la retraite tranquille de ces eaux forma de nouveaux lacs, de nouvelles mers, & laissa à la terre encore molle, de nouveaux habitans : mais le desséchement & l'endurcissement de la terre les fit périr, & les y ensevelit comme dans un sépulcre éternel. Telle est, selon lui, l'origine des corps marins qu'on trouve dans la terre.

M. *de Maillet* (ou *Telliamed*) prétend, avec un autre Auteur célebre, que la terre que nous habitons, a servi pendant un nombre prodigieux de siecles de bassin à la mer, & qu'ainsi les vastes amas de corps marins que nous y trouvons, ne doivent être considérés que comme le produit d'un nombre infini de générations de ces animaux. La profondeur ordinaire de la mer étant de cent cinquante brasses, & sa plus grande profondeur d'environ trois mille, il suivroit de ce systême, dit M. *Wright*, que les coquilles pélagiennes ne devroient se rencontrer qu'à cette profondeur ; au lieu qu'elles se trouvent souvent à la superficie de la terre & aux faîtes de certaines montagnes, ainsi que les coquilles littorales. M. *Wright* va même plus loin, il prétend qu'avant le déluge, il n'y avoit, ni marbre, ni craie, ni pierre calcaire ; que ces différens corps ne proviennent que des débris ou de la décomposition des coquillages ; & que dans l'ancien monde ou les montagnes primitives, on ne rencontre aucun de ces corps.

Lazare Moro dit, d'après *Ray*, que la terre fut d'abord créée parfaitement ronde & égale, c'est-à-dire, environnée d'une croûte pierreuse & uniforme qui existe encore à présent, & que *Marsili* appelle le *fond essentiel de la mer*. Il ajoute que les feux souterrains ont soulevé, élevé, crevé & bouleversé cette croûte avec tout ce qui étoit dessus, de la même façon que nous voyons des volcans le faire encore de nos jours. Le même Auteur soutient aussi que c'est à ces mêmes feux souterrains que les montagnes doivent leur origine : le Pere *Générelli*, qui se déclare partisan de l'opinion de *Moro*, tâche de

mettre ce ſyſtême en évidence par des raiſons phyſiques tirées des exemples journaliers de montagnes & d'îles nouvellement produites par des volcans, & de la quantité de corps calcinés & vitrifiés qui ſe trouvent dans d'autres; & M. *de La Condamine*, dans ſa lettre au Docteur *Mathy* au ſujet de la ſtructure de la terre, paroît pancher auſſi pour l'opinion de *Moro*.

Enfin, quelques Auteurs plus circonſpects dans leurs hypotheſes, ou meſurant la capacité de leurs vues avec la vaſte étendue de l'Univers, n'ont pas voulu ſuivre les démarches de la nature en grand : ils n'ont cru voir que barrieres poſées par la main de l'Être ſuprême. Leur penſée & leur foi leur ont fait dire que la terre eſt ſortie des mains du Créateur telle que nous la voyons; & que ſi nous y remarquons des corps ſemblables à ceux qui nagent dans l'Océan, c'eſt que l'Auteur qui a tout créé s'eſt plû à établir cette eſpece d'analogie entre les diverſes productions.

Au milieu de ces opinions, quel parti prendre? Sera-ce celui de *Pline*, qui n'en prit aucun, ou celui de quelques Naturaliſtes & Phyſiciens, tels que *Woodward*, *Scheuchzer*, *Leibnitz*, *Burnet*, *Newton*, *&c.* qui ont attribué à l'univerſalité du déluge, les monumens que renferment les montagnes & les autres endroits de la terre, en un mot, l'état actuel de notre globe, & qui prétendent que la terre a été faite pour que l'homme en jouît, & non pour qu'il en diſcutât la formation.

L'habile Traducteur de *Léhmann*, & de pluſieurs autres Ouvrages utiles, obſerve avec jugement que l'Ecriture Sainte ne dit rien qui limite les ſentimens des Naturaliſtes ſur les effets phyſiques que le déluge, ou le mouvement naturel des mers, & le repos des eaux ſur les terres, ou d'autres cauſes, ont pu produire; & nous penſons avec lui que c'eſt une queſtion que l'Auteur de la Nature paroît avoir abandonnée à nos diſputes.

Nous avons dit que le Continent que nous habitons ne montroit à chaque pas que des inégalités à ſa ſurface, de longues chaînes de montagnes, des collines, des vallées; en un mot, des ruines & des débris. A l'aſpect des traces marquées de révolutions, & ſur-tout d'inonda-

tions, rien ne semble plus naturel, au premier coup d'œil, que de recourir tout simplement à la plus grande, la plus ancienne, & la plus générale catastrophe dont il soit mention dans l'Histoire : cependant ceux qui s'en tiennent à cette apparence n'ont pas bien pesé toutes les circonstances du phénomene à expliquer. Pour peu qu'on ait observé, on demeure convaincu que la multiplicité des couches de la terre, les différens corps marins & les coquilles qu'elles renferment, tous déposés assez réguliérement dans le même sens & par familles, le parallélisme que les couches gardent assez constamment entre elles, sont l'ouvrage paisible de plusieurs siecles, & non pas seulement l'effet d'une cause subite, passagere, violente, & troublée dans son action. En vain diroit-on que les corps organisés devenus fossiles, appartiennent de toute antiquité à la terre. Suivant l'Ecriture, notre globe n'a été généralement couvert des eaux que deux fois ; au temps de la création & dans le déluge : quant à l'effet physique de ce dernier phénomene, nous venons de l'exposer en partie. Remonte-t-on aux premiers jours de la création ; il n'y avoit, ni poissons, ni plantes, ni aucuns corps organisés détruits, ou, s'il y en avoit, il faudroit les regarder comme les restes d'un monde antécédent ; rien ne nous le dit : tout ceci paroît démontrer qu'on ne peut en trouver dans les couches antédiluviennes. Exposons d'autres faits qui tendent à étayer la probabilité de notre systême.

Des orages, des pluies infiniment moins générales que celles du déluge, ont causé des changemens sensibles, sans s'étendre sur la totalité de la terre. On découvre tous les jours avec étonnement des rochers calcaires, des carrieres de plâtre, des mines de fer & de cuivre, dont des parties sont facilement atténuées & comme dissoutes par l'agitation des eaux : cela produit en peu d'années des fentes de roches, des grottes, des labyrinthes, des fondrieres & des précipices ; mais les matieres réduites en poussiere, ou comme dissoutes, entraînées au loin dans des cavités, s'y précipitent en forme de sédiment, & forment bientôt des tufs, des incrustations, des stalactites, des ochrieres, des sablieres, &c. aussi est-il possible de fixer l'époque de

l'accrétion de quantité de minieres, de pierres à chaux, de grès, &c. Les ſtalactites ſeules, que nous avons dit être produites par des eaux gouttieres des carrieres, ſuffiroient pour en donner un exemple.

Quand on voyage dans des vallées arides & ſeches, éloignées de la mer & des rivieres, & qu'on obſerve ces vallées remplies de ſable, de gravier, de petites pierres de différentes natures ; ſi on jette enſuite un coup d'œil ſur les montagnes qui bordent & entourent ces vallées, on reconnoîtra que ces rochers eſcarpés comme déchirés ou culbutés les uns ſur les autres, ſont l'origine des ſubſtances qui recouvrent les vallées. Ce ſont les débris de ces groſſes maſſes de rochers que des averſes d'eau, en ſe précipitant en torrens momentanés, ont bouleverſé & dégradé. On trouve vers la baſe de ces montagnes, les traces plus ou moins profondes des ravins, remplies de quartiers de pierre, les graviers ſont chariés plus loin, les ſables fins le ſont encore davantage. Ces dégradations dans toutes les montagnes exiſtent, & elles ſe font d'une maniere moins lente & plus ſenſible dans celles dont la maſſe eſt principalement compoſée de ſable, ainſi qu'on peut le voir aux environs d'Etampes. Les roches qui ont pour aſſiſe une couche de ſable, écroulent après que l'eau a dégradé la couche : d'autres fois les roches englobées dans le ſable ſe trouvent à découvert par cette même cauſe qui a mis auſſi à l'air ces amas de roches de grès dont les montagnes d'Etampes, de Palaiſeau, de Fontainebleau & de pluſieurs autres endroits en France ſont recouvertes. L'infiltration des eaux à travers les montagnes, d'où proviennent les ſtalactites, eſt encore une des cauſes de la dégradation de ces montagnes; elles s'inſinuent quelquefois juſqu'à la baſe de ces lieux élevés, d'où elles ſortent en formant des fontaines: on préſume bien que les eaux en s'inſinuant ainſi à travers les bancs de terre ou de ſables qui peuvent entrer dans la compoſition de ces montagnes, elles en détachent & entraînent peu à peu des quantités qu'elles portent au loin, ces parties qui ſervent de ſoutien ou de lien aux maſſes de pierres renfermées dans l'intérieur de ces montagnes n'exiſtant plus, ces pierres

s'affaissent, s'écroulent ou s'étendent dans les vallées ou dans les plaines adjacentes. On peut citer en exemple l'écroulement d'une partie de la montagne où étoit situé le village de Pardines, près d'Issoire en Auvergne, & qui arriva le 24 & 25 Juin 1733 : il commença dès le 23 sur le soir ; ce n'étoient d'abord que quelques légers indices qui n'effrayoient point les habitans parce qu'ils s'y étoient accoutumés depuis plusieurs années. On vit la terre s'entr'ouvrir de temps à autre, sans causer un dégât considérable, jusqu'à ce qu'enfin une partie de la montagne se sépara de l'autre : quelques maisons & les rochers qui les portoient, s'engloutirent comme dans un abyme affreux, sans qu'il en restât la moindre trace ; aussitôt le terrain des environs n'étant plus soutenu, & chargé de quantité d'autres rochers, s'éboula sur le premier, & poussa par son propre poids, à plus de 300 toises de long sur 200 de large, la colline dont la pente étoit fort douce : tout ce qui se trouva sur sa route fut ravagé. Le lendemain on vit se détacher un autre quartier de terre de la montagne, qui, tombant avec un fracas épouvantable sur les premiers rochers, causa, par son poids énorme, une secousse qui renversa quelques autres maisons, & ébranla jusques dans leurs fondemens, celles qui n'avoient pas été encore endommagées. La soustraction des terres & des sables, occasionnée par l'infiltration des eaux dans le corps de cette montagne fut la cause d'un tel événement : c'est encore à l'action de semblables eaux souterraines qu'on doit rapporter ces affaissemens de terres moins considérables qui se font subitement au milieu des champs, & offrent des trous assez ronds plus ou moins remplis d'eau dont on ne peut pas toujours trouver le fond ; c'est souvent en vain que l'on tente de combler ces trous, l'eau courante souterraine travaille sans cesse & renouvelle les affaissemens.

L'eau recelée dans les souterrains produit de grands phénomenes : le 18 Décembre 1596, près de Wafram dans le Comté de Nortingham, un terrain de 80 perches de long & de 28 de large s'enfonça d'environ six pieds, avec tous les arbres dont il étoit couvert, sans qu'ils eussent changé de situation ; le lendemain il s'abaissa

de 15 pieds, le troisieme jour, il avoit 80 pieds de profondeur ; il continua de même pendant onze jours, jusqu'à ce qu'on ne put voir aucun vestige de la terre ni des arbres, les eaux ayant rempli ce précipice en 1692. Une montagne près de Portmoran dans la Jamaïque, fut tout-à-fait engloutie lors du terrible ouragan qui ravagea cette Ile, & la place qu'elle occupoit, n'offre aujourd'hui qu'un grand lac de quatre ou cinq lieues.

C'est ainsi que le sol extérieur change dans sa figure & ses propriétés. Des alluvions ou averses d'eau, en dépouillant successivement & à chaque instant le sommet, la circonférence des hautes montagnes, de leur croûte de terre fertile ou poreuse, même de leur matiere compacte & volumineuse, ne nous offrent plus qu'un pic ou le noyau de la montagne elle-même; ce sont des roches pelées, arides & comme isolées, ou des masses de mines; (telle est peut-être la montagne de Taberg en Suede; *voyez à l'article* FER). Mais la base de ces montagnes, toujours évasée, est composée de nouvelles couches de terre plus ou moins liée & dure : phénomene singulier qui, pour le dire en passant, prouve clairement la dégradation & la diminution de la hauteur des montagnes, & leur élargissement en leur base, sans cesser de détruire le faux systême de l'accrétion sensible & générale de la terre. La diminution universelle de l'eau n'est peut-être pas plus constante. Enfin, en multipliant les siecles à venir, les montagnes actuelles doivent disparoître, & des circonstances locales donneront naissance à d'autres élévations.

Ces mêmes alluvions font déborder les fleuves, les rivieres & les lacs, & produisent des inondations sur différentes terres, dont la superficie est bientôt dégradée, détrempée & emportée avec ces eaux jusqu'à la mer. Le 16 Juillet 1750, le ruisseau qui traverse la petite ville de Sirkes, située en Lorraine sur le bord de la Moselle, & qui n'a ordinairement à son embouchure que deux ou trois pieds d'eau, s'enfla tout-à-coup si prodigieusement, que l'eau s'éleva à la hauteur de 22 pieds, sur la largeur d'environ 40 toises: cette crue d'eau renversa le gros mur d'enceinte, une tour

& toutes les maisons qui étoient sur son passage à l'endroit où ce ruisseau se jette dans la Moselle ; il suspendit pendant quelques momens le cours de cette riviere, & porta de l'autre côté de la Moselle les décombres des bâtimens qu'il venoit de renverser. Consultez les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1750, page 34, de l'Histoire*. Les alluvions sont encore une des causes des attérissemens d'especes d'îles, de ces couches extraordinaires de gravier lavé & arrondi ou des bancs de sables, qui souvent se forment à une légere distance du lieu où le cours d'un fleuve est ralenti, & où il fait confluent. (*Voyez l'Histoire de l'Académie, ann. 1722.*) C'est ainsi que l'on peut conjecturer que les eaux du Rhin ont formé peu-à-peu le terrain vaseux & sablonneux de la Hollande, & les eaux du Rhône celui de l'île de la Camargue. Le Volga, qui a plus de soixante & dix embouchures dans la mer Caspienne, le Danube qui en a sept dans la mer noire, & le Nil qui en a autant dans la Méditerranée, nous persuaderont sans peine de ces assertions : on peut dire aussi que des vallées se trouvent comblées ainsi. Parmi ces sables & graviers, on trouve, sans ordre, sans disposition réguliere, des coquilles fluviatiles, des coquilles marines, mais fossiles, brisées & isolées, des débris de cailloux, des pierres dures, des morceaux de marne arrondis, des os d'animaux terrestres, des instrumens de fer, des morceaux de bois, des feuilles ; & les différentes parties de cet assemblage se lient quelquefois avec un ciment naturel produit par la décomposition de certains graviers, &c. Si de telles eaux se répandent dans des endroits bas & marécageux, dont le fond est un mélange de végétaux, alors la terre limoneuse, comme dissoute, se précipitera & se moulera sur les roseaux qui s'y rencontreront : delà les *incrustations* & les *empreintes*. En un mot, on observe par-tout que les grandes inégalités de la surface du globe n'ont pas d'autre cause que celle du mouvement des eaux de la mer, des fleuves & des éruptions souterraines. Après ce que nous avons dit des montagnes, sur-tout de celles qui courent parallélement, il est assez évident que les courans qui ont d'abord suivi les di-

rections de ces inégalités (même les courans dont les mouvemens combinés rejettent l'eau, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre) leur ont donné cette correspondance des angles saillans toujours opposés aux angles rentrans : *voyez l'article* COURANS.

Ajoutons à cela ce qu'une expérience journaliere & funeste nous apprend. Les vents orageux, secondés de pluies d'une longue durée, se font un passage entre les lits de pierres : ils en désunissent la matiere visqueuse & argileuse, qui leur sert de lien commun ; ces pierres s'alterent à la superficie, par l'action du soleil & de l'air, une partie devient friable & est emportée & dispersée par les vents, d'autres parties s'amollissent enfin au point de s'affaisser, de s'unir, & de former un nouveau corps. Des vents orageux de mer emportent aussi des nuages de sable, & des fragmens de petites coquilles qu'ils déposent sur les bords des mers, & y forment des dunes. La Nature rend par-tout témoignage de ces révolutions.

Delà on présume, avec assez de fondement, que ce sont des vents déchaînés qui, ayant agité trop violemment les eaux de la mer, arracherent autrefois la Sicile de l'Italie, les îles de l'Archipel du Continent de l'Asie, & la Grande-Bretagne du Continent de la France. Si l'on se promene dans un Canton du Brabant Hollandois, voisin de la Gueldre Prussienne & Autrichienne (Canton nommé *Péeland*, & qui est entiérement tourbeux) on ne verra point sans étonnement le phénomene singulier que présente ce grand marais : sous la tourbe se trouve une grande quantité d'arbres & sur-tout de sapins, ensevelis quelquefois à une très-grande profondeur, & cependant très-bien conservés : ces arbres sont tous couchés vers le Sud-Est ; ce qui semble prouver que c'est un vent de Nord-Ouest qui les a renversés, & qui a causé la révolution & le déluge de sable dont tout ce pays a été inondé. La tourbiere de Langensaltza en Thuringe, n'est pas moins curieuse : elle offre des couches de terre végétale, de tuf en tuyaux, de sable mêlé de coquilles de riviere, de pierres à bâtir, de bois, de tourbe, d'argile grise, des plantes, des coquilles de mer, des fruits, des mâchoires & des ossemens. En Picardie, près de Péquigny, on a trouvé

une chaussée entiere ensevelie sous de la tourbe. Enfin, on lit dans les *Mémoires de l'Académie de Suede*, *Tom. VII, année 1745*, que dans le territoire d'Hiulsoé en Westmanie, on rencontre dans la tourbe la plus compacte de ce pays, des racines de sapin ; & même il est arrivé de trouver une fois au fond de la tourbiere, la charpente entiere d'une grange, qui ne peut y avoir été enfouie que par une grande inondation. Le briquetage de Marsal, cette espece de massif fait de briques de différentes figures formées à la main, non moulées & qui n'ont pas été cuites : ce massif élevé, suivant M. *d'Arteze de la Sauvagere*, dès le temps des Romains, ne le fut que pour bâtir dessus Marsal, & rendre ainsi le sol du marais solide & ferme ; ce briquetage est actuellement en différens endroits, chargé d'un nouveau marais qui l'a recouvert, & dans la ville même de Marsal, il ne se rencontre quelquefois qu'à plus de vingt pieds de profondeur au-dessous du sol actuel de la ville, qui est à dix lieues de Metz.

Qu'il nous soit permis de citer encore quelques autres particularités non moins frappantes que les précédentes, & qui démontrent évidemment que les changemens survenus au globe terrestre procedent de causes & d'effets très-différens entr'eux, soit que ces effets aient été produits par plusieurs causes combinées, qui dans certaines circonstances ont frayé la route aux ravages ou aux altérations terrestres. On a vu plusieurs lieux maritimes qui, sans avoir eu l'apparence de volcans, ont enfanté les îles de Santorin ou de Thérasie, Rhodes & Delos, les Terceres, les Açores, &c. On a vu des terrains très-solides privés d'éruptions souterraines, qui cependant ont été arrachés au continent, moins par le flux & reflux de la mer que par ses inondations extraordinaires, & qui ont formé des îles, des presqu'îles, des promontoires ou des caps : ailleurs l'on a vu le Dollart (aujourd'hui le golfe Dossart entre Groningue & Embden) & plusieurs autres pays & villes entiérement submergés. Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moitié de la Frise : on voit encore une partie des clochers de dix-huit villages près le Mordich, qui s'élevent au dessus de ses inondations &

qui céderont bientôt à l'effort des vagues. Le bras de mer (le Hondt) qui s'est introduit entre la Flandre & la Zélande par l'embouchure occidentale de l'Escaut, n'étoit qu'un canal dans son origine en 980, mais une terrible inondation qui survint en 1377 & qui submergea plusieurs villages dans cet endroit, en fit un bras de mer tel qu'on le voit aujourd'hui. On sait encore que depuis la Rochelle jusqu'à Luçon on compte près de trente lieues de pays que la mer a miné. Si l'on examine les Dunes du Poitou dans un lieu appelé la Tranche, on reconnoît que des attérissemens faits à la droite d'une Auberge bâtie sur un rocher, ont forcé la mer d'anticiper un peu sur le continent à la droite de l'Auberge, de sorte qu'on a été obligé de porter l'Eglise de la Tranche un peu plus loin dans le continent: la mer a recouvert de sable l'endroit où étoit anciennement cette Eglise, & elle découvre quelquefois une allée d'arbre qui conduisoit à ladite Eglise. C'est encore un semblable attérissement qui a enfoui une allée d'arbres de plus de deux cents pas sur la côte de Basse-Bretagne; dans les basses marées on apperçoit la cime de ces arbres qui sont ensevelis dans une greve dont le sable naturellement offre des endroits noirs. On a fait fouiller, & on a reconnu que les uns de ces arbres sont bien sains, & d'autres sont réduits en pourriture. Parmi les mieux conservés & qui avoient encore plus de quinze pieds de longueur, garnis de leurs racines, quelques branches & leur tronc recouvert d'écorce, on reconnut que c'étoit du chêne. Voyez la *Gazette de France du 15 Juin 1767*. Combien d'autres échancrures dans toutes les terres que l'Océan baigne! combien d'Archipels semés au milieu des eaux! combien de fois encore n'a-t-on pas vu des affaissemens subits des toîts de quelques vastes cavernes aqueuses dans l'intérieur du globe, faire baisser ou écrouler les montagnes, & produire en peu de temps un déluge local des plus considérables, en faisant remonter les eaux ou former un lac dormant, ou une mer morte, ou un golfe. Si quelquefois nous voyons en ruine le pied des montagnes qui est baigné par un grand fleuve, pendant que la pente qui est à l'autre bord du fleuve

eſt beaucoup plus douce, c'eſt que les eaux portées contre le pied de ces montagnes ne minent peu à peu que la partie plus ou moins dure & réſiſtante: c'eſt là qu'à force de détruire il ſe prépare un écueil où les eaux viennent avec effort ſe briſer & ſe réfléchir à une diſtance peu conſidérable contre les montagnes du côté oppoſé, qui les rejettent auſſi contre d'autres parties de montagnes qu'elles ſapent encore; ces effets produiſent auſſi des inégalités de montagnes qui ſe correſpondent. L'on ſent bien que dans ces vallées coupées à pic il doit ſe trouver preſque toujours au pied des rochers des pierres dangereuſes pour les vaiſſeaux. Quand l'agitation des eaux de la mer a détruit, uſé, rongé, diminué le terrain ou aſſiſe des côtes à la hauteur des eaux, ce qui eſt au-deſſus n'y étant plus ſoutenu, tombe par grandes maſſes qui ſe caſſent dans leur chute, & dont la mer emporte les débris çà & là. C'eſt de ces mêmes débris que ſortent les cailloux connus ſous le nom de *galet*; voyez ce mot.

Ainſi les eaux produiſent, auſſi bien que les feux ſouterrains ou les volcans, des cavernes, des précipices, des abymes, des affaiſſemens de terre conſidérables, des éboulemens, des chutes de rochers, des renverſemens de montagne, dont on peut encore donner pluſieurs exemples nouveaux, 1°. ſoit en citant le renverſement ſubit & affreux de la montagne de Diableret en Valais, arrivé en 1714, qui fit périr quantité d'animaux, même pluſieurs hommes, & écraſa plus de cinquante-cinq cabanes en couvrant de ſes débris propres plus d'une lieue carrée de terrain: ces amas ont arrêté à leur tour des eaux qui forment de nouveaux lacs fort profonds; 2°. ſoit en rapportant l'exemple remarquable des collines de Folkoſten dans la Province de Kent, leſquelles ont baiſſé de diſtance en diſtance par un mouvement inſenſible & ſans aucun tremblement de terre local; mais elles ont jeté dans la mer des rochers & des terres qui en étoient voiſins. En 1618, la ville de Pleurs en Valteline fut enterrée ſous les rochers au pied deſquels elle étoit ſituée. En 1678 il y eut une grande inondation en Gaſcogne, cauſée par l'affaiſſement de quelques morceaux de montagnes dans les

Pyrénées, qui firent sortir les eaux qui étoient contenues dans les cavernes souterraines de ces montagnes. En 1680 il en arriva encore une plus grande en Irlande, qui avoit aussi pour cause l'affaissement d'une montagne dans des cavernes remplies d'eau. Nous répétons qu'on peut concevoir aisément la cause de tous ces effets par le moyen des eaux souterraines qui entraînent peu à peu les sables & les terres à travers desquelles elles passent, & par conséquent elles peuvent détruire peu à peu la couche de terre sur laquelle porte cette montagne ; & cette couche de terre qui lui sert de base venant à manquer plutôt d'un côté que de l'autre, il faut que la montagne se renverse : ou si cette base manque à-peu-près également par tout, la montagne s'affaisse sans se renverser. Lisez le *Mémoire sur la dégradation des montagnes faite de nos jours par les fortes pluies ou averses d'eau, par les fleuves, les rivieres & la mer*, dans le troisieme volume de l'ouvrage intitulé, *Mémoires sur différentes parties des Sciences & Arts.*

Tous ces bouleversemens & affaissemens que la surface de la terre a essuyés, & tout ce qui porte l'empreinte du travail de la Nature, ne peuvent être cachés qu'à ceux qui ne veulent pas les voir.

Ces observations fortifiées d'une infinité d'autres, ont renversé, il y a long-temps, l'hypothese de *Woodward* & de ses Sectateurs, & assigné la préférence au sentiment de quelques Physiciens qui ont imaginé que depuis la création du monde, & pendant des siecles dont aucun Peuple ne nous a conservé le souvenir, la partie seche la plus considérable du continent que nous habitons aujourd'hui, a été le lit de la mer qui la couvroit de ses eaux. On peut même dire que la mer a couvert la terre en différens temps, & que toutes les parties du globe ont été successivement terre & mer.

Le systême du séjour de la mer sur notre continent est d'une très-grande antiquité : les premiers Philosophes (*Xénophane*, ce Fondateur de la Secte Eléatique, *Hérodote*, le Géographe *Strabon*, *Avicenne*) ont eu cette idée ; des modernes (*Jérome Fracastor* & *Odoardi*) l'ont renouvellée & mise dans une grande évidence. L'histoire de la Bible nous dit en termes clairs que *tout*

le globe terrestre a servi de fond aux mers. Aigues-mortes, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le sont plus, sont des preuves évidentes que la mer abandonne en peu de temps ses anciens rivages. La mer se retire tous les jours de Rosette & de Damiette, où l'on abordoit du temps des Croisades, & est actuellement à dix milles au milieu des terres. Suivant M. *Astruc*, il est visible que les étangs qui s'étendent le long de la côte du Bas-Languedoc depuis Aigues-mortes jusqu'à Agde, ont fait partie autrefois de la mer, dont ils n'ont été séparés que par un long banc de sable qui s'est formé entre deux, connu sous le nom de *la plage*; leur situation, leur niveau avec la mer, la salure de leurs eaux ne permettent pas de douter de ce fait. On doit assigner la même origine aux étangs d'Escamandre & d'Esconte, des grands marais qui sont auprès le long de la Robine & du Vistre, &c. Il paroît que ce sont les eaux du Rhône & d'autres rivieres adjacentes qui ont apporté les matieres de ces attérissemens, & que c'est la mer qui en les rejetant aura produit ces séparations: ainsi les dépôts presque continuels de ces rivieres ont en cet endroit comblé & reculé les bords de la mer Méditerranée. On sait que le Roi Saint Louis s'embarqua à Aigues-mortes pour la Terre Sainte l'an 1269: la mer en se retirant n'a point baissé, mais les dépôts des rivieres ont formé une nouvelle plage, distante de celle du temps de S. Louis de trois à quatre mille toises; à cette nouvelle plage les vagues & l'agitation des hautes mers ont amoncelé les sables & ont formé des dunes: on voit même près d'Aigues-mortes les dunes de l'ancienne plage. Presque tout l'espace que la mer a laissé entre l'ancienne & la nouvelle plage est resté d'abord en étang: des dépôts limoneux dans le temps de grandes eaux ne cessent de diminuer continuellement l'étendue & la profondeur de ces étangs, dont des parties se sont déjà changées en marais & même sont devenues des terres labourables ou des prairies. On demandera peut-être ce que deviennent les cailloux que le Rhône & les rivieres qui se jettent dedans y charient, puisqu'on ne trouve pas un de ces cailloux dans les attérissemens dont il s'agit; voici

voici l'explication de ce fait: les cailloux que l'on voit & que l'on entend descendre & rouler dans le Rhône dans le temps des grandes eaux, disparoissent au dessous d'Arles & près de Fourques où le Rhône n'a plus qu'une pente fort douce; les cailloux par leur propre pesanteur se précipitent, s'arrêtent & servent de barriere aux suivans, ce qui forme bientôt en différens endroits des amas de ces cailloux qui sont couverts par les sables, ainsi qu'on l'observe en faisant sonder & fouiller ces sortes d'attérissemens: les eaux en diminuant laissent d'abord & souvent à sec, 1°. les cailloux, 2°. le sable, 3°. le limon ou la terre glaiseuse. Consultez les Observations de M. *Pitot* dans les *Mémoires de l'Acad. ann. 1741, pag. 265 & suiv.* Presque généralement embrassée de nos jours par tous ceux qui ont examiné la Nature avec attention, toute cette théorie passe pour la seule qui rende raison de la quantité d'animaux, de corps marins & de végétaux qu'on trouve dans le sein de la terre, de la formation ou accrétion de diverses terres, ainsi que d'un grand nombre de phénomenes: les gros anneaux de fer, pour amarrer les vaisseaux, que l'on a trouvés dans les montagnes, les ancres, les débris de navires, les poteaux, les chaînes, les haches, le desséchement des pêcheries & des ports &c. n'ont pas d'autre origine.

La seule supposition du séjour de la mer a donc paru suffisante à la plus saine partie de nos Philosophes pour expliquer les plus étranges mutations & les altérations les plus marquées qui se sont produites à la surface de la terre, & pour détruire le préjugé de ceux qui prétendent que l'Océan est un monde nouveau.

Si nous entrons dans un plus grand détail sur l'arrangement des matieres qui composent notre globe, nous trouverons que l'*humus* ou la premiere couche qui l'environne, n'est pas par-tout d'une même substance: ici c'est du granite, là c'est du sable, ailleurs c'est de l'argile : si nous pénétrons plus avant, on trouve des couches de pierres à chaux, de marne, de coquillages, de falun, de gravier, de craie & de plâtre: *Warenius* dit qu'on en a rencontré de plus de vingt especes en creusant un puits à Amsterdam, jusqu'à la

profondeur de deux cents trente-deux pieds. Ces couches sont toujours posées parallélement les unes sur les autres : chaque lit, pris à part, a la même épaisseur dans toute son étendue. Dans les collines voisines les unes des autres, quoique séparées par des gorges ou des vallons, les mêmes matieres se trouvent au même niveau. Quelquefois un lit de terre participe, jusqu'à une petite épaisseur, de la couleur de la couche supérieure. Si nous fouillons à une grande profondeur de la terre, nous y rencontrerons, comme sur la cime de certains monts, & dans les lieux les plus éloignés de la mer, ou des coquilles, ou des squelettes de poissons de mer & d'animaux terrestres, ou des plantes marines, &c. on trouvera toujours que les rochers affaissés ou éboulés sont portés sur des glaises ou sur des sables ; que les lits de pierres à chaux sont horizontaux; tandis que le grès se rencontre en masses plus ou moins grosses & irrégulieres : les laves, les ponces, les cendres & les terrains calcinés, ne se trouvent que près des volcans. On voit combien les grands travaux de la Nature sont frappans pour un Observateur.

En quelque lieu que l'on voyage, on remarque que les couches ou lits du globe terraqué, ont des courbures, des inflexions, & alors des épaisseurs différentes. Ces lits, dit M. *Bertrand*, s'inclinent sous les lacs & les mers, s'élevent avec les montagnes qu'ils forment & s'abaissent avec les vallées qu'ils soutiennent. Il est des couches, dit le même Auteur, qui doivent leur origine à la création : ce sont des *couches primitives ;* d'autres tirent leur origine du déluge universel, ce sont les *couches diluviennes ;* enfin, un grand nombre ont été formées par des inondations, & d'autres révolutions locales, ce sont les *couches marines* ou *accidentelles*. Insistons sur la théorie de ce paragraphe.

Lorsqu'au sommet d'une montagne les couches sont de niveau, toutes les autres qui composent sa masse sont aussi de niveau; mais les lits du sommet penchent-ils, les autres couches de la montagne suivent la même inclinaison. Dans certains vallons étroits, formés par des montagnes escarpées, les couches que l'on y apperçoit coupées à plomb & tranchées, se correspondent

par rapport à la hauteur, à l'épaisseur, à la disposition, à la matiere qui les compose, comme si la montagne eût été séparée par le milieu : ainsi ces phénomenes de la surface de la terre paroissent liés avec ceux de la configuration intérieure, & nous la découvrent. En général on peut distinguer sept situations & formes différentes dans les couches terrestres : 1°. de paralleles à l'horizon, ce sont les plus étendues ; 2°. de perpendiculaires ; 3°. de diversement inclinées ; 4°. de courbées en arc ou convexe ou concave ; 5°. d'ondoyantes ; 6°. d'arrondies ; 7°. d'angulaires. Ces différentes formes paroissent dépendantes des bases sur lesquelles les lits ou assises sont posés. Nous disons encore que lorsqu'on voyage sur la partie seche du globe, on apperçoit sans peine que les diverses portions des Continens affectent des pentes assez régulieres depuis leur centre, ou depuis les sommets élevés des chaînes de montagnes qui les traversent, jusques sur les côtes de la mer, où le terrain s'abaisse sous l'eau pour former la profondeur de son bassin : réciproquement en remontant des rivages de la mer vers le centre des Continens, on trouve que le terrain s'éleve jusqu'à certains points qui dominent de tous côtés sur les terres qui les environnent : & ces élévations sont les points de partage dont il est mention à l'article FLEUVES & RIVIERES, inséré à la suite du mot FONTAINE. Si l'on sonde la profondeur des mers, on trouve qu'elle augmente à mesure qu'on s'éloigne davantage des côtes, en sorte que le fond de la mer gagne, par une élévation insensible, les roches à fleur d'eau, les îles & toutes les terres qui s'élevent au-dessus des flots : dans le même examen, on découvre que la vaste étendue du bassin de la mer, offre des inégalités correspondantes à celles des Continens ; il a ses vallées & ses montagnes : on observe en outre que la direction des fleuves dans tout leur cours, est assujettie aux configurations des montagnes & des vallons où ils coulent ; enfin, si nous observons les bords de la mer Baltique, la figure des côtes de la Méditerranée & de la mer Noire, les différens endroits qui aboutissent à ces mers, & les Iles de l'Archipel, on

sera tenté de croire que ces lieux, & notamment celui que la Méditerranée occupe, étoient anciennement un Continent dans lequel l'Océan s'est précipité, ayant enfoncé les terres qui séparoient l'Afrique de l'Espagne.

Avant de finir cet article disons encore que les troncs de palmiers trouvés dans les pays froids, & les os d'éléphans déterrés vers la mer glaciale, prouvent très-évidemment que l'axe de notre globe a changé, ainsi que la position de toutes ses parties. Ces faits préparent aux Astronomes, comme aux Géographes & aux Naturalistes un travail aussi continu que l'existence de la terre.

Il résulte de tout cet exposé, qui est la description raisonnée des grands phénomenes de notre globe, que la terre nouvelle doit différer absolument de la terre ancienne, au moins dans son arrangement: que les changemens arrivés à la surface du globe, peuvent être dus à cinq causes principales; savoir, 1°. au déluge universel; 2°. au flux & reflux de la mer, & aux autres mouvemens de ses eaux le long des côtes ou des falaises, mais sur-tout à leur déplacement total; 3°. à la nutation de l'axe, & à la diminution de l'obliquité de l'écliptique d'une portion de degré par siecle: diminution qui, changeant la disposition de notre planete, doit changer aussi par degrés le lit des eaux & découvrir toujours quelques terres, tandis qu'elle en couvre d'autres; 4°. à l'effet des trompes, des pluies, des gelées, des vents, à la fonte des neiges, à la chute des torrens & inondations subites, & à l'action constante, continue & permanente des eaux courantes, tant supérieures que souterraines; 5°. aux tremblemens de terre & aux écroulemens des montagnes qui jettent du feu, & qui doivent ce phénomene aux embrasemens de l'asphalte & des couches de charbons de terre, aux décompositions & inflammations des pyrites; en un mot, à la dilatation de l'air comprimé. S'il y a encore dans cette solution quelque difficulté physique, c'est aux siecles, aux temps & aux progrès de nos connoissances à les résoudre, & nous croyons, avec M. *de Buffon*, que les changemens qui sont arrivés au globe terrestre, depuis deux & même trois mille ans, sont

fort peu considérables en comparaison des révolutions qui ont dû se faire dans les premiers temps, après la création. Au reste, la Nature est un grand livre qui parle aux hommes le même langage, & qui écrit en caracteres uniformes pour tous ceux qui veulent y lire. Ils y reconnoîtront aussi que la suite des corps fossiles dont notre globe est composé, forme un grand cercle qui rentre toujours en lui-même; que le nombre des corps primitifs est très-petit; que les divers mélanges de ces corps forment plusieurs différens fossiles composés, & le mélange de ces derniers forme des surcomposés: ceux-ci rendent quelquefois à l'eau leurs principes primitifs; l'eau, ce grand véhicule de la Nature, les porte ailleurs pour y former de nouveaux mixtes: ainsi l'étude de celui qui veut connoître philosophiquement les corps fossiles dont l'origine n'est due ni à un œuf ni à une semence, doit suivre les traces de ces formations, de ces altérations, de ces révolutions, de ces combinaisons locales & successives.

Comme ce que nous avons dit des *vents*, des *tremblemens de terre*, des *volcans*, de *l'air*, des *pyrites*, des *bitumes*, des *eaux*, des *montagnes*, des *îles*, même du *feu* & de la *mer*, est nécessairement lié avec les différens phénomenes, ou la théorie de l'architecture de la terre, nous prions le Lecteur de jeter un coup d'œil sur ces différens mots, ainsi que sur ceux de *craie*, *stalactites*, *falun*, *filons*, *sable*, *empreintes*, *fossiles*, *grottes*, *cataractes*, *tourbes*, *mines*; même les mots *déluge*, *glaciers*, & celui de *fleuve* ou de *riviere*, inséré à la suite de l'article FONTAINE.

Division des Terres.

Nous donnons aujourd'hui le nom de *terre* à des substances fossiles, peu compactes, seches de leur nature, qui n'ont point de saveur, de couleur ni d'odeur; qui sont composées de particules impalpables, nullement liées les unes aux autres, qui s'amollissent & se gonflent un peu dans l'eau, sans y être solubles, & sans contracter une forte adhérence avec elle; enfin, qui résistent au feu, & qui ne sont mêlées d'aucuns corps étrangers.

Tel eſt le caractere que nous aſſignons à la terre ſimple, ou au moins à celle qui approche le plus de la terre primitive, élémentaire ou ancienne, laquelle ſe trouve encore quelquefois à une très-grande profondeur dans le globe, & qui ſert de baſe à tous les autres corps de la nature. Mais comme preſque toutes les eſpeces de terres actuelles ſont entremêlées de particules pierreuſes, ſalines, bitumineuſes & métalliques, ce qui produit une grande différence entr'elles, on ne peut les conſidérer que comme des corps compoſés, & en marquer les différences relativement à leurs mélanges : cela poſé, on ne doit regarder la craie ou terre marine, la glaiſe, la terre gypſeuſe, même les ſables, les marnes, & toutes les eſpeces de terres calcaires & argileuſes, que comme des terres nouvelles & accidentelles.

Nous nous aſtreindrons à conſidérer ici les terres par leurs propriétés principales ou générales, & nous les diviſerons en deux ordres ; c'eſt-à-dire en terres argileuſes & en terres calcaires.

1°. Les TERRES ARGILEUSES, *terræ argilloſæ*. Elles ne ſont point attaquées par les acides ; elles empâtent la langue & s'endurciſſent au feu. On en diſtingue de pluſieurs qualités principales : la premiere eſt compoſée des terres en pouſſiere, *terræ diſſipabiles ;* ce ſont celles dont les parties ſont friables & ſans liaiſon, même dans l'eau. La deuxieme renferme les terres poreuſes qui ſe gonflent dans l'eau, & s'embraſent dans le feu, *terræ inflammabiles*. Voyez les articles TERREAU & TOURBE. La troiſieme comprend les terres graſſes, *terræ glutinoſæ*. Voyez les mots ARGILES, TRIPOLI & BOLS. La quatrieme renferme les terres minérales, *terræ pictoriæ :* elles ſont pour l'ordinaire colorées & peſantes ; elles entrent en fuſion au grand feu. *Voyez* OCHRE.

2°. Les TERRES CALCAIRES, *terræ calcareæ*. Elles ſont compactes, abſorbantes, ſe diſſolvent dans les acides & s'attachent à la langue. On en diſtingue auſſi de pluſieurs eſpeces, leſquelles ſont connues ſous le nom de *craie*, d'*agaric minéral*, & de *marne*. Voyez ces différens mots.

Tel eſt l'extrait de notre diviſion ſynoptique & gé-

nérale des terres. Voyez notre *Minéralogie, Vol. I. Edit. II.* A l'égard de l'histoire particuliere des différentes terres, &c. qui entrent dans la composition du globe terrestre, *voyez à chacun des noms qui leur sont particuliers.*

On voit que cette division chimique des terres est fondée sur les mêmes principes que celle des pierres : *voyez à l'article* PIERRES. A la rigueur toutes les terres actuelles, comme toutes les pierres, sont vitrifiables, ou par elles-mêmes, ou par des fondans, ou par des degrés de feu considérables : mais en employant des degrés de feu relatifs, tels qu'on doit raisonnablement les admettre en cas d'expériences comparées, l'on discernera facilement celle qui s'y durcit, celle qui s'y calcine, &c. Consultez les *Recherches sur la nature de la terre qui se tire de l'eau, des plantes & des animaux*, par M. Wallerius, imprimées dans les *Mémoires de l'Académie de Suede, en 1760*, & le *Mémoire de M.* Lavoisier, *lu à l'Acad. des Scienc. en 1770.*

TERRE ADAMIQUE, *terra adamica.* On a donné ce nom tantôt à une terre rouge & ferrugineuse appelée *almagra*, c'est une espece d'ochre rouge qui se trouve en Angleterre : *voyez* OCHRE ; tantôt à une sorte de terreau ou d'*humus* limoneux ; tantôt à la vase mucilagineuse, salée & gluante que laissent les eaux de la mer sur les lieux d'où elles se retirent après le reflux : ce terrain est si glissant qu'on n'y avance qu'avec peine. On conjecture qu'outre la grande quantité de poissons & de plantes qui meurent continuellement, & qui se pourrissent dans la mer, l'air contribue encore de quelque chose à l'augmentation du limon dont il s'agit ; car on observe que cette terre adamique se trouve en plus grande quantité dans les vaisseaux qui sont remplis d'eau de mer prise au moment du flux, & que l'on a couverts simplement d'un linge, que dans ceux qui ont été scellés hermétiquement. *Mémoir. de l'Académie, an. 1700, pag. 29.*

TERRE ALCALINE. C'est celle qui contient des parties de sels dont la nature est de faire effervescence avec les acides, & de produire alors un *sel neutre.* Voyez ce mot.

TERRE ALUMINEUSE, *terra aluminosa.* Espece de pierre tendre, ou de terre d'un goût styptique astringent, qui s'enflamme dans le feu & y exhale une vapeur sulphureuse : il y en a de différentes couleurs ; il n'est pas rare d'en tirer par lixiviation un sel appelé *alun.* Voyez ce mot. La *pierre assienne* n'est qu'une terre alumineuse. *Voyez* PIERRE ASSIENNE.

TERRE ANIMALE, *humus animalis.* On donne ce nom à l'espece de terre qui est produite par la putréfaction de toute sorte d'animaux qu'on enfouit: elle est ou pure, ou mélangée. La premiere est celle qui reste d'un animal enfermé & mort dans un vase, après son entier & parfait changement en terre : elle a une odeur urineuse. La deuxieme est celle qui résulte d'un animal inhumé, & dont les parties, lors de leur destruction, se sont mêlées avec d'autre terre, soit pure, soit végétale, &c. La terre des cimetieres est une terre animale mixte.

TERRE ARGILEUSE. *Voyez* ARGILE.

TERRE ARSENICALE, *terra arsenicalis.* Espece de terre tendre, grisâtre ou bleuâtre, un peu grasse au toucher, d'une saveur légérement styptique : elle exhale sur le feu une fumée blanche d'une odeur d'ail, & qui blanchit le cuivre. *Voyez* ARSENIC.

TERRE BLEUE. *Voyez* CENDRES BLEUES *& l'art.* OCHRES.

TERRE BITUMINEUSE FEUILLETÉE, *terra bituminosa fissilis.* Elle ressemble beaucoup au crayon noir : on la divise en tables ; elle brûle dans le feu. *Boccone* dit qu'on en trouve sur les monts Hiblées, près le mont Ethna, dans un endroit nommé *Mililli.* On trouve aussi de la terre bitumineuse en poussiere dans la Suede & dans la Russie. Sa couleur est quelquefois brunâtre, comme celle de la *terre d'ombre.* Voyez ce mot.

TERRE BOLAIRE. *Voyez* BOLS.

TERRE DE BOUCAROT ou DE BUCAROS. Espece de terre bolaire dont on fait, dans l'Amérique Méridionale & dans l'Inde, des vases d'une forme fort agréable. Cette terre ressemble assez à celle de *Patna*, *Voyez* TERRE DE PATNA.

TERRE CALAMINAIRE. Nom donné à une terre d'ochre de fer, surchargée d'ochre de zinc: *voy*. OCHRE & ZINC. On trouve de la terre calaminaire dans le Hartz, qui contient quelquefois des cristaux de vitriol blanc.

TERRE CALCAIRE, *terra calcarea*. Nom donné à la *craie*, à la *marne*, au *cron* ou *falun*, au *lait de lune*, à l'*agaric minéral*, à la *farine fossile* & à toutes les substances calcinables, ou qui font effervescence avec les acides: *voyez ces différens mots*. On trouve aussi la *terre calcaire* dans le marbre, le spath, la pierre de Judée, la bélemnite, dans le corail, les madrépores, les coquilles, &c. c'est elle qui fait la base des os des animaux, où elle se trouve liée par une espece de *gluten* qui leur donne la consistance nécessaire. (*Voyez* les *Nouvelles Observations de M.* Hérissant, *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *1766*). C'est ce même *gluten* ou *lien* qui met aussi la différence que nous remarquons entre la craie & toutes les autres substances calcaires que nous venons de citer en exemple: différence qui ne s'y trouve plus lorsque le *gluten* a été chassé par l'action du feu. C'est encore ce *lien* qui empêche quelquefois les acides d'agir d'abord sur les *terres calcaires*, comme on peut le voir dans certaines pierres à chaux qui ne se dissolvent que peu ou point dans les acides avant d'être calcinées, & dans l'eau forte qui n'agit point sur l'ivoire, quoiqu'il ait été calciné, parce que l'action du feu n'a pu entiérement détruire le *gluten* qui y lie la *terre calcaire*. Voyez PIERRE A CHAUX, & *l'article* OS.

TERRE DE LA CHINE. Nom que l'on donne au *kaolin*.

TERRE DE CHIO ou SELINUSIENNE, *terra Chia, sive Chia, aut Selinusia*. Elle est argileuse & bolaire, d'un blanc cendré; on l'estime astringente & résolutive, propre pour effacer les taches & les cicatrices de dessus la peau, pour ramollir les tumeurs des mamelles, des aines, des testicules, & pour les résoudre.

TERRE CIMOLÉE, *cimolia*. Terre fameuse chez les Anciens, qui s'en servoient en peinture: elle étoit blanche, molle, peu dense & comme onctueuse au toucher. *Tournefort* pense que c'étoit une craie; cette

terre étoit tirée de l'île *Cimolus*, l'une des îles de l'Archipel, & qui est nommée aujourd'hui *Argentaria*. Ce que l'on trouve actuellement dans le Commerce sous le nom de *cimolée du Levant*, est une espece de *terre à pipes*. Voyez ce mot.

La terre cimolée des Couteliers, autrement dite *moulard* ou *moulée*, est une sorte de *lutum* ochracé, qui se trouve dans le fond des auges des Couteliers ou Rémouleurs, lequel est produit par le frottement du fer & du grais ; lorsqu'ils aiguisent leurs ustensiles sur la roue. Cette substance sert quelquefois aux Teinturiers, aux Peaussiers & aux Corroyeurs pour colorer en noir: on l'emploie aussi en Médecine comme astringente.

TERRE DE COLOGNE. *Voyez à l'article* OCHRE.

TERRE-CRÊPE. *Voyez au mot* LAITRON.

TERRE DE CRETE. *Voyez* TERRE CIMOLÉE.

TERRE FORTE. Espece de terre sableuse d'un grain égal, quelquefois tenace, pesante & de couleur jaune, laquelle sert aux Fondeurs : *voyez* SABLE DES FONDEURS *à l'article* SABLE. La *terre forte* dont on se sert pour les bassins, est ou argileuse ou glaiseuse.

TERRE A FOULONS, *argilla fullonum*. Espece d'argile fine ou de glaise, quelquefois feuilletée, souvent sans figure déterminée, savonneuse à l'œil, grasse, onctueuse, douce au toucher, devenant polie étant frottée avec l'ongle, s'étendant entiérement dans l'eau, où elle se dissout en partie, & produit une espece de mousse & quelques bulles savonneuses qui s'étendent au-dessus de la surface de l'eau ; elle a même quelques propriétés du savon. On se sert de cette espece d'argile qui est toujours trop rare, pour fouler les étoffes de laine ; il y en a de plusieurs couleurs. On trouve cette espece d'argile ou de marne très glaiseuse, en fouillant certaines terres, même au bord de quelques collines escarpées ou d'un ravin.

On appelle *marne à foulon* une terre qui s'emploie quelquefois dans les Manufactures d'étoffes de laine, pour nettoyer & repomper toute l'huile nécessaire à la préparation des étoffes de laine. Cette terre fait un peu d'effervescence avec les acides : les Foulonniers l'estiment peu.

On retire une grande quantité d'excellente terre à foulon de certaines fosses proche Brick-Hill en Staffordshire, Province d'Angleterre, de même que près de Riégata en Surrey, proche Maidstone, dans le Comté de Kent; près Nutley & Petworth, dans le Comté de Sussex; près de Wooburn en Bedforshire, & dans l'île de Skies en Ecosse. On sait que cette terre est absolument nécessaire pour bien préparer les draps ou les étoffes de laine: c'est pourquoi les Etrangers qui peuvent faire venir clandestinement des laines d'Angleterre, ne peuvent jamais atteindre à la perfection des draps de ce même royaume, sans cette terre à foulon, qui est la meilleure qu'on connoisse en Europe, & dont les Anglois sont si jaloux: c'est l'unique raison qui a déterminé à en faire une marchandise de contrebande; & les Voyageurs commerçans savent qu'il y a les mêmes peines afflictives établies contre ceux qui transportent de cette terre en pays étrangers, que pour l'exportation des laines. Dans la province de Surrey on creuse la terre à foulons en forme de puits, dont les côtés sont soutenus comme ceux des mines de charbon. Entre Brick-Hill & Wooburn est une grande bruyere qui couvre les collines où se trouve cette même terre: le trou est considérable & creusé en forme de cône renversé, où l'on distingue sensiblement la couleur & l'épaisseur des différentes terres qui l'accompagnent. Sous la surface de la terre, à un pied de profondeur, est une couche de sable fin, jaune-rougeâtre, de l'épaisseur de neuf à dix pieds; ensuite pendant trente à quarante pieds il y a divers lits de sable gris & blanc; plus bas une couche de deux pieds & demi de sable gras mêlé de veines rougeâtres; puis un pied de terre médiocrement grasse, encore un peu sableuse; enfin la *terre à foulon* pure pendant sept à huit pieds. Ce banc de terre à foulon est distingué en différentes couches: l'assiette de ces bancs est sur un plan horizontal; on les fouille à la pioche. Cette terre est d'une couleur gris-verdâtre; cette teinte se détruit à l'air, mais la terre y devient dure comme du savon. *Voyez* TERRE SAVONNEUSE.

En certains endroits de la France, &c. on fait un très-grand usage d'urine en place de terre à foulon qui

ne feroit peut-être pas introuvable dans ce Royaume; car il est très-vraisemblable, dit M. *Bourgeois*, qu'un pays aussi vaste ne manque pas de terre à foulon; & il est surprenant, dit-il, qu'on n'ait pas employé plus de soins jusqu'à présent pour en découvrir, & que les Sociétés d'Agriculture & de Commerce ne se soient pas assez occupées de cet objet, qui mériteroit certainement leur attention: car les draps dégraissés avec l'urine, ne sont ni aussi beaux, ni aussi doux, ni aussi durables que ceux qui sont dégraissés avec une bonne terre à foulon, & ils ont d'ailleurs moins de corps. Nous devons cependant dire ici qu'on se sert de terre à foulon dans la plupart de nos grandes manufactures, telles qu'à Louviers. La terre à foulon a encore la propriété d'accélérer la végétation des plantes & d'améliorer les terrains. Quand elle est mélangée dans le vinaigre, elle dissipe les boutons ou les pustules, les élevures, &c. elle guérit les brûlures & arrête les inflammations. Consultez le *Mémoire sur la terre à foulon*, par M. *Bourgeois*; Mémoire qui a remporté le prix, & qui est inséré dans les *Mémoires de la Société Économique de Berne*, *ann. 1764*.

TERRE FRANCHE. *Voyez* Terreau.

TERRE GLAISE. *Voyez* Argile & Glaise. La terre maigre est sablonneuse, seche & stérile, elle ne vaut pas la peine d'être cultivée.

TERRE GRASSE. C'est l'*argile*. Voyez ce mot.

TERRE DU JAPON. Des Auteurs ont donné ce nom à l'extrait de l'arec. *Voyez à l'article* Cachou.

TERRE JAUNE. *Voyez* Ochre.

TERRE LABOURABLE ou DE CULTURE; *terra agromanorum*. C'est la terre la plus commune & la plus généralement répandue sur la surface de notre globe. Une bonne terre labourable doit être d'un jaune noirâtre ou brunâtre, substantielle, c'est-à-dire ni serrée, ni légere, & tenir un peu aux doigts quand on la manie; mais être douce au toucher, & répandre une odeur non fétide après la pluie; n'être pas trop liante quand elle est arrosée d'eau, avoir au moins un à deux pieds de bon fonds, être meuble; car quand elle est trop

gluante & massive, en un mot qu'elle approche trop de l'argile, elle n'a pas grand mérite pour les ensemencemens, étant trop froide & trop pesante.

Plus les terres sont fortes, plus on doit les labourer souvent & profondément: on choisit pour cela un beau temps, & on les fume légérement. Les terres humides sont stériles dans les années pluvieuses, à moins qu'on n'y fasse des tranchées pour écouler les eaux. Dans les terres légeres & sablonneuses, la plante périt souvent pendant les grandes chaleurs : un sol de cette nature demande des labours légers & de forts engrais. Si la terre est très-pierreuse, il faut labourer profondément & par un temps humide. Les *terres meubles* sont celles qui sont faciles à labourer, & qui néanmoins ont de la substance : on augmente leur fertilité en multipliant & renouvellant leurs surfaces à l'aide des labours, & on les réchauffe à l'aide des fumiers. Des expériences faites tout récemment par M. *Kirchberguer*, membre de la Société Économique de Berne, démontrent que le gypse calciné, semé en poudre sur les terres, est un excellent engrais. Voyez le *Journal de Physique & d'Histoire Naturelle*, *pag. 18. Juillet 1774.* On appelle *terre neuve*, celle que l'on tire d'un endroit où la végétation n'a pas eu lieu depuis long-temps.

Les principes de l'agriculture & de la végétation doivent être établis sur l'analyse des terres, sur les différens engrais, & sur les phénomenes que nous présentent leurs combinaisons. L'air & l'intempérie des saisons, comme nous l'avons dit à l'article PLANTE, ne laissent pas que de contribuer essentiellement à la végétation, ainsi que l'eau. M. *Home* a exposé quelques faits chimiques relativement à cette question; & il prétend que la méthode d'élever la terre d'un champ en différentes murailles, afin qu'elle présente plus de surface à l'air, & qu'elle en reçoive mieux les influences, est très-utile. Des expériences réitérées en Ecosse, ont mis à portée d'affirmer qu'une pareille méthode épargne les frais de l'engrais ordinaire, & rend les terres beaucoup plus fertiles.

M. *Zacharie Westbeck* nous propose une maniere de semer & de fumer plus promptement les terres que par

la voie ordinaire. Il conseille de jeter ensemble la semence & le fumier dans la terre en labourant : par ce moyen, dit-il, on épargneroit beaucoup de travail.

M. *Tull* nous a aussi donné un Traité de l'Agriculture des terres, qui a d'abord été adopté par M. *Duhamel ;* mais cet Académicien a enfin abandonné cette doctrine, & a publié une autre méthode qui établit que plus on divise les molécules de la terre, plus on multiplie ses pores intérieurs, & plus on met le terrain en état de fournir de la nourriture aux plantes ; mais cette division de la terre ne peut s'opérer que par des labours réitérés & faits dans des circonstances convenables, dans des terres dont la nature soit de bonne qualité, & soutenue par de bons engrais. Les principes fondamentaux de cette culture se réduisent donc, 1°. à rendre la terre très-meuble par des labours fréquens & faits à propos ; 2°. à choisir de bonne semence ; 3°. à ne point la jeter avec profusion, comme l'on fait ordinairement, mais au moyen de bons semoirs, & à la distribuer uniformément, afin que chaque grain se nourrisse également ; 4°. à l'enterrer à une médiocre profondeur, de façon qu'elle soit exactement recouverte ; 5°. enfin, à bien cultiver les plantes tant qu'elles sont en terre, comme l'on fait dans les potagers. En apportant toutes ces précautions, même dans les travaux en grand, on épargne la moitié sur la semence, & on ne laisse pas souvent de doubler sa récolte. On sait que la *géoscopie*, c'est-à-dire la connoissance des qualités de la terre, est une science très-utile : c'est sous ces points de vue que le Gouvernement de France a créé tout récemment des Sociétés d'agriculture dans chaque Province de ce Royaume. Nous conseillons à notre Lecteur de consulter les articles TERREAU, MARNES, LANDES & CENDRES.

TERRE DE LEMNOS. Terre dont les Anciens & les Modernes ont dit beaucoup de merveilles. Qui croiroit que *Busbecq* en 1686, crut devoir envoyer sur les lieux un Savant éclairé pour savoir à quoi s'en tenir ! *Galien* fit plus autrefois, il y alla lui-même en personne. Voyez ce que c'est que la *terre de Lemnos* au mot BOL.

TERRE DE MAQUI-MAQUI. *Voyez ci-dessous* TERRE DE MASQUIQUI.

TERRE DE MASQUIQUI. Sous ce nom on nous apporte communément du Levant une préparation de cachou fort friable : *voyez* CACHOU. Souvent aussi le *masquiqui* n'est qu'une terre farineuse, un *guhr marneux* que les Naturels Algonquins ramassent sur le haut des montagnes : ils la pétrissent avec de l'eau, & lui donnent la forme sous laquelle nous la recevons.

On prétend que la terre appelée *maqui-maqui* est très-bonne pour toutes sortes de dartres vives & farineuses. Pour s'en servir il faut la bien pulvériser ; ensuite la mettre tremper dans du vinaigre, le plus fort que l'on pourra trouver, & l'appliquer sur la dartre. Auparavant il faut frotter les dartres avec un gros linge jusqu'au vif, afin que la terre détrempée puisse s'introduire dans la peau.

Si ce sont des dartres invétérées, il faut se faire saigner & purger avant de l'appliquer ; cela est, dit-on, immanquable.

TERRE MÉRITE, *TERRA MERITA*, ou SOUCHET DES INDES, ou CURCUMA, ou SAFRAN DES INDES ; c'est une racine dont il y a deux especes, l'une longue, & l'autre ronde.

Le TERRA MERITA LONG, *curcuma longa*, est une petite racine oblongue, tubéreuse, noueuse, pesante, compacte & coudée, de la grosseur du petit doigt, garnie de quelques fibres, pâle en dehors, & de couleur jaune ou de safran en dedans, & donnant la couleur jaune, qui devient pourpré par la suite, aux liqueurs dans lesquelles on l'infuse : elle est d'une saveur un peu âcre & amere, d'une odeur foible de gingembre ; elle naît attachée à une plante que l'on nomme *curcuma radice longâ* : de chacun des nœuds de la racine sortent des feuilles d'un beau vert, aplaties, pointues, semblables aux feuilles du balisier. De la plus vigoureuse tubérosité de cette racine, il s'éleve une tige de neuf pouces de longueur, épaisse, cylindrique, pleine de suc, grosse comme une plume à écrire, d'un vert pâle, nue en sa base ; mais à commencer du milieu de sa hauteur elle est garnie de petites feuilles

vertes, pâles d'abord, ensuite jaunes-rougeâtres, larges de deux doigts, terminées insensiblement en maniere de pointe, recourbées & disposées en maniere d'écailles, les unes sur les autres, entre les jointures desquelles est une humeur tenace & visqueuse. Ces feuilles donnent à la sommité de la tige la forme d'un épi cylindrique : de plus, d'entre chaque écaille sortent successivement de longues fleurs semblables à celles du balisier, mais trois fois plus petites, communément d'un jaune pâle ou purpurines, & composées, selon *Hermann*, de quatre feuilles; l'une supérieure, qui s'éleve obliquement en haut, les deux inférieures en lignes droites, & une intermédiaire, comme tortillée & frangée. M. *Linnæus* a donné une description détaillée de cette fleur, d'après la plante desséchée, dans ses *genres de plantes*, *pag. 829*. Il résulte, selon ce Botaniste, que le calice de cette fleur est formé par plusieurs spathes; que la fleur est un pétale irrégulier dont le tuyau est fort étroit : le *nectarium* est d'une seule piece, les étamines sont au nombre de cinq; le pistil est un embryon arrondi qui supporte la fleur, & pousse un style de la longueur des étamines, surmonté d'un stigmate simple & crochu. Le péricarpe ou fruit est cet embryon qui devient une capsule arrondie, à trois loges séparées par des cloisons, laquelle contient plusieurs graines.

On ne retire de la terre la racine du *terra merita* qu'après la maturité de sa racine, & que ses fleurs sont séchées. Cette plante est si familiere aux Indiens, qu'à peine peut-on trouver un jardin en Orient où elle ne soit cultivée, & même pour en faire usage; car tous les habitans emploient cette racine, comme un bon assaisonnement, dans leur riz & dans tous leurs mets, qu'il colore en jaune; de-là vient que quelques-uns l'ont nommé *safran Indien* : ils en mettent avec des fleurs odorantes dans les pommades, dont ils se frottent tout le corps; ils l'emploient, ainsi que nous, pour la teinture. Les feuilles de l'espece de *curcuma*, que l'on appelle *vanhom* au Japon, sont, ainsi que celles du gingembre sauvage, regardées comme alexipharmaques. En Médecine, on l'estime un excellent remede pour

pour résoudre les obstructions : il provoque les regles & sert dans les accouchemens difficiles. Mais, disent les Continuateurs de la *Matiere Médicale*, c'est sur-tout un remede singulier & spécifique dans la jaunisse : on le prend en substance depuis un scrupule jusqu'à un gros, & on le prescrit jusqu'à deux en infusion ou en décoction.

L'autre espece de *curcuma*, que l'on appelle *terrà merita rond*, *curcuma radice rotunda*, est le *raiz de safrao* des Portugais : il est assez rare dans les boutiques. Cette racine qui a les mêmes propriétés en Médecine que la précédente, est ronde, grosse comme une prune moyenne, compacte, fort dure ; comme si elle étoit pétrifiée : lorsqu'elle est coupée transversalement, on y remarque différens cercles d'un jaune-rougeâtre. Les Teinturiers, les Gantiers, les Parfumeurs & plusieurs autres Artisans ont éprouvé que le *terra merita rond* coloroit ou teignoit moins bien en jaune que le *curcuma long*, qui, mis en poudre, est d'un jaune-rouge. Nos Teinturiers trouvent que le *terra merita* ordinaire ne donne pas un jaune aussi durable que la gaude ; mais il est admirable pour rehausser la couleur rouge des étoffes teintes avec la cochenille ou le kermès ; comme les écarlates. On prétend que quelques Artistes ont l'art de fixer sa teinte jaune sur certains métaux (notamment sur le cuivre) pour leur donner une couleur d'or : on s'en sert aussi pour jaunir les boutons de bois qu'on veut couvrir de fil ou de trait d'or.

TERRE MÉTALLIQUE. *Voyez* OCHRES.

TERRE MIRACULEUSE, *terra miraculosa*. Voy. à l'article FARINE FOSSILE.

TERRE MOULARD. *Voyez à l'article* TERRE CIMOLÉE.

TERRE NITREUSE. *Voyez à l'article* NITRE.

TERRE DE NOCERA ou TERRE D'OMBRE. *Voyez à l'article* OCHRE.

TERRE NOIRE DES JARDINS. *Voyez à l'article* TERREAU.

TERRE-NOIX, *bulbo-castanum*. Plante qui croît dans les lieux humides & dans les terres à blés. Sa racine est un tubercule gros comme une grosse noix ;

charnu, noir au dehors, blanc en dedans, jetant plusieurs fibres, d'un goût doux & agréable, approchant de celui de la châtaigne : sa feuille est semblable à celle du persil, mais d'un goût bien plus foible; sa tige est rameuse, portant à ses sommets des ombelles garnies de fleurs blanches à cinq feuilles, & disposées en rose : à la fleur passée succede un fruit composé de deux graines menues, un peu longues, noires, d'un goût aromatique & âcre. On mange sa racine cuite sous la cendre ou à l'eau, sur-tout dans le Nord & en Angleterre : elle est astringente & propre pour arrêter le sang; sa semence est apéritive.

TERRE NOVALE, *terra novalis*. C'est celle qui ne portoit que du bois ou de l'herbe, & que l'on change par le labour en terre à grain. On dit *terre neuve* ou *terre naturelle*, d'une terre sortant des mains de la nature qui n'a point encore été éventée ni fouillée; en un mot qui n'a encore rien produit : on la tire communément à cinq ou six pieds de profondeur.

TERRE D'OMBRE. *Voyez* OCHRES.

TERRE D'OR, ou PIERRE D'OR, ou TERRE SOLAIRE. Des Auteurs ont donné ces noms à la terre martiale & pyriteuse qui se trouve dans le pays de Hesse, *terra solaris Hassiaca*. La terre d'or de Modene, *terra vergine d'oro*, est une terre absorbante, blanche, à laquelle on attribue autant de vertus qu'il y a de maux.

TERRE DE PATNA. Espece de terre argileuse bolaire qui se trouve sur le bord du Gange, & avec laquelle on fait ces bouteilles légeres appelées *gargoulettes du Mogol*. Voyez au mot BOL.

TERRE DE PERSE ou ROUGE D'INDE, ou ROUGE-BRUN, ou *ALMAGRA*. C'est l'*Indian red* (rouge Indien) des Anglois. On dit qu'elle sert à des Dames Indiennes pour se rougir le visage. *Voyez* ROUGE-BRUN *à la suite du mot* OCHRES.

TERRE A PIPE : c'est une terre tendre, liante & légere, douce au toucher; on la travaille aisément sur le tour, quand elle a été humectée : elle blanchit au feu. Il y en a de différentes couleurs : celle qui est grise sert à faire de la faïence; celle qui est blanchâtre

sert à faire des pipes. Cette terre est argileuse, & contient quelquefois, mais accidentellement, un peu de craie: si on lui fait subir un degré de feu violent & continu, elle prend alors à sa surface un enduit qui est une espece de vernis vitreux.

M. *Wallerius* dit que la *terre de Samos*, dont on faisoit anciennement tant de vases, étoit une terre à pipe blanche.

Les Hollandois ont été long temps dans la réputation de connoître seuls la maniere de préparer la *terre à pipe*, & d'en posséder les meilleures carrieres; tandis qu'en effet ils n'avoient que le secret de la venir prendre où elle étoit, sans que les gens du pays se doutassent de son utilité. Ils venoient aux environs de Rouen avec de petites barques, & enlevoient la terre à pipe de ce canton, sous prétexte de prendre de quoi lester leurs navires. J'ai appris qu'ils la tirent aujourd'hui des environs de Cologne & de Namur. C'est à Gouda (Tergoë) que sont établies les Manufactures de pipes: on y compte trois cents Maîtres, & plus de trois mille Ouvriers. Une pipe passe par les mains de vingt-deux Ouvriers avant d'être entiérement façonnée. On prépare la terre en la dissolvant en quelque sorte dans l'eau: on passe cette bouillie par un tamis de fil de laiton; on décante l'eau, & le résidu ou plutôt le précipité est une pâte qu'on pétrit en la battant sans cesse. Voilà l'ouvrage des hommes: celui des femmes ouvrieres consiste à prendre cette pâte terreuse, à la rouler & à lui donner la forme grossiere d'une pipe; une autre perce ce rouleau avec une longue aiguille de laiton: ensuite on le met dans un moule de cuivre jaune à charniere; c'est alors qu'on arrondit sa tige, qu'on creuse sa tuyere avec un cylindre de cuivre: une autre pare les rainures. La pipe est lissée, se seche, puis on la met cuire pendant quatorze heures dans un fourneau, dont l'intérieur est en cône. On verse sur ces pipes d'autres pipes brisées & réduites en sable: ceci leur sert de bain pendant la cuite.

TERRE A PORCELAINE, *marga porcellana*, est communément une sorte de terre à argile rarement pure, très-souvent mélangée, & dans laquelle l'argile

est la partie dominante : elle est grisâtre ou blanchâtre, fort légere, molle au toucher, quelquefois compacte & dure. L'action du feu la change en un verre demi-transparent, foncé & bleuâtre : ainsi cette terre qui est composée, s'endurcit d'abord dans le feu, & finit par s'y demi-vitrifier, à raison de ces mélanges. Au reste, il est difficile d'assigner un caractere constant à la *terre à porcelaine*, en ce que des terres de différentes nature & non vitrifiables, prises séparément, acquierent la propriété de se vitrifier lorsqu'on les a mélangées. Nous dirons seulement qu'une bonne terre à porcelaine ne doit éprouver au feu qu'une demi-vitrification entre l'état de terre cuite & celui du verre : *voyez ce que nous en avons dit à la suite du mot* VASES.

TERRE DE PORTUGAL. Nom donné à un bol rouge : *voyez* BOL.

TERRE POURRIE : *voyez* PIERRE POURRIE.

TERRE DE POUZZOL : *voyez* POZZOLANE.

TERRE PRIMITIVE ou ANCIENNE, *terra primogænea, aut antediluviana :* voyez TERRE VIERGE.

TERRE ROUGE ou ROUGE DE MONTAGNE : *voyez à l'article* OCHRE.

TERRE RUBRIQUE, *terra rubrica.* On en trouve en France & en Angleterre. La meilleure nous venoit autrefois de l'Arménie, de Grece, d'Egypte & de Sinope. C'est cette terre rouge, plus connue sous le nom de *crayon rouge :* voyez ce mot. Ce sont les Anglois qui pulvérisent cette terre rouge, l'incorporent avec une eau gommée, & en font les crayons.

TERRE DE SAMOS ou TERRE SAMIENNE, *terra Samia.* Terre dont les Anciens se servoient en Médecine & en Peinture comme de la terre de Lemnos. Cette terre est argileuse, dense, pesante, onctueuse, tantôt blanche & tantôt grise : c'est une espece de *terre à pipe :* voyez ce mot. La terre érétrienne des Anciens, que l'on faisoit venir de l'île Eubée, avoit la même propriété que la *terre* de *Samos* & de *Lemnos*.

TERRE SAVONNEUSE ou SMECTITE, *terra saponaria.* Le smectis ou la terre savonneuse dont parle Wormius, se trouve en Angleterre au détroit de l'île Swectis : la couleur en est variée. Ses propriétés con-

fiftent à dégraisser plus ou moins bien les étoffes. Celle que l'on appelle *terre à foulon* est aussi de cette nature : elle est d'un vert jaunâtre, ou d'un rouge marbré de blanc. Celle qui vient de l'île de Cornouaille porte quelquefois le nom de *terre cimolée grasse :* elle est d'un blanc cendré. Il en vient du même endroit sous le nom de *terre noire de Tripoli :* elle est un peu noirâtre. Le *smectis* des îles de Feroë ou de l'île de Fer, est assez dur, vert, tendre. La *cendrée de Tournai* est une fausse *smectite*, qui devient quelquefois au feu d'un blanc merveilleux. La vraie *pierre* ou *terre savonneuse* ou *smectite*, a plus sensiblement que la terre à foulons, toutes les propriétés mécaniques, même le goût, & tous les caracteres du savon ; elle ne produit aucun mouvement d'effervescence avec les acides : elle est toujours en masses, grasse au toucher, marbrée, & rarement feuilletée ; telle est celle qu'on trouve en Suede, en Angleterre, à Plombieres en France. Il nous en vient aussi de la même espece de Sicile, de Rome, de Naples & de la Chine.

Les Anglois font grand cas de leurs terres savonneuses & à foulons : ils s'en servent pour nétoyer le linge ; les Cardeurs de laines sont ceux qui en font le plus grand usage. La terre savonneuse de Smyrne est le *natron :* voyez ce mot, & l'article TERRE A FOULONS.

TERRE SIGILLÉE, *terra sigillata*, est une terre bolaire détrempée, ensuite formée en pastilles, & marquée d'un cachet. On donne le nom de *terre bénite de S. Paul*, ou de *Malthe*, ou de *terre de Constantinople*, à l'espece dont la couleur tire sur celle de la chair : *voyez notre Minéralogie, Tom. I.* Voyez aussi ce que nous en avons dit à l'article BOL de ce Dictionnaire.

TERRE DE SINOPE, *terra synopica.* Terre bolaire, ochracée & d'un rouge brun, qu'on tiroit autrefois de cette ville de la Natolie. On en distribuoit à Rome une grande quantité pour les arts : c'est en quelque sorte le *rubrica fabrilis* des Auteurs, ou la sanguine, appelée le *crayon rouge* des Auteurs.

TERRE DE SMYRNE. C'est le *natron :* voyez ce mot.

TERRE A SUCRE, est une argile blanche : *voyez* ARGILE.

TERRE SULPHUREUSE, *terra sulphurea*. Elle a une couleur verte-grisâtre : elle s'enflamme facilement; mais elle est difficile à se liquéfier.

TERRE TOURBE BITUMINEUSE, *terra bituminosa turfacea*. Des Auteurs donnent ce nom à une terre noire brunâtre & inflammable, laquelle se trouve, dit-on, à deux lieues de Grenoble : elle est comme grenelée, fort tenace & extensible : on en trouve aussi en Suisse, près de Zurich.

TERRE TREMBLANTE, *terra tremulans*. On donne ce nom à des terrains mous, comme élastiques & composés de roseaux & de plantes mêlées de terre. On trouve des prairies tremblantes au dessus de tous les endroits qui renferment de la tourbe.

TERRE TUFFIERE, *terra tophacea*. Terre qui approche du tuf : elle est fort maigre, très-ingrate ; il est difficile de l'améliorer pour le jardinage : *voyez* TUF.

TERRE VÉGÉTALE : *voyez* HUMUS. La terre des vallées est la tourbe : *voyez ce mot*.

TERRE DE VENISE. C'est une très-belle ochre rouge, fort fine, & bonne en peinture : *voyez* OCHRE.

TERRE VERTE DE VÉRONE, *terra viridis Veronensis*. On la trouve par couches en grands morceaux plats, qui ont quatre ou cinq pieds de diametre : on les divise irréguliérement en les coupant dans la carriere, ce qui fait qu'on nous l'apporte en pieces de différentes grosseurs. Nous avons parlé de cette terre, qui donne un vert durable en peinture, à la suite du mot OCHRE.

M. *de la Follie*, de l'*Académie de Rouen*, a fait l'examen d'une terre verte, que l'on trouve en abondance aux environs du Pont-Audemer en Normandie : cette terre verte offre au premier coup d'œil le tissu d'une *mine de cuivre soyeuse*. En effet, on y apperçoit distinctement un précipité vert, mélangé avec de petits grains de quartz ; mais d'après quelques expériences, l'illusion cesse, & l'on ne voit dans cette terre qu'un mélange de fer très-phlogistiqué, de l'acide vitriolique & trois especes de terre, une vitrifiable, une calcaire, une argileuse. On y trouve aussi de la pyrite martiale jaune ;

l'alkali volatil n'ayant point changé en bleu cette terre, indique qu'il n'y a point de cuivre : cette terre calcinée au feu devient rouge ou jaune, suivant le degré & la durée de la chaleur : arrosée d'acide nitreux, elle s'est dissoute en petites parties, & cette dissolution ayant été exposée à l'air pendant quelques jours, ensuite décantée, puis mêlée avec autant d'eau commune, & enfin d'eau de soude, ce mélange est devenu jaune, ensuite rouge, puis vert, & a passé au bleu ; ce bleu s'est précipité & a formé un *bleu de Prusse* très-beau. Les pyrites que contient cette terre, traitées seules, n'ont fourni qu'un ochre jaune. Il est donc constant que la terre verte du Pont-Audemer ne doit elle-même sa couleur, dit M. *de la Follie*, qu'au bleu de Prusse qu'elle contient, & par conséquent au fer phlogistiqué uni à d'autres portions de fer moins phlogistiquées, & de couleur jaune.

En considérant cette formation de couleur que présente la nature dans cette terre, & connoissant quel en est le principe, ne peut-on pas présumer avec plus d'évidence, dit le même Observateur, que cette belle couleur verte de toutes les plantes, & même les autres couleurs de toutes les fleurs ne sont que le résultat de précipités ferrugineux ? On sera moins étonné que ces précipités puissent pénétrer dans les pores des fleurs, en observant que toutes les teintures qui sont elles-mêmes pour la plûpart des précipités ferrugineux, entrent dans des pores très-étroits : la méthode pratiquée en grand pour teindre avec le fer phlogistiqué & précipité, (qui est le bleu de Prusse) les matieres végétales en couleur bleue d'outremer, en est un exemple : nous avons dit à l'article *Ochre*, que les substances métalliques qui subissent la vitriolisation offrent différentes nuances entre elles ; il y a plus, une seule de ces substances métalliques offrira des précipités de diverses teintes, suivant la nature des menstrues qui l'aura attaquée. Ce jeu chimique connu des Physiciens peut avoir lieu dans le laboratoire de la nature, & présenter à l'homme des substances aussi variées par la couleur que par les propriétés, &c. *Consultez le curieux Mémoire de Monsieur* de la Follie, *inséré dans le Journal de Physique &*

d'Histoire Naturelle, mois de Novembre 1774, page 349.

TERRE VEULE. Terrain où les plantes ne peuvent prendre racine, parce qu'elle est trop légere, & qui s'amende avec de la terre franche. On dit qu'une *terre* est *amendée*, quand elle a été plusieurs fois labourée & fumée, à dessein d'en corriger les mauvaises qualités & de la rendre propre à recevoir certains ensemencemens ou plantations. La *terre rapportée* se dit d'une bonne terre qu'on met dans les endroits d'où l'on a ôté la mauvaise.

La *terre* est *reposée* quand elle a été deux ans en jacheres; enfin elle est *usée*, quand elle a travaillé longtemps sans être amendée. Il y a cependant des terres qui ne s'épuisent presque jamais, quoiqu'on ne leur mette aucun amendement; ce sont celles qui sont mélangées de bonne marne. On en trouve dans plusieurs pays, dit M. *Bourgeois*, sur-tout en Pologne & en Flandres : il suffit de les bien labourer pour avoir des récoltes très-abondantes.

TERRE VIERGE, *terra primogœnea*, se dit d'une terre primitive qui est encore dans son état naturel, que l'on n'a point transportée, & qui n'a souffert le mélange d'aucuns corps étrangers. Cette terre homogene & élémentaire, s'il en existe, doit être très-rare, & ne se trouver, dans notre globe, qu'à des profondeurs très-considérables : *voyez l'article* TERRE. Cette même terre simple & dure doit posséder, dans le degré le plus éminent, la propriété de résister aux puissances du feu & des acides.

TERRE A VIGNE. On donne ce nom à l'*ampelite* & au *crayon noir* : voyez ces mots. La terre propre à la culture de la vigne doit être un peu maigre, seche, située en pente, & mélangée de petits cailloux ou de pierres à fusil : *voyez* VIGNE.

TERRE VITRIFIABLE, *terra vitrescens*. M. *Darcet*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a fait un travail suivi sur la nature des terres & pierres. Il résulte de ses observations, lues à l'Académie des Sciences, que la plupart des corps regardés comme apyres, réfractaires, non fusibles par eux-mêmes, sont exactement vitrifiables & sans addition, tels

que les gypſes, les ſélénites, la pierre de Boulogne, la pierre à chaux de marbre, les ſtalactites calcaires, les ſpaths, les marnes, les argiles colorées, le tripoli, la craie de Briançon, le mica, l'ardoiſe, les ſables ſpatheux, les granites, l'amiante, la pierre ponce & les laves. Il n'y a que le criſtal de roche, les grès à paver, le ſilex, le *nihil album minerale*, le quartz, la pierre à l'huile de Turquie, le caillou d'Alençon, & tous les cailloux en général, qui n'ont reçu aucune altération, quoique expoſés à la plus grande violence du feu technique. Nous avons lu & relu avec beaucoup d'attention les expériences faites par M. *Darcet:* elles ſont très-importantes, & nous rendons avec bien du plaiſir hommage à leur Auteur. Nous convenons que la diſtribution adoptée juſqu'à ce jour par les Naturaliſtes & les Chimiſtes eſt, rigoureuſement parlant, fautive; ainſi il n'y a plus que deux ordres de terres & pierres, les apyres & les vitrifiables: il feroit ſeulement à déſirer qu'on trouvât le moyen de déterminer extérieurement celles qui ſont fuſibles, ſans avoir recours à la puiſſance d'un feu ſouvent très-conſidérable, diſpendieux & embarraſſant; au reſte, il paroît que les pierres qui ſont infuſibles par elles-mêmes, ſont preſque toutes igneſcentes, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont feu avec le briquet: ces pierres doivent être dures & aſſez homogenes. Quant aux terres ſemblablement infuſibles, il y en a très-peu: elles doivent être très-blanches, ſans mélange, ſans conſiſtance, & de la nature des argiles pures. A cette connoiſſance acquiſe joignez-y l'habitude de dire, toutes les pierres calcinables qui ſe réduiſent en poudre au feu ordinaire comme les gypſes, ou qui ſont efferveſcence avec les acides comme les chaux de marbre impur, ou qui s'endurciſſent beaucoup au feu comme les ſubſtances argileuſes colorées & mélangées, ou qui ſont dures, igneſcentes en partie, mais compoſées & agrégées comme les granites, les porphyres, les poudingues, &c. tous ces quatre grands ordres de pierres qui ont leurs genres, leurs eſpeces très-diſtinctes, ſont de la claſſe des *pierres fuſibles:* celles qui ſont ſimples & igneſcentes compoſent l'ordre ou le genre des *pierres infuſibles.* Alors

vous aurez le tableau d'une nouvelle division : c'est même celle que, pour quelques raisons particulieres, nous avons adoptée en partie depuis quelques années dans nos Démonstrations Lithologiques. Ce systeme, fortifié par les expériences de M. *Darcet*, sera développé dans nos *Élémens d'Histoire Naturelle*, qui seront incessamment sous presse. *Voyez l'article* PIERRES.

TERRE VITRIOLIQUE, *terra vitriolica.* On donne ce nom au produit d'une pyrite sulphureuse, tombée en efflorescence, & quelquefois aux especes de *calchitis* : il y a aussi la terre du vitriol de fer, celle du vitriol de cuivre, &c. *voyez l'article* VITRIOL.

Dans le Beauvoisis en France est une espece de terre que l'on regarde, mais à tort, comme une véritable tourbe; on la brûle à l'air libre pour en obtenir les cendres, que l'on jette sur les terres de culture pour les fertiliser. Cette terre prétendue tourbeuse contient beaucoup de vitriol martial : on peut même la regarder comme une mine de vitriol de fer terreuse, & des Cultivateurs ont observé qu'en la jetant dans son état de nature sur des terres labourables, celles-ci se dessechent, se brûlent & ne produisent rien ou peu de chose. S'il est vrai, comme quelques-uns l'assurent, que cette terre vitriolico-tourbeuse devient propre à l'engrais des terres quand la combustion en a été faite, il faut donc admettre que l'action du feu dénature ses principes, en la réduisant dans l'état de cendres.

Nous disons que cette terre des environs de Beauvais est en certains endroits abondante en vitriol ; ce sel minéral y est même tout formé : on le trouve dispersé en flocons brillans dans une terre grenelée, pesante, charbonneuse, tachetée d'ocre noire-rougeâtre : les vapeurs qui s'en exhalent quand on la brûle, même à l'air libre, ont une odeur puante, suffoquante, en un mot, nuisible à tous les corps organiques tant animaux que végétaux. Plusieurs habitans de la paroisse S. Paul ont été tellement incommodés de ces exhalaisons, qu'ils se sont déterminés d'en porter leurs plaintes à la Police de Beauvais, & on n'a permis d'en brûler qu'en hiver. J'ai soumis à l'analyse plusieurs échantillons de cette terre vitriolique, dont la saveur est

très-styptique : plusieurs morceaux sont disposés par couches, & on les prendroit au premier coup d'œil pour une mine de charbon vitriolisée. Ces morceaux étant séchés, se divisent en fragmens irréguliers ; on y distingue facilement des parties luisantes : plusieurs de ces échantillons ont été coupés dans la miniere, à la bêche ; d'autres sont dans l'état d'une poudre grossiere ou en grumeaux : cette derniere sorte s'échauffe peu dans le feu. L'espece qui est compacte, paroît s'y embraser entiérement, mais sans s'enflammer & sans exhaler une fumée épaisse comme la plupart des charbons minéraux ; on y reconnoît seulement l'odeur suffocante du soufre en combustion : retirée du feu, elle paroit encore embrasée pendant quelque temps, & offre enfin comme une terre de colcothar rouge, qui alors n'a plus de mauvaise odeur. Huit onces de cette terre vitriolique, qui n'est point magnétique, mises dans une capsule de verre exposée dans une cave humide pendant huit jours, ont augmenté d'un gros en pesanteur, & la liqueur d'un thermometre qui y étoit plongé, a monté sensiblement, sur-tout à l'instant que des parties subissoient la vitriolisation. J'en ai obtenu par la dissolution & filtration une liqueur brunâtre d'un goût d'attrament, & qui m'a donné aussi-tôt avec un peu de noix de galle râpée une véritable encre. Une barre de fer polie trempée dans la simple dissolution de cette terre vitriolique, n'a offert presque aucun indice de cuivre de cémentation, & il ne s'est point précipité de terre blanche, preuve qu'il n'y point d'alun & peu ou point de cuivre. En effet, l'alkali volatil que j'ai versé dans une autre portion de la dissolution vitriolique étendue dans une plus grande quantité d'eau, n'est point devenue bleuâtre : le surplus de la dissolution mis à évaporer, a fourni environ un tiers du poids de la terre de beaux cristaux rhomboïdaux d'un vitriol vert martial. Enfin il m'a paru que la terre vitriolique des environs de Beauvais est ainsi minéralisée par la décomposition des pyrites sulfureuses & martiales qui devoient y exister auparavant, qu'elle contient une petite portion d'un bitume formé par de l'acide vitriolique uni à une terre tourbeuse, très-grasse & inflam-

mable. Cette terre m'a fourni à la distillation un peu de pétrole, précédée de vapeurs en parties volatiles, mais qui ont été promptement absorbées par l'eau que j'avois eu la précaution de mettre dans le récipient. La terre lessivée plusieurs fois & desséchée, brûle encore dans le feu, n'a presque plus d'odeur, & ne paroît pas devoir nuire à la santé : telle est la base analytique d'un Mémoire circonstancié que j'ai lu en 1769 à la Société Royale d'Agriculture de Paris, & depuis à quantité de Citoyens. On trouve aussi dans les *Observations sur la Physique, sur l'Histoire Naturelle & sur les Arts*, mois d'Octobre 1774, pag. 330, une *Lettre sur les tourbes du Beauvoisis & sur le vitriol qu'on en retire*, par M. *Brisson*, Inspecteur du Commerce & des Manufactures à Lyon; cet Observateur dit que près de ces tourbieres se trouvent des fontaines d'eaux minérales chargées de fer, dont on a conseillé l'usage avec succès en plusieurs circonstances. Dans les prés bas & humides à une lieue à l'ouest de Beauvais se trouvent à la surface, des terres légeres qui ont véritablement la couleur & le tissu d'un feutre ou de la tourbe, on y distingue des débris de plantes, feuilles, filamens, racines, même des morceaux de charbon de bois; il y en a qui étant allumées, produisent une chaleur dont l'intensité est plus forte que celle des tourbes ordinaires: les grilles, les fourneaux & les chaudieres en sont promptement corrodées. Il paroît qu'il y a aux environs de Beauvais des tourbes corrodantes ou vitrioliques, & d'autres qui sont simplement combustibles; ces dernieres contiennent seules des débris de végétaux. Deux manufactures établies aujourd'hui près de Beauvais fournissent ensemble, dit-on, trois milliers par jour de couperose verte ou vitriol martial, tiré des tourbes corrodantes.

TERREAU ou TERROT ou TERRE FRANCHE, *humus atra.* C'est une terre d'un noir jaunâtre, communément graveleuse, poreuse, friable & un peu grasse : dans l'eau elle se gonfle, on peut la pétrir; mais desséchée elle ne conserve ni dureté, ni liaison : elle souffre un degré de feu assez violent sans se vitrifier, ni se calciner; quelquefois elle s'y embrase, y

devient blanche, ou y reçoit des nuances de couleurs, dont l'intensité & les propriétés sont le résultat de ses parties constituantes : elle ne fait point d'effervescence avec les acides.

Le terreau est, ainsi que le gazon, cette terre qui sert d'enveloppe à notre globe (excepté tout ce qui est couvert par les eaux) ; elle en couvre la surface jusqu'à demi-pied d'épaisseur ou environ ; elle est formée en grande partie par la décomposition journaliere & locale des substances propres à d'autres regnes, communément par la pourriture des végétaux, quelquefois par la destruction des animaux. Ces terres sont en général très-propres à la végétation lorsqu'elles sont en plaine ; car si elles sont en pente le long d'un côteau, elles se sechent bientôt ; mais si le terreau se trouve dans un bas fond, alors l'eau qui a amené les débris des végétaux & des animaux, venant à se retirer, il résulte de ce mélange une terre qui augmente tous les jours en qualité, en épaisseur ou profondeur, & passe peu à peu à l'état de glaise ou d'argile s'il y a du sable.

Woodward & *Scheuchzer* ont prétendu que la fertilité du globe antédiluvien étoit dûe à une semblable couche de terre noire. Le dernier de ces Auteurs assure qu'on trouve au sommet des Alpes (où aucune plante ne végete à cause des vents, du froid & de la subtilité de l'air) un terreau noir qui paroît homogene : il lui attribue trois propriétés : 1°. d'avoir plus d'élasticité, & d'être plus susceptible d'extension ; 2°. de n'être point du tout vitrifiable ; 3°. de paroître, au microscope, composé de parties égales.

Des Auteurs ont voulu déterminer la durée du monde, ou le temps qui s'est écoulé depuis le déluge, par l'accroissement annuel du terreau végétal. On a choisi pour cela des lieux déserts : on a supposé cet accroissement d'un quart de pouce par siecle ; & en supposant aussi que la profondeur de cette espece de terre est de huit pouces, (il y a des endroits où il y en a dix) cela donneroit trois mille deux cents ou quatre mille ans depuis cette catastrophe.

Il est impossible que les terreaux soient constamment

les mêmes par-tout: leur expoſition, leur ſituation, les différentes matieres qui peuvent les former, les travaux que les hommes & les animaux y emploient, tout concourt à en changer la nature & les propriétés: néanmoins on ne diſtingue que deux véritables eſpeces de terreaux: l'un qui réſulte des végétaux pourris, & l'autre d'animaux détruits également par la putréfaction, (l'un & l'autre participant toujours de beaucoup de terre plus ou moins pure); les autres eſpeces ne ſont que des modifications de leur mélange: les tourbes ſont auſſi des eſpeces de terreaux, ainſi que la terre des cimetieres, des gibets & des voieries.

Le terreau, ſelon le langage des Jardiniers, eſt un vieux fumier entiérement pourri, uſé & changé en une eſpece de terre noire. Ils s'en ſervent pour faire des couches dans les potagers, afin de fertiliſer leurs terres & d'avancer la végétation de leurs plantes & de leurs légumes. Les Fleuriſtes, dit M. *Bourgeois*, font auſſi un grand uſage du terreau, qu'ils préparent en mettant dans un creux qu'ils font en terre des couches alternatives de fumier & de bonne terre neuve criblée, qu'on mêle de temps en temps lorſque le fumier eſt conſumé.

Le terreau des Laboureurs eſt la terre améliorée par les fumaiſons: elle eſt poreuſe, légere & très-propre à la végétation; les végétaux y tracent plus facilement & y pompent mieux leur nourriture: mais il y a du choix pour la ſituation du terrain & la baſe même du terreau. L'on ſait bien qu'un terrain ſitué à l'adoſſement d'une côte, eſt facilement dépouillé de ſa partie fécondante par l'eau de pluie; tout au contraire de celui des vallées, où l'eau ſéjournant occaſionne la pourriture & la fermentation des différens végétaux; ce qui produit de la tourbe: *voyez ce mot*. Un terreau ſableux n'a pas aſſez de conſiſtance; mais un terreau argileux étouffe le grain qu'on y ſeme. Le terreau de forêts, qui eſt compoſé de feuilles & de mouſſe, eſt trop limoneux; cependant il convient ſur les terres maigres des pays plats. *Voyez les articles* TERRE LABOURABLE, MARNE & LANDES.

TERRETTE ou LIERRE TERRESTRE. *Voyez ce mot.*

TERRIBLE. *Goëdard* a donné ce nom à un phalene qui provient d'une chenille, laquelle se nourrit de feuilles d'aune. *Voyez* CHENILLE.

TERTRE. Eminence au milieu d'une plaine, en forme d'un monticule qui est détaché des côtes voisines. *Voyez* CÔTE & MONTAGNE.

TESSIO. Espece de palmier du Japon, dont on fait dans ce pays la pâte appelée *sagou*. Voyez ce mot.

TEST, *testa*, se dit de la substance dure & épaisse qui forme le corps d'une *coquille*. Voyez ce mot & celui de TESTACÉE. On dit le test d'une huître & le têt d'un crabe. *Voyez* CRUSTACÉES.

TESTACÉES, *testacea* ou *testata*. Nom donné à des animaux qui se renferment & vivent dans des coquilles dures, & dont les couleurs sont aussi variées que les figures: *voyez ce que nous en avons dit au mot* COQUILLAGE.

On peut placer parmi les vers testacées, les vers qui se construisent des tuyaux à l'intérieur desquels ils se retirent; tuyaux que leurs habitans qui en sont les architectes, agrandissent à mesure qu'ils croissent, qu'ils ne quittent jamais, & ne changent point eux-mêmes de forme pendant leur vie, ce qui les distingue des teignes & des différens vers ou larves qui se changent en insectes. On ne considere guere ces vers que par rapport à leurs ouvrages. Ils habitent ou seuls, ou ils se construisent, en se réunissant, des tuyaux qu'on trouve souvent en grand nombre, à côté les uns des autres. Ils attachent leurs tuyaux à des corps solides & stables, & ils ne changent jamais de lieu; ou bien ils ne les fixent point, & ils les traînent après eux, vers les endroits où ils veulent se transporter. Enfin leurs tuyaux sont ou de fortes parois, & alors ils les construisent à l'épreuve du contact de l'eau; ou ils sont frêles, & ils les dirigent à travers des corps qui les couvrent & les défendent, tels que le bois, le sable & la vase. De-là les distinctions, les divisions de ces sortes de testacées. *Consultez les articles* VERS DE MER appelés *vermiculaires*, *vers rongeurs de digues*, *&c.*

On ne peut trop le répéter, on ne considere guere dans ces différentes especes de vers testacées que leurs

tuyaux. Voici la maniere de se les procurer & de les conserver. S'ils sont forts & solides, on les enleve seuls, on en retire les vers, quand ils sont fort gros, de la même maniere qu'on retire ceux des *coquilles;* si au contraire les tuyaux sont frêles & poussés à travers le bois ou la pierre, les coquilles mortes, ou autre substance solide, on arrache une partie des corps même qui contiennent les tuyaux, & on les envoie dans leur matrice pour laquelle on prend des ménagemens, suivant sa fragilité. Si les tuyaux enfin sont grêles & conduits à travers un corps sans consistance, ou mobile, comme le sable, la vase, &c. il faut les ramasser avec beaucoup d'attention, & suppléer à la matiere dont on les tire, une substance qui puisse en remplacer l'effet; c'est ce qu'on exécutera en arrangeant avec du coton ces tuyaux fragiles dans des boîtes. Si avec les tuyaux on veut conserver les animaux qui les habitent, il faut plonger & enfermer le tout dans une liqueur spiritueuse.

Mais il en est des vers qui vivent dans les tuyaux, comme de ceux qui habitent les coquilles: les Voyageurs ne les recherchent communément que par rapport à leur dépouille, c'est-à-dire à leur coquille: en effet ces animaux se retirent en mourant au centre de leur demeure; la liqueur les desseche; ils perdent leur forme; ils deviennent, de mous & pulpeux qu'ils étoient, cartilagineux & coriaces; & l'œil même d'un Anatomiste en peut à peine retrouver les parties différentes après les avoir amollies, en les faisant tremper long-temps dans l'eau tiede. Pour bien connoître ces animaux, il faudroit donc les observer vivans; nous ne pouvons pas les attirer à nous, il faut aller à eux; & les descriptions, accompagnées de dessins, sont les seuls moyens de les faire connoître aux autres; mais leurs dépouilles sont faciles à conserver, & les couleurs dont elles sont très-souvent embellies, la singularité, la variété de leur forme ont fait attacher, presque dans tous les temps, un assez grand prix à ces dépouilles qui survivent à l'être auquel elles ont appartenu.

Nous avons exposé, à la fin de l'article *coquillage,*

la *maniere de pêcher, de ramasser les coquilles & de les encaisser*, pour les envoyer dans des pays plus ou moins éloignés : quoique cet objet qui est de pratique n'est pas difficile à saisir par la description, je crois cependant devoir en rappeler les principaux moyens, & même en ajouter d'autres, ou qui ne se sont pas présentés à nos idées à temps, ou dont nous avons eu connoissance depuis l'impression de cet article.

Les coquillages vivans offrent chacun un animal, ou renfermé, ou plus ou moins recouvert d'une coquille, & ces coquillages, sur-tout ceux de mer ou sont attachés aux rochers comme les huîtres, ou ils rampent sur le sable & la vase, s'y meuvent & y cheminent comme les moules, ou ils s'élevent à travers la masse des eaux, y nagent ou flottent à sa surface, à la faveur de certaines parties que le ver qui les habite, gonfle ou déprime à volonté, comme les nautiles: parmi ces coquillages vivans & marins les uns sont continuellement baignés des eaux de la mer ou de ses flots; d'autres se trouvent dans des endroits qu'elle inonde réguliérement dans le temps du flux. Si l'on en trouve quelquefois sur la greve, ce n'est qu'après des orages, de fortes tempêtes, des coups de mer, dont la violence les a arrachés du fond de la mer & poussés loin des lieux qui leur conviennent. Les coquilles, dont l'animal est mort & a été détruit, qui ne contiennent plus rien, ou des corps qui leur sont étrangers, roulent, sur-tout si elles sont vides, au gré incertain des flots, dont elles sont le jouet : c'est ainsi qu'une grande quantité de ces dépouilles, & souvent de familles différentes se trouvent déposées pêle-mêle, & que par la suite des temps, des Observateurs plus ou moins instruits venant à les rencontrer dans des endroits assez éloignés de la mer, ils se livrent aux hypotheses, aux conjectures, sur l'origine de ces coquilles devenues fossiles; *voyez ce mot.* Les Navigateurs instruits savent que la mer a un mouvement qui tend à purger continuellement son sein des corps inutiles qu'elle contient; elle les repousse, les accumule & les laisse déposés sur ses rivages. C'est sur-tout à l'embouchure des rivieres qu'elle a coutume de former des

bancs, des lits, qui ont souvent plusieurs toises de profondeur, & une étendue proportionnée en superficie. Ces lits de coquilles n'ont quelquefois pas sous les eaux moins de profondeur, & n'occupent pas moins d'espace, que des montagnes médiocres sur terre. Pour avoir des coquilles bien conservées, il ne faut que rarement les ramasser sur la plage, ou seulement après de violens coups de mer; car alors on en peut trouver de vivantes, c'est-à-dire avec leur animal. Pour s'en procurer avec abondance & en rencontrer des especes variées, il faut les chercher en mer, & en différens parages. Celles qui s'attachent aux rochers ou qui vivent autour de leurs bases, sont différentes de celles qui se plaisent sur le sable, & celles-là ne sont pas les mêmes qu'on tire de la vase. Nous le répétons, il faut donc chercher les coquillages sur les différens fonds, dans les anses, autour des promontoires, parmi les rochers sous marins, dans leurs cavités, sur leurs flancs, & toujours en mer, & non sur ses bords ou greves. On en prend plus par la pêche à la *drague*, espece de filet qu'on traine au fond de la mer, que par le moyen des Plongeurs. Il n'est pas difficile de retirer les animaux-vers qui habitent les coquilles, mais on doit prendre quelques précautions pour conserver ces dépouilles osseuses. On transporte les coquillages qu'on a pêchés à son habitation; on les met dans de l'eau douce sur le feu, la chaleur fait bientôt périr les vers, alors les coquillages qui s'étoient tenus exactement fermés depuis qu'on les avoit pêchés, s'ouvrent d'eux-mêmes, ou il est très-aisé de les ouvrir sans les gâter: dès que les animaux sont morts & que l'eau a resté quelque temps sur le feu, mais sans éprouver une forte ébullition, on retire du feu le vase: on prend les coquillages les uns après les autres; si c'est une espece *univalve*, on a un crochet de fer pointu, on l'enfonce dans la coquille par son ouverture, on saisit avec la pointe du crochet l'animal, qui se détache & s'enleve très-aisément. Si c'est une espece *bivalve*, on en jette facilement l'animal, en produisant une secousse avec les mains qui tiennent les deux valves ouvertes. A mesure qu'on vide ces coquilles, on les met tremper dans de l'eau douce frai-

che; on les y laiſſe baigner pendant pluſieurs jours, en la renouvellant chaque jour, afin de la dépouiller entiérement des parties ſalines & des pellicules de l'animal qui pourroient y être reſtées. On fait ſécher ces coquilles. Si par haſard on avoit caſſé ou détaché la charniere, le cartilage denſe de celles qui ſont bivalves, & même le cartilage qui réunit les pieces des *multivalves* (nous exceptons de ces dernieres les ourſins; *voyez ce mot*,) il faudroit contenir les pieces dans leur poſition naturelle, avec un cordon noué autour de la coquille. N'omettons pas de dire que ceux des coquillages univalves, dont l'orifice eſt bouché par une pièce qui ſouvent eſt de la même ſubſtance, & que l'on nomme *opercule*, paroiſſent offrir un peu plus de difficulté à les vider : on y parvient cependant ſans peine; car en penchant ce coquillage ſortant de l'eau chaude, l'orifice en bas, & en le ſecouant, alors le poids de l'animal & celui de l'opercule l'entraîne aſſez pour que l'on puiſſe enſuite introduire un crochet de fer entre la coquille & l'opercule, qu'il ne faut pas perdre; c'eſt ainſi qu'on en retire l'animal : on a ſoin de placer l'opercule à côté de ſa coquille pendant qu'elle trempe dans de l'eau douce & fraîche : on doit auſſi avoir ſoin quand on les fait ſécher d'adapter l'opercule à l'orifice de la coquille : on les fait tenir enſemble avec un peu d'eau de gomme Arabique. Nous n'avons pas oublié de dire à l'article COQUILLES, que la plupart d'entre elles, quand on les pêche, & qu'on les a même lavées dans l'eau douce, ne ſont pas telles qu'on les voit dans les cabinets. Une ſubſtance membraneuſe, connue ſous le nom de *drap-marin*, plus ou moins épaiſſe, & ſouvent recouverte d'une écorce ou matiere pierreuſe étrangere, en enveloppe le plus grand nombre, & cache, dérobe à nos regards, ces belles couleurs, ces taches, ces compartimens, cet émail, ce poli, ce brillant, qui font aux yeux de quelques Amateurs la plus grande partie du mérite qu'ils y attachent.

A l'égard des *coquilles fluviatiles*, & qui ſont moins nombreuſes que celles de la mer, on les trouve dans les fleuves, les rivieres, les lacs & les étangs : les ruiſſeaux en fourniſſent auſſi. Ces coquilles fluviatiles

de même que les *coquilles terrestres*, (ces dernieres se trouvent communément dans les lieux bas, dans les prairies, aux pieds des montagnes, aux endroits humides, même dans les terres plantées de vigne) exigent, pour être conservées, les mêmes précautions, les mêmes soins indiqués pour les coquilles de mer.

Il ne faut pas confondre les crustacées avec les testacées, ceux-ci sont les animaux à coquilles ; les crustacées sont d'un autre ordre d'animaux, & paroissent tenir à l'ordre général des insectes. Les *crustacées* sont ou arrondis, ou cordiformes tels que les *cancres*, ou ovales ou oblongs tels que les *crabes*, ou fort alongés tels que les *écrevisses*, les *langoustes*, les *homards*, &c. *Voyez ces mots & l'article* CRUSTACÉES. Comme ce que nous avons dit de la maniere de préparer ces animaux à l'article *crustacées*, est infiniment trop succinct, nous devons réparer ici ces omissions, en faveur de ceux qui veulent conserver des cancres, des crabes, des homards, &c. pour l'usage des cabinets.

On prépare les *crabes* & les *cancres*, en détachant le test qui les couvre ; en enlevant par l'ample ouverture qui se présente, les visceres & les chairs, même celles qui sont contenues dans les pieds. Cette opération est fort aisée ; on remet ensuite le test en place, & on le fixe avec un ruban qui entoure le corps, & qu'on peut ôter quand on n'a plus dessein de remuer l'animal.

On sépare le corps des homards en deux, ainsi que celui de tous les animaux du même genre, dont le corps est fort long : cette séparation se fait à l'endroit où la queue tient au corps, par une peau qu'on incise dans toute sa circonférence. On vide ensuite chacune des deux pieces, puis on les rapproche, & on peut les contenir par le moyen d'un bâton qui entre à force dans l'une & l'autre & qui soit de longueur proportionnée. Il reste les pinces que ces animaux ont très-volumineuses, & qui contiennent beaucoup de chairs ; elles peuvent s'y dessécher, même après avoir fermenté, sans attaquer leur enveloppe qui est assez dure : cependant si on veut éviter la mauvaise odeur, on peut

arracher de force la plus petite piece de la pince ou mordant ; puis par l'ouverture qu'elle laisse, arracher avec un crochet les chairs renfermées dans la plus grosse piece, & qui tiennent peu. On observe qu'en arrachant la piece la plus petite, on tire avec elle une substance élastique, un appendice aplati, ovale & taillé à-peu-près en queue d'aronde ; cette piece est telle qu'en la faisant rentrer & la remettant à sa place, elle retient la partie qu'on avoit arrachée.

Voici la maniere d'encaisser ou emballer les crustacées pour les envoyer dans un pays plus ou moins éloigné, sans que leurs longs & frêles appendices se brisent dans la route. Etablissez au fond d'une boîte, une couche épaisse de plusieurs pouces de sciure de bois ou de son, que ces substances soient bien seches ; arrangez les crustacées qui ont un certain volume sur cette couche, recouvrez-les ensuite entiérement de sciure ou de son que vous y verserez doucement pour qu'ils s'introduisent, se coulent & se glissent plus aisément dans tous les vides. Frappez doucement & par intervalles avec un petit marteau sur les parois extérieures de la boîte, pour que ces substances en remplissent mieux tous les interstices. Vous pouvez arranger d'autres crustacées sur le lit qui recouvre les premiers, & remplir ainsi toute la boîte ; ayez soin qu'elle soit bien pleine, & que la derniere couche soit de son ou de sciure en assez grande quantité pour que le couvercle les comprime & qu'il ne puisse pas y avoir de mouvement en dedans ; ayez soin de mettre les petits crustacées à part dans une boîte & les emballez de même. On doit, avant de faire dessécher ces animaux, avoir donné à leurs membres les attitudes au naturel. Ils n'ont pas besoin d'yeux factices comme les poissons, &c. ceux des crustacées se dessechent, & ils suffisent. On peut aussi envoyer les crustacées dans une liqueur conservatrice.

On trouve quantité de robes de testacées, fossiles & même pétrifiées : il y en a aussi de minéralisées. On les appelle toutes *testacées*. Le nombre en est très-étendu : il y en a de toutes les familles que nous offre le sein des mers. Cependant quelque ressemblance qu'il

y ait entre les coquilles marines & fossiles, le Naturaliste y trouve souvent ou presque toujours des différences sensibles. Il est prouvé que plusieurs de nos fossiles ont leurs analogues vivans dans des mers très-éloignées : de même nos coquilles vivantes ont leurs analogues fossiles dans des terres étrangeres ; à mesure que le monde vieillira, on découvrira de nouvelles mers, de nouvelles terres, & par conséquent les analogues des coquilles tant marines que fossiles. Chaumont en Normandie, & Courtagnon en Champagne abondent en testacites. La décoloration des coquilles devenues fossiles peut avoir été occasionnée par la corrosion des différens acides dans l'intérieur de la terre, où ils sont dans une fermentation continuelle.

TÊTARD ou TESTAR, *gyrinus*. On appelle ainsi la nymphe ou le ver de la grenouille qui nage dans la glaire ou frai dont il tire sa nourriture, & où il fait son asile quand il est las de nager. Sa tête, sa poitrine & son abdomen forment ensemble une masse globuleuse sous une enveloppe commune, dit *Swammerdam :* le reste, dit *Harvey*, n'est autre chose que la queue dont l'animal se sert pour nager. Quand cette nymphe va passer à l'état de grenouille, sa peau se fend sur son dos près de la tête : c'est par cette fente effectivement que la tête passe, & l'on voit alors la bouche du têtard qui fait partie de sa dépouille, & qui differe notablement de la bouche énorme de la grenouille. Les jambes antérieures, qui jusques-là étoient cachées sous la peau, commencent à se déployer au-dehors, & la dépouille est toujours repoussée en arriere : le reste du corps, les jambes de derriere & la queue elle-même se tirent successivement de cette dépouille ; après quoi la queue va toujours en diminuant de volume, au profit des jambes, jusqu'à ce qu'elle disparoisse entiérement. Lorsque c'est un mâle, il a aux deux côtés de la bouche, derriere les yeux, une vésicule d'air, & le pouce des pieds antérieurs est plus gros & plus grand que dans les femelles. *Voyez ce que nous avons déjà dit du têtard, à la suite du mot* GRENOUILLE.

TÊTARD ou TÊTU. Espece de *meunier.* Voyez ce mot.

TÊTE, *caput.* C'est la partie la plus haute du corps d'un animal : elle contient le crâne & la face appelée VISAGE, *vultus.* C'est le siege des principaux organes des sens. En effet elle renferme les sens admirables de la vue, de l'ouie, de l'odorat, du goût, & le cerveau que quelques-uns regardent comme le principe des sensations. La tête varie beaucoup suivant l'espece d'animal. *Voyez l'article* HOMME, *& celui de* SQUELETTE, *inséré à la suite du mot* OS : *voyez aussi à l'article* INSECTE.

TÊTE D'ANE. Nom qu'on donne dans le Languedoc à un petit poisson de riviere que nous nommons *chabot.* Voyez ce mot.

TÊTE BLEUE. Sorte de chenille qui se nourrit de feuilles de cerisier. Dans le mois de Juin il en sort un petit papillon d'une couleur assez bizarre, semblable à un habit composé de pieces, & ayant un cou mêlé de blanc & de noir.

TÊTE DE BŒUF. Espece de limaçon de lac, de riviere & de marais : c'est la neuvieme espece de M. *Linnæus :* Voyez LIMAÇON.

TÊTE DE CHIEN. Espece de serpent non venimeux de la Dominique, nommé ainsi parce qu'il a la tête semblable au chien, & qu'il mord comme cet animal : il fait une guerre continuelle aux rats & aux poulets. Ce serpent monte sur les arbres pour manger les petits oiseaux dans le nid, ou pour se mettre à sec pendant la pluie. *Voyez* SERPENT A TÊTE DE CHIEN.

La graisse du serpent *à tête de chien*, est, dit-on, infiniment meilleure que celle des viperes pour les douleurs froides, les foulures de nerfs, pour la paralysie & la goutte : on y mêle quelquefois un peu d'esprit de vin pour que la friction soit plus pénétrante. Le serpent à tête de chien n'est peut-être qu'une variété du *serpent cros de chien.* Voyez ce mot.

TÊTE DE CLOU. Les Epiciers Droguistes donnent ce nom au *poivre de la Jamaïque.* Voyez ce mot.

TÊTE DE DRAGON, *draco-cephalon Americanum.* Plante d'Amérique fort singuliere & unique de son espece. Elle est naturelle à la Virginie : on la nomme aussi *kataleptique.* Ses feuilles sont plus étroites que

celles du pêcher : ses fleurs, qui croissent en petites guirlandes, sont placées aux nœuds des tiges, & représentent, en quelque maniere, la gueule ouverte d'un serpent.

M. *de la Hire* prétend que si l'on fait aller & venir horizontalement ces fleurs dans l'espace d'un demi-cercle, elles restent en quelque endroit que ce soit de cet espace, sitôt que l'on cesse de les pousser, comme si leur pédicule étoit articulé à dessein de se prêter à ces positions extraordinaires, & comme il arrive aux personnes attaquées de la maladie appelée *catalepsie*. Ce phénomene dépend donc de la seule situation des fleurs, de leur figure, & de la maniere dont elles sont attachées à la tige de la plante qui les porte. On trouve la représentation de cette plante dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *1712*. On peut voir aussi à l'article PLANTE, & à celui de SENSITIVE, la théorie de ces sortes de mouvemens bizarres dans les végétaux.

TÊTE JAUNE. C'est, selon *Goëdard*, une sorte de papillon dont la couleur est jaunâtre, & qui provient d'une espece de chenille qui se nourrit de feuilles de rosier.

TÊTE DE MÉDUSE, *caput medusæ*. Espece de zoophyte de la classe des étoiles de mer. *Voyez à l'article* ÉTOILE DE MER; *voyez aussi l'article* PALMIER MARIN.

TÊTE DE MORT. Singe de l'Amérique que l'on nomme aussi *monkie*. Séba qui en donne la figure, *Thes. I*, *Tab. 33*, *n. 1*, dit que son nez camus, qui paroît comme tombé, & ses yeux profondément enfoncés dans leur orbite, le faisant ressembler à une tête de mort, lui en ont fait donner le nom. Sa tête est ronde en devant, toute velue jusqu'à la racine du nez, d'un poil noir rougeâtre : le visage est velu & d'une couleur blanchâtre, excepté au milieu du nez & de la bouche, où il y a une nuance noirâtre : beaucoup de rides contribuent à l'enlaidir. Il a les oreilles sans poils & assez grandes, les dents petites, la langue large ; les bras, les mains, les jambes & les pieds, tels que dans l'homme ; de petits ongles qui semblent comme

coupés ; les pieds de derriere garnis d'un talon & de très-longs doigts. Les poils du dos sont moins nuancés de rouge que ceux de la tête ; mais depuis le menton jusqu'au ventre, sous les bras, à la partie interne des cuisses, la peau est entiérement chauve ; la partie extérieure des cuisses, les pieds & les reins n'ont que très-peu de poils, qui sont d'un jaune clair : sa queue est longue & assez grosse. Sa femelle a deux mamelles semblables à celles de la femme. *Voyez l'article* SINGE.

En quelques endroits, le peuple donne le nom de *tête de mort* à la graine du faux pistachier. C'est aussi le nom d'un papillon du genre des *sphinx :* voyez l'article PAPILLON A TÊTE DE MORT.

TÊTE ROUGE, *caput rubrum.* Oiseau très-petit, mais joliment orné de plumes. La tête & la poitrine du mâle sont d'un beau rouge : la femelle n'a que la tête de cette couleur. Le chant de cet oiseau, quoique peu remarquable, forme cependant une espece de ramage ou de gazouillement assez agréable ; ce qui le fait rechercher pour l'élever en cage. On le nourrit comme les linottes & les chardonnerets. On voit le tête rouge en Angleterre, mais il n'y pond point ; il quitte ce pays au printems. *Albin, Tome III, n°. 45*, croit que c'est le même oiseau que celui dont parle *Willughby*, sous le nom de *petite linotte.* C'est peut-être le petit *linot rouge.*

TETHYE, *tethys aut tethya.* Espece de zoophyte qui s'attache aux rochers, & quelquefois sur les huîtres. Sa peau est dure comme celle des holothuries : il a deux trous à chaque bout, dont un presque imperceptible, & par lequel il reçoit & rejette l'eau ; sa figure est oblongue ; le plus petit trou lui sert à se vider, & le plus grand à recevoir. Ce sont comme deux corps de pompes, dont l'un aspire & l'autre foule. Cet animal marin est roux ou safrané : quand on le comprime, l'eau jaillit par les deux trous. *Donati* dit que ces corps sont analogues aux *alcyonium ;* mais que leur structure est bien plus organique, car ils ont la propriété de changer de place & se meuvent d'eux-mêmes. Il est curieux de voir ces productions, conduites par la seule nécessité de leur nature & de leur mécanisme, suivre des mou-

vemens qu'elles ne connoissent pas, puisqu'elles sont privées de tête & d'yeux, parties indispensables pour se mouvoir avec connoissance. Notre Auteur dit qu'elles sont même destituées de ces visceres qui semblent les plus nécessaires pour vivre, & pour multiplier l'espece. Ces êtres, sont bien réellement des animaux quant au sentiment & au mouvement ; & ils ressemblent aux plantes par la simplicité de leur structure & de leur mécanisme : c'est pourquoi on range les téthyes parmi les *zoophytes :* voyez ce mot.

M. *Donati*, dans son *Histoire Naturelle de la Mer Adriatique*, donne la description de deux especes de téthyes.

La premiere est sphérique, & sa surface est formée par des tubercules demi ronds, avec une vertebre au centre. Dès que cette téthye est tirée de l'eau, sa surface est molle & glissante : elle devient rude & raboteuse après avoir été exposée à l'air pendant quelques heures: elle a la figure & la grosseur d'une balle ou paume à jouer. Cet animal est composé de deux substances, l'une est osseuse & l'autre est charnue : sa vertebre est sphérique, composée d'épines très-déliées ; elles ont à-peu-près la figure d'un fuseau, & sont placées sans ordre ; des fibres tendineuses les lient étroitement les unes aux autres : de la sphere se détachent des rayons sans nombre, garnis d'épines paralleles, qui, pendant que l'animal est en vie, se rendent à la circonférence par le chemin le plus court : ces rayons sont à-peu-près cylindriques, & forment, par la longueur réguliere d'une certaine portion, un cône épineux.

La partie de cet animal, qui est entre la vertebre & la substance qui sert d'enveloppe, & dans laquelle entrent & se cachent les rayons, est charnue & molle, forte & un peu spongieuse : ses cavités renferment une lymphe claire ; la chair est beaucoup plus solide & ferme ; de plus, entre un cône & l'autre sont posés des faisceaux de fibres tendineuses. Quand ces fibres se contractent toutes à la fois, la téthye devient moins volumineuse ; & dès que les fibres se relâchent, elle reprend sa grosseur ordinaire par l'élasticité des rayons. C'est ainsi qu'on voit dans cet animal un mouvement

de systole & de diastole : mais si les faisceaux de fibres se raccourcissent successivemement, alors deux ou plusieurs cônes se rapprochent, la téthye perd l'équilibre, & tombe en roulant du côté opposé ; mais ce mouvement de rotation n'a pas lieu dans tous les âges de la téthye. En voici un exemple dans l'espece suivante.

La seconde espece de téthye est sphérique ; mais sa surface est garnie de tubercules inégaux, & sa vertebre est petite & hors du centre. Cet animal ne ressemble pas mal à la racine de l'iris : ses rayons & les cônes qui les terminent sont inégaux en longueur, & l'espece de peau ou enveloppe répond à la longueur des cônes ; elle est fort épaisse d'un côté, très-mince de l'autre.

Ce mécanisme n'empêche point le mouvement de rotation, sur-tout dans la jeunsse de l'animal, dont alors la surface est encore unie, propre & flexible. Dans la vieillesse au contraire, l'animal est souvent incapable de se mouvoir lui-même : c'est peut-être en restant long-temps sans se rouler, que la téthye donne lieu aux testacées, aux pierres & à d'autres corps pesans de s'attacher autour d'elle. Ces corps l'empêchent absolument de se rouler, & de passer d'un lieu à l'autre. Enfin, devenue immobile, dit M. *Donati*, elle passe de l'état parfait d'animal, à celui de plante-animal.

M. *Bianchi* dit qu'on devroit ranger la téthye dans la classe des *holothuries*. Voici la description de cet animal, qu'il a découvert dans les plages de la mer Adriatique, *Tethyum plerumque sphericum, malum aurantium lusitanicum formâ & colore referens, quod horizontaliter dissectum, fibras radiatim osseas ostendit.*

TETHYPOTEIBA, *vitis arbustina Pisonis.* Plante du Brésil, qui naît sur les orangers, quand certains petits oiseaux, qu'on appelle *tétyns*, dit *Lémery*, y font leurs excrémens, lesquels contiennent, en apparence, la semence non digérée qu'ils ont avalée sur d'autres plantes, & qui s'y implante à la maniere du gui & des autres plantes parasites. Ses feuilles ressemblent à celles du myrte. Cette plante se lie aux branches de l'arbre, quelquefois au point de l'étouffer : on s'en sert au Brésil pour dissiper les enflures des jambes, pour

l'hydropisie, pour fortifier les nerfs, & pour les maux des yeux.

TETINE, se dit du pis de la vache, de la truie, & de tous les animaux qui allaitent leurs petits. Chez la femme, cette même partie s'appelle *mamelon*.

TETLATHIAN: *voyez à l'article* GUAO.

TETRAO ou TETRAS, est le nom Latin sous lequel on a d'abord connu le coq de bruyere, ainsi les deux especes de *tetrao* de *Pline*, sont de vrais coqs de bruyere: le beau noir lustré de leur plumage, leurs sourcils couleur de feu, qui représentent des especes de flammes dont leurs yeux sont surmontés; leurs séjour dans les pays froids & sur les hautes montagnes; la délicatesse de leur chair, sont autant de propriétés qui se rencontrent dans le grand & le petit tétras, & qui ne se trouvent réunies dans aucun autre oiseau; ainsi l'on doit distinguer le tétras ou grand coq de bruyere, le petit tétras ou coq de bruyere à queue fourchue, & le petit tétras à queue pleine. C'est une opinion commune parmi les chasseurs, que les coqs de bruyere n'ont point de langue; elle est fondée sur ce que lorsqu'on a tué ces oiseaux, leur langue se retire dans leur gosier avec toutes ses dépendances; peut-être l'aigle noir, dont parle *Pline*, & l'oiseau du Brésil dont parle *Scaliger*, que les chasseurs disent n'avoir point de langue, sont-ils dans le même cas. On a observé dans le gésier des tétras que l'on a ouverts, de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne se contentent pas des feuilles & des fleurs qu'ils prennent sur les arbres, mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genievre, leur chair, qui est excellente, contracte un mauvais goût; & suivant les remarques de *Pline*, elle ne conserve pas long-temps sa bonne qualité, dans les cages & les volieres où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité.

En Courlande, en Livonie, en Lithuanie, pour faire la chasse à ces oiseaux, on se sert d'un tétras empaillé, ou bien on fait un tétras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourré de foin ou d'étoupe, ce

qui s'appelle dans le pays une *balvane*. On attache cette balvane au bout d'un bâton, & l'on fixe ce bâton sur un bouleau, à portée du lieu que ces oiseaux ont choisi pour leur rendez-vous d'amour ; car c'est le mois d'Avril, c'est-à-dire, le temps où ils sont en amour que l'on prend pour faire cette chasse ; dès qu'ils apperçoivent la balvane, ils se rassemblent autour d'elle, s'attaquent & se défendent d'abord comme par jeu ; mais bientôt ils s'animent & s'entre-battent réellement, & avec tant de fureur, qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, & que le chasseur qui est caché près de là dans sa hutte, peut aisément les prendre même sans coup férir ; ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq à six jours, au point de venir manger dans la main. L'année suivante au printems on se sert de ces animaux apprivoisés, au lieu de balvanes, pour attirer les tétras sauvages qui viennent les attaquer & se battent avec eux, avec tant d'acharnement, qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil. Lorsque la saison des amours est passée, comme ils s'assemblent moins réguliérement, il faut une nouvelle industrie, pour les diriger du côté de la hutte du tireur de ces balvanes. Plusieurs chasseurs à cheval, forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte est le centre, & en se rapprochant insensiblement & faisant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tétras & les poussent d'arbre en arbre du côté du tireur, qu'ils avertissent par un coup de sifflet. On prétend que lorsque ces oiseaux volent en troupes, ils ont à leur tête un vieux coq, qui les mene en chef expérimenté, & qui leur fait éviter tous les pieges des chasseurs, ensorte qu'il est fort difficile dans ce cas de les pousser vers la balvane. On prétend avoir remarqué que lorsque les tétras se posent sur la cime des arbres & sur les nouvelles pousses, c'est signe de beau temps ; mais que lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures & s'y tapir, c'est signe de mauvais temps, ce qui annonceroit dans ces oiseaux une sensibilité singuliere, pour pressentir la température du lendemain : dans le temps des grandes pluies, ils se retirent dans les forêts les plus touffues

pour y chercher un abri, & comme ils sont alors fort pesans & qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courans, qui les forcent souvent & les prennent même à la course : *voyez au mot* COQ DES BOIS OU DES BRUYERES, d'autres particularités curieuses sur leurs amours, &c.

TÉTRAPHOÉ. Les habitans de Guinée donnent ce nom à une plante célebre dans leur pays pour les cours de ventre. Les peuples de Malabar, chez qui elle croît aussi, l'appellent *wellia cadavalli.* Petiver qui la range parmi les especes de glouteron, la désigne ainsi, *xanthium Malabaricum, capitulis lanuginosis.* Sa tige est ligneuse & cotonneuse : ses feuilles sont attachées par paires sur de courtes queues, velues dans leur primeur & devenant ensuite rudes & âpres: les fleurs qui naissent en bouquets sont composées de pétales d'un beau vert: les étamines sont d'un beau rouge écarlate ; aux fleurs succedent des fruits ligneux, semblables à ceux de nos grateculs, mais d'un tiers moins gros. La racine de cette plante est employée pour les hémorrhoïdes.

TETTE-CHEVRE ou CRAPAUD VOLANT ou CHAUCHE-BRANCHE, *capri-mulgus.* Nom d'un genre d'oiseau de nuit, qui est en général de la grandeur du coucou; son cri est un roucoulement qui n'est nullement effrayant, ni disgracieux.

Le TETTE-CHEVRE VULGAIRE, *capri-mulgus Europæus.* Selon *Albin*, cet oiseau a dix pouces de longueur & vingt-quatre d'envergure ; la tête large & le bec extrêmement menu, aplati & un peu recourbé ; la bouche large & grande, ainsi que le gosier ; les narines ont pour plumes huit especes de soies de cochon, qui, selon M. *Linnæus*, lui servent à attraper facilement sa proie, telle que papillons & autres insectes : ses yeux sont grands comme dans tous les oiseaux de nuit; la poitrine & le dessus du corps sont ondés de gris, de noir, de blanc & de brun ; le derriere de la tête est de couleur de frêne, tiqueté de brun & ondé de noir ; la queue a cinq pouces de longueur, & est de la couleur du dos & des ailes avec des barres triangulaires, noires & couleur de feu, qui traversent & pointent par en-haut: elle est marquetée de noir & de rouge. Le mâle a une grande

tache blanche, presque au milieu des ailes; les cuisses sont petites, bien emplumées, d'un rouge brun; les griffes noires & petites; les pieds petits & velus, le doigt du milieu fort long, & l'ongle qui y tient est marqué d'écailles dentelées; les doigts sont unis ensemble par une membrane jusqu'à la premiere jointure; le bord intérieur de la griffe est gluant comme dans le héron.

Cet oiseau pond ses œufs qui sont longs, blancs & tiquetés de noir, dans le premier trou qu'il trouve en terre; il les couve dans ce nid formé par le hasard; & quand on l'inquiete, il emporte ailleurs ses petits: on en voit beaucoup dans la forêt d'Eppingen en Angleterre; il n'est pas rare en France, mais il est très-commun en Suede, &c. On distingue le mâle de la femelle par quelques bouts de plumes qui sont blanches; les yeux sont très-grands, & les pennes lâches & égales.

M. *Klein* fait mention de plusieurs tette-chevres. *Catesby* dit qu'à la Caroline l'air est rempli de ces oiseaux avant la pluie; c'est alors qu'ils guettent & qu'ils poursuivent les mouches & les escarbots. La queue du tette-chevre de la Caroline est plus longue que dans les especes de notre pays; il a des taches jaunes au cou & aux ailes, il a aussi une tache blanche sur les plumes restrices des ailes. Il y a aussi des tette-chevres dans la Virginie, dans le Brésil, qui sont de la grosseur d'un hibou.

M. *Sloane* fait aussi mention d'un tette-chevre de la Jamaïque; il est petit, de couleur pâle & varié de brun. M. *Linnæus* met le tette-chevre dans le genre des hirondelles; la queue de cet oiseau n'est point fourchue, toutes les plumes en sont égales. On prétend qu'en Candie cet animal a le singulier instinct de chercher les étables des chevres pour sucer le pis de ces animaux, parce qu'il est friand de leur lait; & que c'est delà que lui est venu le nom de *tette-chevre;* on ajoute qu'il pique si cruellement les mamelles de ces quadrupedes, qu'elles en meurent: mais ceci a besoin de confirmation; chez nous les tette-chevres se nourrissent d'insectes.

TETTIGOMETTRE. On donne ce nom au ver de la cigale, qui dans l'état de nymphe porte ſur le dos les tubercules ou fourreaux de ſes ailes : *voyez* CIGALE.

TETZAUHCOALT. Les Indiens appellent ainſi un beau ſerpent de l'Amérique, long d'environ vingt-ſept pouces, gros comme le doigt & dont la morſure eſt venimeuſe ; il a le dos noir, le ventre blanc pâle, la queue rouge par deſſous, & le ventre & le deſſus de la queue tachetés de petits points noirs. *Séba, Theſ. II, Tab. 77, n. 2 & 3 ; & Tab. 80, n. 1*, donne la figure & la deſcription de deux tetzauhcoalts. Le premier eſt une vipere rare du Bréſil ; la robe du mâle, quoique magnifique, eſt inférieure à celle de la femelle, mais ſa tête eſt moins groſſe que celle du mâle : le ſecond ſe trouve dans le Mexique, ſa gueule béante ne peut qu'inſpirer de la terreur ; cependant il n'attaque que les animaux plus foibles que lui ; il fuit à la vue d'un homme ; ſon habit ſemble être une riche broderie.

TEUCRIUM. Les Botaniſtes donnent ce nom à la *germandrée en arbre* & à la *ſauge amere*. Voyez ces mots.

TEXOCTLI, *arbor texoctlifera Mexicana*. Arbre qui croît ſans culture aux lieux montagneux du Mexique ; il eſt de la grandeur de nos pommiers. Ses branches ſont garnies d'une infinité de piquans ; les pommes & les feuilles qu'il porte reſſemblent aux nôtres, les feuilles ſont cependant plus rudes & plus dentelées ; les fruits ſont de la groſſeur d'un marron, jaunes & durs étant verts, mais devenant très-mous par la maturité ; ils contiennent trois ſemences fort dures. Les Mexicains laiſſent mûrir entiérement les fruits de cet arbre, après quoi ils les arroſent de nitre pour les conſerver. Ils prétendent que plus ces pommes ont une ſaveur déſagréable pour les Européens, plus elles ſont du goût des habitans du pays.

THA. Nom que l'on donne dans les îles d'Afrique au caméléon ; *voyez ce mot*.

THALICTRUM. *Voyez* RUE DES PRÉS.

THALITRON, *ſophia Chirurgorum*. Cette plante, qu'il ne faut pas confondre avec le *thalictrum* commun

mun qui est la *rue des prés*, croît sur les vieux murs aux lieux rudes & incultes, même parmi les décombres des bâtimens où elle revient tous les ans, & se multiplie fort aisément de graines ; sa racine est annuelle, blanche, ligneuse & fibreuse ; elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, rondes, dures & rameuses, revêtues de feuilles assez amples, mais découpées très-menu, blanchâtres & un peu velues ; d'un goût d'herbe potagere : ses fleurs naissent en Juin & Juillet aux sommités des tiges & des rameaux ; elles sont nombreuses, petites, à quatre feuilles disposées en croix & de couleur jaune pâle. A ces fleurs succedent des gousses longues, grêles & déliées, remplies de semences menues, rondes, dures & rougeâtres.

M. *Guettard*, dans ses *Observations sur les Plantes*, fait un genre à part de cette plante, à cause de la différence de ses pétales & de ses filets ; il l'a appelée *Descurea*, du nom de feu son grand-pere, M. *Descurain.*

Le thalitron est d'un goût un peu astringent, mais âcre, & qui approche de celui de la moutarde ; cette plante est vulnéraire, déterſive, anti-vermineuse & fébrifuge ; on donne sa semence à la dose d'un gros dans un potage ou dans du vin pour arrêter le cours de ventre ; c'est un remede fort familier aux pauvres. Le suc, la conserve & l'extrait des feuilles & des fleurs sont propres pour le crachement de sang, pour les fleurs blanches & pour le flux immodéré des hémorrhoïdes & des menstrues.

Quant à son usage extérieur, toute la plante pilée & appliquée sur les blessures & les ulceres, les guérit en très-peu de temps ; c'est pourquoi on l'a appelée *sophia Chirurgorum*, la science des Chirurgiens.

THÉAMEDE. Pierre dont les Anciens ont fait mention, & qui a la propriété de repousser le fer : on soupçonne que c'est ou la tourmaline, ou une pierre d'aimant dont le pôle est variable ou incertain.

THÉ, *thea.* Nom qu'on donne vulgairement à des feuilles de plantes desséchées & roulées, dont on fait usage en infusion ou décoction pour différens besoins ;

ainsi qu'on le verra ci-après à la suite de l'article des différentes especes de thé.

THÉ D'AMÉRIQUE ou THÉ DE LA RIVIERE DE LIMA. *Voyez l'article* THÉ DE LA MARTINIQUE.

THÉ DES ANTILLES. Herbe qui croît abondamment entre les fentes des rochers, sur les vieilles murailles, ainsi que dans les savannes & les jardins de ce pays, où on l'arrache comme une mauvaise herbe nuisible. Cette plante s'éleve à trois pieds de hauteur; ses branches sont chargées de petites feuilles d'un vert foncé, longues & étroites, terminées en pointe & dentelées sur les bords comme celles du thé de la Chine: on les estime sudorifiques.

THÉ DES APALACHES ou APALACHINE ou CASSINE, *cacina Floridanorum*, est une feuille d'un vert brun, ferme & cassante, longue d'un pouce & large de trois à quatre lignes, dentelée sur les bords, d'un goût de thé léger: cette feuille est disposée alternativement sur un arbrisseau qui ressemble à l'alaterne, & dont les fruits sont des baies quadrangulaires. (C'est l'*alaternoïdes Africana, lauri serratæ folio* de Commelin, *Præl. 61.*) On dit qu'il naît abondamment dans la Caroline. Depuis quelques années on nous apporte l'apalachine du Mississipi, & elle prend son nom des Apalaches, Nation Indienne qui fait un grand usage de l'infusion de cette feuille. *Ximenès* & *Laët* ont parlé de cette boisson, qu'ils nomment *cassine* & qu'ils estiment propre contre la goutte & la néphrétique. *Voyez* THÉ DE LA MER DU SUD & THÉ DU PARAGUAY.

THÉ DE BOERHAAVE. *Voyez* ARBRE LAITEUX DES ANTILLES.

THÉ DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Nom que l'on donne aussi à l'*apalachine* : voyez ce mot.

THÉ DE LA CHINE & DU JAPON, *thea officinarum.* On trouve sous ce nom dans les boutiques différentes sortes de thés qui ont été ramassés sur des arbrisseaux qui croissent dans l'empire de la Chine & du Japon.

Les Chinois distinguent quatre arbustes principaux à thé; savoir, le *song-lo*, le *wou-y*, le *pou-cul* & le *long-an.* Des Botanistes désignent l'arbrisseau du thé par

cette phrase latine : *Evonimo affinis arbor, orientalis, nucifera, flore roseo ;* on dit plus communément *the Sinensium, sive tsia Japonensibus.* M. *Haller* prétend que le thé de la Chine est d'une classe assez voisine des ronces, qui en different cependant par le fruit : une espece de thé de la Chine est, dit-il, à six pétales, & une autre à neuf. Voici la description de cet arbuste.

Les racines de l'arbuste à thé sont menues, fibreuses & traçantes ; l'arbrisseau est haut de cinq à six pieds, touffu & fort rameux : ses feuilles sont d'un vert foncé, pointues, longues d'un pouce, larges de cinq lignes, & dentelées à leur bord en maniere de scie ; ses fleurs sont en grand nombre, semblables à celles du rosier sauvage, composées ordinairement de six pétales d'un blanc pâle, portées sur un calice partagé en six petites feuilles rondes, obtuses & qui ne tombent pas.

Le centre de ces fleurs est occupé par environ deux cents étamines jaunâtres ; le pistil se change en un fruit sphérique, tantôt à trois ou à deux angles, & à trois ou deux capsules, souvent à une seule ; chaque capsule contient une graine dont la figure ressemble à une aveline, elle est un peu moins grosse, couverte d'une coque mince, lisse, roussâtre (excepté la base qui est blanchâtre) laquelle contient une amande d'un blanc pâle, ridée, huileuse, couverte d'une pellicule mince & grise, d'un goût douceâtre d'abord, mais ensuite amer, & excitant des nausées, enfin brûlant & très-desséchant.

On cultive cette plante dans le Japon & dans la Chine : elle se plaît dans des plaines basses & sur le revers des montagnes tempérées & exposées au soleil, & non dans des terres sablonneuses ou trop grasses.

Le thé est devenu d'un usage si fréquent dans l'Europe, qu'on s'intéresse nécessairement à son histoire. Voici la maniere dont on cultive cet arbrisseau dans le Japon : on creuse des fosses rondes dans la terre à la profondeur de sept à huit pouces, dans chacune desquelles on jette pêle-mêle quarante ou cinquante follicules qui contiennent la graine de thé ; on recouvre ensuite ces fosses : une partie de ces petites graines se développe bientôt ; elles pullulent & forment six, dix

ou douze petits arbrisseaux, quelquefois plus, quelquefois moins. Les Cultivateurs n'y font pas d'autres façons, si ce n'est qu'ils ôtent les herbes inutiles qui s'y mêlent.

Il est rare que l'on recueille des feuilles de thé dans les trois premieres années; mais après ce temps, on en fait tous les ans une récolte abondante, observant néanmoins de ne pas laisser trop grandir les arbustes; car, abandonnés à eux-mêmes, ils s'éleveroient de plus de huit à dix pieds de haut: on ne doit pas non plus les laisser vieillir, parce que leurs feuilles deviennent trop épaisses & trop dures.

Vers la fin du premier mois de l'année Japonoise, c'est-à-dire, dans les premiers jours de Mars, les meres de famille, les enfans & les servantes sortent du logis, visitent les arbres à toutes heures, cueillent les feuilles qui viennent de paroître, lorsque le temps est sec, & sur-tout lorsque la chaleur est la plus grande; & sur le soir elles les emportent chez elles dans des paniers; ensuite elles les mettent toutes sur une platine de fer poli & chaude: elles les retournent continuellement avec la main jusqu'à ce qu'elles se fanent: elles les placent ensuite sur des nattes ou sur du papier, & elles les éventent pour les refroidir: après cela, elles les froissent dans des corbeilles plates, faites de roseaux Indiens, jusqu'à ce qu'elles se rident davantage; elles les remettent de nouveau sur une platine de fer, nette & modérément chaude; elles les retournent continuellement comme auparavant, avec les mains, jusqu'à ce qu'elles soient médiocrement dures; elles les retirent & les refroidissent en faisant du vent; elles les retournent encore une troisieme & une quatrieme fois sur la platine de fer, en diminuant la chaleur par degré, afin qu'elles deviennent plus seches & plus dures: enfin elles les renferment & les conservent dans des bouteilles de verre bien bouchées, & plus communément dans des boîtes d'étain grossier enfermées dans des étuis de sapin dont les jointures sont bouchées avec du papier.

Après les avoir gardées pendant six jours environ dans ces vases, elles les en retirent & les trient, en

séparant les plus petites parties & les plus tendres, de celles qui sont les plus grandes & les plus dures : elles les sechent une cinquieme fois sur la platine de fer, pour une plus grande sureté, & alors elles peuvent se conserver un grand nombre d'années, si on les renferme exactement.

On apporte plus de soin & plus d'attention pour le thé de l'Empereur & des grands Seigneurs Chinois : on fait un choix scrupuleux de ces feuilles dans la saison convenable : on cueille les premieres qui paroissent à peine déployées au sommet des plus petits rameaux; on les réserve (sous le nom de *thé Impérial Chinois*) pour ceux du pays qui ont le moyen de les acheter à grand prix : on en conserve pour l'Empereur dans des vases de porcelaine. Les autres feuilles qu'on récolte en dernier sur l'arbre, sont d'un prix médiocre; on les seche toutes à l'ombre, & on les renferme pour l'usage du Peuple, dans de grands pots de terre dont l'ouverture est étroite. Parmi ces feuilles on retire encore celles qui sont plus petites, car le prix varie selon la grandeur des feuilles : plus elles sont grandes, moins elles sont cheres. On donne encore à ce thé le nom de *thé mandarin* & de *thé bourguemestre*, selon son odeur, sa couleur & la grandeur des feuilles. On prétend que le thé des Courtisanes Orientales n'est composé que de la fleur de l'arbuste à thé. Le plus estimé au Japon est celui d'Udsi, petite ville assez proche de Meaco. Tout le thé qui sert à la Cour de l'Empereur & dans la famille Impériale, doit être cueilli sur une montagne qui est proche de cette ville, & qui forme un beau point de vue : on le cultive avec une précaution inconcevable; le plant est environné d'un vaste & profond fossé; les arbrisseaux y sont disposés en allées qu'on ne manque pas un seul jour de balayer : ceux qui en font la récolte doivent s'abstenir de manger du poisson & de certaines viandes : il faut aussi qu'ils se lavent au moins deux fois par jour dans un bain chaud & dans la riviere; l'on ne doit même toucher les feuilles qu'avec les mains gantées. Le premier Pourvoyeur de la Cour Impériale entretient des Commis qui veillent à la culture, à la récolte & à la préparation de cette sorte de

thé, qu'on envoie bien empaqueté à la Cour ſous bonne & ſure garde avec une nombreuſe ſuite.

On vend en Europe une eſpece de *thé Impérial* fort cher, non-ſeulement à cauſe du choix de ſes feuilles, mais à cauſe de leur odeur ſubtile & agréable qui eſt tant eſtimée des Indiens mêmes. Ce thé n'eſt pas le même qui porte ce nom en Chine & qui eſt réſervé pour les Grands du pays. Le thé Impérial d'Europe a la feuille aſſez grande, lâche ou moins roulée, & ſa couleur eſt d'un aſſez beau vert. M. *Haller* obſerve que le thé le plus agréable eſt celui qui nous vient de la Chine par terre & que la Caravane apporte à Petersbourg. Il a une odeur de violette fort douce, que les thés arrivés par mer n'ont pas.

Le *thé vert* des boutiques eſt en feuilles longuettes, plus fortement roulées, tirant ſur le vert: quand elles ſont nouvellement préparées, leur infuſion eſt claire & verte, d'une ſaveur agréable, d'une douce odeur de foin nouveau, ou d'iris ou de violette; mais les Chinois prétendent que cette odeur ne lui eſt point naturelle; toujours eſt-il vrai qu'en Europe on ſe plaît à lui procurer ou conſerver, ou augmenter ce parfum, en mettant dans les caiſſes remplies de thé, des chapelets de racines d'iris de Florence: ce thé eſt légérement aſtringent; le ſucre que nous y mettons en corrige l'âcreté; mais à la Chine, l'uſage eſt de le boire pur.

Le *thé-bohea*, ou *thé-bout*, ou *thé roux*, eſt d'un roux-noirâtre; la feuille en eſt petite, arrondie ou très-roulée: elle a été plus froiſſée & plus rôtie que le thé vert; on n'en fait la récolte qu'en Avril & Mai: cette eſpece de thé donne à l'eau une couleur jaunâtre: elle a peu d'âcreté; elle a le goût & l'odeur du thé vert: celui-ci ſe prend volontiers à l'eau, & le thé-bout au lait.

On diſtingue encore le *thé-pekao*, dont les pointes ſont blanchâtres: ſes feuilles ſont longues & petites, aſſez tendres; on ne s'en ſert guere en France qu'en médicament; & je me ſouviens qu'en Iſlande c'eſt la ſeule eſpece de thé dont on faſſe uſage en boiſſon avec du lait, du miel, & quelquefois un peu d'eau-de-vie

de genievre. Le *thé heyſven-skine* eſt rouſsâtre & comme bleuâtre. Le *thé ſaot-chaon* eſt d'un noir fauve. Le *thé ſon-lot*, ou plutôt *ſong-lo*, eſt d'un vert-brun. Le *thé kamphou* eſt verdâtre.

Au reſte, toutes les ſortes de thé du commerce ne proviennent pas d'autant d'arbuſtes différens, puiſqu'il n'y en a guere que quatre ſortes, dont nous avons fait mention; mais la plus grande différence de ces feuilles conſiſte dans le temps qu'on les a recueillies, & dans la maniere dont on les a préparées, laquelle eſt particuliere à chaque Province; enfin, le terroir, l'âge de l'arbuſte, &c. préſentent auſſi des différences dans les diverſes eſpeces de thé.

Il y a une Province en Chine & à Siam où l'on expoſe les feuilles de thé nouvellement recueillies à la vapeur de l'eau bouillante, afin de les amollir: on les étale enſuite ſur des plaques de cuivre, ſous leſquelles on entretient du feu: les feuilles, en ſe ſéchant, acquierent une couleur brune, & ſe roulent d'elles-mêmes.

La grande conſommation utile & agréable que l'on fait en Europe & dans toute l'Inde, du thé (puiſqu'il s'en débite actuellement en Europe, par les diverſes Compagnies, huit à dix millions de livres par an) juſtifie aſſez les Chinois de la préférence qu'ils donnent à ces arbuſtes. Les feuilles de thé ſont d'autant meilleures, qu'elles forment une boiſſon plus douce. En France, les Payſans, le commun du Peuple, & même beaucoup d'autres Particuliers, ſont dans l'uſage de faire bouillir les feuilles de thé; mais cette méthode eſt mauvaiſe. En Angleterre, en Hollande, dans tout le Pays-Bas, en Allemagne & dans tout le Nord, on verſe de l'eau bouillante ſur le thé, & à diverſes repriſes, juſqu'à ce qu'on en ait retiré toute la teinture, enſuite on les jette, & on en met auſſi-tôt de nouvelles: ſi la premiere teinture eſt trop chargée, on la coupe avec de l'eau chaude, pour en tempérer l'amertume & la rendre plus agréable. On ſuit en cela la méthode des Chinois, qui ont, ainſi que les Hollandois, des théieres & des fourneaux faits exprès: ces derniers, en buvant cette teinture, tiennent du ſucre candi dans leur bouche.

Les Japonois pilent, ou plutôt font moudre leur *tchia* ou thé en une poudre fine, par le moyen d'une meule d'ophite : ils mettent avec de petites cuillers cette poudre verdâtre, & qui a une assez bonne odeur, dans leurs tasses ; ils versent dessus de l'eau bouillante avec un petit sceau fait exprès ; ils agitent ensuite cette poudre avec de petits pinceaux de roseaux Indiens, découpés avec art, jusqu'à ce qu'il s'éleve de l'écume ; ils prennent ainsi cette liqueur sans sucre. Leur thé, qu'ils appellent *chaa*, a les feuilles petites, d'un vert jaune, mais d'une odeur & d'une saveur agréable : nous lui donnons le nom de *fleur de thé*. Les Japonois & les Chinois font aussi usage de l'extrait de thé & de pastilles de thé aromatisées qui sont d'un goût assez agréable.

A la Chine il y a certaines especes de thé dont les feuilles, dans toute leur grandeur, & mêlées sans choix, sont vendues aux Tartares qui s'en accommodent très-bien : quoique la décoction qu'on en tire soit âpre, elle facilite la digestion des viandes crues dont ils se nourrissent ; s'ils en cessent l'usage, ils ont des indigestions continuelles.

Plusieurs Marchands Chinois vendent quelquefois pour du thé, des feuilles de diverses autres plantes : ils joignent au mot *thé* une épithete prise du pays où croît la plante. C'est ainsi que nous appellons *thé de Suisse* un mélange d'herbes vulnéraires, connues sous le nom de *falltranchs*, *&c.*

Les Chinois disent que le mot *thé* est un mauvais mot de la Province de Fokien, & qu'on devroit prononcer *tcha*, qui est le terme de la Langue Mandarine. Ils attribuent au thé des vertus excellentes ; il rétablit, disent-ils, la constitution du sang, & diminue les vertiges ; il convient dans la néphrétique & aux hydropiques, parce qu'il est diurétique, il guérit les rhumes catarreux ; mais il empêche le sommeil, sur-tout dans ceux qui en boivent beaucoup lorsqu'ils n'y sont pas habitués : le thé facilite la digestion. On prétend que les Chinois sont exempts de la goutte, de la sciatique & de la pierre, par le grand usage qu'ils font du thé : c'est encore le premier antidote dans le Japon, contre la

foiblesse de la vue & les maladies des yeux, qui sont très-fréquentes dans ce pays.

Quoique cette plante ne soit pas dépourvue de toute vertu, comme le prétendent quelques personnes, il est constant qu'elle ne possede pas les propriétés sans nombre que les Chinois lui assignent. On sait par expérience que le thé, pris en substance ou en infusion dans l'eau ou dans du lait, est utile dans les flux de ventre & dyssentériques, & qu'il excite la sueur ; mais d'un autre côté on a observé dans les Indes & en Hollande, que les grands buveurs de thé à l'eau sont maigres, & ont quelquefois des mouvemens convulsifs : ceux au contraire qui ne prennent du thé au lait que comme remede, en sont très-soulagés dans les rhumes. L'usage fréquent du thé ou plutôt de l'eau chaude, détruit l'estomac, le ton & le ressort du genre nerveux. Cette boisson détruit aussi les digestions de ceux qui en font un usage habituel & journalier.

On doit encore observer que le thé contient des parties volatiles qu'il est utile de conserver, soit en le desséchant lentement quand on l'a recueilli, soit en le faisant infuser dans des théieres couvertes, avec de l'eau bouillante, comme nous avons dit ci-dessus. Ceci étant, on seroit tenté de croire que les feuilles fraîches du thé devroient être préférées dans l'usage qu'en font les Chinois & les Japonois ; mais, suivant *Kæmpfer*, les feuilles non desséchées sont d'une amertume désagréable, narcotiques, ennemies du cerveau qu'elles troublent, & des nerfs auxquels elles causent des tremblemens. Ce n'est que par l'exsiccation qu'elles perdent toutes ces mauvaises qualités. M. *Haller* prétend que le thé par lui-même est astringent, puisqu'il donne de l'encre avec le vitriol de mars : mais ce n'est pas de la nature de la plante que dépend, dit-il, l'effet de la boisson.

THÉ D'EUROPE. *Voyez* VÉRONIQUE MALE.

THÉ DE FLANDRES. Les Colporteurs appellent ainsi une espece de thé de la Chine, dont on a déjà tiré une légere teinture dans le Pays-Bas, & même en Angleterre : on en vend beaucoup en France & en Allemagne, aux gens du peuple dans les campagnes où

l'on fait un grand usage de thé. Ce thé est à grand marché : ses feuilles sont grandes, & ressemblent à celles du thé vert infusé : quelquefois on y mélange des feuilles de *sainfoin*. Voyez ce mot.

THÉ DE FRANCE ou DE PROVENCE. Les Hollandois donnent ce nom, tant à Batavia qu'à la Chine, & dans le reste de l'Inde Orientale, à la petite sauge qu'ils font ramasser sur nos côtes de Provence. On fait dans l'Inde un grand cas de ce thé François ; & les Hollandois le vantent extraordinairement aux Indiens. *Voyez à l'article* SAUGE.

THÉ DU FORT SAINT-PIERRE, *cuambu*. C'est une espece de *cariophyllata*, qui pousse une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, grêle, carrée & cannelée, rameuse & d'un vert pourpre : ses feuilles sont oblongues, pointues, s'élargissant vers le milieu, & ayant la figure d'un fer de pique, un peu velues, dentelées en leurs bords, disposées par cinq le long d'un nerf, de couleur verte obscure ; ses fleurs naissent aux sommets des branches : elles sont en bouquets à fleurons jaunes ; il leur succede de petites têtes rondes, garnies de deux crochets qui s'attachent aux habits des passans : elles contiennent des semences longuettes & dentées à leur sommet ; ses racines sont menues, rameuses & filamenteuses, d'une odeur de girofle quand on les concasse. Cette plante est détersive, incisive, atténuante, céphalique, vulnéraire, propre pour dissoudre le sang caillé, prise en décoction ou en poudre : on s'en sert à la Martinique, sur-tout au Fort Saint-Pierre, comme nous nous servons ici du thé.

THÉ DE LA MARTINIQUE. On y donne ce nom à deux especes de plantes dont l'une s'appelle *cuambu*, & dont nous venons de parler dans l'article précédent ; l'autre est appelée THÉ D'AMÉRIQUE ou THÉ DE LA RIVIERE DE LIMA, *capraria Peruviana agerati, foliis absque pediculis*. C'est un arbrisseau originaire du Pérou, mais qui n'y est connu que depuis 1709 : ses qualités qui sont les mêmes que celles du thé de la Chine, firent bientôt abandonner celui-ci aux Péruviens, pour ne se servir que de celui qu'ils avoient

chez eux. Le Pere *Feuillée* assure qu'en 1711 on n'y parloit plus dans ce pays que du thé de la riviere de Lima. La racine ligneuse de cet arbrisseau, de même que les fibres & le chevelu dont elle est chargée, est couverte d'une écorce grisâtre & fort mince. Sa tige ligneuse est haute d'environ deux pieds, poussant plusieurs rameaux à la hauteur de sept ou huit pieds, grêles, d'un vert cendré, chargés de beaucoup de petites feuilles alternes, dentelées en leurs bords, verdâtres, succulentes, d'un goût foible de cresson. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles : elles sont d'une seule piece, découpées profondément en cinq parties, blanches; leur pistil devient un fruit divisé en deux loges qui renferment des semences menues comme de la poussiere & grisâtres. Cet arbrisseau croît aux lieux pierreux, & près du rivage de la mer: les habitans de la Martinique & du Pérou se servent de sa feuille comme nous nous servons du thé ordinaire; mais elle ne donne pas à l'eau une teinture si forte que celle du *cuambu*.

THÉ DU MEXIQUE ou AMBROISIE DU MEXIQUE, *botrys aut chenopodium ambrosioïdes Mexicanum.* Plante étrangere, fort utile pour les femmes en couche, & pour les crachemens de sang. Nous en avons parlé à la suite du mot BOTRYS, à l'article BOTRYS DU MEXIQUE.

THÉ ou CASSINE DE LA MER DU SUD. *Miller* dit que les Indiens de ces contrées en font grand cas, & que c'est presque le seul remede dont ils fassent usage à la Caroline. Dans un temps fixe de l'année, ils accourent de fort loin sur les bords de la mer, dont cette sorte de *cassine* n'est jamais éloignée : ils prennent sa feuille, la mettent dans une chaudiere pleine d'eau, qu'ils font bouillir sur le feu. Quand la décoction en est suffisamment faite, ils s'asseient autour de la chaudiere, & chacun en avale dans une grande tasse qui fait la ronde : ils continuent l'usage de cette infusion pendant deux ou trois jours; elle a la propriété de les faire vomir sans effort, sans douleur, sans tranchées, & sans qu'ils soient obligés de se baisser. Lorsqu'ils se croient assez purgés, ils se chargent tous d'une brassée

des feuilles de *caſſine*, & s'en retournent dans leurs habitations.

M. *Frezier* dit que les Eſpagnols uſent de ce remede contre les exhalaiſons des mines du Pérou, & qu'on en fait grand uſage à Lima, où on l'apporte ſeche & preſque réduite en poudre. On met ſa feuille dans une taſſe de calebaſſe montée en argent, qu'on appelle *maté :* on y ajoute du ſucre, & l'on arroſe le tout d'eau chaude, qu'on boit ſans donner le temps à l'infuſion de ſe faire. Pour ne pas avaler les feuilles, on ſe ſert d'un chalumeau qui a une boule percée de trous à ſon extrémité. Ce chalumeau fait la ronde : on remet du ſucre & de l'eau ſur la feuille, quand la taſſe eſt vide : au lieu du chalumeau, qu'on appelle *bombilla*, d'autres enlevent les feuilles avec une petite écumoire appelée *apartador*. Cette liqueur eſt préférée au thé : elle a un goût plus agréable ; l'uſage en eſt ſi commun, que les habitans les plus pauvres en prennent le matin & même à toute heure du jour. Le commerce de ce *thé du Sud*, ſe fait à Santa-fé : on l'apporte par la riviere de la Plata. On en diſtingue deux eſpeces : l'une appelée *yerva de Palos*, & l'autre *yerva de Camini ;* celle-ci, qui vient du Paraguay, ſe vend la moitié plus cher que l'autre. On aſſure qu'on en tire tous les ans plus de deux cents cinquante mille livres peſant : ce détail nous porte à croire que l'*apalachine* & l'*herbe du Paraguay* ſont les deux plantes qui forment les deux eſpeces de *caſſine* ou *thé de la mer du Sud*. Voyez Thé des Apalaches & Thé du Paraguay. *Voyez auſſi* Yerva camini.

THÉ ou HERBE DU PARAGUAY ou MATTE. Plante qui, ſelon quelques-uns, pourroit être miſe au nombre des caſſines ou thé des Apalaches, parce qu'elle en a l'odeur & le goût.

Les Miſſionnaires établis dans le Paraguay en font un commerce ſi conſidérable avec leurs voiſins méridionaux, & ſur-tout avec les Eſpagnols, qu'ils en tirent en échange de quoi fournir à toutes les eſpeces de beſoin de leur pays ; ils ont l'attention de ne le vendre qu'en poudre groſſiere, afin de déguiſer la forme des feuilles qui compoſe ce thé dont on fait tant d'uſage

dans le Pérou, en Espagne, &c. Il paroît cependant que c'est le *thé de la mer du Sud*, peut-être celui qu'on appelle *thé de la riviere de Lima ;* voyez ces mots. M. *de Bougainville* nous a donné une boîte de ce thé dont il a rapporté une grande provision en France, lors de son voyage dans la mer du Sud & à l'île Taïti; il nous a fait boire de ce thé à la maniere des Paraguays, c'est-à-dire, avec le chalumeau, comme il est dit à l'article ci-dessus, & nous l'avons trouvé d'une odeur & d'une saveur très agréables.

Comme cette herbe est très-rare en Europe, l'on peut y substituer le *viburnum pinni-folium* de *Linnæus*, comme ayant les mêmes vertus. Souvent dans le Paraguay & dans le Chili on y substitue l'herbe appelée *accioca ;* voyez ce mot. Voici ce qu'on lit dans l'Encyclopédie concernant l'*herbe du Paraguay*. Ce thé croît dans le Maracayan au Paraguay; c'est la feuille d'un arbre grand comme un pommier, elle ressemble à la feuille d'un oranger, & son goût approche de celui de la mauve; on appelle *caacuys* la feuille en bouton, *caamini* la feuille parfaite, & *caaguazu* ou *yerva de palos* la feuille avec sa côte: l'arbre croît dans des fonds marécageux.

THÉ DE LA RIVIERE DE LIMA. *Voyez à l'article* THÉ DE LA MARTINIQUE.

THÉ DE SUISSE ou THÉ DE GLARNER. *Voy.* FALLTRANCHS.

THÉCA. Faux chêne du Malabar, dont on trouve des forêts; son tronc est gros & grand, revêtu d'une écorce rude, épaisse & cendrée; il pousse beaucoup de branches noueuses & quadrangulaires; sa racine est rougeâtre; ses feuilles qui naissent par paires, sont grandes, épaisses & d'un goût acide; ses fleurs sont petites, odorantes, blanches & à six pétales arrondies; elles sont suivies par des fruits siliqueux qui contiennent chacun quatre semences d'un goût amer. Les Indiens emploient son bois, qui est blanchâtre & dur, dans la construction de leurs Temples. La feuille du théca donne une liqueur qui sert à teindre leurs cotons & leurs soies en pourpre: on mange cette même feuille, & on en fait un sirop qui guérit les aphtes.

Les fleurs de cet arbre bouillies dans le miel du pays, sont un remede contre la rétention d'urine & l'hydropisie.

THÉRÉBENTINE ou TÉRÉBENTHINE DE CHIO ou DE SCIO & DE VENISE; *voyez à l'article* MÉLEZE *& à la suite du mot* PISTACHIER. A l'égard des autres sortes de térébenthines ordinaires, *voyez aux mots* PIN *&* SAPIN. Le bijon & la perine vierge ne sont que des térébenthines très-pures & très-fluides, qu'on retire du pin. Le térébinthe fournit aussi une espece de térébenthine.

On trouve quelquefois dans les boutiques une térébenthine de Perse; mais toute celle que nous avons vue sous ce nom est fort inférieure à celle qui est en usage parmi les Orientaux, & qui n'est pas différente de celle de Chypre ou de Chio: on la recueille dans les montagnes & dans les déserts aux environs de Smachia dans la Médie, de Schiras dans la Perse, dans les territoires de Luristan & de Larens, & sur-tout dans la montagne qui est auprès du village célebre de Majin, éloigné d'une journée de Sjiraso, où il naît des térébinthes ou des pistachiers sauvages en grande abondance.

Les habitans retirent beaucoup de cette liqueur résineuse qui découle pendant la grande chaleur, de l'arbre auquel on a fait une térébration (trou de tariere), ou d'elle-même par les fentes & les nœuds des souches qui se pourrissent. Ils font un peu cuire cette liqueur à un feu lent, & ils la versent avant qu'elle commence à bouillir; étant refroidie, elle a la couleur & la consistance de la poix blanche.

Cette térébenthine ne sert aux Orientaux, dit *Kæmpfer*, que de masticatoire. Les femmes qui demeurent en deçà du fleuve Indus en ont toujours dans la bouche, de sorte qu'elles ne peuvent guere s'en passer quand une fois elles y sont accoutumées. On dit qu'en attirant la lymphe, elle ôte les fluxions, donne de la blancheur & de la fermeté aux dents, excite l'appétit & procure à l'haleine une odeur agréable; on en trouve par-tout dans les boutiques & chez les Parfumeurs en Turquie, en Perse & en Arabie sous le nom Turc de *sakkis*, & sous le nom Persan de *konderuum*.

Les habitans du mont Benna en Perse retirent la résine du térébinthe en brûlant le bois même; de sorte qu'elle acquiert par-là une couleur d'un rouge-brun. Les Peintres du pays se servent de cette résine qui est dure, friable & brillante. On en trouve dans les boutiques sous le nom de *sijah Benna*, c'est-à-dire, noir du mont Benna, ou *rengi sulah*, c'est-à-dire, couleur de sulah.

Toutes les térébenthines sont discussives, résolutives, détersives & propres à réunir les levres des plaies récentes; elles sont intérieurement balsamiques & vulnéraires, & conviennent dans les exulcérations des visceres; elles excitent l'urine & lui donnent l'odeur de violette, quand même on ne toucheroit cette résine que du bout du doigt, ou qu'on resteroit pendant quelque temps dans un endroit où il se trouveroit de cette substance à découvert ou employée en vernis. La térébenthine est aussi d'un grand usage dans la gonorrhée, les fleurs blanches & les engelures.

THÉRÉBINTE, *terebinthus vulgaris*. Arbre de hauteur médiocre, & qui croît naturellement dans l'île de Chio, dans l'Italie & dans les parties méridionales de la France & de l'Espagne; son bois est dur, très-résineux & ressemble à celui du lentisque; son écorce est grise & cendrée, on la vend quelquefois pour du véritable *narcaphte;* voyez ce mot. Ses feuilles sont vertes, annuelles & tombent en hiver; elles sont rangées plusieurs sur une côte qui est terminée par une seule feuille: les fleurs sont des especes de chatons ou grappes: les fruits naissent sur des pieds ou tiges qui ne portent point de fleurs, ce sont des baies grisâtres, ovalaires, visqueuses au toucher, & qui teignent les mains d'une couleur bleue verdâtre. Parmi ces arbres il en vient plus de mâles que de femelles; aussi a-t-on soin de les enter pour avoir plus de fruits: il réussit également dans les terrains pierreux & entre les rochers. On fait des incisions au tronc qui a quinze à dix-huit pouces de tour, & aux grosses branches de cet arbre pour en retirer la résine aromatique & fluide qui en découle alors; cette opération se fait en Juillet. Souvent cette résine distille naturellement des vessies

qui paroissent comme autant de loupes à l'extérieur de l'arbre ; mais il paroît plus qu'essentiel de faire des saignées à tous les arbres qui abondent en suc propre & résineux, autrement cette liqueur venant à se répandre dans l'intérieur de l'arbre, en arrête la végétation & le fait mourir. On estime le fruit, les feuilles & l'écorce du térébinthe propres à arrêter le cours de ventre, pour exciter l'urine & la semence ; il y a des contrées où l'on sale le fruit pour le conserver & le manger ensuite. Il paroît que le térébinthe est d'une longue durée, on en voit en Italie qui sont très-vieux ; & *Joseph*, l'Historien, rapporte au *Livre 5, chapitre 31 de la Guerre des Juifs*, que l'on voyoit de son temps à six stades de la ville d'Ebron un térébinthe qui existoit depuis la création du monde. Le térébinthe n'est véritablement que l'arbre désigné sous le nom de *pistachier sauvage* ; voyez ce mot.

THÉOMBROTION. Espece de simple qui entroit dans la potion que *Démocrite* prescrivoit aux femmes & aux hommes pour avoir de beaux & bons enfans. *Leclerc, Histoire de la Médec. p. 97, Edit. de 1729.*

THERMES, *thermæ*. Nom donné en Histoire naturelle aux citernes où se trouvent des bains tiedes ou des eaux naturellement chaudes. Les degrés de chaleur de ces eaux sont peu constans ; il y en a où l'on pourroit faire cuire des œufs, d'autres sont à peine tiedes ; ces différences dépendent de la nature des mélanges dans ces eaux, de leurs proportions & de la distance que les eaux ont à parcourir dans les souterrains. Ceci rend raison aussi de la cause qui fait que telle eau minérale est plus ou moins dégoûtante & purgative qu'une autre : *voyez à l'article* EAUX.

Les Anciens ont aussi appelé *thermes* la borne ou le tronc d'arbre placés dans les champs pour servir de séparation entre les héritages. Ces bornes furent mises au nombre des Dieux par les Romains : leur culte alloit jusqu'à l'adoration ; on couronnoit ce Dieu de fleurs, on l'emmaillotoit avec des linges, on lui offroit des sacrifices de fruits, d'agneaux, de cochons de lait. Il faut avouer, dit un Auteur moderne, que ce Dieu pacifique, dont les fonctions avoient pour objet

le

le partage des biens, la possession des héritages & la tranquillité publique, étoit un des plus utiles de l'antiquité.

THIARE; *voyez à l'article* Buccin. On trouve à l'île de France une thiare fluviatile, d'un vert foncé, à sept orbes couronnés de tubercules aigus en forme d'épines. Celles de la riviere de S. Thomé aux Indes orientales sont de couleur fauve.

THIN. Les anciens Auteurs, & sur-tout les Médecins Arabes, ont désigné par ce mot les terres bolaires d'usage en Pharmacie: *voyez* Bols.

THLASPI ou TARASPIC. Des diverses especes de thlaspi connues, nous ne citerons que les trois suivantes, qui sont les seules d'usage.

1°. Le Thlaspi ou Tharaspic ordinaire, appelé par quelques-uns Moutarde ou Senevé sauvage, *thlaspi vulgatius.* Cette plante croît aux lieux incultes, pierreux & sabloneux, mais exposés au soleil, quelquefois entre les blés, sur les toits & contre les murailles. Sa racine est assez grosse & fibreuse, ligneuse, blanche & un peu âcre; elle pousse des tiges à la hauteur d'environ un pied, rondes, velues, roides, rameuses, garnies de feuilles sans queue, pyramidales, crenelées en leurs bords, d'un vert blanchâtre & d'une saveur âcre & piquante: ses fleurs qui paroissent en Mai, sont petites, blanches, nombreuses, composées chacune de quatre pétales en croix, avec six étamines à sommets pointus: à ces fleurs succedent des fruits arrondis, aplatis en bourse, ailés & échancrés par le haut, divisés en deux loges, qui contiennent des graines aplaties, d'un rouge noirâtre, d'un goût âcre & brûlant, comme la moutarde & le cresson alenois; elles mûrissent en Juin. On nous en apporte du Languedoc & de la Provence, parce qu'elle est plus forte & mieux nourrie qu'en nos pays tempérés.

2°. Le Thlaspi des champs a large silique, *thlaspi arvense siliquis latis.* Cette plante, qui dure depuis le commencement du printems jusqu'à la fin de l'automne, croît assez par-tout. Sa racine est petite & oblique, d'un goût légumineux, un peu amer: ses tiges sont hautes d'un pied, anguleuses, cannelées &

ailées ; ses feuilles sont longues, larges, lisses, dentelées, d'un vert noirâtre, d'un goût âcre, & d'une odeur qui tire sur celle de l'ail ; ses fleurs naissent à la fin d'Avril, comme en épi, aux sommités des tiges, petites, blanches, ressemblantes à celles de la bourse, & composées chacune de quatre feuilles disposées en croix : elles sont suivies par des siliques larges, un peu renflées dans le milieu, d'ailleurs semblables aux précédentes, ainsi que les semences qui sont d'un rouge-brun. M. *Haller* dit que c'est ce thlaspi dont on fait de petits monceaux dans les greniers ; son odeur en écarte les charançons.

3°. Le Thlaspi a odeur d'ail, *thlaspi allium redolens.* Ulysse Aldrovande est le premier qui ait parlé de cette plante : il l'a nommée *scorodothlaspi*, c'est-à-dire *thlaspi sentant l'ail.* On la cultive dans les jardins curieux : elle produit des fleurs & des siliques dans le mois de Juillet. Sa racine est simple, peu fibreuse : elle pousse beaucoup de feuilles, qui ressemblent à celles de la paquerette, & dont quelques-unes sont légérement laciniées ; d'autres entourées de petites dents ; d'autres ne sont, ni dentées, ni découpées, portées ordinairement sur de longues queues, nerveuses & vertes. Du milieu de ces feuilles s'élevent de petites tiges, revêtues de feuilles qui les embrassent alternativement. Ces tiges portent en leurs sommités des fleurs en croix, comme les précédentes : les fruits sont des especes de bourses ovales, qui contiennent des graines arrondies & aplaties. Toute la plante a une odeur d'ail très-sensible, même sans qu'on y touche, & un goût de légume agréable, qui laisse un peu d'âcreté dans la bouche.

La semence de ces trois especes de thlaspi, sert également en Médecine : elle a une saveur âcre, piquante, qui laisse dans la bouche un goût d'ail ou d'oignon : on la regarde comme incisive, détersive & apéritive, propre à procurer les menstrues, à dissoudre le sang caillé, à faire mûrir & déterger les abcès internes. On en prend un demi-gros dans un véhicule convenable. Les femmes grosses ne doivent pas en user, dans la crainte d'avorter : on peut se servir de cette semence

en guise de masticatoire, pour décharger le cerveau d'une pituite surabondante; elle mondifie & déterge les ulceres externes: c'est un des ingrédiens de la grande thériaque.

THON, *thunnus*. Poisson de mer, massif & ventru, couvert de grandes écailles & d'une peau déliée: on le place dans le genre du maquereau: il a le museau pointu & épais, les dents aiguës & petites, les ouies doubles, deux nageoires auprès des ouies, & le dos noirâtre: sa queue est large & formée, dit *Lémery*, en croissant; c'est en elle que consiste sa force & sa défense.

Ce poisson est naturellement fort craintif, & il suffit de faire beaucoup de bruit, ou qu'il tonne, pour le faire sauver & jeter étourdiment dans les fosses où les filets sont tendus: il habite les lieux limoneux de la mer; il mange de l'algue & de plusieurs autres plantes maritimes; il va toujours en troupe. On connoît qu'il approche, par le bruit qu'il fait en agitant violemment l'eau de la mer par où il passe. La vîtesse avec laquelle nagent les thons & plusieurs autres poissons, & la durée constante de cette vîtesse, ne paroîtroient pas vraisemblables, si elles n'étoient pas bien connues. M. *le Chevalier de Chimbaud*, étant parti de la Martinique pour France par la voie de Marseille, dit que dans cette traversée, qui fut de plus de cent jours, il rencontra une quantité prodigieuse de thons qui l'accompagnerent pendant quarante-sept jours: ils disparurent tous au moment que l'on quitta l'Océan pour entrer dans le détroit de Gibraltar.

Cependant le thon se trouve en abondance dans la Méditerranée, & principalement sur les côtes de la Provence: on y en prend qui pesent jusqu'à cent vingt livres & plus. On a préparé pour cela une pêcherie qu'on appelle *madrague:* on l'y prend avec une espece de rets ou de gros filet, qu'on appelle *thonnaire.* Il n'ose sortir de ce filet, & principalement lorsqu'on a trouvé le moyen de le faire coucher sur le dos: il meurt en peu de temps quand il est pris. Il se fait aussi une pêche abondante de thon sur les côtes de Basques & de Labour, dans le ressort de l'Amirauté de Bayonne: cette pêche commence à la mi-Avril, & se con-

tinue jusqu'au commencement d'Octobre : là elle se fait à la ligne, le bateau toujours à la voile ; l'hameçon est recouvert d'un vieux linge ou d'un petit sac taillé en forme de sardine, dont les thons sont fort friands : comme ce poisson est vorace, il gobe aussi-tôt l'hameçon ; chaque bateau ramene quelquefois cent cinquante thons.

La chair du thon ressemble assez à celle du veau : l'endroit le plus délicat est la poitrine. Quand il est nouvellement pêché, & qu'on le coupe aussi-tôt, sa chair est rouge : elle est ferme, très-bonne à manger & nourrissante ; on la mange rôtie ; on la sale aussi pour la conserver, ou on la marine étant cuite avec l'huile de Provence & le sel. On transporte par-tout de ce poisson mariné & dépecé par tronçons, sous le nom de *thonnine*.

THORE ou THORA, *ranunculus cyclaminis folio, asphondeli radice*, est une espece d'aconit mortel ou de renoncule, qui pousse de sa racine deux ou trois feuilles presque rondes, semblables à celles du cyclamen ou pain de pourceau, mais une fois aussi grandes, dentelées en leurs bords : il s'éleve d'entr'elles une tige garnie en son milieu d'une ou de deux feuilles, pareilles à celles d'en bas, mais sans queue. Les fleurs naissent à l'extrémité de la tige, composées chacune de quatre feuilles jaunes, disposées en rose. Le fruit est arrondi & formé de plusieurs semences plates, ramassées en maniere de tête. Sa racine est à petit navet comme l'asphodele.

Cette plante contient de l'huile, & un sel âcre & corrosif. On se sert de son suc pour empoisonner les fleches & autres armes dont on tue les loups, les renards & les autres bêtes nuisibles : elle croît sur les Alpes ; prise intérieurement, c'est un poison dangereux.

On prétend que les Espagnols, dans le temps que l'arbalête étoit leur arme principale, empoisonnerent leurs fleches, comme ils firent en 1550 dans leurs combats contre les Maures, en se servant du suc d'une espece d'aconit qui vient au voisinage de Grenade, & qu'on nomme, par cette raison dans le pays, *herbe*

d'arbalête : ils se servirent aussi du suc de l'hellebore noir qui croît dans les montagnes de Castille. L'effet de ces deux poisons, insinués dans le sang, produit, dit-on, le vertige, des engourdissemens, l'enflure du corps & la mort. M. *Haller* observe que le thora passe communément dans les Alpes pour la plante appelée cabaret (*asarum*) & qu'on le prend intérieurement pour un émétique ; mais l'asarum n'est point le thora.

Il croît communément dans les mêmes Alpes une plante, nommée *anthore*, que l'on regarde comme l'antidote spécifique du poison de cette plante ; ce qui lui a fait donner le nom d'*anthore* ou *antithore*. M. *Haller* prétend qu'il n'y a rien de réel dans cette idée ; l'anthora étant une espece d'aconit, ne peut être que suspecte.

On peut observer que l'une & l'autre croissent sur les Alpes. *Voyez* ACONIT & ANTHORE.

THOUAROU ; c'est l'hirondelle de mer, qui se trouve à la Jamaïque. *Voyez* HIRONDELLE DE MER.

THOUYOU ou TOUYOU, *rhea*. Nom donné à un genre d'oiseau seul de son espece, & qu'on appelle improprement *autruche d'Amérique* : le caractere du touyou est d'avoir trois doigts antérieurs, & point par derriere, ayant d'ailleurs le plumage & le volume du corps d'une médiocre autruche : ses plumes ne lui servent point pour le vol. Cet oiseau n'a point de queue : ses yeux sont fort noirs & ses doigts sont armés d'ongles épais, obtus & noirs : au talon se trouvent des callosités très-saillantes & arrondies. Cet oiseau est tout à la fois frugivore & carnivore ; on le trouve dans la Guiane & au Brésil.

Cet oiseau, dit M. *de Buffon*, sans être tout-à-fait aussi gros que l'autruche, est le plus gros oiseau du nouveau Monde, les vieux ont jusqu'à six pieds de haut ; son corps est de forme ovoïde, & paroît presque entiérement rond, lorsqu'il est entiérement revêtu de ses plumes ; ses ailes sont très-courtes & inutiles pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne soient pas inutiles pour la course : il a sur le dos & aux environs du croupion de longues plumes qui lui tombent en ar-

riere & recouvrent l'anus ; il n'a point d'autre queue, tout ce plumage est gris sur le dos & blanc sur le ventre ; c'est un oiseau très-haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, & tous trois en avant ; car on ne doit pas regarder comme un doigt ce tubercule calleux & arrondi qu'il a en arriere, & sur lequel le pied se repose comme sur une espece de talon. On attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de se tenir sur un terrain glissant, & d'y marcher sans tomber ; en récompense il court très-légérement en pleine campagne, élevant tantôt une aile, tantôt une autre avec des intentions qui ne sont pas encore bien éclaircies ; *Marcgrave* prétend que c'est afin de s'en servir comme d'une voile pour prendre le vent ; *Nieremberg* dit que c'est pour rendre le vent contraire aux chiens qui le poursuivent ; *Pison* & *Klein* croient que c'est pour changer souvent la direction de sa course, afin d'éviter par ces zig-zags les fleches des Sauvages ; d'autres enfin veulent qu'il cherche à s'exciter à courir plus vîte, en se piquant lui-même avec une espece d'aiguillon dont ses ailes sont armées ; mais quoi qu'il en soit des intentions des touyous, dit M. *de Buffon*, il est certain qu'ils courent avec une très-grande vitesse, & qu'il est difficile à aucun chien de chasse de pouvoir les atteindre : on en cite un qui se voyant coupé se jeta avec une telle rapidité qu'il en imposa aux chiens, & s'échappa vers les montagnes : dans l'impossibilité de les forcer, les Sauvages sont réduits à user d'adresse & à leur tendre des pieges pour les prendre. On peut conjecturer que ces oiseaux, ayant le même instinct que celui des autruches, qui est d'avaler des pierres, du fer & autres corps durs, ils sont aussi frugivores comme les autruches ; & que si les touyous mangent quelquefois de la chair, c'est, ou parce qu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ayant les sens du goût & de l'odorat obtus comme l'autruche, ils avalent indistinctement tout ce qui se présente. Sous les zones brûlantes ces oiseaux ne couvent point leurs œufs, mais bien sous celles où il fait moins chaud ; on prétend que le mâle se charge de ce soin : ce qui aura donné lieu à cette assertion, c'est qu'on aura trouvé à quelques

couveuses des testicules, & peut-être une apparence de verge, comme on en voit à l'autruche femelle. Les jeunes touyous qui viennent de naître sont si familiers, qu'ils suivent la premiere personne qu'ils rencontrent; mais en vieillissant, ils acquierent de l'expérience & deviennent sauvages : il paroît qu'en général leur chair est un assez bon manger, non cependant celle des vieux qui est dure & de mauvais goût. On pourroit perfectionner cette viande en élevant des troupeaux de jeunes touyous, ce qui seroit facile, vu la disposition qu'ils ont à s'apprivoiser, les engraissant & employant tous les moyens qui ont réussi à l'égard des dindons, qui viennent également des climats chauds & tempérés de l'Amérique. Les plumes des touyous, ne sont point à beaucoup près aussi belles que celles des autruches.

THRAN. Dans tout le commerce du Nord, on donne ce nom à l'huile de poisson, faite par une sorte de distillation. Celle que l'on tire de la graisse de baleine non bouillie, s'appelle *thran clair;* & l'autre, qui vient de la graisse bouillie, est nommée *thran brun.*

Le meilleur thran est celui qui est pur, & qui dégoutte des foies des cabéliaux, des chiens marins & d'autres poissons. C'est pour cet effet que les Islandois ont grand soin d'amasser tous ces foies dans des tonneaux, où ils les laissent fondre pendant environ six semaines. Ils ôtent au bout de ce temps, tout le thran qui en a exsudé ou distillé de lui-même, & le mêlent, sans le faire bouillir, avec le thran clair de baleine, pour le rendre meilleur. Ils font ensuite bouillir le reste, qu'ils ajoutent au thran brun, & trafiquent l'un & l'autre avec les Marchands Danois.

Les Norwégiens font aussi beaucoup de thran avec des foies de dorchs (dorques) & de cabéliaux, lorsqu'ils fendent ces poissons pour en faire du stocfisch. Ils exposent ces foies au grand air, & en laissent dégoutter la graisse.

Les François les imitent à cet égard sur les bancs de Terre-Neuve, où ils tirent aussi du thran des foies de leurs morues: *consultez Anderson, Histoire Naturelle d'Islande, page 206.*

THURON ou THURUS. Animal quadrupede, qui eſt le *thur* des Polonois, l'*urus* de pluſieurs Naturaliſtes, & l'*aurochs* de M. *Briſſon*: voyez AUROCHS.

THUYA: *voyez* ARBRE DE VIE.

THYM ou THIM, *thymum*. Plante ou ſous-arbriſſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, qu'on pourroit, dans le beſoin, ſubſtituer les unes aux autres : mais nous nous bornerons à décrire les trois ſuivantes, qui ſont principalement d'uſage, ſoit en Médecine, ſoit dans les alimens.

1°. Le THYM DE CRETE OU DE CANDIE, *thymum Creticum verum*. C'eſt le thym de Dioſcoride ou des Anciens. Cette plante, dont l'odeur eſt fort agréable, naît très-communément en Candie dans l'île de Corfou, dans toute la Grece, en Sicile dans les endroits arides, ſur les collines pierreuſes de ces îles & le long des côtes maritimes tournées au Midi, même en Eſpagne.

On la cultive dans les jardins des Curieux; mais elle eſt rare dans nos climats tempérés, où elle eſt fort difficile à élever. Sa racine eſt dure, un peu ligneuſe & fibreuſe: elle pouſſe un ſous-arbriſſeau, qui croît ſouvent juſqu'à la hauteur d'un pied, diviſé en pluſieurs rameaux, grêles, ligneux, blancs, garnis de feuilles oppoſées, menues, étroites, blanchâtres & d'un goût âcre. Ses fleurs naiſſent au mois de Juin en maniere de tête ou en épis courts aux ſommets des rameaux; leur couleur purpurine varie ſuivant le terrain : elles ſont formées en gueule; chacune d'elles eſt un tuyau découpé par le haut en deux levres; il lui ſuccede quatre ſemences arrondies, renfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

2°. Le THYM A LARGES FEUILLES, *thymum vulgare folio latiore*. Cette plante croît naturellement dans les pays chauds : on la cultive dans les jardins, où elle fleurit, comme les autres eſpeces de thym, en Mai, & tout l'été. Sa racine eſt vivace; ſa tige eſt baſſe, rameuſe; ſes feuilles ſont petites & étroites, d'un vert obſcur, rarement blanchâtres; ſes fleurs, ſes ſemences, &c. reſſemblent aſſez à celles de l'eſpece précédente.

3°. Le PETIT THYM DES JARDINS ou LE THYM A FEUILLES ÉTROITES, *thymum minus nostras* : il croît abondamment en Italie, en Provence, en Languedoc & en Espagne. On le cultive par-tout dans les jardins, qu'il parfume par son odeur forte, aromatique & des plus agréables. Cette plante résiste aisément aux rigueurs de l'hiver en certains pays : sa racine est petite, ligneuse, entourée de fibres & vivace : elle pousse, en maniere de sous-arbrisseau, beaucoup de petits rameaux ronds, ligneux, un peu velus, garnis, comme par étages, de petites feuilles, plus étroites que celles du serpolet, d'un blanc cendré & d'un goût âcre ; ses fleurs naissent aux sommités des rameaux en forme d'épis : elles sont petites & semblables, ainsi que ses graines, à celles des especes précédentes.

THYM SAUVAGE ORDINAIRE. *Voyez à l'article* SERPOLET.

Les especes de thym que nous venons de décrire, ont une odeur suave & un goût pénétrant, chaud & aromatique : elles contiennent beaucoup d'huile & de sel essentiel : disons une espece de camphre.

La culture du thym est des plus faciles ; il se plaît également dans toutes sortes de terrains : on doit avoir soin de l'arracher de temps en temps pour en diviser les pieds en plusieurs touffes enracinées, & les replanter plus profondément, d'autant plus que cette plante pousse toujours de nouvelles racines à la surface de la terre, & que par conséquent les anciennes meurent. Les supérieures périssent aussi durant les sécheresses, quand elles ne sont pas enterrées. Le thym multiplie aussi de graines mûries en Juillet : ses feuilles tombent rarement en hiver : on peut faire avec le thym, dans les jardins, des bordures qu'on tond aux ciseaux, & il produit un très-bel effet quand il est en fleur.

L'usage du thym est intérieur & extérieur. Dans le premier cas il fortifie le cerveau, raréfie les humeurs visqueuses, facilite la digestion, remédie à l'asthme : on s'en sert aussi en cuisine pour relever la saveur des viandes & du poisson, sur-tout dans les court-bouillons & les ragoûts. Cette plante appaise le paroxisme épileptique, guérit les maux de tête : elle est salutaire

aux vieillards, aux flegmatiques & aux femmes, pour provoquer les regles & les vuidanges. Extérieurement le thym est résolutif, soulage la goutte sciatique : on en fait des décoctions aromatiques & céphaliques, dont on se sert en fomentation pour bassiner les parties nerveuses & musculeuses trop affoiblies ou trop gonflées. Son huile essentielle est carminative, stomachique & diurétique, propre pour le mal de dents qui vient de carie ; il suffit d'en imbiber un peu de coton, qu'on introduit dans le trou de la dent malade. Cette même huile, qui est anti-apoplectique, excite l'appétit, résiste au venin, fait suer, & facilite l'accouchement.

THYMELÉE ou GAROU, ou TRENTANEL, *thymelea*. Son fruit est, dans sa maturité, une sorte de baie rougeâtre, qu'on appelle *coccus* ou *grain de Gnide*.

Les Teinturiers de Provence donnent le nom de *malherbe* à cette espece de thymelée, dont le bois de la racine colore en jaune : *voyez aux mots* BOIS GENTI & MALHERBE. M. *le Roi* a publié un usage peu connu de cette plante appliquée à la peau nue; elle tire de l'eau, sans former de vessie. Cet Auteur en a trouvé l'effet salutaire dans bien des maladies.

THYMIAMA ou TIGNAMÉ. *Voyez* NARCAPHTE.

THYMO ou THYM. Poisson de riviere à nageoires molles, qu'on trouve abondamment dans le Tessin, fleuve de l'Italie. On lui a donné le nom de *thym*, parce que, dit *Rondelet*, il en a l'odeur quand il est fraîchement pêché : il a un pied & demi de longueur; sa tête est petite, son ventre avancé ; son corps est bleu : il a deux nageoires aux ouies, & deux autres au bas du ventre proche de l'anus ; la premiere nageoire du dos est grande & rouge, tiquetée de noir : sa queue est large & fourchue.

TIBURIN ou TIBURON. Animal de mer cétacée, oblong & à nageoires cartilagineuses; très-cruel, fort vorace, fin, rusé & avide de chair humaine : il a des dents qui coupent comme un rasoir. Il est très-dangereux de se baigner dans les endroits où cet animal se trouve. Il a trois pointes sur le dos, en forme de pertuisanes. On dit que l'envie d'attraper quelque corps

d'homme, leur fait quelquefois suivre un vaisseau plus de cinq cents lieues; & que dès qu'il meurt un Matelot ou un Esclave, & qu'on le jette à la mer, on voit aussitôt & avec horreur, quatre ou cinq de ces affreux animaux qui se plongent pour saisir le cadavre, ou qui s'élancent en l'air pour le prendre dans sa chute, ils le déchirent & le dévorent en un instant. Si quelque autre arrive trop tard, & qu'il prétende avoir part à la proie, il s'élance sur les autres, le combat s'engage, ils s'attaquent entr'eux avec une fureur incroyable: on leur voit lever la tête & la moitié du corps hors de l'eau; & se porter des coups terribles; l'agitation que leurs mouvemens impétueux causent à la mer, forme le spectacle le plus effrayant.

Des Voyageurs rapportent que cet animal de mer est si goulu qu'il avale un homme tout entier, & que l'on en prit un du ventre duquel on tira un Negre qu'il qu'il venoit d'avaler, & qui vécut encore vingt-quatre heures. Il n'est pas rare de leur trouver des instrumens de fer dans les entrailles.

On rencontre beaucoup de tiburons dans la mer des Indes: ils ont plus de vingt pieds de long & dix de circonférence. On dit que le mâle a le membre génital double & long: la femelle a la matrice divisée en deux; elle est vivipare, & allaite son petit comme la femelle de la baleine. Le tiburon a un double & triple rang de dents bien serrées. Il nage d'une vîtesse extrême, & devance les vaisseaux quelque vent favorable qu'ils aient. On le prend avec un hameçon de fer garni de thon. Quinze hommes suffisent à peine pour le tirer à bord, & il y a du danger quand il a avalé l'hameçon, qu'en s'approchant du vaisseau il n'y donne de furieux coups. C'est dans ces momens que sa fureur se réveille & qu'il s'agite le plus. Sa peau est très-dure, & comme impénétrable aux traits. On trouve dans la tête de cet animal trois ou quatre os pierreux, insipides, dont on fait aisément une poudre en les râpant, & qu'on recommande pour la dificulté d'uriner.

On prétend que le tiburon est une variété, ou au plus une espece de grand chien de mer, dont nous avons parlé à l'article REQUIN : *voyez ce mot.* Les Ma-

telots font auſſi le même uſage de ſa chair qui eſt capable de donner le cours de ventre à des gens délicats.

Cet animal n'a qu'un inteſtin aſſez grand ; c'eſt d'où lui vient ſa grande voracité : il a le cœur petit, mais ſi vivace, que quand il eſt tiré de ſon corps & coupé en pluſieurs morceaux, il palpite encore.

TIENT - FERME. *Goëdard* donne ce nom à une eſpece de chenille (fauſſe chenille) qui ſe nourrit de feuilles tendres d'ancolie : il eſt difficile de la détacher de deſſus ces feuilles : elle ronge auſſi celles des roſiers & des groſeilliers.

Ces fauſſes chenilles ſont très-communes. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'elles ne craignent ni la pluie ni le vent, ni le froid : elles ſe métamorphoſent en une eſpece de mouche noire.

TIERCELET, autrement dit MOUCHET ou ÉMOUCHET ; c'eſt le mâle de l'*épervier*. Voyez ce mot.

On donne auſſi le nom de *tiercelet* à l'*autour :* il eſt même d'uſage en Fauconnerie de donner ce nom au mâle de tous les oiſeaux de proie, parce qu'ils ſont ordinairement d'un tiers plus petits que les femelles.

TIGE. Les Botaniſtes donnent ce nom à cette partie des plantes qui naît des racines & qui ſoutient les feuilles, les fleurs & les fruits. La tige dans les arbres s'appelle TRONC, *caudex, truncus ;* dans les herbes elle ſe nomme *caulis*, & *ſcapus* lorſqu'elle eſt droite comme une colonne. Des Auteurs modernes ont nommé *viticulus* la tige qui eſt grêle, rampante & couchée, comme dans la nummulaire : on nomme *culmus* ou chaume celle des différentes ſortes de blés & des plantes ſemblables : elle eſt parſemée de nœuds ou articulée, & rarement nue, toujours fiſtuleuſe, & portant des épis.

La *tige ailée* eſt celle qui, dans ſa longueur, eſt revêtue de quelques feuilles déliées que l'on nomme *ailes*.

Les tiges ſont ou cylindriques ou aplaties, ou anguleuſes : elles ſont ou ſimples ou compoſées ; *ſimples* quand elles ſe continuent ſans interruption depuis le bas juſqu'en haut ; *compoſées* quand elles ſe perdent en ſe ramifiant. Il y a des plantes, telles que les truffes, biſſus,

quelques fucus & champignons, qui semblent n'avoir ni tiges, ni feuilles, ni fleurs, ni fruits, & qui cependant se reproduisent de leur propre masse charnue, comme certains navets. *Voyez les articles* TRUFFE, CHAMPIGNON, FUCUS, &c.

On trouve dans les carrieres de tuf des tiges ou tuyaux pétrifiés, *litho-calami*, du chaume, des gramens & d'autres plantes.

TIGRE, *tigris.* Animal quadrupede du genre du chat, qui a cinq doigts à chaque pied, six dents incisives à chaque mâchoire, les doigts onguiculés & séparés, les ongles crochus & qui peuvent être retirés & cachés entiérement: sa queue est longue.

Le véritable tigre qui ne se trouve que dans l'Asie & dans les parties les plus méridionales de l'Afrique, n'est pas moucheté; mais il a, dit M. *de Buffon*, de longues & larges bandes en forme de cercle. Ces bandes prennent sur le dos, se rejoignent par-dessous le ventre, & continuant le long de la queue y font comme des anneaux blancs & noirs placés alternativement. On en voit un jeune empaillé, dans le Cabinet du Jardin du Roi.

Le plus grand de tous les tigres est celui qu'on nomme *tigre royal:* il est extrêmement rare & est de la hauteur d'un cheval.

Le tigre fait mouvoir la peau de sa face, grince des dents, frémit, rugit comme le lion, mais son rugissement est différent.

Dans la classe des animaux carnassiers, poursuit M. *de Buffon*, le lion est le premier; le tigre est le second; mais le tigre est plus à craindre que le lion. Celui-ci oublie souvent qu'il est le roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué: il ne précipite point ses pas; il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embuches. Il désole le pays qu'il habite; il ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme; il dévaste les troupeaux d'animaux domes-

tiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphans, les jeunes rhinocéros, & quelquefois même ose braver le lion. C'est un tyran brutal qui voudroit dépeupler l'univers pour régner seul au milieu des victimes qu'il égorge. Des ongles crochus & des dents meurtrieres; voilà les armes plutôt offensives que défensives, qui sont les instrumens de son appétit sanguinaire.

La forme du corps, continue notre illustre Auteur, est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps: l'épaisse & grande criniere qui couvre ses épaules & ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fiere & majestueuse intrépidité.

Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, la face mobile, les yeux hagards, étincelans, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caracteres de la basse méchanceté & de l'insatiable cruauté. Il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, & qui lui fait dévorer ses propres enfans, & déchirer leur mere lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entiere des monstres qu'il produit!

Heureusement pour le reste de la Nature, l'espece n'est pas nombreuse, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde Orientale. Ce furent des Ambassadeurs Indiens qui présenterent à Auguste dans le temps qu'il étoit à Samos, le premier tigre qui ait été vu des Romains, & ce fut aussi des Indes qu'Héliogabale fit venir ceux qu'il voulut atteler à son char, à l'imitation du Dieu Bacchus.

L'espece du tigre se trouve principalement au Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant & le rhinocéros. On prétend même que souvent le tigre accompagne ce dernier, & qu'il le suit pour manger sa fiente, qui lui sert de purgation ou de rafraîchissement. Il fréquente avec lui les bords des fleuves & des lacs; car comme le sang ne fait

que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume, & d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, & que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois par jour.

C'est là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres; car souvent il abandonne ce qu'il vient de mettre à mort, pour égorger d'autres victimes : il semble qu'il cherche à goûter de leur sang ; il s'en enivre, & semble même regretter celui qui se perd par effusion: lorqu'il fend & déchire le corps des animaux qu'il a attaqués, c'est pour y plonger la tête, & pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui est tarie presque toujours avant que sa soif s'éteigne.

Cependant quand il a mis à mort quelque gros animal, comme un cheval & un buffle, il ne les éventre pas sur la place, s'il craint d'y être inquiété. Pour les dépecer à son aise, & jouir en paix du plaisir de dévorer sa conquête, car il n'admet point d'associé & ne souffre point de partage, seul il les emporte dans les bois, en les traînant avec tant de légéreté que la vitesse de sa course paroît à peine ralentie par la masse énorme qu'il entraîne. Ceci suffit seul pour nous faire juger de la force de ses mouvemens ou ressorts organiques.

Lorsque l'on voit son squelette, on remarque sur les os de ses jambes des rugosités qui marquent des attaches de muscles encore plus fortes que celles du lion; ses os sont aussi plus solides & plus courts. Cet animal fait des bonds prodigieux ; car en lui supposant, proportion gardée, autant de force & de souplesse qu'au chat, qui lui ressemble beaucoup par la conformation, & qui, dans l'instant d'un clin d'œil, fait un saut de plusieurs pieds d'étendue, on sentira que le tigre, dont le corps est dix fois plus long, peut, dans un instant presque aussi court, faire un bond de plusieurs toises.

C'est la vîtesse des sauts de cet animal qui le rend si terrible, parce qu'il n'est pas possible d'en éviter l'effet. Il semble qu'il n'est permis à aucun être vivant d'exister par-tout où réside le tigre. Dans les pays fréquentés

par les tigres, comme dans Sumatra & quelques autres, on éleve les maisons sur des pieux de bambou, pour se mettre à l'abri des incursions de ces animaux voraces. Dans le Gange, on en voit quelquefois venir à la nage, & s'élancer dans les petits bâtimens qui sont à l'ancre, ce qui oblige à se tenir sur ses gardes, surtout pendant la nuit.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel : ni la force, ni la contrainte, ni la violence ne peuvent le dompter entiérement. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens; la douce habitude qui peut tout ne peut rien sur cette nature de fer. Le temps loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage. Il déchire la main qui le nourrit, comme celle qui le frappe. Il rugit à la vue de tout être vivant. Chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides; qu'il menace par des frémissemens affreux, mêlés d'un grincement de dents, & vers lequel il s'élance souvent, malgré les chaînes & les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer.

Le Pere *Tachard* rapporte le combat d'un tigre contre des élephans. On fit entrer au milieu d'une enceinte de cent pieds en carré, formée par une haute palissade de bambous, trois éléphans destinés pour combattre le tigre : ils avoient un grand plastron en forme de masque, qui leur couvroit la tête & une partie de la trompe. On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devoit combattre; mais on le tint attaché par deux cordes : de sorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui l'approcha lui donna deux ou trois coups de sa trompe sur le dos. Ce choc fut si rude que le tigre en fut renversé, & demeura quelque temps étendu sur la place sans mouvement, comme s'il eût été mort; cependant dès qu'on l'eut délié, quoique cette premiere attaque eût bien abattu de sa furie, il se releva, fit un cri horrible, & voulut se jeter sur la trompe de l'éléphant qui s'avançoit pour le frapper : mais celui-ci la repliant adroitement, la mit à couvert par ses défenses, qu'il présenta en même temps, & dont

dont il atteignit le tigre si à propos, qu'il lui fit faire un grand saut en l'air. Cet animal en fut si étourdi, qu'il n'osa plus approcher : il fit plusieurs tours le long de la palissade, s'élançant quelquefois vers les personnes qui paroissoient aux galeries. On poussa ensuite trois éléphans contre lui, qui lui donnerent de si rudes coups, qu'il contrefit encore une fois le mort, & ne pensa plus qu'à éviter leur rencontre : ils l'eussent tué sans doute, si on n'eût pas fait finir le combat.

On sent par ce simple récit quelle doit être la force & la fureur de cet animal; puisque celui-ci, quoique jeune encore, & n'ayant pas pris tout son accroissement, quoique réduit en captivité, quoique retenu par des liens, quoique seul contre trois, étoit encore assez redoutable aux colosses qu'il combattoit, pour qu'on fût obligé de les couvrir d'un plastron par toutes les parties de leur corps, que la nature n'a pas cuirassées, comme les autres, d'une enveloppe impénétrable.

On lit dans la Gazette de France (16 Juillet 1764) qu'un vaisseau de la Compagnie des Indes rapporta plusieurs animaux étrangers, & entr'autres deux tigres destinés pour le Duc de Cumberland. Ce Prince voulant connoître la maniere dont ces animaux chassent leur proie, fit lâcher, le 30 Juin de la même année, un des tigres dans une partie de la forêt de Windsor, où l'on avoit formé une enceinte avec des toiles. On y fit entrer un cerf : le tigre courut aussi-tôt sur lui, & voulut le saisir par le flanc ; mais le cerf se défendit si bien de ses bois, qu'il l'obligea de reculer. Le tigre ne renonça pas au combat, il revint à la charge, & essaya de prendre le cerf au cou : il fut repoussé avec la même vigueur ; enfin à la troisieme attaque le cerf le jeta fort loin d'un coup de son bois, & se mit à le poursuivre ; le tigre alors abandonna la partie, & se sauva dans la forêt. Il se refugia sous les toiles parmi un troupeau de daims, & en attrapa un qu'il tua sur le champ. Pendant qu'il en suçoit le sang, deux Indiens, chargés de le garder, lui jeterent sur la tête une espece de coiffe ; & s'en étant ainsi rendus maîtres, ils l'enchaînerent, & après lui avoir fait manger le reste du daim, l'emmuselerent & le reconduisirent dans sa loge.

Le Duc de Cumberland a donné la liberté au cerf qui s'étoit si vaillamment défendu, après lui avoir fait mettre au cou un très-large collier d'argent, sur lequel on a gravé l'aventure du combat. Ce fait singulier nous apprend que la différence du climat, & plus encore la privation totale de la liberté, ne flétrissent pas peu le génie des animaux, même les plus indomptables. En l'année 1771 un jeune tigre étant dans un vaisseau qui faisoit voile pour l'Angleterre, s'échappa de sa loge & grimpa sur la vergue du grand mât. Tout l'équipage en fut alarmé. Un Matelot fut assez hardi pour monter à l'endroit où se tenoit le tigre; il lui passa une corde au cou. Cet animal loin d'être furieux, se laissa conduire ainsi jusqu'à sa cage: il paroît que le trouble de ce monstre qui ne trouvoit aucune issue au milieu des eaux, avoit changé ses mœurs; il étoit devenu presque docile, au moins souffroit-il l'approche de son libérateur. M. *de Romé de l'Isle* nous a dit avoir vu aux Indes quelques tigres passablement privés; mais il avoue aussi qu'ils étoient toujours emmuselés, les yeux bandés, & attachés en lesse. Ceux que les Seigneurs Orientaux se plaisent à mener à leur suite, sont renfermés dans de grandes & fortes cages de bois, ou enchaînés sur de petits chariots.

L'espece du tigre a toujours été plus rare & moins répandue que celle du lion: cependant la tigresse produit, comme la lionne, quatre ou cinq petits. Elle est furieuse en tout temps; mais sa rage devient extrême lorsqu'on les lui ravit: elle brave tous les périls; elle suit les ravisseurs, qui se trouvant pressés sont obligés de relâcher un de ses petits; elle s'arrête, le saisit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient à la charge quelques instans après, & les poursuit jusqu'aux portes des villes, ou jusqu'à leurs vaisseaux, jusqu'à ce qu'ils lui aient tous été rendus, & si elle perd tout espoir de recouvrer sa perte, alors des cris forcenés & lugubres, des hurlemens affreux expriment sa douleur cruelle, & font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

La peau des tigres est assez estimée, sur-tout à la Chine, où on leur conserve la tête & la queue. Les

Mandarins militaires en couvrent leurs chaises dans les marches publiques. A la Cour les Princes en font aussi des couvertures de coussins pour l'hiver.

En Europe ces peaux, quoique rares, ne sont pas d'un grand prix : on fait baucoup plus de cas de celles du *léopard de Guinée & du Sénégal*, que nos Fourreurs appellent *tigre :* au reste c'est la seule petite utilité qu'on puisse tirer de cet animal très-nuisible ; cependant les Indiens mangent sa chair, & ne la trouvent pas mauvaise.

Si le poil de sa moustache, pris en pilule, est un poison pour les hommes & pour les animaux, c'est que ce poil étant dur & roide, une telle pilule fait sur les membranes de l'estomac le même effet qu'un paquet de petites aiguilles. Aussi le Roi de Congo punit-il sévérement ceux qui lui apportent une peau de tigre sans la moustache. Des personnes dignes de foi ont assuré à M. *de Romé de l'Isle* que ce quadrupede craint tellement le poison de sa moustache, que quand il va boire dans quelque eau courante, il se place toujours parallélement au fil de l'eau, de peur d'avaler quelqu'un de ses poils.

Cet animal si redoutable, dont la présence fait trembler tout ce qui respire, l'homme ose l'attaquer. Les Rois & les grands Seigneurs des Indes se font un honneur, une gloire d'aller à la chasse des tigres.

De quelque férocité que soient les tigres, on observe qu'ils marquent beaucoup de frayeur lorsqu'ils se trouvent environnés de Chasseurs qui leur présentent l'épieu.

Le tigre se voyant entouré, s'accroupit sur la queue, & soutient long-temps les coups de fleches qui s'émoussent en quelque sorte sur sa peau. Enfin lorsque sa rage s'allume, il s'élance avec tant de rapidité, en fixant les yeux sur ceux des Chasseurs qui le tirent, qu'il paroît ne faire qu'un saut ; mais d'autres Chasseurs du même rang tiennent la pointe de leurs épieux tournée vers lui, & le percent au moment qu'il est prêt à saisir leurs compagnons.

Les Chasseurs Impériaux sont si adroits & si prompts à cette chasse, qu'il arrive peu d'accidens. Si on manque

ces cruels animaux, on est victime de sa mal-adresse; dans un instant ils étranglent, déchirent & enlevent le Chasseur.

Il est parlé dans les *Mémoires de l'Acad. des Scienc.* d'un tigre du Brésil, que les Portugais nomment *tigre royal.* On y trouve encore, *Tom. III, Part. III, p. 3*, la description d'une autre espece de tigre du Brésil, nommé *jaguara*; voyez JAGUAR. Ces tigres pourroient fort bien n'être que l'*once.* Cependant M. *de la Condamine* dit aussi que les tigres qu'il a vus en Amérique, & qui sont communs dans tous les pays chauds & couverts de bois, ne lui ont paru différer ni en beauté, ni en grandeur de ceux d'Afrique. La force, l'agilité, la légéreté, la souplesse secondent aussi le naturel féroce & carnassier de ces tigres.

Les Indiens sont fort adroits à combattre les tigres avec l'esponton & la demi-pique, qui sont leurs armes ordinaires de voyage.

Le même Académicien Voyageur dit qu'il y a un tigre dans le pays des Amazones qui est le plus dangereux ennemi des crocodiles, & peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec eux. Les Indiens lui ont raconté que le crocodile de ce pays a jusqu'à vingt pieds de longueur, & qu'il met la tête hors de l'eau pour saisir le tigre quand il vient boire au bord de la riviere, alors le tigre enfonce ses griffes dans les yeux du crocodile; mais celui-ci en se plongeant dans l'eau, y entraîne le tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Ceci prouve encore que ces sortes de monstres sont cruels par instinct, méchans par caractere, furieux par habitude, destructeurs nés sans attendre le besoin; ils étranglent tout sans être excités par le désir de la vengeance; ils dévorent tous les êtres animés qu'ils peuvent appercevoir. Le *tigre rouge* de la Guiane est le *couguar*; voyez ce mot.

TIGRE. Poisson des Indes Orientales, ainsi nommé à cause des lignes égales qu'il a sur tout le corps.

On en distingue même deux especes, dont la différence consiste dans la couleur & les nageoires du ventre. Le premier est d'un gris cendré, & a les lignes tirant sur le noir; le second est bleu, & ses lignes tirent

aussi sur le noir : ils ont l'un & l'autre la queue verte, ainsi que les nageoires, qui sont encore sursemées de taches jaunes, qui font un très-bel effet. C'est une espece de merlu ou de morue, la chair même en approche en quelque sorte pour le goût. *Ruisch*, *Collect. Pisc. Amb. pag. 23*, *n. 8 & 9*.

TIGRE. M. *d'Argenville* donne ce nom à un coquillage univalve dont la robe est joliment tigrée ; il est de la famille des *cornets* ou *volutes* : voyez ces mots.

TIGRE MARIN ou LOUP MARIN ou VEAU MARIN. *Voyez* PHOCAS.

TIGRE-PUCE, *tigrus-pulex*. On a donné ce nom à un petit insecte gros comme une punaise, rond & gris, lequel ronge les feuilles des poiriers & des autres arbres.

TIL. *Voyez à l'article* TILLEUL.

TILCUETZ-PALLIN. Espece de gros lézard de la Nouvelle Espagne, qui, excepté les couleurs de sa robe, a beaucoup de rapport avec le *salvo-garda* (sauve-garde) des Indes orientales. *Voyez* SAUVE-GARDE.

TILLEUL ou TILLAU, *tilia*. Il y en a de plusieurs especes ; celui qu'on connoît sous le nom de *tilleul de Hollande*, est un des arbres les plus estimés. Depuis qu'on est dégoûté des *marroniers d'Inde* à cause de leur mal-propreté, de l'orme par rapport aux insectes qui le défigurent, de l'acacia qui ne donne pas assez d'ombre, le tilleul a obtenu la préférence. Il fait non-seulement l'ornement des promenades, des jardins, des bosquets par son port gracieux, par la docilité avec laquelle ses rameaux se prêtent à toutes sortes de formes, par son odeur douce qui parfume les airs lorsqu'il est en fleur, & par le bel ombrage & la verdure de son feuillage ; mais encore il n'y a aucune de ses parties qui n'ait son utilité, soit pour la Médecine, soit pour les Arts.

Le tilleul pousse promptement & devient un grand & bel arbre ; ses feuilles sont à-peu-près rondes, dentelées par les bords, & terminées en pointe ; elles sont

foutenues par de longues queues & pofées alternativement fur les branches, quelquefois elles font chargées d'une *galle* qui diminue beaucoup de leur agrément: ces galles fervent de berceau à des cinips ou autres infectes; *voyez* GALLE. Des aiffelles des feuilles il fort des languettes ou petites feuilles longues, blanchâtres, à chacune defquelles eft attaché un long pédicule qui fe divife en quatre ou cinq branches; en Mai & Juin ces branches foutiennent chacune une fleur d'une bonne odeur, à cinq pétales, difpofée en rofe, garnie d'un nombre prodigieux d'étamines. Aux fleurs fuccede en Juillet une coque groffe comme un pois, anguleufe, divifée intérieurement en cinq loges qui contiennent les femences, lefquelles font mûres en Août; le fruit s'ouvre en Septembre, & tombe de lui-même fans bleffer les paffans, comme font ceux du marronier.

Il croît naturellement dans les bois une efpece de tilleul à petites feuilles, que les Payfans nomment *tillau*. Le tilleul de Hollande a de grandes & belles feuilles. Il y a une efpece de tilleul fingulier par fes feuilles panachées. Il y en a d'autres qui different encore par quelques variétés: l'écorce des branches de celui de la Nouvelle Angleterre eft noire, on l'appelle *tilleul de la Caroline*. Le tilleul croît naturellement auffi à *la* Louifiane & en Canada.

Les tilleuls font des arbres foreftiers du troifieme ordre; ils fe plaifent principalement dans les terres qui ont beaucoup de fond, plus légeres que fortes, & qui font un peu humides; en un mot où leurs racines ont la liberté de s'étendre. On a obfervé que les feuilles du tilleul paroiffent plus tôt & reftent plus tard fur l'arbre planté dans un fol un peu fablonneux que dans les fols argileux. Comme ces arbres font trop longs à venir de graine, on les multiplie en coupant tout près de terre un gros tilleul, la fouche pouffe quantité de jets vigoureux, qu'on recouvre de terre; ils prennent racine & donnent d'excellent plant. C'eft fur le tilleul qu'on a fait la fameufe épreuve qui a fait voir que de la tête d'un arbre on peut en faire les racines, & des racines la tête; *voyez à la fuite du mot* ARBRE. Ce phénomene eft bien furprenant; mais la Nature n'obéit

pas toujours aux caprices & à la curiosité de l'Observateur.

Le tilleul réussit facilement à la transplantation, quand même il auroit un pied de diametre ; l'automne est le temps favorable à cette opération ; on doit choisir ceux qui ont une bonne hauteur.

On ne peut trop blâmer les Jardiniers qui ont la manie, ou plutôt la routine de couper à sept ou huit pieds tous les arbres qu'ils transplantent ; la tige se courbant à la hauteur de la coupe, fait toujours un aspect très-désagréable : il faudroit les planter à quatorze ou quinze pieds de tige. Au reste, le tilleul peut se tailler sans inconvénient dans tous les temps où la seve n'est pas en mouvement ; on peut l'élaguer, le tondre, le palisser au ciseau, à la serpe, au croissant.

Cet arbre acquiert quelquefois une grandeur & une grosseur monstrueuse. *Ray* parle d'après *Evelin* d'un tilleul mesuré en Angleterre, qui sur trente pieds de tige avoit environ quarante-huit pieds de circonférence, c'est-à-dire, seize pieds de diametre, & qui surpassoit beaucoup le fameux tilleul du Duché de Wirtemberg, qui avoit fait donner à la ville de Neustat le nom de *Neustat an der grossen Linden*. Ce dernier avoit vingt-sept pieds un tiers de circonférence, ou environ neuf pieds de diametre. Le tour de la tête avoit quatre cents trois pieds, sur une largeur de cent quarante-cinq pieds du Nord au Sud, & de cent dix-neuf pieds mesuré de l'Est à l'Oüest. *Miller*, Auteur Anglois, dit avoir vu un tilleul qui avoit trente pieds de tour à deux pieds au dessus de terre. *Thomas Brown* fait aussi mention d'un arbre de cette espece qui avoit quarante-huit pieds de tour à un pied & demi au-dessus de terre, & quatre-vingt-dix pieds de hauteur.

Le bois de tilleul est mis au nombre des bois blancs & légers ; on le coupe aisément ; il n'a pas beaucoup de dureté, mais il est liant, nullement sujet à se crevasser ou éclater, & n'est pas trop sujet à être piqué de vers. Les Menuisiers, les Charrons, les Ebénistes en font quantité d'ouvrages légers ; les Tourneurs le recherchent, & les Sculpteurs, de même que les Gra-

veurs en bois, le préferent à tout autre quand le noyer leur manque ; ses jeunes rejetons peuvent servir aux ouvrages de vannerie, comme les saules de petite espece à défaut d'osier. Son bois ne chauffe pas beaucoup, mais il produit un charbon très-propre à entrer dans la composition de la poudre à canon. On dit que l'écorce moyenne du tilleul ou *til* servoit de papier aux Anciens pour écrire quand elle étoit récente, & que c'est cette seconde écorce que les Grecs appeloient proprement *philyra*. On détache l'écorce des jeunes tilleuls par lames minces, & les faisant rouir & tremper dans l'eau, on en fait ces especes de cordes à puits qui sont si communes à Paris ; ces cordes servent aussi en Suisse pour garnir & fermer les ouvertures & les jointures des barques & des bateaux, parce qu'elle a la propriété de se conserver plusieurs années dans l'eau sans se pourrir, & de lui fermer exactement tout accès, dit M. *Bourgeois* : on file aussi son *liber* ou écorce intérieure pour faire de grosses toiles.

Les fleurs de tilleul sont estimées céphaliques, prises en infusion comme du thé avec du sucre ou en conserve, propres contre les affections du cerveau, contre l'épilepsie, les vertiges, les étourdissemens, & en général contre toutes les maladies nerveuses. Ces fleurs sont une des matieres végétales aromatiques qui ne donnent point d'huile essentielle. Les feuilles & l'écorce de cet arbre passent pour être détersives & apéritives. L'eau tirée du tronc du tilleul par incision est comptée parmi les remedes anti-épileptiques : on se sert plus communément de l'eau de ses fleurs tirée par la distillation. M. *Dalhman*, Suédois, a essayé, il y a quelques années, de faire du sucre avec la seve du tilleul. Pendant l'espace de sept jours huit de ces arbres lui ont fourni quatre-vingt-quatorze pots de seve, qui, après avoir été soumise à l'ébullition pendant quelques heures, ont donné trois livres & demie de sucre brun, une demi-livre de sirop ou de melasse, & quatre onces de sucre en poudre ; ce sucre a de la douceur & une saveur particuliere qui n'est point désagréable. La décoction des jeunes branches du tilleul est très-recommandée contre l'hydropisie ; les semences mises en

poudre, ſont eſtimées propres à arrêter le ſaignement de nez, ſi on en fait uſage en guiſe de tabac.

TILLI. Oiſeau du genre du merle, & que les Naturels d'Amérique nomment ainſi, ſelon le témoignage de *Feuillée*. Son plumage eſt tout cendré.

TIMBO. Eſpece de liane fameuſe au Bréſil : elle eſt quelquefois de la groſſeur de la cuiſſe ; elle grimpe en s'entortillant juſqu'au ſommet des plus grands arbres. On prétend que ſon écorce, jetée dans l'eau, y fait mourir tout le poiſſon : *voyez l'article* LIANE.

TINKAL, ou TYNCAL, ou TINCHAR. Matiere peu connue en Europe, ou mal déſignée par les Auteurs. Les Commerçans donnent le nom de *tinkal*, dans l'Inde orientale, au borax brut très-terreux. C'eſt, à proprement parler, la terre viſqueuſe & vitreſcible du borax, privée de pierres, mais chargée des parties ſalines & non criſtalliſées du borax. On prétend que cette ſubſtance eſt infiniment plus efficace en Médecine, plus propre à la vitrification, & qu'elle eſt auſſi plus propre à braſer & ſouder les métaux.

M. *Cadet*, connu par ſes travaux chimiques, a fait des recherches ſur la terre du borax, & les a communiquées à l'Académie des Sciences, qui les a fait imprimer parmi ſes Mémoires; en 1766, nous avons lu à la même Académie, un Mémoire dans lequel j'ai donné une deſcription du borax, de ſon origine, & de ſon raffinage à la maniere des Hollandois : j'ai examiné la nature de ce ſel ; en quoi peut conſiſter la partie cuivreuſe qu'on y ſoupçonne, & ſi elle y eſt eſſentielle ou non, &c. *Voyez l'article* BORAX de ce Dictionnaire.

TINE DE BEURRE. Nom donné a une coquille du genre des *cornets ;* ſa tête eſt aplatie, formée d'orbes un peu bombés, à clavicule aiguë ; ſa robe eſt de couleur jaune, tachetée par zones de points bruns ou noirs. Cette coquille qui nous vient des Indes eſt connue auſſi ſous le nom de *pelotte.*

TINTENAQUE. On donne ce nom à la *toutenague alliée* ou au plomb, ou à l'étain avec un peu de cuivre : *voyez l'article* ZINC *& celui de* TOUTENAGUE.

TIPULE, *tipula*. Genre de mouches à deux ailes, dont il y a une très-grande diversité d'especes, & dont le plus grand nombre, au premier coup d'œil, ressemblent tellement aux cousins, qu'on les croiroit du même genre ; mais il s'en faut beaucoup que ces insectes nous soient aussi incommodes, ils n'ont point l'instinct meurtrier. La Nature n'a point accordé aux tipules des trompes assassines, comme aux cousins : elle ne leur a donné qu'une bouche qui n'a pas de dents.

Aux environs de Paris, le nombre des especes des tipules surpasse de beaucoup celui des especes des cousins.

On distingue principalement deux familles de tipules : la premiere comprend les grandes tipules qui sont montées sur des pattes d'une longueur extraordinaire, & qui sont remarquables par l'alongement de leur corps, qui est mince & effilé, ce qui leur donne un port singulier. Ces tipules tiennent leurs deux ailes étendues & écartées l'une de l'autre : on les nomme, dans certaines campagnes, *couturieres* ou *tipules couturieres*. Les petites tipules qui ressemblent pour la forme aux cousins, & qu'on a nommées, par cette raison, *tipules culiciformes*, portent leurs ailes couchées sur le dos à côté l'une de l'autre. Certaines especes de tipules ont de très-belles antennes.

Les vers d'où naissent les tipules varient beaucoup par leur forme & leur demeure : ceux des grandes tipules sont souvent bruns, alongés ; ils ont deux yeux à la tête, & six pattes au devant du corps. On trouve les uns dans des trous de saules pourris, au milieu de la poussiere qui se ramasse dans le creux de ces arbres, sur-tout vers le bas où cette espece de tan est plus humide, & comme en boue. Ces vers quittent leur peau pour se métamorphoser ; &, à la différence de ceux des mouches, ils se changent en une nymphe qui est assez souvent singuliere. On voit à la tête de cette nymphe deux petites cornes qui lui servent à pomper l'air : elles sont fines, assez longues & un peu courbées. Le ventre a tous ses anneaux garnis vers leurs bords, de petites pointes tellement dirigées vers l'extrémité pos-

térieure, que la nymphe, par ses mouvemens, peut bien avancer en avant, mais nullement reculer. Ces nymphes habitent, ainsi que leurs vers, dans le tan des arbres pourris où on les rencontre. C'est de ces nymphes que proviennent les grandes tipules; en déchirant le voile, espece de peau qui les couvre, elles s'échappent de leur triste demeure à la faveur de leurs ailes, & vont prendre leurs ébats dans les prés.

Les vers des petites tipules culiciformes habitent la plûpart dans l'eau. Plusieurs de ces vers ont pour stigmates des tuyaux cylindriques qui, dans quelques-uns, sont environnés de longues appendices semblables aux bras des polypes, ce qui les a fait nommer par M. *de Réaumur*, *vers polypes*. Ces vers varient non-seulement par la forme des stigmates, mais aussi par leurs couleurs; la plûpart sont rouges, quelques-uns gris, d'autres bruns: presque tous ont à leur partie antérieure deux especes de fausses jambes courtes, ou de petits tubercules comme des moignons de bras. Quelques-uns de ces vers nagent agilement dans l'eau; d'autres se font des trous dans la terre des bords des ruisseaux; enfin, quelques-uns se construisent des especes de coques de soie qui couvrent une partie de leur corps; mais tous au bout d'un temps renoncent à cette vie rampante & aquatique, ils reçoivent des ailes des mains de la Nature.

Les tipules qui viennent de ces différens vers, sont très-variées pour les formes & pour les couleurs. Les grandes volent & courent dans les prés; & c'est par cette raison qu'il paroît que la Nature leur a donné de si longues pattes qui les élevent comme sur des échasses, afin que les herbes des prés ne les arrêtent point, lorsqu'elles marchent: dans certaines circonstances on les voit se servir de leurs ailes, comme l'autruche, pour s'aider à marcher, & réciproquement de leurs jambes, pour s'aider à voler.

Les petites tipules volent souvent le soir par troupes & par légions au bord des eaux où quelquefois on en est couvert. On voit souvent de ces nuées de moucherons volant en l'air dans les campagnes; & qui font par le frémissement de leurs ailes, étant ainsi réunies en

troupe, un petit bruit aigu que l'on ne remarque que lorsqu'on y prête l'oreille. Leur ressemblance avec les cousins les fait craindre; mais nous l'avons dit, elles ne font aucun mal. Les grandes & les petites tipules, après être devenues insectes parfaits, pourvus des organes propres à la génération, travaillent à la multiplication de l'espece. On distingue aisément les femelles à la grosseur de leur ventre, & à leurs antennes qui sont moins fournies que celles des mâles.

La plupart des grandes tipules sont assez joliment bigarrées; plusieurs ont de plus leurs ailes panachées. Les petites tipules culiciformes sont singulieres pour leur finesse & leur délicatesse; dès qu'on les touche, on les écrase. Plusieurs sont du plus beau vert, d'autres noires comme le jayet. Quelques especes sont remarquables par la longueur de leurs pattes antérieures qu'elles ne posent point à terre, lorsqu'elles sont arrêtées, mais qu'elles tiennent élevées, & qu'elles agitent, comme si c'étoit des antennes.

Les mâles ne ressemblent souvent point à leurs femelles. On ne croiroit jamais que ce fût des animaux de même espece, si on ne les trouvoit accouplés ensemble. Il y a des mâles noirs, déliés & minces, dont les femelles sont grosses, courtes & blanchâtres.

Les tipules servent de pâture aux poissons & aux insectes aquatiques voraces, tandis qu'elles sont sous la forme de vers; devenues ailées, elles sont poursuivies par les oiseaux qui en attrapent & en détruisent beaucoup.

A l'égard des tipules aquatiques que quelques Lexicographes nomment *scorpions d'eau*, & qui courent sur la surface de l'eau avec une vîtesse extrême, M. *de Réaumur* dit que ces insectes sont des cousins, & qu'ils ont un aiguillon dans la bouche, pareil à celui des punaises; mais M. *Deleuze* les regarde comme de vraies punaises, qui ne different des autres especes, & ne ressemblent aux tipules que par leur forme alongée. Du reste, il ne faut pas les confondre avec les scorpions aquatiques ou *népa*.

TIQUE, *acarus*. Genre d'insecte assez nombreux; mais beaucoup d'especes sont trop petites pour être fa-

tilement apperçues, même avec le microscope. En général, les tiques ont huit pattes, la tête très-petite, deux yeux, les antennes simples, & plus courtes que la trompe pointue qui forme la bouche de ce petit animal : le corselet semble confondu avec le ventre. Ces petits insectes pullulent beaucoup & viennent d'œufs. Plusieurs especes de tiques sont carnivores, d'autres se nourrissent de végétaux. Les chiens, les oiseaux, les mouches, les coléopteres sont attaqués par différentes tiques, que quelques Auteurs ont désignées à tort (dit M. *Geoffroy*, *Histoire abrég. des Insect.*) par le nom de *poux*. Le même Insectologiste dit qu'une des plus vilaines & des plus insupportables maladies dont l'homme est attaqué, paroît n'être dûe qu'à de petites tiques ou cirons, qui, s'introduisant sous la peau, y causent ces furieuses démangeaisons, qui accompagnent la gale.

On distingue, 1°. la TIQUE DES CHIENS, *ricinus caninus*. Sa couleur est d'un brun jaunâtre : il n'y a que son ventre seul qui s'enfle, lorsqu'elle s'attache aux chiens. On la voit souvent pendue aux oreilles des chiens de chasse, qui vont dans les bois fourrés; elle les tourmente cruellement. C'est la *louvette des Piqueurs*.

2°. La TIQUE ou CIRON DE LA GALE, *acarus scabiei*, *aut subcutaneus* : elle est presque imperceptible; en s'enfonçant sous la peau, elle produit les petites vésicules qui se trouvent sur les galeux : on peut l'en retirer avec une pointe d'aiguille, alors elle reste souvent immobile; mais si on la réchauffe avec l'haleine, elle court fort vîte. Comme ces insectes se logent quelquefois dans les vêtemens des galeux, on peut concevoir que la gale se communique très-aisément : *voyez* CIRON.

3°. La TIQUE ou CIRON DU FROMAGE ET DE LA FARINE, *acarus casei & farinæ*. On lui donne très-communément le nom de *mite* : voyez ce mot.

4°. La TIQUE ou LE TISSERAND D'AUTOMNE, *acarus fuscus*, *autumnalis*, *textor*. M. *Geoffroy* prétend qu'elle file de la toile comme les araignées; & que ce que le Peuple appelle les *fils de la Vierge*, sont des toiles fines ourdies par cette sorte d'insecte : *voyez cependant ce que*

nous avons dit à l'article ARAIGNÉES FAUCHEUX, *&* *à celui* FIL DE LA VIERGE.

TIRE-CENDRE. Nom donné à la *Tourmaline* : voyez ce mot.

TIRSA. Les Cosaques de l'Ukraine ont donné ce nom à un chiendent très-commun dans leur pays. Les chevaux, au dire de ces peuples, sont très-friands de la graine de cette plante qui a deux pannicules considérables, chargées d'une grande quantité de ces graines. M. *Guettard* pense que le tirsa pourroit mériter une attention particuliere de la part des Agriculteurs, & que cette plante étant cultivée, seroit peut-être plus utile qu'elle ne l'est dans son pays natal. Il la regarde même comme une espece d'avoine, quoiqu'elle se rapproche du genre auquel M. *Linnæus* a donné le nom d'*Aristida*. Voici la phrase botanique que M. *Guettard* assigne au tirsa. *Aristida panniculis ramosis, spicis sparsis, corollæ aristâ longissimâ insidente, foliis subulatis* : c'est-à-dire, aristida à panicules rameuses, épis épars, corolle terminée par une arête très-longue, & à feuilles en alêne. On trouve dans le premier volume des *Mémoires sur différentes parties des Sciences & Arts*, par M. *Guettard*, une description détaillée avec figures de cette plante, qui est le *stipa* de *Linnæus*, & qui graine au jardin du Roi.

TISAVOYANNE. Les François établis dans le Canada ont donné ce nom à une racine dont on distingue deux especes, l'une jaune & l'autre rouge. Les Indiens du voisinage de la baie de Hudson s'en servent pour la teinture des peaux ; & les femmes Françoises, qui sont dans le Canada, teignent quelquefois leurs habits en rouge avec la tisavoyane rouge. Le Professeur *Kalm* dit que les Indiens s'en servent singuliérement pour teindre la peau du porc-épic d'Amérique, & que c'est une de leurs occupations les plus familieres : l'air, l'eau, le soleil attaquent cette couleur & la changent quelquefois.

M. *Kalm* regarde la racine de *tisavoyane rouge* comme appartenant au genre des *gallium*, & M. *Linnæus* la désigne sous le nom de *rubia tinctorum* (garance). Cette plante croît dans les lieux humides, dans les engrais &

les terres légeres. M. *Linnæus* dit qu'elle a six feuilles étroites à chaque nœud de la branche, & quatre seulement à la branche ; les semences sont unies & luisantes : les racines desséchées sont de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire ; brunes à l'extérieur, d'un rouge pourpre à l'intérieur.

La *tisavoyane jaune* est, selon M. *Kalm*, l'hellebore à trois feuilles ; cette plante se plaît singuliérement dans les bois, & croît parmi la mousse ; mais non pas aux lieux trop humides. Les Indiens emploient les tiges & les feuilles pour teindre en jaune certains ouvrages faits de peau préparée ; & c'est de ces peuples que les François ont établi la maniere de teindre en jaune la laine par le moyen de cette plante : d'autres fois on emploie les racines. On ignore encore les moyens que les Indiens emploient pour fixer d'une maniere durable ces belles couleurs : la connoissance des arts marche d'un pas fort lent. On apprend que les Espagnols du Mexique viennent d'être instruits par les habitans de la Californie, de l'art de teindre en un noir plus beau & plus durable que tous ceux que nous connoissons jusqu'ici, & que la plante que ces peuples emploient est la *cascarille* ou *cascalote*.

TISSERAND D'AUTOMNE : *voyez à la suite de l'article* TIQUE.

TITANO-KÉRATOPHYTE : *voyez ce que c'est à l'article* CORALLINE.

TITHYMALE, *tithymalus*. Sous ce nom nous comprendrons l'*épurge*, l'*ésule*, le *tithymale des marais*, & le *petit tithymale à feuilles d'amandier*.

L'ÉPURGE OU LA CATAPUCE ORDINAIRE, *lathyris*, croît à la hauteur d'environ deux pieds : elle a une racine simple, garnie de quelques fibres capillaires ; sa tige est grosse comme le pouce, ronde, solide, rougeâtre, rameuse en haut, chargée de beaucoup de feuilles longues de trois doigts, semblables à celles du saule, disposées en croix, d'un vert bleuâtre, lisses & douces au toucher. C'est aux sommités de la tige & des branches que naissent les fleurs formées en godets, découpées en quatre parties. A ces fleurs succedent des fruits plus gros que ceux des autres tithymales, d'une

figure triangulaire, portés, comme ceux de toutes les plantes de ce genre, dit M. *Deleuze*, par un pédicule, qui sort entiérement de la fleur, & divisés intérieurement en trois loges, qui renferment chacune une semence arrondie, moelleuse & de la grosseur d'un grain de poivre. Toute la plante jette un suc laiteux, de même que toutes les especes de tithymale: elle croît en tous pays très-communément dans les jardins, où elle se multiplie tous les ans de graine jusqu'à devenir incommode : elle fleurit en Juillet; mais son fruit mûrit en Août & Septembre ; elle passe l'hiver, & périt dès que sa graine est parfaite.

Les graines & les feuilles de l'épurge évacuent violemment par haut & par bas : elles purgent particuliérement les sérosités, sur-tout les graines ; on en avale dix à douze ; mais ce purgatif ne convient point aux personnes d'une constitution foible & délicate. Le suc de l'épurge est un dépilatoire, si l'on en humecte les parties velues. Les Mendians de profession, se servent ordinairement de son lait pour se défigurer la peau, afin de mieux émouvoir la compassion des Passans. Lorsque les poissons mangent des feuilles ou des fruits de l'épurge jetés dans un étang, ils viennent peu après à la surface de l'eau, couchés sur le côté, comme s'ils étoient morts, en sorte qu'on peut les prendre à la main ; mais en les changeant d'eau, ils reprennent bientôt leurs sens & leur agilité.

L'Esule, *esula*, est une plante dont on connoît deux sortes dans les boutiques ; l'une, qui est l'ésule proprement dite, s'appelle la *petite ésule* ; l'autre est la *grande ésule*.

La petite Ésule ou Tithymale des vignes, *esula minor*, est une espece de tithymale dont la racine est plus grosse que le petit doigt, ligneuse, fibreuse & peu rouge & rampante, d'une saveur âcre, nauséabonde : elle pousse plusieurs tiges hautes d'une coudée, branchues à leur sommet ; ses feuilles sont nombreuses, étroites comme celles du pin : elles sont d'abord semblables à celles de la linaire, molles, & ensuite il en naît de plus menues & capillacées ; lorsque la tige se partage en branches, ses feuilles ont le goût d'une amande ;

amande ; ses fleurs naissent au sommet des rameaux, disposées en parasol, petites & herbeuses : leur pistil se change en un fruit triangulaire à trois loges qui contiennent trois graines arrondies, toutes les parties de cette plante sont laiteuses.

Il n'y a que l'écorce de la racine d'usage en Médecine : elle est propre à purger dans l'hydropisie, la léthargie, la frénésie ; elle évacue les humeurs grossieres. L'ésule croît abondamment dans le Languedoc & la Provence : il sort quelquefois de la même racine plusieurs petites tiges feuillées qu'on croit être une ésule avorton ou parasite ; malgré le rapport des feuilles de cette espece de tithymale, avec celle de la linaire, elles different essentiellement l'une de l'autre : l'ésule est remplie de lait, & la linaire n'en a point ; c'est ce qui a donné lieu de dire : *Esula lactescit, sine lacte linaria crescit.*

La GRANDE ÉSULE, *esula major*, vient dans les champs : sa racine est grosse comme le pouce, longue d'un pied, un peu fibreuse & d'une saveur âcre ; celle-ci n'est qu'une variété de la précédente. La véritable ésule grande est le *tithymale des marais*, autrement le *turbith noir* ou *bâtard*, *esula palustris* : sa racine est grosse, blanche, vivace & rampante ; ses tiges sont hautes de trois pieds, rougeâtres, rameuses & revêtues de feuilles alternes, un peu semblables à celles de l'épurge : elles périssent avec les tiges, à l'entrée de l'hiver ; ses fleurs sont petites, jaunes, & naissent en ombelles aux sommités des tiges & des rameaux. M. *Linnæus* dit que ces fleurs sont de deux sortes : les unes sont mâles ou stériles à cinq pétales ; & les autres hermaphrodites, à quatre pétales ou feuilles entieres : à celles-ci succedent des fruits relevés de trois coins, en forme de verrue, & intérieurement divisés comme ceux de la petite ésule. Cette plante croît abondamment sur les bords sablonneux des rivieres & des étangs : on la cultive aussi dans les jardins ; elle est empreinte d'une abondance de suc laiteux, âcre & caustique qui cause à la bouche & aux gencives une inflammation qui dure long-temps : mais on ne se sert en Médecine que de l'écorce de sa racine. La plus petite portion de cette

écorce mâchée & avalée laisse une impression de feu dans la gorge, dans l'œsophage & dans l'estomac même; néanmoins on tempere son âcreté, en la faisant infuser dans des acides végétaux.

On prétend que les sommités de l'espece d'ésule appelée RÉVEILLE-MATIN, *tithymalus helioscopius*, appliquées sur les yeux ou sur quelque partie que ce soit du corps, y produisent une inflammation ou érysipele, à laquelle succede un emphyseme ou enflure considérable, qui peut, dit-on, dégénérer en gangrene & conduire à la mort. Mais cette propriété est plus qu'exagérée; cependant il est très-imprudent de jouer avec ce végétal nuisible, & on devroit s'interdire l'usage & même la dégustation des plantes qu'on ne connoît pas.

Le PETIT TITHYMALE A FEUILLES D'AMANDIER, *tithymalus amygdaloïdes*, est encore une sorte de tithymale qu'avant sa fleur on ne peut guere distinguer d'avec la linaire, que par son suc laiteux : sa racine est menue, fibrée, vivace & ligneuse, brunâtre en dehors, blanche en dedans, amere & âcre; elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied ou environ, grosses comme le petit doigt, rondes & rougeâtres, garnies de beaucoup de feuilles longuettes, plus petites que celles de l'amandier, & d'un vert de mer : ses fleurs naissent pendant l'été, en ombelles, aux sommets; elles sont noirâtres, herbacées, formées en godets découpés : il leur succede un fruit verdâtre, divisé en trois loges, comme dans les précédentes especes de tithymales. Cette plante croît abondamment dans tous les pays chauds : on la trouve même aux environs de Paris, à l'entrée du bois de Boulogne, près du Château de la Muette; on la rencontre aussi en Champagne, dans les plaines sablonneuses, contre les haies, les murailles & les remparts.

Toutes ces especes de tithymales sont remplies d'un suc laiteux qui est plus ou moins caustique & mordicant : elles purgent violemment par le bas, & causent souvent des inflammations de gosier, des coliques violentes, &ulcerent quelquefois les intestins, en troublant l'estomac; ce remede ne convient guere qu'à des tempéramens robustes, pour les guérir des fievres qui ne

dépendent souvent que des mauvais levains des premieres voies : il faut bien se garder d'en donner aux femmes grosses, & aux personnes dont la complexion est délicate. Tous les jours des Charlatans tuent nombre de malades par ces sortes de purgatifs violens, donnés indistinctement. Le bétail ne peut pas éviter quelquefois de manger quelques especes de tithymales ; & on a vu en Italie de mauvais effets survenus après qu'une compagnie avoit mangé des fromages faits avec du lait infecté par la quantité de tithymale qui croît sur les pâturages où les moutons avoient été nourris. On voit des chevres & d'autres animaux brouter avec plaisir le tithymale, qui en certaines occasions paroît les ranimer, leur donner une vigueur nouvelle. Si on fait digérer le suc laiteux de tous les tithymales mis en digestion avec le sel de tartre, puis épaissi, il en résultera une matiere aussi purgative que la scammonée de Smyrne, mais plus âcre, plus caustique, par conséquent plus dangereuse : il vaut mieux se servir de la poudre de jalap qui remplit les mêmes indications, & que la Nature a tellement modifiée dans ses principes, qu'elle purge très-bien, & sans irriter. On peut employer extérieurement le suc laiteux des tithymales pour détruire les verrues, & pour dissiper les dartres, ou en qualité de dépilatoire. M. *Linnæus* donne le nom d'*euphorbia* au tithymale.

TITIRI ou TITRI. Poisson ainsi nommé par les Sauvages de l'Amérique : il se trouve dans la plupart des îles Antilles. Le nom de *titiri* est Caraïbe. Ce poisson s'appelle *petit pisquet* à la Guadeloupe, & *lattarini* en Italie : on prétend qu'il s'en trouve quelquefois dans la Méditerranée, sur-tout quatre ou cinq jours avant ou après les pleines lunes, depuis Juillet jusqu'en Octobre. Dans les premiers jours ce poisson est d'un beau blanc, & délicat ; mais à mesure qu'il grossit il devient gris, & d'un goût moins exquis.

Le titri n'est pas plus gros qu'un fer d'aiguillette : on diroit d'un poisson naissant, & il a tout le corps marqueté de noir & de gris, avec deux petites empennures, dont l'une sur le dos, & l'autre sous le ventre : il a deux petites nageoires proche de la tête, qui sont,

ainſi que la queue, mêlées de trois ou quatre couleurs différentes, de rouge, de vert, de bleu, &c. ces couleurs ſont extrêmement vives. En certains temps de l'année on voit ces poiſſons remonter de la mer vers les montagnes, & en ſi grande quantité, que l'eau des rivieres en paroît toute noire. Comme ces rivieres ſont ordinairement des torrens qui ſe précipitent avec impétuoſité à travers des rochers, ces petits poiſſons gagnent & côtoient tant qu'ils peuvent le long des rives où les eaux ont moins de rapidité ; & quand ils rencontrent une caſcade d'eau qui les emporte, ils s'élancent hors de l'eau, & s'attachent contre la roche, ſe gliſſant, à force de remuer, juſqu'au deſſus du courant de l'eau : on en voit quelquefois des amas de plus de deux pieds de largeur, & de plus de quatre doigts d'épaiſſeur, attachés ſur une roche ; ils ſont tous les uns ſur les autres, & ſemblent ſe diſputer à l'envi le prix de la courſe, c'eſt à qui aura plutôt gravi, gagné le deſſus : c'eſt là qu'on les prend ; on avance un bateau près du rocher, afin de recevoir ceux que l'on fait tomber avec la main.

Le P. *Labat* dit que la pêche de ces poiſſons eſt facile. Quatre perſonnes, dit-il, prennent un linge chacune par un coin, & le tenant étendu, elles le paſſent entre deux eaux aux environs de l'endroit où elles voient fourmiller une grande quantité de ces poiſſons, & l'élevant en l'air, elles en prennent des milliers. Lorſque ces poiſſons ſe tiennent au fond de l'eau, il n'y a qu'à marcher dans la riviere pour les faire lever & les pêcher. L'abondance & la délicateſſe de ce poiſſon fait que tout le monde en mange, même avec la cuiller ; mais il faut le manger dès qu'il eſt pêché, car il ne peut ſe garder. La maniere de le préparer conſiſte à le laver dans pluſieurs eaux pour en ſéparer le ſable dont il eſt toujours couvert, enſuite on le fait cuire dans l'eau avec du ſel, du beurre & des fines herbes. Il n'y a ni écailles à ôter, ni arêtes à craindre ; il eſt gras & bon de quelque maniere qu'on l'accommode. On prétend que le titri ſe nourrit d'œufs de crabes : ce pourroit être le même poiſſon que le *lombo* des Indes Orientales dont parle *Ruiſch*, *Tom. I*, *p. 12*, *Tab. 7*, *n. 4*.

TITMOUSE. *Voyez à l'article* Mésange.

TLANHQUACHUL, eſt le beau courlis rouge du Bréſil; ſon cou eſt cerclé d'un beau collier noir : *voyez* Courlis.

TLAPALEZPATLI. On ſoupçonne avec beaucoup de vraiſemblance que c'eſt le même arbre qui donne le *bois néphrétique :* voyez ce mot.

TLAQUATZIN. Nom que les Américains donnent à l'*opaſſum*. *Hernandez* appelle *tlaquatzin épineux* une eſpece de *porc épic du Bréſil :* voyez ces mots.

TLEHUA ou TLEVA. Eſpece de vipere de Célebes, île de Java; elle ſurpaſſe, dit *Séba*, toutes les autres viperes par ſa parure; elle eſt toute couverte de petites écailles griſes & claires, mélangées d'autres écailles brunes & comme armoriées : du bout de la tête à la queue on diſtingue une large chaîne qui ſerpente ſur le dos, de couleur d'alézan brûlé, accompagnée d'une rangée de taches orbiculaires; ſous cette rangée de taches regne près du ventre un ſecond cordon formé comme de petites perles; il y en a un de chaque côté : les écailles du ventre ſont bordées ſur toute leur étendue d'une rayûre blanche, marquetée de points noirâtres ou plombés. Les Portugais donnent au tlehua le nom de *vipere ignée*, parce que ſon venin eſt brûlant comme le feu.

Les habitans de la Nouvelle-Eſpagne appellent auſſi *tleva* une vipere qui ſe trouve chez eux, & qui eſt ornée de taches en maniere des flammes brunâtres : ſa tête eſt relevée d'une madrure tout-à-fait particuliere; elle a les yeux grands & les dents petites. Cette eſpece de vipere vit de rats, de loirs, &c. & pourroit bien être le même ſerpent que le *tleon* du Bréſil, qui habite les montagnes; ſa morſure eſt mortelle.

Fin du Tome huitieme.





